



Université
de Toulouse

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université Toulouse 2-Jean Jaurès

Présentée et soutenue par

Kathleen BEUVELET

Le 11 Décembre 2023

**Lecture clinique et psycho-criminologique de l'agir violent
adolescent : De l'alternance du rapport victimant/victimé.
Entre répétition traumatique transgénérationnelle et actuali-
sation d'une position victimale.**

Tome I

École doctorale : **CLESCO - Comportement, Langage, Education,
Socialisation et Cognition**

Spécialité : **Psychologie**

Unité de recherche

LCPI - Laboratoire Cliniques Psychopathologique et Interculturelle

Thèse dirigée par

Sonia HARRATI

JURY

Mme Astrid HIRSCHMANN, Rapporteur

M. Daniel DERIVOIS, Rapporteur

Mme Manuella DE LUCA, Examinatrice

M. David VAVASSORI, Examineur

Mme Sonia HARRATI, Directrice de thèse

Université Toulouse 2-Jean Jaurès

Laboratoire LCPI

THÈSE

Pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ
Spécialité : Psychologie clinique

Lecture clinique et psycho- criminologique de l'agir violent chez l'adolescent : De l'alternance du rapport victimant/victimé.

BEUVELET Kathleen

Présentée et soutenue publiquement

Le 11 Décembre 2023

Thèse dirigée par

Sonia HARRATI : Professeure en psychologie clinique et psycho-criminologie -
Université Toulouse II Jean-Jaurès

JURY

Mme Astrid HIRSCHMANN (Rapporteuse) : Professeure en psychologie clinique
et psychopathologie - Université de Caen Normandie

M. Daniel DERIVOIS (Rapporteur) : Professeur en Psychologie clinique et psycho-
pathologie - Université de Bourgogne Franche-Comté

Mme Manuella DE LUCA (Examinatrice) : Professeure en psychologie clinique,
psychopathologie et psychanalyse - Université Paris Cité

M. David VAVASSORI (Examinateur) : Professeur en psychologie clinique et psy-
chopathologie - Université Toulouse II Jean-Jaurès

Remerciements

Ma thèse de doctorat a été un travail s'inscrivant dans la durée, constituant le fil conducteur d'une tranche de vie non négligeable (presque un tiers), et en conséquence sollicitant de nombreuses personnes, sans qui ce travail n'aurait pas pu aboutir. Professionnels (cliniciens - universitaires : chercheurs et enseignants), participants, collègues, amis et familles, ce sont toutes ces personnes qui ont, de près ou de loin, de manière fortuite ou non, contribué à l'élaboration de ce travail de recherche. Je profite donc de cette traditionnelle page allouée aux remerciements pour y déposer quelques mots à leur attention et leur faire part de toute ma reconnaissance.

Tout d'abord, je souhaite remercier les membres du jury. Vous avez accepté d'évaluer mon travail de recherche, c'est un honneur pour moi. J'espère pouvoir en être digne et répondre à vos attentes.

Mme la Professeure Astrid HIRSCHMANN, je souhaite vous remercier d'avoir accepté d'être rapporteure de ce travail de recherche. Les ouvertures que vous proposez concernant notamment la violence adolescente comme « outre-conduite », et plus globalement, l'articulation que vous opérez entre dynamiques familiales et dynamiques violentes/délinquantes, ont permis de nourrir mon questionnement. A présent, j'ai hâte de le partager avec vous.

M. le professeur Daniel DERIVOIS, je vous remercie d'avoir accepté de revêtir cette place de rapporteur pour ma thèse. C'est un immense honneur pour moi. Au-delà d'alimenter ma réflexion, vos nombreux travaux, et tout particulièrement votre ouvrage sur « les adolescents victimes/délinquants » (2010), l'ont, pour ainsi dire, impulsé. En effet, ma problématique de recherche est née de votre concept sur la clinique du déplacement, par conséquent, mon travail vous doit tant !

Mme la Professeure Manuella DE LUCA, vos travaux sur l'adolescence mais aussi vos considérations récentes sur l'épistémologie psychanalytique (contemporaine) ont grandement permis de soutenir ma réflexion. Je vous remercie d'être présente pour l'aboutissement de ce travail et de faire partie de mon jury de thèse.

M. le professeur David VAVASSORI, vous demandez de faire partie de mon jury de thèse était une évidence, tant vos travaux mais aussi vos conseils, vos remarques ont accompagné mon travail, tout au long de ces années de recherche. Aussi, je vous remercie d'avoir répondu favorablement à ma sollicitation. Vous avoir en tant qu'examineur à ma soutenance, dernière étape de ce « long » parcours, est un grand honneur.

A ma directrice de thèse, Madame la Professeure Sonia HARRATI, je vous remercie d'avoir accepté de diriger ce travail. Par la même, vous m'avez permis de bénéficier de la richesse de votre enseignement, de l'acuité de votre regard critique et de la pertinence de vos remarques. Nos échanges m'ont permis d'affronter plus sereinement les périodes de doutes, d'incertitudes, et ont ainsi permis l'aboutissement de ce travail de recherche. A cet égard, je souhaite rendre hommage à votre patience, votre richesse et votre dévouement.

Je souhaite également remercier tous les adolescents qui ont participé à cette recherche, je leur suis profondément reconnaissante pour le temps qu'ils m'ont accordé et surtout pour le partage de leur histoire, sans quoi ce travail n'aurait pas pu être mené à son terme. Ces rencontres, qui ont suscité des questionnements personnels et éthiques, construisent pas à pas notre identité de chercheur.

Pour rencontrer les adolescents, il m'a fallu accéder à des institutions, et ce dans un contexte sanitaire complexe. C'est pourquoi je remercie grandement la MECS XXX, et tout particulièrement Claire BRUNET qui a accepté de m'accueillir. Son aide a été précieuse dans l'avancement du recueil. A ce propos, je souhaite aussi adresser mes remerciements au Club de prévention, et plus spécifiquement à Hanne COULON. Son intervention au terme du recueil a été d'un soutien inespéré.

Par ailleurs, ces années de doctorat ont été l'occasion de riches rencontres. Je pense notamment au personnel du Service des Etudes Doctorales avec qui j'ai eu la chance de travailler trois années consécutives. Bien plus qu'une aide financière, ce travail s'est révélé être un immense soutien personnel. Merci Valérie et Delphine, pour votre bienveillance et vos attentions délicates à mon égard.

D'autres rencontres ont également été déterminantes, je pense à Catherine SALANE, d'abord tutrice de stage puis collègue et enfin amie. Vous (tu !) m'a partagé vos connaissances, votre savoir et votre grande expérience de psychologue. Merci pour le réel intérêt que vous avez porté à ma carrière et à mes recherches, depuis plusieurs années maintenant !

A mon analyste également, pour ce qu'elle m'a permis de comprendre et de transformer, bien que le travail ne soit qu'à son commencement...

Une pensée aussi pour « l'équipe de l'ENAC », nos rencontres ponctuelles ont été à chaque fois une réelle bouffée d'oxygène ! Un grand merci à vous.

De plus, ce travail n'aurait pu être mené à bien sans la disponibilité, l'écoute et les conseils de mes collègues doctorant(e)s, devenu(e)s en grande majorité des ami(e)s. Certains sont désormais docteur(e) et voguent vers de nouveaux projets mais leur présence a été plus que bénéfique au début de mon parcours. Merci Delphine, Yann, Rachid, Orane, Filipe... D'autres partagent encore mon quotidien doctoral, et m'accompagnent dans les moments de doute et d'incertitude. Un grand merci à toutes les cinq, Anne (et d'ailleurs, une mention spéciale pour toi, partenaire de rédaction nocturne !), Carine, Marie, Laure, Solène. Merci les filles pour votre écoute et votre présence dans les bons moments comme dans les moments plus difficiles. Je pense aussi à toutes les discussions et les échanges constructifs que nous avons pu avoir et qui m'ont permis d'avancer dans le cheminement de ma thèse.

Au terme de ce parcours, je remercie enfin toutes les personnes qui me sont chers et que j'ai quelque peu délaissées (ou malmenées !) ces derniers mois pour achever cette thèse. Ami(e)s et famille, vos attentions, vos encouragements et votre soutien m'ont accompagnée tout au long de ces sept années, sans quoi je n'aurais pas pu achever ce travail.

Alexandra, je te remercie pour ta joie et ta bonne humeur communicative qui ont été une réelle source d'énergie. Tous ces moments précieux de décompression entre la rédaction de deux parties ont été d'une importance indispensable ; tout comme ton intérêt et ton soutien pour tout ce que j'entreprends ainsi que ta confiance en ma réussite.... Merci pour tous tes (nombreux) messages de motivation qui m'allaient toujours droit au cœur ! Et depuis peu, quel bonheur de vivre des moments privilégiés avec Léon mignon, différents de ce qu'on a toujours connu mais tout aussi heureux, si ce n'est plus.

Marion et Anaïs, je vous remercie pour cette belle amitié à toutes épreuves ! Difficile d'écrire mon amour pour vous deux par écrit... mais je sais que vous savez déjà tout... Et maintenant que la thèse est à présent finie, nous allons pouvoir de nouveau partager ces beaux moments de vie... J'ai hâte !

Il est difficile d'avoir un mot pour chacun/chacune, tant la route a été longue et les soutiens nombreux ! Je souhaite tout de même encore remercier Nabila, Justine, Martine, Mylène, Toto, Lio, Marie et Manon. Un grand merci à vous huit pour votre soutien, je saurai vous le dire davantage de vives voix.

Un chaleureux merci également à ma belle-famille, Nicolas, Fabienne et Juliette, vous ne m'avez hélas pas rencontré dans une période des plus sereines mais vous avez fait preuve d'une telle prévenance et considération à mon égard. Je vous remercie. Ça y est... elle a été franchie cette dernière ligne droite !

Enfin, merci à ma famille à qui j'ai imposé cette aventure de recherche. En dépit des difficultés, vous avez continué à démontrer une confiance indéfectible dans mes choix. Merci à mes grands-parents (oui mamie, j'ai enfin terminé !), à mes tantes et oncles, à Samantha, à Kévin, à mon père. Et tout particulièrement, je souhaite infiniment remercier, mes sœurs, Laurie et Ilona (sans ton aide pour les retranscriptions, j'y serai encore), mon frère Allan et ma nièce, Joy (quel bonheur de t'avoir dans nos vies, tes sourires étaient si réconfortants quand je me perdais dans les méandres de ma recherche). Sachez tous les quatre que vos encouragements et votre amour m'ont donnés chaque jour la volonté de continuer. Cette belle équipe que nous formons repose sur une personne que j'aimerais tout spécifiquement mettre à l'honneur. A toi maman, je te dédie ce travail, merci d'y avoir toujours cru, même quand j'étais assaillie par les doutes. Ton courage et ta force sont une réelle source d'inspiration. Ce travail, et tout mon parcours, je te le dois. Merci.

Paul, je termine volontairement par toi car finalement il me semble que tu es de loin celui qui a le plus « subi » mon humeur labile, mes états d'âme et mes angoisses. Il t'en aura fallu du courage et de la patience pour nous supporter, mon travail de recherche et moi. Mais tu y es arrivé et je suis parvenue au terme de ce projet que j'avais entrepris seule, maintenant à nous de nous inscrire dans de nouveaux projets, cette fois-ci ensemble...

Sommaire

INTRODUCTION	15
1. PARTIE THEORIQUE	23
1.1. CHAPITRE 1 : CLINIQUE DE L'ADOLESCENCE : CONTINUTE, RUPTURE, VULNERABILITE ET/OU PARADOXE ?	24
1.1.1. Entre tradition et modernité : détour interdisciplinaire	27
1.1.1.1. <i>Quelques considérations historiques : Adolescence d'Hier, Adolescence d'Aujourd'hui.....</i>	<i>27</i>
1.1.1.2. <i>Quelques considérations biologiques : la puberté</i>	<i>29</i>
1.1.1.3. <i>Quelques considérations anthropologiques et culturelles : les rites de la puberté.....</i>	<i>30</i>
1.1.1.4. <i>Quelques considérations sociologiques : l'adolescence, un phénomène de société ?</i>	<i>31</i>
1.1.1.5. <i>Face à un allongement de l'adolescence ?</i>	<i>33</i>
1.1.2. <i>Clinique psychanalytique de l'adolescence : le corps palimpseste (ou la puberté) et le pubertaire (ou la puberté psychique)</i>	<i>37</i>
1.1.2.1. <i>Des prémices de la théorisation psychanalytique de l'adolescence.....</i>	<i>37</i>
1.1.2.2. <i>...Vers une théorie psychanalytique de l'adolescence.....</i>	<i>39</i>
1.1.2.2.1. <i>Premières esquisses d'une métapsychologie de l'adolescence</i>	<i>40</i>
1.1.2.2.2. <i>Conceptualisation contemporaine et « affirmée » du processus d'adolescence</i>	<i>44</i>
1.1.2.2.3. <i>Achoppement de la latence.....</i>	<i>57</i>
1.1.3. <i>L'adolescence, une période à risque.....</i>	<i>62</i>
1.1.3.1. <i>Clinique de l'entre-deux, clinique du paradoxe.....</i>	<i>63</i>
1.1.3.1.1. <i>Au cœur des frontières :</i>	<i>64</i>
1.1.3.1.2. <i>La question des limites.....</i>	<i>67</i>
1.1.3.2. <i>L'adolescent et le risque, une rencontre inévitable</i>	<i>69</i>
1.1.3.2.1. <i>Des conduites exploratoires dites normales... ..</i>	<i>70</i>
1.1.3.2.2. <i>...aux conduites à risque.....</i>	<i>71</i>
1.1.3.3. <i>Le sujet aux prises avec la violence pubertaire : De la nécessité d'une distinction entre violence <u>de</u> l'adolescence et violence <u>à</u> l'adolescence</i>	<i>75</i>
1.2. CHAPITRE 2 : « UN ADOLESCENT SEUL, ÇA N'EXISTE PAS »	80
1.2.1. <i>L'adolescence, un processus transversal complexe</i>	<i>82</i>
1.2.1.1. <i>La scène familiale : entre nécessité et risque pour la subjectivité</i>	<i>82</i>
1.2.1.1.1. <i>Généralités sur la famille.....</i>	<i>82</i>
1.2.1.1.2. <i>La famille à l'épreuve de l'adolescence</i>	<i>86</i>

1.2.1.1.3. Aléas et avatars familiaux.....	87
1.2.1.1.4. Défaillance des objets primaires et défaut d'intériorité	88
1.2.1.2. La scène transgénérationnelle	91
1.2.1.2.1. « Il était une fois l'origine... le retour des ancêtres »	91
1.2.1.2.2. Le roman familial, une autre vérité sur l'origine.....	92
1.2.1.2.3. Transmissions intergénérationnelle et/ou transgénérationnelle ?	93
1.2.1.2.4. Les modalités de la transmission transgénérationnelle, entre processus conscients et inconscients	95
1.2.1.2.5. Bénéfices secondaires du secret ?.....	95
1.2.1.2.6. Conséquences de la transmission transgénérationnelle.....	96
1.2.2. Le traumatisme en héritage.....	99
1.2.2.1. <i>D'une transmission transgénérationnelle à sa répétition traumatique</i>	<i>99</i>
1.2.2.2. <i>Considérations générales sur la clinique du traumatisme à l'aune du transgénérationnel</i>	<i>100</i>
1.2.2.3. <i>Quel destin pour la trace traumatique transgénérationnelle ?</i>	<i>105</i>
1.3. CHAPITRE 3 : CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET PSYCHO- CRIMINOLOGIQUE DE L'AGIR VIOLENT ADOLESCENT	109
1.3.1. D'une lecture psychanalytique de l'agir violent adolescent : une clinique du processus psychique	111
1.3.1.1. « Pourquoi la violence ? »	115
1.3.1.1.1. Freud et la pulsion de mort : entre destructivité et déliaison...	116
1.3.1.1.2. Un instinct violent fondamental : la violence fondamentale	118
1.3.1.1.3. « La violence n'est pas l'agressivité... »	119
1.3.1.1.4. Retour sur la violence à l'adolescence : un aménagement fasse à l'impasse pubertaire et/ou à la défaillance familiale ?.....	120
1.3.1.2. <i>De l'agir violent vers une clinique de l'acte : une conceptualisation renouvelée.....</i>	<i>125</i>
1.3.1.2.1. L'« Agieren » ou les prémices d'une clinique de l'acte.....	126
1.3.1.2.2. L'enjeu du signifiant : symptôme, acting out et passage à l'acte	128
1.3.1.2.3. Clinique contemporaine de l'agir violent	129
1.3.2. Vers une lecture psycho-criminologique de l'agir violent adolescent : « une clinique du déplacement »	138
1.3.2.1. <i>Le modèle de la sérialité comme pivot de la clinique psycho- criminologique.....</i>	<i>140</i>
1.3.2.1.1. Le polymorphisme sériel.....	142
1.3.2.1.2. L'alternance des manifestations cliniques	145
1.3.2.1.3. Les processus-acte comme organisateurs de la répétition sérielle (transgénérationnelle ?)	146
1.3.2.2. <i>Le couple auteur/victime selon la clinique psycho- criminologique : une perspective originale.....</i>	<i>152</i>
1.3.2.2.1. Le couple auteur/victime : perspectives intra et intersubjectives	153

1.3.2.2.2. De la substitution, du renversement et de l'alternance du rapport victimant/victimé.....	159
1.3.2.3. <i>Des traumatismes transgénérationnels vers l'agir violent adolescent : Du subir à l'agir.....</i>	162
2. METHODOLOGIE.....	167
2.1. PROBLEMATIQUE.....	168
2.1.1. L'agir violent, entre vulnérabilités et potentialités.....	168
2.1.1.1. <i>De l'adolescence et de l'agir violent.....</i>	168
2.1.1.2. <i>De l'histoire de vie et de ses vulnérabilités.....</i>	169
2.1.1.3. <i>Actualisation des traumatismes familiaux transgénérationnels.....</i>	171
2.1.1.4. <i>De la répétition polymorphique transgénérationnelle vers l'actualisation d'une position victimale.....</i>	172
2.1.2. Hypothèse générale.....	174
2.1.3. Opérationnalisation de la recherche.....	175
2.2. REFLEXION METHODOLOGIQUE CONCEPTUALISANTE.....	176
2.3. PROTOCOLE DE RECHERCHE.....	178
2.3.1. Les outils de recherche.....	178
2.3.1.1. <i>L'entretien semi-directif de recherche.....</i>	178
2.3.1.1.1. Présentation de l'outil.....	178
2.3.1.1.2. Principes d'analyse de l'entretien semi-directif.....	186
2.3.1.2. <i>Les épreuves projectives.....</i>	188
2.3.1.2.1. Le Rorschach.....	189
2.3.1.2.2. Le « Thematic Apperception Test » (TAT).....	193
2.3.1.2.3. Le dessin de la famille.....	197
2.3.2. Le dispositif de la recherche.....	202
2.3.2.1. <i>La population d'étude.....</i>	202
2.3.2.1.1. Critères de recrutement des sujets.....	202
2.3.2.1.2. Présentation des sujets.....	203
2.3.2.2. <i>Les terrains de recherche.....</i>	205
2.3.2.2.1. Choix du terrain.....	205
2.3.2.2.2. Les institutions rencontrées.....	206
2.3.2.3. <i>Réactualisation du dispositif de recherche suite à la crise pandémique liée à la COVID-19.....</i>	208
2.4. DEROULEMENT DE LA RECHERCHE.....	209
2.4.1. Prise de contact avec les sujets.....	209
2.4.2. Passation des outils de recherche.....	210
3. RESULTATS.....	212

3.1. ANALYSE CASUISTIQUE DES RESULTATS (CLINIQUE AU CAS PAR CAS) 213

3.1.1. Sujet 1 : Alexandre	213
3.1.1.1. <i>Présentation anamnestique du sujet</i>	213
3.1.1.2. <i>Données cliniques : analyse et interprétation de l'entretien semi-directif de recherche</i>	213
3.1.1.2.1. Clinique de la passation.....	213
3.1.1.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif	214
3.1.1.3. <i>Données projectives</i>	227
3.1.1.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach	227
3.1.1.3.2. Analyse et interprétation du TAT	239
3.1.1.3.3. Analyse et interprétation du dessin.....	248
3.1.1.4. <i>Analyse des effets transféro-contre-transférentiels</i>	253
3.1.1.5. <i>Synthèse des données cliniques et projectives d'Alexandre</i>	254
3.1.2. Sujet 2 : Billie.....	256
3.1.2.1. <i>Présentation anamnestique du sujet</i>	256
3.1.2.2. <i>Données cliniques : analyse de l'entretien semi-directif ...</i>	256
3.1.2.2.1. Clinique de la passation.....	256
3.1.2.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif	257
3.1.2.3. <i>Données projectives</i>	268
3.1.2.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach	268
3.1.2.3.2. Analyse et interprétation du TAT	279
3.1.2.3.3. Analyse et interprétation du dessin	285
3.1.2.4. <i>Analyse des effets transféro-contre-transférentiels</i>	289
3.1.2.5. <i>Synthèse des données cliniques et projectives de Billie</i>	290
3.1.3. Sujet 3 : Clara	292
3.1.3.1. <i>Présentation anamnestique du sujet</i>	292
3.1.3.2. <i>Données cliniques : synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif</i>	292
3.1.3.2.1. Clinique de la passation.....	292
3.1.3.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif	293
3.1.3.3. <i>Données projectives</i>	305
3.1.3.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach	305
3.1.3.3.2. Analyse et interprétation du TAT	315
3.1.3.3.3. Analyse et interprétation du dessin	324
3.1.3.4. <i>Analyse des effets transféro-contre-transférentiels</i>	329
3.1.3.5. <i>Synthèse des données cliniques et projectives de Clara</i> ...	330
3.1.4. Sujet 4 : Djalil	332
3.1.4.1. <i>Présentation anamnestique du sujet</i>	332
3.1.4.2. <i>Données cliniques : analyse de l'entretien semi-directif ...</i>	332
3.1.4.2.1. Clinique de la passation.....	332
3.1.4.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif	333
3.1.4.3. <i>Données projectives</i>	343

3.1.4.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach	343
3.1.4.3.2. Analyse et interprétation du TAT	355
3.1.4.3.3. Analyse et interprétation du dessin	363
3.1.4.4. Analyse des effets transféro-contre-transférentiels.....	370
3.1.4.5. Synthèse des données cliniques et projectives de Djalil....	371
3.1.5. Sujet 5 : Émir	373
3.1.5.1. Présentation anamnétique du sujet.....	373
3.1.5.2. Données cliniques : analyse de l'entretien semi-directif ...	374
3.1.5.2.1. Clinique de la passation.....	374
3.1.5.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif	375
3.1.5.3. Données projectives	386
3.1.5.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach.....	386
3.1.5.3.2. Analyse et interprétation du TAT	396
3.1.5.3.3. Analyse et interprétation du dessin	404
3.1.5.4. Analyse des effets transféro-contre-transférentiels.....	408
3.1.5.5. Synthèse des données cliniques et projectives d'Émir	409
3.2. SYNTHÈSE GLOBALE DES RESULTATS.....	411
4. DISCUSSION	415
4.1. DISCUSSION THEORICO-EMPIRIQUE.....	417
4.1.1. Télescopage traumatique entre l'interne et l'externe, le passé et le présent, au temps spécifique de l'adolescence.....	418
4.1.2. Différentes modalités d'actualisation des traumatismes transgénérationnels	421
4.1.2.1. <i>L'agir violent (sous-tendu par un processus-acte de destruction/réparation) comme révélateur du trauma ?</i>	<i>422</i>
4.1.2.2. <i>Le traumatisme comme catalyseur de l'agir violent (sous-tendu par un processus-acte de retournement actif/passif) ?.....</i>	<i>424</i>
4.1.3. Actualisation d'une position victimale : de la complexité d'être victime vers l'« évidence » d'être auteur.....	427
4.1.4. Perspectives et ouvertures scientifiques	429
4.1.4.1. <i>Retour sur les intérêts et les limites théoriques.....</i>	<i>429</i>
4.1.4.2. <i>Ouverture théorico-empirique vers la clinique du masochisme</i>	<i>430</i>
4.1.4.2.1. Auto-sabotage et retournement contre soi : des réponses face à une nécessité masochiste ?	431
4.1.4.2.2. La mise en acte violente sacrificielle.....	433
4.2. DISCUSSION METHODOLOGIQUE.....	434
4.2.1. D'une difficulté à accéder au terrain vers une rencontre difficile avec l'adolescent	435

4.2.2. La question des outils et la place du dessin au sein d'une recherche menée auprès d'une population adolescente.....	436
4.3. DISCUSSION CLINIQUE/PRAXEOLOGIQUE.....	440
4.3.1. Composer avec diverses temporalités et réalités : psychique, familiale, sociale et institutionnelle.....	440
4.3.2. Accompagner le travail d'élaboration psychique	443
4.4. DISCUSSION ETHIQUE	445
4.4.1. Le sujet et la recherche.....	445
4.4.2. Le chercheur et sa recherche	446
4.4.3. Le sujet et le chercheur	448
5. CONCLUSION.....	451
6. BIBLIOGRAPHIE.....	457
7. INDEX	485
7.2. INDEX ONOMASTIQUE	486
7.3. INDEX THEMATIQUE	489

Liste des tableaux et des schémas

Schéma 1 – Modélisation de l’alternance des rapports victimant/victimé.....	164
Tableau 1 – Données descriptives des participants retenus (protocoles complets)	205
Schéma 2 – Modélisation du télescopage traumatique organisant l’agir.....	421

INTRODUCTION

L'agir violent chez l'adolescent - ou plus communément « la violence des jeunes » - n'est pas un phénomène rare ou inhabituel. Bien au contraire, la violence des adolescents, en manque de repères culturels et sociaux, est bien réelle et constitue une crainte sociale majeure dans le monde contemporain (Lesko, 2012). Relayée, répétée voire amplifiée inlassablement par les médias de masse, la violence adolescente est désormais devenue un fait de société qui alimente de nombreux débats politiques mais aussi scientifiques. Par la même, cette représentation sociale péjorative suscite une certaine défiance envers ces jeunes qui sont alors transformés en objets phobiques privilégiés de la culture (Bergami, 2014). « Alors que le champ social bruit régulièrement de ce qu'on appelle des actes violents, mettant sur un même plan des problématiques diverses, le passage par la théorie et les concepts qu'elle produit est plus que jamais nécessaire ; il constitue un repérage fondateur de toute approche clinique » (Houssier, 2009).

Le temps de l'adolescence - éminemment singulier - oblige à un renouvellement permanent des savoirs théoriques et des connaissances pratiques autour de cette notion. Si les questions cruciales (travaillées par la cause pubertaire) sont inlassablement réinterrogées par l'adolescent, ces dernières le sont encore davantage par la société qui ne cesse d'évoluer. A l'heure actuelle, l'intérêt porté à cette classe d'âge n'a jamais été aussi important ; et de concert, les discours sur ce sujet n'ont jamais été aussi contradictoires, ce qui nous a amené à (re)considérer les enjeux de l'adolescence d'aujourd'hui et à interroger - ou réinterroger - l'agir violent adolescent. A ces questions sociétales, s'ajoute l'impact de l'histoire subjective et familiale. A cet égard, notre mémoire de Master 2 sur l'acte filicide paternel, nous avait permis d'identifier plusieurs constats cliniques. Tout d'abord, nous avons repéré une répétition de vulnérabilités familiales, agissantes et transmises, de générations en générations. Cela nous avait amené à supposer un déplacement de ce qui n'est pas pensable dans un « ailleurs spatio-temporel », c'est-à-dire une transmission de traumatismes non élaborés aux générations suivantes (soit un traumatisme transgénérationnel). Se dessinait progressivement l'hypothèse selon laquelle des traces traumatiques familiales passées s'actualiseraient dans le présent sous différentes formes d'agir, et notamment l'agir violent. Notre mémoire de recherche s'achevait alors sur cette nouvelle question : en quoi et comment l'agir violent participerait-il à la remise en scène de ce qui n'a pas pu s'organiser initialement dans les générations précédentes ? Nous avons choisi de prolonger cette réflexion dans ce présent travail de recherche en y intégrant une nouvelle donnée, et non des moindres, la clinique de l'adolescence. Ce choix a été motivé par diverses raisons que nous souhaitons brièvement exposer. Tout d'abord, les adolescents se situent au cœur d'importantes préoccupations sociétales. De plus, leur prise en charge est souvent complexe au point de constituer un véritable défi pour les professionnels. Enfin, l'adolescence est un moment propice à l'apparition de traces traumatiques héritées du passé. En cela, il serait question d'une remise en scène de traumatismes familiaux passés non élaborés qui entreraient « en collision » avec les effets traumatiques de la puberté et du processus pubertaire. Cette hypothèse fait suite aux propositions théorico-cliniques sur l'agir adolescent,

notamment en lien avec la non-élaboration de traumatismes passés qui viendraient se rejouer dans l'actuel adolescent (Colin & al., 2020). De plus, dans notre pratique clinique, nous avons effectivement observé que l'acte violent, tel un langage, témoigne de difficultés psychiques, mises à jour par l'adolescence qui est alors elle-même révélatrice de problématiques passées et/ou de désorganisations infantiles (Chagnon, 2014). Ainsi, nous avons déterminé notre thématique de recherche, à savoir l'agir violent chez l'adolescent.

L'agir violent adolescent qui s'inscrit au cœur d'enjeux complexes entre le soi et l'autre, déborde le seul champ des bouleversements psychiques, inhérents à la crise d'adolescence. Ajoutons également qu'il ne relève pas systématiquement du registre de la pathologie. En effet, il n'est pas uniquement l'expression d'un fonctionnement psychopathique, limite ou encore pervers. Bien souvent, cette violence prend la valeur d'une modalité défensive et renvoie à une (ré)appropriation du corps, un corps qui est particulièrement convoqué pendant l'adolescence puisqu'il est à la fois lieu des transformations/pubertaires et voie d'expression d'un vécu, d'une appartenance familiale et d'une histoire parfois traumatique. S'entrevoit ici l'intérêt d'appréhender la violence de l'adolescent selon une perspective intra mais aussi intersubjective puisque l'adolescence est un moment privilégié où les aléas et avatars de l'histoire familiale font irruption. Par conséquent, cette période complexe où se conjuguent passé, présent et futur, est un moment propice à l'apparition de traces traumatiques héritées du passé. La violence actuelle de l'adolescent ne serait-elle pas alors une tentative de symboliser une violence familiale passée ? Cette première question nous a amené à notre question de départ : En quoi l'agir violent adolescent viendrait-il révéler une vulnérabilité psychique, sociale mais aussi familiale ? Ce qui nous a amené à une première hypothèse : l'agir violent adolescent autoriserait la figuration de traumatismes familiaux non élaborés par les générations antérieures. Au-delà de cet aspect défensif, nous avons supposé que l'agir violent chez l'adolescent illustrerait une clinique du déplacement : d'une violence subie à une violence agie. Cela nous a amené à conjecturer un mouvement entre les positions subjectives d'auteur et de victime, et plus précisément, à considérer une alternance du rapport victimant/victimé chez l'adolescent.

Ces interrogations ont principalement constitué la trame de notre partie théorique dont l'objectif est d'apporter un éclairage selon un double ancrage théorique. Le premier est en psychologie clinique et psychopathologie d'orientation psychanalytique car ce dernier présente, selon nous, un intérêt certain dans la mesure où il repose - entre autre - sur une clinique de la subjectivité, c'est-à-dire sur l'écoute du sujet et le primat de l'inconscient ; mais aussi sur le fonctionnement psychique (en prenant en compte le système inconscient et les processus psychiques sous-tendus). Le deuxième ancrage est en psycho-criminologie clinique car il offre la perspective d'une lecture situationnelle (mode opératoire, environnement, cadre d'opportunités sociales et situationnelles,...) ainsi que la possibilité de prendre en compte d'autres enjeux, tels que la vulnérabilité, la répétition sérielle ou encore le couple auteur/victime. Ces enjeux sont peu travaillés par la clinique psychanalytique, pour-

tant, ils nous semblent indispensables afin d'appréhender l'agir violent dans toute sa complexité et sa globalité. Conjuguer ces deux approches répond à une nécessité de considérer le sujet psychique et le sujet social, autrement dit, d'apprécier à la fois des enjeux processuels intrasubjectifs (perspective psychanalytique) et des enjeux processuels intersubjectifs (perspective psycho-criminologique). Il convient d'ajouter que l'approche psycho-criminologique est sollicitée à partir de notre troisième chapitre, les deux premiers s'étayant exclusivement sur le référentiel psychanalytique. D'ailleurs, nous présentons ci-après le plan que nous avons défini pour structurer notre recherche.

Etudier l'agir violent chez l'adolescent est un travail plutôt ambitieux car s'il s'agit d'un champ très vaste, il a été déjà longuement travaillé. Aussi, il nous a fallu revenir sur plusieurs concepts majeurs afin de pouvoir nous positionner dans ce large champ théorique. Pour se faire, notre partie théorique comporte trois chapitres. Le premier chapitre s'intitule « Clinique de l'adolescence : continuité, rupture, vulnérabilité et/ou paradoxe ». Ce chapitre se décline en trois sous-parties. La première « Entre tradition et modernité : détour interdisciplinaire » relate les différentes acceptions qu'a empruntées l'adolescence à travers les époques et les disciplines. C'est ainsi que notre travail de recherche s'ouvre sur un état des lieux de l'une des plus grandes notions travaillées. Ce travail de déconstruction nous conduit à effectuer un tour d'horizon historique, anthropologique, biologique, culturel et sociétal de ce que nous appelons « l'adolescence », pour ensuite considérer ce vaste terme au regard de notre épistémologie, ce qui constitue notre deuxième sous-partie du premier chapitre « Clinique psychanalytique de l'adolescence : le corps palimpseste (ou la puberté) et le pubertaire (ou la puberté psychique) ». Nous verrons alors que l'adolescence recouvre des processus complexes, articulés entre deux mouvements : la puberté et le pubertaire (Gutton, 1991). Cette partie retrace l'évolution du concept dans notre champ, des prémices d'une métapsychologie adolescente vers une conceptualisation affirmée du processus d'adolescence. Elle se termine par l'évocation de trois points déterminants : la clinique de la paradoxalité, de l'entre-deux et la question des limites qui permettent d'introduire notre dernière sous-partie du chapitre « L'adolescence, une période à risque ». L'adolescent vient tester ses limites et cherche à s'étayer, ce qui met en avant un brouillage des frontières. Situé entre l'enfance et l'âge adulte, entre le soi et l'autre, entre famille et société, l'adolescent est pris dans un entre-deux qui le fragilise. Cette confusion et instabilité, typique de cette période, vient convoquer la question du risque. Cette rencontre inévitable avec le risque peut revêtir différentes tonalités : des comportements exploratoires, pour le moins ordinaires, elle peut tendre vers des conduites à risque problématiques. Cette nuance amène à poser une distinction fondamentale entre la violence *de* l'adolescence (liée à la violence pubertaire) et la violence *à* l'adolescence, une violence inhabituelle qui inscrit le fonctionnement dans une problématique pathologique ou délinquante. Nous poursuivons ensuite sur notre deuxième chapitre nommé « Un adolescent seul, ça n'existe pas » pour reprendre (et réadapter) la célèbre citation de Winnicott (1947). Nous nous sommes permises cette analogie car

pour l'adolescent tout comme pour le bébé, l'environnement est essentiel pour leur construction. Bien que l'adolescent n'ait pas fondamentalement besoin de l'autre pour survivre, son entourage apparaît tout de même primordial pendant cette période de remaniements et de réactualisations des processus et mécanismes psychiques (Golse, 2012). Il est alors apparu impossible de faire l'impasse sur la principale structure d'organisation des êtres humains, à savoir la famille. D'autant plus qu'à ce moment particulier du développement, le sujet est pris dans une quête identitaire. Or pour comprendre « qui il est », se pose nécessairement la question de savoir « d'où il vient ». En cela, il s'agit d'un « processus transversal complexe » qui vient convoquer à la fois les scènes familiale et transgénérationnelle, constituant chacune une sous-partie du premier point de notre deuxième chapitre. Dès lors, l'adolescent est souvent amené à convoquer son roman familial en questionnant sa famille sur son histoire, ses origines. Par conséquent, la crise d'adolescence met à l'épreuve les limites de l'adolescent mais aussi celles de son environnement, et plus précisément de sa famille, qui est alors, autant que l'adolescent, aux prises avec de forts questionnements, des doutes et des remises en question, notamment au niveau des places de chacun. D'une crise individuelle vers une crise groupale (Bantman, 2009), l'adolescence est susceptible de mettre à mal l'homéostasie familiale. En effet, la famille toute entière se voit remaniée sur fond de projections qui font le lit, bien souvent, de conflits intergénérationnels et/ou transgénérationnels. D'après Benghozi (2007), cette période particulière impliquerait que la famille ait une enveloppe généalogique suffisamment solide pour pouvoir accepter cette remise en question et cette métamorphose identitaire. En ce sens, se pose la question de l'impact sur l'adolescent lorsque la famille ne se montre pas assez contenante ou encore lorsque l'histoire familiale comporte des zones d'ombre, des blancs généalogiques, des conflits latents, des secrets... Comment l'adolescent peut-il se construire et composer avec cette transmission transgénérationnelle problématique ? Ce deuxième chapitre s'achève sur cette réflexion autour du traumatisme en héritage et introduit notre troisième chapitre « Clinique psychanalytique et psycho-criminologique de l'agir violent adolescent ». Ce dernier chapitre théorique se scinde en deux parties, compte tenu de notre double ancrage épistémologique : la clinique psychanalytique et la clinique psycho-criminologique. L'agir violent est alors considéré à la lumière de ces deux approches, ce qui permet de proposer une lecture complète de ce concept qui constitue le cœur de notre recherche. Les considérations psycho-criminologiques permettent, entre autres, de compléter des enjeux très peu travaillés au sein de l'approche psychanalytique et pourtant, essentiels dans la compréhension de l'agir violent. Nous pensons notamment à deux dimensions que traite la psycho-criminologie, à savoir la sérialité (répétition du traumatisme transgénérationnel) et le couple auteur/victime (alternance du rapport victimant/victimé). Ces dimensions sont abordées pour finalement tendre vers l'hypothèse selon laquelle des traumatismes transgénérationnels viendraient se rejouer dans l'actuel adolescent, sous forme d'agir violent. En cela, il y aurait un déplacement du subir à l'agir, et en conséquence une alternance du rapport victimant/victimé. Notre partie théorique

s'achève sur ces considérations permettant d'introduire notre méthodologie qui s'ouvre sur notre problématique de recherche. Après une réflexion conceptualisante de notre méthode, nous proposons d'opérationnaliser notre hypothèse en dégagant des indicateurs. Ces derniers se déclinent comme suivant. Le premier concerne la mise en acte violente, sous-tendant d'analyser le processus-acte à l'œuvre et ses fonctions sous-jacentes, au regard de l'histoire de vie du sujet. S'agissant du deuxième indicateur, il se rapporte à l'alternance du rapport victimant/victimé, ce qui suppose d'étudier le lien spécifique et les positions subjectives du couple auteur/victime. Quant au troisième et dernier indicateur, il renvoie à la répétition (dite sérielle) de traumatismes transgénérationnels, ce qui implique d'examiner le déplacement d'une conflictualité psychique non résolue, sous différentes formes (alternance des manifestations) et en différents lieux (polymorphisme des manifestations). Enfin, nous explorons l'articulation entre ces trois indicateurs. La partie méthodologie se poursuit avec la présentation de notre protocole de recherche, c'est-à-dire les outils utilisés (entretien semi-directif de recherche, méthodes projectives du Rorschach et du TAT et test du dessin de la famille) ainsi que le dispositif de recherche (population d'étude et terrain de recherche). Nous avons choisi une démarche qualitative pour rester en cohérence avec notre objet d'étude et l'épistémologie dans laquelle nous nous situons. Par ailleurs, nous avons été contraintes de rajouter une partie « Réactualisation du dispositif de recherche suite à la crise pandémique liée à la COVID-19 » car la crise sanitaire, et les confinements associés, ont fortement impacté l'avancement de notre recherche, notamment au niveau de notre recueil de données, ce qui nous a amené à prendre des décisions en conséquence. Nous continuons avec la description du déroulement de la recherche, ce qui clôturera la partie méthodologique. S'ensuit la partie résultat que nous analysons grâce à des procédés précis choisis pour nous permettre de faire ressortir les éléments saillants du discours de nos sujets. L'analyse des entretiens s'effectue selon deux techniques d'analyse du discours, à savoir l'analyse catégorielle thématique et la fiche bioscopique. Les tests de Rorschach sont cotés à partir du livret de cotation des formes de Beizmann (1966) et du nouveau manuel de cotation des formes d'Azoulay et Emmanuelli (2016). Ils sont ensuite interprétés selon une approche psychanalytique, inspirée de la psychologie projective française de « l'école de Paris ». Le « Manuel du Rorschach et du TAT » de Chabert et al. (2020) a guidé nos interprétations, non seulement pour le Rorschach mais aussi pour le TAT. La méthode d'analyse de ce dernier comporte deux temps : l'analyse planche par planche (effectuée selon le référentiel de Shentoub, c'est-à-dire en termes de contenu manifeste et de contenu latent) et la synthèse des informations obtenues. Enfin, nous avons coté et analysé les tests du dessin de la famille avec prudence en nous appuyant sur la méthodologie de Corman (1970), révisée par Jourdan-Ionescu et Lachance (2000). L'analyse de nos résultats s'effectue en deux temps : un premier temps où il est question d'un traitement des données au cas par cas (analyse casuistique) ; puis un deux où nous effectuons une analyse transversale des données (comparaison intersubjective). Les éléments notables sont repris dans la discussion qui s'effectue autour de quatre sous-

parties : empirique/théorique, méthodologique, clinique/praxéologique et éthique. Chacune d'entre elles se décompose en plusieurs points, permettant de mettre au jour leurs limites et intérêts. La première - la discussion empirique - s'articule autour de trois axes dont le premier s'intitule « Télescopage traumatique entre l'interne et l'externe, le passé et le présent, au temps spécifique de l'adolescence ». S'agissant du deuxième, il est question de discuter les différentes modalités d'actualisation des traumatismes transgénérationnels alors que le troisième concerne spécifiquement l'actualisation d'une position victimale qui pourrait, elle aussi, s'opérer sous différentes modalités. Avant d'évoquer les vicissitudes méthodologiques, organisée autour de la question de la rencontre avec l'adolescent et celle des outils utilisés, nous proposons d'ouvrir la recherche à la clinique du masochisme ainsi qu'à la violence sacrificielle. Les troisième et quatrième sous-parties de la discussion traitent respectivement des perspectives cliniques et des enjeux éthiques qu'a soulevés cette recherche. Enfin, nous proposons une conclusion à ce travail qui, bien loin de mettre un terme définitif aux réflexions menées ces sept dernières années, offre de nouvelles perspectives de recherche.

1. PARTIE THEORIQUE¹

¹ Au regard de la densité de la partie théorique, nous avons effectué un résumé en amont de chaque sous-partie afin d'annoncer leur contenu. Puis, nous avons réalisé une synthèse en aval de chaque chapitre pour en reprendre les points clés. De cette façon, nous proposons un récapitulatif de la logique de progression de notre réflexion, tout au long de ce travail.

1.1. CHAPITRE 1 : CLINIQUE DE L'ADOLESCENCE : CONTINUITÉ, RUPTURE, VULNERABILITÉ ET/OU PARADOXE ?

« *L'adolescence ou l'art de devenir quelqu'un* ».
(Gutton, 2002, p.8)

Qu'est-ce que l'adolescence ?

Sa définition par le dictionnaire paraît simple « période de transition entre l'enfance et l'âge adulte » et pourtant ce vaste terme recouvre des processus complexes mettant en jeu des données d'ordre physiologique, psychologique, culturel et social, qui interagissent diversement en fonction des époques et des sociétés (Emmanueli, 2016).

Le mot « adolescence », de sa racine latine « *adolescencia* » signifie « grandir vers », ce qui sous-entend le passage d'un état à un autre, autrement dit une tension vers un autre stade. D'ailleurs, l'adolescence peut se concevoir comme un stade intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte, reste alors à définir où se situe précisément la fin de l'enfance et le début de l'âge adulte... En tant que période de transition, l'adolescence semble avoir toujours existé. Toutefois, ce phénomène développemental a considérablement évolué à travers les époques mais aussi les disciplines telles que la psychologie, la psychanalyse et également l'anthropologie, l'histoire...

De plus, l'adolescence n'est pas universelle. En effet, elle ne revêt pas nécessairement les mêmes significations selon la société dans laquelle on se situe. Il apparaît donc difficile, si ce n'est impossible, de donner une définition unique et concise de l'adolescence. Pour tenter de comprendre ce concept, nous ne pouvons faire l'impasse sur les travaux qui ont été réalisés jusqu'aujourd'hui. Notre première partie débute donc par un état des lieux de l'une des plus grandes notions travaillées. Ce travail de déconstruction implique un nécessaire travail de revue de la littérature qui va nous conduire à mettre en évidence la complexité qui entoure la notion d'adolescence. L'évocation de nombreuses théories, issues de diverses disciplines, va ainsi nous permettre de nous positionner dans cette nomenclature confuse. Nous effectuerons un tour d'horizon psychologique, historique, biologique, anthropologique, culturel et sociétal de ce que nous appelons communément « l'adolescence ». Ce détour interdisciplinaire, certes éloigné de notre propre discipline, est toutefois nécessaire pour mieux cerner l'adolescent contemporain dans notre clinique.

Résumé de la sous-partie 1.1.1. : « Entre tradition et modernité : détour interdisciplinaire ».

Ce premier tour d'horizon nous amène à une première conclusion : plusieurs dimensions doivent nécessairement être prises en compte pour appréhender au mieux l'adolescent actuel. Bien qu'éloigné de notre épistémologie, ce détour interdisciplinaire s'est révélé essentiel pour tenter de recontextualiser l'adolescence d'aujourd'hui. Comme nous l'avons constaté, les différentes significations, qui lui ont été attribuées, sont principalement soumises aux aléas de l'histoire, de la culture et de la société. En effet, chaque société, à chaque époque, semble avoir cherché à imposer à sa manière « un ordre et un sens à ce qui paraît transitoire, voire désordonné et chaotique » (Amic, 2002). Entre attentes et soupçons, idéalisation et méfiance, les sociétés ont composé diversement au fil du temps avec l'adolescence. L'évolution de son statut n'est donc pas linéaire mais variable ; tout comme plusieurs de ses caractéristiques (telles que sa durée), ce qui lui donne un aspect versatile, possiblement renforcé par une sollicitude et une reconnaissance plutôt récente. C'est effectivement assez tardivement que l'adolescence a fait l'objet d'un intérêt manifeste et que l'on trouve dans divers écrits la description de certaines de ses caractéristiques que nous lui connaissons aujourd'hui. D'emblée, nous pensons aux nombreuses transformations - corporelles mais aussi identitaires, narcissiques, sociales ou encore psychiques (comme nous le verrons dans notre prochaine partie) - qu'engagent ce processus. Ces transformations mettent à mal l'équilibre instauré depuis l'enfance, ce qui, selon l'histoire et le parcours de vie du sujet, peut constituer une vulnérabilité subjective. La traversée de cette étape n'est donc pas universelle mais singulière. Chaque sujet vit différemment son adolescence, ce qui nous amène à une deuxième caractéristique : la grande variabilité intra et inter subjectives quant aux réactions, aux vécus et aux conséquences de l'adolescence. Ces premiers éléments soulignent déjà la complexité de cette notion dont les contours semblent difficiles à circonscrire.

Par ailleurs, l'inconstance repérée autour de l'adolescence ne s'arrête pas là mais se retrouve aussi à travers les différentes disciplines qui ont tenté de la définir. Chacune d'entre elles semble privilégier sa propre conceptualisation au risque parfois de réduire l'adolescence à une seule dimension. Pour exemple, l'approche biologique situe la puberté - phénomène physiologique - au cœur de ses théorisations sur l'adolescence qui est alors considérée comme un stade développemental impliquant une rupture et/ou une discontinuité dans l'évolution humaine. Au cours de cette période de transition, l'accent est particulièrement porté sur les perturbations organiques et corporelles ; or, les équilibres affectifs, identitaires et psychiques sont aussi bouleversés. L'adolescence ne se réduit donc pas uniquement à la puberté (Discour, 2011). L'approche anthropologique, quant à elle, conçoit l'adolescence comme un processus continu et graduel, puis elle précise que « c'est la culture qui crée les stades » (Mead, 1928 ; 1973). La culture prime ici sur le biologique, ce qui présente l'adolescence comme un phénomène social. D'ailleurs, les théories sociologiques se

sont largement emparées de ce concept jusqu'à le caractériser comme un fait social. En effet, l'adolescence s'avère fortement influencée par la société et ses évolutions ; une influence à double sens puisque la société doit en retour composer et s'adapter à cette jeunesse bouillonnante, à la fois vénérée et crainte. Toutefois, malgré l'importance de cette dimension sociale, il semble réducteur, une fois encore, de limiter l'adolescence à un seul fait social. Bien qu'il s'agisse d'un moment transitoire, d'un entre-deux statuts sociaux, il n'en demeure pas moins que ce passage s'articule autour d'un certain nombre d'exigences internes et externes, liées notamment à la puberté, qui conduisent à un véritable travail d'élaboration psychique² visant à sauvegarder le sentiment d'identité (Amic, 2002).

Ainsi, l'adolescence n'est pas un phénomène purement social, ni exclusivement biologique. Comme tout ce qui concerne l'humain, elle s'ancre dans l'articulation de trois champs : le biologique, le social et le psychique. Finalement, il semblerait que l'adolescence repose sur l'interaction de transformations physiques, d'un changement de statut psychosocial et d'un processus psychique (Discour, 2011). Les deux premiers aspects - biologiques et sociaux - sont succinctement abordés dans cette première sous-partie. En revanche, les enjeux psychiques qui entourent le processus de l'adolescence seront évoqués de manière plus approfondie dans la seconde sous-partie. Pour ce faire, nous nous appuierons sur la perspective psychanalytique qui va nous permettre d'éclairer ce qui se joue dans les remaniements psychiques de l'adolescence, tout en les liant aux phénomènes pubertaires et aux données de l'évolution sociale.

² Nous allons rencontrer cette notion à plusieurs reprises dans notre travail de recherche. Aussi, il est important de la définir dès maintenant. Pour ce faire, appuyons-nous sur une définition de Laplanche et Pontalis (1967). Selon ces auteurs, **l'élaboration psychique renvoie au « travail accompli par l'appareil psychique en vue de maîtriser les excitations qui lui parviennent et dont l'accumulation risque d'être pathogène. Ce travail consiste à intégrer les excitations dans le psychisme et à établir entre elles des connexions associatives »**.

1.1.1. Entre tradition et modernité : détour interdisciplinaire

L'adolescence se présente comme une notion relativement récente qui n'a pourtant cessé d'évoluer, notamment au gré des changements de la société. Avant d'aller plus loin dans notre tentative de compréhension de ce phénomène, il apparaît indispensable de revenir au préalable sur des dimensions historiques, biologiques, anthropologiques et sociétales. De plus, ces données interagissent diversement en fonction des époques, c'est pourquoi nous veillerons à les actualiser par la clinique contemporaine. Ainsi, nous nous donnons pour objectif de considérer ces définitions dans une double approche : synchronique et diachronique.

1.1.1.1. Quelques considérations historiques : Adolescence d'Hier, Adolescence d'Aujourd'hui

Le rapport au temps est au cœur de la notion d'adolescence, pourtant son histoire est relativement récente. En effet, la signification qu'on lui attribue aujourd'hui est apparue dans nos sociétés occidentales au terme de la Première Guerre Mondiale. Pendant des siècles, cette notion a été très peu abordée voire parfois ignorée par les sociétés primitives pour ensuite devenir une des préoccupations sociétales majeures ; comment expliquer cet intérêt nouveau et grandissant envers les adolescents ?

Le phénomène « Adolescence », dans ses acceptions psychiques et sociales a connu de nombreux changements depuis l'Antiquité. Si le mot *adulescens* existait déjà dans la Rome antique, l'analogie ne va pas plus loin. De son origine étymologique « celui qui est en train de croître », *l'adulescens* ne se référait à aucune catégorie d'âge et ne concernait que les garçons de 17 à 30 ans. A cette époque, on n'accordait pas à l'enfant et à l'adolescent, la place qu'ils revêtiront ensuite dans la famille et dans la société. Peu utilisé dans le langage courant jusqu'au XVII^{ème} siècle, le terme *adulescens* désigne longtemps une période qui s'étend jusqu'à 30 ans, se confondant ainsi avec l'enfance (Emmanuelli, 2016). Au Moyen-âge, l'usage du terme disparaît totalement, la population étant uniquement divisée en deux catégories : les enfants et les adultes, qui étaient estimés comme « qualitativement semblables et quantitativement différents » (Coslin, 2017). Ce n'est qu'à la Renaissance, avec les nouvelles conceptions du développement humain, qu'apparaît la nécessité d'établir des programmes scolaires en fonction de l'évolution des capacités du sujet. Par conséquent, des tranches d'âge sont définies et l'adolescence est reconnue et envisagée comme une étape particulière du développement humain (Coslin, 2017). Par la suite, l'âge d'entrée des jeunes dans la vie adulte sera modulé selon les besoins de la société :

tantôt retardé pour préserver le bien-être économique, tantôt avancé pour compenser les conséquences de la mortalité, pour servir des intérêts politiques ou guerriers (Emmanuelli, 2016). Ainsi, dans ces sociétés (notamment en Grèce ou encore à Rome), le temps intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte est plus ou moins réduit. Cependant, malgré ces données, les travaux de plusieurs historiens ont démontré que « le fonctionnement spécifique des adolescents n'en demeure pas moins une constante, perçue par la société » (Levi & Schmitt, 1994 ; Emmanuelli, 2016).

Les études autobiographiques datant des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles font apparaître l'adolescence comme une période de crise, de rupture au cours de laquelle le jeune se caractérise par la solitude, la perte, l'inconstance et la labilité. Cette perspective, plutôt subjective, sera complétée au XVI^{ème} siècle par l'étude de l'adolescence comme phénomène collectif. Il est ainsi établi qu'à travers les activités de groupe (propres à cette tranche d'âge), l'adolescence participerait également à la socialisation du jeune. Au moment de la Révolution Française (1792), le concept d'adolescence tend à s'effacer derrière celui de la puberté qui vient signifier le passage de l'état d'enfant à celui d'adulte. Il faut attendre le milieu du XIX^{ème} siècle pour que le mot adolescence apparaisse dans le vocabulaire de nos sociétés occidentales pour désigner les jeunes individus poursuivant leurs études et financièrement dépendants (Huerre, 2001). C'est également à cette époque que l'industrialisation prend son essor. Ces deux institutions, l'école et l'entreprise, vont ainsi participer à la création de l'adolescence, notamment en aménageant différemment l'espace entre l'enfance et l'âge adulte (Gendreau, 1999). Toutefois, cette tranche d'âge particulière ne concerne encore qu'un nombre restreint de sujets appartenant à la bourgeoisie. En définitive, l'adolescence ne deviendra le terme générique désignant toute une classe d'âge (sans distinction de sexe) qu'au XX^{ème} siècle, avec la généralisation de la scolarisation (Huerre, 2001). En effet, l'évolution du concept « adolescence » apparaît étroitement liée à celle de la scolarisation. La structuration de l'éducation en classe d'âges et l'investissement croissant des jeunes dans des formations de plus en plus longues vont conduire à isoler cette catégorie de sujets et à les regrouper dans une classe que nous appelons usuellement l'adolescence. Dès le début du XX^{ème} siècle, cette notion sera théorisée par Freud (1905) comme un moment clé du développement psychique humain.

Ainsi, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, l'adolescence est un phénomène récent qui continue à évoluer d'une décennie à l'autre et qui est sans cesse remaniée par l'histoire (Cloutier & Drapeau, 2015). Toutefois, c'est sur le plan du caractère psychosocial que les changements historiques semblent être les plus marqués. L'insertion progressive des jeunes au sein de la société constitue le fait central de l'adolescence, or cette dernière ne s'est pas effectuée à la même époque dans toutes les sociétés. En effet, cette transition sociale de l'enfance à l'état d'adulte varie considérablement selon les cultures, ce qui vient remettre en question l'existence d'un schéma universel du développement (Coslin, 2017). Selon ce schéma, les mécanismes de l'adolescence sont similaires entre chaque sujet car inscrits dans le code génétique, ce qui implique également que tous les individus traversent les mêmes

stades de développement. Cette universalité en lien avec la biologie humaine a été remise en question dans les années 30 par les découvertes de l'anthropologie culturelle. Nous allons développer cette perspective anthropologique dans une prochaine partie mais pour bien comprendre les avancées anthropologiques, il nous faut au préalable revenir sur cette perspective biologique, et sur ce que nous appelons couramment la puberté.

1.1.1.2. Quelques considérations biologiques : la puberté

Les dimensions biologique et physiologique de l'adolescence ne constituent pas un élément capital pour notre recherche. Pour autant, il nous est apparu impossible d'en faire l'impasse car les transformations corporelles engendrées par la puberté peuvent concourir à fragiliser le sujet. En cela, il s'agit d'une autre source de vulnérabilité subjective, pour laquelle le corps, en pleine métamorphose, est placé au-devant de la scène.

Cette métamorphose physiologique correspond à une étape majeure du développement que l'on appelle la puberté. Cette dernière est principalement marquée par l'accélération de la vitesse de croissance (poussée de croissance) et d'importants changements concernant la personne dans son ensemble. Plusieurs indicateurs perceptibles permettent d'identifier objectivement ce phénomène comme la poussée staturale, le développement des caractères sexuels primaires et secondaires. Toutes ces zones de transformations physiques sont le résultat de changements opérés dans le système endocrinien mais ce dernier ne s'active pas au même moment pour chaque personne. En effet, il existe d'importantes variations chronologiques individuelles (surtout inter-sexes) mais aussi collectives (liées au développement des civilisations ou encore à la localisation géographique). C'est ainsi qu'au-delà des facteurs génétiques et des prédispositions héréditaires, d'autres facteurs - tels que l'environnement, la culture, la société - vont influencer le déroulement de la puberté, et par conséquent, le rythme et l'ampleur des changements physiques. Chaque sujet vit alors différemment l'expérience de sa puberté, de manière plus ou moins adaptée. En effet, cette spectaculaire croissance physique peut parfois donner lieu à une sensation de disharmonie chez l'adolescent, ce qui est alors susceptible de provoquer des réactions voire des perturbations psychiques (Coslin, 2017). Le corps et l'identité sont indissociables. Or ce corps a subi de nombreuses modifications, bouleversant les repères jusqu'alors établis de l'enfance, ce qui engage aussi un repositionnement au niveau de l'identité et du statut social (Discour, 2011). L'avènement de la puberté impose donc à l'adolescent un travail d'appropriation corporelle (et psychique) mais ce nouveau corps pubère ne répond pas toujours à l'idéal souhaité. En conséquence, l'appropriation peut nécessiter un certain temps et l'acceptation sera d'autant plus difficile si l'image du corps ne répond pas aux critères de beauté fixés par le sujet et/ou par la société. In fine, la façon dont chaque sujet traverse ce processus physiologique apparaît extrêmement variée ; l'adolescence de référence n'existe pas. Aussi, et bien que de nombreux théoriciens (Darwin ; Hall ; Gesell ;

Erikson, 1950 ; 1968 ; 1972) ont soutenu que les mécanismes biologiques de l'adolescence sont universels, il est fondamental de prendre en considération une grande variabilité intra et intersubjective (voire interculturelle), concernant non seulement le déclenchement de la puberté mais aussi ses effets et le vécu du sujet. En opposition aux explications purement biologiques, l'anthropologie s'est particulièrement attachée à mettre au travail cette variabilité en mettant particulièrement en avant les différences interculturelles autour de ce phénomène. Par la même, cela implique que la puberté n'ait pas la même signification, ni le même retentissement social et symbolique, selon les cultures.

1.1.1.3. Quelques considérations anthropologiques et culturelles : les rites de la puberté

Comme vu précédent, la puberté représente un processus biologique caractérisé par d'importantes variabilités physiologiques intra et inter subjectives. Mead (1928) a souhaité rajouté la dimension interculturelle dans ce processus en démontrant que les phénomènes (liés à la puberté) n'existaient pas dans toutes les sociétés humaines. Selon cette même auteure, la puberté ne revêt pas les mêmes significations en fonction de la société dans laquelle le sujet évolue. Dans certaines cultures, notamment en Nouvelle-Guinée, cette période symbolise pour la jeune fille le début de sa vie adulte, la fin des jeux et de l'insouciance. Bien que les travaux de Mead (1928 ; 1973) ne contiennent pas de théories explicites du développement de l'adolescent, ces derniers ont tout de même largement contribué à montrer l'influence de la culture sur le déroulement de cette période, notamment par la description des rites de passage. Il existe ainsi dans de nombreuses sociétés des rites d'initiation marquant le passage de l'adolescence et visant à faciliter la transition entre l'enfance et l'âge adulte. Ces rites sont différents selon le sexe de l'individu et ont des fonctions sociales bien distinctes. Ils possèdent également des fonctions psychologiques qui s'articulent autour de deux dimensions : la résolution du conflit (Édipien grâce à la maîtrise des émotions œdipiennes et l'attribution de l'identité sexuelle masculine ou féminine (par identification au père ou à la mère). Ces rites de passage ont une influence non négligeable sur la durée de l'adolescence. Ce temps intermédiaire - entre l'enfance où l'on apprend, où l'on s'instruit, et l'état d'adulte où l'on participe à la vie sociétale - est plus ou moins réduit selon l'organisation sociale. L'expérience adolescente est ainsi également déterminée par les aménagements socio-culturels. Il apparaît alors légitime de se demander si le manque de rituels dans les structures sociales actuelles n'entrave-t-il pas la symbolisation du passage de l'état d'enfant à celui d'adulte, comme le permettent les rituels dans certaines sociétés primitives ? Le manque (voire l'absence) de rites de passage constituerait probablement un des éléments expliquant l'extension de la phase d'adolescence dans nos sociétés occidentales actuelles. En effet, depuis la fin du XIXème siècle, le jeune reste de plus en plus longtemps auprès de ses parents. D'autres facteurs ont par ailleurs influencé cette évolution comme l'avènement de l'industrialisation (et par con-

séquent le déclin de l'apprentissage des métiers), l'allongement de la scolarité et la naissance de la *famille moderne* impliquant le repli de la vie familiale (Coslin, 2017). Les observations de Mead (1928 ; 1973) ont mis en avant d'autres différences entre les sociétés occidentales et primitives, notamment au niveau de la culture qui est beaucoup plus homogène chez les peuples primitifs. En effet, l'âge n'est pas un facteur déterminant de changement dans les rôles et les responsabilités. La vie n'est pas compartimentée comme dans les sociétés modernes et les individus ne sont pas confinés dans des rôles et statuts qui les discriminent entre eux et qui les cloisonnent en fonction de leur âge. Chaque passage d'un compartiment à un autre (école maternelle - école primaire - école secondaire...) entraîne un changement d'environnement, ce qui peut alors être source d'anxiété pour le sujet. Cette conception rejoint les théories biologiques qui considèrent le développement en stade, c'est-à-dire marqué par des étapes au cours desquelles certaines acquisitions permettent d'accéder au stade supérieur. Cet escalier développemental crée ainsi une discontinuité dans l'évolution humaine. L'anthropologie s'est opposée à ces théories en concevant au contraire le développement comme un processus « graduel et continu » (Cloutier & Drapeau, 2015). Mead (1928 ; 1973) ajoute que le développement de l'humain peut s'effectuer selon une progression uniforme ; selon elle, « c'est la culture qui crée les stades ». Ainsi, dans la culture occidentale, il existe des différences marquées voire une rupture entre l'enfant et l'adulte tandis que dans certaines cultures, comme sur les îles Samoa, les enfants ne sont pas considérés comme différents des adultes.

Sans pour autant réfuter les mécanismes biologiques dans la maturation pubertaire, la perspective anthropologique, ici développée, présente l'adolescence comme un phénomène avant tout social. Les travaux de Mead (1928 ; 1973) soulignent que les problèmes de l'adolescence ne se posent pas de la même façon, ni au même moment en fonction des cultures, ce qui illustre l'importance de la contextualisation pour chaque tentative de définition et de compréhension d'un concept. L'adolescence précisément nécessite ainsi une lecture croisée entre différentes disciplines, historique, biologique et anthropologique. Se pose alors un nouveau questionnement : l'adolescence est-elle finalement à considérer comme un phénomène de société ou comme une crise de développement ?

1.1.1.4. Quelques considérations sociologiques : l'adolescence, un phénomène de société ?

L'adolescence est aussi un fait social. Le jeune évolue conjointement aux changements sociétaux. De fait, plusieurs facteurs sont à prendre en compte comme l'évolution des instances familiales. En effet, la famille ne cesse d'être réinterrogée et transformée dans ses structures et ses fonctions, ce qui génère des mutations multiples. Qui plus est, il nous faut également considérer l'évolution des relations amicales et amoureuses (remaniées notamment par le virtuel), la modification des liens et des rôles parentaux, l'accès des femmes au travail, l'émergence de nouvelles cul-

tures et de nouvelles pratiques sociales. Ces importants bouleversements sociétaux nous amènent à interroger ce qui est en crise : s'agit-il des adolescents ou de la société ?

Les changements socio-économiques qu'a connus la société occidentale au cours du XX^{ème} siècle, ont nécessairement eu des conséquences sur la place occupée par les adolescents au sein de la famille et de la société. A ce propos, Brusset (1975) relève la convergence entre l'état de l'adolescence postérieur à l'enfance et celui de la civilisation postérieur à l'industrialisation. Avec le développement de la société, plusieurs mesures sociales concernant l'adolescent sont instaurées, comme l'enseignement obligatoire pour tous à la fin du XIX^{ème} siècle. Ces mesures participent à la prise en compte des caractéristiques de ce groupe d'âge par la société. C'est ainsi que la création des lycées contribue à instituer l'adolescence comme un véritable âge intermédiaire, défini par des tâches spécifiques : en particulier la formation, en tant que lycéen ou apprenti et les responsabilités à venir (Emmanuelli, 2016). La reconnaissance sociale de l'adolescence comme classe d'âge se traduit aussi par la mise en place d'une série de lois pour les adolescents délinquants et criminels.

A l'heure actuelle, l'intérêt porté à cette classe d'âge n'a jamais été aussi grand ; et de concert, les discours sur ce sujet n'ont jamais été aussi contradictoires, ce qui contribue à donner une représentation fragmentaire et confuse de l'adolescence d'aujourd'hui. Le regard porté sur les jeunes est effectivement marqué par le paradoxe, l'excès et l'ambivalence. Cette description dissonante est renforcée par les médias qui relaient à la fois une image positive et négative de l'adolescence. D'un côté, cette jeunesse apparaît sacralisée, porteuse de tous les fantasmes de réussite et de bonheur, objet de convoitise pour la génération de 1968 qui se refuse à vieillir. D'ailleurs, une place de modèle est attribuée à l'adolescent, la communauté des adultes se sentant incapable de proposer elle-même des modèles qui tiennent compte des changements incessants, imposés par les avancées technologiques et les évolutions socio-économiques (Emmanuelli, 2016). D'un autre côté, les médias contribuent à transmettre un regard négatif, en considérant parfois la jeunesse comme hostile à la société voire insociable (du fait du développement des incivilités). Depuis peu, les jeunes sont tenus responsables des difficultés liées à des réalités sociales, telles que le chômage, la précarité ou encore les violences urbaines. Victimes d'une certaine généralisation (voire parfois d'amalgames), cette classe d'âge inquiète. Ces adolescents « qui font peur » sont redoutés par leurs comportements imprévisibles, incompréhensibles et impulsifs, pourtant caractéristiques de cette période critique. Rousseau déjà, dans *Émile ou De l'éducation* (1762), présentait l'adolescence comme un temps de crise, une « orageuse révolution [qui] s'annonce par le murmure des passions naissantes ». Cette qualification « de moment critique », de « crise » (au sens d'une période dangereuse pour la société) est reprise au cours du XIX^{ème} siècle, lorsque le concept d'adolescent prend son acception actuelle. Il semblerait que cette peur suscitée par les adolescents provienne du fait que la jeunesse de cette époque se mobilise, se politise, devenant ainsi une menace pour le pouvoir politique. Bien évidemment d'autres éléments sont à prendre en compte pour expliquer cette

crainte à l'égard des jeunes. Ce qu'il faut essentiellement retenir et comme le suggère Jeammet et Sarthou-Lajus (2008), les sociétés ont toujours eu peur de ce moment riche en potentialités, mais aussi plein de risques. D'ailleurs, l'adolescence serait la réponse sociétale à ce phénomène physiologique qu'est la puberté.

1.1.1.5. Face à un allongement de l'adolescence ?

Etudier le concept d'adolescence revient également à s'interroger sur le début et la fin de cette période. Nous avons constaté que l'adolescence a pris diverses significations au cours du temps et des civilisations, elle n'a donc pas toujours eu la même durée. Entre adolescence précoce et adolescence attardée, il apparaît difficile aujourd'hui de quantifier cette période qui semble s'éterniser de plus en plus. En l'absence de critères psychologiques, des critères d'ordre social (comme l'entrée dans le monde du travail, le départ de la maison familiale, l'autonomie financière ou encore la fondation d'une famille) ont été envisagés pour tenter de déterminer avec précision le début et la fin de l'adolescence. Néanmoins, ces critères apparaissent insuffisants et correspondent à des événements de vie, dont « l'ordre » et « la durée » se sont modifiés au cours de l'histoire (Claes, 1986). Pour dépasser cette difficulté, certains auteurs (Cloutier, 2015) ont proposé de délimiter la période de l'adolescence du point de vue chronologique. Bien que cette solution permette d'établir des frontières bien définies, elle génère aussi le risque de considérer l'âge chronologique comme critère développemental, alors que ce dernier n'est finalement qu'un simple indicateur d'un processus bien plus complexe (Piaget, 1956 ; da Conceição Taborda-Simões, 2005). Face à cette complexité de délimiter précisément le début et la fin de l'adolescence, de nouveaux concepts apparaissent tels que la préadolescence, la post-adolescence, l'adulescence ou encore l'adonnaissance (De Singly, 2006).

Lorsque l'adolescence fut caractérisée comme une tranche d'âge (à partir de la seconde moitié du XX^{ème} siècle), cette dernière s'étendait de 14 à 18 ans. La notion de pré-adolescent (de 11 à 14 ans) fait son apparition dans les années 60 alors que celle de post-adolescent (de 18 à 28 ans) émerge dix ans plus tard, à la fin des années 70, du fait d'une prise d'autonomie toujours plus éloignée (autour de 22/25 ans). En ce début de XXI^{ème} siècle, l'adolescence est toujours perçue comme un temps de l'entre-deux mais celle-ci est dorénavant marquée par l'omniprésence des technologies numériques. Cette adolescence, dite « hypermoderne » car marquée par le passage à l'ère du numérique, se circonscrit autour des 14/25 ans. Par conséquent, et comme le souligne très justement Jeammet et Corcos (2001), on assiste ces dernières décennies à un allongement conséquent du temps de l'adolescence et à une dissociation croissante avec le temps physiologique de la puberté. En outre, cet allongement en amont et en aval de l'adolescence semble avoir profondément impacté la société qui, selon Le Breton (2008), « a elle-même glissé vers le jeunisme ou plutôt vers l'adulescence, emportant dans son sillage de nombreux parents plus enclins à s'identifier à leurs enfants qu'à leur servir de supports » (Le Breton, 2008).

Au vu de tous ces éléments, il apparaît essentiel d'appréhender l'adolescence comme une étape développementale universelle mais dont la manifestation, comme la résolution, varieront considérablement d'une époque et d'une culture à l'autre (Jeamment & Corcos, 2001). Aussi, nous prendrons en compte cette variabilité pour définir la tranche d'âge de notre population, lorsque nous établirons les critères d'inclusion et d'exclusion.

Résumé de la sous-partie 1.1.2. : « Clinique psychanalytique de l'adolescence : le corps palimpseste (ou la puberté) et le pubertaire (ou la puberté psychique) ».

Alors que la question de l'intérêt d'une lecture psychanalytique s'est souvent posée pour comprendre l'adolescence, cette deuxième sous-partie met justement en avant la place de l'adolescence comme concept psychanalytique. Longtemps, les auteurs se sont interrogés sur le caractère pathologique et « crisique » - ou non - de cette période du développement (Erikson, 1972). Malgré les controverses, et quel que soit l'aspect plus ou moins bruyant de cette période, elle dissimule inmanquablement des processus internes.

Dès lors, la relecture des théorisations de Freud (1905 ; 1912 ; 1930), Mâle (1971 ; 1982 ; 1984), A. Freud (1958), Bernfeld (1919 ; 1922), Blos (1962), Kestenberg (1962 ; 1986), M. Laufer (1964), et d'autres, nous a permis d'entrevoir les différentes problématiques qui ont jalonnées la conceptualisation de l'adolescence, témoignant ainsi de toute la polysémie qui l'entoure. A partir de cet héritage conceptuel, nous avons ensuite parcouru des travaux plus actuels, comme ceux de Houssier (2007 ; 2010 ; 2021), Gutton (1991 ; 2000 ; 2002 ; 2009 ; 2011) ou encore Birraux (1990 ; 2000 ; 2004 ; 2012), pour tenter de faire émerger la pensée contemporaine de l'adolescence. Parmi tous ces auteurs, pionniers ou contemporains, chercheurs ou cliniciens, ils semblent tous unanimes pour affirmer que l'adolescence ne se résume pas seulement à un phénomène biologique mais implique également tout un travail subjectif. En effet, les théoriciens psychanalytiques ont rapidement considéré l'adolescence comme un processus psychique. En conséquence, la crise d'adolescence serait finalement la partie visible ou selon A. Freud (1976) : « l'indice extérieur de la mise en place des remaniements internes ». Pour les cliniciens aussi, « l'adolescence résume le travail psychique qu'impliquent ces importants remaniements : il ne s'agit ni d'un âge, ni d'un statut social, mais d'un processus psychique qui consiste à renoncer à la représentation de son corps d'enfant et de ses privilèges pour accéder à d'autres types de relations » (Birraux, 2012). Ainsi, tous s'entendent majoritairement pour attribuer à l'adolescence deux aspects fondamentaux : d'abord cette métamorphose corporelle enclenchée par l'avènement de la puberté, puis cet ensemble de remaniements psychiques imposés par le pubertaire et dont l'élaboration correspond à l'*adolescens* (Gutton, 1991). Mis en lumière par les histoires cliniques, ces deux aspects ont fait l'objet de nombreux travaux en clinique psychanalytique et continuent, aujourd'hui encore, à alimenter les écrits actuels.

Ainsi, les polémiques ont évolué. Il est désormais admis que cette période ne se réalise pas systématiquement par un passage de crises, de conflits et/ou de ruptures. Toutefois, elle reste synonyme de vulnérabilités et de fragilités, du fait notamment des remaniements nécessaires pour accéder à un mode de fonctionnement adulte. Aussi, nous proposons d'appréhender l'adolescence comme un processus, en ce sens où elle représente un ensemble actif et organisé dans le temps de phénomènes (Vinay, 2016) devant aboutir à un même but : l'instauration d'un fonctionnement intrapsychique adulte. Ces différents phénomènes constituent ce que Gut-

ton (1991) a intitulé « le travail d'adolescence ». Cette notion est privilégiée à celle de processus par Birraux (1990) car elle permet de replacer la subjectivité en son cœur. En effet, bien qu'il s'agisse de processus semblables, leurs mis en place ne s'effectuent pas en même temps, ni selon les mêmes modalités pour chaque sujet. Intégrer une dimension de travail permet donc d'appuyer l'existence de différences intersubjectives, concernant les voies empruntées pour accéder à un fonctionnement psychique adulte. D'ailleurs, nous avons aussi constaté que les issues de ce travail psychique sont diverses et la temporalité d'élaboration variable (Emmanuelli, 2005). Au demeurant, certains processus continuent à opérer bien plus tard, et de manière générale, ils s'accomplissent par une alternance de régression/progression. Leur évolution n'est donc pas linéaire, ce qui vient créer une ambiance de paradoxes, comme nous le verrons dans la troisième sous-partie.

1.1.2. Clinique psychanalytique de l'adolescence : le corps palimpseste (ou la puberté) et le pubertaire (ou la puberté psychique)

« *Le mot puberté est au corps ce que le pubertaire est à la psyché* ».
(Gutton, 1991, p.7)

Précédemment, nous avons constaté que l'adolescence n'est pas seulement un phénomène biologique ou psychique mais qu'elle englobe « le concept physiologique de la puberté, celui d'une crise psychique et enfin celui d'un état socialement reconnu » (Delaroche, 2000, p. 9). Toutefois, l'adolescence serait-elle également un concept psychanalytique ?

Pour Emmanuelli (2016), « on ne peut comprendre ce qui se joue à l'adolescence sans l'éclairage de la psychanalyse ». Selon ce même auteur, la psychanalyse a opéré, à la fin du XIX^e siècle, « une révolution dans le regard porté sur l'enfant et l'adolescent, en dévoilant l'existence de la sexualité infantile et du complexe d'Œdipe » (2016). Il convient alors d'appréhender l'adolescence à la lumière de l'approche psychanalytique.

1.1.2.1. Des prémices de la théorisation psychanalytique de l'adolescence...

Les premières théories psychanalytiques concernant la clinique de l'adolescence proviennent assurément du célèbre pionnier Sigmund Freud. Ce dernier a notamment érigé les bases du processus de l'adolescence, dès 1905, dans le troisième chapitre des *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, intitulé « Les métamorphoses de la puberté ». Toutefois, il nous faut être prudent et relativiser notre propos tant ce chapitre - par ailleurs très controversé et source aujourd'hui encore de nombreuses polémiques - traite de la sexualité infantile, et non de l'adolescence à proprement parlé. Ce qui nous amène à nous questionner sur l'existence ou non d'une théorisation de l'adolescence chez Freud (1905) ? Le contexte historique de son époque ne le permettait probablement pas ou du moins rendait une théorisation précise et explicite impossible. Néanmoins, des éléments significatifs permettent tout de même de constituer une esquisse de théorisation de l'adolescence chez Freud (1905). A la lecture de son chapitre « Les métamorphoses de la puberté », nous comprenons que la puberté est « un *avènement* biologique et psychique » (Freud, 1905), c'est-à-dire un moment de transformation « qui se traduit dans le réel par l'impérieux besoin de jouissance et un bouleversement de l'équilibre imaginaire infantile ». Il est intéressant de constater que pour Freud (1905), la puberté est rigoureusement synonyme de l'adolescence (terme qu'il n'utilise d'ailleurs que très rarement). Il confère ainsi à la puberté la dignité d'une crise psychologique (Delaroche, 2004). Mais cette confusion entre puberté et adolescence n'est pas sans conséquence

puisqu'elle s'effectue au détriment du pubertaire. En effet, il n'existe pas de théorie du pubertaire dans l'œuvre freudienne. Dans la plupart de ses écrits consacrés à la puberté, et notamment dans les *Trois essais*, Freud (1905) se réfère à l'évènement biologique de la puberté en faisant l'impasse sur les remaniements psychiques, associés à celui-ci. L'abolition du pubertaire est une prise de position délicate, parfois difficile à soutenir, et souvent considérée comme un manque voire une lacune dans son enseignement. Pour autant, Freud (1905) défend sa position et affirme que cette « lacune » est nécessaire pour les besoins de sa démonstration scientifique. Il aurait donc volontairement effacé le pubertaire afin de mettre en avant l'infantile. Au fil de ses productions, Freud (1905) sera toujours plus soucieux de démontrer l'existence de la sexualité infantile. Il ne cesse d'ailleurs de répéter que la sexualité ne commence pas avec la puberté mais dans l'enfance (Lebrun, 2018). De plus, pour Freud, le fondement de la sexualité humaine repose sur le fait que « le choix d'objet s'accomplisse en deux vagues » (Freud, 1905, p. 131), ce qui renvoie précisément à sa théorie de l'après-coup. La première vague, caractérisée par la nature infantile des buts sexuels, débute entre deux et cinq ans puis stagne lors de la période de latence. Elle constitue ce que Freud (1905) a nommé le *courant tendre* de la vie sexuelle, lequel conserve tout de même un caractère sexuel (ce qui sous-entend incestueux). La deuxième vague survient à la puberté et « détermine la confirmation définitive de la vie sexuelle » (Freud, 1905, p. 131). Il s'agit du *courant sensuel*. Malgré cette construction en deux temps, la prédominance de l'infantile demeure fondamentale pour Freud (1905). Afin de respecter une certaine cohérence conceptuelle, il ne semblait donc pas avoir d'autre alternative que d'annuler le moment de l'adolescence ou d'éviter, dans la mesure du possible, d'en parler. Cependant, il lui était parfois impossible d'en faire l'impasse, comme c'est le cas dans les *Trois essais* qui suivent une logique développemental. Freud (1905 ; 1912) a donc été contraint de faire coexister sexualité infantile et sexualité pubertaire dans un même corpus (Lebrun, 2018). Il est alors légitime de s'interroger sur les motifs d'une telle réticence pour Freud car comme le suggère Lebrun (2018), l'adolescence ne rend pas moins « vrai » l'infantile et inversement. Selon Freud (1912), le problème réside dans la cohabitation de deux modèles incompatibles : le courant tendre organisé par l'Œdipe et détourné de ses buts sexuels et « le puissant courant sensuel qui ne méconnaît plus ses buts » (Freud, 1912). Une conciliation de ces deux courants est-elle possible ou même envisageable ? Quelle que soit la réponse que nous y apportons, cette interrogation a le mérite de faire « du pubertaire un processus au travail bien au-delà de la puberté » (Lebrun, 2018). Ainsi, comme le résume Lebrun (2018), nous sommes en présence de plusieurs forces contradictoires : d'une part, le courant tendre qui draine les représentations œdipiennes (incestueuses et parricides) et d'autre part, les transformations physiologiques de la puberté qui marquent l'évènement d'un corps apte à l'accomplissement génital, autrement dit à la rencontre complémentaire des sexes. Toutefois, la rencontre avec l'autre sexe ne va pas de soi. Ce nouveau but sexuel donne la primauté aux zones génitales mais l'acte sexuel se heurte à toutes sortes d'empêchements, en lien notamment avec cette opposition entre le courant tendre

et le courant sensuel qui crée un état de tension. La pulsion sexuelle part à la recherche du nouvel objet sexuel tout en maintenant une satisfaction autoérotique et des fantasmes incestueux privilégiés dans la petite enfance. Par conséquent, le sujet se trouve confronté à un choix difficile : renoncer à ses objets œdipiens et en investir d'autres. Dans quelle sexualité le sujet va-t-il alors s'inscrire ? Finalement, bien que déjà engagée dans l'enfance, la différenciation sexuelle, s'établit véritablement à l'adolescence. Ainsi, au-delà de cette métamorphose corporelle (sous l'effet même de la poussée pubertaire), ce rendez-vous avec la puberté concerne également les réaménagements subjectifs. Le changement n'est pour ainsi dire pas uniquement quantitatif, il nous faut le décrire au-delà de cette métaphore de la métamorphose proposée par Freud (1905 ; 1912). Par ailleurs, il nous faut ajouter que l'avènement de la puberté ne coïncide pas nécessairement avec l'adolescence. En effet, dans certaines cultures, l'adolescence peut débiter avant la puberté ; et inversement, la puberté « qui sépare biologiquement l'enfant de l'homme peut très bien marquer ce passage sans la transition sociale et psychologique que représente l'adolescence » (Delaroche, 2004, p. 9). L'adolescence serait donc un processus psychique, certes déclenché par la puberté, mais qui se poursuit bien au-delà de l'évènement.

1.1.2.2. ...Vers une théorie psychanalytique de l'adolescence

Freud semble avoir permis de poser les bases d'une théorisation psychanalytique de l'adolescence. Cependant, cette dernière demeure relativement implicite et nécessite d'être enrichie par des apports théoriques plus contemporains. Nous avons donc poursuivi nos lectures afin de compléter notre compréhension de l'adolescence, toujours selon le référentiel psychanalytique. Les travaux de certains auteurs de références, tels que Mâle (1971 ; 1982 ; 1984), A. Freud (1958), Birraux (1990 ; 2000 ; 2004 ; 2012), Gutton (1991 ; 2000 ; 2002 ; 2009 ; 2011), Houssier (2007 ; 2010 ; 2021) mais aussi d'autres auteurs moins fréquemment cités comme Blos (1962), Bernfeld (1919 ; 1922), Wittels (1949), M. Laufer (1964) ou encore Kestenberg (1962 ; 1986), sont venus soutenir ce travail de définitions. Précisons que les écrits sur lesquels nous nous sommes appuyées sont tous alimentés par une riche expérience clinique. De plus, même si nous avons fait le choix de ne pas les présenter selon un ordre strictement chronologique, nous avons tout de même tenté de faire émerger l'évolution de la pensée psychanalytique concernant l'adolescence, à savoir des théories dites « pré-analytiques » vers les premières esquisses d'une métapsychologie de l'adolescence, jusqu'aux conceptions actuelles du « processus » adolescent et du « travail » d'adolescence.

1.1.2.2.1. Premières esquisses d'une métapsychologie de l'adolescence

Dans le sillon de Freud, plusieurs théories autour de l'adolescence sont rapidement apparues mais ces dernières sont restées longtemps centrées sur une phénoménologie de la crise adolescente, défendant alors une conceptualisation principalement comportementale et psychopathologique. Bien que qualifiés de « pré-analytiques » (du fait de cette orientation spécifique), ces travaux ont tout de même contribué à une théorisation de l'adolescence et ont apporté des éléments décisifs pour une construction d'ensemble du processus d'adolescence. Nous pensons notamment aux travaux de Mâle (1971). Son apport concernant la psychanalyse de l'adolescent en France (d'un point de vue théorique mais aussi clinique) est incontestable. Gutton (1991) lui-même déclare que Mâle (1971) est le référent de ce qu'il nomme « l'Ecole française de psychanalyse de l'adolescent ». Considéré comme le « psychanalyste des adolescents », il constate tout de même que les indications de cure psychanalytiques sont rares à cet âge. Pour Mâle (1971), l'adolescence jaillit de « la rencontre d'une crise vitale décisive » avec des « situations conflictuelles [...] et des tensions » (p. 201), contribuant à l'organisation du moi et à une nouvelle individuation. Pareillement à de nombreux psychanalystes comme A. Freud (1958), Kestenberg (1962 ; 1986), Erikson (1968 ; 1972) ou encore M. Laufer (1964), Mâle (1971) propose une conception de l'adolescence en terme de crise. Selon lui, l'adolescence renvoie à un conflit de développement qui « met en crise les organisations infantiles » et qui nécessite donc une réorganisation psychique. Sur un plan clinique et par conséquent thérapeutique, il met l'accent sur le caractère difficile de la psychopathologie adolescente car cette période se caractérise fréquemment par des aspects pathologiques. Pour autant, il faut éviter de « pathologiser des comportements qui paraissent parfois aberrants pour l'entourage » (Mâle, 1971, p. 202). Cette phase de remaniements - extrêmement « féconde » - nécessite l'intervention active du thérapeute lorsqu'on est confronté à ce que Mâle (1971) nomme les « temps manqués », conséquences des aléas rencontrés dans l'enfance. Il ajoute que « le développement de l'individu est tel que toute période qui n'a pas été comme remplie sur le plan de l'évolution laisse un vide » (1991, p. 203). Ainsi, certaines phases portant sur les acquis essentiels, comme le langage, ont manqué, ce qui - au temps de l'adolescence - peut entraver « la maturation évolutive juvénile » et risque de se transformer en passage à l'acte. L'adolescence serait alors un moment décisif, « une plaque tournante », au cours de laquelle la vie du sujet va dépendre des solutions psychothérapeutiques mises en place. En-dehors des cas qui « se répareront spontanément par une maturation simple », il existe ceux qui « malgré toute cure, évoluent vers un déséquilibre ou une psychose » (Mâle, 1971, p. 204). Il ne faut donc pas « manquer le moment fécond qui permet de faire glisser l'adolescent du bon côté de la crête étroite sur laquelle il chemine (Mâle, 1971, p. 204), au risque sinon d'une fixation des troubles. Pour Mâle (1971), la psychothérapie doit être souple et s'adapter à la gravité des symptômes présents chez l'adolescent (selon lui, les symptômes les plus graves sont liés à la relation à la mère durant les trois premières an-

nées de vie). Parmi ces symptômes, Mâle (1971 ; 1982) relève une aptitude aux passages à l'acte. Il suggère que la violence exprimée par l'adolescent renvoie à celle subie pendant sa petite enfance. Nous reviendrons plus précisément sur cette hypothèse qui constitue un premier élément significatif pour notre problématique. Ainsi, et malgré une conception plutôt psychopathologique de l'adolescence, l'apport de Mâle (1982) permet indéniablement d'enrichir notre perception de l'adolescence, notamment du fait de sa description du pubertaire comme une crise potentiellement féconde, pouvant néanmoins se heurter à des perturbations résultant de l'enfance. De fait, cet entrecroisement des dynamiques infantile et pubertaire donne à la psychanalyse et la psychothérapie tout leur intérêt (Ouvry, 2012). Tout en étant novateur en matière d'adolescence et de traitements des adolescents, Mâle (1971) reste fidèle au modèle freudien, en ce qui concerne, entre autres, les notions de l'après-coup infantile, de l'Œdipe, du pré-génital ou encore des relations précoces mère/enfant. Au même titre que Mâle (1971 ; 1982 ; 1984), d'autres auteurs se sont inscrits dans l'héritage conceptuel freudien pour appréhender l'adolescence ; toutefois en adoptant un angle d'approche différent et dans une perspective davantage développemental, ce qui va marquer un tournant dès la fin des années 50. Ce mouvement, porté par la deuxième (voire troisième) génération de psychanalystes, est initié par A. Freud et son article « On Adolescence » (1958). Cette dernière va jouer un rôle décisif dans la théorisation de l'adolescence, notamment en incarnant une position charnière entre les pionniers tels que Bernfeld (1919 ; 1922), Aichhorn (1925) ou encore Wittels (1949) et la génération suivante comme Blos (1962), Kestenberg (1962) et M. Laufer (1964) qui commencera à penser une métapsychologie³ de l'adolescence (Houssier, 2007). Pour cette nouvelle génération, la principale préoccupation consiste à définir l'adolescence au-delà des manifestations comportementales ou psychopathologiques et d'élaborer une conception processuelle de l'adolescence, encore trop peu exploitée selon A. Freud (1958). Parmi les auteurs influents de ce mouvement, Blos (1962) s'est particulièrement détaché des travaux dominants de son époque sur la psychopathologie de l'adolescent pour proposer d'explorer une métapsychologie de l'adolescence. Cette dernière est présentée dans son ouvrage de référence « *Sur l'adolescence* », dans lequel il tente d'établir une théorie unifiée de l'adolescence, sans pour autant traiter de psychopathologie, ni de thérapie (Houssier, 2010). Sa pensée se situe dans un constant aller-retour à Freud. Tantôt fidèle, tantôt éloigné aux théories princeps, il se revendique pourtant de cet héritage lorsqu'il aborde l'adolescence. Blos (1962) est également influencé par les écrits de nombreux psychanalystes, comme Aichhorn (1925), Bernfeld (1919 ; 1922), A. Freud (1958), Erikson (1950 ; 1968 ; 1972), ou encore par les idées de plusieurs émigrés viennois qui ont, comme lui, trouvé asile aux États-Unis pour fuir la montée du

³ Dans ce présent travail de recherche, nous serons fréquemment amenées à nous référer à la métapsychologie freudienne (1915), reposant sur une **triple approche de l'appareil psychique** (dynamique, économique et topique).

nazisme en Europe. Son œuvre est ainsi traversée par une multitude d'influences ; néanmoins, l'une d'entre elles semble avoir été particulièrement déterminante dans l'orientation de ses travaux, au point d'en avoir parfois été réduit à tort. Il s'agit de celle d'A. Freud (1958) qui l'a conduit à investiguer l'adolescence selon une perspective développementale, perspective qui lui a d'ailleurs coûté quelques réticences (voire critiques) du côté notamment des auteurs français. Pour autant, l'édification de sa théorie développementale permet d'envisager l'adolescence comme un processus jalonné par la succession de phases développementales fondamentales. Par ailleurs, l'intérêt pour cet auteur ne réside pas uniquement dans l'aspect développemental de sa théorie mais aussi dans les ouvertures qu'il propose, concernant par exemple l'investigation du Moi. Étudier le Moi lui permet, entre autres, de mettre en exergue que le processus d'adolescence est un processus développemental au sein duquel se jouent les transformations du Moi (Houssier, 2007). De cette façon, il est le premier psychanalyste à proposer une approche unifiée de l'adolescence, dans une perspective à la fois développementale et processuelle ; qui plus est, en terme topique, psychodynamique et économique. Précisons néanmoins que Bernfeld (1922) et Wittels (1949) avaient également saisis la dimension de profonde transformation psychique au moment de l'adolescence, ce qui avait déjà timidement permis d'amorcer une métapsychologie de l'adolescence. Pour exemple, Bernfeld (1922) a mis en avant que la sexualité génitale n'est pas atteinte par la puberté physiologique (autrement dit la maturation génitale) mais par une transformation psychique portant sur le premier objet d'amour. En cela, il décline la puberté en deux parties : une première partie physiologique (marquée par les signes physiques) et une seconde psychique, dont le dernier stade est marqué par la trouvaille de l'objet adéquat. Or trouver cet objet nécessite une modification de la relation à l'objet, plus précisément, cela implique la transformation de la libido d'objet en libido narcissique. Sur le plan topique, cette transformation entraîne l'émergence de l'Idéal du Moi (Bernfeld, 1922) qui peut s'observer à travers les productions artistiques et culturelles des adolescents. Ces dernières témoignent du destin de la libido narcissique avant la trouvaille de l'objet. L'Idéal du Moi incarnerait alors le représentant de la transformation psychique de l'adolescent. En ce sens que l'identification au parent de même sexe accompagnerait le mouvement vers la trouvaille de l'objet adéquat, et en conséquence, introduirait les enjeux de la fin d'adolescence (Houssier, 2007). La perspective de l'auteur est donc développementale mais aussi processuelle ; l'objectif étant pour lui de présenter la puberté, et ses incidences psychiques, comme un processus unifié, ce que la psychanalyse n'avait pas encore explicitement envisagée. Dans la lignée de ces travaux, Wittels (1949) introduit les enjeux narcissiques et objectaux de l'adolescence. Il permet notamment de reprendre et poursuivre les premières théorisations esquissées par les pionniers de la psychanalyse de l'adolescence, tels que Aichhorn (1925), A. Freud (1958) ou encore Bernfeld (1919 ; 1922). Finalement, tous ces auteurs concourent à l'émergence de nouveaux champs d'investigation de l'adolescence jusqu'à progressivement faire naître l'idée du processus d'adolescence. Comme nous venons de l'évoquer, cette « évolution » théorique marquera un tour-

nant à la fin des années 50 dans lequel viendra s'inscrire Bloss (1962) aux Etats-Unis mais aussi M. Laufer (1964) en Angleterre ou encore Kestenberg (1962 ; 1986) en France. Partant de la question de l'Idéal du Moi pour M. Laufer (1964), de l'investigation du Moi et de ses bouleversements pour Bloss (1962) ainsi que du réaménagement identificatoire inhérent à l'adolescence pour Kestenberg (1962), chacun de ces trois auteurs a basé sa théorie de l'adolescence sur des considérations métapsychologiques, entremêlant des aspects topiques, économiques et dynamiques. Plus spécifiquement, Kestenberg (1962) propose, dans la continuité de Mâle (1971 ; 1982 ; 1984), l'hypothèse d'un travail psychique identitaire chez l'adolescent, privilégiant ainsi le monde interne de l'adolescent. De son côté, M. Laufer (1964), tout comme Bloss (1962), met en lien l'évolution des relations objectales avec la transformation des objets internes. Il s'appuie notamment sur les hypothèses d'A. Freud (1958) pour défendre une perspective développementale de l'adolescence, fondée sur une approche économique. Finalement, l'itinéraire développemental emprunté par ces trois auteurs permet de revisiter les aspects majeurs de la métapsychologie freudienne, tout en l'adaptant au processus complexe de l'adolescence. Rappelons que cette idée de processus avait déjà été problématisée par la perspective développementale de Bernfeld (1919 ; 1922) ou encore Wittels (1949), ce qui vient témoigner, une fois encore, de l'importance de cette perspective dans le cheminement théorique du concept d'adolescence, de la symptomatologie à la métapsychologie. Parmi les avancées majeures opérées, nous retiendrons, entre autres, « le passage de la puberté comme terminaison de l'enfance à la puberté comme point de départ de l'adolescence » (Houssier, 2007). Et même si nous assistons aujourd'hui à un déclin de cette perspective, en lien notamment avec les phases développementales pouvant paraître désuètes, nous retenons tout de même qu'elle a permis d'ouvrir une voie vers une conceptualisation de l'adolescence en termes de processus. D'ailleurs, cette approche processuelle de l'adolescence implique de considérer au moins trois éléments qui, selon Birraux (2000), ont été délaissés par la conception économique. Le premier se rapporte à la nouveauté soudaine et insensée de la génitalité ainsi qu'à ses éprouvés associés. Le deuxième est lié à la réactualisation de la détresse originaire, de la violence et des mécanismes de défense que vient convoquer cette configuration pubertaire énigmatique et dont le langage ne peut rendre compte. Enfin, le troisième élément, qui se révèle être une conséquence des deux premiers, concerne la fragilisation du moi, de ses assises et le recours « normal » aux mécanismes de défenses archaïques (Birraux, 2000). Pour Birraux (2000), ce dernier point est à concevoir comme des données originaires universelles du fonctionnement psychique humain. Cet aspect universel constitue l'une des raisons pour lesquelles elle va introduire le concept de « travail ». Par cette distinction, elle souhaite s'éloigner d'une uniformisation des transformations et des vécus pubertaires, et donc se recentrer sur la singularité de chacun.

Dans la continuité de Birraux (2000) et de manière encore plus actuelle, Houssier (2007 ; 2010 ; 2021) - autre auteur de référence sur l'adolescence - est venu compléter et actualiser cette métapsychologie de l'adolescence. En reprenant les

écrits significatifs des auteurs annafreudiens de l'après-guerre, il permet de resituer les principales contributions théorico-cliniques qui ont ouvert sur la spécificité de la psychanalyse de l'adolescent. Son originalité repose, entre autres, sur l'idée d'une filiation annafreudienne de la métapsychologie psychanalytique de l'adolescence mais aussi sur l'exploration de l'adolescence de Freud lui-même. En effet, à travers une mise en perspective des moments forts de l'adolescence de Freud, Houssier (2021) fait apparaître en creux le processus adolescent qui traverse en filigrane la métapsychologie freudienne (Christaki, 2018). Cette rencontre entre l'idée du processus adolescent et la question de l'adolescence de Freud constitue une véritable démarche de transmission pour la psychanalyse ; l'enjeu étant de revisiter l'histoire, de dénicher des mouvements oubliés ou ignorés et d'ouvrir de nouvelles perspectives afin de relire et repenser Freud. Cette articulation singulière entre l'homme et la théorie permet d'investiguer d'une part, les effets éventuels de l'adolescence de Freud sur la naissance de la psychanalyse ; et d'autre part, les moments signifiants de sa vie qui auraient eu une incidence dans les découvertes métapsychologiques en rapport avec la problématique adolescente (Christaki, 2019). L'étude de cette période de la vie de Freud - importante mais peu connue - relève donc d'une importance fondamentale en ce sens qu'elle ouvre des pistes sur l'élaboration de la métapsychologie freudienne, à partir de laquelle découle ensuite de nombreuses théories. D'ailleurs, rappelons que c'est à partir de ce socle freudien, alimenté par des travaux ultérieurs, que va progressivement se développer une conception d'ensemble et affirmée du processus d'adolescence.

1.1.2.2.2. Conceptualisation contemporaine et « affirmée » du processus d'adolescence

Pour commencer, partons d'un élément qui semble fédérer toutes les conceptualisations, et ce quelles que soient l'époque et l'approche théorique (voire disciplinaire) dans laquelle nous nous situons : le changement. Celui-ci constituerait ce qui résume l'état d'adolescence (Birraux, 2012). Il apparaît tout d'abord physique et objectif, en lien avec le bouleversement hormonal mais il est aussi comportemental, relationnel ; et au-delà de ce qui se donne à voir, il affecte les processus psychiques, notamment ceux de la pensée. Bien que ces changements induisent des potentialités nouvelles, ils ne sont pas sans risque pour le sujet qui les subit. Le corps, mais aussi la psyché, sont en effet assiégés par des sensations nouvelles qui vont bouleverser les repères jusqu'alors établis et bousculer l'adolescent dont le Moi est encore fragile (Birraux, 2012). D'une métamorphose corporelle engagée par la puberté aux remaniements psychiques imposés par le pubertaire, il nous a donc semblé important de décliner rigoureusement ces deux aspects processuels dans notre travail de recherche. Aussi, nous commencerons par décrire les enjeux complexes du rapport de l'adolescent à son corps changeant pour ensuite présenter le « travail d'adolescence » (Gutton, 1991).

L'écriture d'un nouveau corps

Pendant l'adolescence, le corps - interface entre le soi et l'autre - est propulsé au-devant de la scène. En effet, il devient le théâtre des changements et des modifications liés à la puberté (cf. 1.1.1.2. Quelques considérations biologiques : la puberté). Ces transformations physiques font parties de ce qui est de l'ordre du visible, de l'observable et viennent signifier les transformations internes non observables directement. Finalement, le corps permet de matérialiser - aux yeux de tous - le passage de l'enfance à l'âge adulte. C'est comme si l'enfant se dessaisissait de sa peau d'avant pour en investir une nouvelle. Mais cette mue ne se limite pas au percept et implique des remaniements bien plus complexes que ce qui se donne à voir sous nos yeux. En effet, cette métamorphose ouvre également la voie à la rencontre de l'autre et à la découverte de la sexualité génitale. De fait, elle ne va pas de soi et doit s'accompagner d'un travail psychique pour accepter une réalité aussi nouvelle que brutale (Birraux, 1990). Le corps adolescent est donc un corps bouleversé, qui plus est, en prise à des désirs nouveaux et informulables (Birraux, 2004).

En plus d'être souvent spectaculaires, ces transformations corporelles sont imprévisibles et se réalisent indépendamment de la volonté du sujet, ce qui peut engendrer une certaine anxiété et susciter de nombreuses interrogations chez ce dernier. De surcroît, cette métamorphose est parfois si importante que l'adolescent peut ressentir un sentiment d'*inquiétante étrangeté* à l'égard de son propre corps. Cette sensation de l'intime qui surgit comme étranger, inconnu, peut s'avérer effrayante et nécessiter un certain temps d'appropriation. Parfois, la menace identitaire est telle que l'adolescent peut avoir recours à des stratégies défensives afin d'admettre ce corps étranger, devenu le « porte-parole du malaise adolescent » (Birraux, 2004). D'un corps fétichisé (scarification, piercings, tatouage, habillement) à un corps désaffecté (anorexie, psychose), les modalités utilisées par les adolescents sont nombreuses pour exprimer leur malaise lié à la puberté (Birraux, 2004). Ce corps transformé, mis en avant mais aussi parfois caché, est le support central du langage adolescent. En tant que premier représentant des pulsions (sexuelles et/ou agressives), il devient « l'instrument de référence du jeune par rapport à son environnement et aux possibilités qu'il a de le maîtriser » (Coslin, 2017, p.153). Ainsi, toutes les modalités de rencontre avec l'adolescent entraînent, peu ou prou, un engagement - ou un retrait - du corps qui permet une reconnaissance en introduisant un jeu identitaire (Conrath, 2011). Il convient de préciser que le malaise des adolescents n'est pas nouveau ; en revanche, leur corps semble plus qu'hier en être le lieu d'expression (Birraux, 2004). En lien avec la place et l'image du corps dans nos sociétés actuelles, il apparaît effectivement que la tendance soit davantage orientée vers une exhibition sans limite du corps. Ce phénomène est exacerbé chez les adolescents dont le corps - percé, tatoué, dénudé, scarifié,... - est particulièrement exhibé voire érotisé. Entre l'inflation des réseaux sociaux, la multiplication massive des émissions « stars », des « lolitas » et des programmes de « télé-réalités », les frontières entre le public et le privé, entre l'intime et l'extime sont bouleversées (Colin & al., 2020). En conséquence, les jeunes semblent davantage inciter à montrer leur vie et

dévoiler leur corps. A l'instar de Birraux (2004), nous pouvons questionner ce que véhicule cet affichage ostentatoire de la valeur corps et pourquoi les adolescents y sont tant sensibles. Selon cette même auteure, ces nouvelles formes d'exhibition adolescente seraient évocatrices d'une difficulté à grandir, à vivre et à faire du lien social (Birraux, 2004). Pareillement, Conrath (2011) souligne que les altérations du corps, les comportements extrêmes (anorexie, boulimie) voire violents ou encore les marques sur le corps (scarification, piercings, tatouage) sont autant de tentatives de l'adolescent pour accéder au lien social. Surinvestir son corps pourrait donc constituer une solution, instaurée par l'adolescent, pour apaiser les angoisses liées à la rencontre avec l'autre. En outre, si la société contemporaine semble favoriser cette sur-rendre du corps au détriment du monde de la pensée, il n'en est pas moins que ces manifestations corporelles sont révélatrices de tensions douloureuses et de souffrances chez l'adolescent. Du fait de la fragilisation de l'appareil psychique, les conflits internes sont difficilement résolus et vont donc être extériorisés. Prenons pour exemple les scarifications qui se rencontrent principalement à l'adolescence. Ces incisions externes de la peau semblent offrir une scène permettant d'avoir accès aux modalités du fonctionnement intrapsychique, et dévoilant un certain nombre d'écueils face aux enjeux de l'adolescence (De Luca, 2012). Intégrées au champ plus vaste des attaques du corps, comme les tentatives de suicide ou encore les troubles du comportement alimentaire, ces conduites témoignent d'une destructivité à l'œuvre face aux stigmates du bouillonnement pulsionnel débordant les capacités de liaison des adolescents (De Luca, 2012). Le recours aux scarifications peut alors se comprendre comme une modalité de traitement de ce magma pulsionnel. D'après De Luca (2012), la place du corps est centrale dans ces conduites, déjà en tant que support de l'expression symptomatique, mais aussi parce qu'il peut participer à une recherche de solution face au malaise induit par la puberté. A travers cette présentation sommaire du geste scarificatoire, nous mesurons une fois de plus l'importance capitale du corps dans le processus adolescent. Comme le souligne Roumégous (2019), le corps adolescent n'est pas que de chair et d'os et ne se laisse pas réduire à un objet. Suivant cette même auteure (2019), si le corps est objet de violence (ou de toutes sortes de maux), c'est bien parce qu'il est sujet de son histoire et messenger d'une détresse ou de traumatismes qui le dépassent. En accord avec Birraux (2004), il s'agit ici « de resituer la marque (ou le marquage) du corps dans une perspective de recherche du sens et d'inscription dans une histoire personnelle, familiale et transgénérationnelle ». Ce corps, d'apparence nouvelle, est pourtant déjà porteur d'une histoire sur laquelle l'adolescent devra construire la sienne. Tel un palimpseste, le corps adolescent se présente comme un parchemin dont on aurait effacé la première écriture pour pouvoir écrire une nouvelle histoire. Assurément, cette première histoire, pourtant « effacée », va laisser une trace qui affectera inéluctablement l'écriture de la deuxième. D'ailleurs, nous verrons plus tard qu'il n'existe pas une mais de nombreuses histoires susceptibles de laisser une trace sur celle que l'adolescent tente d'écrire...

Ainsi, le temps de l'adolescence pourrait être désigné comme le temps privilégié du corps en acte (Roman & Dumet, 2009) : un corps tantôt exhibé, blessé, marqué, tantôt caché, désaffecté, rejeté mais surtout un corps révélateur des enjeux de l'adolescence. Car ce temps est aussi le temps de la renégociation des engagements subjectifs, sur fond de réactualisations des organisations infantiles. Ces dernières constituent « le travail d'adolescence » (Gutton, 1991). Parmi elles, nous retrouvons, entre autres, la quête identitaire, le processus d'autonomisation-individuation, le développement psycho-affectif et sexuel, le processus de sexualisation de la pensée ou encore le travail de deuil que nous allons reprendre plus en détail dans notre prochaine partie. Il nous faut toutefois préciser que ces réorganisations ne répondent pas à un déterminisme absolu puisqu'elles n'adviennent pas au même moment, ni de la même façon. Rappelons que c'est pour cette raison que Birraux (1990) oppose la notion de travail à celle de processus. Pour elle, la notion de processus recouvre essentiellement les transformations de la puberté qui sont scandées dans le temps, soumises à une certaine uniformisation et devant aboutir à un même but, c'est-à-dire la mise en place d'un fonctionnement intrapsychique adulte. Or, les adolescents empruntent des voies différentes pour y accéder. De ce fait, les conséquences psychiques de la puberté ne s'organisent pas selon une unique temporalité chez tous les adolescents. Birraux (1990) ajoute que « chacun doit fournir une exigence de *travail* auquel des histoires de vie infantiles singulières donnent une physionomie et un rythme différents ». Au regard de ces nouveaux éléments, il apparaît plus pertinent d'employer ici le terme de *travail*⁴ pour respecter l'un des principes de base de notre épistémologie, à savoir la subjectivité.

Les différentes tâches du « travail psychique de l'adolescence »

Introduisant une discontinuité - ou selon certains auteurs une rupture - dans l'équilibre antérieur, l'adolescence entraîne un ensemble de remaniements atteignant le niveau pulsionnel mais aussi instantiel. Les théories psychanalytiques ont particulièrement insisté à décrire l'adolescence comme une période caractérisée par d'importantes perturbations voire inadaptations transitoires, néanmoins nécessaires au bon développement du sujet. En effet, bien que tumultueuse, cette période - en ouvrant l'accès à la sexualité génitale - engage un processus déterminant d'un point de vue narcissique et relationnel qui porte principalement sur l'intégration de l'identité sexuelle, le réaménagement des relations infantiles, l'amorce d'un travail de séparation et d'autonomisation, la canalisation de l'excès pulsionnel pour finalement aboutir à une réorganisation des instances psychiques. Ces différentes tâches constituent ce que nombre d'auteurs ont appelé « le travail d'adolescence ». Gutton (1991) notamment utilise cette notion qu'il définit comme « un remaniement compliqué,

⁴ Notons tout de même que nous n'abandonnons pas pour autant la notion de processus mais nous la conserverons pour décrire les remaniements pubertaires dans leur globalité.

[une] réécriture, [une] répétition élaborative, [un] effet de mémoire sur le modèle de l'après-coup, [un] moment de temporalisation retrouvé au départ d'un nouvel engrangement atemporel de l'inconscient» (Gutton, 1991, p. 9). Le travail d'adolescence - semblable à celui du rêve - est donc un processus élaboratif. Plus précisément, il s'agit d'une création à partir du matériau infantile ; création qui se réalise de manière singulière, indépendamment de tout modèle préconstruit, et échappant ainsi à tout déterminisme. Pour tenter d'appréhender ce travail d'adolescence, nous allons successivement présenter plusieurs de ses tâches, en commençant par l'une des plus fondamentales : la quête identitaire.

La quête identitaire et la connaissance de soi

La recherche identitaire est au cœur du travail d'adolescence. Cette dernière apparaît facilitée lorsque le jeune évolue dans un environnement cohérent, c'est-à-dire lorsque les divergences entre les sphères familiales, sociales et culturelles sont moindres. De plus, et au risque de nous répéter, la façon dont l'environnement se comporte avec l'adolescent est déterminante. Pour peu que ce dernier se révèle défaillant par son inconsistance ou encore son impéritie, alors la construction du jeune risque d'être menacée. Tout en s'adaptant aux exigences relationnelles imposées par la puberté, l'environnement doit pouvoir offrir à l'adolescent une sécurité de base suffisamment stable et solide. Toutefois, et ce malgré une certaine stabilité et continuité des traditions et des modèles entre l'enfance et l'adolescence, les transformations physiques et psychiques sont telles qu'elles engendrent un remaniement narcissique et identitaire souvent difficile à gérer. Par son caractère incoercible et parfois spectaculaire, le bouleversement pubertaire peut d'une part, induire l'éprouvé angoissant d'une absence de maîtrise sur ce qui advient ; et d'autre part, entraîner chez le jeune « un sentiment d'étrangeté, un trouble de la conscience de soi, de son identité et de ses rapports à l'adulte et à l'environnement » (Birraux, 2012). Pourtant, et comme le suggère Erikson (1972), c'est à ce moment précis que se constitue l'identité du Moi ; une identité qu'il est d'ailleurs fondamental d'affirmer quel qu'en soit le prix. La construction de l'identité à l'adolescence - parfois nommée la construction du soi - a essentiellement été travaillée selon deux perspectives : la théorie développementale et psychosociale d'Erikson (1972) et le développement du concept de soi de Bariaud (1997). Ces deux approches demeurent, aujourd'hui encore, des références majeures dans le champ du développement de l'identité à l'adolescence. C'est pourquoi nous avons décidé de nous appuyer pour comprendre cette quête identitaire adolescente. Erikson (1972) considère que l'identité se structure à partir d'éléments internes et externes. En effet, la construction identitaire dépend de la représentation que l'adolescent se fait de lui-même mais aussi de celle dont il estime que les autres ont de lui. Selon ces représentations, l'adolescent cultive un sentiment de soi plus ou moins satisfaisant. Cependant, ce sentiment peut évoluer du fait de la labilité de ses représentations qui fluctuent selon la croissance et la sexualisation de son corps (Bariaud, 1997). En effet, l'adolescent peut difficilement témoigner de régularité au niveau de ses conduites et s'attribuer des traits de personnalité stables (Coslin, 2017). D'ailleurs, il a lui-même conscience de cette ins-

tabilité concernant ses représentations, ses conduites, ses désirs et ses humeurs. L'adolescent est ainsi capable de repérer ses contradictions, ce qui lui procure un sentiment d'incohérence. Toutefois, cette impression de difficulté à construire une image de soi cohérente fait partie du processus de l'adolescence (Coslin, 2017). C'est pourquoi le jeune s'essaye à plusieurs rôles et expérimente différentes facettes de sa personnalité, souvent pour répondre (ou s'opposer) aux attentes de son environnement. L'identité se construit alors progressivement après une « phase d'exploration » (Marcia, 1966) qui renvoie à un processus de questionnement et de recherche des différentes alternatives pour soi dans un domaine de vie comme la profession, la politique... Puis, l'identité se cristallise lorsque l'on observe « un engagement » (Marcia, 1966) flexible mais durable du sujet dans ces domaines. Le sentiment d'identité résulterait donc des engagements individuels pris dans certains domaines de vie, après une période d'exploration (Lannegrand-Willems, 2012). Pendant cette phase, les interrogations sont nombreuses. Nous pourrions même ajouter que l'adolescence est aussi (et surtout) le temps des questionnements existentiels (Bariaud, 1997). Certains apparaissent plutôt vastes, généraux (par exemple, « pourquoi le ciel est bleu ? ») ; d'autres sont beaucoup plus personnels comme « d'où je viens ? », « qui je suis ? » ou encore « qu'est-ce que je veux/vais devenir ? ». De fait, la construction identitaire s'inscrit dans une multiple temporalité puisque elle s'articule autour d'éléments du passé (histoire du sujet), de caractéristiques du présent (besoins, traits de caractères) et d'attentes du futur (projet de vie, envies). La conception du soi actuel est donc à considérer dans ses liens avec le passé et le futur. Ce travail de synthèse passé/présent/futur constitue un moment crucial dans le développement adolescent. De plus, il engage non seulement le jeune mais aussi ses ascendants, en tant que seuls détenteurs d'un savoir lui préexistant, et pourtant nécessaire pour sa construction identitaire. Au-delà d'une quête identitaire, l'adolescent semble mener une véritable quête d'auteurs, nous y reviendrons ultérieurement lorsque nous aborderons « le retour des ancêtres » (cf. 1.2.1.2.1. « Il était une fois l'origine... le retour des ancêtres »).

Les processus d'autonomie, d'indépendance et d'individuation

Selon Freud (1905), la puberté opère « une des réalisations psychiques les plus importantes mais aussi les plus douloureuses : l'affranchissement de l'autorité parentale grâce auquel seulement est créé l'opposition entre la nouvelle et l'ancienne génération » (Freud, 1905, p. 171). De tout temps, les jeunes nourrissent un besoin de se démarquer et de se distinguer de la génération précédente. Ce détachement est « une tâche que la société aide souvent à résoudre par des rites de puberté » (Freud, 1930). Il met en avant le procédé de subjectivation à l'œuvre au cours de cette période et qui renvoie autant à un processus de séparation qu'à un processus de différenciation (Cahn, 2004).

En grandissant, les adolescents découvrent les failles et faiblesses de leurs parents, ce qui les incite à s'en distancier pour s'autonomiser. La recherche de nouvelles sources d'identification (auprès des pairs notamment) les aident également à s'en éloigner. Ainsi, l'adolescence signe souvent la fin du mythe du parent idéal.

Toutefois, ce n'est pas moins les parents qu'ils rejettent mais le rôle que ces derniers incarnent, à savoir celui d'adulte fixant des règles et des interdits. La question des limites se pose alors, les jeunes testent, expérimentent, remettent en question ce qu'on leur impose. Pour découvrir l'ampleur de leur potentialité, ils ont besoin d'expériences nouvelles et de sensations fortes. Éprouver une certaine invincibilité leur prouve qu'ils sont vivants. Tout comme, passer outre les règles et s'opposer à l'autorité parentale leur permet d'exister.

Par ailleurs, l'adolescence implique également la réactivation de processus de séparation et individuation du fait de l'irruption pubertaire. En effet, un corps nouveau s'impose et ouvre de nouvelles perspectives, notamment en marquant l'accès à une sexualité aussi terrifiante qu'excitante. Pour de nombreux auteurs, la clé de la problématique adolescente réside dans ce processus de séparation-individuation. C'est notamment le cas pour Jeammet (2005) qui, à travers ce concept, interroge « la dialectique entre la dépendance à l'autre, la sexualisation du lien à l'autre introduit par la puberté et le besoin de se différencier à l'adolescence ». L'expérience adolescente invite alors le jeune à se détacher des objets infantiles afin de rechercher un nouveau statut, régi par un désir d'autonomisation, d'indépendance et d'érotisation. Pour tout adolescent, ce travail psychique est nécessaire à réaliser pour parvenir d'une part, à exister en tant que sujet séparé et différencié (Gross, 2008) ; et d'autre part, pour permettre l'établissement de nouvelles relations ainsi qu'une (re)définition des limites de soi. Le corps pubère nécessite une satisfaction sexuelle impliquant l'altérité dans le désir de l'autre, satisfaction qui ne peut bien évidemment pas être comblée par les parents (Coslin, 2017). Par conséquent, le corps adolescent permet - par et grâce à son érotisation - une certaine prise de distance de la sphère familiale et convoque ainsi les processus d'autonomisation, d'indépendance et d'individuation. La capacité à gérer la distance à adopter avec l'adulte dépend de ce que l'enfant aura intériorisé pendant sa petite enfance (Darbellay, Marro & Roman, 2018). Si les éléments intériorisés ne sont pas suffisamment sécurisés, l'adolescent aura besoin de l'adulte. Or, ce besoin peut être vécu comme « une dépendance potentiellement insupportable puisqu'elle constituerait une menace envers le Moi » (Jeammet, 2002). Dans ce cas, le recours à l'acte peut s'avérer être une solution pour préserver l'adolescent pris dans cette lutte paradoxale entre - à la fois - un risque d'envahissement par l'objet et une angoisse de perte de l'objet (Houssier, 2015). Nous approfondirons les conséquences de ce conflit paradoxal entre dépendance et indépendance dans une prochaine partie (cf. 1.1.3.1.1. Entre l'enfance et l'âge adulte). Présentement, il convient de poursuivre la description des principales tâches du travail psychique d'adolescence. D'autant que la présentation des processus d'autonomisation, indépendance et individuation est venue soulever deux autres registres de ce travail. Le premier est en lien avec le développement psycho-affectif et sexuel, en ce sens que la prise de distance avec les imagos est permise par l'érotisation et la sexualisation du corps ainsi que de la pensée. Et le deuxième est associé au processus d'élaboration de la séparation et de la perte, qui serait à l'œuvre du fait de la séparation/perte des premiers liens et des objets œdipiens. Dès lors,

nous pouvons repérer une articulation (voire interdépendance) entre les différentes tâches du travail psychique d'adolescence. Plus exactement, le développement psycho-affectif et sexuel de l'adolescent permet d'engager les processus d'autonomisation, d'individuation et de séparation qui vont alors nécessiter un travail psychique d'élaboration de la perte, s'apparentant au travail de deuil. Nous allons tour à tour évoquer brièvement ces trois tâches en nous appuyant sur des auteurs plus contemporains, tels que Birraux (1990 ; 2000 ; 2004 ; 2012), Gutton (1991 ; 2000 ; 2002 ; 2009 ; 2011) ou encore Houssier (2007 ; 2010 ; 2021).

Le développement psycho-affectif et sexuel de Freud, retour sur le stade génital et ses différentes phases

Le développement psycho-affectif est un processus dans lequel l'enfant évolue d'une dépendance vers une indépendance affective. Freud a été l'un des premiers à l'opérationnaliser et à en proposer une description chronologique. Il considérait que les premières années de vie étaient caractérisées par le passage de plusieurs étapes consécutives qu'il a nommées des « stades psychosexuels ». Selon lui, le développement de la personnalité est influencé par la manière dont l'enfant apprend à libérer son énergie sexuelle. Il ajoute que les expériences pendant l'enfance et l'adolescence sont directement associées à la libido, qui est elle-même en relation avec différentes parties du corps (zones érogènes), sur lesquelles l'attention des enfants va successivement se fixer au cours de leur construction. Parmi les stades définis par Freud (oral, anal, phallique, période de latence), notre intérêt se porte assurément sur celui de la puberté, ouvrant l'accès au génital. Au cours de ce stade, l'appareil génital se structure et l'organisation sexuelle définitive se met en place, tant au niveau somatique que sociologique ou psychique. Les remaniements apparaissent nombreux, du fait notamment de la réactivation de problématiques survenues aux stades précédents. Par exemple, nous pensons spontanément à la réactivation de la problématique œdipienne (avec déplacement sur des substituts parentaux idéalisés) mais il est également possible d'observer une réactivation de problématiques prégénitales, notamment orales (comportements addictifs, troubles du comportement alimentaire,...). Par conséquent, si la réactivation des problématiques passées peut potentiellement permettre de réactualiser des conflits infantiles non résolus, elle risque tout autant de fragiliser et désorganiser l'appareil psychique et ses différentes instances. Parallèlement à ces réactivations, on assiste à des émergences pulsionnelles massives qui bouleversent également l'équilibre et les rapports entre les instances psychiques. En cela, le Moi peut être contraint de se défendre et de se réorganiser face à l'excès pulsionnel qui l'envahi. Et cet excès ne constitue pas l'unique menace pour son intégrité. En effet, tout l'appareil psychique peut devenir une scène sur laquelle se déroule un conflit intrapsychique entre des pulsions primitives, régies par le principe de plaisir, et des pulsions plus évoluées, dominées par le principe de réalité. Ce conflit a une incidence sur la sexualité qui est, elle aussi, totalement remaniée. D'une sexualité infantile polymorphe (gouvernée par le principe de plaisir et orientée par l'auto-érotisme ainsi que la recherche d'une satisfaction à tout prix et sans limite) s'opère un déplacement vers une sexualité génitale/objectale.

Plus précisément, la pulsion sexuelle qui jusque-là était égocentrique et partielle s'attache désormais à un objet sexuel (c'est-à-dire un pair). La zone génitale prime alors sur les autres zones érogènes infantiles. En définitive, l'adolescent rencontre de multiples bouleversements, non sans risque, ce qui vient de nouveau corroborer ce que nous souhaitons mettre en avant dans ce chapitre, à savoir que l'adolescence peut constituer une période de vulnérabilités.

Précisons que si le stade génital marque la finalité du développement psycho-sexuel, il ne signe pas pour autant la fin du développement subjectif. En effet, les premières années d'existence sont certes déterminantes pour la structuration du sujet mais celui-ci ne cesse jamais d'évoluer et/ou de se réactualiser, au gré des aléas et des expériences de vie. D'ailleurs, ces stades psycho-sexuels restent des périodes fictives et d'une chronologie très approximative. Il est donc essentiel de les appréhender avec un certain recul dans la mesure où ils ne servent en finalité qu'à pointer de manière théorique les modalités particulières du fonctionnement psychique des personnes perçues comme sujets en développement. Pour Freud lui-même, l'objectif n'était pas de proposer un modèle déterminé du développement humain mais de suggérer des points de repères de l'évolution psychique, affective et sexuelle, des stades les plus précoces (dès la naissance) à la fin du développement psycho-sexuel (la puberté). C'est ce qu'il s'est appliqué à faire, et que ses continuateurs ont essayé de compléter et d'affiner par la suite. Parmi les avancées notables, nous avons notamment relevé celles de Gutton (2000) autour du processus de sexualisation. Selon cet auteur, l'enfant pubère est un sujet contraint par sa génitalité naissante, alors source de violence du fait de sa nouveauté inopinée pour le sujet et des transformations corporelles et psychiques qu'elle impose (Gutton, 2000). Il convient alors de revenir précisément sur ce processus de sexualisation qui s'opère au niveau du corps mais aussi de la pensée, et qui représente une vulnérabilité en ce qu'il refonde le sujet, au point parfois d'introduire le chaos.

Le processus de sexualisation du corps... et de la pensée

Bien que les préoccupations sexuelles débutent dans l'enfance, la puberté signe une nouvelle ère dans le développement sexuel. L'appareil génital se développe, l'organisation sexuelle définitive se met en place tant du point de vue somatique que psychologique. Néanmoins, il nous faut souligner l'asymétrie relevée par Rodriguez-Tomé et Bariaud (1987) concernant d'une part, les compétences sexuelles et procréatrices acquises précocement, et d'autre part, l'immaturité sociale et la dépendance économique et familiale. L'instauration de l'organisation sexuelle n'est pas sans conséquence pour le jeune qui peut manifester diverses inquiétudes et interrogations. Ce dernier doit pouvoir maîtriser de nouvelles pulsions et fantasmes tandis que son corps et sa psyché sont en plein remaniements. Par conséquent, le développement psycho-sexuel de l'adolescent peut parfois être vécu difficilement, voire même engendrer des troubles de la sexualité.

Au-delà d'une sexualisation du corps, la puberté s'accompagne également d'une excitation génitale et d'une sexualisation de la pensée chez l'adolescent, ce qui va transformer ses rapports à l'autre en les teintant d'une potentialité sexuelle. Là

encore, cette opération qui consiste à référer symboliquement ou directement la relation à l'autre à la rencontre sexuelle (Birraux, 2012) n'est pas anodine. En effet, la sexualisation de la pensée ravive l'énigme de la sexualité parentale, modifie les représentations psychiques ainsi que les fantasmes de l'adolescent et transforme le regard que l'adulte porte sur lui. L'entourage, et spécifiquement les parents, sont alors contraints de remanier les relations de tendresse, devenues dangereuses car désormais perçues comme incestueuses par l'enfant. Pour cette raison, l'adolescent s'éloigne physiquement de ses parents et reconstruit le monde en les désinvestissant sexuellement. La sexualisation de la pensée est un processus psychique normal de l'adolescence mais il peut attribuer un tout autre sens à des événements, pourtant vécus premièrement comme insignifiants. En cela, il s'articule avec les notions de refoulement, d'après-coup et de causalité psychique. C'est ainsi que des expériences, des impressions, des traces mnésiques sont remaniées ultérieurement en fonction d'expériences nouvelles, ce qui n'est pas sans nous rappeler le célèbre exemple d'Emma⁵, une jeune patiente de Freud (« *Naissance de la psychanalyse* », 1887 - 1902). Ce dernier met particulièrement l'accent sur les notions de refoulement et d'après-coup pour comprendre l'adolescence, qu'il aurait d'ailleurs lui-même vécu dans l'après-coup si nous reprenons les écrits de Houssier (2021).

Tout comme Freud et en s'appuyant également sur les travaux de Lebovici (1980 ; 2004), Gutton (1991) utilise aussi le concept de l'après-coup pour décrire le processus de sexualisation de l'adolescence. Selon lui, « la sexualisation du travail psychique constitue le pubertaire et crée un matériau à élaborer » (Gutton, 1991, p.10), l'élaboration de ce matériau n'est autre que l'*adolescents* (terme affectueux par Gutton). Ainsi, la puberté instituerait simultanément une « génitalisation des représentations incestueuses » (à savoir le *pubertaire*) et leur « idéalisation organisatrice » (c'est-à-dire l'*adolescents*). En choisissant de dédoubler sa réflexion et par conséquent en isolant au sein même de l'adolescence deux processus bien distincts (le pubertaire et l'*adolescents*), Gutton (1991) réalise une importante avancée théorique. Plus précisément, il considère le pubertaire « par rapport à son ancrage dans le réel biologique exerçant une pression sur les trois instances et se heurtant à la barrière de l'inceste que l'œdipien infantile légua » (1991, p. 11). Quant à l'*adolescents*, il s'agit d'un travail élaboratif, exclusivement réalisable à partir du matériau pubertaire. Ce dernier va

⁵ Emma présente un symptôme phobique : elle ne peut plus rentrer dans un magasin sans être accompagnée. Dans un premier temps, elle en rend responsable un souvenir remontant à sa treizième année (scène 1). Elle était rentrée dans un magasin où deux vendeurs s'esclaffaient. **Prise de panique, elle** en était sortie précipitamment. Mais ce souvenir n'explique ni l'obsession, ni la détermination du symptôme. **L'analyse met ensuite en lumière** un autre souvenir (scène 2). **A 8 ans, elle était entrée dans la boutique d'un épicier qui avait porté la main sur ses organes génitaux. Ce souvenir refoulé ne s'est transformé qu'après coup en traumatisme avec la sexualisation de la pensée.** Les changements provoqués par la puberté ont ainsi rendu possible une compréhension nouvelle des faits remémorés.

être travaillé par les procédures de sublimation et d'idéalisation afin de déssexualiser les représentations incestueuses et permettre un choix d'objet potentiellement adéquat (Gutton, 1991). Dans la continuité du travail entrepris par Freud, Gutton (1991) propose à son tour une conception en deux lignées :

- « le puissant courant sensuel », tel que le conçoit Freud (1905) ;
- et « le courant de l'*adolescens*, de la catégorie de l'idéal, issu de l'enfance convergeant de façon ordinaire vers le précédant [courant] afin de l'inhiber » (p.12).

L'ajout de ce deuxième courant semble ainsi permettre de combler « les lacunes » de l'essai freudien sur la théorie sexuelle, notamment en y incluant la perspective de remaniements psychiques. Aujourd'hui, affirmer que l'adolescence opère des remaniements, et entre autres une réactualisation des conflits œdipiens (en lien avec la poussée pulsionnelle propre à cette période), est devenu une banalité. Ce qui l'est moins, selon Balier (2005), c'est la façon dont les auteurs analysent les mouvements qui accompagnent le phénomène. Aussi, la réactivation de ces conflits œdipiens (imposée par le pubertaire) sera organisée par le processus d'« *adolescens* » qui permet une déssexualisation des pulsions violentes et qui procède à un travail de subjectivation et d'historicité (Gutton, 1991). Par ailleurs, les transformations psychiques à l'adolescence sont telles que Gutton (1991) parle de *violence pubertaire*. Ce concept serait « l'équivalent psychique de la violence faite au corps par les manifestations physiologiques » (Derivois, 2010). L'*adolescens* correspondrait alors à l'élaboration de cette violence, ce qui marquerait la résolution de l'adolescence. Nous esquisserons ce concept de violence pubertaire à la fin de ce chapitre. Pour l'heure, il nous faut indiquer que l'élaboration de la violence pubertaire n'est pas l'unique élément qui déterminerait la fin de l'adolescence. Celle-ci s'articulerait aussi avec le travail d'élaboration de la séparation et de la perte. En effet, l'adolescence est une période de renoncements multiples - à la fois objectaux et narcissiques - nécessitant un travail d'élaboration, pour lequel nous pourrions supposer que l'issue accompagne l'aboutissement de l'adolescence.

L'élaboration de la séparation et de la perte : l'adolescence, un travail de deuil ?

Derrière les apparences bruyantes de la crise adolescente, se dissimule un lent travail sous-jacent de renoncements, de désidélisations, de pertes mais aussi de créations et de substitutions. Ce travail repose sur une double dynamique : perdre et (re)construire. En effet, l'adolescent doit - dans le même temps - quitter son enfance et pénétrer le monde complexe de l'adulte, constitué de nouveaux désirs, de nouvelles pensées, de nouvelles responsabilités et de nouveaux liens. D'après Nasio (2004), « l'adolescent doit à la fois perdre et inventer, disparaître en tant qu'enfant et renaître comme adulte ». La disparition du corps infantile déclenche le deuil que l'adolescent doit surmonter en apprenant à s'aimer adulte, c'est-à-dire apprendre à s'aimer lui-même différemment. Pour ce faire, il doit adapter ses fantasmes à un nouveau vécu : d'une part, celui de l'absence provoquée par la mort d'un passé révolu, et d'autre part, celui du « trop-plein pulsionnel généré par l'éveil pubertaire » (Nasio, 2004). Aussi, pour pouvoir « renaître comme adulte », l'enfant pubère doit

d'abord accepter plusieurs renoncements. En conséquence, le passage adolescent engage systématiquement un travail d'élaboration de la perte qui pourrait légitimement être associé à un travail de deuil. Parmi les différents renoncements, certains sont particulièrement fondamentaux comme celui des images parentales. Rappelons que les parents sont depuis l'enfance des modèles d'identification, or l'adolescence entraîne le rejet des images parentales, devenues imparfaites. Le processus de séparation s'engage donc à partir du travail de désidéalisations des images parentales. Bien que complexe, ce renoncement est pourtant nécessaire pour la construction de l'autonomie, en ce qu'il permet de nouveaux attachements, notamment avec les pairs qui jouent un rôle majeur dans le développement personnel adolescent.

En plus de renoncer aux images parentales, l'adolescent doit également renoncer à ses illusions personnelles. Les problématiques de perte sont donc à la fois objectales et narcissiques. Pour que chacune puisse être élaborée, il faut que l'adolescent puisse d'une part, admettre les imperfections inévitables de ses parents (ce qui renvoie à la problématique de perte d'objet) ; d'autre part, accepter un décalage irréductible entre son Moi et son Idéal du Moi (ce qui correspond à la problématique narcissique). En résumé, ce travail d'élaboration de la séparation et de la perte (permettant l'investissement de nouveaux objets) est d'abord précédé d'un processus de désengagement psychique vis-à-vis des premiers liens et des objets œdipiens, ainsi que d'un travail de détachement d'une image de soi porteuse des idéaux de l'enfance (Emmanuelli, 2005). A ce stade de notre cheminement, une précision s'impose : ce travail de désengagement psychique et d'élaboration de la perte est-il semblable à celui du deuil ? Sans qu'on puisse strictement l'assimiler au travail de deuil décrit par Freud, ce processus de désengagement et d'élaboration de la perte s'y rapproche fortement, de par leurs nombreuses similarités. En effet, dans les deux cas, il est question d'une réactivation d'affects douloureux. D'ailleurs, c'est cette douleur psychique que l'adolescent fragile cherche à éviter en réprimant les affects et/ou en évitant les représentations de séparation, souvent par le recours à des conduites agies (Emmanuelli, 2005). De plus, pour ces deux processus, le temps joue un rôle considérable et la finalité implique de passer par l'identification à l'objet, ce qui nécessite « d'admettre sa haine pour les premiers objets d'amour, puis maintenir concomitant des sentiments contrastés caractérisant l'ambivalence » (Emmanuelli, 2005). Ainsi, ce travail - à l'égal de celui du deuil - est un processus long et silencieux, le sujet se sépare de son monde infantile en y revenant sans cesse. Pour progresser vers l'âge adulte, l'adolescent est donc amené à revivre constamment son enfance. Cette alternance régression/progression se poursuivra jusqu'à l'assouplissement de l'enveloppe fantasmatique et l'appropriation symbolique d'un nouveau corps. Le détachement n'est donc pas instantané mais progressif, sans arrachement, ni rupture (Nasio, 2004). Concernant le processus de désengagement à l'égard des premiers objets, ce dernier commence même avant l'adolescence et il s'achèvera « avec la conquête de la maturité, c'est-à-dire avec la symbolisation de l'enfance perdue » (Nasio, 2004). Cependant, il est parfois complexe pour l'adolescent de se libérer de l'emprise parentale et/ou d'investir de nouveaux objets.

Ces difficultés méritent d'être considérées attentivement pour leurs éventuelles répercussions ultérieures sur le sujet (Mallet, 1996). Tout au long de ce processus de séparation jusqu'à son acceptation, le jeune peut ainsi manifester de la colère, de l'anxiété, de l'inhibition, de l'agressivité ou encore des comportements addictifs, dépressifs voire suicidaires. Même si les différences interindividuelles, concernant les modalités de traitement de la perte d'objet, apparaissent très contrastées (en lien notamment avec la qualité de l'entourage), l'élaboration, quant à elle, implique unanimement du temps et une vive mobilisation psychique (Emmanuelli, 2005). Somme toute, quelle que soit la variabilité des effets que cela suscite chez les adolescents, ce travail d'élaboration de la perte représente pour chacun une fragilité en ce qu'il entraîne de nombreux remaniements (comme celui de l'Œdipe pubertaire), bouscule l'organisation et les défenses psychiques de l'adolescent, et révèle parfois des fragilités psychiques jusque-là masquées. Aussi, il nous a semblé pertinent de l'évoquer, d'abord parce qu'il permet de bien illustrer la nécessité d'appréhender le processus d'adolescence en termes de vulnérabilités psychiques mais aussi car il s'agit d'une tâche essentielle du « travail d'adolescence », dont l'élaboration, si elle ne s'avère pas problématique, permet de marquer la fin de l'adolescence.

A travers ces quelques paragraphes, nous avons tenté de parcourir les principales tâches du travail d'adolescence qui concourent à la structuration du sujet et au passage de l'enfance vers l'âge adulte. Cette brève exploration nous permet d'avancer que l'adolescence représente un tournant développemental au service des processus de pensée, de symbolisation et de fantasmatisation. Toutefois, cette période n'est pas sans risque pour le sujet. La réactualisation et/ou l'instauration des processus s'effectuent souvent de manière chaotique et saccadée, avec des régressions temporaires et des reprises du développement, voire parfois des ruptures totales pouvant entraîner des conséquences susceptibles de déboucher sur des issues pathologiques ou des recours à l'acte. De plus, qu'il s'agisse de la flambée pulsionnelle, de la perte d'objets œdipiens ou encore de la sexualisation et transformation du corps, tous opèrent de nombreux remaniements qui mettent à mal l'équilibre infantile préétabli. Ces bouleversements, d'ores et déjà désorganisateur, relèvent d'un processus développemental « normal ». A cela, peuvent se rajouter des obstacles liés aux aléas de la vie, susceptibles de perturber davantage le bon déroulé de ce processus. Les issues du travail psychique de l'adolescence sont donc diverses, la temporalité dans l'élaboration variable, et le vécu subjectif imprévisible. Pour autant, il convient de préciser que même si les conditions externes sont favorables, cette période de (ré)organisations internes n'est pas moins malaisante voire menaçante pour le sujet qui la traverse.

Par ailleurs, cette présentation des tâches du travail d'adolescence n'est pas exhaustive, il en existe bien d'autres. Néanmoins, nous avons fait le choix de présenter celles qui, selon nous, s'articulent le plus avec notre objet de recherche. Pour rappel, nous souhaitons interroger en quoi le travail d'adolescence peut-il être source de vulnérabilité, et en quoi l'agir peut-il devenir l'une des modalités d'expression de

ce malaise adolescent ? Ce questionnement permet déjà d'introduire la place de l'agir dans le travail d'adolescence. Dès lors, cette partie se révèle importante pour comprendre le cheminement de notre réflexion. De plus, si ces tâches sont déterminantes pour la construction du sujet (et en conséquence, pour l'appréhension de l'agir à l'adolescence), elles-mêmes dépendent d'un autre élément fondamental, à savoir la façon dont l'enfant a vécu la période de latence. Aussi, et bien que cela nous amène à opérer un bref détour de notre objet de recherche, il convient de revenir sur cette autre période capitale du développement (longtemps ignorée) pour en considérer les éventuels « ratés », autour desquels peuvent découler des répercussions cliniques et psychopathologiques importantes.

1.1.2.2.3. Achoppement de la latence

Le concept de la latence a été longtemps peu considéré, voire éclipsé par l'enfance et l'adolescence, comme en atteste le peu de travaux sur cette période jusqu'aux années 90. Pourtant, la période de latence, et les particularités qui l'accompagnent (accession à l'autonomie, auto-sexualité sublimée), sont décisives pour le développement psychique de l'enfant et prépare les remaniements de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte. Aussi, les demandes de consultations apparaissent de plus en plus fréquentes à cette période de la vie (difficultés scolaires, hyperactivité, etc.).

Depuis une quarantaine d'années, plusieurs auteurs comme Lebovici (1980), Denis (1979 ; 1995 ; 2003 ; 2011) ou encore Arbisio (1997) se sont intéressés à l'enfant de la latence. Plus récemment, les apports théoriques de Chagnon (2009) ont permis d'appréhender les nouvelles formes de la période de latence dans la société actuelle. De manière globale, ce concept correspond à la période de calme qui succède celle plus mouvementée du complexe d'Œdipe. Elle débute vers l'âge de six ou sept ans et s'étend jusqu'à la puberté. Dans la théorie psychanalytique freudienne, il s'agit d'un moment du développement psycho-sexuel au cours duquel l'enfant ne rencontre pas de nouvelles problématiques. Selon Freud, la période de latence s'origine dans le déclin du complexe d'Œdipe, et marque un temps d'arrêt dans l'évolution de la sexualité (Laplanche & Pontalis, 1967). Pendant cette période de ralentissement psycho-affectif, les manifestations sexuelles sont mises en veille et les pulsions phalliques vont être contenues. En résumé, toute l'énergie pulsionnelle œdipienne s'apaise pour permettre à l'enfant d'être plus disponible psychiquement, plus apte aux sublimations et accéder aux acquisitions symboliques et scolaires. La latence est donc le moment privilégié de l'accès aux apprentissages mais aussi à la socialisation (investissement du groupe, de la collectivité, acquisition de tout ce qui est de l'ordre des valeurs, du respect et des règles de la politesse). En fonction du sexe, l'entrée dans la latence ne se fait pas selon les mêmes modalités. Pour le petit garçon, l'Œdipe est refoulé sous la menace de la castration alors que pour la petite fille, c'est le complexe de castration qui la fait entrer dans l'œdipe. Par ailleurs, quel que soit le sexe, il va s'opérer - sous l'impact du refoulement - une renonciation de la sexualité infantile conduisant à une intériorisation du Surmoi et une répression

des pulsions. Toutefois, il n'est pas impossible d'observer des manifestations sexuelles au cours de cette période. D'ailleurs, la lutte entre les désirs œdipiens et le Surmoi est importante, cette dernière traduit le conflit inconscient entre les pulsions sexuelles (exprimées notamment à travers la masturbation) et l'interdit.

À cette période, le rôle de l'environnement, notamment celui des parents, est particulièrement important, les enfants latents restant très vulnérables aux événements traumatiques. En fonction de la qualité de l'environnement, Denis (1979) définit des latences à refoulement (ou latences classiques) et des latences à répression (ou latences contemporaines). Le refoulement consiste à surinvestir une représentation pour en masquer une autre trop vive et prend la forme d'une satisfaction ; tandis que la répression s'attaque directement à l'excitation par des moyens moteurs ou sensoriels (comme l'inhibition). Les enfants organisés dans des latences répressives soulèvent des problématiques liées à une grande excitabilité. Ces formes de latence font alors apparaître de « nouvelles pathologies » caractéristiques de la prédominance de l'agitation motrice sur les activités de représentation langagière et de la pensée (comme l'hyperactivité). Selon de nombreux auteurs (Lazartigues, 2006 ; Jeammet et Corcos, 2005 ; Nayrou, 2006), ces nouvelles expressions symptomatiques s'origineraient dans les modifications socioculturelles et éducatives de la postmodernité. Chagnon (2009) s'inscrit notamment dans ces considérations. Ce dernier distingue trois plans intriqués d'analyse de la période de latence :

- le *surplus d'excitations issues de la société actuelle* : la multiplication des excitations traumatiques propagées par les nouveaux médias entraîne chez l'enfant une difficulté « à organiser des modalités mentales [qui sont] ordonnées par le refoulement » et qui favorisent « les modalités de décharges agies » ; d'autant plus que « la structure familiale contemporaine s'avère moins pare-excitante » (Chagnon, 2009).

- les *exigences narcissiques parentales* : « l'angoisse sociale semble peser sur la capacité des parents à contenir et éduquer leurs enfants afin de les autonomiser » (Chagnon, 2009). La démission vis-à-vis de l'autorité, la carence paternelle permise par la désinstitutionnalisation de la famille, et d'une manière globale, l'effacement des interdits paternels semblent aller de pair avec une augmentation des exigences narcissiques (Jeammet, 2001). Pourtant, « l'autorité mesurée n'est pas qu'une entrave » (Chagnon, 2009), dans la mesure où elle permet une sauvegarde pour le narcissisme de l'enfant qui, au lieu de se sentir impuissant face à la perfection, se confronte aux interdits protecteurs.

- *l'effacement des limites liées à l'autorité* : l'effacement des limites, relevant de conduites de séduction narcissique et d'emprise parentale, provoque chez certains enfants une difficulté à s'autonomiser, autrement que par des formes violentes (Chagnon, 2009).

De ces différents « ratés » autour de la période de latence peuvent découler plusieurs répercussions cliniques et psychopathologiques telles qu'une « tendance à la décharge dans les investissements moteurs et phalliques, une faible tolérance à la frustration, un désinvestissement de la pensée, une dépendance accrue aux objets

externes et aux stimulations sensorielles immédiatement plaisantes, etc... » (Chagnon, 2009).

Ainsi, la période de latence ne constitue plus uniquement « une période d'attente de la sexualité pubertaire, mais un travail psychique fondamental pour l'orientation et le devenir du mode de traitement des excitations, en particulier à l'adolescence » (Chagnon, 2009). Les processus de latence imposent un modèle de temporalité psychique non linéaire, en ce sens qu'ils conditionnent l'adolescence et qu'ils sont en retour eux-mêmes susceptibles d'être réécrits par cette dernière (possibilité d'une inscription idéalisée dans l'après-coup). Cependant, les enfants et les adolescents d'aujourd'hui semblent s'écarter de ce développement en deux temps de la sexualité infantile. Entre exigences et manque de limites, la confusion est grande. A cela, s'ajoute l'afflux d'excitations externes persécutantes - en plus de leurs propres pulsions - qu'ils peinent à réguler économiquement, et qui peuvent s'évacuer, par conséquent, par des contre-investissements agis.

Pour conclure, la latence semble être une période cruciale du développement qui prend une valeur essentielle dans le fonctionnement psychique du sujet, notamment en le préparant au processus de l'adolescence et de ses différentes tâches. Sans être déterministes pour autant, nous pourrions aisément supposer qu'un « raté » survenu à cette période viendrait ensuite fragiliser voire compromettre le travail d'adolescence. Nous mesurons ici toute l'importance d'adopter une vision d'ensemble, et plus encore de considérer notre objet de recherche - l'agir violent adolescent - selon une perspective globale. C'est justement ce que défend notre épistémologie en privilégiant une compréhension de l'acte au regard d'un fonctionnement psychique et d'une histoire de vie, appréhendés dans leur totalité.

Résumé de la sous-partie 1.1.3. : « L'adolescence, une période à risque ».

« Entre être et devenir » (Morhain, 1991), l'adolescent apparaît comme un sujet de l'entre-deux et du paradoxe. Il est pris dans un double mouvement complexe de déconstruction/reconstruction afin de se dégager d'une position infantile et tendre vers un statut adulte. En outre, les paradoxes apparaissent si nombreux pendant cette période que nous pourrions également qualifier la clinique de l'adolescence d'une clinique de la paradoxalité. Selon nous, il s'agit d'une caractéristique majeure qui mérite d'être approfondie. Nous avons donc fait le choix de lui consacrer quelques paragraphes de notre prochaine partie, en la conjuguant avec une autre particularité majeure : l'aspect transitoire de cette période (1.1.3.1. Clinique de l'entre-deux, clinique du paradoxe). En effet, la finalité du processus adolescent est de permettre la conclusion d'une période pour en introduire une nouvelle. Pour reprendre les propos de Nasio (2004), « l'adolescent doit disparaître en tant qu'enfant et renaître comme adulte » (Nasio, 2004). Cette opération implique nécessairement une période d'entre-deux, un entre-deux qui ne caractérise pas uniquement une transition entre deux périodes mais bien toute la clinique de l'adolescent. Cet entre-deux - entre l'enfance et l'âge adulte, entre le soi et l'autre, entre famille et société - entraîne un brouillage des frontières qui vient inéluctablement convoquer la question des limites. Compte tenu du bouleversement opéré au niveau de son statut (et donc de son rôle, de ses fonctions et de ses responsabilités), le jeune est mis en position d'interroger voire de redéfinir les limites. Autrement dit, il est en passe d'investir une nouvelle place, et pour ce faire, il va tester, expérimenter mais aussi parfois transgresser. Ainsi, le temps de l'adolescence est aussi un temps d'expérimentation et de transgression, ce qui peut s'observer à travers des prises de risque, des conduites ordaliques et/ou des comportements transgressifs voire violents. A cet égard, Jeammet et Corcos (2001) soutiennent que l'adolescence constitue une « communauté d'enjeux » qui en fait une période à risque. Assailli par de nombreux remaniements, l'adolescent est confronté à l'enjeu des processus de subjectivation, impliquant de profondes transformations de son soi ainsi que de sa façon d'être et de son rapport au monde. Ces transformations spectaculaires le fragilisent considérablement, de sorte à provoquer parfois un sentiment d'étrangeté. Dans ce cas, le sujet devient étranger à lui-même mais aussi au monde qui l'entoure. C'est pourquoi il peut s'agir d'une période de vulnérabilités psychiques, risquant d'entraver les processus d'élaboration et d'actualisation des vécus internes (Vavassori & Harrati, 2022). En abordant le travail psychique d'adolescence, nous avons déjà pu repérer en quoi les remaniements pouvaient être source de vulnérabilité. Nous proposons dans cette troisième sous-partie d'en envisager les conséquences ainsi que les modalités d'expression du malaise adolescent. Celui-ci peut s'exprimer sous différentes formes, telles que les conduites exploratoires, les conduites à risque, les actes transgressifs ou encore les comportements délinquants, déviants. Certains d'entre eux sont typiques de l'adolescence, en ce sens qu'ils permettent d'évacuer les tensions générées par ce processus. Néanmoins, d'autres conduites peuvent avoir un potentiel plus ou moins

destructeur et agressif, et aboutir à une forme délinquante ou pathologique (Vavassori & Harrati, 2007). La menace majeure réside dans la répétition de ces conduites déviantes, agressives voire violentes, car cela impliquerait que celles-ci soient devenues un mode de réponse privilégié et que la personnalité se soit réorganisée autour d'un fonctionnement problématique, notamment délinquant. A l'instar des écrits de plusieurs auteurs, comme Vavassori et Harrati (2007), nous posons que la manifestation répétée de comportements violents permettrait de pallier une réalité interne insuffisamment stable et solide. En effet, certaines défaillances de l'appareil psychique s'origineraient dans le manque de repères intériorisés pendant l'enfance, ce qui conduirait le sujet adolescent à trouver un mode de fonctionnement « aménagé » pour préserver l'intégrité du Moi et une homéostasie psychique relative. L'agir serait ainsi privilégié à l'élaboration psychique et à la verbalisation⁶. Dans cette situation, il n'est plus question de violence liée au pubertaire mais d'une violence inhabituelle. Pour bien les différencier, nous nous sommes appuyées sur la distinction posée par Marty et al. (2001) : *Violence de l'adolescence/violence à l'adolescence*. La première est décrite dans cette troisième sous-partie de notre premier chapitre. En revanche, nous nous attarderons plus rigoureusement sur la deuxième modalité de violence dans notre troisième chapitre, lorsque nous aborderons notre chapitre sur l'agir violent. C'est alors que nous interrogerons le sens de ces comportements violents pour l'adolescent et ce qu'ils sous-tendent : sont-ils des accidents de parcours transitoires dans une évolution « normale » de la personnalité, le signe d'un aménagement psychique par la violence ? (Jeammet & Corcos, 2001 ; Harrati, Vavassori, Villerbu, 2006) ou encore l'indice d'une problématique familiale (actuelle et passée) qu'il s'agit de mettre au jour ?

⁶ Ces propos seront nuancés ci-après, en ce sens que nous supposons que l'agir adolescent peut également participer à la relance des processus de symbolisation.

1.1.3. L'adolescence, une période à risque

L'adolescence est fréquemment définie comme une période critique, inquiétante, voire menaçante, au cours de laquelle dominent les conflits, les crises, les bouleversements et les remaniements. En cela, elle apparaît comme une période de grande vulnérabilité où les jeunes peuvent adopter des comportements excessifs voire à risque : alcool, drogues, violence,... Aussi, et pour répondre à notre exigence de nous situer dans une démarche de compréhension globale, nous avons choisi d'intituler cette partie « L'adolescence, une période à risque ». De cette façon, nous pouvons inclure le/les risque(s) encouru(s) par la subjectivité mais aussi les modalités utilisées par le sujet pour faire face aux « dangers de l'adolescence ». Nous pensons, entre autres, à l'expérience du risque qui est l'une des modalités princeps par laquelle l'adolescent tente de diminuer la tension et travaille à concilier ses paradoxes (comme son désir d'indépendance et son besoin de dépendance affective). Autrement dit, nous allons d'une part, approfondir ce que nous avons commencé à repérer dans la partie précédente, à savoir en quoi cette période peut-elle constituer une menace pour l'intégrité psychique. Cette hypothèse sera ici envisagée à travers notamment la description de ce que nous proposons d'appeler une clinique de l'entre-deux (un entre-deux qui favorise l'apparition de paradoxes et qui se verra donc compléter par la notion de paradoxalité). De plus, nous allons explorer le risque délibérément recherché par l'adolescent en vue de se construire une identité, de tester les limites, de se valoriser auprès des pairs, et autres encore... Nous verrons que la jeunesse se passe par l'expérience du risque, sans pour autant signifier automatiquement une personnalité déviante ou pathologique. En effet, ces expériences - source de plaisirs - témoignent d'une exploration adaptative de l'environnement, et en conséquence, sont majoritairement à situer dans un contexte de développement typique (Zimmermann & al., 2017). Cependant, leur répétition et inscription dans la durée peuvent être le signe de diverses difficultés voire l'indice d'une impossibilité à achever le travail psychique d'adolescence. Dans certaines situations, la mise en danger prime sur la découverte de soi, la construction identitaire ou encore la recherche de plaisir. La conduite exploratoire - typique de l'adolescence - peut alors devenir une conduite à risque problématique. Pour l'adolescent, l'engagement répété dans des conduites dangereuses et extrêmes peut répondre à une nécessité de revendiquer son existence, de chercher à s'étayer, de combler un sentiment confus de manque à être ou encore de pallier un défaut d'intériorité,... Dans tous les cas, il est question d'une souffrance interne que la période adolescente est susceptible de raviver, ce qui va davantage fragiliser l'adolescent. Le malaise ainsi généré peut s'exprimer à travers ces conduites à risques qui peuvent prendre la forme d'actes transgressifs, de conduites déviantes ou de comportements violents. Ces derniers ne relèvent pas toujours du seul fait de la violence pubertaire. En effet, la plupart d'entre eux sont transitoires et cessent une fois « la crise » passée. Mais parfois, ils peuvent s'inscrire

durablement dans le temps jusqu'à devenir un mode de fonctionnement prédominant pour l'adolescent et le contraindre à leur répétition (Vavassori & Harrati, 2007). Cette nuance nous amènera à poser une distinction, à la fin de ce chapitre, entre la violence *de* l'adolescence et la violence *à* l'adolescence. Par ailleurs, si l'adolescent a recours de manière privilégié aux comportements violents/délinquants, c'est qu'ils constituent un moyen peu coûteux pour sauvegarder l'intégrité de son Moi et maintenir une homéostasie psychique. De fait, les conflits psychiques - exacerbés à l'adolescence - trouvent le plus souvent une issue dans le recours aux passages à l'acte, auto et/ou hétéro-agressifs.

1.1.3.1. Clinique de l'entre-deux, clinique du paradoxe

L'adolescence, temps de conquête de la maturité, se révèle aussi comme une période charnière, « un temps « intermédiaire » au terme duquel s'opèrent des transformations physiques et psychiques dans la relation au corps propre, à soi-même et à l'environnement » (Birraux, 2012). Ces bouleversements, tant physiques que psychiques, entraînent ce que Gutton (2009 ; 2011) qualifie de « paradoxalité de l'illusion pubertaire » ; en ce sens que l'adolescent n'est plus un enfant, et pas encore un adulte, mais est à la fois pris dans ces deux temporalités différentes. « *Le complexe du Homard* » de Dolto (Dolto & al., 2007) permet d'illustrer cette transition : l'enfant doit se défaire de sa carapace, soudain étroite, pour en acquérir une autre. Entre les deux, il est vulnérable, tantôt agressif, tantôt replié sur lui-même, cela dépendra « de ce qui a été semé chez l'enfant » précise Dolto & al. (2007). Cette période d'entre-deux sera alors révélatrice de la qualité des soins prodigués par les parents. Ces derniers auront-ils été assez bons pour permettre l'établissement de repères, de limites et d'assises suffisamment solides chez leur enfant ? L'expérience familiale détermine donc l'inscription de l'adolescent dans les autres sphères de vie, notamment la sphère sociale, devenue prépondérante à cette période. D'après Le Breton (2008), la tâche des parents est « de donner à l'enfant le moyen de se déprendre de soi pour devenir [au moment de l'adolescence] un partenaire de l'échange au sein du lien social ».

L'adolescent est ainsi situé au cœur des frontières, entre deux périodes (enfance et âge adulte), entre deux espaces (soi et l'autre), entre deux sphères (famille et société),... De plus, il apparaît tiraillé entre des mouvements contradictoires et ambivalents, entre amour et haine, à la fois de soi et de l'autre. D'ailleurs, l'altérité revêt une place particulière dans cet entre-deux car il s'agit d'une période de construction de soi dans un débat permanent avec l'autre. Cette interaction soi/autre vient convoquer les limites dans la mesure où l'adolescent teste ce que les autres peuvent attendre de lui et ce qu'il peut attendre des autres. Finalement, ce qui change fondamentalement à l'adolescence, c'est la transformation du rapport à soi et à l'autre, du rapport à la famille, à l'école, aux amis et à la société en général (Le Breton, 2008). Ces changements s'effectuent généralement de façon progressive mais ils peuvent également advenir brutalement, ce qui fait alors apparaître des paradoxes. Au regard

de ces premiers éléments, l'entre-deux et la paradoxalité semblent bien être deux composantes typiques de la clinique de l'adolescence. Nous avons sciemment choisi de les intégrer conjointement, non pas en tant que synonyme mais en tant qu'elles se complètent l'une l'autre. En effet, l'entre-deux permet d'appuyer l'aspect transitionnel de cette période et la paradoxalité permet de souligner les nombreux paradoxes qui découlent justement de cette transition. Autrement dit, la paradoxalité repose sur les contradictions que fait émerger l'entre-deux adolescent. En cela, il nous a semblé pertinent de les présenter ensemble, bien qu'elles comportent chacune leurs propres spécificités. Qui plus est, elles seront explicitées à travers le brouillage des frontières qu'elles entraînent, et qui vient lui-même solliciter la question des limites.

1.1.3.1.1. Au cœur des frontières :

Entre l'enfance et l'âge adulte

Un passage de l'enfance à l'âge adulte, telle est la définition majoritairement utilisée pour caractériser l'adolescence. Au cours de cette période transitoire, le jeune doit assumer de nouvelles responsabilités et répondre aux exigences qui lui incombent (du fait de son nouveau statut d'adulte), alors même que l'insouciance de son enfance n'est pas loin et constitue encore un refuge. Ces allers-retours entre deux âges font de l'adolescence une période confuse et incertaine, qui plus est aux frontières floues. En effet, même si la puberté marque une possible limite entre l'enfance et l'adolescence, il est difficile d'affirmer avec certitude quand l'adolescence commence, d'autant plus que les différences intersubjectives sont importantes. De surcroît, il apparaît encore plus complexe de définir quand elle se termine, et ce principalement dans les sociétés pour lesquelles la transition de l'enfance à l'âge adulte ne s'accompagne pas de rites de passage et/ou d'initiation (tels que la communion, la « bar-mitsvah »...). Ainsi, l'adolescence semble être l'âge de l'incertain mais aussi du paradoxe... En effet, en lien avec la réactualisation de certains processus, notamment les processus de séparation, d'autonomisation et/ou d'individuation, l'adolescent oscille entre dépendance et indépendance aux imagos parentales. Ce mouvement fluctuant, nécessaire à la construction du sujet, complexifie voire conflictualise la relation aux parents qui peinent souvent à trouver la bonne distance avec leur adolescent. Selon Jeammet (2009), la puberté menace « de plonger l'adolescent dans une situation de lien paradoxal avec ceux dont il a le plus besoin, en faisant de ce besoin une menace pour son autonomie et même son identité ». L'identité de l'adolescent serait alors mise à mal aussi bien par tout manque d'intérêt, ressenti comme un abandon, que par toute marque d'attention, vécue aussitôt comme une intrusion. Pour l'entourage, toute la difficulté réside donc dans la bonne distance à adopter avec le jeune : ni trop près, ni trop loin. Jeammet (2009) ajoute qu'il s'agit du « paradoxe humain par excellence », en ce sens que c'est l'intensité du besoin de l'autre qui procure justement à cet autre un pouvoir anxiogène menaçant (voir angoissant), que ce soit de le perdre, s'il y a éloignement ou d'être envahi, s'il y a rapprochement (Jeammet, 2009). Cet attachement aussi nécessaire que menaçant

constitue un paradoxe relationnel, à partir duquel naît un conflit psychique, source de souffrances. La façon dont l'adolescent gère cette période est révélatrice de la qualité des éléments intériorisés pendant l'enfance (Vavassori & Harrati, 2007). Si ces derniers ne sont pas suffisamment efficaces, l'adolescent ne sera pas à même de faire face aux conflits qui pourront alors trouver une issue dans le recours à l'acte. Cette hypothèse sera reprise succinctement à la fin de ce chapitre sur l'adolescence (cf. 1.1.3.3. Le sujet aux prises avec la violence pubertaire : de la nécessité d'une distinction entre violence *de* l'adolescence et violence *à* l'adolescence) puis nous la développerons encore davantage dans notre troisième chapitre, consacré à l'agir violent. Avant, il convient de nuancer quelque peu nos propos en nous appuyant, entre autres, sur les travaux de Gutton (1991 ; 2000 ; 2002 ; 2009 ; 2011). Ce dernier a notamment introduit le concept de « paradoxalité de l'illusion pubertaire », qu'il nous faut distinguer de celui de « paradoxe relationnel » que nous venons d'évoquer. Gutton (2009) a longtemps considéré que l'originalité pubertaire provenait essentiellement de la métamorphose que subit la place de l'autre à la puberté. Pourtant, il a récemment proposé un renouvellement de cette pensée en y intégrant un nouveau thème, celui d'un « travail de création adolescente » (Gutton, 2009). Ce travail de création, défini plus largement comme le « génie adolescent », constitue le premier acte du psychique pubertaire. Il est abordé comme une « originalité partagée, [une] exceptionnelle activité de sublimation et d'idéalisation engagée par les processus originaires de la puberté » (Gutton, 2009). Le « génie adolescent » comporte deux lignes de force - à la fois complémentaires et opposées - qui s'exercent entre sublimation et emprise, entre création et dépression. C'est cette coexistence des contradictions qui permet d'introduire la notion de « paradoxalité de l'illusion pubertaire ». Selon Gutton (2011), elle réside « dans la coexistence inconsciente de l'infantile plus ou moins organisé, déjà là d'une part et d'autre part du pubertaire d'abord ressenti puis se créant, se métamorphosant en ses contacts avec l'infantile ». En d'autres termes, la révélation pubertaire, sous couvert de l'infantile, provoque une métamorphose qui « instaure une contradiction paradoxale entre originalité et programme, désordre et ordre, différence et similitude, sujet et assujettissement, sublimation et emprise » (Gutton, 2011). Ces contraires, de niveaux différents, coexistent en un espace-temps que Gutton (2011) nomme « transitionnel ».

Cette dynamique transitionnelle entre le monde de l'enfance et celui de l'adulte conduit l'adolescent à devoir conjuguer entre sa propre internalité, ses propres limites, et celle des autres. Autrement dit, il est désormais pris dans un « nous » groupal et non plus un « je » individuel, qui le contraint alors à se positionner entre le soi et l'autre.

Entre le soi et l'autre

L'expérience pubertaire n'est pas une expérience individualisée mais partagée puisqu'elle affecte non seulement l'adolescent mais aussi les membres de son entourage, et plus précisément de sa famille. Le pubertaire viendrait comme de l'extérieur et s'immiscerait dans l'intimité familiale en bouleversant l'un des membres de la fa-

mille (Lebrun, 2012), ce qui va modifier les relations familiales et mettre à l'épreuve les limites des uns et des autres. D'après Gutton (1991), la part archaïque de l'adolescence expose l'enfant, mais aussi ses parents, à plusieurs risques, liés notamment à l'autonomisation du jeune qui (ré)activerait le vécu parental de perte. En effet, le pubertaire des parents est également convoqué au moment de l'adolescence de leur enfant, ce qui peut entraîner une violente confrontation des mouvements inter-pulsionnels en présence. Ainsi, la famille est autant que l'adolescent, aux prises avec de forts questionnements, de doutes et de remises en question notamment au niveau des places de chacun.

De plus, cette période développementale s'accompagne fréquemment chez les parents d'une crise de milieu de vie, occasionnant une remise en question et certains réaménagements professionnels, conjugaux, sentimentaux (Marteaux, 2008). La dite « crise adolescente » semble ainsi être tout autant celle des parents que celle de l'adolescent (Fize, 2006). Aussi, l'adolescence, marquée par le deuil de l'enfance (comme vu précédemment), est aussi un temps de deuil pour les parents. En effet, il s'agit de faire le deuil de leur enfant, d'accepter d'y renoncer pour lui permettre de s'individualiser. Il convient toutefois de préciser que les relations entre l'adolescent et sa famille sont certes déstabilisées par la quête d'autonomie du jeune et son désir d'affiliation au groupe de pairs, mais pas pour autant rompues (Boulin, 2007).

Ainsi, quitter le monde de l'enfance, se séparer des parents et devenir adulte, ne sont pas choses aisées, bien au contraire. Les tensions et les conflits qui en découlent débordent souvent la sphère familiale et viennent se heurter avec ce qui fait autorité dans le corps social, comme les enseignants ou encore la justice (Marteaux, 2008). D'ailleurs, il est fréquemment omis que la crise adolescente - en plus d'être en interaction avec la crise parentale - est aussi une crise sociale.

Entre famille et société

Le cheminement de notre réflexion nous a amené à considérer l'adolescent au cœur des frontières, d'abord celle entre l'enfance et l'âge adulte puis celle entre le soi et l'autre et enfin celle entre famille et société. Ce dernier positionnement est souvent moins abordé mais il n'en est pas moins important. L'accent est majoritairement mis sur la crise adolescente individuelle, crise parfois élargie à la famille, mais très rarement à la société. Pourtant, « crise sociale et crise identitaire s'entremêlent bien à l'adolescence » (Marteaux, 2008). D'autant plus, que cette crise sociale a pris de l'ampleur ces dernières décennies, du fait de l'essor des nouvelles technologies (téléphone portable, ordinateur,...) et des moyens de communication/diffusion de masse (réseaux sociaux, internet,...). Ces évolutions technologiques prennent une place de plus en plus importante dans le quotidien adolescent (Passard, 2012) et peuvent ainsi faciliter leurs ouvertures au monde extérieur ainsi que leur inscription dans le social. Néanmoins, ces nouvelles plateformes peuvent induire plusieurs dérives, notamment au niveau de l'utilisation - parfois abusive - de certains adolescents, au point de faire apparaître des conduites addictives. De plus, la délimitation entre le numérique et le réel apparaît souvent fragile, pouvant aller jusqu'à une con-

fusion des mondes qui impliquerait la contamination de phénomènes numériques dans le quotidien environnant de l'adolescent, et inversement (Colin & al., 2020). Enfin, l'arrivée des réseaux sociaux a également bouleversé les limites entre le privé et le public, l'intime et l'extime, la famille et la société. Ainsi, des éléments extérieurs peuvent désormais s'insinuer dans l'intimité familiale et troubler son fonctionnement. La réciproque est aussi avérée puisque des éléments intimes (dysfonctionnements, problématiques ou autres) peuvent déborder la sphère familiale et se propager dans le social, en particulier au sein du milieu scolaire. Aussi, lorsque la famille ne parvient pas/plus à contenir le « malaise » adolescent, c'est l'école et/ou la société qui fixent de nouvelles limites. Cette conjoncture témoigne d'un cadre familial problématique, soit trop stricte, soit trop souple, qui ne permet pas l'établissement de limites suffisamment efficaces. C'est pourquoi l'enfant est amené à les chercher ailleurs, et d'autant plus à l'adolescence car tester les limites relève aussi du processus adolescent. En effet, que l'on se situe dans un développement adolescent typique ou problématique, l'adolescence met à l'épreuve les limites de l'enfance, posées par le cadre nucléaire originel. Partant de ce fait, il paraît difficile de faire l'impasse sur la question des limites.

1.1.3.1.2. La question des limites

Pour pouvoir s'inscrire comme acteur dans le monde, l'enfant/adolescent a besoin de limites et d'être en position de les interroger. Le cercle familial, à fortiori les parents, sont les premiers représentants des interdits. De ce fait, ils leur incombent de garantir un cadre circonscrit et de poser des limites suffisantes à leur(s) enfant(s). Cependant, les limites familiales apparaissent parfois trop souples ou au contraire trop rigides. Qu'elles soient en trop ou en moins, l'enfant/adolescent peine à s'inscrire dans les différentes sphères de son monde environnant. Cette responsabilité des parents de transmission des codes et des limites est donc décisive pour le devenir de ce dernier ; faute de quoi, l'enfant pourra difficilement « assumer sa liberté parmi les autres dans une réciprocité nécessaire au lien social » (Le Breton, 2008). A ce propos, Le Breton (2008) précise que la frustration - autrement dit la limite établie par les proches - est une condition nécessaire à la modulation de la toute-puissance infantile qui, si elle perdure, expose l'adolescent à une rencontre brutale avec l'altérité voire la loi (Le Breton, 2008). L'enfant qui n'a connu aucune limite (ou très peu) dans sa famille, va alors tenter de les chercher ailleurs, et en conséquence, multiplier les conflits et/ou les transgressions, bien souvent en-dehors de la sphère familiale. Elevés dans la toute-puissance de leurs désirs, ces jeunes - en quête de limites - paraissent souvent insupportables, incompris et surtout dans l'incapacité de comprendre l'autre. Toujours selon Le Breton (2008), ce sont des jeunes en souffrance, avec un sentiment d'identité fragile et incertain qui les condamnent « à titiller sans cesse les limites des autres » pour essayer de comprendre qui ils sont. Leurs souffrances prennent leur source principalement dans l'inélaboration des frontières entre le soi et l'autre mais aussi entre le dedans et le dehors. Par ailleurs, l'absence de limites familiales n'est pas l'unique facteur risquant de mettre à mal le jeune ;

d'autres éléments peuvent tout autant concourir à fragiliser son rapport au monde jusqu'à parfois engendrer un sentiment d'inconsistance et/ou de manque à être. Nous pensons notamment aux carences affectives, aux négligences parentales, aux ruptures/pertes ou à tout autre évènement problématique/traumatique. Dans tous les cas, les souffrances adolescentes s'enracinent globalement dans la disparition des limites de sens qui autorisent le jeune à se construire. Asservi par son insécurité interne, « ce n'est qu'en se heurtant au monde ou aux autres que l'adolescent trouve peu à peu les limites de sens que ses parents ne lui ont jamais données » (Le Breton, 2008). Ces jeunes seront davantage enclins aux comportements transgressifs et aux conduites à risque, ce qui ne signifie pas pour autant que les autres - ceux dont le développement s'est déroulé sans trop d'entraves - n'auront pas recours à ce type de conduites. En effet, les comportements d'oppositions, de transgressions et de contestations participent aussi de la structuration psychique et sociale du sujet adolescent. Précisons que transgresser, c'est passer outre, contourner... Ce concept traduit un mouvement, un aspect dynamique, qui pourrait s'apparenter à la progression. Par conséquent, la transgression apparaît indispensable à l'adolescent, dans la mesure où elle lui permet de progresser et de rompre avec les images parentales. Ces conduites servent ainsi leur recherche d'indépendance et d'autonomie et leur permettent d'exprimer leurs désaccords avec certaines normes sociétales et/ou contraintes imposées par leurs parents, et qui iraient à l'encontre de ce désir d'indépendance (Coslin, 2017). C'est ainsi qu'en s'opposant aux parents, le jeune travaille les processus d'autonomie et d'individuation ; en contestant les normes sociales, il questionne les limites du système ; en expérimentant les limites des autres, il comprend quelle peut être sa place et quelles sont les attentes de ces derniers à son égard, etc... Entre expérimentation, contestation et transgression, l'adolescent recourt à des comportements qui le conduisent naturellement à franchir maintes fois les limites. Cependant, la transgression en appelle à l'Autre de la Loi. En transgressant les limites, les jeunes cherchent aussi à être contenus eux-mêmes. S'ils ne rencontrent pas les limites du contexte, les limites posées et tenues par les adultes, s'il n'y a pas de sanction, alors ils risquent d'être poussés à l'escalade et à la progression dans les passages à l'acte violent. Certains d'entre eux vont jusqu'à mettre leur vie en jeu dans ce qu'il est convenu d'appeler des « conduites à risques » alors que d'autres vont s'inscrire dans la répétition de comportements violents/délinquants, devenant leur mode de réponses prévalents.

Se dessine ici plusieurs destins pour ces comportements opérés à l'adolescence. Certains répondent à une exigence développementale normative et servent une finalité constructive bien précise. Alors que d'autres débordent le cadre du développement « normal » et deviennent ainsi le signe d'un contexte douloureux et/ou de tensions internes. Des conduites exploratoires aux conduites à risque (incluant notamment les comportements extrêmes/ordaliques ou encore transgressifs, déviants/délinquants, violents), le panel de comportements emprunté par le jeune à l'adolescence est très large, comme nous allons le voir à présent.

1.1.3.2. L'adolescent et le risque, une rencontre inévitable

Période de changements, de transition, d'entre-deux, de paradoxes, autant de raisons qui font de l'adolescence une période à risque. Ce processus entraîne un tel déséquilibre dans l'organisation psychique, somatique et identitaire que l'adolescent doit tantôt recourir à des solutions de décharge pour évacuer les tensions générées. L'extériorisation de ces dernières peut revêtir différentes formes dont les comportements ordaliques, transgressifs voire délinquants. Ces comportements sont à interpréter avec prudence car il s'agit de sujets adolescents en pleine phase de réaménagement psychique, pulsionnel et relationnel. Aussi, certaines conduites dites à risque⁷ - comme les comportements suicidaires, ivresses aiguës, cyberaddictions, délinquance - sont typiques de l'adolescence et sont considérées comme une étape « normal » du passage à l'âge adulte. Il n'est pas rare (voire même pathologique) d'observer des conduites à risque ou encore des comportements transgressifs à l'adolescence. Le passage à l'acte est même fréquent à cette période car il permet d'extérioriser les tensions générées par la réactualisation du processus adolescent et le travail d'adaptation de l'appareil psychique. Expérimenter, transgresser et remettre en cause les limites du système font partie de l'expérience adolescente. Toutefois, certaines conduites à risque peuvent avoir un potentiel plus ou moins destructeur et agressif, et aboutir à une forme pathologique ou encore entraîner une réorganisation de la personnalité autour d'un mode de fonctionnement délinquant/violent (Vavassori & Harrati, 2007). Il est donc essentiel de comprendre le sens de ces comportements qui s'étendent sur un continuum du normal au pathologique. Dès 1901, Freud affirmait l'existence de ce continuum entre les processus psychiques normaux et pathologiques. A cette continuité, il ajoutera le déploiement de la dimension économique des processus psychiques, avec la théorisation du principe de plaisir ainsi que celle du principe homéostatique de constance (Tran The, 2018). Ce point de vue économique postule que l'appareil psychique tendrait à rechercher la décharge des excitations externes aussi bien qu'internes, afin de retrouver une homéostasie idéale. En cela, nous avons supposé que l'adolescent utiliserait la décharge motrice (notamment à travers les conduites exploratoires) pour évacuer les tensions liées à l'énergie pulsionnelle du pubertaire et tenter d'élaborer la violence pubertaire. Cependant, nous allons voir que le sujet est parfois submergé par d'autres tensions, d'autres vulnérabilités, qui empêchent l'élaboration de la violence pubertaire. Dans cette configuration, les comportements violents vont revêtir un tout autre sens. Toute la question est alors de savoir ce que sous-tend tel ou tel comportement violent : est-ce le signe d'un incident transitoire dans un processus dévelop-

⁷ Nous verrons qu'il est plus approprié d'utiliser les termes de « conduites exploratoires » pour décrire les comportements de l'adolescence « normale » afin d'éviter la confusion avec les conduites à risques problématiques et/ou pathologiques.

pemental normal ou est-ce l'indice préoccupant d'une construction difficile dans un contexte problématique ?

1.1.3.2.1. Des conduites exploratoires dites normales...

Les divers changements qu'entraîne l'adolescence bouleversent l'équilibre interne du sujet qui, d'une part, nécessite une restructuration du Moi, et d'autre part, ouvre de nouvelles perspectives et de nouveaux modes d'être au monde. Il est désormais attendu de l'adolescent qu'il investisse une nouvelle place, ce qui entraîne de nouvelles responsabilités et de nouveaux comportements à adopter. Pour ce faire, il va tester, expérimenter et possiblement transgresser. Précédemment, nous avons évoqué le caractère crisique que représente cette période développemental pour Erikson (1972). Cependant, nous n'avons pas précisé que pour cet auteur, il s'agit d'une « crise » identitaire conçue comme une opportunité de donner un sens à sa vie et dont l'enjeu est « d'être ou de ne pas être [...] soi-même » (Erikson, 1968 ; 1972). Or d'après Marcia (1980), pour devenir authentiquement soi-même, il faut pouvoir expérimenter, ce qui implique d'allouer un rôle à ces conduites exploratoires (parfois transgressives) dans la construction du sujet adolescent. En effet, ces dernières semblent bien revêtir une fonction aux niveaux psychique et social. Pour exemple, elles participent à la découverte de soi, de son autonomie, de ses limites ou encore à la reconnaissance, l'acceptation et la valorisation auprès des pairs. Cette construction, combinant le développement psychique/individuel et social, inscrit l'adolescent à la croisée des processus de singularisation et d'identification puisque ce dernier est amené d'une part, à se différencier, à se singulariser, pour devenir un être unique ; et d'autre part, à s'identifier, à s'intégrer, à se référer aux autres pour devenir un être social (Tap, 1980). Dans ce processus dialectique entre le moi et les autres, les conduites exploratoires répondent à une nécessité pour le jeune de se comparer à ses pairs (en lien avec le processus d'identification) mais aussi de se confronter aux prescrits parentaux (en lien avec le processus de singularisation), ce qui alimentent l'inquiétude des parents voire suscitent de l'agacement. En cela, ces conduites, situées à l'interface du permis et de l'interdit, peuvent aussi être considérées comme des comportements de rébellion contre les restrictions imposées par les générations précédentes (Zimmermann & Brodard, 2014). D'ailleurs, la prise de risque à l'adolescence se situe bien souvent dans des rapports intergénérationnels, plus précisément dans un décalage entre des conduites perçues comme bénéfiques par les adolescents et à risque par les adultes (Favresse & De Smet, 2011). Par conséquent, se sont davantage les adultes qui perçoivent les comportements adolescents comme à risque plutôt que les adolescents eux-mêmes, qui eux ne raisonnent généralement pas en termes de risque mais plutôt en termes d'apports immédiats. Et finalement, c'est par leurs diverses expériences personnelles, qu'elles soient à risque ou pas, qu'ils entendent se déterminer et se construire (Fize, 2002). Aussi, et comme l'atteste Le Breton (2014), ces expérimentations semblent inhérentes à tout cheminement que le sujet entreprend lorsqu'il quête l'homme ou la femme qu'il souhaite devenir.

Ainsi, l'engagement dans ces conduites serait globalement associé à la construction identitaire de l'adolescent et ne signifie pas nécessairement une mise en péril de sa santé voire une mise en danger de sa vie ou de celle d'autrui. Il apparaît important de repérer ici que le risque à l'adolescence relève majoritairement d'une expérimentation d'indépendance et, minoritairement d'une construction déviante ou pathologique de la personnalité. Tel que le souligne Le Breton (2014), le risque est « une matière première pour se construire », et au moment de l'adolescence l'expérimentation est nécessaire à l'émancipation et à la construction identitaire de l'individu (Erikson, 1968). Loin de banaliser les conduites à risque (relativement fréquentes à l'adolescence) ou encore de minimiser leurs éventuelles conséquences, notre objectif est de tenter de discerner les conduites qui s'inscrivent dans un contexte développemental typique de celles qui s'en éloignent. Pour ce faire, nous avons suivi la proposition de Michaud (1998) qui stipule de privilégier l'expression de « conduites exploratoires » pour désigner les comportements dit « normatifs » de l'adolescence, et de réserver l'expression « conduites à risque » pour désigner les situations problématiques, témoignant d'une inscription du fonctionnement dans la pathologie et/ou d'un (ré)aménagement psychique par la violence (Jeammet & Corcos, 2001). Ce dernier point sera repris en filigrane à la fin de ce chapitre, puis sera plus largement reconsidéré dans le chapitre dédié à l'agir violent.

Poser cette distinction entre conduite exploratoires et conduite à risque ne signifie pas pour autant qu'elles ne partagent pas des caractéristiques communes. A titre d'illustration, la conduite à risque peut tout autant contribuer à la construction identitaire de l'adolescent. En somme, nous supposons que cette dernière correspond à un versant extrême (notamment par son intensité et sa durée) de la conduite exploratoire. Pour résumer, si les conduites exploratoires sont des formes vitales de transgression, de conduites d'essai et d'erreur qui permettent aux adolescents de se construire et se définir, les conduites à risque, quant à elles, peuvent aussi être le signe de difficultés dans la construction de l'identité, le témoin d'un achoppement dans le processus adolescent, la marque d'un conflit non élaboré et/ou l'indice d'une impossibilité à entamer un travail de subjectivation (Schwartz et al., 2011).

1.1.3.2.2. ...aux conduites à risque

Si l'adolescence est rythmée par la prise de risque, il arrive que la mise en danger de soi, et parfois de l'autre, prime sur les fonctions exploratoires et adaptatives, typiques de cette période. Que cherche alors l'adolescent qui défie sciemment le danger, mettant en péril sa vie ? Autrement dit, comment comprendre cette bascule des conduites exploratoires vers les conduites à risque ? Précisons qu'il ne s'agit pas ici de faire l'étiologie des prises de risque mais d'interroger leur(s) signification(s) au regard de l'histoire de vie du sujet. Pour ce faire, il importe d'être attentif au danger véritablement encouru et au contexte dans lequel s'inscrit telle ou telle conduite. Aussi, et bien que le caractère problématique de certaines soit indéniable, cette approche compréhensive permet d'éclairer le sens qu'elles peuvent revêtir pour l'adolescent, sans les réduire exclusivement à des manifestations d'un désordre psy-

chologique. A cet égard, il convient d'expliciter ce que recouvre l'expression « conduites à risque ». Tout d'abord, il faut nous souligner que ces dernières ne se résument pas à un seul type de comportements mais englobent toute une série de comportements disparates, mettant symboliquement ou réellement l'existence en danger, de soi et/ou de l'autre (Le Breton, 2008). Parmi ces comportements, nous retrouvons, entre autres, les comportements extrêmes/ordaliques mais aussi les comportements transgressifs, déviant, délinquants ou encore violents. Malgré cette diversité, plusieurs traits communs les unissent notamment celui de s'exposer à une « probabilité non négligeable de se blesser ou de mourir, de léser son avenir personnel ou de mettre sa santé en péril » (Le Breton, 2008). De plus, les conduites à risque s'enracinent fréquemment dans un sentiment complexe et confus de manque à être. Confronté à l'échec d'accéder à un sentiment de soi valable, l'adolescent baigne dans un monde où l'évidence d'exister apparaît fragile. A défaut de trouver sa place dans son univers (ou pire d'éprouver le sentiment de ne pas lui appartenir), le jeune va se heurter aux limites de ce dernier, en recourant aux conduites à risque, quitte à en payer le prix de son existence. Pourtant, ces conduites ne comportent que très rarement une tonalité suicidaire (Le Breton, 2008). Car la volonté du jeune n'est pas de mourir mais de tenter de se frayer un chemin de sens et surtout de se rassurer face aux doutes qui l'assaillent concernant son sentiment d'exister. Contrairement à ce qu'elles donnent à voir, ces conduites seraient en fait des solutions mises en place par le jeune, pour se débarrasser des tensions internes, et ainsi, éviter de mourir. Appuyons-nous sur une phrase de Le Breton (2008) pour résumer nos propos : il n'est pas question chez ces jeunes « d'une tentative de suicide mais d'une tentative de vivre » ou plutôt de s'autoriser à vivre. Au regard de ces éléments, il semble que la signification sous-jacente des conduites à risque est bien plus complexe qu'elle n'y paraît. Nous pouvons toutefois affirmer qu'elles émergent fréquemment dans des contextes de souffrance, et qu'elles viennent signifier un sentiment d'incomplétude chez l'adolescent. Une autre question s'impose alors : d'où proviendrait ce sentiment douloureux qui met à mal la construction de l'adolescent ? Pour en comprendre l'origine, il faut s'intéresser à l'histoire singulière de l'adolescent, ce qui rajoute une difficulté supplémentaire au vu de l'extrême diversité et variabilité des parcours de vie. D'ailleurs, ce point exemplifie encore notre épistémologie, qui prône la subjectivité et s'oppose à toute généralisation et déterminisme. Aussi, nous ne pouvons détailler - précisément et avec certitude - toutes les causes responsables de l'apparition de ce sentiment, nous ne pouvons que proposer des hypothèses. En respectant cet aspect de notre obédience théorique et à l'égal de plusieurs auteurs (Le Breton, 2008 ; Hachet, 2009 ; Favresse & De Smet, 2011,...), nous avons repéré qu'une hypothèse revenait souvent dans nos tentatives d'explications. Il s'agit de l'environnement, principalement familial, du jeune qui n'aurait pas été suffisamment étayant pour lui procurer un sentiment de complétude et d'évidence d'être soi. En conséquence, l'adolescent se sent mal dans sa famille ou bien il affronte seul des blessures ignorées par les plus proches ou encore il se sent abandonné, insignifiant, discrédité, rejeté, méprisé... (Le Breton, 2008). Les conduites à risque seraient donc

le symptôme d'un univers familial douloureux, dans lequel il est plongé. Tel un prodrome, cette perspective annonce notre deuxième chapitre consacré à l'adolescent et sa famille, plus précisément aux vulnérabilités secrétées par l'environnement familial (actuel et passé).

Finalement, la bascule des conduites exploratoires vers des conduites à risque constituerait une stratégie, instaurée par l'adolescent en vue de pouvoir s'en sortir et de rétablir un sentiment d'identité. En cela, la conduite à risque peut contribuer au sentiment d'identité, mais également survenir en réponse à une forme de défaillance de la construction identitaire, l'un n'excluant pas l'autre, selon Zimmermann et al. (2017). Cette distinction est importante pour comprendre la délinquance juvénile. Les activités exploratoires, limitées à la sphère de l'adolescence, ne doivent pas être considérées de la même manière que celles qui dépassent le cadre de l'adolescence et qui peuvent persister au cours de la vie. C'est pourquoi nous avons choisi de bien les discerner en identifiant d'un côté les conduites exploratoires et de l'autre, les conduites à risque. Dans le premier cas, et comme nous l'avons vu dans la partie précédente, il ne s'agit que d'expérimentations qui permettent - dans le rapport à l'autre - de négocier et de partager une nouvelle définition de soi (Zimmermann & Quartier, 2014) ; alors que dans le deuxième, elles seraient plutôt des épreuves permettant de se sentir exister et/ou d'endiguer provisoirement une souffrance (Schwartz et al., 2015). Dans un cas comme dans l'autre, avant même d'être pathologiques, ces conduites sont avant tout des tentatives d'ajustement et d'adaptation au cours de cette période de transition développementale.

Par ailleurs, au détour de plusieurs lectures d'écrits contemporains sur les conduites à risque, un élément a attiré notre attention. Depuis plusieurs années, ces conduites (tout comme les comportements exploratoires) tendent à se multiplier et à se répandre chez les adolescents, jusqu'à devenir un problème de santé publique (Michel & al., 2006). Selon Delaroche (2004), cette tendance à l'augmentation serait à mettre en lien avec un manque de rites sociaux initiatiques ; manque contre lequel le jeune tenterait de faire face en s'infligeant des épreuves pour (se) prouver sa capacité à l'autonomie et devenir adulte aux yeux des autres. De plus, dans le monde actuel, et plus spécifiquement dans les sociétés occidentales, les adolescents sont désormais soumis à moins de contraintes et bénéficient de plus de liberté et d'autonomie, en ce qui concerne notamment leur devenir. Toutefois, ces contraintes permettaient autrefois de donner un sens à la vie. Sans elles, les adolescents se retrouvent happés par le vide vertigineux qui entoure leur avenir, aussi grisant qu'inquiétant. En quête de donner un sens à leur existence, ils vont alors interroger le signifiant ultime qu'est la mort, pour savoir si vivre a encore une signification (Coslin, 2017). Autrement dit, la recherche délibérée de prises de risques à l'adolescence permettrait de s'assurer d'être bien vivant (et cette pratique est d'autant plus observée chez les adolescents fragilisés par leur environnement). Si défier la mort est indissociable de l'univers adolescent, cela n'en est pas moins dangereux et destructeur pour soi-même et pour les autres (Coslin, 2017) ; tout dépend de l'intensité et de la répétition des conduites utilisées pour éprouver ce besoin

d'immortalité. Ce dernier peut effectivement s'exprimer via des comportements « socialement valorisés » comme les pratiques corporelles, sportives,... mais il peut également se réaliser à travers des comportements beaucoup plus risqués ou déviants, tels que la délinquance, l'automutilation, la prise de médicaments, de drogues, la consommation excessive d'alcool ou encore les pratiques sexuelles sans précaution... Se confirme ici la nécessité de différencier les conduites exploratoires des conduites à risque. Absorbé dans une quête de vertige et de plaisir, les adolescents ont naturellement besoin de vivre des expériences nouvelles et intenses, de ressentir des sensations fortes mais cette quête peut devenir excessive et problématique. Il est donc important de prendre en compte la sensation recherchée et la finalité espérée dans telle ou telle conduite, d'autant que ces dernières peuvent parfois traduire l'externalisation d'un conflit, d'une tension et/ou d'une angoisse chez l'adolescent (probablement confronté à de multiples difficultés sociales, scolaires et/ou familiales). En outre, la recherche répétée d'états émotionnels intenses induit une augmentation et accentuation des comportements risqués, en lien avec une tolérance progressive face au danger initial. C'est dans cette perspective que peuvent apparaître les conduites ordaliques. Au Moyen Âge, l'Ordalie ou « Jugement de Dieu » était une forme de procès qui consistait à soumettre le suspect à toutes formes d'épreuves pour définir son innocence ou sa culpabilité. L'adolescent s'en remettrait ainsi « à une puissance extrême qui déciderait de l'issue d'un comportement, dont la mort est l'enjeu explicite ou implicite » (Coslin, 2017). De cette manière, il questionnerait la mort pour savoir si son existence a encore de la valeur. Les conduites ordaliques correspondent à un versant encore plus extrême de la « conduite à risque » et ouvrent le champ de la clinique addictive. Il est donc essentiel d'être attentif à toutes ces conduites qui tendent vers des conduites pathogènes risquant d'entraîner une réorganisation déviante ou pathologique de la personnalité.

Enfin, et pour conclure cette partie sur l'adolescent et le risque, nous souhaitons souligner qu'il existe une littérature abondante offrant plusieurs pistes explicatives au sujet des conduites exploratoires ou à risque à l'adolescence. Cependant, nous avons fait le choix de nous concentrer sur celles qui présentent un intérêt théorique pour notre recherche. A cet égard, nous avons préférentiellement insisté d'une part, sur le caractère adaptatif et normatif des conduites exploratoires dans le développement de l'adolescent. Et d'autre part, nous avons tenté de mettre en évidence le caractère, certes problématique, des conduites à risques mais aussi adaptatif puisqu'elles sont à la fois la marque d'un conflit mais aussi une tentative de le résoudre. Cette proposition est fondamentale pour notre problématique puisque elle sous-tend le fait que la résolution de la tension interne peut s'effectuer à travers les conduites à risque, parmi lesquelles nous retrouvons les comportements violents. En cela, la violence pourrait constituer une solution face à ces tensions. Il nous faut alors être très précis quant à la violence en question car n'oublions pas que l'avènement pubertaire constitue aussi une violence en soi (Gutton, 1991). A ce stade de notre réflexion, nous ne pouvons plus différer l'explication de cette distinc-

tion entre la violence « normale » de l'adolescence (inhérente au processus pubertaire) et celle, rencontrée à l'adolescence. Cette dernière surviendrait chez un jeune fragilisé par le travail de l'adolescence mais aussi par d'autres sources de vulnérabilité, comme son environnement familial.

1.1.3.3. Le sujet aux prises avec la violence pubertaire : De la nécessité d'une distinction entre violence de l'adolescence et violence à l'adolescence

Nous venons de voir que l'adolescence est une période à risque, marquée par les tensions et les changements brutaux qui engendrent fréquemment des passages à l'acte, prenant la forme de conduites d'oppositions et/ou de transgressions, parfois violentes. Depuis longtemps, il est admis que l'adolescence, dans son principe, contient une forte potentialité de recours à l'agir (Bourcier, 2020). Gutton (1991) parle de violence pubertaire pour exprimer la brutalité des nombreux remaniements qui assaillent le jeune à l'adolescence. L'introduction (voire l'intrusion) de la genitalité et du sensuel dans le corps et la psyché de l'enfant constitue effectivement une violence, celle de l'instinct génital (ou pubertaire) cherchant place dans la psyché, semblant ainsi l'envahir. Gutton (2000) précise que la source de la violence provient autant du fait pubertaire que de sa nouveauté inopinée dans la vie de l'enfant, à présent pubère. Cet évènement incontournable, imprévisible, et qui semble venir du dehors, s'impose violemment au sujet, tel un choc traumatique. L'adolescent apparaît alors contraint mais aussi fragilisé par sa genitalité naissante, d'autant que son surgissement soudain va bouleverser les données de son enfance, les revisiter, parfois même les réécrire. Plus précisément, aussitôt que survenu, le pubertaire se heurte à l'histoire d'enfant du sujet qui entremêle la structuration de son roman familial (actuel et transgénérationnel), l'architecture de sa sexualité infantile, l'édification de ses instances, le dépassement - ou non - de ses complexes (Œdipe, castration), l'émergence de ses angoisses, ... Toutes ces données seront bousculées par ce qui peut être considéré comme le traumatisme pubertaire, pour reprendre la terminologie de Ferenczi (1933). En effet, du fait de l'aspect effractant et perturbateur, l'adolescence et sa phase pubertaire ont bien valeur de traumatisme. Le sujet doit alors reconstruire sa vie à partir de ce traumatisme. En d'autres termes, il doit pouvoir réaliser un travail psychique inconscient d'élaboration.

Entre chaos, désorganisation, déstructuration et réaménagement, élaboration, création, l'adolescence a souvent été conceptualisée de manière binaire, comme en atteste d'ailleurs nos propos précédents. Et pourtant, bien plus qu'un travail de déconstruction/reconstruction, il s'agit pour l'adolescent de trouver des compromis entre le courant infantile et le courant pubertaire, c'est-à-dire de parvenir à concilier ce qu'il a été avec ce qu'il est en train de devenir (Gutton, 2000). Autrement dit, le sujet doit travailler son passé dans le présent afin de l'insérer dans la continuité de son existence. Il s'agit d'une véritable négociation historique au sein de laquelle s'entrecroisent un passé (toujours présent) et un actuel adolescent. Nous mesurons

encore une fois toute l'importance de la scène passée qui vient interférer avec la scène actuelle. Cette précision complète la conception dichotomique de l'adolescence qu'il convient donc de penser comme un travail de déconstruction/reconstruction s'effectuant à partir de « sédiments qui affecteront l'architecture du nouvel édifice » (Birraux, 2000). La rencontre entre ces deux temporalités passé/présent constitue un choc puis une violence que l'adolescent doit rapidement gérer, c'est-à-dire qu'il doit parvenir à trouver un compromis identificatoire (Aulagnier, 1986) pour enfin advenir le sujet de sa génitalité (Gutton, 2000). Cette violence, rappelons-le, est liée à l'introduction de la génitalité dans la vie de l'enfant, elle fait donc partie du processus « normal » de l'adolescence. Pour autant, elle demeure une violence, ce qui signifie qu'elle représente une fragilité pour le sujet. C'est pourquoi il semble important d'interroger son devenir.

La gestion de cette violence légitime, et en conséquence de ses destins, va différer en fonction des ressources internes et externes du sujet. A juste titre, Winnicott (1974) met l'accent sur la « double confiance » que l'adolescent doit avoir dans le Soi et son milieu. Si cette confiance, et donc ces ressources, sont suffisants, le pubertaire impose, certes, une contrainte et provoque un bouleversement (voire remaniement) de l'infantile, mais à terme, il concourt à la structuration psychique du sujet. Dans ce cas, la violence pubertaire sera mise en sens et intégrée dans l'histoire de vie du sujet. Cependant, elle est parfois difficilement élaborable, notamment lorsque l'adolescent présente des vulnérabilités internes (blessures narcissiques, traumatiques,...) et/ou externes (carences familiales, maltraitance,...). Selon Derivois (2010), quand le travail pubertaire bute sur d'autres blessures ou traces traumatiques (en attente ou en souffrance de représentation dans la psyché de l'adolescent), ces dernières tentent un frayage par la mouvance pubertaire. Pour exemple, les traumatismes passés, subis en famille dans l'enfance, utiliseraient les remaniements pulsionnels de la puberté pour s'exprimer (Derivois, 2010). Dans cette configuration, la violence n'est plus uniquement au service de la constitution du Moi et de la subjectivation mais devient une solution face aux impuissances et souffrances primitives. D'une violence pubertaire « ordinaire », l'adolescent peut donc basculer vers une violence problématique (pathologique ou délinquante).

Compte tenu de ces différentes significations que peut emprunter la violence adolescente, Marty et al. (2001) ont proposé de distinguer la violence *de* l'adolescence de la violence *à* l'adolescence. Si la première est liée à l'évènement pubertaire, (ce que Gutton (1991) nomme la violence pubertaire), la deuxième signe l'échec du travail d'*adolescens* (Marty & al., 2001). Ainsi, face à l'épreuve du pubertaire, certains adolescents résistent et s'accrochent aux investissements narcissiques de l'enfance ; alors que d'autres - aux assises narcissiques fragiles - ne peuvent lutter contre l'invasion pubertaire et se voient recourir à l'agir pour tenter de sauvegarder leur narcissisme. D'ailleurs, Winter et Villerbu (2011) envisagent la délin-

quance chez l'adolescent « comme un aménagement⁸ possible du processus pubertaire répondant à un déclin, voire un manque à être de la figure paternelle » (Winter & Villerbu, 2011). Il s'agit ici d'un abord singulier de la problématique délinquante adolescente qui semble être positionnée entre normal et pathologique, comme pour refléter une tentative de négociation théorique. En effet, cela retentit comme un compromis entre « d'un côté, une adolescence normalement marquée par une remise en cause des repères identificatoires parentaux et de l'autre, des conduites transgressives » (Winter & Villerbu, 2011). Là où la violence de l'adolescence (en lien avec le processus pubertaire) discute l'existence d'une figure d'autorité, la violence à l'adolescence, soit la délinquance, en signerait la défaillance voire l'échec du processus adolescent. Autrement dit, il existerait une violence dite « normale » et une violence « inhabituelle », ce qui permet de poser cette distinction entre violence *de* l'adolescence et violence *à* l'adolescence. Par ailleurs, cette violence *à* l'adolescence se décline elle-même en plusieurs modalités, entre autres, pathologique ou délinquante. Au vu de notre objet de recherche, nous avons opté pour l'étude approfondie du versant délinquantiel, ce qui ne signifie pas pour autant que le versant psychopathologique est moins important. Nous pensons notamment aux travaux de Jeammet (2005) sur les conduites d'auto-sabotage à l'adolescence (telles que l'anorexie, les scarifications,...), ouvrant ainsi le champ du masochisme. En dépit du caractère fondamental de ces éléments, nous devons présentement en faire l'économie pour nous recentrer sur notre thématique de recherche. Retenons pour le moins qu'il apparaît nécessaire de penser l'existence non pas d'une seule et unique violence mais de plusieurs.

Ainsi, le processus adolescent implique de fait une violence en lien avec le pubertaire, qu'il convient toutefois de bien distinguer de la violence *à* l'adolescence, vers laquelle nous allons tendre dans le troisième chapitre de notre travail. Par ailleurs, plusieurs auteurs (Cahn 1987, Balier 1988 ; 2005 ; Birraux, 2000 ; Jeammet, 2001 ; Marcelli & Braconnier, 2013 ; Bourcier, 2020) partagent, de façon manifeste ou implicite, cette conceptualisation dichotomique de la violence. Pour eux, les violences adolescentes représentent un cas très particulier qui, malgré leur diversité, peuvent se regrouper selon ces deux catégories fondamentales. Alors que la première (liée à la violence pubertaire) a été largement explicitée dans cette partie, nous avons volontairement fait l'impasse sur la deuxième qui sera abordée ultérieurement. Pour l'heure, il est temps de conclure ce premier chapitre en revenant sur un élément qui a plusieurs fois retenu notre attention. Nous avons effectivement repéré que les vulnérabilités passées entrent souvent en collision avec les vulnérabilités actuelles de l'adolescent, ce qui semble précipiter et/ou accentuer la violence à l'adolescence. Gadeau (2016) permet de compléter ces propos en ajoutant que cette

⁸ Nous aurons l'occasion d'approfondir cette notion d'aménagement dans notre troisième chapitre, notamment lorsque nous aborderons le concept de « l'aménagement psychique par la violence » de Jeammet et Corcos (2001).

dernière « se voit dotée d'une double valence, présente et passée, qui conjoint un passé qui n'a pas été vécu comme tel par le sujet à un présent qui imprime sa marque différentielle ». Cette dernière considération nous renvoie au questionnement princeps qui a initié cette recherche, à savoir que la non-élaboration de traumatismes transgénérationnels passés viendraient se rejouer dans l'actuel adolescent. Cette hypothèse vient également convoquer la famille, déjà maintes fois sollicitée, mais jamais vraiment approfondie. Nous avons donc décidé de lui consacrer un chapitre - entre l'adolescence et l'agir violent - puisque qu'elle apparaît déterminante dans la construction de l'adolescent et qu'elle secrète aussi ses risques et ses vulnérabilités.

SYNTHÈSE DU CHAPITRE 1 : « Clinique de l'adolescence : continuité, rupture, vulnérabilité et/ou paradoxe ? »

L'adolescence se présente comme une notion relativement récente ; et pourtant tout - ou presque - semble déjà avoir été dit sur cette période de transition, de passage, de mutations, de transformations, de réaménagements, de réactivation œdipienne ou encore de mise en acte des conflits archaïques réactualisés dans et par le réel. Néanmoins, ce chapitre vient illustrer toutes les controverses qui s'animent encore autour de ce concept inconstant, un concept qui a la particularité de s'adapter, de se renouveler car il est avant tout une construction. Or, dès lors qu'un concept est une construction, rien n'est plus aisé que de le déconstruire. C'est la tâche que nous nous sommes proposées d'accomplir tout au long des premières pages de ce travail, et qui nous a permis de faire émerger plusieurs constats.

Tout d'abord, plusieurs dimensions (historique, sociale, anthropologique,...) doivent nécessairement être prises en compte pour appréhender au mieux l'adolescent actuel. Et assurément, ce concept ne peut se comprendre sans l'éclairage psychanalytique (Emmanuelli, 2016), en ce sens qu'il permet de le considérer en tant que processus « dont les issues sont diverses et la temporalité d'élaboration variable » (Emmanuelli, 2005). En effet, l'adolescence n'est pas uniquement un passage de crise, de conflits et/ou de rupture mais reste synonyme de vulnérabilités et de fragilités, du fait notamment des nombreux remaniements (cf. malaise adolescent).

De plus, l'adolescent est tributaire d'une articulation entre son histoire, sa structure et la conjoncture (Jeammet, 1994). Comme le suggère Amic (2002), il apparaît fondamental d'appréhender cette clinique selon trois registres : « celui intrapsychique d'un sujet entré en processus d'adolescence ; celui intersubjectif où l'adolescent se trouve pris dans des liens ; enfin celui trans-subjectif qui appréhende la situation de l'adolescent dans son environnement institutionnel et social ». Cette clinique apparaît complexe car par-delà un adolescent singulier, elle met en évidence tout « un processus de transmission de l'expérience humaine dans les temps chronologique et psychique » (Derivois, 2010).

Qui plus est, elle se caractérise par une période d'entre-deux, de paradoxes, de transitions, ce qui en fait une période à risque qui doit aussi être appréhendée en termes de vulnérabilités (remaniements, expérimentation, prises de risques, transgressions). Enfin, la façon dont l'adolescent gère cette période d'entre-deux est révélatrice de la qualité des éléments intériorisés pendant l'enfance (Vavassori & Harrati, 2007). Si ces derniers ne sont pas suffisamment efficaces, l'adolescent ne sera pas à même de faire face aux conflits qui pourront alors trouver une issue dans les conduites à risque, notamment dans le recours à l'acte. Cette hypothèse ouvre notre réflexion vers l'importance de l'environnement primaire, au sein duquel le sujet évolue et tente de se construire.

Ainsi, ce long travail de déconstruction nous a amené à introduire un nouveau questionnement : **En quoi la famille peut-elle constituer une autre source de vulnérabilité ?**

1.2. CHAPITRE 2 : « UN ADOLESCENT SEUL, ÇA N'EXISTE PAS »⁹

Pour titrer notre deuxième chapitre, nous avons choisi cette analogie avec une célèbre citation de Winnicott (1947), ceci afin de mettre en avant l'influence/importance de l'autre dans la construction de l'adolescent. Cet autre représente à la fois une réalité familiale actuelle mais aussi (et surtout) une réalité transgénérationnelle passée. Ces deux scènes qui s'entrecroisent continuellement, peuvent toutes deux comporter des souffrances voire des traumatismes, qui seront - consciemment ou non - transmis à la descendance. Qui plus est, elles sont particulièrement sollicitées à l'adolescence, puisque le jeune, en pleine quête identitaire, est amené à convoquer ses histoires familiale et ancestrale. Ces dernières sont déterminantes pour son devenir et surtout pour advenir adulte. L'objectif de ce chapitre est donc de montrer en quoi l'adolescence est un processus transversal mais aussi qu'il s'agit d'un moment propice au dévoilement de traces traumatiques héritées du passé, pouvant se rejouer dans l'actuel adolescent.

⁹ Analogie avec célèbre citation de Winnicott, D. W., (1947) : « un bébé, ça n'existe pas » et repris par Golse, B. (2012) : « Un adolescent tout seul, cela n'existe pas ».

Résumé de la sous-partie 1.2.1. : « L'adolescence, un processus transversal complexe ».

Situé entre l'enfance et l'âge adulte, l'adolescent est également positionné à l'entrecroisé des générations. Il doit alors pouvoir composer avec plusieurs scènes - familiale et transgénérationnelle - qui entremêlent le passé, le présent et le futur. Or, conjuguer ces différentes temporalités n'est pas sans risque pour l'adolescent, et ce d'autant plus, lorsque ce dernier est confronté à un passé traumatique. Le passé représente parfois une menace pour le présent, un présent qui est d'ailleurs déjà fortement fragilisé par les processus pubertaires, ce qui augure souvent un futur incertain. En poursuivant nos lectures, nous avons constaté que l'adolescence réveille certaines problématiques familiales (actuelles et passées) en raison des processus pubertaires qui viennent mobiliser les liens et le maillage familial. Cette mobilisation de l'histoire et des relations familiales peut révéler des malaises, des non-dits, des déchirures, des conflits, des humiliations familiales... Ces éléments sont ensuite transmis aux générations suivantes par différentes modalités. Nous allons examiner, entre-autres, les transmissions transgénérationnelle (génération à distance) et intergénérationnelle (en contact) mais aussi les transmissions consciente (récit libre, direct, oral, traditions, souvenirs,...) et inconsciente (communication infraverbale, de corps-à-corps (Aulagnier, 1975),...). Parmi ces modalités, la transmission transgénérationnelle inconsciente est bien souvent celle à l'origine des souffrances du sujet. Car des reliquats ancestraux peuvent se transmettre inconsciemment de génération en génération, même en l'absence de ceux qui les ont vécus. De fait, il apparaît indispensable de considérer à la fois les scènes familiale et transgénérationnelle, dans lesquelles peuvent s'exprimer ce que nous pouvons qualifier, à l'instar de Bantman (2009), des « traumatismes transgénérationnels ». Utiliser cette terminologie n'est pas anodin et implique nécessairement de revenir sur la clinique du traumatisme pour en préciser les tenants et les aboutissants. Nous évoquerons alors dans une deuxième sous-partie les traumatismes en héritages, d'autant qu'ils constituent, selon nous, une source de vulnérabilité pour l'adolescent en construction.

1.2.1. L'adolescence, un processus transversal complexe

Dès sa naissance, l'enfant baigne dans un environnement familial. Il appartient aussitôt à une lignée et prend part à une histoire ; histoire construite bien avant sa naissance, avec laquelle il devra composer et qui perdurera après sa mort. Entre scène familiale et scène transgénérationnelle, nous allons voir en quoi l'adolescence est un processus transversal complexe, qui inclut le passé infantile de l'adolescent et son futur mais aussi ses générations antérieures (parents, grands-parents, ancêtres) et son éventuelle progéniture. Nous allons commencer par décrire la scène familiale puis nous évoquerons la scène transgénérationnelle. Pour chacune, nous reviendrons d'abord sur des éléments définitionnels généraux pour ensuite envisager leurs éventuelles ratés et problématiques, ce qui associés au processus de l'adolescence, pourraient constituer une autre source de vulnérabilité.

1.2.1.1. La scène familiale : entre nécessité et risque pour la subjectivité

1.2.1.1.1. Généralités sur la famille

Éléments de définition et fonctions fondamentales de la famille

La famille est la principale structure d'organisation des êtres humains. Indispensable au bon développement de chacun, elle est considérée comme l'environnement primaire, puisqu'il s'agit du premier environnement dans lequel le sujet interagit avec d'autres personnes, dans lequel il apprend des valeurs, des principes, des normes, une culture. C'est aussi l'environnement social où les enfants gagnent la sécurité, le respect et l'amour. Dans ce premier lieu de socialisation, les relations précoces s'y déploient, l'expérience des affectivités s'y construit et les fondements du sentiment de sécurité interne s'y développent notamment par les comportements d'attachement.

La famille constitue ainsi un pilier central sur lequel l'enfant doit pouvoir s'étayer pour se construire. Elle joue donc un rôle décisif dans le développement de l'identité et de la personnalité de l'enfant. De plus, chaque famille est unique, elle possède un langage qui lui est propre, une histoire ainsi que des coutumes et des traditions particulières que l'enfant apprend dans les actions quotidiennes. La famille crée un certain contexte dans lequel chaque membre évolue, s'identifie et qui imprénera le fonctionnement mental et émotionnel de l'enfant, et de manière plus globale, l'ensemble de son monde interne (Nicolò & Strinati, 2007).

Au sens étymologique, la famille se définit comme un ensemble de personnes vivant sous le même toit. Cette première définition, plutôt simpliste, ne

prend en compte que l'aspect physique, matériel, au détriment des dimensions d'apparentés, de liens psychiques, filiatifs,... Poursuivons avec une deuxième définition, tout aussi évidente : « la famille c'est l'ensemble uni [par un lien de parenté ou d'alliance] que forment le couple parental et leur(s) enfant(s) » (Vallon, 2006), et qui inclut l'ensemble des générations successives descendant des mêmes ancêtres, c'est-à-dire une lignée. Cette définition, plus complète, reste tout de même très élémentaire. La famille, en psychologie notamment, est un concept beaucoup plus complexe dont la signification évolue constamment au fil du temps mais aussi selon les contextes sociaux, économiques et culturels. De nombreuses définitions lui ont ainsi été attribuées selon les disciplines, les cultures et les époques. Du fait de cette diversité des temps et des espaces, le mot famille ne désigne pas un objet précis, son sens apparaît excessivement vague. C'est pourquoi des historiens ont tenté d'en préciser le sens, en y associant des qualificatifs tels que « conjugale », « nucléaire », « recomposée », « élargie » (Denéchère & al., 2017). Malgré cet effort de précision, la famille demeure un champ vaste et complexe. Et pourtant, l'une de ses fonctions principales semble rassembler les plus grandes disparités conceptuelles et définitionnelles. En effet, la famille représente avant tout une institution ayant pour visée fondamentale de répondre aux besoins des enfants et d'établir des relations capitales pour leur devenir et leur développement physique, social, identitaire, psychique... Selon Lefebvre (2000), « la famille est l'instance de base de la société, là où s'expérimente et s'organise le paradoxe du devenir individuel : appartenir et s'autonomiser, ressembler et se différencier ». Elle est à considérer comme un lieu ressource dans lequel chaque membre peut puiser pour faire face aux situations douloureuses, pour rebondir face aux traumatismes de la vie et pour continuer à donner et trouver du sens à son existence. La famille ne se résume donc pas à un simple lien de sang, elle est un espace où les transitions s'effectuent, la symbolisation se construit, le sentiment d'identité personnelle s'élabore et les stratégies d'attachements se mettent en place (Vinay & Zaouche-Gaudron, 2017). En somme, elle est le socle sur lequel s'origine nos capacités à être en lien avec l'humanité.

Par ailleurs, la famille n'est pas constituée uniquement par la relation parents-enfant, elle inclut aussi les liens horizontaux de l'expérience fraternelle (quand l'enfant n'est pas unique bien sûr). En effet, la famille est aussi composée d'enfants qui tissent des liens spécifiques entre eux et mettent en place des attitudes, des besoins et des désirs, créant ainsi une dynamique singulière et collective aux relations familiales.

Le lien fraternel

Souvent délaissée du roman familial, la problématique fraternelle commence à prendre un certain intérêt vers la fin du XX^{ème} siècle, en psychologie notamment. En partant d'une définition très simple, la fratrie correspond à l'ensemble des frères et des sœurs d'une famille. Plus exactement, cela renvoie aux enfants issus d'un même couple mais aussi aux personnes ayant un seul parent en commun ou encore ayant des liens d'adoption ou de recomposition. Par conséquent, les liens de sang ne

sont pas les seuls constitutifs des relations affectives entre les membres de la fratrie. Plusieurs processus sont en jeu dans les relations fraternelles, tels que la différenciation Moi/autrui, la rivalité, la solidarité/complicité, l'influence ou encore la compétence imaginative. Par ailleurs, selon la position de l'enfant dans sa fratrie et la différence d'âge entre les enfants, les processus psychologiques à l'œuvre seront différents. En effet, à sa position dans la fratrie, correspondrait pour chaque enfant un rôle spécifique à l'intérieur du groupe familial. Ce rôle exercerait sur l'enfant des pressions pouvant encourager ou non le développement de certaines caractéristiques personnelles et certains comportements. Ainsi, l'aîné aura davantage des comportements de protection (identification au rôle parental), alors que le puîné manifestera davantage des comportements d'opposition car il n'est pas, comme les aînés, dans une situation où tout semble possible.

En outre, il semble désormais établi que les liens familiaux ne se réduisent pas aux seules relations parentales, les relations qui se nouent entre les frères et sœurs ont une spécificité et dynamique singulière. Ces liens dynamiques, fluctuants et évolutifs remplissent trois fonctions principales : « une fonction d'attachement, de sécurisation et de ressource, une fonction de suppléance parentale et une fonction d'apprentissage des rôles sociaux et cognitifs » (Meynckens-Fourez, 2004). La fratrie est également un lieu d'expérimentation de l'identité sociale. En effet, les relations qui s'y jouent influenceront le devenir relationnel de la personne. Enfin, la fratrie constitue le plus souvent un lien permanent et stable où la construction du sentiment de sécurité interne peut se déployer comme une ressource, et ce d'autant plus quand le couple parental rencontre des difficultés conjugales. La fratrie apparaît donc comme un lieu de construction et de ressource important. De plus, face à des événements difficiles, voire des traumatismes familiaux, ce sont souvent les liens fraternels qui contribuent à y faire face. Ces liens peuvent constituer de véritables ressources face à l'adversité mais ils peuvent aussi être mis à mal par certaines situations, comme lors de rupture du couple parental. En effet, cette séparation conjugale peut également impliquer une séparation de la fratrie qui s'accompagne parfois d'une redéfinition de ses contours et de ses liens. D'ailleurs, suite aux changements qui s'opèrent dans les familles depuis plusieurs décennies (entre autres les ruptures des couples parentaux, les recompositions familiales,...), les fratries semblent être devenues des ensembles complexes, aux frontières floues. En effet, elles peuvent être décrites selon différentes définitions, à savoir enfants de même(s) parent(s), enfants partageant le même logement à un moment donné de leur vie, etc... Il apparaît encore plus compliquée aujourd'hui de définir les fratries alors même que les familles ne cessent d'évoluer, avec une taille moyenne en baisse, un nombre de parents seuls et d'enfants uniques en hausse ainsi qu'une multiplication des modèles de familles recomposées ou monoparentales (Toulemon, 2012). Aussi, il convient de revenir, plus précisément, sur ces changements survenus au sein des familles, au fil du temps.

La famille, retour sur l'évolution d'une entité dynamique

L'évolution de la famille peut se mesurer par des indicateurs tels que le nombre de mariages, de naissances, de naissances hors mariage ou encore de séparations ou de divorces. Ces différents éléments permettent de porter un regard sur les changements relatifs à la famille qui n'a cessé de se modifier au cours des années voire des siècles. Par conséquent, ses fonctions ont également évolué, bien qu'elle en conserve une des plus fondamentales : celle de répondre à une série de besoins et de construire des relations essentielles pour le devenir de l'enfant, sa construction et son développement psychique. La famille représente encore, et avant tout, ce qui sert de pilier au sentiment d'appartenance de chacun. Toujours aussi primordiale dans la construction du sujet, elle organise nos manières de penser, de se comporter et notre système de valeurs. Malgré ses transformations et ses évolutions, la famille conserve des fonctions de protection, de sécurisation et de garant de la construction identitaire de l'enfant (Vinay & Zaouche-Gaudron, 2017).

La famille contemporaine a aussi connu quelques changements. Son histoire révèle qu'elle s'est construite progressivement comme un espace privé où les membres de la famille ont eu de plus en plus d'intérêts à être ensemble, à partager une intimité et à être plus attentifs à la qualité de leurs relations. Cette prise de distance avec l'espace public est à mettre en lien avec l'augmentation du poids de l'affectif dans la régulation des rapports intrafamiliaux. La famille est désormais relationnelle et chaque membre a une individualité plus importante qu'auparavant, c'est-à-dire que les liens de parenté reposent moins sur la propriété, les biens communs au groupe familial ainsi que l'héritage (Vinay & Zaouche-Gaudron, 2017). Autrement dit, les relations primes désormais sur l'aspect matériel.

Des familles patriarcales aux familles traditionnelles ou encore aux nouvelles modalités contemporaines de faire famille (famille monoparentale, famille homoparentale, famille recomposée,...), le modèle familial a incontestablement changé et change encore, comme l'attestent plusieurs travaux contemporains qui émanent principalement de sociologues, d'historiens, mais également de psychologues et de psychanalystes. Ainsi, la pluralité des structures familiales et des modes de fonctionnement nous amène à une remise en question continuelle des conceptions traditionnelles de la famille. Ces réflexions s'inscrivent dans un questionnement plus large concernant l'évolution de nos sociétés occidentales et le passage de la « modernité » à la « postmodernité », période dans laquelle nous nous situons aujourd'hui. Au-delà de ces évolutions sociétales, il convient de préciser que la famille est elle-même soumise à un processus de transformation/évolution. En effet, il s'agit d'une entité dynamique qui s'adapte en fonction des événements externes rencontrés mais aussi au gré des changements de ses membres. En plus d'être fragilisée par des situations complexes, telles que la précarité, le deuil, l'exil,..., la famille peut également être mise à mal lors de certaines étapes développementales de l'un de ses membres. L'adolescence en est l'illustration typique. Les bouleversements spectaculaires qui affectent le sujet adolescent impactent tous les autres membres, créant et/ou révélant ainsi parfois un malaise dans la famille.

1.2.1.1.2. La famille à l'épreuve de l'adolescence

Il est communément admis que l'adolescence est une période colorée par de nombreux remaniements. Néanmoins, il est moins souligné que la famille vit autant de bouleversements que l'adolescent. Pourtant, l'avènement de la puberté chez l'un des membres d'une famille va affecter tous les autres de la famille. Comme le précise Lebrun (2012), l'adolescent évolue au sein d'un *corps familial* qui subit les changements pubertaires autant que l'adolescent lui-même. Il apparaît alors essentiel de considérer les répercussions de l'expérience adolescente sur l'ensemble de l'univers familial en termes d'environnement élargi (Jeammet, 1997).

D'ailleurs, nous avons déjà brièvement pu constater dans notre chapitre précédent que « l'adolescence représente à la fois une crise individuelle et une crise familiale » (Bantman, 2009, p.72). Il s'agit d'une crise implantée par un sujet adolescent au sein d'une famille et qui se propage à tous ses membres, mettant à l'épreuve les limites de chacun. La famille toute entière est alors aux prises avec l'adolescence et doit composer avec ce processus qui modifie non seulement les places de chacun mais aussi leurs liens. Le pubertaire retentit comme une effraction, et parfois même comme une rupture, qui va venir perturber l'équilibre familial. Se pose alors la question de savoir comment la famille peut-elle rétablir une certaine homéostasie et retrouver ses capacités à créer du lien, à communiquer, à partager. Selon Konicheckis (2010), chaque famille « contiendrait et transformerait avec plus ou moins de bonheur ce qui arrive à l'enfant devenu pubère ». La traversée de cette étape développementale s'effectue différemment selon les familles, avec plus ou moins de dommages. Un élément fondamental peut influencer le dépassement de cette crise familiale, il s'agit du vécu des parents de leur propre adolescence. En effet, cette période peut entraîner la réminiscence de l'adolescence parentale avec ses réussites mais aussi ses échecs et ses ratés. La remobilisation de leur expérience adolescente, à travers des mécanismes d'identification projective peut entraîner une réémergence d'images, de souvenirs et d'émotions, parfois tus jusque-là voire refoulés. Dans le contexte d'interaction parent-enfant, ces mécanismes ne sont pas nécessairement pathologiques ; bien au contraire, ils peuvent être structurants et au service de l'empathie avec les besoins de l'adolescent. Mais parfois, ils peuvent révéler des conflits et/ou des traumatismes non élaborés de l'histoire des parents, soudain réactualisés et peut-être remaniés grâce à l'adolescence de leur(s) enfant(s). Ces traumatismes du passé risquent alors d'entraver l'actuel familial, créant ainsi plusieurs problématiques. Par exemple, nous pouvons observer une confusion lorsque les parents se (re)trouvent, par retournement, à des places d'enfants et/ou d'adolescents de leurs propres parents, dont la présence fantomatique empiète sur le présent du sujet « réellement » adolescent. Cette situation peut donner lieu à une « parentalité confuse », comme le développent Darchis et Decherf (2000).

Ainsi, au cours de l'adolescence, toute la famille se voit remaniée sur fond de projections qui font le lit, bien souvent, de conflits inter et intra générationnels. L'événement adolescence se caractérise donc par un processus de réorganisation

psychique individuelle qui s'inscrit également dans le groupal familial mais aussi généalogique. Par conséquent, l'adolescence serait un processus intra et intersubjectif où se conjuguent passé, présent et futur. Selon, Eiguer (2001), il s'agit d'un moment privilégié où les avatars de l'histoire transgénérationnelle font irruption.

Notre intérêt s'est porté vers les traumatismes passés non élaborés, néanmoins leurs conséquences sur l'actuel sont parfois telles qu'ils entraînent d'importantes problématiques au sein de la famille, et ce même avant l'adolescence de l'un des membres. Ces dernières peuvent se manifester à travers des comportements maltraitants ou prendre la forme de diverses violences. Souvent, elles traduisent la détresse des parents, empêchés dans leur fonction parentale du fait de conflits passés non résolus. Par conséquent, nous ne pouvons faire l'impasse sur ces dysfonctionnements familiaux, source de souffrances, et qui impactent inévitablement l'enfant qui grandit/a grandi en son sein.

1.2.1.1.3. Alés et avatars familiaux

La famille, pourtant nécessaire, est (ou devient) parfois un lieu de souffrances, un lieu où se manifestent toutes formes de violences et/ou de négligences. Ces dernières sont extrêmement diverses et variées. Tantôt visibles, tantôt insidieuses, elles peuvent s'exprimer par des violences physiques, verbales, sexuelles, psychologiques mais aussi par des carences affectives, relationnelles, sanitaires, éducatives et sociales, une absence d'organisation et de repères dans la vie quotidienne, des situations de crises fréquentes, des négligences, etc... A cette diversité d'expressions de la défaillance parentale, s'ajoute une importante disparité au niveau des réactions et des conséquences sur l'enfant victime. En effet, le retentissement de chaque événement est éminemment singulier, et par conséquent, pour un même événement vécu, la résonance ne sera pas nécessairement traumatique pour chaque sujet. Néanmoins, lorsque ces derniers surviennent au cours de l'enfance, qui plus est au sein de la famille (un environnement qui se doit d'être sécuritaire), les conséquences sont bien souvent considérables. D'ailleurs, plusieurs études (Lachaussee, Bednarek, Absil & Vanmeerbeek, 2012 ; Tursz, 2013) témoignent de manière unanime que les violences et/ou les maltraitances vécues pendant l'enfance, génèrent - au-delà des atteintes physiques - de lourdes conséquences sur tous les aspects de la vie, et ce à court, moyen et long terme. Nous relevons notamment les conséquences psychologiques qui apparaissent extrêmement variées. A l'adolescence notamment, des troubles spécifiques, peuvent apparaître tels que des troubles du comportement alimentaire. A plus long terme, les traumatismes survenus dans l'enfance peuvent entraîner des répercussions sur la construction identitaire, sur la personnalité, sur les modes de relations à l'objet, sur les assises narcissiques ou encore sur les processus de subjectivation. Au niveau social, les traumatismes survenus au cours de l'enfance peuvent avoir un retentissement sur l'ensemble de la sphère sociale de l'adulte, ce qui se manifeste par un retrait social, une difficulté à tisser des relations durables et stables, des problèmes relationnels, un isolement. Nous observons éga-

lement chez les individus victimes de maltraitance, des conduites antisociales telles que des vols, une consommation de substances illicites, un enrôlement dans des gangs, une participation à des activités sexuelles déviantes, un comportement à risque voire des conduites ordaliques. Concernant la sphère sexuelle, d'une manière générale, la violence subie pendant l'enfance a une incidence néfaste sur la perception que l'enfant a de la sexualité. Elle réduit sa capacité de fixer des limites appropriées et elle lui inspire une attitude négative ou craintive à son égard. Même si ce sont surtout les agressions sexuelles qui vont avoir des conséquences sur la vie sexuelle ultérieure, d'autres formes de mauvais traitements, tels que la négligence, peuvent également avoir un impact. Ainsi, il arrive qu'un enfant négligé recherche très tôt une intimité sexuelle pour combler un besoin d'intimité parentale non satisfait. Cette sexualité précoce engendre parfois d'autres problématiques comme le risque de grossesses à l'adolescence ou la transmission de maladies sexuelles. Les expériences traumatiques vécues pendant l'enfance peuvent donc impacter diverses sphères (scolaire, professionnelle, sociale, familiale, conjugale, etc.) et engendrer de multiples conséquences psychiques (anxiété, dépression, toxicomanie,...) ou somatiques (maladies auto-immunes, obésité, fatigue chronique,...). Il serait probablement fastidieux de toutes les citer. Aussi, nous ne négligeons pas les éventuels impacts des expériences traumatiques sur le sujet mais nous avons expressément choisi de nous focaliser sur leurs retentissements au niveau de la constitution des objets internes. Plus précisément, nous souhaitons questionner ce qu'il advient lorsque les objets primaires (et en conséquence, les liens objectaux) sont défailants.

1.2.1.1.4. Défaillance des objets primaires et défaut d'intériorité

L'environnement familial primaire revêt un rôle primordial dans la construction globale de l'enfant. Compte tenu d'une « appétence relationnelle de l'être humain » (Jeammet, 1980), l'enfant ne peut se passer d'échanges avec son environnement pour se développer. Son Moi est alors particulièrement dépendant de ses objets d'investissement qui constituent le support de mouvements d'incorporation et d'introjection (Jeammet, 1980 ; Givre, 2012). Ces concepts sont souvent décrits en association, pourtant il est important de bien les distinguer, ce que s'est particulièrement attachée à effectuer Torok (1968) d'abord seule, puis rapidement soutenue par Abraham (Abraham & Torok, 1978). Pour comprendre cette différenciation fondamentale, il convient de revenir sur les définitions spécifiques de chacun de ces concepts. Le concept d'introjection a été introduit en 1909 par Ferenczi qui est également à l'origine de la notion d'introjection des pulsions, opposée à celle d'incorporation de l'objet. Ces considérations seront reprises par de nombreux auteurs (Freud, 1915 ; K. Abraham, 1924 ; Klein, 1932) jusqu'à ce que Torok (1968) rapidement secondée par Abraham (Abraham & Torok, 1978) apportent une contribution éclairante sur cette distinction incorporation/introjection. Si la première est associée au corps, la deuxième concerne les mouvements d'intériorisation opérant au niveau psychique (intériorité psychique). D'ailleurs, l'incorporation précède

l'introjection. Avant d'introjecter (c'est-à-dire d'intérioriser l'objet psychiquement), tout sujet incorpore, en d'autres termes, nourrit le fantasme d'absorber l'objet dans son corps. Abraham & Torok (1978) proposent le terme d'« inclusion » pour désigner le processus lié au fantasme d'incorporation, lui-même lié à un échec partiel du processus de l'introjection. En effet, pour ces deux auteurs, l'introjection n'est possible qu'à partir de l'expérience de la séparation. Si cette dernière ne peut advenir, autrement dit, si la perte constitue un obstacle insurmonté, alors l'incorporation prendra la place de l'introjection manquée (Ciccone & Lhopital, 2019). Pour Abraham et Torok (1978), l'incorporation de l'objet signifie qu'une partie de la relation à cet objet ne pouvait être pensée. Mais s'il y a introjection, cela témoigne du fait que le travail de deuil a pu aboutir, la perte peut être parlée et l'absence représentée. A cet égard, « l'incorporation est imaginaire et hors langage, alors que l'introjection est symbolique et verbalisable » (Abraham & Torok, 1978). Ces propos permettent d'illustrer que contrairement à l'incorporation, l'introjection n'est pas un fantasme mais un processus psychique qui consiste à intérioriser les objets du monde environnant. Ces mouvements - incorporation et introjection - peuvent tous deux se réaliser par identification, processus par lequel le sujet se transforme, se construit en assimilant une caractéristique, un trait ou un attribut de l'objet. L'association avec le processus identificatoire pose une nouvelle distinction en ce sens que l'incorporation serait sous-tendue par un processus d'identification projective et l'introjection par un processus d'identification introjective (Ciccone & Lhopital, 2019). Aussi, l'objet introjecté est considéré comme l'aboutissement d'un processus (introjectif) intégrateur par lequel le Moi s'enrichit, se déploie et croît. Alors que l'objet incorporé est envisagé comme le résultat d'un processus identificatoire (projectif) aliénant qui contraint le Moi. Toutefois, le Moi se rassemble à l'intérieur de l'objet incorporé, c'est pourquoi l'incorporation est nécessaire à l'introjection, et par extension, l'identification projective est nécessaire à l'identification introjective (Ciccone & Lhopital, 2019). Le passage du statut d'objet incorporé à celui d'objet interne introjecté constituerait l'essence même du développement psychique. Nul doute qu'il serait pertinent d'appréhender plus en détail ce passage. Cependant, il demeure très complexe et le développer nous éloignerait grandement de notre objet de recherche alors qu'il nous faut, au contraire, nous recentrer. Ce qui nous amène au dernier point développé par Torok (1968) : l'introjection de la pulsion opère au grand jour par nomination, tandis que l'incorporation de l'objet se soustrait à tout regard, le secret étant de rigueur. Pour rappel, l'incorporation est hors langage, et fonctionnerait alors comme « une mise en crypte au sein du moi » (Torok, 1968). À partir de cette hypothèse, Torok va développer, avec l'aide d'Abraham, sa théorie de la crypte et du fantôme. Selon cette théorie (que nous serons encore amenées à solliciter pour notre recherche), le fantasme d'incorporation perpétue un plaisir clandestin et honteux et en fait un « secret intrapsychique » (Abraham & Torok, 1978). Se distingue alors deux configurations (ou deux types d'incorporation) selon que le refoulement est propre au sujet (événement traumatique vécu par le sujet lui-même) ou qu'il lui est été transmis à son insu par un parent (cf. traumatisme transgénéra-

tionnel). Dans les deux situations, l'élément étranger est encrypté dans le Moi mais il se traduit spécifiquement dans la seconde par un « effet de revenance », de retour du fantôme dans l'inconscient qui témoigne alors d'une incorporation (garder en soi une part de l'objet perdu), suite à un défaut d'introjection. Ainsi, l'incorporation signe l'échec du processus d'introjection, et si elle perdure, maintient le sujet, la famille et les générations suivantes dans la dépendance à un objet perdu.

Nous avons envisagé le processus d'introjection à travers la dichotomie incorporation/introjection. Il nous faut également préciser que ce processus œuvre en symétrie avec la projection qui elle, réalise le mouvement inverse puisqu'elle se caractérise par l'expulsion hors du Moi des tendances internes déplaisantes. A l'instar d'Heimann (1952), « ces mécanismes d'introjection et de projection ne constituent pas seulement un aspect essentiel de la fonction du moi, ils sont la racine du moi, l'instrument de sa formation même ». Aussi, en tant qu'il participe à la « fabrique » du moi, le concept d'introjection apparaît fondamental pour se représenter la construction même de l'appareil psychique ainsi que son fonctionnement. Et bien que nous l'ayons considéré dans son acception restreinte, nous avons tout de même pu repérer que l'établissement d'objets internes s'opère à travers l'expérience de rencontre et de lien avec un objet externe. D'ailleurs, le commencement du Moi est défini par les premières introjections d'une autre entité psychique, à savoir l'objet primaire. Selon Ciccone et Lhopital (2019), « plus que l'environnement, c'est l'expérience qui est intériorisée, plus que l'objet, c'est le lien à l'objet ». Autrement dit, l'introjection concerne l'intériorisation d'une expérience et d'une relation. Aussi, la façon dont les objets se comportent et répondent aux besoins de l'enfant détermine la qualité des éléments intériorisés ; et de fait, la capacité - ou non - de dépasser les conflits. Selon Jeammet (1980), tout ce qui a trait aux relations objectales caractérisent le premier axe de développement de la personnalité ; auquel se rajoutent un deuxième axe qui concerne tout ce qui participe au développement de l'autonomie et de l'autosuffisance du sujet, autrement dit, son narcissisme. Dans le cadre d'un développement satisfaisant, ces deux axes sont sensés se compléter et s'unir à l'adolescence, en ce sens que « le narcissisme se nourrit de l'intériorisation des relations objectales » (Jeammet, 1997). Mais dans des circonstances moins favorables, notamment dans le cas de relations objectales insuffisantes/défaillantes, leur articulation est impossible. En conséquence, ces deux courants vont s'opposer, créant les conditions de ce que Jeammet (1980) nomme « un écart narcissico-objectal ». Cette opposition peut être majorée à l'adolescence du fait des relations paradoxales qu'entraîne ce processus (cf. difficultés liées à la bonne distance sujet/objet). L'adolescent est effectivement pris dans un double mouvement d'identification mais aussi de prises de distances avec ses objets, ce qui risque de renforcer l'antagonisme entre narcissisme et relation objectale. Toutefois, la survenue de cet écart résulte initialement de l'absence d'objets internes suffisamment solides, en lien avec un environnement primaire défaillant, qui n'aurait pas permis l'introjection des pulsions, mettant fin à la dépendance objectale. Il est difficile d'exposer une cause précise sans risquer de paraître déterministe, d'autant que les

causes peuvent être multiples et s'accumuler les unes avec les autres. Néanmoins, nous pourrions évoquer prudemment certains événements tels que des ruptures, des négligences, des maltraitances, des imagos parentales non étayantes, et finalement tout événement traumatique. Il convient d'ajouter que le traumatisme peut être vécu directement par le sujet (scène traumatique originaire) ou transmis/répété par un tiers (principalement un parent) lorsqu'il n'a pu être résolu par les générations précédentes. Dans ce cas, le processus d'introjection risque d'être entravé et en conséquence, les repères internes non intériorisés. Ainsi, la fragilité des objets internes peut également s'expliquer par la présence de traumatismes anciens¹⁰, qui impactent non seulement les parents mais également toutes personnes appartenant à la lignée familiale. Cette dernière considération implique de prendre en compte une autre réalité que celle liée à la cellule familiale actuelle. Nous pensons assurément à la réalité transgénérationnelle qui apparaît bien souvent silencieuse voire même parfois inconsciente. Néanmoins, elle peut tout autant s'avérer problématique lorsqu'elle concerne la transmission d'un héritage traumatique, ce qui peut alors compromettre la construction du sujet ainsi que l'édification de ses objets internes ; et incidemment, créer une propension à l'agir d'une génération à l'autre (Derivois, 2010). En effet, face à l'impossibilité de faire appel à des ressources psychiques suffisantes (entre autres nécessaires à la bonne gestion des relations objectales), le sujet pourrait avoir recours à des solutions du monde perceptivo-moteur. Nous verrons que parmi ces objets externes, substitutifs des objets internes défaillants, l'agir violent est utilisé de manière prévalente ; et d'autant plus à l'adolescence, du fait des relations paradoxales du sujet avec l'objet (entre dépendance et indépendance/autonomie psychique). Mais pour l'heure, il apparaît fondamental d'élargir ces premiers éléments sur la famille à la scène transgénérationnelle.

1.2.1.2. La scène transgénérationnelle

1.2.1.2.1. « Il était une fois l'origine... le retour des ancêtres »

« D'où je viens ? ».

Cette interrogation naturelle, partagée par tous, est encore plus prégnante à l'adolescence. Pourquoi alors les adolescents questionnent-ils tant leurs origines ? Et en quoi cette période de la vie suscite-t-elle à ce point des interrogations sur la véracité des dires concernant l'histoire et le roman familial ?

Avant de s'élancer vers l'étourdissante question du devenir, du « où va-t-on ? », l'adolescent a cet irrépressible besoin de savoir « qui il est » et pour cela se

¹⁰ Nous verrons ci-après que ce type de traumatisme correspond à ce que Bantman (2009) nomme « traumatisme transgénérationnel », terminologie que nous lui emprunterons.

pose nécessairement la question de savoir « d'où il vient » (Lauru, 2008). Pour tenter d'y répondre, il va être amené à convoquer son histoire familiale en questionnant sa famille, et notamment ses parents sur son histoire, ses origines. En ce sens où le passé est envisagé comme une rampe de lancement pour l'avenir, cette étape, qu'Eiguer (2001) a nommé « le retour des ancêtres », apparaît donc nécessaire pour l'adolescent en quête d'identité ou plutôt « en quête d'auteurs ». La famille ainsi que leurs ancêtres sont convoqués pour livrer à l'adolescent le récit des origines. Ce récit est sans cesse à faire et à défaire, c'est une histoire singulière et dynamique qui évolue en permanence. Il s'agit d'une étape fondamentale pour l'adolescent, dans la mesure où ce retour aux sources lui permet d'une part de prendre une place dans sa famille, dans sa généalogie ; et d'autre part, de s'inscrire dans la continuité de sa lignée (Eiguer, 2001). L'adolescence apparaît donc comme le moment propice à la réactualisation des vestiges familiaux. C'est une période où le transgénérationnel refait surface et dévoile le récit des origines. Mais la vérité n'apparaît pas toujours satisfaisante pour l'adolescent. Pour y remédier, ce dernier est parfois amené à imaginer une autre vérité sur son origine. Il s'agit du roman familial.

1.2.1.2.2. Le roman familial, une autre vérité sur l'origine

Le groupe familial possède une histoire identifiable à travers le temps, chaque génération élabore une histoire et construit de nouveaux mythes qui viennent s'ajouter à ceux des générations antérieures pour finalement constituer le roman familial.

Pour Freud (1909), le roman familial consiste pour l'enfant et/ou l'adolescent à imaginer ou s'inventer d'autres parents plus aimants, plus contenant, plus compréhensifs. Il s'agirait alors d'une stratégie, d'une parade mise en place face aux frustrations, imposées par les parents dits réels. Selon Lauru (2008), le roman familial, dans son aspect et ses effets structurels, est forcément évolutif et donc remanié. Les liens fantasmatiques avec les parents, qui trouvaient jusque-là leur fondement dans le complexe d'Œdipe, sont renouvelés. Les motivations de l'élaboration de cette fantaisie sont complexes et peuvent renvoyer à la fois au besoin d'idéaliser le parent ou de le rabaisser (Mazoyer & al., 2012). Il s'agit ici d'assouvir le désir de grandeur et, en construisant une autre vérité sur l'origine, de soulager la culpabilité liée aux fantasmes incestueux (Freud, 1909). Le roman familial et les mythes qui en découleraient participeraient alors à la construction de l'identité subjective, en s'étayant sur l'histoire familiale. Konicheckis (2001) rappelle les fonctions narcissiques du roman familial, qui ne saurait être limité à une histoire ni à l'appartenance à une lignée mais correspond à une historicisation dont l'enjeu est de s'assurer une place auprès des autres, supports identificatoires. Les enjeux du roman familial et les phases de sa construction se trouvent tout particulièrement mobilisés dans les situations de violences, de négligences ou encore de mauvais traitements où l'idéalisation se trouve renforcée par la réalité maltraitante des parents, au prix d'endosser la culpabilité et/ou la honte et d'entretenir l'espoir de retrouver les parents d'avant les faits de

maltraitance (Mazoyer & al., 2012). Ces situations, où s'articulent problématiques familiales, sociales et psychiques, donnent à voir un autre destin de l'idéalisation que la continuité du sentiment d'existence (idéalisation dite pathologique).

Cette question des origines est déjà présente dans l'enfance mais s'intensifie au moment de l'adolescence. L'adolescent se lance dans une véritable enquête familiale, dans l'espoir de recueillir des informations sur son histoire et ses origines. Les parents, principaux concernés par cette quête, peuvent décider de satisfaire - ou non - la demande de leur enfant. Leur rôle n'est pas des moindres. Déjà faut-il que ces derniers acceptent de se prêter à l'investigation de leur histoire. Qui plus est, les modalités de la transmission peuvent impacter le processus de l'adolescence. Aussi, la construction de l'adolescent dépend également de la nature et du procédé de cette transmission entre les générations.

1.2.1.2.3. Transmissions intergénérationnelle et/ou transgénérationnelle ?

De nombreuses modalités de transmissions sont susceptibles d'organiser les liens : les transmissions transgénérationnelle (génération à distance), intergénérationnelle (en contact), consciente, inconsciente, ... Ces différentes transmissions sont toutes considérées comme des organisateurs pour la famille (Blassel, 2003). Pourtant, elles ne relèvent pas des mêmes processus psychiques, bien au contraire. Il apparaît alors nécessaire de revenir sur leurs définitions et ce qu'elles sous-tendent.

L'idée d'une transmission (consciente et inconsciente) entre individu n'est pas d'aujourd'hui. Freud (1912) déjà évoquait l'hypothèse d'une « âme collective », qui expliquerait la transmission de l'inconscient d'un individu à celui d'un autre individu. Pour autant, il ne précise pas les modalités de cette transmission et ne distingue donc pas les concepts d'intergénérationnel et de transgénérationnel. Le terme intergénérationnel est apparu en premier. En psychanalyse, il fait référence à un processus reconnaissant les modalités des conflits et permettant de situer l'être humain en relation avec les générations antérieures de la personne.

Quant au mot transgénérationnel, il est relativement plus récent. Apparu en France dans les années 70 avec les travaux de Schützenberger, il est d'abord utilisé comme un dérivé du concept intergénérationnel. Selon cet auteur, « la transmission transgénérationnelle concerne les générations à distance, le langage, la reconstruction, la psychanalyse adulte, alors que la transmission intergénérationnelle, concerne les générations en contact (par exemple entre enfants, grands-parents, familles élargies), le verbal et surtout le non-verbal, ainsi que les fuites comportementales » (Schützenberger, 2004). Ce terme a servi de catalyseur pour la reconnaissance de la présence d'idées provenant d'un ancêtre qui, dès le départ, participe avec son propre inconscient à la constitution de l'appareil psychique d'un descendant. De nombreux auteurs se sont saisis de ces deux termes et ont tenté de les définir à partir de perspectives différentes, sans parfois même n'utiliser aucun de ces deux termes. Citons notamment Tisseron (1995) qui va permettre de compléter ces premières définitions

de Schützenberger. Il précise que « les relations intergénérationnelles touchent celles qui se produisent entre générations adjacentes en situation de relation directe et les relations transgénérationnelles se produisent au travers de la succession de générations » (Tisseron, 1995). Nous relevons également les travaux sur les fantômes et la crypte d'Abraham et Torok (1978) ou encore ceux de Guyotat (1995) sur la confusion entre la naissance et le décès.

Les travaux initiés par ces théoriciens, autour des concepts d'intergénérationnel et transgénérationnel, se sont poursuivis. En effet, de nombreux auteurs s'inscrivent encore dans leur continuité, nous pensons notamment à Eiguer. Ce dernier définit « le transgénérationnel comme le lien psychique entre les membres de la famille et leurs ancêtres et aïeux, de lignées directes ou collatérales » (Eiguer, 2007). Il a également conceptualisé *l'objet transgénérationnel* qui « se réfère à un ancêtre, à un des grands-parents (aïeul) ou à un autre parent ou collatéral des générations antérieures, qui suscite des fantasmes et des affects, qui provoque des identifications, celles-ci interviennent dans la constitution d'instances psychiques chez l'un ou plusieurs membres de la famille » (Eiguer, 2007). Inspiré par sa pratique clinique, il va identifier différentes variantes d'objets transgénérationnels, susceptibles de s'inscrire dans chaque structure familiale. Parmi ces derniers, on trouve par exemple le fantôme ou encore certains deuils traumatiques. Selon cet auteur, « bien de nos patients apparaissent comme des malades des secrets de famille, ce qui produit les effets de sidération, d'impensable, la consolidation de clivages et de cryptes » (Eiguer, 2007).

Ainsi, les termes intergénérationnel et transgénérationnel sont relativement récents et proches, ce qui explique leur utilisation parfois indifférenciée. Néanmoins, on ne peut se contenter d'employer l'un ou l'autre de façon arbitraire car leur signification sous-jacente est bien distincte. C'est Tisseron (1995) qui propose la distinction la plus évidente lorsqu'il évoque les relations intergénérationnelles comme celles « qui se produisent *entre* générations adjacentes en situation de relation directe » et les relations transgénérationnelles comme celles qui « se produisent *au travers* de la succession de générations ». Nous pouvons affiner cette distinction en considérant le point de vue étymologique. En effet, le préfixe « inter » apporte une dimension horizontale aux relations, c'est à dire des générations qui se côtoient dans une même vie. Tandis que le préfixe « trans » attribue une dimension verticale des liens entre les générations qui se succèdent parfois même sans se rencontrer.

Au regard de ces éléments, il apparaît que le terme intergénérationnel concerne spécifiquement les relations entre les générations alors que le terme transgénérationnel s'utilise pour parler de transmissions au sein d'une famille, ce qui comprend les membres présents mais aussi les ancêtres. Etant donné que nous souhaitons étudier l'impact des transmissions actuelles et ancestrales dans une famille, il semble que notre travail appartienne au domaine du transgénérationnel. C'est pourquoi nous retenons spécifiquement cette modalité de transmission (incluant des processus conscients et inconscients), au risque de faire l'impasse sur la dimension intergénérationnelle.

1.2.1.2.4. Les modalités de la transmission transgénérationnelle, entre processus conscients et inconscients

L'inscription de chaque sujet dans la chaîne filiative, la place et la fonction qu'ils y occupent sont le fruit de processus inconscients, préconscients et conscients (Scelles, 2010). S'il appartient aux parents de transmettre l'histoire familiale à leurs enfants, le récit des origines est un acte libre et singulier qui peut s'effectuer de différentes façons. Les héritages transmis de générations en générations peuvent s'opérer à travers les traditions qui s'étaient sur le souvenir conscient et se caractérisent par la communication directe, orale, comme par exemple la transmission des grands-parents à leurs petits-enfants. Ainsi, certaines histoires sont transmises explicitement (le récit de la rencontre entre parents par exemple), mais d'autres sont plus implicites. L'hérédité et la transmission des traces mnésiques du vécu des générations antérieures peuvent effectivement s'effectuer de manière inconsciente, indépendamment de toute communication directe ou de toute influence éducative. Cette transmission inconsciente, dite aussi *naturelle* (Guyotat, 1982), prend en compte tout le champ de la communication infraverbale ainsi que tous les comportements et attitudes qui accompagnent la parole. Ciccone (2012) la définit comme « une transmission biologique, génétique et de « corps à corps » qui concernerait des représentations pictographiques (Aulagnier, 1975), des représentants, des morceaux ou des doubles magiques de la chose représentée » (p. 97). Cette transmission inconsciente des ascendants aux descendants est fréquemment considérée à l'origine des souffrances du sujet car elle (re)met à jour ce qui a longtemps (et délibérément) été tu. C'est ainsi que des secrets familiaux peuvent se transmettre et se répéter inconsciemment de génération en génération, bien après la disparition de ceux qui les ont vécus. Ces derniers stimulent le désir de savoir des enfants et plus encore, des adolescents en quête d'identité.

1.2.1.2.5. Bénéfices secondaires du secret ?

Le rapport délicat qu'entretient un individu avec son secret peut ressembler à la relation qu'un patient entretient avec son symptôme. En effet, tout comme le symptôme, le secret peut revêtir des bénéfices secondaires et apporter au sujet une satisfaction substitutive. Selon Moulis et Roques (2018), avant d'apparaître dans toute sa complexité et sa conflictualité, le secret a une fonction d'organisation psychique. Lemaire (2003) ajoute « quelque chose est transmis qui devait rester caché, secret ou même inimaginé, impensé, voire impensable, et qui cependant se trouve d'une certaine manière transmis, souvent hors de toute conscience, souvent agi, réalisé en acte » (p. 43). Face au secret, au manque, l'adolescent peut prendre une position paradoxale, « entre la volonté de savoir - pour se dégager de la hantise - et l'interdit de dévoiler - pour rester loyal envers sa famille » (Moulis & Roques, 2018).

La fin du processus de l'adolescence est souvent marquée par l'acceptation de ne pas tout savoir sur ses origines. Selon Luru (2008), « après avoir tenté de dévoiler la vérité sur ses origines et son éventuel secret, l'adolescent admet de ne pas tout savoir et autorise qu'un voile recouvre à nouveau le savoir sur son originaire ». Cependant, le jeune peut aussi refuser cette part d'ombre et mettre en place différentes stratégies qui ne sont pas toujours efficaces voire risquent de mettre en danger l'intégrité de son Moi. Pour exemple, le sujet peut se protéger en créant à son tour « ses propres secrets » (Tisseron, 1996) et/ou structurer sa personnalité selon un phénomène de clivage au risque d'aliénation pour sa propre vie psychique (Tisseron, 1996 ; Moulis & Roques, 2018). Ainsi, les éléments transmis à travers les générations peuvent représenter un réel risque pour le sujet et compromettre sa construction.

1.2.1.2.6. Conséquences de la transmission transgénérationnelle

Dans la famille tout se transmet (Granjon, 1990), or lorsqu'il y a trop « de trous dans le tissu mythique familial » (Joubert & al., 2013, p. 116), cela entraîne des dysfonctionnements intrafamiliaux et de grandes souffrances du groupe familial (Joubert, 2004). Bantman (2009) ajoute qu'il existe des situations tragiques « où la violence intrafamiliale [...] est le résultat d'agencements familiaux transgénérationnels au sein desquels les silences sur les origines et la filiation sont particulièrement fréquents » (p. 73). Cette transmission du manque et du secret constitue la transmission négative qui se matérialise par différents mécanismes tels que le déni, le refoulement, le rejet ou encore la dénégation. Kaës (1987 ; 2014) a d'ailleurs conceptualisé une modalité de traitement de ce négatif qu'il nomme *le pacte dénégatif*. Il s'agit d'un contrat de lien intersubjectif, constitutif d'une alliance inconsciente. En partant de ce concept, Kaës (1987 ; 2014) postule que ces représentations inconscientes sont infiltrées de traces transgénérationnelles, situées en deçà des mots comme les secrets, les non-dits, les fantômes, les cryptes. La transmission transgénérationnelle serait ainsi constituée de traces encryptées, d'objets bruts qui n'ont pas été élaborés psychiquement par les générations précédentes. Selon Eguier (2007), ces traces, issues d'un vécu traumatique, seraient portées par l'un ou l'autre des parents, enfouies dans leur inconscient et produiraient « des effets de vide ou d'anéantissement au niveau de leurs enfants » (Eguier, 2007).

Que faire alors de cet héritage qui comporte des zones d'ombre, des blancs généalogiques, des conflits latents, des secrets... Afin de combler ces blancs, ces lacunes, ce « jamais su » qui émaillent la mythologie familiale, chaque sujet élabore des scénarios pour mettre en mots et en romans le mythe de son origine (Scelles, 2010). Aussi, au-delà des processus de transmissions conscients et inconscients, il apparaît nécessaire d'appréhender la transmission dans ce qu'elle contient comme mythes, comme fantasmes (originaires et transgénérationnels). Dans la continuité de Kaës, Ciccone (2012) développe l'hypothèse du *fantasme de transmission*. Il s'agit d'un scénario « construit ou reconstruit dans lequel le sujet se désigne ou est désigné

comme héritier d'un contenu psychique transmis par un autre, contemporain (dans un lien inter ou transsubjectif) ou ancêtre (dans un lien généalogique inter ou transgénérationnel) » (Ciccone, 2012). Ces fantasmes ont des fonctions qui sont particulièrement sollicitées lorsque le lien est marqué par le traumatisme, l'une d'elle notamment concerne la nécessité de confirmer la filiation. Le sujet construit ainsi des scénarios fantasmatiques - plus ou moins éloignés de la réalité - en s'appuyant sur ce qu'il sait ou imagine de la vie de ses parents et de leurs ascendants (Tisseron, 1992). En effet, même si son passé lui est dissimulé, l'adolescent est attentif aux indices ce qui lui permet de (re)construire une histoire (Scelles, 2010). Cette reconstruction historique peut possiblement être colorée par des traumatismes fantasmés mais généralement elle tend vers une finalité plus harmonieuse. Malheureusement, cette solution n'est pas toujours envisageable, la transmission familiale est parfois si problématique et/ou les zones d'ombres révélées sont si traumatiques que la mise en récit des origines, et par conséquent, la construction du sujet, risquent d'être mises à mal. Cette transmission défailante (de par son absence et/ou sa nature traumatique) est susceptible d'engendrer des conséquences désorganisatrices chez l'adolescent, pouvant le conduire jusqu'à un dessaisissement identitaire.

Résumé de la sous-partie 1.2.2. : « Le traumatisme en héritage ».

Le traumatisme a fait l'objet d'une multitude de travaux au cours des dernières décennies, et il continue aujourd'hui encore à alimenter de nombreuses recherches, en étant souvent associé à un autre concept. C'est notamment le cas pour notre recherche puisque nous avons souhaité envisager cette clinique complexe du traumatisme au regard du transgénérationnel. Il nous a donc fallu revenir sur des considérations classiques de cette clinique pour ensuite dégager les spécificités du traumatisme transgénérationnel. La principale spécificité réside dans le caractère polymorphique du traumatisme, ce que vient d'ailleurs très justement illustrer le troisième point de la construction traumatique de Janin (1996), à savoir le traumatisme paradoxal. En effet, ce dernier peut prendre différentes formes de part sa répétition en d'autres temps et d'autres espaces. Cette transformation apparente du traumatisme, plus précisément de son contenu manifeste, rend difficile toute tentative d'identification de la source et du contenu originaire, et ce même si le contenu latent (inélabore) reste inchangé. Ces éléments nous ont conduit à interroger le devenir de ces traumatismes difficilement identifiables. Il s'avère que sans possibilité de travailler (voire remonter à rebours) l'héritage traumatique familial, le sujet reste dans l'incapacité de construire du sens autour de ces condensés énigmatiques. Autrement dit, la « traçabilité » (Derivois & al., 2012) permettrait de reconstruire l'histoire familiale avec les ratés, les lacunes, les blancs, les traces traumatiques, ... Comme nous le verrons, l'important ici n'est pas « tant la vérité mais que la trace ne reste pas figée » (Derivois & al., 2012) ; sinon quoi elles ne pourront pas être symbolisées et le sujet sera alors contraint de les transmettre à son tour à un autre appareil psychique, ce qui perpétuera la répétition polymorphique de l'expérience traumatique. Cependant, il existe des moments, des phénomènes et/ou des processus pour lesquels les traces sont, au contraire, fortement remobilisées. A l'évidence, nous faisons référence à l'adolescence, moment propice où se côtoie différents temps et espaces. En effet, sous couvert d'une recherche identitaire, le jeune est amené à convoquer son roman familial, incluant les scènes familiale et transgénérationnelle, présente et passée. Se dessine alors la possibilité pour le jeune (et en conséquence pour sa famille) de mettre en sens les traces transgénérationnelles non élaborées. Pour reprendre les propos de Derivois (2010) - déjà cité dans notre premier chapitre - les traces traumatiques familiales tenteraient de se frayer un passage par la mouvance pubertaire, c'est-à-dire qu'elles utiliseraient les remaniements pulsionnels de la puberté pour s'exprimer, et éventuellement se symboliser. Cependant, cette tentative de symbolisation ne s'effectue pas sans agitation car la principale modalité d'expression serait l'agir. Aussi, les traces traumatiques seraient bruyamment révélées par la violence adolescente, qui dépasserait alors les contours de la violence inhérente au pubertaire. Ces propos vont progressivement nous amener à introduire notre dernier chapitre sur l'agir violent, et par-delà, à entrevoir l'un des pans de notre problématique, à savoir que l'agir participerait à l'actualisation de traumatismes transgénérationnels.

1.2.2. Le traumatisme en héritage

1.2.2.1. *D'une transmission transgénérationnelle à sa répétition traumatique*

Les éléments transmis - de manière transgénérationnelle - influencent notre construction, nous définissent voire même nous déterminent. Chaque sujet doit pouvoir se les approprier subjectivement pour les faire sien. En cela, cet héritage a la vertu de se transformer, de se remanier, de se recréer, au gré des contingences de la vie de chacun et du groupe familial (Hirsch, 2014). Cette capacité est essentielle pour permettre une reprise subjective de notre histoire et de nos origines. Mais celle-ci n'est pas toujours possible, notamment dans les cas de transmissions traumatiques qui entravent les capacités de subjectivation et de symbolisation des descendants. Dès lors, ce vécu impensable et traumatique se répéterait de générations en générations, abolissant alors la capacité et l'autonomie subjective de ces sujets, pris dans une dynamique familiale isomorphique de répétition du même (Hirsch, 2014). Cette perspective confronte à un certain « vécu d'impuissance face à l'immuable de la compulsion de répétition, face au retour forcené de ce qui n'a pu être subjectivé et symbolisé, autrefois, dans l'histoire transgénérationnelle des aïeux » (Hirsch, 2014).

Au-delà d'une transmission, il s'agit d'une répétition transgénérationnelle d'un événement traumatique resté tel quel, échouant à être transformé et symbolisé (Mazoyer & al., 2016). Hors-sens, l'évènement n'a d'autres solutions que de se répéter, mais cette répétition n'est pas toujours à l'identique. En effet, elle peut revêtir différentes formes et s'exprimer dans différents champs (délinquance, psychiatrisation, somatisation, marginalisation,...). Quels que soient la modalité et le champ d'expression, cette violence qui se répète à travers les générations constitue, selon Bantman (2009), un « traumatisme transgénérationnel ». Ce dernier ajoute que « la règle de base concernant la violence familiale est que le secret perpétue la victimisation » (Bantman, 2009, p. 78). Ainsi, la filiation va s'établir autour de traumatismes vécus sur un mode passif. Selon nous, ce n'est pas tant l'acte (ou l'évènement) en lui-même qui est traumatique mais sa clandestinité, sa dissimulation. Ce traumatisme, vécu dans le secret, ne peut alors se représenter, se narrer, se mettre en récit et s'élaborer. Or comme Freud (2012) insistait à le dire en son temps : « tout sujet a une double existence, il est à lui-même sa propre fin mais aussi élément d'une chaîne dont il est le serviteur ». De ce fait, cette non transformation sera transmise aux futurs maillons de cette chaîne, c'est-à-dire aux descendants. Ces derniers, hantés par les fantômes de leur passé, pourront tenter de trouver des solutions mais du fait d'une impossible mise en sens, ils risquent d'utiliser finalement des voies de décharge pour se dégager du poids de leur héritage familial.

L'éventuelle élaboration et inscription de la violence dans le psychisme doit passer par un long processus de construction et déconstruction du traumatisme. Pour ce faire, le sujet doit effectuer un travail complexe d'investigation et revenir à l'évènement traumatique originaire. Ce travail, déjà complexe, l'est davantage dans

les situations de traumatismes transgénérationnels car l'évènement originaire n'a pas été vécu par le sujet lui-même mais par l'un de ses ascendants. En conséquence, le traumatisme n'est pas clairement situé et identifié mais plutôt diffus voire nébuleux. Malgré certaines spécificités, nous allons voir que ce type de traumatisme répond tout de mêmes aux définitions classiques attribuées à la clinique du traumatisme.

Par ailleurs, la particularité que revêt le traumatisme transgénérationnelle de se répéter sous différentes formes, rejoint la conception du polymorphisme, telle qu'elle est conçue par le modèle de la sérialité en psycho-criminologie, et que nous développerons dans notre prochain chapitre.

1.2.2.2. Considérations générales sur la clinique du traumatisme à l'aune du transgénérationnel

La clinique du traumatisme est une clinique extrêmement large, ce qui rend toute tentative de définition complexe, et d'autant plus, lorsqu'elle est associée à celle du transgénérationnel. Néanmoins, il s'agit d'une notion non négligeable dans notre travail. C'est pourquoi nous allons tenter d'en donner une définition synthétique, après l'avoir appréhendée dans ses acceptions premières jusqu'à celles plus contemporaines. Pour entreprendre cet ambitieux travail de définition, il nous est apparu judicieux de commencer par nous questionner sur ce qui, selon nous, fonde la clinique du traumatisme. Deux éléments se sont alors particulièrement distingués. Le premier étant l'aspect processuel, et donc dynamique, que nous pouvons attribuer à ce concept. Pris dans une temporalité, il apparaît indispensable de l'envisager selon une perspective diachronique et synchronique mais aussi de considérer ses effets dans l'après-coup. Le deuxième élément est lié à la nécessité de prendre en compte l'intra mais aussi l'inter-subjectif dans cette clinique du traumatisme. Comme l'a évoqué Konicheckis (2010), « il n'y a pas de subjectivation sans intersubjectivité ». En effet, le sujet naît dans la rencontre avec l'autre (Houzel, 2014). Cette expérience de la rencontre transforme le sujet en objet qui devient alors un être regardé, un être tributaire des interactions et des effets d'une coexistence avec l'autre. La rencontre de l'altérité n'est donc pas exempte de conflits, de crises mais aussi de traumatismes, et ce même dans le meilleur des cas, c'est-à-dire celui d'un enfant vivant dans une famille unie et entouré de la tendresse des siens. Ainsi, l'expérience de la rencontre avec l'autre est aussi une expérience traumatique, ce qui nous a amené à considérer l'autre dans une interface entre traumatisme et subjectivation (ou éventuellement transsubjectivation, si nous le conjuguons au transgénérationnel). En définitive, la réflexion menée autour de ce qui pourrait résumer le traumatisme nous a permis de dégager ces deux aspects fondamentaux. Pour autant, le processuel et l'intersubjectivité ne suffisent pas à eux seuls à cerner le concept de traumatisme. Il nous a tout de même fallu revenir brièvement sur son histoire et son évolution. Pour ce faire, nous avons parcouru certains travaux majeurs, comme ceux de Freud (1916-1917 ; 1933 ; 1939), Ferenczi (1927-1933 ; 1933), Bokanowski (2002 ; 2015) ou encore Janin (1985 ; 1996 ; 2016).

Dans son origine étymologique lointaine, le terme « traumatisme » possède un lien intime avec la notion d'effraction puisqu'il dérive du grec « traumatikos » qui signifie « blessure avec effraction ». Le concept de traumatisme va d'abord être utilisé par le modèle médical qui va employer le terme de « trauma » pour désigner « une blessure avec effraction de la peau, une lésion des tissus » et « traumatisme » correspond à sa répercussion sur l'ensemble de l'organisme. La psychanalyse, et notamment avec Freud, transpose le concept de traumatisme sur le plan psychique, en le considérant comme un choc violent, une effraction, qui s'accompagne d'effroi et dont les conséquences vont se répercuter sur tout l'organisme. Peu après, Laplanche et Pontalis (1967) définissent le traumatisme comme « un événement de la vie du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique ». En psychanalyse, le traumatisme renvoie d'abord au point de vue économique, c'est-à-dire que la stimulation est trop intense pour que l'appareil psychique puisse la lier et l'élaborer. Freud (1916-1917) s'inscrivait déjà dans cette conception économique du traumatisme, puisqu'il le définit comme « une expérience vécue qui apporte, en l'espace de peu de temps un si fort accroissement d'excitations à la vie psychique que sa liquidation ou son élaboration par les moyens normaux et habituels échoue, ce qui ne peut manquer d'entraîner des troubles durables dans le fonctionnement énergétique » (Freud, 1916-1917). Cette définition montre l'importance de la dimension subjective : ce n'est pas l'événement en lui-même qui est traumatisant mais, s'il fait trauma, c'est parce que le sujet est dans l'incapacité de l'élaborer.

S'il est incontestable que Freud a été l'un des premiers à conceptualisé le traumatisme, c'est tout de même Ferenczi qui a approfondi la question des conséquences du trauma. L'approche contemporaine du traumatisme doit beaucoup à cet auteur qui en a été l'un des précurseurs, même s'il n'est pas toujours reconnu comme tel. Ferenczi (1927-1933) considère que le trauma n'est pas seulement lié aux conséquences d'un fantasme de séduction, comme l'avait pourtant conjecturé Freud, dès 1897, après l'abandon de sa *neurotica* (1896). Selon Ferenczi (1927-1933), le trauma trouve son origine dans les avatars d'un certain type de destin libidinal dont l'action survenue de manière très précoce, parfois même avant l'acquisition du langage, devient pour le sujet analogue à celle d'une excitation sexuelle prématurée. Plus que d'une séduction sexuelle exercée par un adulte, il s'agit d'un empiètement sur le psychisme naissant de l'*infans* (enfant qui n'a pas encore acquis le langage) qui compromet la constitution de sa psyché. Que l'objet soit trop présent ou trop absent, il reste un objet « en trop » qui marque d'une empreinte quantitative la constitution de l'objet primaire interne. Il s'agit d'une configuration particulière où les besoins de l'adulte prévalent sur ceux de l'enfant qui se trouve ainsi méconnu voire dénié, notamment au niveau de ses éprouvés affectifs et de ses processus de pensée. La disqualification de la part de l'objet, à savoir la mère ou l'environnement, prend alors valeur d'un véritable « viol psychique » qui entraîne la sidération du Moi ou l'agonie de la vie psychique (Ferenczi, 1927-1933). Dans son célèbre texte sur la «

Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », Ferenczi (1933) situe le premier traumatisme dans le décalage entre le besoin de tendresse de l'enfant et sa réponse par l'adulte, réponse qui peut être plus ou moins teintée de sensualité. Certains adultes, ne respectant pas l'état d'immaturation sexuelle et de dépendance de l'enfant, traduisent le besoin de tendresse de l'enfant dans leur propre mode de fonctionnement sexuel. Ainsi, l'enfant confond le langage de la tendresse avec celui de la passion, de la sexualité (Ferenczi, 1933). Le trauma est autant lié aux réponses inadéquates de l'objet face à la détresse de l'enfant qu'aux réponses qui ont été données pour satisfaire les désirs de l'adulte. Il traduit donc une absence de réponse adéquate de l'objet face à une situation de détresse, absence qui mute le Moi et maintient un état traumatique permanent ainsi qu'une sensation de détresse primaire (*Hilflosigkeit*). Dès lors le trauma change de vertex, car s'il peut se présenter comme étant de type sexuel, ce dernier s'inscrit dans une expérience avec l'objet, non pas au regard de ce qui a eu lieu, mais au regard de ce qui n'a pas pu avoir lieu. Dans la continuité de sa réflexion, Ferenczi (1933) ajoute qu'une expérience douloureuse négativante engendre une auto-déchirure, un clivage qui transforme brutalement « la relation, devenue impossible en une relation narcissique » (Ferenczi, 1933). Ce clivage narcissique serait alors à l'origine des effets négatifs du trauma, comme Freud l'évoque dans « *l'homme Moïse* » (1939), à savoir entraver le processus de la liaison pulsionnelle, créer une défaillance dans la constitution du narcissisme ou encore entraîner d'importantes carences représentatives qui désorganisent le Moi.

Cette question du traumatisme et de ses conséquences, n'est donc pas récente, elle a été maintes fois travaillée voire revisitée. Néanmoins, ce qui est majoritairement reconnu et mis en avant, c'est l'aspect délétère et désorganisateur de ce dernier. En effet, le traumatisme est avant tout un bouleversement, une perturbation d'un équilibre, dont les conséquences seront plus ou moins graves, selon le niveau psychique où opère l'action traumatique. Pour pouvoir discriminer ces différents niveaux, Bokanowski (2002) propose un triptyque trauma, traumatisme et traumatique. Il réserve le terme « traumatisme » pour désigner un niveau de désorganisation secondaire qui n'entame pas la relation d'objet, ni l'intrication pulsionnelle. La notion de traumatique, quant à elle, désigne l'aspect plus spécifiquement économique du traumatisme, en relation à l'impréparation, ainsi qu'à un défaut de pare-excitant. Enfin, il introduit le terme de « trauma » pour définir un niveau plus archaïque, plus précoce qui compromettrait les investissements narcissiques, et par conséquent, la constitution du Moi. Ce niveau est bien souvent au cœur des préoccupations de l'analyse contemporaine. Le trauma désorganise profondément le fonctionnement psychique au niveau des investissements des relations objectales et de la constitution du narcissisme qui se traduit par une souffrance identitaire mais aussi et surtout par une défaillance dans l'élaboration subjective. Au regard de notre objet de recherche, il semble qu'aucune de ces trois définitions ne correspondent précisément à ce que nous avons envisagé pour définir le traumatisme transgénérationnel. Selon nous, il manque un élément indispensable, à savoir la prise en compte qu'il s'agit d'une répétition polymorphique d'un traumatisme familial. A cet égard, la scène traumatique

initiale se répète en d'autres temps et en d'autres lieux. Le traumatisme est donc difficilement identifiable de par sa source mais aussi son contenu car souvent lointains et inconnus. Concédon's tout de même que le terme de trauma serait celui qui s'en rapproche le plus mais poursuivons nos considérations théoriques sur cette clinique du traumatisme.

De manière relativement unanime, le traumatisme se caractérise par l'impossible inscription dans le langage. Pour pouvoir s'en libérer, le sujet doit lui « construire » une signification qui le rende représentable et acceptable. Autrement dit, il va devoir donner du sens à l'insensé ou encore rendre exprimable l'indicible. Ces premiers éléments théoriques mettent en avant l'action négative et désorganisatrice que revêt le traumatisme sur l'organisation psychique. Et pourtant, il ne s'agit pas de son unique action. Freud déjà en 1939 dans « L'Homme Moïse et la religion monothéiste » envisageait deux destins possibles du traumatisme : l'un positif et organisateur qui permet, par à-coups successifs, « répétition, remémoration, élaboration » ; et l'autre négatif et désorganisateur, qui crée une enclave dans le psychisme, un véritable clivage qui empêche toute transformation processuelle, le traumatisme devient alors destructeur. Il nous faut également préciser qu'un même traumatisme peut revêtir des aspects structurants et destructurants pour le sujet, et ce, sur différents plans de sa personnalité. Comment comprendre ces différents destins du traumatisme ? Selon Bokanowski (2015), les traumatismes organisateurs et structurants sont en lien avec les processus secondaires de l'appareil psychique. Inhérents à la constitution psychique, ils étayent le fonctionnement et la gestion des conflits sous l'égide du « principe de plaisir / principe de déplaisir ». Soutenus par les fantasmes originaires (séduction, castration, scène primitive), ils sont souvent secondaires à une perte objectale, laquelle peut prendre la valeur d'une perte d'ordre narcissique dont le deuil ou le dépassement n'a pu être possible ou réalisé, au temps de l'infantile et de l'organisation psychosexuelle de l'enfance (Bokanowski, 2015). Concernant les traumatismes désorganiseurs (qui constituent le trauma dans le triptyque bokanowskien), ils sont en relation à un fonctionnement en « au-delà du principe de plaisir ». Ils perturbent gravement l'organisation même de l'économie pulsionnelle et de la symbolisation. Ils sont d'autant plus désorganiseurs qu'ils sont précoces, c'est-à-dire qu'ils surviennent au temps de l'originaire et des relations primaires. Selon Bokanowski (2015), les traumatismes désorganiseurs dérivent des distorsions instaurées avec l'objet primaire qui n'a pu assurer une véritable continuité d'investissement et une disponibilité psychique suffisante pour recevoir, mais surtout transformer, les projections (tant positives que négatives) d'un psychisme en voie de développement. Ces considérations théoriques s'inscrivent dans le prolongement de celles de Winnicott (1965) pour qui le trauma est en relation avec la temporalité et la dépendance objectale. Concernant notre recherche, le traumatisme transgénérationnel pourrait se comprendre comme un traumatisme désorganisateur mais cette définition demeure encore incomplète à notre sens.

Finalement, toutes ces conceptualisations développées autour du traumatisme, pour le moins cruciales, permettent de mettre l'accent sur le vécu et la trace

actuelle du traumatisme mais elles omettent d'intégrer les traces antérieures au sujet. Par conséquent, et bien qu'elles incluent les notions fondamentales de temporalité, de causalité psychique et d'après-coup, elles ne semblent toujours pas répondre à la définition attendue du traumatisme transgénérationnel. En d'autres termes, ces conceptions n'intègrent pas, dans leur définition, l'éventualité d'une remobilisation de traces traumatiques passées qui à la fois dépassent l'existence même du sujet et l'affectent dans son présent. C'est alors qu'un auteur a permis de définir ces traces ou pour reprendre Derivois et al. (2012) ces « traces de traces » voire ces « non-traces », en tant qu'elles sont « irréprésentables, impensables, inappropriables », et situées dans les méandres de l'histoire familiale. Il s'agit de Janin (1985 ; 1996 ; 2016) qui a repéré trois temps dans la construction traumatique : le *noyau chaud*, le *noyau froid* et le *traumatisme paradoxal*. Cette distinction, introduite dès 1985 par cet auteur, a permis de faire avancer la compréhension complexe du traumatisme, tant au regard de la question de son origine - interne et/ou externe - qu'au regard de son historicisation. Reprenons plus en détail ces trois temps du traumatisme. Le premier, le noyau chaud, se caractérise par un trop-plein d'excitations que la vie psychique du sujet ne peut pas traiter, cela comprend toute situation qui fait violence à la vie psychique, telle que la carence de soins primaires, les mauvais traitements, les violences physiques ou sexuelles, les négligences, les absences, les abandons, ... (Janin, 1996 ; Roman, 2017). Vient ensuite le noyau froid qui représente l'étape où se rejoue la première scène du traumatisme. L'expérience traumatique est alors caractérisée par le sentiment d'une absence de recours, c'est-à-dire par la sensation (réelle ou fantasmée) de ne pas avoir pu compter sur un adulte secourable dans son environnement (ce qui s'apparenterait à « la crainte de l'effondrement » de Winnicott, 1974). Enfin, le troisième temps, défini par le traumatisme paradoxal, constitue l'étape où il est difficile d'identifier la source et le contenu du traumatisme (Janin, 1996, Derivois & al., 2012). Le traumatisme paradoxal témoigne d'une répétition traumatique polymorphique, en ce sens que « quand la scène première se rejoue, elle se répète en d'autres temps et en d'autres lieux » (Derivois & al., 2012). La paradoxalité relève alors du fait que ce traumatisme est peu visible, parfois le sujet qui en est porteur n'en a lui-même pas conscience, mais il laisse tout de même une trace, moins nommable donc difficilement élaborable. Cette dernière acception du traumatisme renvoie précisément à la signification que nous souhaitons attribuer au traumatisme transgénérationnel.

Nous venons d'évoquer les modalités d'inscription de la trace traumatique transgénérationnelle à l'aune de sa construction, le fil de son avènement et son éventuelle répétition à travers les âges mais quand est-il de son élaboration ? Selon Derivois et al. (2012), la symbolisation de l'expérience traumatique est une opération de « traçabilité/trace habilitée » permettant de cheminer jusqu'à l'inscription originale traumatique. Mais quand est-il lorsque la source et le contenu du traumatisme sont non identifiables, comme c'est fréquemment le cas pour les traumatismes transgénérationnels ? Une symbolisation (voire subjectivation) est-elle envisageable ?

1.2.2.3. Quel destin pour la trace traumatique transgénérationnelle ?

Chaque évènement, chaque stimulation, excitation ou représentation en provenance du monde externe a nécessairement son inscription dans la psyché (Benhamou, 2012). Cette inscription devient traumatique lorsque l'évènement déborde les capacités de défense et de régulation du sujet, au point de ne plus pouvoir faire face à un afflux d'excitations désorganisatrices. Ces excès d'excitations vont effracter le pare-excitation et laisser une trace traumatique dans la psyché. Cette dernière témoigne de la mise en échec des processus de symbolisation. L'impact d'un évènement traumatique est extrêmement varié selon les sujets et dépend de nombreux paramètres tels que la répétition (ou non) de cet évènement ou encore la préparation du sujet, ses antécédents, son parcours de vie...

La trace traumatique est souvent décrite comme une trace enkystée, gelée et figée. Elle sous-entend la présence de résidus, d'éléments bruts/primaires non représentés et en attente d'élaboration. Mais quand est-il lorsque cette trace est enkystée depuis des générations ? La trace traumatique semble décrite de manière paradoxale selon ses destins, à savoir être enfouie subjectivement ou transmise collectivement. Cette trace traumatique peut donc relever d'une propriété subjective et par conséquent, demeurer cachée, enfouie subjectivement ou bien tendre vers une propriété collective et dans ce cas, être transmise collectivement sans être élaborée, ni même nécessairement nommée. Si dans un premier temps, la trace semble peu accessible au sujet lui-même (Moro, 2012), le traumatisme est pourtant fait pour être transmis car les traces sont d'une telle intensité qu'elles s'inscrivent dans le présent mais aussi dans le futur du sujet, et impactent alors tout le groupe familial. Chaque descendant est à son tour confronté à l'héritage traumatique familial, et donc à « la nécessité de transférer-transmettre dans un autre appareil psychique ce qui ne peut pas être maintenu et hébergé chez le sujet lui-même ou entre des sujets liés entre eux par une puissante alliance d'intérêts inconscients » (Kaës, 1993). Le sujet prend ainsi part à cette répétition problématique et transmet à son tour, souvent inconsciemment, ces traces transgénérationnelles. Cette transmission peut s'effectuer à bas bruit voire même de manière totalement silencieuse, ce qui ne permet pas de représenter et actualiser la trace originelle traumatique. Plus précisément, sans le décodage des vestiges traumatiques familiaux et la traçabilité de l'expérience subjective (Derivois & al., 2012), la symbolisation ne peut advenir. Nous comprenons cette fonction de symbolisation comme un travail de liaison-déliation-reliaison des mouvements pulsionnelles, mais aussi des pensées et de ce qui leur sont associées (Freud, 1895 ; Roussillon, 1999 ; Roman, 2017). Le travail de symbolisation est donc à considérer dans une double valence « désorganisation / réorganisation » psychique (Roman, 2017). Dès lors, il s'agit d'un processus permettant l'inscription psychique de la trace, dans le temps et l'espace. Dans la perspective d'un achoppement de ce processus, les traces n'auraient alors pas d'autres issues que de se répéter de générations en générations. Néanmoins, elles sont parfois directement convoquées par des pro-

cessus bien précis, survenant au cours de l'existence. Nous pensons assurément à l'adolescence. En lien avec la quête identitaire, les traces traumatiques sont particulièrement remobilisées à cette période, ce qui offre alors une tentative de les symboliser et ainsi, d'échapper à la répétition polymorphique. En ce sens que, même si leur signification demeure inconnue, le malaise peut enfin s'exprimer. D'ailleurs, l'important n'est pas tant la « vérité », mais que la trace ne reste pas figée, qu'elle puisse se mouvoir et se transformer pour possiblement être (ré)inscrite dans l'histoire subjective et familiale (Derivois & al., 2012). Ainsi, les traces traumatiques pourraient emprunter les voies ouvertes par le pubertaire pour s'exprimer, souvent de façon bruyante, puisque la principale modalité d'expression serait l'agir violent. Ces traces traumatiques, justement remobilisées au moment de l'adolescence, rappellent la théorisation de Guillaumin (1985) sur l'appétence traumatophilique. Ce dernier souligne le besoin pour le sujet adolescent de se saisir d'une expérience de vécus primitifs et émet l'hypothèse d'une recherche des limites de l'excitation. D'après cet auteur, cette appétence traumatophilique serait liée à l'instinct de vie, ce qui s'exprimerait par une recherche active de situations de rupture, à l'exemple de celle permise par l'agir. A cet égard, Guillaumin (1985) parle de « besoin de traumatisme à l'adolescence » dans la mesure où traumatiser l'autre - via l'agir violent - permettrait au sujet de se réappropriier son propre vécu traumatique. Cette hypothèse laisse entrevoir une dimension potentiellement structurante du traumatisme mais aussi de l'agir, telle que nous l'expliciterons dans le chapitre suivant.

SYNTHÈSE DU CHAPITRE 2 : « Un adolescent seul, ça n'existe pas »

Ce deuxième chapitre nous a permis de remettre au-devant de la scène l'importance de l'environnement primaire dans la construction du sujet, et particulièrement au moment de l'adolescence. En effet, tout au long de ce chapitre, nous avons pu mesurer combien l'adolescence est un moment privilégié où les aléas et avatars de l'histoire familiale font irruption. C'est ainsi que la traversée de cette période à risque va dépendre de l'environnement primaire, et notamment de la qualité des éléments intériorisés pendant l'enfance (comme vu au chapitre un et réaffirmé dans ce présent chapitre). Et quand bien même la famille constitue - ou tente de constituer - un pilier sûr pour l'enfant, l'adolescence peut être entravée par d'anciennes réminiscences, parfois insoupçonnées et souvent situées aux confins de l'histoire familiale. Or tel que l'a énoncé Roman (2018), « l'adolescence contribue à remobiliser ces traces traumatiques, non liées, non élaborées, non représentées, restées en souffrance dans la vie psychique » et répétées inconsciemment, de générations en générations, du fait de la transmission transgénérationnelle. La réactivation de ces traces n'est pas sans conséquence pour l'ensemble du groupe familial. Au vu de ces éléments, l'adolescent violent serait donc l'objet, porteur ou dépositaire, d'un secret transgénérationnel à valence traumatique (Derivois, 2010).

Ainsi, l'adolescent serait à la fois tributaire d'une histoire familiale « contemporaine » et d'une histoire familiale transgénérationnelle, avec lesquelles il va devoir non seulement composer mais aussi prendre part pour s'inscrire à son tour dans la chaîne filiative. Compte tenu de cet enchevêtrement des histoires et des générations, nous nous sommes autorisées à appréhender l'adolescence comme un processus transversal complexe. Puis, nous avons émis la possibilité de mouvements, de transmissions, au cœur même de cette transversalité, suggérant l'existence d'un déplacement des traumatismes transgénérationnels passés vers des comportements actuels violents. Cette hypothèse sera largement reprise dans notre prochain chapitre, notamment lorsque nous introduiront le concept de clinique du déplacement, décrit par Derivois (2010). Mais nous pouvons toutefois déjà conjecturer que l'agir permettrait de se dégager des secrets de famille. En d'autres termes, l'adolescent tenterait de résoudre par des conduites à risques, des comportements violents, addictifs ou autres, des difficultés psychiques non surmontées par les générations antérieures. En cela, la familiarité peut se révéler à double tranchant. Selon Hachet (2009), « si elle place les enfants à proximité du meilleur de ce que les parents souhaitent leur transmettre, elle les voue en même temps à être irradiés par la trace de leurs problèmes psychologiques passés et irrésolus ». Pour cette raison, il nous importe de considérer à la fois la scène transgénérationnelle et la scène familiale actuelle, dans laquelle peut aussi s'exprimer des vulnérabilités. Car la transmission s'effectue par les plus proches maillons de la chaîne filiale, soit les parents du jeune, qui ont eux-mêmes subis puis transmis ces traumatismes passés. Nous pouvons supposer que ces traces ont entachées la relation parent/enfant, voire possiblement créer un climat familial délétère/problématique (carence, conflit, maltraitance,...).

Cette considération complexifie encore notre recherche car il apparaît difficile d'identifier ce qui relève précisément d'une problématique passé ou d'une problématique actuelle, tant le transgénérationnel contamine tous les temps et tous les espaces.

Ainsi, penser l'adolescence comme un processus transversal nous a amené à entrevoir la Famille (prises dans toutes ses déclinaisons et dans toutes ces scènes) comme une autre source de vulnérabilité pour l'adolescent. A présent, si nous faisons le lien avec notre précédent chapitre, nous pouvons conjecturer que la remise en scène de traumatismes familiaux non élaborés entrerait « en collision » avec les effets traumatiques de la puberté et du processus pubertaire. Nous clôturons donc ce deuxième chapitre en intégrant des éléments du premier, ce qui nous amène à considérer l'hypothèse d'un nœud de vulnérabilités chez le sujet adolescent auteur d'agir(s) violent(s) : **une vulnérabilité psychique (en lien avec le processus adolescent) et une vulnérabilité familiale (du fait des traumatismes transgénérationnels)**. Selon cette perspective, l'agir retentirait comme une solution subjective (et familiale) qui impliquerait, par conséquent, une bascule au niveau des positions victime/auteur. Ce déplacement constitue, au côté de l'actualisation des traumatismes passés, l'autre pan de notre problématique.

A présent, il est temps d'aborder la clinique de l'agir violent adolescent, et plus spécifiquement, de repérer ce qui se déploie d'une part, dans cette répétition polymorphique de traumatismes transgénérationnels, et d'autre part, dans cette dynamique d'alternance victimant/victimé.

1.3. CHAPITRE 3 : CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET PSYCHO-CRIMINOLOGIQUE DE L'AGIR VIOLENT ADOLESCENT

L'agir violent constitue le cœur de cette recherche, il nous a donc fallu mener une vaste réflexion autour de ce concept. Cette dernière a été soutenue par la présentation de deux approches complémentaires : la psychanalyse et la psychocriminologie. En ce sens que l'une et l'autre permettent de traiter des aspects différents mais tout aussi nécessaires pour appréhender notre objet de recherche.

Nous allons, dans un premier temps, revenir sur la clinique psychanalytique que nous avons choisi de décliner en deux parties. En effet, il nous est apparu intéressant de penser d'abord la violence, prise aux confins de ses origines, pour ensuite envisager l'agir violent qui a permis d'ouvrir la voie vers une conceptualisation renouvelée : une clinique de l'acte. Selon cette perspective, l'acte sera considéré dans ses enjeux processuels, ce qui impliquera de revenir sur les fonctions paradoxales qu'il peut revêtir. Aussi, nous présenterons sa fonction défensive, puis sa fonction au niveau des processus de subjectivation et de symbolisation qui sous-tend le fait que l'agir comporterait un enjeu processuel par lequel viendrait se signifier un traumatisme, une souffrance, un vécu victimal.... En cela, cette fonction, et plus largement la clinique du processus psychique, apparaissent essentielles pour notre recherche qui se donne justement pour objectif d'étudier en quoi l'agir violent participerait à la réactualisation de traumatismes transgénérationnels. Ces enjeux processuels, convoqués par l'agir, sont largement mis au travail par la clinique psychanalytique. Néanmoins, nous verrons que d'autres enjeux (et dimensions) sont très peu travaillés au sein de cette approche alors qu'ils nous semblent pourtant indispensables pour appréhender l'agir violent adolescent. En référence aux travaux de Harrati et Vavassori (Harrati, 2003 ; Harrati & al, 2003 ; 2005 ; 2007 ; Vavassori & Harrati, 2007 ; Harrati & Vavassori, 2022), eux-mêmes inscrits dans la continuité des travaux de l'école Rennaises (Villerbu & al. 2003 ; 2007 ; Villerbu, 2003 ; 2010 ; Pignol & Villerbu, 2008 ; 2009), nous pensons notamment aux vulnérabilités (psychiques, sociales, familiales), à la répétition sérielle, au polymorphisme, au couple auteur/victime ou encore à l'alternance du rapport victimant/victimé,... Nous proposons d'intégrer certains de ces enjeux à notre travail de recherche, c'est pourquoi nous allons compléter les premières considérations psychanalytiques d'une autre lecture, à savoir une lecture psycho-criminologique. Tout en s'étayant sur la clinique psychanalytique, cette approche permet de mettre au travail les enjeux cités précédemment, qui finalement renvoient soient à certains de ses objets scientifiques, comme le couple auteur/victime, soient aux dimensions sur lesquelles repose son modèle de la sérialité. Ce modèle nous intéresse particulièrement puisqu'il permet de proposer une modélisation novatrice et originale de l'agir violent et de ses répéti-

tions. A notre tour, nous souhaitons y apporter une contribution en proposant d'étudier la réitération polymorphique qui se joue à travers la répétition de traumatismes transgénérationnels et à travers celle des agirs violents adolescents.

In fine, nous verrons qu'en plus de faire naître un regard nouveau, cette rencontre disciplinaire entre la psychanalyse et la psycho-criminologie, nous invite à la fois à adopter une vision plus critique de la violence mais aussi à envisager une certaine ouverture conceptuelle. En effet, dans la dernière sous-partie de ce troisième chapitre, nous resituerons spécifiquement nos propos autour de l'agir violent à l'adolescence, ce qui - conjugué avec tout ce que nous avons évoqué précédemment - nous amènera à considérer cette clinique comme une clinique du déplacement (Derivois, 2010). En ce sens qu'il s'agirait du déplacement d'anciens traumatismes dans l'actuel et du déplacement d'une position de victime vers une position d'auteur. Nous clôturerons alors notre partie théorique en supposant que le sujet adolescent tenterait d'une part, d'actualiser des traumatismes passés, et d'autre part, d'inverser son rapport au traumatisme, en passant du subir à l'agir. Ces dernières considérations théoriques constitueront les prémices de notre problématique de recherche. Mais dans un premier temps, il convient de revenir sur la notion de violence, prises aux confins de ses origines.

1.3.1. D'une lecture psychanalytique de l'agir violent adolescent : une clinique du processus psychique

L'étude de l'agir violent n'est pas l'apanage d'une seule et unique discipline ; bien au contraire, il découle d'un long travail de réflexions et de recherches, issu de multiples disciplines, qui plus est, d'orientations théoriques très variées. L'important intérêt pour cet objet d'étude peut s'expliquer par le fait qu'il s'agisse d'un phénomène social. De ce fait, toutes les sciences de l'être humain se voient interpellées et sont donc susceptibles de s'en saisir. Ainsi, de l'anthropologie à la sociologie, de la psychiatrie à la psychologie, en passant par les sciences pénales, juridiques ou encore criminologiques, chacune de ces disciplines a sa légitimité et sa propre lecture de l'agir violent. Nul doute que cette diversité complexifie toute tentative de définition et de compréhension de cette notion. Cependant, nous souhaitons nous intéresser à des aspects bien spécifiques de l'agir, qui sont essentiellement mis au travail par une discipline bien déterminée. En effet, l'étude de sa dynamique, de ses processus sous-jacents et de ses ressorts psychiques sont principalement l'objet de la psychologie clinique d'orientation psychanalytique. C'est pourquoi nous avons décidé d'appréhender l'agir violent au travers des conceptualisations de cette approche. Toutefois, avant de mener ce travail réflexif dans une perspective psychanalytique, il nous a semblé nécessaire de remonter d'abord aux « origines de la violence », en commençant par cette question aussi naïve que complexe : *Pourquoi la violence ?*. Plusieurs travaux nous ont alors permis d'avancer que la violence n'est pas nécessairement destructrice mais peut se révéler être une solution de sauvegarde, d'autoconservation. De la violence destructrice à la violence structurante, nous abordons plusieurs conceptions - comme celle de la *violence fondamentale* (Bergeret, 1984) - pour tenter d'une part, d'enrichir notre compréhension de la violence ; et d'autre part, de nous repérer parmi ces diverses terminologies, telles que la délinquance, l'agressivité, la destructivité. Après ces premiers éléments autour du concept de violence, nous allons présenter l'agir violent à partir des fondements épistémologiques et des apports théoriques de la clinique psychanalytique. Cette dernière permet de concevoir le caractère complexe et dynamique de l'agir mais aussi d'apprécier ses enjeux processuels. Nous allons naturellement commencer par considérer les découvertes freudiennes ; et plus précisément, nous allons tenter de mettre en avant en quoi ces dernières constituent les prémices d'une clinique de l'acte pour la clinique psychanalytique contemporaine. Depuis des années, cette clinique psychanalytique s'interroge sur des problématiques autour de l'agir violent, envisagé alors comme une manifestation intrapsychique. Les apports de cette approche sont indéniables et ont notamment permis de penser une clinique psychodynamique de l'agir violent, à partir notamment des processus psychiques qui sous-tendent l'agir et ses répétitions (Harrati & Vavassori, 2022). Selon Harrati et al. (2003 ; 2009), les concepts d'*Agieren* et de *compulsion de répétition* constituent deux contributions majeures

de l'œuvre freudienne qui nous conduiront à évoquer les différents vocables utilisés pour nommer l'acte, comme la mise en acte, le passage à l'acte, l'acting out, le recours à l'acte,... En cela, nous pensons qu'il s'agit d'une clinique de la complexité car ces différentes terminologies ne sont pas des synonymes mais recouvrent différents processus psychiques qu'il convient de distinguer. En plus de cette nécessaire distinction, il nous faut prendre en compte que plusieurs disciplines et/ou épistémologies - qui parfois se complètent, se croisent ou s'opposent - se sont emparées de ces concepts pour en apporter une définition. Aussi, dans le champ psychanalytique, le concept d'agir se situe à l'interface d'une diversité d'orientations/approches théoriques qui, encore une fois, ne facilitent pas sa compréhension. Parmi les nombreuses conceptions, nous nous délimiterons d'une part, à celles qui s'intéressent au sens de l'agir violent, ce qui nous amènera à évoquer, entre autres, les travaux de Lacan (1962), et notamment la distinction entre symptôme et acting out. Et d'autre part, à celles qui se centrent sur les fonctions psychiques de l'acte, telles que les conçoit notamment Balier (1988). Nous serons alors amenées à préciser les fonctions paradoxales que peut revêtir l'agir, à savoir une fonction défensive et une fonction au niveau des processus de subjectivation et de symbolisation. Cette dernière précision achèvera de montrer l'intérêt de penser cette clinique du processus psychique pour notre recherche.

Résumé de la sous-partie 1.3.1.1. : « Pourquoi la violence ? ».¹¹

Nous avons parcouru plusieurs modèles théoriques pour tenter de comprendre la violence. Le déploiement de ces nombreuses théories et leurs tentatives d'explications de la violence peuvent finalement procurer le sentiment d'une grande dispersion. En effet, il en résulte qu'il s'agit d'un phénomène aussi fondamental que complexe, qui a été longuement étudié, et pourtant il n'existe pas, à notre connaissance, de définitions consensuelles. Certaines sont parfois complémentaires mais bien souvent, elles apparaissent contradictoires, ce qui ne facilite pas la compréhension de la violence. Parmi les nombreuses définitions rencontrées, nous avons retenu celle de Michaud (2004) : « *il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, [...] en portant atteinte à un ou plusieurs autres, à des degrés variables, soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles* » (Michaud, 2004). Cette définition présente, selon nous, un intérêt, en ce sens que la violence est envisagée sous ses différents aspects, à savoir dans son origine naturelle (en tant qu'instinct de survie et d'autoconservation) mais aussi dans sa forme perversie et pathologique (désir, recherche et plaisir de nuire à l'autre). De plus, elle permet de mettre en avant une notion d'interaction fondamentale entre la triade : auteur, victime et situation. Enfin, cette définition met l'accent sur les différentes situations dans lesquelles la violence peut s'exprimer, les multiples formes qu'elle peut revêtir mais aussi les diverses atteintes qui peuvent en résulter. Les moments et lieux d'expression de la violence apparaissent extrêmement variés, ce qui la rend plus ou moins identifiable et repérable. Elle peut effectivement survenir en plein jour ou dans l'obscurité de la nuit, dans l'espace collectif, public mais aussi dans l'intimité de la famille. A ces nombreuses situations, s'ajoutent différentes formes de violences (physiques, psychiques, verbales, sexuelles ou encore matérielles, sociales,...) qui malgré leur diversité, ont vraisemblablement toujours un impact psychique, dans la mesure où il y a une effraction portant atteinte à l'intégrité de l'autre. Au-delà de ces différentes formes, les violences peuvent être isolées ou répétées mais aussi plus ou moins manifestes. En effet, certaines sont incisives, aiguës voire paroxystiques et donc clairement identifiables ; alors que d'autres sont plus silencieuses, à bas bruits et même parfois invisibles, mais pourtant tout aussi réelles (comme nous avons pu le constater pour les traumatismes transgénérationnels).

Ainsi, se révèle une certaine complexité dans la compréhension de la violence de par la diversité de ses formes et la variabilité de ses phénomènes mais aussi du

¹¹ Les deux sous-parties « 1.3.1.1 Pourquoi le violence ? » et « 1.3.1.2. De l'agir violent vers une clinique de l'acte : une conceptualisation renouvelée » sont particulièrement fournies. Aussi, nous avons décidé de faire les résumés à leur niveau (et non pas au 1.3.1.) pour dégager les éléments saillants propre à chacune et ainsi, éviter de perdre le fil de notre raisonnement.

fait des multiples causes et motivations qui amènent un sujet à une situation de violences. Pour tenter d'échapper à cet imbroglio, il apparaît crucial d'envisager qu'il n'existe pas une violence mais des violences. Malgré cette disparité, il importe de considérer que chacune de ces violences impliquent nécessairement le sujet, avec ses déterminations, son histoire, ses accidents, ses vulnérabilités et ses choix (Vavassori, Harrati & al., 2018). La violence est donc un phénomène qui ne se réduit pas à un comportement. De plus, elle engage toujours une certaine altérité. Articulée entre le soi et l'autre, entre l'intérieur et l'extérieur, entre la pulsion et l'interdit..., la violence se nourrit d'une relation particulière entre deux sujets, deux groupes, deux cultures.

La clinique psychanalytique permet alors de penser la violence dans toutes ses déclinaisons, selon une perspective dynamique et globale. Cette dernière quête notamment un modèle de la violence en rapport avec l'inconscient, en tant que manifestation intrapsychique et inscrite au fondement même de l'humanité. C'est ainsi que de la violence fondamentale à la violence destructrice, ce phénomène apparaît tout à la fois organisateur et sidérant, vital et transgressif, défense et attaque. En dépit de cette dimension ambivalente, la traversée des pensées et des théories nous a tout de même permis d'avancer que la violence doit être strictement différenciée de certaines notions, comme l'agressivité. En effet, peu importe dans quelle forme ou dans quelle modalité la violence se décline, elle représente une force vitale, un instinct de survie, alors que l'agressivité consiste à prendre du plaisir à nuire à l'autre. D'autres distinctions sont nécessaires, telles que la violence et la délinquance. Nous avons alors parcouru ces principales distinctions ainsi que les différentes nuances de la violence avec un objectif bien précis : poser les bases de ce phénomène complexe pour pouvoir mieux caractériser *l'agir violent*. Ce travail de déconstruction préalable nous a finalement amené à questionner ce que l'on entend par le comportement (au sens de l'action) avant sa mise en sens. Or ce que nous retenons est en lien avec la violence fondamentale. Nous avons repéré que le problème n'est pas tant l'existence d'une violence (en l'occurrence une violence première) que son usage et la façon dont elle va être intégrée/gérée par le sujet. Si elle est acquise et élaborée, elle deviendra le prototype de toute relation sociale ultérieure. Mais son intégration dépend majoritairement de la « constitution de base » de l'enfant. Il apparaîtrait certainement trop déterministe de parler de « violence psychogénétique ». C'est pourquoi nous souhaitons mesurer nos propos en précisant que la violence serait liée aux aléas et avatars du développement humain qui inclue de nombreux processus survenant dans les premières années de la vie. Cette traversée des processus est conditionnée par de nombreux éléments (environnement familial, traces passées...) dont l'achoppement de l'un (ou plusieurs) d'entre eux peut se solder en scènes dramatiques pour la subjectivité (carences fonctionnelles, affectives, défaut d'introjection, faille narcissique, objets internes instables,...) ou en scènes de terreurs et d'effractions traumatiques (Roussillon, 1999). Pour faire face à ces problématiques/conflits intrapsychiques, de véritables stratégies défensives peuvent s'instaurer, comme le passage à l'acte. Chacune de ces solutions défensives est soutenue par des processus bien distincts et comporte des fonctions qui lui sont

propres. Ces derniers éléments introduisent les prémices d'une approche fonctionnaliste et processuel de l'acte violent, que nous approfondirons dans la prochaine partie concernant la clinique de l'acte.

1.3.1.1. « Pourquoi la violence ? »¹²

Nous avons choisi cet intitulée, en référence au célèbre écrit de Freud et Einstein (1933) : « Pourquoi la guerre ? ». Ce texte, composé de deux longues lettres de chacun des auteurs, nous aide à penser la violence à la fois prises dans ses origines mais aussi à resituer dans le temps qui est le nôtre, pour ainsi nous permettre de comprendre ce malaise, qui travaille - probablement depuis toujours - la civilisation et la culture (pour faire le lien avec un autre texte célèbre de Freud : *Malaise dans la civilisation* ou *Malaise dans la culture* selon les traductions). Dès lors, nous sommes ici amenées à interroger les fondamentaux de la violence, traversés notamment par la métapsychologie mais aussi à questionner finalement qu'est-ce que la violence pour la clinique.

La violence n'est pas un concept issu directement de la psycho(patho)logie clinique ou de la psychanalyse. D'abord employé par la criminologie, la justice ou encore la sociologie, il n'apparaît que plus tard dans le domaine de la psychologie, notamment avec les écrits sur la délinquance des jeunes. Plusieurs champs disciplinaires se sont ainsi saisis de cette notion de violence, elle peut notamment s'articuler avec des notions sociologiques comme la norme et la déviance ou encore le normal et le pathologique. Cette « instabilité » conceptuelle rend toute tentative de définition complexe, voire inexistante de manière consensuelle. Tel un objet insaisissable, la violence « met en jeu les frontières du légitime et de l'illégitime, du tolérable et de l'intolérable, du juste et de l'injuste » (Vavassori, Harrati & al., 2018). Des considérations en psycho(patho)logie clinique et en psychanalyse viendront alors soutenir nos propos pour tenter de nous repérer dans cette opacité. Par ailleurs, de par son étymologie (« vis » en latin signifie la force), la violence introduit d'emblée un aspect duel entre d'une part une « force pulsionnel » que Bergeret va exploiter pour parler de violence fondamentale et d'autre part, un aspect de destructivité, souvent réduit à la pulsion de mort (Marty, 1997) ; nous reviendrons également sur ces aspects. Finalement, nous serons amenées à évoquer plusieurs définitions de la violence, les différentes formes qu'elle peut revêtir mais aussi les diverses fonctions qui lui ont été attribuées, comme celle de survie, ce qui la distingue notamment de l'agressivité ou encore de la destruction.

¹² Après-coup, nous nous sommes aperçues que ce titre avait déjà été utilisé par la revue *Enfances & Psy* en 2009 pour son 45^{ème} numéro.

1.3.1.1.1. Freud et la pulsion de mort : entre destructivité et déliaison...

Bien que Freud n'est pas directement axé sa réflexion autour de la notion de violence, nombreux de ces concepts s'y réfèrent pourtant, tels que le traumatisme, l'agressivité ou encore la pulsion de mort. Impossible alors de faire l'impasse sur les découvertes freudiennes quant à cette notion de violence ; notion qui sera envisagée, selon lui, comme une manifestation intrapsychique, mise en lien avec la vie pulsionnelle. A partir de plusieurs révélations terrifiantes et de témoignages traumatiques suite à la Première Guerre Mondiale, Freud évoque qu' « il n'y a en nous, aucune répugnance instinctive à verser le sang » (Freud, 1915). Il ajoute que « nous sommes les descendants d'une immense chaîne de générations de meurtriers » (Freud, 1915), en référence au *Mythe de la horde primitive* (Freud, 1912). Confronté à cette violence effroyable, Freud (1939) avance alors l'hypothèse de l'existence d'une pulsion destructrice et/ou agressive inconsciente, en chacun de nous. Selon lui, les pulsions destructives sont celles que « nous faisons dériver de la pulsion de mort originaire de la matière animale », et qui implique de ramener le vivant à l'état d'inanimé (Freud, 1939). Même s'il n'existe pas « d'explications directes de la destructivité humaine qui invoquent la tendance de la matière vivante à l'inorganique » (Rudge, 2007), Freud propose une interprétation globale des motivations inconscientes qui conduisent l'homme à poser des actes violents/criminels. Cette interprétation, conforme au postulat psychanalytique fondamental, se situe dans un champ d'investigation éloigné des explications d'héritage biologique. Ainsi libéré des déterminismes biologiques, Freud explique, plus précisément, comment certaines personnes, tourmentées par un sentiment de culpabilité inconscient, en viennent à commettre un délit/crime, dans le but d'être punies. Ce besoin de punition peut s'apparenter à la logique de la décharge et viserait ainsi à apaiser la tension liée à ce sentiment oppressant de culpabilité. Dans cette considération théorique, Freud (1923) insiste sur le fait que la culpabilité précède le geste violent/criminel et que son accomplissement permet alors de soulager cette culpabilité préexistante, « comme si l'on ressentait comme un soulagement de pouvoir rattacher ce sentiment inconscient de culpabilité à quelque chose de réel et d'actuel » (Freud, 1923). Malgré qu'il s'agisse d'une notion transversale de l'œuvre freudienne, la culpabilité reste un concept relativement ambigu qui sera néanmoins clarifié lorsque Freud précisera les liens entre culpabilité, surmoi et pulsion de mort. En effet, dès 1924, il cherche à situer le sentiment de culpabilité inconscient dans la relation du moi au surmoi. Ce dernier est alors pensé comme une résistance du surmoi, c'est-à-dire s'opposant à tout mouvement en direction d'une quelconque réussite. Parmi les cinq types de résistance au traitement psychanalytique distingués méta-psychologiquement par Freud (1923), la résistance du surmoi apparaît comme la plus radicale d'entre elles (Rudge, 2007). Résultant du sentiment de culpabilité et de la nécessité d'autopunition, ce type de résistance (le plus tardivement découvert) lutte contre la guérison et vise, au contraire, à maintenir le sujet dans la douleur et la souffrance. Le sentiment de culpabilité et la recherche de punition inconscients seraient alors des manifestations de la tension entre le moi

et le surmoi. Par conséquent, ces derniers représenteraient la part de la force de la pulsion de mort qui est « psychiquement liée par le surmoi et qui en devient ainsi reconnaissable » (Freud, 1939). De fait, le surmoi serait également inséparablement lié à la pulsion de mort qui est elle-même, selon Freud, à l'origine de la violence.

Quant à ce qu'il est convenu d'appeler l'ultime dualisme pulsionnel freudien¹³ (opposant les « pulsions de vie » aux « pulsions de mort »), Freud (1920) souligne la manière dont les pulsions de mort tendent à rétablir un état antérieur, inanimé. En référence à la métapsychologie freudienne¹⁴, et plus précisément d'un point de vue économique, le psychisme se caractérise par la présence d'une quantité d'excitations, susceptible de produire du déplaisir si elle augmente ou de provoquer du plaisir si elle diminue. La pulsion, considérée comme une force interne, pousserait alors à la décharge de ces excitations vers l'extérieur, ce qui s'accompagnerait de satisfaction. Par conséquent, la principale fonction de l'appareil psychique est de maintenir au plus bas (ou constante) la quantité d'excitations, soit par la décharge de l'énergie, soit par l'évitement de ce qui renforcerait l'excitation (Vavassori, Harrati & al., 2018). Freud met ainsi en avant comment les pulsions de vie ont un effet de liaison alors que les pulsions de mort ont un effet inverse de déliaison. Néanmoins, restons prudentes car ce nouveau dualisme freudien a fait l'objet de plusieurs critiques. Nous pensons notamment à Laplanche qui récuse l'idée d'une émergence de la pulsion de mort comme force animée par le « retour à l'état antérieur » ou encore à Green (1980) qui de manière plus nuancée, précise qu'il ne suffit pas de spécifier, comme le fait Freud, l'Éros (pulsions de vie) par la liaison et les pulsions de mort par la déliaison et destruction. Nous sommes au fait de ces débats qui mettent en cause l'opposition pulsionnelle de la seconde théorie des pulsions. Cependant, nous n'y prendrons pas part, car cela dépasserait les limites de notre objet de recherche. Ainsi, nous retiendrons principalement que le modèle freudien installe une conflictualité entre deux pulsions asymétriques pulsions de vie/pulsions de mort, à partir desquelles découlent respectivement des processus de liaisons et de déliaisons. Rajoutons que cette déliaison pulsionnelle renvoie à un phénomène processuel par lequel « les pulsions destructrices sont dissociées des pulsions libidinales, ce qui permet la libération de conduites très violentes qui seraient autrement assujetties aux contraintes imposées par la libido » (Vavassori, Harrati & al., 2018). Encore une fois, pulsions de mort et pulsions destructrices se trouvent étroitement liées ; d'ailleurs Freud, lui-même, ramène volontairement la pulsion de destruction à la pulsion de mort. Toutefois, ce passage de la pulsion de mort vers la destructivité

¹³ Le premier dualisme pulsionnel freudien oppose les pulsions sexuelles (libidinales) aux **pulsions d'auto-conservations** (Freud, 1920).

¹⁴ La métapsychologie freudienne a déjà été évoquée précédemment. **Rappelons qu'elle vise à donner forme aux processus inconscients selon un triple point de vue : topique (différents lieux psychiques), économique (quantité et circulation de l'énergie pulsionnelle), dynamique (conflits et composition des forces en jeu)** (Freud, 1915).

n'apparaît pas si évident dans la communauté scientifique. En effet, un certain nombre de travaux semblent douter de la pertinence d'en appeler à la première pour rendre compte de la deuxième. Quel que soit notre positionnement, il s'avère que les rapports entre la pulsion de mort et la destructivité mériteraient d'être davantage précisés. Néanmoins, cela dépasseraient là aussi le cadre de notre recherche au vu de la complexité de ces deux concepts qui continuent, aujourd'hui encore, à mettre au travail bon nombres d'auteurs. Retenons simplement que l'intérêt du concept de « pulsion de mort » est de montrer en quoi, dans certaines situations, la violence permettrait paradoxalement de sauvegarder l'intégrité psychique.

A présent, nous souhaitons revenir sur le célèbre concept de *violence fondamentale* de Bergeret (1984) qui apporte de nouvelles considérations théoriques autour de la violence et ses origines.

1.3.1.1.2. Un instinct violent fondamental : la violence fondamentale¹⁵

La perspective freudienne a orienté de nombreux travaux autour de l'agir violent, créant ainsi un large corpus de connaissances toujours plus innovants et singuliers sur la violence et ses origines. Parmi ces avancées théoriques, certaines semblent avoir été influencées par les travaux de Bergeret. L'auteur émet l'hypothèse d'un instinct violent fondamental de survie, présent chez tout sujet. Selon Bergeret (1984), les violences ou exactions violentes, résulteraient de la non-intégration de la violence fondamentale. Cette notion de violence instinctuelle se retrouvait déjà dans les œuvres freudiennes, notamment dans *Destin des pulsions* (1914) et dans *L'Homme aux loups* (1918) où la violence consistait en un instinct originaire, universel et commun à l'homme et à l'animal. C'est à partir de sa pratique initiale de pédiatre que Bergeret développe le concept de violence fondamentale. De ses observations cliniques, il constate des mouvements naturels violents dès la naissance d'un enfant dans le groupe familial. Selon lui, ces mouvements présents au tout début de la vie sont assimilables à l'instinct de survie, d'autoconservation. Animé ni par la haine, ni par l'amour, cet instinct de survie d'ordre narcissique (et non érotique) repose sur un fantasme primaire, existant avant les fantasmes originaires. De plus, il se caractérise par un « moi ou l'autre », et plus précisément, un « moi ou elle » puisqu'il s'agit des premières relations de l'enfant avec sa mère. Idéalement, la violence fondamentale se lie secondairement à la problématique libidinale et pourra alors évoluer et s'élaborer à travers les différents stades de formation de la personnalité. Ainsi, une bonne intégration au sein du courant génital ouvre l'accès aux investissements d'objets extérieurs et aux capacités créatrices. En revanche, l'échec de la structuration Œdipienne conduirait d'une part, au maintien du désir de l'autre dans

¹⁵ Concept de Bergeret (1984).

l'arbitraire ; et d'autre part, à la volonté de nuire à cet autre. Dans ce cas, on assisterait à une érotisation de la violence - autrement dit, à l'avènement de l'agressivité - ce qui, dans la théorie psychanalytique, permet de distinguer en partie la structure psychotique de la structure névrotique mais aussi de différencier la violence de l'agressivité. D'ailleurs, une fréquente erreur consiste à confondre ces deux notions. Il convient alors de préciser en quoi la violence n'est pas l'agressivité. La plupart des auteurs qui se sont attachés à décrire cette distinction essentielle, considèrent l'agressivité comme « un modèle déposé » incontournable, indéformable et inaliénable de l'héritage freudien.

1.3.1.1.3. « La violence n'est pas l'agressivité... »¹⁶

De manière générale, l'agressivité est associée à l'attaque d'un autre repéré comme différencié de soi (Houssier, 2009). Elle se caractérise principalement par une tendance intentionnelle à l'hostilité, à nuire et à détruire. Pour Freud, l'agressivité est une force qui fait partie de la lutte du moi pour sa conservation mais aussi son affirmation. En effet, de son origine étymologique latine « ad-gressere » signifiant « aller vers », l'agressivité possède une double signification : un comportement d'affirmation de soi et un comportement d'attaque vers autrui. Plus précisément, l'agressivité se décline d'une part, en tant que composante instinctive naturelle, liée à la sexualité ; et d'autre part, dans son aspect destructeur, en tant que partie intégrante de la pulsion de mort (Vandenbroucke, 2006). Il s'agirait donc d'une force avec deux versants et dont la finalité serait soit positive, soit délétère.

Concernant son origine, le modèle freudien précise que c'est l'accumulation de frustrations et/ou d'angoisses qui donnerait naissance à cette force agressive, pouvant s'extérioriser à tout moment ; l'objectif étant de réduire à néant l'objet source des frustrations et/ou des angoisses. Ainsi, l'agressivité est dirigée contre un objet clairement identifié et vise à sa destruction, alors que la violence correspond à un moment de rage narcissique, au cours duquel la pulsion de destruction est orientée vers le monde externe (Houssier, 2009).

A présent, intéressons-nous à l'origine étymologique de la violence. Cette dernière tire son brevet de spécificités d'une date beaucoup plus lointaine que l'époque freudienne. En effet, le terme « violence » découle de la lignée des radicaux grecs et latins « via » qui se traduisent par « la vie ». Par conséquent, la violence est associée à une force vitale, un instinct de vie et de survie, présent chez tout un chacun. Contrairement à l'agressivité, la violence renvoie à un dynamisme purement défensif sans aucune participation libidinale. En effet, là où l'agressivité s'envisage comme une attaque mobilisant sentiment de culpabilité et désir de réparation dans le contexte d'un lien libidinal (Houssier, 2009) ; la violence, quant à elle, s'entrevoit

¹⁶ Benghozi, 2010.

comme une défense de soi, dénuée de tout plaisir de nuisance à l'égard d'autrui. Cette violence, que Bergeret (1984) qualifie de « fondamentale », n'est donc pas nécessairement nuisible et ne s'exprime pas uniquement sous forme destructrice. Au contraire, « elle serait une force de vie qui peut se révéler tout aussi créatrice » (Harrati, Vavassori & Villerbu, 2009).

Après ces quelques considérations, nous retenons, à l'instar de Bergeret (1984), que cette violence est fondamentalement nécessaire, inscrite dans le patrimoine de l'humanité. Aussi, le problème ne semble pas résider dans son existence naturelle mais dans l'usage qui va en être fait. Pour exemple, nous avons vu que l'agressivité résulte d'une non intégration de la structuration œdipienne et serait donc à considérer comme une utilisation perversifiée de la violence fondamentale. Nous pouvons étayer ces propos par un autre exemple. Dans le chapitre consacré à l'adolescence, nous avons relevé que la violence est parfois « ordinaire », en ce sens qu'elle fait partie d'un processus normatif du développement, à savoir le pubertaire. Comment alors expliquer ces différents destins de la violence ? Autrement dit, qu'est-ce qui peut expliquer l'existence de ces différents usages de la violence ? Nous allons recentrer ces questionnements autour de l'adolescence et observer, une fois encore, l'importance de l'environnement primaire, tributaire de la qualité des éléments intériorisés pendant l'enfance.

1.3.1.1.4. Retour sur la violence à l'adolescence : un aménagement fasse à l'impasse pubertaire et/ou à la défaillance familiale ?

A la fin de notre chapitre sur l'adolescence, nous avons évoqué une distinction essentielle entre la violence *de* l'adolescence et la violence *à* l'adolescence, en insistant sur la première puisqu'elle est directement liée au processus pubertaire. Désormais, concentrons-nous sur cette deuxième modalité de violence. Pour ce faire, nous allons l'associer avec plusieurs éléments évoqués jusqu'à présent, notamment concernant la défaillance de l'environnement primaire, et en conséquence, l'échec (ou le défaut) d'introjection des objets internes conduisant à l'incorporation problématique de l'objet perdu. Pour rappel, nous avons précédemment constaté que, quelle que soit la nature du traumatisme, celui-ci peut impacter la constitution du Moi, et plus précisément, la stabilité des objets internes (non ou mal introjectés). C'est alors que faute d'avoir pu introjecter des objets internes efficaces et acquis des repères solides, le sujet se situerait dans une recherche constante de soutien par l'environnement. Son équilibre narcissique dépendra donc largement du monde perceptivo-moteur (en particulier des relations aux objets externes), « où agir et recherche de sensations sont privilégiés à l'élaboration psychique et à la verbalisation » (Vavassori & Harrati, 2007). En somme, l'investissement (voire le surinvestissement) de la réalité externe permettrait, certes de pallier une réalité interne insuffisante, mais favoriserait l'utilisation de comportements violents/délinquants, plus étayant pour l'adolescent, et surtout offrant un moyen de décharge tout en se substi-

tuant au travail psychique d'élaboration. Finalement, l'acte violent deviendrait un objet substitutif de l'objet interne défaillant. En cela, il induirait la possibilité de maîtriser l'environnement, et par conséquent, de maîtriser l'objet externe qui, dès lors, apparaîtrait pour l'adolescent plus accessible que sa relation aux objets internes (Vavassori & Harrati, 2007). En substance, le recours à cet objet substitutif résonne comme une solution pour le sujet, contraint par l'absence de repères intériorisés. Néanmoins, cette solution précaire n'est qu'éphémère car l'illusion de maîtrise alimente un sentiment de pseudo indépendance, dont le sujet adolescent devient lui-même paradoxalement dépendant. Or ce sentiment de dépendance s'avère particulièrement inquiétant à l'adolescence, et lorsqu'il est associé à une incapacité à gérer les relations objectales, il peut devenir une menace : soit narcissique si l'objet externe venait à disparaître (perte de l'objet) ; soit d'emprise, si au contraire, l'objet devenait trop présent (confusion avec l'objet). A travers cette menace, provoquée par l'antagonisme narcissico-objectal, apparaît une situation de violence qui attaque l'intégrité du sujet et génère en retour une violence défensive que traduit la réponse par l'agir comportemental (Jeammet & Corcos, 2001). En définitive, l'acte violent représente un objet substitutif nourrissant une illusion de maîtrise et par la même, provoquant un sentiment de dépendance, qui lui-même, renforce les manifestations comportementales violentes et inscrit le fonctionnement du jeune dans la répétition d'agirs. Ce fonctionnement se caractérise par un aménagement psychique par la violence, concept décrit par Jeammet et Corcos (2001). En d'autres termes, l'adolescent est amené à s'adapter, voire trouver un mode de fonctionnement « aménagé » en réponse à une menace desubjectivisante. Ce type d'aménagement n'est pas le seul décrit par ces auteurs. Nous avons déjà mentionné l'aménagement par le comportement, incluant les conduites d'auto-sabotages décrit par Jeammet (2005). Nous pouvons également citer l'aménagement par la dépendance (conduites addictives) ou encore par la psychosomatisation. Malgré l'intérêt certain que ces différents aménagements présentent, nous ne pouvons nous étendre sur leurs descriptions car cela nous plongerait dans des considérations trop éloignées de notre objet d'étude. Au regard de notre thématique de recherche et afin de mettre en lien les comportements violents et l'adolescence, nous avons délibérément opté pour l'exemple de l'aménagement psychique par la violence. Selon Jeammet et Corcos (2001), les modalités de cet aménagement reposent sur la disponibilité des mouvements pulsionnels et la nécessité de décharge directe (substituant le travail d'élaboration psychique). Dans cette configuration, le sujet se situe entre emprise et destructivité brute, alternant ainsi une expression plus ou moins brutale de la violence à des fonctionnements mêlant libido et relation d'emprise (Jeammet & Corcos, 2001). En lien avec ce que nous avons évoqué précédemment, c'est la qualité de l'investissement objectal dans les assises narcissiques, corrélée à l'expression d'un certain niveau de conflictualisation psychique, qui va conditionner la puissance de cette violence. Quant aux circonstances de son déclenchement, elles dépendent principalement de la menace narcissique (Vavassori & Harrati, 2007). En cela, sa présence met en avant d'une part, la fragilité du Moi et de ses assises narcissiques ; et d'autre part,

illustre la lutte de ce dernier pour sa conservation et son affirmation. L'acte violent viendrait alors en lieu et place de l'objet interne inefficace (comme les imagos parentales) pour tenter de restaurer des limites et sauver une identité menacée. En partant de cette hypothèse que la violence agirait préserverait l'équilibre psychique et l'intégrité du Moi, cela permettrait d'expliquer que l'aménagement psychique par la violence devienne le mode de fonctionnement prédominant pour l'adolescent, et par conséquent, le contraigne à la répétition d'agirs. In fine, il semble que la violence répond à « une menace sur l'identité et correspond à une tentative de restauration de cette identité menacée » (Jeammet, 1997). Parmi les nombreux travaux de Jeammet, l'évocation de l'aménagement psychique par la violence permet d'avancer dans le cheminement de notre réflexion concernant l'agir violent adolescent. En plus d'être considérée d'un point de vue intra-psychique, la violence est également appréhendée d'un point de vue de l'intersubjectivité, dans la mesure où elle se caractérise par « un effet de rupture, de désobjectivation pour celui qui la subit » (Jeammet, 1997). Cette perspective ouvre vers de nouvelles tentatives d'explications de l'acte, incluant l'altérité, et plus largement, le couple auteur/victime. A l'instar de Jeammet (1997), nous pouvons déjà supposer que ce vécu de violence reflète en miroir ce qu'éprouve le sujet qui agit la violence ; ou encore que la violence agirait représente ce que le sujet a subi/ou craint de subir, en menaçant à son tour la subjectivité de l'autre. Ces premières hypothèses, encore hésitantes, seront complétées par l'approche psychocriminologique. Cette dernière nous permettra de poser, de manière plus affirmée, qu'une position subjective, mise à mal par des vulnérabilités (psychiques, familiales), chercherait à se réparer dans différentes sphères (cf. polymorphisme) et sous différentes formes agressologiques ou victimologiques. Pour l'instant, retenons que l'insuffisance (voire l'absence) de l'intériorisation des interdits, de repères solides et constitutifs d'un Moi stable sont autant de facteurs de vulnérabilité pouvant conduire à poser des actes violents/délinquants.

Résumé de la sous-partie 1.3.1.2. : « De l'agir violent vers une clinique de l'acte : une conceptualisation renouvelée ».

De l'action à l'acte manqué, en passant par la mise en acte, l'acting out, le passage à l'acte, le recours à l'acte, le passage par l'acte et l'agir, c'est tout un nuancier de la problématique de l'acte qui s'est dévoilé dans cette partie (Raoult, 2006) et qu'il nous a donc fallu explorer mais aussi différencier. Pour ce faire, nous avons parcouru le champ psychanalytique, en commençant par les travaux originaires jusqu'à ceux, plus contemporains, qui témoignent d'une métapsychologie renouvelée. Nous avons repéré d'une part, que la compréhension de l'agir est dépendante de plusieurs paramètres ; et d'autre part, qu'il ne s'agit pas d'adopter strictement l'une des significations proposées par une approche mais plutôt d'être au fait que ces dernières peuvent se compléter et surtout évoluer en fonction du contexte dans lequel on se situe. Néanmoins, au regard de la diversité des travaux, il nous a fallu délimiter notre cadre conceptuel, nous avons alors proposé de nous intéresser spécifiquement à l'aspect processuel de l'acte. Aussi, nous avons essayé d'être le plus exhaustif possible dans cet éventail des registres d'explications de l'acte, mais il nous faut tout de même reconnaître qu'il est regrettamment plausible que nous ayons omis de citer certains travaux. Malgré tout, le panorama présenté permet de rendre compte de l'apport majeur des travaux psychanalytiques en psychologie clinique, notamment « en portant l'intérêt sur les motivations inconscientes et les conflits internes du sujet auteur d'actes violents dans une articulation complexe entre l'interne et l'externe, le latent et le manifeste » (Vavassori & al., 2018). En dépit de ses contributions indéniables, la clinique psychanalytique a été la cible de vives controverses, du fait de ses modèles théoriques dépeints comme dépassés et/ou déterministes voire réductionnistes.

Toutefois, forte de ces critiques, la psychanalyse est parvenue à se renouveler en développant une clinique de l'acte, et en prônant, entre autres, que tout acte résulte d'une mise en œuvre inconsciente qui ne peut s'articuler que dans l'après-coup de sa réalisation. Poser un acte, ce n'est pas seulement considérer « l'effet d'une action mais c'est supposer un sujet à cette action » (Harrati, Vavassori & Villerbu, 2009) ; sujet qui doit être considéré dans un ensemble historique singulier et contextuel. Dans ce cadre, l'agir violent est interprété en tant qu'épisode de vie et non en tant que seul effet de la structure psychique ou d'un trouble psychopathologique. D'ailleurs, cette clinique du processus nous a permis de nous dégager de la structure pour penser la dynamique/complexité de l'agir. C'est pourquoi, bien que souvent décrié, l'éclairage psychanalytique est tout de même indispensable en ce sens qu'il permet d'une part, de soutenir les dimensions processuelle et subjective dans l'étude de l'agir, au-delà du comportement et de sa catégorisation (sans quoi l'agir violent risquerait d'être pathologisé). D'autre part, cette approche invite à orienter la compréhension et l'analyse de l'agir « vers l'histoire de vie du sujet qui agit ou subit la violence, son rapport à lui-même et à son environnement » (Vavassori, Harrati & al., 2018). En plus de la nécessité d'étudier le parcours de vie et la dynamique psychique,

se dessine ici l'importance de prendre en compte une certaine interaction sujet/contexte, interaction que va largement enrichir la psycho-criminologie clinique. En effet, alors que la psychanalyse se concentre sur l'étude de la dynamique et des processus psychique, elle aborde que très peu la dynamique situationnelle et tout ce que cela sous-tend (le mode opératoire, l'environnement, le cadre d'opportunités sociales et situationnelles,...). C'est alors que tout en préservant son intérêt et sa spécificité, l'approche psychanalytique va permettre d'interroger le champ psycho-criminologique, comme nous le verrons dans la prochaine sous-partie (cf. Vers une lecture psycho-criminologique de l'agir violent adolescent : « une clinique du déplacement »).

1.3.1.2. De l'agir violent vers une clinique de l'acte : une conceptualisation renouvelée

La problématique de l'acte a fait l'objet de nombreux travaux d'orientations diverses, ce qui justifie qu'il se déploie en autant de significations telles que la mise en acte, l'agir, le passage à l'acte, le recours à l'acte, l'acting out, ... Cette multitude de termes et d'expressions crée une certaine opacité autour de l'acte voire une incertitude sémantique, ce qui nous impose de revenir précisément sur une définition théorique de ce cette notion, du moins dans son orientation en clinique psychanalytique. Un tel travail de différenciation doit être effectué pour ne plus se contenter de nommer passage à l'acte ou agir une conduite qui peut relever de processus complexes (Raoult, 2006). Sans cette précaution, le risque est d'adopter une conception réductrice mêlant des phénomènes et des processus qu'il est pourtant fondamental de différencier plus finement. En conséquence, nous allons parcourir le champ de la clinique de l'acte dans le but de nous repérer parmi ces multiples terminologies, l'objectif étant d'en saisir les différentes acceptions afin de nous positionner dans ce flou conceptuel. Aussi, nous allons revenir sur les processus sous-jacents associés à chaque terminologie, pour finalement faire le choix d'employer le terme d'« agir » violent, dans une acception générale et de réserver certains termes comme « acte », « mise en acte », « acting out », « passage à l'acte » et « recours à l'acte » pour en souligner des spécificités (ou fonctions spécifiques). Cela nous conduira à ouvrir nos propos vers une conception fonctionnaliste de l'acte (Balier, 2005) que nous développerons au regard des processus psychiques (œuvrant pour l'instauration d'un nouvel équilibre après une blessure/menace pour la subjectivité). Aborder les fonctions intrapsychiques de l'agir revient à l'appréhender dans une logique paradoxale de survie. En ce sens qu'il s'agit d'une solution défensive où le sujet se retire de l'expérience traumatique mais où il est également contraint de se couper de sa propre subjectivité pour survivre. Au-delà de cette fonction paradoxale (fondée sur l'hypothèse d'une organisation défensive contre les effets délétères d'un traumatisme), nous verrons que l'agir peut également revêtir une fonction au niveau des processus de subjectivation et de symbolisation. Cette fonction résolutive présente un intérêt pour notre recherche puisqu'elle sous-tend l'hypothèse d'une possible élaboration des traumatismes transgénérationnels à travers l'agir violent. Ainsi, penser l'agir au regard de ses fonctions, et plus largement apprécier la clinique de l'acte comme une clinique du processus psychique, se révélera capital pour l'avancement de notre réflexion. Par ailleurs, nous verrons qu'en fonction des processus sous-tendus et du destin de l'agir, il conviendra davantage d'utiliser le terme de recours à l'acte, de passage à l'acte ou encore de passage par l'acte. Toutefois, avant d'aborder ces éléments autour de l'agir, il convient d'abord de revenir sur les prémices de cette clinique de l'acte.

1.3.1.2.1. L'« Agieren » ou les prémices d'une clinique de l'acte

Telle que la présentent Harrati et al. (Harrati & al., 2003 ; 2009), la problématique de l'acte, en psychanalyse, va d'abord s'articuler autour de deux notions freudiennes très différentes : l'une d'origine germanique, dite l'« *action spécifique* », et l'autre d'origine latine, intitulée l'« *agieren* » renvoyant à la pure répétition (Raoult, 2006).

Le sens premier freudien est donc celui de l'action spécifique que Freud (1985) décrit comme un comportement, une action permettant la satisfaction d'un besoin via une tierce personne. Cette action serait la conséquence d'une dérivation de l'excitation sexuelle et permettrait alors la décharge psychique de cet excès d'excitation. L'accent n'est plus porté sur l'aspect volontaire et impulsif de l'acte, comme le suggérait la psychologie et la psychiatrie, mais sur l'éventualité d'une mise en acte inconsciente. Cette notion - certes archaïque voire aujourd'hui quelques peu désuète - met pourtant en avant toute la complexité de la problématique de l'acte, notamment prise dans ses liens avec les processus de pensée.

Le second renversement freudien aura lieu quelques années plus tard et concernera la compulsion de répétition ainsi que l'« Agieren » (Freud, 1920). Dès le début, Freud décèle le rôle des actes d'extériorisation expressive par rapport à la névrose et à la remémoration (1914). Les accès hystériques, notamment ceux qui répètent une scène traumatique et les comportements obsessionnels, l'amènent à découvrir que ces mimiques apparemment dénuées de sens en ont un. Ici, l'acte « symptomatique » prend le sens d'un aveu, c'est à ce propos que Freud (1901) écrit que ces actes, dont le conscient ne sait rien ou ne veut rien savoir, expriment des pensées et des impulsions inconscientes. Il interprète alors les actes symptomatiques comme ayant du symptôme, le sens ambigu de cacher et d'exprimer. Toutefois, il reviendra progressivement sur sa position et certains de ces actes ne seront plus envisagés comme des actes symptomatiques mais considérés en fonction du transfert donc comme la manifestation de la relation transférentielle (Harrati, Vavassori & Villerbu, 2009). Ces manifestations en acte, que Freud nomme « Agieren » (1914 ; 1915 ; 1920), vont être étudiées dans leur connexion avec la cure, et précisément, en rapport avec le rôle du transfert et les résistances. Freud (1914) conçoit ainsi la possibilité de déclenchement d'actes au cours de la cure qui signeraient la répétition du refoulé sous forme d'actions en lieu et place du souvenir. Il ajoute que le sujet méconnaît son souvenir (qui est soit oublié, soit refoulé), néanmoins il l'exprime en acte dans son comportement. En cela, la compulsion de répétition serait une manière de se souvenir. Cette dernière est en lien avec l'histoire du sujet, son enfance, les événements qu'il a vécus... Cette mise en acte ou « Agieren » est à comprendre comme une actualisation transférentielle « qui obéit à la répétition et qui recourt à l'action motrice au lieu de s'exposer à la remémoration » (Harrati, Vavassori & Villerbu, 2009) ou plus justement qui s'expose à la remémoration mais en s'écartant du discours. Il faut donc distinguer d'une part, la possibilité de se remémorer par la pensée et la parole, et d'autre part, la possibilité de se remémorer par l'action mo-

trice. Freud (1914) souligne que « plus la résistance est grande, plus la remémoration sera remplacée par l'action ». A partir de là, il conjecture que lorsqu'un événement ne peut être intégré par le sujet dans ses représentations, ni extrait du champ de sa conscience par l'instance refoulante, alors ce dernier prend valeur de traumatisme. Son retour incessant, sous diverses formes, serait finalement la conséquence de ce trauma que l'appareil psychique tente de réduire ou de symboliser mais dont la répétition vient signer l'échec. Ainsi, la compulsion de répétition correspond à la tentative de liaison de l'évènement traumatique mais aussi à l'échec de celle-ci (Vavassori, Harrati & al., 2018).

Pour Freud, ces mises en acte peuvent se manifester aussi bien dans l'analyse que hors-analyse, c'est-à-dire que les motions pulsionnelles, réveillées par la cure, peuvent également être mises en acte dans les comportements de la vie quotidienne. L'Agieren est donc un concept central qui comporte tout de même une certaine équivoque, étant donné qu'il désigne à la fois les mises en acte liées au transfert et celles qui ne le sont pas. Les psychanalystes français vont reprendre ce concept d'Agieren sous le vocable anglais d'« acting out ». Pour autant, la définition reste semblable à celle de Freud et présente de fait l'ambiguïté d'englober sans distinction les acting out de transfert (les mises en acte dans la cure) et les acting out impulsifs (les mises en acte dans la vie quotidienne). S'est alors posée la nécessité de distinguer précisément les différents aspects cliniques de l'acting out. En effet, plusieurs psychanalystes ont tenté de comprendre l'origine et la signification de ces diverses manifestations. Progressivement, un certain consensus est parvenu à s'instaurer dans la littérature psychanalytique pour finalement regrouper sous le vocable d'« acting in » les agirs survenant dans l'analyse, et sous le vocable d'« acting out » les actes inconscients (et impulsifs) susceptibles de se produire en dehors de l'analyse, et pouvant aller jusqu'au meurtre ou au suicide du sujet. Dans ces deux configurations, l'acting correspond à « l'expression et la décharge pulsionnelle d'un matériel analytique conflictuel par le biais d'un acte au lieu d'une verbalisation » (Mijolla-Mellor, 2002).

Comme le rappellent Harrati et al. (2003 ; 2009), plusieurs auteurs ont souhaité faire de l'expression « passage à l'acte » l'équivalent français de « acting out ». Cependant, ce terme est déjà utilisé en clinique psychiatrique. En effet, la psychiatrie s'est très tôt penchée sur les pathologies de l'agir (Raoult, 2002). Cette dernière regroupe sous le vocable « passage à l'acte » les formes impulsives, violentes et agressives de l'agir, mais sans référence au concept inconscient. De plus, le passage à l'acte peut viser le sujet lui-même ou quelqu'un d'autre ; autrement dit, il peut emprunter un caractère de violence auto-agressive ou hétéro-agressive. D'autre part, il s'agit d'une notion largement employée, et ce, parfois de manière abusive et incorrecte, pour qualifier un acte violent, quel que soit le processus sous-jacent. En effet, bon nombre de travaux s'intéressant à la question de l'acte ne font pas de distinction entre acting out et passage à l'acte. Pourtant, la clinique ne peut se résoudre à faire du passage à l'acte un synonyme de l'acting out, de l'acte ou encore de l'agir. Il apparaît donc nécessaire de définir ces divers processus en montrant en quoi ils doivent

strictement être différenciés l'un de l'autre afin de restituer la complexité psychique de l'agir violent.

1.3.1.2.2. L'enjeu du signifiant : symptôme, acting out et passage à l'acte

Comme nous l'avons vu précédemment, la psychanalyse s'est d'abord intéressée à l'*agieren*. Néanmoins, cet intérêt premier ne doit pas éclipser le fait qu'elle ait aussi été amenée à considérer l'acte d'un point de vue symptomatique. Au-delà d'un signe de détérioration de l'expression normale du fonctionnement psychique, l'acte-symptôme viendrait signifier quelque chose de l'indicible par l'expression comportementale et/ou corporelle (somatisation). De nombreuses approches théoriques se sont alors spécifiquement concentrées sur le sens de l'acte, interrogeant ainsi son caractère signifiant. L'acte apparaît en soi comme une énonciation subjective, un dire qui change le sujet. Comme le suggère Lesourd (2000), « l'acte comporte en lui une répétition qui lui est inhérente du fait même de l'incidence signifiante qui est mise en son cœur ». Considéré comme un compromis, l'acte permet de révéler l'existence d'un conflit psychique, tel un symptôme. A la différence de l'agir, il est donc pris dans le langage et répond à une logique signifiante (Lesourd, 2000).

En s'interrogeant sur le statut de l'acte, Lacan (1962) a proposé une conceptualisation centrée sur la différenciation entre l'acte, l'acting out et le passage à l'acte (Harrati & al., 2009). Cette distinction a permis d'enrichir la clinique de la cure et de préciser ces différents concepts que d'autres auteurs, dont Harrati et al. (2003 ; 2009), sont venus compléter pour poser que le sujet résulte d'un désir inconscient qui n'arrive pas à se dire. De fait, ce qui pousse à agir, n'est pas le sujet mais la cause de son désir. La façon dont cette cause se manifeste dans l'acte est une première distinction entre acting out et passage à l'acte. Dans sa définition restreinte, l'acting out relève du surgissement d'un acte impulsif qui surviendrait en dehors de la situation analytique (sinon quoi il s'agirait d'*acting in*), suite à des motions pulsionnelles que cette dernière aurait pu justement réveiller (Raoult, 2010). Toutefois, l'acting out peut aussi être associé à la relation analytique puisqu'il s'agirait d'une « monstration » résultant d'une interprétation intempestive du thérapeute qui provoque chez l'analysant « une action dans le réel, s'apparentant au symptôme en tant que vérité qui veut se dire » (Samacher, 1999). Suite à l'erreur d'interprétation du thérapeute (valant méconnaissance du sens du message), « quelque chose dans la conduite du sujet va se montrer » à la place d'un impossible à dire (Lacan, 1962). Il s'agit d'un acte démonstratif amoureux, quelque chose se manifeste hors de toute remémoration possible. C'est la « monstration » de ce qui ne peut être dit, afin d'éviter une angoisse trop violente (Harrati, Vavassori & Villerbu, 2009). Dans l'acting out, le sujet met ainsi en scène la cause de son désir inaudible alors que pour le passage à l'acte, il s'agit d'une réponse de l'ordre de l'évacuation, de la décharge en direction d'autrui (Raoult, 2006). Le sujet s'efface et est appelé à agir en incarnant l'objet qu'il est pour l'autre. Il est « hors-scène », empêchant toute possibilité d'élaboration.

Emrich (1993) ajoute que « le passage à l'acte est demande d'amour, de reconnaissance symbolique [mais] sur fond de désespoir ». Là où l'acting out est un message avec un destinataire, une montée sur scène, le passage à l'acte est une séparation brutale, hors de la scène ; une sortie de scène qui signe le refus de reconnaître le désir inconscient. Cette distinction a des conséquences importantes dans la conduite des cures. En effet, l'acting out donne à entendre à un autre devenu sourd, c'est une demande de symbolisation dans un moment de transfert sauvage (Oppenheim-Gluckman, 2007). Il est un outil sur lequel l'analyste peut s'appuyer en ce sens qu'il témoigne d'une impasse dans la cure. Concernant le passage à l'acte, ce dernier ne s'adresse à personne et n'attend aucune interprétation. Quelques années plus tard, Winnicott (1994) a poursuivi ce travail de définitions en proposant une distinction opérante entre acting out et passage à l'acte, située au niveau de la constitution du Moi du sujet. Selon lui, la tendance à agir, caractéristique du passage à l'acte, est provoquée par un traumatisme précoce où la différence entre moi et non-moi n'était pas acquise, ce qui a entraîné une souffrance désorganisatrice et une brèche narcissique profonde. Cette théorie nous permet d'insister sur l'importance de la problématique narcissique du sujet et replace, une fois encore, au-devant de la scène l'importance de l'environnement primaire.

Ce premier pas dans la clinique de l'acte met en évidence que les processus d'acting out et de passage à l'acte témoignent finalement de modalités défensives différentes et/ou d'ajustements face aux objets conflictuels. Pour autant, le modèle psychanalytique a fait l'objet de nombreuses critiques. En plus d'être accusé d'être confiner dans une élaboration théorique qui ne se renouvelle plus, il lui est reproché d'être enfermé dans un certain déterminisme psychique réducteur ; déterminisme contre lequel Freud se battait déjà en son temps. Cependant, nous allons voir, dans notre prochaine partie, en quoi ces critiques ont permis, in fine, d'engager de nouvelles pistes d'études et ont contribué à l'émergence d'une nouvelle conceptualisation : une clinique contemporaine de l'agir violent.

1.3.1.2.3. Clinique contemporaine de l'agir violent

L'étude de l'agir n'est pas le fait d'une seule discipline, ni même d'une seule orientation théorique, mais découle d'un long travail réflexif et de contributions diverses, issues de tout horizon. Pour exemple, il est amplement répandu dans la pensée psychiatrique, psychologique, psychanalytique mais aussi sociale, judiciaire, criminologique, ... ce qui suscite alors une certaine équivoque au niveau de sa signification. Néanmoins, notre intérêt se porte spécifiquement sur deux aspects à savoir sa dynamique psychique inconsciente et ses processus sous-jacents, aspects qui sont précisément étudiés par la psychologie clinique d'orientation psychanalytique. Cette clinique permet d'appréhender le caractère complexe de l'agir violent dans la mesure où elle l'interroge dans ses rapports avec le fonctionnement psychique, en s'appuyant sur la métapsychologie freudienne. A cet égard, Houssier (2009) va proposer une métapsychologie de la violence qui se décline comme sui-

vant. Sur le plan économique, l'agir témoignerait d'un court-circuit du travail psychique et d'un achoppement dans l'activité de symbolisation et de mentalisation. Sur le plan topique, l'agir résulterait de carences fonctionnelles du préconscient et du pare-excitation. Enfin, sur le plan dynamique, il signe la présence d'une angoisse qui émerge et déborde du fait de défenses inopérantes.

Etudier l'agir violent à l'aune du fonctionnement psychique du sujet violent, a permis à l'approche psychanalytique de proposer des ouvertures conceptuelles inédites. Ces dernières nous invitent, entre autres, à considérer l'agir comme le témoin d'un dysfonctionnement psychique, d'un défaut qui faute de pouvoir se dire va être agi. A l'instar des travaux évoqués (Balier, 2005 ; Harrati & al., 2005 ; 2009), nous retenons deux points importants, témoignant de l'intérêt de la clinique psychanalytique. Premièrement, l'agir peut être envisagé comme un vouloir dire à l'œuvre, un message porteur de sens et en attente d'être déchiffré. Deuxièmement, en tant qu'il vient signifier un dysfonctionnement, il peut tout autant être compris comme une solution défensive face à des angoisses majeures. Il convient alors de reprendre chacun de ces deux points en les approfondissant.

L'agir, un vouloir dire à l'œuvre

A l'exemple de la mise en acte freudienne (*agieren*), abordée précédemment, il est communément admis que l'agir violent vient en lieu et place de ce qui ne peut se remémorer, de ce qui ne peut se dire, en raison d'un défaut de mentalisation, de symbolisation ou encore d'une décharge pulsionnelle ou motrice. A cet égard, Jeammet (2001) précise que « par opposition à l'action, prolongement du travail psychique d'élaboration, l'agir vient offrir une voie de décharge à la place de ce travail psychique auquel il se substitue ». Cependant, plus qu'une simple décharge relevant d'un défaut de mentalisation et/ou de l'échec d'un travail d'élaboration psychique, l'agir constituerait une énigme à décrypter, il traduirait un message, là où la parole manque. Selon Harrati et al. (2022), il vient à la place d'une symbolisation manquée et d'une impossible élaboration de la conflictualité dans laquelle se trouve enfermé le fonctionnement psychique. Il permet donc de figurer sur la scène externe, l'irreprésentable interne, ce qui constitue pour le sujet une tentative de pouvoir enfin représenter ce qui était jusqu'à présent indicible, hors-discours. Dans ce cas, la symbolisation est donc réussie et l'acte ne sera probablement pas répété. Néanmoins, l'agir violent se présente davantage comme une voie de décharge au niveau comportemental, limitant les possibilités d'élaboration mentale. La symbolisation est souvent échouée, et l'agir peut alors s'inscrire dans une logique de répétition traumatophiliques (Guillaumin, 1985). Que la symbolisation soit réussie ou échouée, Harrati et al. (2022) précisent que l'agir violent attesterait de la présence d'un équilibre psychique fragile, basé sur la décharge motrice de toute tension psychique, et serait ainsi révélateur de lacunes au niveau de l'expression psychique (Harrati & al., 2022). Du fait de cette incapacité du fonctionnement psychique à réguler et à maîtriser les pulsions, l'agir interviendrait alors comme une modalité défensive pour préserver l'intégrité psychique. Le moi, débordé par des pulsions agressives déliées, est con-

traint de recourir à la décharge via l'utilisation d'objets externes. Il s'agit ici d'une solution économique, mettant en lumière la fonction défensive de l'agir, fonction paradoxale que nous avons plusieurs fois mentionnée, sans jamais l'expliciter. Il est donc temps d'approfondir cette conception fonctionnaliste de l'acte que nous développerons en lien avec la question du processus psychique.

Fonctions paradoxales - défensive et résolutive - de l'agir violent

L'objectif de notre propos n'est pas de définir l'origine, la cause de l'agir violent mais plutôt de comprendre ses processus sous-jacents, ce qui implique nécessairement de revenir sur les fonctions paradoxales qu'il peut revêtir. L'agir violent se propose d'abord comme une modalité de contrôle défensif, comme une tentative de survie psychique face à de fortes excitations internes et/ou externes. En cela, il apparaît comme une solution paradoxale, s'apparentant à un processus psychique de clivage, puisqu'il s'agit de se retirer de sa propre subjectivité pour survivre. De nombreux auteurs (Freud, A., 1949 ; Marty, 1997 ; Roussillon, 1995 ; Millaud, 1998 ; Balier, 2005 ; Houssier, 2009 ; McWilliams, 2011) s'accordent sur cette définition. En effet, leurs conceptions mettent en avant le fait que l'agir serait une tentative de construire une réponse intrapsychique face à un conflit psychique par la modalité d'une mise en acte. Le surgissement d'un agir peut dès lors avoir une fonction défensive et résolutive. Autrement dit, l'investissement de l'agir se propose comme une « modalité de contrôle défensif face à de fortes excitations psychiques » (Beuvelet, Harrati & Vavassori, 2020) et interviendrait « comme forme de maintien de l'homéostasie du Moi » (Houssier, 2009, p.19). L'agir violent constituerait alors une protection psychique contre l'angoisse, la dépression, la menace d'inexistence (Balier, 1988). Selon Lesourd (2000), « l'agir est la référence unique de la certitude de l'existence pour le sujet. C'est dans l'agir (...), que le sujet se sent exister et qu'il trouve face à la certitude de l'angoisse une certitude d'existence dans l'agir » (Lesourd, 2000, p. 24). Aussi, lorsque l'angoisse atteint son paroxysme, mettant en échec les mécanismes de défense, l'appareil psychique peut avoir recours à l'agir comme ultime solution pour calmer l'excitation interne et ainsi, assurer sa survie. De par cette capacité à apaiser les tensions internes, l'agir aurait donc une fonction proche de celle des procédés auto-calmants (Harrati, Vavassori & Villerbu, 2009). A l'instar de Balier (1988 ; 2005), ces hypothèses autorisent à conjecturer une nouvelle distinction entre deux processus à valeur défensive : le passage à l'acte et le recours à l'acte. Malgré une fonction défensive commune, ces deux processus opèrent sur des registres bien différents. Selon Balier (1988), le passage à l'acte court-circuite la mentalisation et vise à la fois l'évacuation et la décharge de l'agressivité non liée ; l'agressivité étant située au cœur du passage à l'acte. Il précise que quelque chose s'est joué dans l'ordre des fantasmes inconscients, puis a basculé dans l'acte, suite à une incapacité à supporter la tension psychique inhérente au respect du principe de réalité. Quant au recours à l'acte, il renvoie à une ultime défense visant une sauvegarde d'urgence en évitant la désorganisation du moi consécutive à des angoisses de perte, à l'invasion d'imagos archaïques, à la crainte de la passivation (Green,

1990 ; 1999). Il vient témoigner à la fois d'une désorganisation de continuité du sentiment d'identité et d'un effort pour la rétablir. Ainsi, il correspondrait à une tentative de survie psychique face à une atteinte narcissique (Balier, 2005). Le passage à l'acte opère donc « par glissement du fantasme à sa réalisation actuelle, par incapacité de répression ou surcroît d'excitation » ; alors que pour le recours à l'acte, il s'agit de « primauté narcissique de violence mise en place pour échapper à une menace d'existence » (Balier, 1999). Autrement dit, l'acte interviendrait ici pour lutter contre le conflit psychique, les angoisses insoutenables et la désintégration du Moi. Au-delà de cette fonction défensive, Balier (1996) confère à l'acte un autre aspect processuel, en ce sens que le comportement remplacerait la pensée. Par conséquent, l'acte viendrait combler le défaut de capacité de mentalisation, notamment en participant à la mise en sens de l'expérience subjective vécue, et de fait, à l'élaboration des traumatismes transgénérationnels. Dans cette perspective, il viendrait substituer la possibilité de dire, d'où la proposition d'un « langage de l'acte » suggérée par Houssier (2008) ou encore Chagnon (2014). Aussi, au-delà de lutter contre les effets délétère de l'état traumatique, l'acte tenterait d'exprimer, de faire partager et de lier des vécus anciens non symbolisés. Il importe donc d'interroger également sa fonction au niveau des processus de symbolisation et de subjectivation. A l'instar des travaux de Harrati et al. (2003 ; 2009 ; 2022), nous supposons que l'agir violent participerait au travail psychique d'actualisation (voire de réappropriation) de vécus traumatiques, c'est-à-dire d'évènements non élaborés du fait d'un achoppement au niveau des processus de symbolisation/subjectivation. L'agir violent constituerait alors une forme de (ré)appropriation subjective d'expériences passées, et des éprouvés associés, non intégrés ; ce qui n'a pas été symbolisé/subjectivé primairement pourrait l'être secondairement dans la mise en acte violente. C'est pourquoi il est nécessaire de considérer l'agir dans ses aspects processuels et dans sa logique paradoxale, étant donné qu'il participerait à la sauvegarde de l'intégrité psychique mais aussi à la relance de certains processus.

Cette conceptualisation, proposée initialement par Balier (1988 ; 2005) puis complétée par d'autres auteurs (Harrati et al., 2003 ; 2009 ; 2022), offre une compréhension renouvelée de l'acte et permet, entre autres, de dépasser une nosographie stricte pour privilégier une compréhension fonctionnaliste de l'acte dans une économie pulsionnelle. A cela, nous rajouterons la nécessité de penser l'acte dans une perspective dynamique prenant en compte le sujet dans sa singularité psychique. Enfin, cette conceptualisation souligne l'importance de ne pas réduire l'acte à l'apparente simplicité de sa réalisation mais de le considérer dans la complexité des phénomènes et des processus psychiques qu'il recouvre. D'ailleurs, l'utilisation du verbe substantivé « agir » permet justement d'insister sur le fait qu'il s'agit « d'éclairer le processus qui produit l'action, son développement, et non pas l'action accomplie » (Bourcier, 2020). Par ailleurs, l'agir comporte un enjeu de mise en sens de l'expérience subjective qui aboutit parfois à une symbolisation réussie. Dans ce cas, il se transforme en un acte de symbolisation qu'il convient d'intituler, conformément à Roussillon (2020) : passage par l'acte. Cette précision implique une autre dif-

férenciation selon si l'agir tend vers une symbolisation réussie ou échouée. Il convient donc de revenir sur les destins possibles de l'agir à partir desquels dépendra le signifiant utilisé pour le nommer, à savoir recours à l'acte, passage *à* l'acte ou encore passage *par* l'acte. Dans la mesure où les deux premiers ont déjà été présentés, nous y reviendrons que partiellement, en les associant spécifiquement à l'adolescence. En revanche, nous allons décrire plus en détail le passage *par* l'acte, d'autant que celui-ci survient principalement à l'adolescence.

Destins de l'agir : passage à l'acte et passage *par* l'acte

L'étude de l'agir appelle à se focaliser sur l'aspect comportemental, pour lequel nous ne pouvons manifestement rien en dire avant qu'il ne prenne sens au regard de l'historisation, et qu'il devienne alors acte (Harrati & al. 2009). Ce passage de l'action pure vers l'acte implique une transformation, une mise en sens dans l'histoire du sujet. Cependant, cette mise en récit historique ne peut advenir qu'au prix d'un travail d'interprétation de l'agir, à l'égal d'une énigme à déchiffrer. Aussi, selon si le sens de l'agir est décrypter ou non, deux destins peuvent être envisagés. Dans le premier, l'agir se transforme en un acte symbolisant, ce qui témoigne donc d'une symbolisation réussie. Tandis que pour le deuxième, il est question d'une répétition traumatophilique, ce qui illustre l'échec de symbolisation. Etant donné que ces deux destins sous-tendent des processus différents, deux nouvelles modalités de l'acte ont été posées : le passage *par* l'acte qui signe la symbolisation réussie et le passage *à* l'acte qui marque la symbolisation échouée. Selon Roussillon (2000), le passage à l'acte survient principalement à l'âge adulte alors que le passage *par* l'acte est typique de l'adolescence. Il l'envisage d'ailleurs comme faisant partie des processus de maturation. Plus précisément, il confère à la mise en acte adolescente une valeur symbolisante, en ce qu'elle participe à la mise en sens de l'expérience vécue au travers d'un processus paradoxal de décharge de la pulsion et de liaison (Roussillon, 2000). D'après Roussillon (2000), ce paradoxe peut être posé au moyen d'une double contrainte : d'un côté, il faut que la pulsion puisse se décharger (ce qui suppose « une menace de mise à mort de la pensée ») ; et d'un autre côté, le maintien de l'équilibre psychique nécessite que l'activité de symbolisation se poursuive dans sa fonction liante, c'est-à-dire qu'elle survive à cette menace de mise à mort (Roussillon, 2000). La symbolisation à l'adolescence suppose donc un passage *par* l'acte qui transforme l'expérience première, sans pour autant la faire disparaître. En effet, symboliser l'histoire vécue ne fait pas disparaître l'histoire, mais produit une nouvelle inscription de celle-ci (Roussillon 1999). Autrement dit, la trace première de l'expérience est réorganisée par le travail de symbolisation mais elle n'est pas abolie. Par conséquent, la symbolisation modifie le rapport du sujet à l'expérience (son rapport à l'éprouvé premier) et modifie également le sujet. En cela, la symbolisation de l'expérience pourrait permettre au sujet de sortir d'une impasse pubertaire mais aussi potentiellement transgénérationnelle, ce qui impliquerait de pouvoir ainsi inscrire différemment le vécu familial traumatique. Ces considérations sont intéressantes au vu de notre objet de recherche car elles permettent d'une part, de nous recentrer

spécifiquement autour de l'adolescence (conjuguée au transgénérationnel) ; et d'autre part, de souligner, une fois encore, la perspective résolutive de l'acte.

Dans la continuité de cette perspective résolutive, Gadeau (2016) affirme que « si l'agir adolescent s'impose, c'est qu'il n'est d'autre façon de dire la distance à établir face aux figures œdipiennes ». Nous retrouvons cette fonction défensive inhérente aux agirs adolescents, qui d'après Jeammet (2001) auront pour rôle de protéger l'adolescent contre un vécu de passivité mais aussi contre une crainte de perdre l'objet, un envahissement du lien à l'objet, un risque de dépersonnalisation et/ou de confusion identitaire... (Marcelli & Braconnier, 2013). En fonction de l'angoisse prédominante, Cahn (1987) a distingué deux cas de figure : d'une part, les adolescents dont les actes traduisent une peur de perte d'objet en rapport avec leurs difficultés d'accéder à la position dépressive, ce qu'il renvoie au « passage à l'acte ». D'autre part, ceux qui sont confrontés à une angoisse de néantisation, d'envahissement, une détresse totale, et qui cherchent à réaliser par l'acte un colmatage urgent du niveau des défenses psychotiques, ce que Cahn (1987) associe au « recours à l'acte ». Cette distinction met en avant, une fois encore, la dualité complexe et paradoxale entre laquelle l'adolescent fluctue, à savoir une angoisse de perdre l'objet et une crainte d'être envahi voire anéanti par ce dernier. Qui plus est, cela met également en lumière l'importance du contexte dans lequel s'inscrit l'agir, ce qui, associé à l'analyse des processus sous-jacents, permet de déterminer si l'agir répond finalement à la définition du recours à l'acte, du passage à l'acte ou du passage par l'acte. Il s'agit ici d'éclairer le processus qui produit l'action, soit l'agir, pour comprendre vers quelle modalité il s'est transformé.

L'importance du contexte pour comprendre l'agir

D'après la perspective psychanalytique, l'agir peut regrouper différentes modalités de l'acte qui possèdent chacune des caractéristiques spécifiques et dont le sens peut nuancer, certes d'un auteur à l'autre (Bourcier, 2020), mais aussi et surtout selon le moment et le contexte. La prise en compte de ces aspects situationnels complexifie la définition de l'agir. En effet, si sa compréhension peut paraître évidente à la seule considération des aspects factuels, il conserve néanmoins une signification obscure lorsque nous cherchons à saisir pourquoi il survient à tel moment, dans tel contexte, chez tel sujet, de manière répétée ou fortuite (Harrati & Vavassori, 2022). Ces éléments participent à la compréhension de l'agir, ce qui implique de les envisager. Cependant, aussi indispensable soit-elle, l'approche psychanalytique s'avère limitée dans l'explication de la dynamique situationnelle de l'agir. La lecture psycho-criminologique peut alors venir compléter cette première approche pour expliciter non seulement cette dynamique mais également pour mettre au travail d'autres enjeux comme le lien intersubjectif. À la lumière de ces nouvelles considérations théoriques, nous mesurons, cette fois encore, l'importance de resituer l'acte violent dans un contexte global qui prend en compte l'ensemble des différentes sphères de l'histoire et du parcours de vie du sujet, avec ses vulnérabilités et ses ressources. Dès lors, l'agir violent serait l'aboutissement historique d'une interactivité

entre les sujets (auteur/victime(s)), l'environnement contextuel ainsi que les opportunités situationnelles qui participent aux modalités de réalisation de l'agir violent et qui lui donnent forme (Harrati, 2013). Sa compréhension nécessite donc d'appréhender le couple auteur/victime, d'analyser les rapports qui les unissent (au regard de leurs parcours de vie et de leurs modalités de fonctionnement) mais aussi de repérer les noyaux de vulnérabilités et les opportunités situationnelles qui sous-tendent la dynamique des violences. L'approche psycho-crimonologique que nous avons choisi pour soutenir notre prochaine partie, va ainsi nous permettre de prendre en compte toutes ces dimensions, et notamment les deux versants complémentaires auteur/victime. Ces deux versants peuvent parfois coexister chez un même sujet, ce qui va alors plutôt nous amener à considérer les rapports victimant/victimé à l'œuvre chez l'adolescent violent (Harrati, 2013 ; Harrati, Coulanges & Vavassori, 2018).

Résumé de la sous-partie 1.3.2. : « Vers une lecture psycho-criminologique de l'agir violent adolescent : « une clinique du déplacement » ».

Dès le départ, nous avons signifié notre intention d'étudier l'agir violent à l'aune de la subjectivité, cette perspective est largement travaillée par la clinique psychanalytique, comme nous avons pu le voir précédemment. Or, la psycho-criminologie propose, elle aussi, une lecture éminemment clinique qui place en son centre le sujet et sa subjectivité. Toutefois, d'autres spécificités vont se dégager de cette lecture, en lien notamment avec des paramètres environnementaux tels que le contexte social et les opportunités situationnelles. C'est pourquoi la clinique psycho-criminologique apparaît tout autant fondamentale pour l'étude et la compréhension de l'agir violent. Nous avons souhaité appréhender cette approche au travers du modèle de la sérialité dont le développement nous a permis de proposer un étayage théorique aux hypothèses de la répétition sérielle, du polymorphisme et de l'alternance des manifestations cliniques et du processus-acte. Centré sur l'analyse de la répétition, du ou de ses lieux de manifestations et de son mode d'actualisation, ce modèle se veut novateur dans le champ criminologique. Il soutient de fait la spécificité d'une clinique psycho-criminologique comme clinique du sujet psychique « parlé » dans ses différentes interpellations du lien social. Ainsi, la clinique psycho-criminologique répond à une nécessité de considérer le sujet psychique et le sujet social, c'est-à-dire un sujet pris dans une famille en tant que groupe et en tant que modalité inconsciente.

Il convient de préciser que nous avons étudié la répétition dite sérielle, renvoyant à la répétition de manifestations sous diverses formes et dans différents champs. Cependant, toute répétition ne répond pas à cette définition et ne relève donc pas d'une répétition sérielle. En effet, si la répétition se manifeste sous une même forme dans un seul champ d'existence de la vie du sujet, alors il est question d'une répétition monomorphe. Rappelons encore que la répétition sérielle est une réitération d'actes polymorphiques dans la mesure où une même problématique trouve à se dire dans plusieurs espaces, en alternant possiblement plusieurs formes. D'après Harrati et al. (2009), la conflictualisation intrapsychique se déplace mais ne se résout pas. En revanche, un cadre d'existence différent offre l'opportunité de se saisir de nouveaux éléments permettant la construction et le maintien d'un équilibre psychique qui viendra s'actualiser contextuellement dans une position subjective mais dont la singularité se trouvera contrainte par une même problématique toujours à l'œuvre.

Dans notre recherche, la sérialité ne concerne pas uniquement un même sujet étant donné que nous proposons d'étudier la répétition de traumatismes transgénérationnels. Aussi, il ne s'agit pas seulement de prendre en compte des enjeux intra subjectifs mais aussi des enjeux intersubjectifs, tels que le couple auteur/victime. Ce dernier fait justement l'objet de la clinique psycho-criminologique, qui permet à la fois de mettre au travail ce lien intersubjectif (Harrati & Vavassori, 2022) ainsi que de convoquer des aspects intra-subjectifs, du fait d'une alternance du rapport victi-

mant/victimé chez un même sujet. Ces considérations nous ont amené à supposer le déplacement d'une conflictualité psychique vers un autre espace et sous une autre forme. Assurément, nous faisons référence au déplacement de traumatismes transgénérationnels (passés) vers l'agir violent adolescent (actuel), ce qui implique également un passage du subir à l'agir. En d'autres termes, nous avons repéré que se jouait un retournement des positions auteur/victime et du rapport victimant/victimé dans cette répétition sérielle des traumatismes transgénérationnels.

Ainsi, cette lecture psycho-criminologique a permis une certaine ouverture conceptuelle puisqu'elle nous a amené, entre autres, à intégrer la clinique de la sérialité (Harrati, Vavassori & Villerbu, 2003) ou encore celle du déplacement (Derivois, 2010) dans la clinique de l'adolescent victime/auteur. Aussi, il serait question, au sein d'un même adolescent, de la répétition et du déplacement des expériences infantiles sur la scène adolescente, de la répétition et du déplacement de traumatismes transgénérationnels vers le corps pubertaire, de la répétition et du déplacement d'une certaine forme de violence vers une autre ; enfin de la répétition et du déplacement des traces traumatiques familiales dans les comportements violents. Ces dernières considérations théoriques constituent les prémices de notre problématique de recherche, en ce sens que :

- la répétition traduirait la présence d'un fonctionnement polymorphique permettant de réduire une tension psychique ;
- le déplacement induirait une alternance du rapport victimant/victimé, participant à l'actualisation d'un vécu traumatique transgénérationnelle et/ou d'une position victimale.

1.3.2. Vers une lecture psycho-criminologique de l'agir violent adolescent : « une clinique du déplacement »¹⁷

Compléter ce travail de recherche d'une lecture psycho-criminologique pourrait paraître comme un défi audacieux voire risqué, notamment si on considère le passé tumultueux, le présent contesté et l'avenir incertain de la criminologie. Toutefois, l'amalgame s'arrête là car, même si nous devons concéder que l'une est issue de l'autre, la criminologie n'est pas la psycho-criminologie. Par ailleurs, il convient de préciser que nos propos ne sont pas soutenus par la psycho-criminologie mais une psycho-criminologie, celle développée par l'école Rennaises (Villerbu & al. 2003 ; 2007 ; Villerbu, 2003 ; 2010 ; Pignol & Villerbu, 2008 ; 2009 ; Harrati, 2003 ; Harrati & al, 2003 ; 2005 ; 2007 ; Vavassori & Harrati, 2007 ; Harrati & Vavassori, 2022), et qui ne fait pas l'économie de s'appuyer sur la clinique. En cela, nous avons souhaité nous décaler de la criminologie cognitivo-comportementale et psychiatrique. De plus, pareillement à la psychologie clinique et psychopathologie, il existe plusieurs épistémologies, nous avons alors opté pour une psycho-criminologie référencée à la psychologie clinique psychanalytique. D'ailleurs, cette psycho-criminologie clinique fonde sa définition de l'agir violent dans la continuité des travaux de la clinique psychanalytique. Les apports de la psychologie clinique et de la psychanalyse sont donc indéniables. Pour autant, il est important de noter que la psycho-criminologie ne relève pas d'une branche de l'une ou de l'autre mais qu'elle se situe plutôt au carrefour de ces disciplines. Cette position particulière de la psycho-criminologie entraîne quelques ambiguïtés épistémologiques qu'il convient d'éclaircir, en interrogeant notamment ses rapports avec les champs de la psychologie clinique, de la psychopathologie, de la psychanalyse mais aussi de la criminologie. Concernant d'abord son objet d'étude, ce dernier est assurément situé à la croisée de ces différents champs mais la psycho-criminologie va tenter de s'épargner les difficultés rencontrées dans chacun d'entre eux à l'égard de leur objet. La psycho-criminologie clinique va tenter de dépasser les limites de ces deux champs en soutenant la perspective selon laquelle l'agir violent ne peut se réduire à un trouble de la personnalité, ni à un comportement agi et/ou subi mais doit être pensé dans une perspective dynamique, prenant en compte le sujet dans sa singularité psychique et historique (Harrati & Vavassori, 2022), avec ses vulnérabilités et ses ressources. Dit autrement, la clinique psycho-criminologique présente la spécificité de conjuguer plusieurs paramètres pour tenter « de saisir pourquoi l'acte survient à tel moment, chez tel sujet au regard de son fonctionnement psychique et de son histoire personnelle » (Harrati & Vavassori,

¹⁷ Derivois, 2010.

2022). A cet égard, elle nous invite à questionner la façon dont un sujet auteur d'agir peut organiser et réguler sa conflictualité interne ainsi que ses modes de relations à soi et aux autres ; en ce sens qu'elle permet un dialogue entre le monde interne du sujet et son monde externe. Plus précisément, elle offre la possibilité d'envisager à la fois le fonctionnement et les enjeux psychiques du sujet (son équilibre narcissique, ses défenses, les spécificités de son environnement social et de ses opportunités situationnelles). De cette dialectique découlent l'équilibre et la gestion des conflits et des tensions intrapsychiques ainsi que leurs effets sur le Moi. Dans cette perspective, le travail clinique psycho-criminologique revient à interroger les modalités (forme, lieu d'expression) et le sens de la solution (notamment l'agir violent) mise en place par le sujet pour sauvegarder son intégrité psychique et pour se (ré)inscrire dans le lien social.

En même temps que se dessinent pour nous les intérêts à venir nourrir notre recherche de cette approche, nous constatons que l'usage du vocable « psycho-criminologie » apparaît de plus en plus répandue dans la communauté scientifique. Cet essor peut éventuellement s'expliquer par le fait que la clinique psycho-criminologique suscite désormais moins de réticences et de contestations. Au contraire, elle offre un espace de débats, de réflexions et de productions de nouvelles connaissances. En effet, située au cœur d'une articulation disciplinaire, elle n'est pas dépourvue d'intérêts quant aux propositions de prise en charge du sujet auteur et/ou victime ou encore quant à sa compréhension innovante de l'agir violent. D'ailleurs, riche d'un entrecroisement interdisciplinaire, la psycho-criminologie va proposer deux axes de lectures fondamentaux : un versant agressologique, c'est-à-dire en lien avec l'auteur, et un versant victimologique, relatif à la victime. Au regard de notre objet de recherche, l'agir violent chez l'adolescent, il va de soi que nous nous situons dans le versant agressologique. Néanmoins, rappelons que nous avons souhaité intégrer les traumatismes transgénérationnels à notre travail, ce qui implique donc, dans une certaine mesure, de considérer également le versant victimologique. D'ailleurs, ces deux versants ne sont pas aussi strictement séparés et clivés qu'il n'y paraît, ils constituent plutôt un continuum. Le mode d'entrée est certes toujours du côté de l'auteur ou du côté de la victime, ce qui va nous amener à envisager dans un premier temps des axes de travail bien précis. Pour autant, ces positions d'auteur et de victime ne vont pas de soi, comme nous allons le constater dans la suite de notre développement théorique. Aussi, nous nous donnons la possibilité d'envisager à la fois ces deux versants chez un même sujet, ce que nous permet justement cette approche psycho-criminologique.

Enfin, cette lecture pluri-référencée permet - à partir du modèle de la sérialité - d'opérationnaliser de nombreux concepts mais surtout de défendre une conception globale de l'agir violent (Harrati & Vavassori, 2022), selon trois niveaux : la position subjective du sujet auteur et/ou victime d'agir violent, la modalité opératoire de l'agir violent, ainsi que le contexte environnemental et les opportunités sociales qui participent aux modalités de sa réalisation (Harrati, 2003 ; 2007 ; Harrati & Vavassori, 2022). Dès lors, nous pouvons repérer que la psycho-criminologie clinique aspire

à se distinguer des deux autres champs disciplinaires, qui pourtant la fondent. En cela, Villerbu (2003) propose de la concevoir comme un trait d'union entre la psychologie et la criminologie (d'où l'écriture psycho-criminologie), un interstice propice à la réflexion, au renouvellement des savoirs mais aussi à la production de nouvelles connaissances scientifiques. C'est ainsi que la psycho-criminologie clinique, qui rappelons-le, s'étaye sur la clinique psychanalytique, va venir utiliser d'autres dimensions pour venir compléter ce premier éclairage définitionnel. Concernant notre recherche, nous allons nous appuyer sur cette lecture pour développer précisément deux dimensions : la sérialité et le couple auteur/victime. La première dimension nous intéresse en ce qu'elle permet de traiter la question de la répétition au vu du traumatisme transgénérationnel ainsi que de l'agir violent. Par ailleurs, elle nous amènera à évoquer d'autres dimensions qui participent à sa définition, comme les modalités opératoires ou encore les paramètres environnementaux. La deuxième dimension, à savoir le couple auteur/victime (considérée comme l'un des objets de la psycho-criminologie), nous intéresse puisqu'il est question, dans notre recherche, d'envisager une alternance des places et des rapports chez un même sujet. Ce déplacement d'une position de victime à une position d'auteur nous conduira effectivement à convoquer le couple auteur/victime, et plus encore, à concevoir la clinique de l'adolescent violent comme une clinique du déplacement (Derivois, 2010), dans laquelle se rejouerait des traumatismes transgénérationnels non élaborés. Cette hypothèse signera la fin de notre partie théorique mais avant, il convient de présenter la clinique psychocriminologique au regard de son modèle d'analyse : la sérialité. Précisons que cette partie a été pensée à partir des hypothèses et des propositions théorico-cliniques formulées par Villerbu (2001 ; 2003 ; 2009), auxquelles se sont rajoutées celles de Harrati et Vavassori (2022), contribuant ainsi à enrichir ces premières réflexions.

1.3.2.1. Le modèle de la sérialité comme pivot de la clinique psycho-criminologique

Les premières considérations autour de ce modèle découlent des résultats cliniques d'une recherche portant sur la problématique des agressions sexuelles (Villerbu & al., 1999). L'objectif était de démontrer, entre autres, l'intérêt d'une lecture clinique et psychocriminologique pour l'étude de ces violences. Les résultats vont dans ce sens puisqu'ils soulignent la présence d'un polymorphisme délinquantiel chez les auteurs de violence, permettant d'offrir une nouvelle lecture de l'agir et d'ouvrir vers la construction du modèle de la sérialité. Le terme de « sérialité » (Harrati & Vavassori, 2022) est employé comme un néologisme en référence au crime en série. Cependant, il nous faut préciser que ce modèle vise à se décaler de cette notion de « crime en série », connue dans le domaine criminologique et dont l'étude a contribué à dégager des profils-« types » d'auteurs (qualifiés de « multirécidivistes »). Pour nous, le recours à ce vocable relève d'une volonté de penser l'agir (et ses répétitions) au-delà d'une unique référence comportementale. En cela, ce modèle va en

partie se soutenir de la théorie psychanalytique (en tant que science du fonctionnement psychique) et organiser sa lecture à partir des principes de l'analyse anamnésique et psychodynamique. Comme le précisent Harrati et Vavassori (2022), les travaux freudiens et postfreudiens sur la clinique de l'agir violent, exposés précédemment (Freud, 1914 ; 1915 ; 1920 ; Lacan, 1962 ; Balier, 1988 ; 1996 ; 2005), ont pleinement concouru à l'élaboration du modèle de la sérialité. En effet, nous observerons que le modèle de la sérialité permet d'intégrer les apports de la clinique de l'acte, concernant notamment les processus psychiques qui sous-tendent l'agir et ses répétitions. Nous pensons également à la clinique du traumatisme, et plus particulièrement, à la compulsion de répétition (initialement décrit par Freud), dans la mesure où la sérialité se définit comme « la contrainte inconsciente à répéter des actes de même nature et en lien avec un évènement traumatique, malgré la tentative d'y résister » (Villerbu, 2001 ; Harrati & al., 2003 ; 2005). Dans une perspective économique et dynamique (toujours en référence à la métapsychologie freudienne), le modèle de la sérialité permet de proposer une interprétation de la mise en série d'actes (réitération), en ce sens que « ce n'est pas un comportement qui est agi, se répète ou se reproduit, mais une expérience traumatique qui se rappelle et insiste » (Villerbu, 2001 ; Harrati et al., 2005 ; 2007). D'ailleurs, Freud (1920) avait lui-même envisagé ce phénomène de répétition comme la conséquence d'un trauma. Si nous rapprochons ces considérations avec ce que nous avons évoqué avant, nous pouvons dès lors supposer que l'agir violent résulterait d'une situation traumatique non-élaborée et non-élaborable, qui du fait d'une impossibilité à être transformée, entraîne une impasse subjective. D'après Harrati et Vavassori (2022), l'agir violent se présenterait comme une solution défensive mais aussi comme une tentative de traitement de l'expérience traumatique qui le sous-tend. Dans le prolongement de cette théorisation, nous souhaitons à notre tour proposer que la répétition d'agirs (sous l'effet de la compulsion de répétition) reposerait sur une tendance ou plutôt une contrainte inconsciente à réitérer des actes relevant d'enjeux latents similaires. Derrière cette compulsion de répétition, s'entrevoit, selon nous, un processus d'actualisation de traumatismes passés qui se manifesteraient dans le présent sous forme agie. En d'autres termes, le sujet, en l'occurrence l'adolescent, serait activement en quête de situations pénibles et répéterait alors des expériences traumatiques transgénérationnelles, sans même les connaître.

A l'instar de Harrati et Vavassori (2022), forts des travaux de Villerbu (2001), la sérialité peut ainsi se concevoir comme un processus incoercible et d'origine inconsciente, par lequel le sujet se voit contraint de répéter des actes reliés par une similarité d'enjeux psychiques analogues, en souffrance de représentation, cela malgré toute tentative d'y résister. Nous atteignons ici un point culminant de notre réflexion mais il convient d'aller plus loin dans notre raisonnement. Poursuivons sur la compulsion de répétition. Cette dernière comporte un potentiel d'actualisation impliquant que les expériences passées inélaborées peuvent possiblement tendre vers une élaboration, ce qui mettrait un terme à la répétition sérielle. En revanche, la répétition d'agirs signifierait l'échec de ce processus d'élaboration. Autrement dit, la ré-

pétition du traumatisme par l'agir répéterait également l'échec de son élaboration. Ce retour du même prend donc une valeur compulsive, qui malgré les tentatives du sujets pour y résister, se répète inlassablement ; au point où cette répétition (de par l'échec de la résistance du sujet à la répétition) deviendrait un mode de réponse privilégié afin d'échapper à une conflictualité interne non élaborable et à une souffrance psychique hors-sens (Harrati & Vavassori, 2022). En cela, cette répétition dite sérielle participerait au maintien d'un équilibre psychique face aux effets délétères d'un vécu traumatique (Harrati & Vavassori, 2022). Nous empruntons ce vocable de « répétition sérielle » à ces auteurs pour souligner le fait qu'il est question d'une répétition du même (au sens où ce sont des mêmes processus psychiques sous-tendant l'agir). Cependant, bien qu'il s'agisse de la répétition d'une même conflictualité psychique, cette répétition sérielle ne se cantonne pas à un unique espace, ni même ne revêt pas une unique forme. Au contraire, elle peut s'externaliser ou s'actualiser dans différents espaces de la vie du sujet et sous diverses formes, selon les opportunités sociales rencontrées par ce dernier. C'est pourquoi il est essentiel de l'envisager en lien avec d'autres champs tels que celui de l'addiction, de la somatisation, de la psychiatisation, de la marginalisation... En ne se réduisant pas uniquement au champ infractionnel, la sérialité propose donc un nouveau cadre conceptuel de l'agir violent, et de ses répétitions, modélisés autour de quatre éléments. Ces derniers sont repris dans une définition de Harrati et al. (2009), qui selon nous, se révèle aussi concise que fondamentale. D'après ces auteurs, l'agir violent se définit par « un comportement observable, un mode opératoire (modus operandi), un environnement et une histoire (modus vivendi), ainsi qu'un cadre d'opportunités nécessaires à l'actualisation d'agirs ou de mises en acte, saisie dans et par une organisation psychique » (Harrati & al., 2009). Au-delà de rajouter une complexité, cette variabilité invite à se décentrer de l'agir pour tenter de repérer dans quels autres champs et sous quelles autres formes, la conflictualisation interne est susceptible de se déplacer, de s'organiser et de s'actualiser. Cette proposition appelle également à introduire deux nouvelles caractéristiques sur lesquelles repose la répétition sérielle et qu'il nous faut donc définir. La première porte sur le polymorphisme des manifestations cliniques correspondant aux diverses formes que la conflictualité peut recouvrir. La deuxième concerne l'alternance des manifestations cliniques, renvoyant aux différents champs d'existence dans lesquels la conflictualité trouve à se dire. Nous allons successivement développer ces deux caractéristiques qui se soutiennent par une troisième dimension : le processus-acte (Harrati & Vavassori, 2022).

1.3.2.1.1. Le polymorphisme sériel¹⁸

Nous allons dans un premier temps présenter quelques généralités sur ce concept en nous basant sur les propositions insufflées par Harrati et al. (2007 ;

¹⁸ Vavassori & Harrati, 2007 ; Harrati & Vavassori, 2022.

2022), avant de le recentrer plus spécifiquement autour de la clinique de l'adolescence. Le polymorphisme sériel impose une certaine ouverture concernant les modalités d'expression de la conflictualité/problématique psychique. En effet, il existe de nombreuses manifestations cliniques permettant d'agir la souffrance, l'agir violent n'étant qu'une manifestation parmi d'autres. Dès lors, nous devons considérer le polymorphisme, non pas restreint au champ délinquantiel, mais étendu à de multiples espaces, comme la psychiatisation, la somatisation, l'errance sociale (marginalisation, toxicomanie). L'agir violent serait une de ces manifestations qui ne relèvent pas exclusivement d'une sérialité délinquantielle mais d'une sérialité « biographique », comme le soulignent Harrati et Vavassori (2022). Par conséquent, il ne peut s'analyser en dehors, certes d'une histoire et d'un fonctionnement psychique, mais aussi d'un contexte historique et situationnel singuliers puisque sa conflictualité sous-jacente peut se déplacer et s'actualiser dans d'autres manifestations. Selon ces mêmes auteurs, ce changement de registre d'expression renvoie au polymorphisme sériel qui se caractérise par la mise en série de manifestations cliniques, qui se répètent et se rejouent en d'autres temps et en d'autres lieux, selon les opportunités sociales et situationnelles rencontrées par le sujet. Dès lors, l'analyse de la répétition implique de repérer si ce qui est agi ailleurs et sous une autre forme (par exemple la forme infractionnelle), est de même nature - ou non - que ce qui est agi du côté de la trajectoire délinquante. Pour ce faire, Harrati et Vavassori (2022) suggèrent d'être attentif aux manifestations analogiques (c'est-à-dire opérant sur le même mode), repérables dans différents champs et temps de la vie du sujet. Cela suppose d'investiguer les champs intra mais aussi extra-délinquantiels (familial, professionnel, sentimental, social,...) pour en dégager des similitudes. Cet examen permet d'entrevoir les impasses ainsi que les tentatives de réajustements psychiques, mises en place par le sujet pour tenter de s'en sortir. En d'autres termes, l'étude du polymorphisme met en lumière comment différents lieux de l'histoire du sujet sont à la fois, des espaces permettant de dire une souffrance et d'apporter une solution/réparation relative à cette souffrance. De fait, le polymorphisme peut s'envisager comme le résultat d'un aménagement défensif, tel que nous l'explicitons plus loin lorsque nous aborderons le processus-acte. Présentement, nous souhaitons mettre en relief que la lecture de l'agir violent à travers une analyse polymorphique - lecture proposée par Harrati et Vavassori (2022) - permet de lui restituer toute sa complexité. En effet, elle invite à penser son caractère dynamique au regard des liens entre d'une part, l'histoire singulière et le fonctionnement psychique du sujet, et d'autre part, son environnement ainsi que les opportunités sociales dont il se saisit pour signifier sa vulnérabilité.

Concernant plus spécifiquement l'adolescence, même si le polymorphisme ne s'observe pas exclusivement dans cette clinique, il nous faut souligner que ce caractère polymorphe est très présent chez l'adolescent. En effet, le tumulte des remaniements pubertaires peut conduire jusqu'au malaise adolescent qui lui-même peut s'exprimer à travers différentes manifestations et phénomènes cliniques, tels que les actes transgressifs, les comportements déviants ou encore les conduites à risque. La

plupart d'entre eux constituent un moment passager de la crise adolescente. Ces incidents momentanés apparaissent effectivement lors des nombreux remaniements pubertaires et disparaissent lorsque l'adolescent parvient à (re)trouver un équilibre satisfaisant. Cependant, ces conduites troublées peuvent aussi parfois perdurer dans le temps et s'étendre jusqu'à la post-adolescence (voire la vie adulte), notamment lorsque les changements internes se heurtent à des écueils et que le combat identitaire reste irrésolu (Vavassori & Harrati, 2007). Dans ce cas, elles risquent de tendre vers une organisation morbide de la personnalité. Qui plus est, les jeunes présentent majoritairement des conduites similaires qu'ils répètent dans différents champs (délinquance, addiction, somatisation, marginalisation,...). Au regard de cette mise en série de manifestations et phénomènes cliniques analogiques, plusieurs auteurs (Corcos & Lamas, 2016 ; Vavassori & Harrati, 2007) se sont interrogés sur le polymorphisme des dysfonctionnements adolescents. S'il est désormais commun de penser la spécificité de la psycho(patho)logie de l'adolescent en terme de polymorphisme, la manière dont les auteurs analysent les mouvements qui l'accompagnent, demeure moins répandue. A cet égard, Vavassori & Harrati (2007) propose d'envisager que « le caractère polymorphe des troubles de l'adolescent sous-tend la répétition du similaire dans des abords différents » (Vavassori & Harrati, 2007). Cela suppose d'analyser - selon une perspective synchronique (à un moment donné) et diachronique (évolution dans le temps) - des phénomènes qui peuvent survenir dans différents champs (délinquantiel, somatique, psychiatrique, marginal,...). Cette analyse est, encore une fois, sous-tendue par une perspective dynamique dont l'intérêt est de repérer les formes de répétitions. Ainsi, l'agir violent adolescent, en tant qu'expression externalisée d'une conflictualité interne non élaborable, n'est pas toujours un agir isolé mais s'inscrit le plus souvent dans une mise en série d'actes répondant à une même fonction au niveau du fonctionnement mental (Vavassori & Harrati, 2007). Pour l'adolescent, la répétition peut devenir le mode favori de réponse pour échapper aux menaces internes et externes, pour dissimuler une souffrance psychique et/ou pour sauvegarder l'intégrité psychique. Cette contrainte à répéter serait donc sous-tendue par un aménagement défensif face à une conflictualisation interne. Cette dernière se déplacerait et s'actualiserait dans d'autres champs d'existence, selon les opportunités sociales rencontrées par le sujet, ce qui créerait des ruptures et des discontinuités dans le mode d'expression du conflit. Ces éléments mettent l'accent sur l'importance de l'environnement en tant que lieu d'actualisation, de négociation et de régulation du fonctionnement psychique. En effet, la discontinuité, provoquée par le déplacement de la conflictualité psychique et par l'alternance des lieux, permettrait de (ré)instaurer un équilibre et une cohérence. Cela signifie qu'il existerait un équilibre entre les éléments du polymorphisme, décelable dans le temps (à des moments précis) et dans différents lieux, du fait respectivement de réitérations des manifestations cliniques (ou conduites) analogiques et des opportunités sociales. Ces propos convoquent la deuxième caractéristique de la répétition sérielle, à savoir l'alternance des manifestations cliniques qui participerait

donc au rétablissement et au maintien de l'équilibre psychique en déplaçant éventuellement les lieux et les modes de conflits.

1.3.2.1.2. L'alternance des manifestations cliniques

Nous venons d'évoquer la caractéristique polymorphe des actes répétés, témoignant de l'actualisation d'une même conflictualité sous plusieurs formes. En plus d'une variabilité d'expression, cette conflictualité peut se déployer dans différents lieux, provoquant alors des ruptures et de la discontinuité. Là encore, Harrati et Vavassori (2022) insistent sur l'importance des paramètres environnementaux pour le sujet auteur, qui a effectivement recours à l'environnement pour réguler son fonctionnement psychique. Selon ces auteurs, tout sujet œuvre à la recherche permanente d'un équilibre psychique, ce qui vient convoquer une notion d'homéostasie psychique. Si le déséquilibre est trop important, alors l'intégrité psychique du sujet peut être menacée. Dans cette situation, la réorganisation psychique, devenue vitale, s'opère sur l'environnement, à travers des attaques ou des ruptures du lien social dans différents champs. La discontinuité ainsi créée permettrait - paradoxalement et inconsciemment - de recouvrir un nouvel équilibre et une nouvelle cohérence, en déplaçant notamment les lieux et les modes de conflit. Ces considérations illustrent bien la conception d'alternance selon laquelle un équilibre (ou une économie psychique déterminée) s'établirait entre les manifestations polymorphiques (Harrati & al., 2009 ; 2022). Cette économie psychique de survie (Harrati & Vavassori, 2022 ; Roussillon, 2005) constituerait pour le sujet une tentative d'échapper aux tensions internes et de rétablir une certaine stabilité psychique. Toujours en lien avec le principe de l'homéostasie psychique, le polymorphisme sériel et l'alternance des manifestations psychiques peuvent se comprendre « comme un indice de désordre dans un fonctionnement psychique marqué par l'inertie [...] et comme un indice d'ordre (compulsion de répétition) dans un fonctionnement psychique trop instable » (Harrati & Vavassori, 2022). En cela, cette répétition s'apparenterait à un mécanisme de régulation des tensions psychiques afin d'enrayer l'impact désorganisateur des traumatismes. D'après Villerbu (2010), cet équilibre inconscient, nommé « axiome », est une quête constante (voire injonctive) menée par le sujet menacé d'annihilation. Dans la mesure où cet équilibre est soumis aux logiques de la contrainte de répétition, le sujet ne peut donc s'y soustraire, et ce, malgré les variations de son environnement. Par conséquent, cet équilibre axiomatique - en tant qu'impératif psychique, participe à la neutralisation des angoisses et à l'affirmation d'une position subjective, en vue de s'approprier les expériences subjectives, que celles-ci soit traumatiques ou chargées de plaisir. Au risque de nous répéter, il convient de préciser que les modalités de l'économie psychique de survie (Harrati & Vavassori, 2022 ; Roussillon, 2005) vont dépendre de nombreux paramètres tels que l'histoire singulière du sujet, son fonctionnement psychique mais également des spécificités de son environnement et des opportunités situationnelles.

Ainsi, la description de cette deuxième caractéristique renforce l'hypothèse selon laquelle la répétition sérielle serait une solution psychique paradoxale, instaurée par la psyché menacée de déséquilibre et de désorganisation, pour tendre vers un réaménagement et une homéostasie psychiques. Nous prenons la liberté de qualifier cette solution de « paradoxale » en ce sens que la répétition sérielle qui se perpétue et se traduit par des comportements contraignants - parfois destructeurs tels que l'agir violent - acquiert pourtant un pouvoir organisateur sur le fonctionnement psychique (Harrati & Vavassori, 2022). Plus précisément, le caractère contraignant de l'acte serait relatif aux vulnérabilités psychiques du sujet ainsi qu'à ses potentialités de protection résultant de son histoire ; tandis que le pouvoir réorganisateur dépendrait du contexte et de l'environnement actuels du sujet. Nous souhaiterions compléter cette considération avancée par Harrati et Vavassori (2022), en y ajoutant la dimension transgénérationnelle. Dès lors, le caractère contraignant serait également tributaire de problématiques/traumatismes antérieurs, non résolus, que le processus adolescent pourrait remettre au devant de la scène, en fonction des opportunités sociales et situationnelles rencontrées. Articulée avec la clinique de l'adolescence, la nature des vulnérabilités dépendrait des ressources internes de l'adolescent mais aussi de l'impact de sa réalité externe à la fois passée (histoire subjective, familiale et transgénérationnelle) et actuelle (contexte social, familial et environnemental). Etudier la répétition sérielle auprès d'une population adolescente impliquerait alors de considérer la spécificité de cette clinique qui favorise la production de manifestations bruyantes et délinquantielles/transgressives. Pour autant, quelle que soit l'intensité des manifestations, le polymorphisme sériel revêt tout de même une action réorganisatrice sur le fonctionnement psychique. En outre, nous allons voir que cette réorganisation psychique s'effectue au travers de la mise en œuvre d'un aménagement défensif soutenu par un processus-acte (Villerbu, 2001 ; Harrati, 2003).

1.3.2.1.3. Les processus-acte comme organisateurs de la répétition sérielle (transgénérationnelle ?)

Cette proposition du processus-acte prend appuie sur des travaux concernant les modes d'élaboration du conflit pulsionnel chez les auteurs de violences sexuelles (Balier, 1996 ; Bouchet-Kervalla, 1996, Ciavaldini, 1999). Dans la continuité de ces travaux, le modèle de la sérialité, proposé par Villerbu (2001 ; 2003) puis complété par Harrati et al. (2003 ; 2009 ; 2022) permet de conceptualiser le processus-acte. Appréhender la répétition sérielle supposait de revenir sur certaines caractéristiques, telles que le polymorphisme et l'alternance des manifestations cliniques, jusqu'à finalement entrevoir une fonction (ré)organisatrice de l'équilibre psychique, opérée par le recours au processus-acte et ses modalités psychodynamiques. Nous rejoignons les propositions de Harrati et Vavassori (2022) pour le définir comme un processus organisateur, un (ré)aménagement défensif régressif, régi par les principes de la répétition sérielle. En cela, il est susceptible de se manifester sous différentes formes et

de se déplacer dans les différents espaces de vie du sujet. De par son rôle de régulateur de l'activité psychique, le processus-acte recouvre une valeur fonctionnelle protégeant le Moi contre des angoisses archaïques voire agoniques (Roussillon, 1999) ainsi que des conflits intrapsychiques et/ou intersubjectifs. Harrati et Vavassori (2022) avancent que cette valeur fonctionnelle, intitulée « fonction-acte », diffère selon les modalités et fonctionnalités sous-jacentes du processus-acte. Dit autrement, la fonction-acte dépend du rôle spécifique qu'elle doit exercer dans l'activité psychique, et plus particulièrement, des effets adaptatifs - transitoires ou permanents - sollicités pour assurer la survie psychique. Aussi, selon la nature de l'angoisse du sujet, la fonction-acte sera différente. Par conséquent, le processus-acte est amené à réorienter l'évolution et le mode de fonctionnement psychique en fonction des besoins du Moi. Aussi, il est susceptible de se manifester - ou non - selon les variations des conjonctures interne et environnementale du sujet. Par ailleurs, la sauvegarde de l'intégrité psychique par le processus-acte s'accomplit à travers le recours à des mécanismes primaires précis dont les modalités psychiques s'actualisent dans la mise en acte. Nous pensons notamment aux processus de renversement dans le contraire, de retournement sur la personne propre, d'identification à l'agresseur ou encore de réparation et de destruction. Leur mobilisation est tributaire des exigences psychiques du sujet pour survivre et se préserver. Partant de ce précepte, Villerbu (2001) distingue deux processus-acte sériels : le retournement actif/passif et l'alternance destruction/réparation, qui vont être rigoureusement enrichis par les propositions théoriques de Harrati (2003). Même s'ils partagent une fonction (ré)organisatrice de l'équilibre psychique et un lien entre fragilité du Moi et rigidité des réponses appliquées, les spécificités psychodynamiques de ces deux processus-acte sériels sous-tendent des fonctionnalités psychiques bien distinctes, notamment de par leurs modalités psychodynamiques diverses de maintien ou de sauvegarde de l'équilibre psychique. A ces modalités psychodynamiques distinctes, Harrati (2003) dégagent d'autres indicateurs théoriques comme la fonction-acte (déjà évoquée) ou encore le registre et l'enjeu du processus. Pris conjointement, ces repères permettent de discerner précisément le processus-acte agissant dans le fonctionnement psychique du sujet. Finalement, les modalités de l'aménagement défensif, exécutées par le processus-acte, varient à la mesure de la nature et des caractéristiques de ce dernier et s'établissent sur le mode du « retournement actif/passif » ou de « l'alternance destruction/réparation », selon la problématique spécifique du sujet.

Or, rappelons que nous envisageons l'agir violent comme la manifestation d'un conflit interne non résolu, et qui se répète à travers les générations, figeant ainsi le fonctionnement de l'adolescent dans la répétition sérielle. Au regard de ces éléments, nous avons conjecturé que l'agir violent adolescent, tel que nous l'avons présenté, s'inscrirait dans un processus d'acte sériel. Notre objectif est alors de repérer en quoi il va être question :

- d'une alternance destruction/réparation
- d'un retournement actif/passif.

Par ailleurs, chacun de ces processus-acte relève d'une réorganisation pulsionnelle faisant appel aux modalités pulsionnelles des stades oral ou anal (Harrati et Vavassori, 2022). Pour rappel, le fonctionnement psychique violent, organisé sur le mode sériel, se présente comme le résultat d'un mouvement régressif défensif du Moi. A l'instar de Villerbu (2001), il nous faut considérer cette notion de régression qui, compte tenu de sa fonction réparatrice, survient principalement dans les configurations traumatiques. Elle est, elle aussi, à situer sous les traits de la répétition dans la mesure où il s'agit d'emprunter une voie déjà parcourue, impliquant un retour au même et une absence de progression. Plus précisément, pour protéger le Moi contre la menace de désorganisation, s'opère un retour à des formes antérieures (plus archaïques) du développement psycho-sexuel, prenant ainsi la place aux modes habituels, plus évolués. Villerbu (2001) ajoute que ces modes de figuration et d'expression archaïques vont dépendre de la modalité de fonctionnement (anal ou oral), réactivée par régression. En outre, pour le processus-acte d'alternance la régression s'effectue au stade oral. Alors que le processus-acte de retournement actif/passif prend ses origines dans le stade sadique anal du développement psycho-sexuel. Au regard de nos objectifs de recherche, nous proposons d'ouvrir ces considérations théoriques à la clinique de l'agir violent adolescent (qui plus est, considérée au regard des traumatismes transgénérationnels), en reprenant notamment l'hypothèse du processus-acte comme actualisation d'une tentative d'intégration paradoxale des traces du trauma.

L'agir violent sous-tendu par le processus-acte de l'alternance destruction/réparation

L'alternance destruction/réparation se définit comme un acte terrifiant et imposé à autrui, renvoyant aux figures cannibaliques et vampiriques (Harrati & al., 2005). La conceptualisation de ce processus-acte dérive d'un long travail de réflexions et de recherches théorico-cliniques autour notamment de la problématique narcissique et de la permanence de l'objet (Rosalto, 1975 ; Balier, 1988, Winnicott, 1974). Plus exactement, il est question de considérer l'impact sur la constitution du sujet des ravages, tels que les négligences, les maltraitances, les abandons/ruptures, les carences, et tout évènement traumatique survenu au sein de l'environnement primaire. Pour ces auteurs (Rosalto, 1975 ; Balier, 1988, Winnicott, 1974), l'agir violent interviendrait chez ces sujets comme un mode de traitement des mouvements dépressifs, suite à la séparation problématique avec l'objet ou à la crainte de l'effondrement psychique. L'acte est ici à entendre du côté du besoin « de ne pas être détruit », voire même d'une « urgence à exister », plutôt que du registre de la haine ou du plaisir sadique à détruire l'autre. Aussi, la destruction de l'objet vise à annuler son existence menaçante afin d'assurer une continuité au sujet (Kestemberg, 1986).

Concernant le processus-acte d'alternance destruction/réparation, Harrati et Vavassori (2022) montrent en quoi ce processus relève d'un aménagement régressif défensif, qui plus est, organisé à partir des modalités du fonctionnement oral. Préci-

sons, à l'instar de Freud (1905 ; 1915) et Klein (1928 ; 1932), que la finalité de cette régression est de préserver le Moi de la persécution et/ou de la destruction. En cela, Harrati et Vavassori (2022) indiquent que nous nous situons dans l'un des registres les plus élémentaires de la construction psychique puisque « la conflictualité interne va se saisir d'un ensemble de facteurs psychiques dérivé de l'investissement oral (fantasmes destructeurs, désir d'incorporation/introjection, clivage de l'objet) afin de contenir des angoisses de persécution, de dévoration et/ou de perte d'objet, angoisses pouvant précipiter la crainte de l'effondrement et se constituer en un véritable traumatisme ». Pour répondre aux besoins d'autoconservation du Moi, les expressions du processus-acte vont opérer des déplacements alternant des mouvements d'incorporation d'une partie de l'objet (en lien avec des fantasmes vampiriques, Abraham et Torok, 1987) ou d'appropriation de l'objet dans une dimension sadique. De fait, ce processus-acte s'inscrit dans un registre traversé par la pulsion de mort, et dans lequel prime une indistinction sujet/objet (indifférenciation absolue avec l'objet primaire) ainsi qu'une identification narcissique primaire. Ainsi, « vampiriser l'autre », c'est-à-dire capter ses attributs/objets internes enviés, et se nourrir de tout ce qui pourrait échapper au soi (car manquant ou dévalorisé), semblent être tout l'enjeu de cet aménagement défensif régressif. Dans ce contexte, Harrati et Vavassori (2022) posent que l'agir violent, sous-tendu par une alternance destruction/réparation, répondrait à une nécessité de détruire l'objet externe pour réparer fantasmatiquement l'objet interne. De ce fait, il n'aurait d'autre finalité que de se répéter (ou possiblement de s'actualiser sous d'autres formes et dans différents domaines) pour poursuivre cette quête aliénante d'un remède narcissique.

Nous venons d'exposer les principales propriétés du processus-acte d'alternance de destruction/réparation, définies par le modèle de la sérialité. Nous serons amenées à les reconsidérer lorsque nous présenterons notre grille d'entretien semi-directif car elles constituent les indicateurs sur lesquels nous allons nous appuyer pour opérationnaliser ce processus-acte. A présent, nous souhaitons nous inscrire dans le cheminement de cette conceptualisation pour proposer une nouvelle réflexion sur ce processus-acte au regard de la répétition traumatique transgénérationnelle. Ce processus sériel de réparation/destruction ne pourrait-il pas également répondre à une nécessité de sauvegarde psychique face à une défaillance objectale qui découlerait d'un vécu traumatique transgénérationnel ? Ses modalités psychiques resteraient inchangées. Pour exemple, nous supposons qu'il serait tout autant mobilisé pour lutter contre des angoisses de dévoration, de perte d'objet et/ou d'abandon. Qui plus est, l'enjeu reposerait toujours sur une nécessité de se réparer soi par la destruction de l'autre. Toutefois, nous envisageons que le besoin de consommation d'un objet réel ne résulterait pas de l'impact d'une séduction narcissique aliénante vécu directement mais de manière différée, voire transférée d'un sujet à un autre. Nous faisons assurément référence ici à la répétition transgénérationnelle. Le recours à ce processus-acte illustrerait la répétition familiale de modalités relationnelles objectales problématiques, qui trouveraient alors une issue dans la mise en série d'actes. Cette réorganisation psychique sur le mode de l'alternance de la des-

truction/réparation viserait certes une réparation interne pour le sujet concerné mais pourrait-elle également participer à l'actualisation des traumatismes passés, sans quoi la conflictualité sous-jacente continuerait à opérer et se transmettre de génération en génération ? Ces éléments seront assurément repris dans notre problématique.

L'agir violent sous-tendu par le processus-acte de retournement actif/passif

Ce processus-acte sériel relève du couple d'opposés de la vie psychique actif/passif (Freud, 1905). Il prend son origine dans les modalités d'expression pulsionnelle du stade sadique-anal du développement sexuel. En cela, des mécanismes de défense peuvent advenir pour gérer les conflits pulsionnels (libidinaux et agressifs), survenant à ce stade. A cet égard, Freud (1915) identifie, à côté du refoulement et de la sublimation, deux autres destins pulsionnels : le « renversement dans le contraire¹⁹ » et le « retournement sur la personne propre ». Le renversement apparaît dès 1900 dans les écrits freudiens. Désigné comme « l'un des moyens que le travail du rêve emploie le plus souvent », il renvoie à la transformation inverse d'un objet, d'une représentation, d'un but de la pulsion. Dans la suite de son œuvre, Freud (1915) complète ses propos en ajoutant que le reversement concerne la défense par laquelle s'inverse le but (actif/passif) comme le contenu (amour/haine) (Le Guen, 2008). Par conséquent, dans le renversement dans son contraire, nous pouvons distinguer le retournement d'une pulsion par le passage de l'activité à la passivité et le renversement du contenu par la transformation de l'amour en haine. La différence repose sur le fait que le premier change de but (et conserve l'objet) alors que le deuxième change d'objet (et conserve le but). Concernant, le retournement sur la personne propre, il peut se comprendre comme un « processus par lequel la pulsion remplace un objet indépendant par la personne propre » (Laplanche & Pontalis, 1967). Dans ce cas, le changement porte aussi sur l'objet et le but demeure inchangé. Si nous résumons, pour Freud (1915), le renversement dans le contraire concerne le but (passivité/activité et inversement) tandis que le retournement sur la personne propre concerne l'objet (sujet/étranger et inversement). Néanmoins, ces deux processus - relevant du même processus à fonction défensive : le renversement - restent étroitement liés voire se confondent. D'après Freud (1915), il est impossible, de les décrire séparément, comme en témoignent les deux exemples majeurs du sadisme-masochisme et du voyeurisme-exhibitionnisme. Selon Laplanche et Pontalis (1967), le retournement du sadisme dans le masochisme implique à la fois un changement de but (passage de l'activité à la passivité) et un changement d'objet (inversion des rôles entre celui qui inflige et celui qui subit les souffrances). Ces deux processus peuvent évidemment fonctionner dans le sens opposé. Cette précision est fonda-

¹⁹ Ce processus nommé « renversement dans le contraire » par Freud (1915), est également désigné de « transformation en contraire » ou « retournement en contraire » par A. Freud (1936).

mentale pour notre recherche car cela signifie, par exemple, que la transformation peut s'opérer de la passivité vers l'activité. Par ailleurs, la description de cette dialectique s'applique également au couple voyeurisme-exhibitionnisme.

Le détour par ces notions théoriques nous est apparu essentiel pour bien cerner ce qui sous-tend ce deuxième processus-acte. A présent, nous allons pouvoir apprécier les spécificités de l'agir violent, sous-tendues par le processus-acte de retournement actif/passif. C'est à partir des travaux de Balier (1988 ; 1996) sur les auteurs de violence sexuelle²⁰ que la clinique sérielle va tenter d'en expliciter les propriétés. Tout comme pour le processus-acte d'alternance destruction/réparation, le processus-acte de retournement actif/passif renvoie à un aménagement défensif régressif. En revanche, il n'est pas organisé selon les modalités du fonctionnement du stade oral mais anal. Au surplus, la régression n'a pas pour visée de protéger le Moi de la persécution et/ou de la destruction mais de juguler les angoisses de passivation (Green, 1990 ; 1999) et d'anéantissement. L'angoisse de passivation, « à la différence de la passivité, serait ce qui contraint à subir et non simplement un mode de jouissance recherché » (Green, 1999). Quant à l'angoisse d'anéantissement, son émergence (ou éventuellement l'émergence d'un risque d'inexistence) entraîne une mise en acte, en ce sens que le sujet va agir pour exister. Comme le soulignent Harrati et Vavassori (2022), face à ces angoisses, la conflictualité interne peut ainsi recourir à un autre registre élémentaire de la construction psychique pour préserver l'autoconservation du Moi, en empruntant les déterminants du dualisme activité/passivité, dérivé de l'investissement anal (comme la *découverte* du pouvoir, du sentiment de toute-puissance, du plaisir de contrôler,...). Cependant, il n'est désormais plus question de découverte pour le sujet mais de *recherche* du pouvoir, du sentiment de toute-puissance, du plaisir de maîtriser, de posséder et de s'opposer, en vue de se défendre d'un vécu d'anéantissement et de sauvegarder un sentiment d'existence, menacé par le chaos interne. L'opposition anéantissement/maîtrise ou encore inexistence/toute-puissance peut se déployer dans toute mise en acte et dans différents domaines de la vie du sujet ; pouvant s'interpréter comme une exaltation narcissique pour compenser un vécu d'inexistence. D'après Harrati et Vavassori (2022), pour le sujet confronté à des angoisses massives de passivation et d'anéantissement, la mise en série d'actes peut s'entendre comme une solution de récupérer la toute-puissance dans un mouvement actif, afin de contrôler l'objet et de maintenir une continuité du sentiment d'identité. Cette quête de la toute-puissance pour se sauver de l'inexistence est parfois telle qu'elle peut conduire jusqu'à l'agression voire l'anéantissement de l'objet (Freud, 1915). Pour schématiser, nous nous situons ici dans une logique proche de celle de la violence fondamentale où le sujet n'a d'autre

²⁰ Balier (1988 ; 1996) propose de reprendre l'analyse des déterminants du couple voyeurisme-exhibitionnisme au regard du couple actif/passif. Il suppose, entre autres, que les sujets auteurs de comportements exhibitionnistes agissent pour lutter contre une crainte de passivation et d'anéantissement.

choix que de pénétrer pour ne pas être pénétré et détruit, d'attaquer l'autre pour éviter le retour du vide d'existence et l'anéantissement,... (Villerbu, 2001). Qui plus est, ces mises en acte, sous-tendues par une quête de toute-puissance, reflètent finalement un vécu subjectif de passivation. Dit autrement, c'est en réponse aux expériences d'extrême passivité, voire de passivation, qu'interviendrait cet aménagement défensif sur le mode du retournement actif/passif. Se dessine ici la perspective, pour nous, de faire un lien avec notre objet de recherche. Nous supposons que l'agir violent adolescent pourrait être sous-tendu par ce processus-acte en ce qu'il permettrait au jeune d'assurer son intégrité psychique en retournant inconsciemment son rapport au traumatisme transgénérationnel, c'est-à-dire en passant de victimé à victimant (ou encore du subir à l'agir). Le recours à ce processus de défense par retournement de la passivité en activité pourrait ainsi permettre au sujet, d'une part, de faire face à des angoisses archaïques de passivation ; et d'autre part, de maîtriser - dans l'après-coup - les effets d'un vécu traumatique et de s'en approprier ses traces. De cette façon, cela mettrait également un terme à la répétition des traumatismes transgénérationnels, et par conséquent, préserverait les générations futures. De même que pour le processus-acte de l'alternance destruction/réparation, ces questionnements seront repris dans notre problématique.

En conclusion, le modèle de la sérialité a du sens pour penser et traiter l'objet de recherche qui nous anime. En plus de compléter les apports fondamentaux de la clinique de l'acte (liés notamment à la clinique de la compulsion de répétition et aux processus psychiques sous-tendant l'agir et ses répétitions), il permet d'ouvrir vers de nouvelles conceptualisations, comme le processus-acte, processus organisateur de la répétition sérielle. Ce dernier nous a, entre autres, permis de compléter nos propos sur la répétition de l'agir violent mais aussi sur celle du traumatisme transgénérationnel. D'ailleurs, rappelons que dans notre recherche, la répétition sérielle ne concerne pas uniquement un même sujet puisque nous proposons d'étudier la répétition de traumatismes transgénérationnels. Aussi, il ne s'agit pas seulement de prendre en compte des enjeux intra subjectifs (enjeux largement mis au travail par la clinique psychanalytique) mais aussi des enjeux intersubjectifs. Nous allons alors compléter nos propos en ajoutant une deuxième dimension, toujours soutenue par la lecture psycho-criminologique. Cette dernière concerne l'un de ses objets scientifiques, à savoir le couple auteur/victime. Cette nouvelle perspective implique de revenir précisément sur les positions d'auteur et de victime, sur la dynamique du couple mais aussi sur les rapports victimant/victimé.

1.3.2.2. Le couple auteur/victime selon la clinique psychocriminologique : une perspective originale

Partant de l'hypothèse de traumatismes transgénérationnels non élaborés, nous supposons que ceux-ci se jouent dans l'actuel adolescent sous forme d'agirs,

ce qui induit conséquemment un changement de positions de victime à auteur. S'il est essentiel d'interroger ce qui est mobilisé chez l'adolescent pour se soutenir de l'une ou l'autre position, ce déplacement questionne aussi la présence d'un autre, situé à différentes places : d'abord en tant qu'auteur (probablement non identifié : traumatismes transgénérationnels), puis en tant que victime (probablement identifiée : agir actuel). Cela nous amène à convoquer le couple auteur/victime ; et plus précisément, à apprécier les modalités du lien auteur/victime, ainsi que les enjeux psychiques mobilisés dans cet espace intersubjectif. Ces éléments sont justement mis au travail par l'approche psycho-criminologique qui, comme le soulèvent Harrati et Vavassori (2022), n'a pas hésité à complexifier la lecture du couple auteur/victime afin de pouvoir saisir le lien spécifique engageant deux psychés ainsi que les positions subjectives, soutenues par le rapport victimant/victimé et susceptibles d'alternance et/ou de substitution. Là encore, nous allons appuyer nos propos en référence aux travaux développés par Harrati et Vavassori (2017 ; 2022), qui eux-mêmes s'inscrivent dans le prolongement de ceux menés par Pignol et Villerbu (2007 ; 2008 ; 2009).

1.3.2.2.1. Le couple auteur/victime : perspectives intra et intersubjectives

Au-delà du clivage auteur/victime

Notre histoire, notre culture, notre société se sont bâties sur un modèle divisé, séparé en deux. C'est ainsi que nous considérons un Nord et un Sud, le monde occidental et oriental, les pauvres et les riches,... La psychologie n'échappe pas à cette perception dichotomisée. En effet, les modes de fonctionnements (normal ou pathologique), les organisations de la personnalité (névrotique ou psychotique), et même les phénomènes sociaux (harceleur/harcelé,...) sont les résultats de cet héritage collectif clivé. S'agissant des adolescents, il y aurait bien d'un côté les victimes et de l'autre les auteurs/délinquants (Derivois, 2010). D'après Derivois (2010), ces clivages victime/délinquant sont d'ordre juridique, politique, sociétale, disciplinaire, institutionnel ou encore épistémologique. Concernant la société et la loi, ces dernières entretiennent cette ligne de démarcation entre l'auteur et la victime, afin de protéger les victimes et s'intéresser à la psychologie des auteurs. Cette démarcation peut également enfermer et affecter les pratiques professionnelles, notamment la prise en charge d'éventuels sujets victimes et délinquants. Par exemple, un adolescent est soit délinquant, soit en danger. A aucun moment il n'est question d'un même adolescent à la fois délinquant et en danger, dans un même temps.

Dépasser ces logiques binaires revient à déconstruire une conception vieille de plusieurs siècles, héritée de l'ancienne civilisation grecque. Toutefois, cela s'avère nécessaire, notamment dans le cadre de notre recherche puisque nous proposons une alternance des places auteur/victime, ce qui nous encourage à considérer davantage les positions psychiques, plutôt que le couple pénal. D'un point de vue juri-

dique, le couple pénal est uniquement centré sur l'acte et ne prend pas en considération d'une part, le lien auteur/victime et tout ce qu'il implique (nature et caractéristique de l'un et de l'autre,...) ; et d'autre part, les positions psychiques de chacun ainsi que les rapports victimant/victimé, dans la mesure où une circularité des places peut s'imposer dans un schéma sans fin (Harrati & al., 2018 ; 2022). De fait, il apparaît primordial de se décaler du couple pénal pour penser les positions d'auteur et de victime avec une possibilité d'inversion. « Être auteur » ou « être victime » fait appel à une réalité subjective entremêlant le rapport que le sujet entretient avec l'acte (subi ou agi), les modalités de son fonctionnements psychiques ainsi que son vécu et ses expériences avec le monde externe. Cette considération est essentielle pour la psycho-criminologie qui propose alors d'identifier plusieurs enjeux sous-tendus par le couple auteur-victime, au regard du sens de l'acte, de la réalité psychique du sujet et du rapport à l'altérité, mobilisés dans les dynamiques agressologique et victimologique. Dégager ces enjeux va alors l'amener à complexifier la lecture de son objet d'étude, à savoir le couple auteur/victime, pour tendre vers une analyse des modalités de construction des positions auteur/victime ou vulnérant/vulnéré ou encore victimant/victimé, au sein de ce couple.

Une construction subjective des positions auteur/victime

Notre recherche ne traite pas d'un couple auteur/victime bien identifié et identifiable, comme c'est le cas notamment dans les situations de violences conjugales. En effet, nous avons souhaité travailler sur le déplacement d'une position auteur/victime chez un même sujet, précisément, sur l'alternance du rapport victimant/victimé. Néanmoins, nous ne pouvons pas ignorer deux éléments qui nous amènent tout de même à inclure une altérité, et par conséquent, à interroger le lien intersubjectif entre un auteur et une victime. Premièrement, il nous faut souligner que les agirs adolescents peuvent être orientés vers autrui, ce qui implique la présence éventuelle d'une (ou plusieurs) victime(s) subissant la violence. Deuxièmement, nous pouvons considérer qu'il existe un ascendant responsable de ces traumatismes transgénérationnels, certes parfois non identifié, mais tout de même associé à une position d'auteur. Il nous a alors semblé important de penser le couple auteur/victime, au sens où deux subjectivité se rencontrent et projettent des choses l'une sur l'autre. Selon Roman (2018), la remobilisation de traces traumatiques, non élaborées, à l'adolescence implique inévitablement la rencontre d'un autre, « au travers de laquelle l'adolescent va tenter de décrypter l'énigme de ses propres vécus traumatiques (faire éprouver à l'autre le non-advenu de ses propres éprouvés et affects) ; mais aussi une figure de répondant, dont la mise en jeu suffisamment consistante permettra de soutenir un processus de mise en sens, y compris dans le processus judiciaire et thérapeutique » (Roman, 2018). Attardons-nous donc sur les aspects du couple auteur/victime en psycho-criminologie et les positions subjectives qui en dépendent, avant d'envisager plus en détail le lien qui les unissent et le rapport victimant/victimé.

Tel que le soulignent Harrati et Vavassori (2022), parler du couple auteur/victime, c'est reconnaître que ce « couple » n'a pas du tout la même réalité, ni le même sens, selon si on l'analyse du point de vue de l'auteur ou de la victime. Dès lors, modéliser la fonction du couple auteur/victime suppose d'en saisir les enjeux du point de vue de l'auteur mais aussi de la victime. Dans un contexte judiciairisé, ces deux positions apparaissent nettement séparées (au même titre que l'auteur est considéré séparément de son acte), ce qui facilite la compréhension du lien auteur/victime. En effet, chaque protagoniste est assigné à une place et un rôle bien précis (auteur : sujet actif qui commet les faits ; victime : sujet passif qui les subit), pour lesquels la justice doit punir ou réparer. Toutefois, cette logique binaire, pour ne pas dire schématique, fait fi des enjeux psychiques et des dimensions telles que la reconnaissance de la responsabilité et de la culpabilité de l'un et l'autre. De surcroît, l'appréciation des rôles de chacun peut révéler certains écueils, relevant parfois d'une confusion voire d'une difficulté à se reconnaître dans ces positions d'auteur ou de victime. Le processus judiciaire doit, certes, discerner objectivement chacune de ces positions. Cependant, elles ne sont pas toujours aussi clairement définies que le sous-tend le cadre juridique, et aussi facilement repérées du côté des protagonistes. Aussi, se reconnaître et reconnaître l'autre comme auteur ou victime n'est en rien une évidence, et ce malgré l'établissement des faits et la désignation juridique de la responsabilité et de la culpabilité. La question de la constitution des positions d'auteur ou de victime suppose donc un décentrement du processus judiciaire au sens où, comme le soulève Pignol (2011), « être victime » [ou « être auteur »] implique « un travail psychique singulier nécessaire à l'assomption d'une place juridiquement définie de victime [ou d'auteur] ». Or, toujours selon ce même auteur (Pignol, 2011), ce travail intérieur, subjectif - visant à intégrer et donner sens au processus judiciaire - est parfois empêché par des constructions personnelles (liées au vécu et aux valeurs du sujet). Autrement dit, les constructions internes du sujet viendraient se heurter aux constructions sociales et juridiques, ce qui ne permettrait pas l'assomption des positions d'auteur ou de victime. Pour autant, ces deux réalités - psychique/interne et socio-juridique/externe - font partie d'un seul et même ensemble de processus. D'ailleurs, l'objectif ici n'est pas de dualiser le travail psychique mais de rendre compte de toute la complexité sous-jacente à la constitution d'une position subjective d'auteur ou de victime. C'est ce que s'attache à faire l'approche psycho-criminologique dont l'enjeu - il s'agit du premier selon Harrati et Vavassori (2022) - est de considérer qu'« être auteur » ou « être victime » ne découle pas uniquement d'une décision judiciaire mais également (du moins pour la majorité des sujets) d'une relation particulière aux faits de violence agis et/ou subis ainsi qu'à la souffrance générée. Faire subir ou subir un préjudice ne constitue pas toujours une raison suffisante pour se désigner (ou accepter d'être désigné) comme auteur ou victime. Dès lors, un travail psychique de reconnaissance et de représentation des positions subjectives doit s'opérer afin de se positionner - ou non - comme tel. C'est en cela qu'« être auteur » ou « être victime » représente avant tout un positionnement psychique, auquel s'ajoute un positionnement social, prenant sens dans une

recherche d'étayages tant internes qu'externes, même si les mécanismes de réparation sollicités peuvent parfois échouer. Dans cette perspective, la psychocriminologie soulève l'intérêt de saisir les processus psychiques mobilisés par le sujet ainsi que les (ré)aménagements opérés pour se soutenir d'une position agressive et/ou d'une position victimale. Il apparaît donc indispensable d'interroger la façon dont le sujet - auteur ou victime - peut parvenir à se représenter, à exprimer et à élaborer quelque chose du caractère traumatique de l'agir violent. D'ailleurs, se reconnaître auteur ou victime passe par ce travail d'élaboration psychique, qui dépend de l'organisation et des ressources psychiques du sujet mais également du vécu de l'acte, c'est-à-dire de sa résonance interne et de ses échos avec l'histoire subjective. D'après Harrati et Vavassori (2022), ce travail d'élaboration psychique des positions auteur-victime tient une fonction centrale dans le rapport que le sujet entretient avec l'agir violent (agi ou subi). Selon ces auteurs, c'est par ce travail de construction, survenant dans l'après-coup du chaos provoqué par l'agir violent, que le sujet peut inscrire ce dernier dans un processus d'historicisation mais aussi attribuer subjectivement un sens à la place à laquelle il se perçoit dans la mise en acte violente.

Par ailleurs, ce travail d'élaboration, par ses ouvertures et ses achoppements, témoigne également de la manière dont chacun (auteur ou victime) perçoit et se représente la position de l'autre. Cela revient à analyser la représentation et la place psychiques de chacun, c'est-à-dire à questionner ce que vient évoquer l'auteur pour la victime, et inversement, ce que la victime vient évoquer pour l'auteur. Cette réflexion autour des représentations de chacun des protagonistes engagés dans l'agir violent, renvoie au deuxième enjeu de la psycho-criminologie. Plus précisément, ce dernier consiste à saisir la dynamique des processus psychiques sous-tendant la perception et le vécu du rapport auteur/victime, dans la mesure où celui-ci ne relèverait pas de la même réalité pour l'un et pour l'autre. À l'instar de Harrati et Vavassori (2022), cet enjeu contribue à repérer comment le sujet, selon sa perception de la dynamique violente, attribue à chacun (soi et l'autre) la responsabilité et la culpabilité des faits. Au regard de notre objectif de recherche, s'il est important de considérer cet aspect dans la dynamique actuelle des faits reprochés à l'adolescent, il l'est d'autant plus de le questionner dans une dynamique passée. En effet, même si l'auteur des traumatismes transgénérationnels n'est pas identifié/identifiable, le sujet en a-t-il tout de même créé une représentation ? Quelle est sa perception de cette dynamique violente transgénérationnelle et à qui (ou comment) en attribue-t-il la responsabilité et la culpabilité ? Ces questions sont déterminantes en ce sens que la construction et la dynamique violente obéissent à des logiques psychiques singulières et s'élaborent en fonction du vécu, tout aussi singuliers, du rapport victimaire/victimé.

Par ailleurs, les éléments présentés jusqu'ici, en référence aux travaux de Pignol et Villerbu (2007 ; 2008 ; 2009), et retravaillés par Harrati et al. (2003 ; 2007 ; 2009 ; 2017 ; 2022), suggèrent que l'étude du couple auteur/victime passe nécessairement par la prise en compte d'un lien spécifique, qui unit les protagonistes au-

teur/victime, et qui dépend de l'organisation psychique et du parcours de vie singuliers de chacun. La psycho-criminologie vient alors interroger ce lien complexe qui s'est structuré entre un auteur et une victime.

Dynamique du lien auteur/victime : une rencontre en miroir de vulnérabilités psychiques - passées et actuelles

A notre connaissance, le lien auteur/victime est une dimension qui est encore peu explorée par la criminologie ou encore par la clinique psychanalytique de l'agir violent. Pourtant, la psychanalyse a longuement étudié les frontières entre victime et agresseur, ce qui lui a permis d'ailleurs de décliner l'agir violent agi/subi, selon diverses fonctions organisatrices et destructrices. Nous pensons notamment au mécanisme de défense d'identification à l'agresseur qui résulte, d'après Ferenczi (1933), d'un trauma primaire majeur (en lien avec des expériences extrêmes de peur, de détresse et d'angoisse), suivi d'un clivage narcissique du Moi. Au-delà de ce mécanisme que nous rencontrerons encore ci-après, les travaux psychanalytiques sont restés quelques peu cloisonnés à l'étude de l'agir violent d'un point de vue de l'auteur ou de la victime. Autrement dit, ils se sont limités à une perspective intrasubjective, au détriment d'une perspective intersubjective, ce qui n'a pas permis de penser une dynamique du lien auteur/victime.

Pour la psycho-criminologie, faire référence au couple auteur/victime d'agir violent revient à penser l'agir violent comme une configuration situationnelle au sein de laquelle chacun des protagonistes est assignée à une place et entre en relation de manière singulière. Selon Harrati et Vavassori (2022), il s'agit du troisième enjeu dégagé par cette approche. La rencontre entre un auteur et une victime marque aussi la rencontre entre deux espaces psychiques distincts, mêlant les ressources et les vulnérabilités de chacun - présentes mais aussi passées. Plutôt que de parler en termes de « profil type » auteur ou victime, il s'agit ici d'envisager l'existence de configurations situationnelles et relationnelles spécifiques au sein desquelles peut se déployer la relation violente. Autrement dit, il nous faut saisir comment l'auteur et la victime prennent place, consciemment ou inconsciemment, dans cet espace intersubjectif, et quels sont les enjeux psychiques mobilisés dans la constitution de ce lien (et donc convoqués dans l'espace de l'agir violent). D'ailleurs, d'après Harrati et Vavassori (2022), les caractéristiques du lien auteur/victime peuvent orienter le mode d'entrée dans l'agir violent ainsi que son mode opératoire. En référence à l'approche psycho-criminologique, ces auteurs soulignent qu'étudier l'agir violent, et plus particulièrement le couple auteur/victime, n'implique pas seulement de relever un comportement de violence d'un auteur sur une victime, mais également d'interroger plus largement les positions subjectives de chacun ainsi que les processus qui sous-tendent leur relation, la précèdent, la précipitent et/ou l'actualisent pendant et après-coup (Harrati & Vavassori, 2022). Cela signifie aussi de repérer et d'analyser leurs implications psychiques, sociales, familiales, historiques. En effet, les deux sujets de cette dyade ont tous deux des parcours de vie singulier et leur rencontre témoigne d'une succession de choix en lien avec leur histoire (familiale, transgénérationnelle), de

leurs situations (professionnelle, sociale,...) mais aussi de leur organisation psychique (problématique psychopathologique,...), dans lesquelles peuvent émerger des vulnérabilités. Partant de cette rencontre entre deux subjectivités singulières, c'est ainsi que des vulnérabilités psychiques intersubjectives - actuelles mais aussi transgénérationnelles - viendraient s'entremêler, ce qui créerait une dynamique de lien favorisant la mise en acte violente, dans laquelle s'actualiserait alors la rencontre entre ces vulnérabilités psychiques.

Par ailleurs, pour la psycho-criminologie, ce troisième enjeu implique aussi de prendre en compte les paramètres environnementaux. En ce sens que la dynamique du lien auteur/victime repose sur une rencontre précipitée par des opportunités sociales et situationnelles, dépendantes des parcours de vie de chacun. De fait, de nombreux éléments - situationnels et singuliers - sont à considérer pour saisir la dynamique complexe du lien auteur/victime, et les positions subjectives qui en découlent. Compte tenu de nos objectifs de recherche, une attention toute particulière sera accordée au rapport que l'adolescent entretient avec son histoire passée (et plus exactement avec d'éventuels traumatismes transgénérationnels subis), afin de repérer en quoi ses vulnérabilités passées se reflèteraient/entreraient en miroir avec les vulnérabilités actuelles de la victime. Finalement, cela viendrait à considérer que l'autre (la victime) présenterait une menace en ce qu'elle viendrait faire écho à une problématique passée non résolue (Beuvelet et al., 2020). La violence interviendrait donc comme une tentative de se dégager de ce lien mais supposerait aussi un repositionnement subjectif (de victime à auteur). Cette proposition met en exergue que les positions subjectives ne sont pas aussi clairement définies et fixement établies mais sont susceptibles de se réaménager, sous couvert d'un travail d'élaboration psychique. Si cette considération permet de s'affranchir définitivement d'une dualité pénale auteur/victime et de se dégager d'une conception figée (qui enfermerait les sujets dans l'une ou l'autre position), elle permet aussi d'emprunter la voie vers le quatrième enjeu identifié par la psycho-criminologie, relatif à la dynamique du rapport victimant/victimé. Tel que le présentent Harrati et Vavassori (2022), cet enjeu a été dégagé grâce à l'analyse des modes d'élaboration des positions subjectives, qui laisse entrevoir la manifestation possible de dédoublements psychiques internes, impliquant la perspective d'un changement (déplacement) de position. En effet, les positions pourraient d'une part, se confondre c'est-à-dire que l'auteur pourrait se vivre partiellement victime, tout comme la victime pourrait partiellement se vivre agresseur (notamment par identification à l'agresseur). D'autre part, elles pourraient se renverser, sous-tendant que l'auteur deviendrait (ou se vivrait) pleinement victime, et inversement, la victime deviendrait auteur. Nous allons donc examiner ces positions subjectives - susceptibles d'alternance et de substitution - en référence au rapport victimant/victimé. Cette conceptualisation est uniquement travaillée du point de vue des violences conjugales, aussi nous proposons de l'ouvrir à la clinique de l'adolescence, qui plus est, au regard du transgénérationnel.

1.3.2.2.2. De la substitution, du renversement et de l'alternance du rapport victimant/victimé

A l'instar des travaux de Pignol & Villerbu, 2008 ; 2009), Harrati et Vavassori (2022) signalent que le quatrième enjeu de la psycho-criminologie suppose que « les positions d'auteur et de victime peuvent se voir amalgamées et se renverser [chez un même sujet auteur ou victime], dès lors qu'elles sont appréhendées sous l'angle du rapport victimant/victimé ». Comme le proposent ces auteurs (Harrati & Vavassori, 2022), nous allons développer cet enjeu à la lumière de la clinique du traumatisme (telle qu'évoquée dans le chapitre précédent), ce qui ne sera pas dénué de liens intéressants avec notre objet de recherche. La clinique psychanalytique a particulièrement étudié le rapport entre traumatisme et agir violent sous l'angle de la violence subie, soulignant alors le caractère traumatique et déstructurant de l'agir violent (sur la victime spécifiquement). Les conséquences psychiques de l'agir peuvent, entre autres, se manifester sous forme de symptômes psychopathologiques qui se répètent dans des boucles traumatiques, au sein desquelles la victime peut rejouer des situations à risque et/ou traumatiques, voire même se retrouver en place d'agir la violence. Ainsi, cette hypothèse de traumatisme psychique comme conséquence spontanée de l'agir violent est largement développée dans la clinique psychanalytique. En revanche, la remise en scène (réactualisation) de traumatismes (notamment transgénérationnels) par le renversement des rôles (et donc des positions) l'est beaucoup moins. Nous allons donc nous appuyer sur l'approche psycho-criminologique pour approfondir ce point.

Tout d'abord, nous avons vu précédemment que le traumatisme ne concerne pas exclusivement la victime, il peut tout autant se rencontrer chez les auteurs. Toutefois, dans ce cas précis, le traumatisme n'est pas la conséquence de l'agir violent, il lui préexiste, et donc possiblement le précipite. En effet, nous avons supposé que certaines manifestations, par exemple l'agir violent, pourraient être la conséquence d'atteintes narcissiques et/ou d'achoppements dans la structuration du sujet, en raison de conjonctures traumatiques (familiales voire transgénérationnelles), rencontrées dans son histoire et donc vécues antérieurement, de manière directe ou transmise. Par conséquent, nous pouvons entrevoir que le sujet traumatisé peut vraisemblablement être victime mais aussi auteur, dans la mesure où les manifestations (symptômes, agirs ou autres) peuvent se présenter dans l'immédiateté de l'évènement traumatique mais aussi dans son après-coup (voire même des générations après dans le cas des traumatismes transgénérationnels). A partir de ce constat, la clinique psycho-criminologique va offrir une autre lecture du traumatisme qui recouvre à la fois l'expérience victimale et l'expérience agressologique. Pour ce faire, elle va intégrer à sa conceptualisation du couple auteur/victime, le concept de rapport victimant/victimé, « envisagé comme susceptible de renversement et d'alternance et de produire diverses formes de comportement, de position et d'affect chez un même sujet » (Harrati & Vavassori, 2022). Aussi, cette perspective introduit la nécessité de ne pas négliger l'étendu - mais aussi le moment d'expression

- des manifestations cliniques, pouvant advenir suite à une rencontre traumatique. De plus, elle permet d'avancer que les manifestations et problématiques, de l'auteur comme de la victime, peuvent s'ancrer dans des traumatismes passés ou actuels.

De fait, la psycho-criminologie procède à une remise en question opérante de la conceptualisation dichotomique du couple auteur/victime ou encore agresseur/agressé. Ce couple peut effectivement se concevoir dans un autre registre compréhensif : celui de victimant/victimé (Pignol & Villerbu, 2008). En référence au processus d'identification à l'agresseur, ce registre autorise à penser un réaménagement, un déplacement voire une réversibilité des places chez un même sujet, comme mode de traitement de l'expérience traumatique. Aussi, le sujet victime deviendrait auteur par renversement de sa position antérieure. Considérer un rapport victimant/victimé permet ainsi d'envisager un lien plus à même de saisir les dynamiques intrapsychiques qui se jouent entre les positions agressologique et victimale, en termes notamment d'alternance et de répétitions.

A la suite de ces propositions, Harrati et Vavassori (2013) conjecturent qu'« un même sujet, auteur ou victime d'agir violent, peut se percevoir et se vivre tantôt victimé tantôt victimant, selon différents espaces de son histoire et de son existence » (Harrati et Vavassori, 2018). Cette dynamique, sous-tendue par la répétition, illustre la fixation de l'événement traumatique dont la résonance interne peut se manifester à différents temps et dans diverses sphères de vie du sujet. Finalement, la non possibilité de résolution d'un traumatisme, autrement dit son enkystement, induirait le renversement d'une position de victimé à celle de victimant, et inversement (Harrati & Vavassori, 2015). Cela suppose que plusieurs mécanismes ou processus se mettent à l'œuvre selon le sens du déplacement, à savoir de victimé à victimant ou de victimant à victimé. Pour le premier déplacement, le sujet deviendrait, selon Harrati et Vavassori (2022) « victimant » ou « agresseur » par renversement d'une position antérieure (ce qui, à notre sens, rejoint l'hypothèse du processus-acte sériel de retournement actif/passif présenté précédemment) ou par identification à l'agresseur. Ferenczi (1933) associe ce mécanisme à un vécu de peur et de terreur pendant la prime enfance, ce qui a entraîné la construction d'un Moi fragile, peu structuré et totalement passif. Selon cet auteur, quand la peur atteint son paroxysme, l'enfant n'a d'autres solutions que de se soumettre, dans un mouvement masochiste, à la volonté de l'agresseur (souvent un proche parent), à lui obéir en s'oubliant complètement (voire se cliver), et par conséquent, en s'identifiant totalement à lui. Concernant le deuxième déplacement, et toujours selon Harrati et Vavassori (2022), le sujet deviendrait « victimé » ou « agressé » selon une logique de répétition du même douloureux difficile/impossible à cicatrifier. En lien avec la culpabilité, il est question ici d'une recherche d'un besoin de punition ou d'« appétences traumatophiliques » pour reprendre les termes de Guillaumin (1985) que nous avons déjà cité précédemment. Rappelons que cette appétence est particulièrement prégnante à l'adolescence car elle implique également une recherche des limites de l'excitation. Aussi, nous pourrions supposer que ce mécanisme d'identification à l'agresseur serait privilégié par l'adolescent qui tenterait de se réappropriier son vécu traumatique,

en traumatisant l'autre. Toutefois, notre travail repose sur les traumatismes transgénérationnels, ce qui signifie que l'agresseur n'est pas toujours connu de l'adolescent. En effet, le victimant peut avoir vécu dans un climat et des ambiances d'agressions ouvertes ou masquées, de violences bruyantes, directes mais aussi silencieuses, dissimulées. En conséquence, dans quelle mesure l'adolescent peut-il s'identifier à son agresseur, si ce dernier n'est pas clairement identifiable ? A ce stade, seule la rencontre avec le terrain pourra nous permettre de lever (ou tout au moins d'éclairer) ce questionnement.

Par ailleurs, qu'ils s'agissent de sujets auteur ou victime d'agir violent, il est fréquent de repérer un parcours de vie déjà marqué par la violence (notamment intrafamiliales), ainsi qu'un vécu antérieur d'une position de victime. A ce propos, Harrati et Vavassori (2022) indiquent que « l'être auteur » ou « l'être victime » se révèlent majoritairement dans des scénarios ou modalités relationnels violents hérités de situations infantiles. Dans la continuité de cette proposition, nous souhaitons ajouter que le recours prévalent à certaines défenses orienterait l'inscription du sujet dans une répétition sérielle agressologique ou victimale. Il est important de spécifier que notre objectif n'est assurément pas d'attribuer une quelconque prédisposition à une situation victimale ou agressologique dans une vision causaliste linéaire, mais d'entrevoir les positions d'auteur et de victime comme tentative de réaménagement et d'équilibre psychiques, au regard d'une histoire de vie et d'un fonctionnement psychique. Pour rappel, nous ambitionnons d'étudier l'agir violent adolescent en tant que retournement d'une position victimale passée, en référence au rapport victimant/victimé, ce qui suppose de repérer des contextes violents antérieurs agis ou subis. Cependant, il convient d'être prudent quant aux éventuels liens passé/présent que nous pourrions établir et d'entendre ces positions (antérieure de victime et actuelle d'auteur) en résonance avec d'autres scènes et d'autres temps de la vie du sujet. Enfin, il apparaît nécessaire d'identifier un rapport de subjectivation, c'est-à-dire d'envisager comment le sujet est amené à se réappropriier l'acte pour lequel il est auteur, et comment ce dernier s'inscrit dans une histoire. Dès lors que l'on interroge l'acte, son histoire et les modalités de son inscription, cela permet par la même d'apprécier comment l'alternance du rapport victimant/victimé s'inscrit dans la trajectoire de vie. D'autant que cette alternance repose sur une dynamique psychique particulière qui traduit une double conflictualité : à la fois intersubjective (victime/auteur) et intra-psychique (victime/traumatisme - auteur/acte). Par ailleurs, elle peut survenir alors même que les secrets familiaux n'aient pas été levés ; en d'autres termes, que les traumatismes transgénérationnels n'aient pas été révélés. En cela, elle participe d'une actualisation d'une position victimale antérieure, conscientisée ou non. Nous allons reprendre ces éléments dans notre dernière sous-partie, tout en recentrant nos propos autour spécifiquement de l'agir violent adolescent afin d'expliquer en quoi il s'agit, selon nous, d'une clinique du déplacement (Derivois, 2010).

1.3.2.3. Des traumatismes transgénérationnels vers l'agir violent adolescent : Du subir à l'agir

Au terme de ce chapitre sur l'agir violent adolescent, nous avons pu mesurer l'importance de l'appréhender avec la question de la répétition sérielle, articulée aux concepts de polymorphisme et d'alternance des manifestations cliniques. Cela nous a finalement amené à envisager le déplacement dans l'actuel d'une conflictualité psychique passée non résolue. Dès lors, cette rencontre entre la clinique de la sérialité et celle du traumatisme transgénérationnel constitue, à notre sens, l'élément clé de ce travail de recherche, permettant d'apporter de nouvelles perspectives de compréhension de l'agir violent adolescent. Aussi, nous souhaitons poursuivre quelque peu notre réflexion et préciser les modalités de cette répétition violente transgénérationnelle.

La violence transmise entre les générations est silencieuse, passive (voire insidieuse) ; pour autant, elle n'en est pas moins une violence réelle. Parfois exprimée, parfois tue, elle s'origine dans des événements traumatiques jamais élaborés et chaque descendant est susceptible d'en porter les stigmates. Tous ne sont pas toujours conscients d'être victime de leur passé du fait que cette violence ne soit pas toujours verbalisée, ni manifestée. Pour autant, ça ne les dispense pas de ressentir un malaise, d'éprouver une sensation de mal-être. Par ailleurs, lorsque le contenant généalogique est défaillant, des mécanismes de défense peuvent s'instaurer pour maintenir l'homéostasie familiale. Mais parfois, ces derniers ne suffisent plus, notamment lors « de moments de crise », comme l'adolescence, qui vont venir fragiliser davantage l'enveloppe familiale. C'est alors que toute l'intégrité familiale se voit menacée. Aussi, pour en assurer la sauvegarde, un membre peut assurer une fonction de remaillage, au prix de sa propre subjectivité (Benghozi, 2007). Bien souvent, la personne qui revêt ce rôle est l'adolescent, car considéré comme à l'origine de la crise. Ainsi, ce dernier va porter et endosser la souffrance familiale, ce qui va se traduire par une défaillance dans l'élaboration de sa subjectivité et se manifester par des symptômes (boulimie, anorexie, somatisation...) et/ou par des agirs (auto, hétéro-agressifs). De ce point de vue, le symptôme ou l'agir seraient une forme particulière de remaillage des contenants généalogiques défaillants (Benghozi, 2007). Qui plus est, à travers cette fonction « porte-souffrance », l'adolescent vient dire quelque chose de l'étrange altérité familiale (Abraham et Torok, 1978) et du processus de transmission. Il serait d'une part, celui qui détient une transmission en négatif au sens de ce qui n'a pas été révélé ; d'autre part, par sa violence, il viendrait révéler une vulnérabilité familiale. Se dessine ici tout le poids du transgénérationnel que nous définissons comme le lien psychique qui unit les membres d'une famille ainsi que leurs ancêtres, de lignées directes ou collatérales, et ses conséquences actuelles sur le sujet qui, prisonnier d'un passé, recourt à l'agir dans son présent. Il semblerait alors que l'adolescent revête un double positionnement : à la fois victime d'une histoire familiale traumatique et bourreau dans son histoire actuelle.

A l'instar de Benghozi (2007), nous considérons l'adolescent comme « le porte-symptôme » de sa famille, ce qui signifie que ce dernier peut éprouver les affects traumatiques de sa lignée (desquels il n'est pourtant pas responsable). Cette position auto sacrificielle interroge le processus psychique de passivité. En effet, le vécu traumatique transgénérationnel place le jeune dans une position passive et le contraint à subir les traumatismes non élaborés de ses ascendants. Dans ce cas, l'agir violent ne pourrait-il pas se comprendre comme une modalité défensive permettant d'échapper à ce vécu passif ? Il permettrait alors une reprise de contrôle face à un passé enkysté depuis des générations et sans possibilité d'élaboration. Nous pourrions effectivement supposer que la violence serait une tentative de retourner un sentiment d'impuissance et de combattre les effets destructeurs d'un passé traumatique (Harrati & Vavassori, 2018). Dans cette perspective, l'adolescent auteur d'agir violent serait finalement la victime d'un héritage traumatique. Pour assurer son intégrité psychique, le jeune chercherait à retourner, inconsciemment, son rapport au traumatisme en passant de victime à auteur, soit du subir à l'agir (Harrati & Vavassori, 2018). Autrement dit, les traces traumatiques passées se déplaceraient vers l'actuel adolescent, sous forme d'agirs, impliquant par la même un changement de positionnement chez l'adolescent. En cela, il s'agit d'une clinique du déplacement, concept que nous empruntons à Derivois (2010), et qui permet de caractériser pleinement la clinique de l'adolescent violent, telle que nous l'avons présentée dans ce travail de recherche.

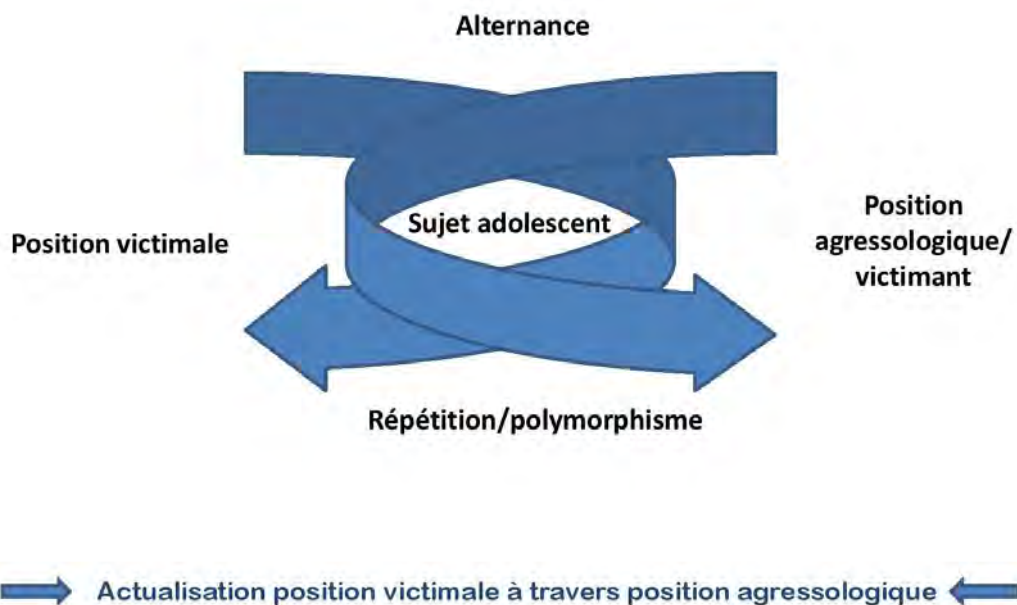
Plusieurs processus ou modalités défensives peuvent provoquer ce déplacement, nous pensons notamment aux processus de retournement actif/passif et d'alternance destruction/réparation (décrits précédemment), mais aussi aux mécanismes de renversement dans le contraire, de retournement contre soi ou encore d'identification à l'agresseur. Toutes ces configurations, aussi coûteuses qu'elles puissent paraître, visent à neutraliser la menace de désorganisation liée aux vulnérabilités (internes et externes). Si l'une d'entre elles s'avère efficace, c'est-à-dire si son utilisation permet de réduire suffisamment la tension psychique alors la répétition de cet agir pourrait devenir le mode privilégié de réponse de l'adolescent, ce qui inscrirait son fonctionnement dans un polymorphisme. En plus d'échapper aux menaces internes et externes, le recours à l'agir constituerait un mode de traitement des expériences traumatiques transgénérationnelles, à travers duquel va s'opérer l'actualisation d'une position victimale. Le sujet adolescent tenterait ainsi d'inverser son rapport au traumatisme, en passant du subir à l'agir

Ainsi, nous avons proposé d'envisager l'agir violent adolescent comme une clinique du déplacement du fait de ces deux phénomènes éminemment fondamentaux : le déplacement de traumatismes anciens dans l'actuel adolescent et le déplacement d'une position de victime vers une position d'auteur. A partir d'un schéma d'Harrati (2019), nous avons tenté de modéliser ces déplacements, en vue de mettre en lumière l'alternance des rapports victimant/victimé et de résumer les conditions du recours à l'agir (cf. Schéma 1 : Modélisation de l'alternance des rapports victimant/victimé, p. 165). Cette modélisation est proposée alors que nous parvenons à

l'acmé de notre déploiement théorique. Fortes de cette expédition, riche en constructions et déconstructions conceptuelles, il nous faut tout autant apprécier l'originalité de notre contribution, étant donné que nous souhaitons travailler la sérialité d'un point de vue du transgénérationnel, soit dans un versant inédit, tout du moins à notre connaissance.

Schéma 1 – Modélisation de l'alternance des rapports victimant/victimé

(à partir d'un schéma de Harrati, 2019)



SYNTHÈSE DU CHAPITRE 3 : « Clinique psychanalytique et psycho-criminologique de l'agir violent adolescent ».

Après une longue traversée conceptuelle et théorique autour de l'agir violent, nous avons pu relever plusieurs éléments saillants.

Tout d'abord, il s'est avéré que l'acte violent/délinquant se trouve au carrefour d'une vastitude d'approches théoriques (issues parfois de différentes disciplines). Par conséquent, il possède de multiples registres d'explications ainsi que de nombreuses terminologies, qui n'ont cessées de s'enrichir au fil du temps. Bien que toutes les théories présentent leur intérêt et auraient mérité d'être exposées, leur quantité et leur hétérogénéité nous a contraintes à faire un choix difficile (voire arbitraire) en sélectionnant celles qui nous paraissaient être les plus significatives. Même en évitant l'éparpillement théorique, nous avons rencontré une difficulté pour nous positionner dans cette nomenclature complexe, en raison de la multitude des significations que l'acte peut recouvrir mais aussi de par la multitude des processus qu'il peut désigner. Aussi, pour tenter de nous y repérer, nous avons procédé de manière diachronique en remontant aux confins des origines de la violence, puis en parcourant progressivement les différentes acceptions de ce terme, jusqu'à finalement parvenir aux conceptions plus contemporaines de l'agir violent.

Qui plus est, la traversée succincte de la clinique psychanalytique, et notamment de la pensée freudienne, a permis de préciser certaines ouvertures qui ont contribué à développer une clinique psychodynamique et fonctionnaliste de l'agir violent. Les principaux apports freudiens concernent, entre autres, cette position particulière du sujet pour laquelle la frontière entre le normal et le pathologique n'est pas catégorique. De plus, les travaux psychanalytiques ont également contribué à élargir la notion d'acte dans le champ psychopathologique, pour ne plus se contenter d'analyser l'acte selon des variables strictement psychopathologiques. Enfin, elle s'est dégagée d'un modèle explicatif déterministe et réducteur de l'acte pour introduire une conceptualisation renouvelée de l'agir violent, et en déployer de nouvelles spécificités. En plus de souligner l'importance de bien dissocier certains processus comme l'acting out et le passage à l'acte, cette nouvelle clinique de l'acte met l'accent sur le sujet, considéré dans sa singularité psychique, historique et contextuel. Dans cette perspective, l'agir violent ne se réduit pas à un trouble de la personnalité, ni à un comportement agi et/ou subi mais il est pensé comme l'aboutissement historique d'une interactivité auteur/victime(s)/contexte (Harrati & al. 2009 ; Harrati & Vavasori, 2015).

Cette conceptualisation de l'agir, qui s'appuie sur le savoir psychanalytique, est ensuite venue s'enrichir d'autres références, notamment psycho-criminologiques. D'ailleurs, ces dernières n'ont pas uniquement apporté un étayage définitionnel concernant l'agir violent, elles ont également permis d'ouvrir notre réflexion grâce à l'introduction de nouvelles dimensions. Pour exemple, l'approche psycho-criminologique nous a permis de nous dégager du couple socio-pénal auteur/victime

pour nous intéresser plutôt à l'alternance du rapport victimant/victimé. Selon cette perspective non dichotomique, cette alternance peut se retrouver dans toutes mises en acte et dans différentes sphères de la vie du sujet (cf. polymorphisme et alternance). C'est pourquoi il apparaît fondamental de ne pas se limiter à la sphère délinquante mais d'interroger l'histoire de vie du sujet dans son ensemble historique singulier, familial et social, afin de repérer les manifestations analogiques qui s'y répètent. Cette lecture de l'agir au regard de ses répétitions, est soutenue par le modèle de la sérialité, autre dimension majeure de la psycho-criminologie que nous avons intégré dans notre recherche.

Pour conclure ce troisième et dernier chapitre de notre partie théorique, nous pouvons affirmer que l'agir violent apparaît comme un intermède ou encore l'un des premiers points de rencontre entre la psychanalyse et la psycho-criminologie clinique. Longtemps décriée pour l'une, accusée de rester confinée dans un savoir qui ne se renouvelle plus pour l'autre, la psycho-criminologie et la clinique psychanalytique ont toutes deux fait l'objet de nombreuses critiques et controverses pendant plusieurs décennies. Et pourtant, leur articulation a aujourd'hui permis d'une part, d'engager de nouvelles pistes de réflexions et de recherches psychanalytiques en psycho-criminologie, et d'autre part, de proposer un discours renouvelé, concernant notamment les comportements violents. L'émergence d'une psycho-criminologie référencée à la psychologie clinique psychanalytique semble ainsi proposer une nouvelle façon d'observer, d'interroger et d'organiser la multitude de modélisations et d'approches théoriques accumulées autour de la notion de violence, depuis plusieurs décennies dans différentes disciplines (sociologique, économique, comportementale, psychologique, systémique, biologique). Au-delà d'affirmer, une fois encore, la complexité et l'hétérogénéité de ces phénomènes, cette rencontre disciplinaire a fait naître un regard nouveau et nous nous invite à adopter une vision plus critique de la violence. En effet, il apparaît nécessaire de la considérer comme un phénomène de société où concoure à la fois le psychique, l'histoire familiale mais aussi les vulnérabilités et les opportunités sociales. En ce sens que derrière chaque comportement violent, se trouve un sujet avec son histoire personnelle et ses vécus singuliers (Harati & al., 2009).

Riche de cet entrecroisement entre deux approches, l'agir violent demeure néanmoins une notion complexe pour laquelle nous avons été contraintes de privilégier certains aspects. Notre compréhension ne peut être exhaustive, nous avons donc tenté d'exposer les enjeux, qui selon nous, s'avèrent incontournables à l'aune de ce que nous souhaitons démontrer. A cet égard, et en faisant le lien avec ce que nous avons évoqué dans les précédents chapitres, nous proposons de clôturer la partie théorique et d'ouvrir celle de la méthodologie par cette nouvelle question : en quoi le traumatisme transgénérationnel constituerait une forme particulière d'une dynamique auteur/victime chez un même sujet, et plus précisément chez un sujet adolescent ?

2. METHODOLOGIE

2.1. PROBLEMATIQUE

2.1.1. L'agir violent, entre vulnérabilités et potentialités

Pour rappel, ce travail de recherche a débuté par ce premier questionnaire : en quoi et comment l'agir violent adolescent participerait-il à la remise en scène de ce qui n'a pas pu s'organiser dans les générations précédentes ? Nous avons alors entrepris un travail d'exploration, soutenu par une épistémologie en référence à la clinique psychanalytique et psycho-criminologique. Cela a engagé plusieurs réflexions faisant naître, à leur tour, de nouvelles interrogations qui ont permis d'acheminer peu à peu vers une problématisation de l'agir violent adolescent. Nous proposons d'en reprendre ici les points saillants pour construire notre problématique de recherche. Cette dernière va donc refléter la façon dont nous avons structuré notre partie théorique.

2.1.1.1. De l'adolescence et de l'agir violent

Si de nombreuses manifestations cliniques (somatisation, addiction,...) peuvent se rencontrer dans la clinique de l'adolescence, nous avons fait le choix de nous intéresser spécifiquement à l'une d'entre elles : l'agir violent. L'articulation de ces deux concepts - le processus adolescent et l'agir violent - a permis de soulever plusieurs points, sur lesquels reposent les soubassements de notre problématisation. Avant d'envisager cette articulation, nous avons préalablement repéré que l'adolescence représente une période à risque (Jeammet, 2001), de par les mouvements qu'elle induit tant sur le plan physique que psychique. D'ailleurs, par la brutalité de ses remaniements pulsionnels et ses métamorphoses (psychiques, biologiques et sociales), l'adolescence constitue en elle-même une violence (cf. violence pubertaire de Gutton, 1991). Celle-ci se place à l'interface des bouleversements pubertaires dans un équilibre précaire entre déconstruction et reconstruction, entre créativité et destructivité, entre force de vie ou atteinte mortifère. Aussi, nous avons vu que le devenir de cette violence, liée à l'introduction de la génitalité dans la vie de l'enfant, va différer en fonction des ressources internes et externes du sujet. Si certains adolescents résistent et s'accrochent aux investissements narcissiques de l'enfance, d'autres, dont les assises narcissiques apparaissent fragiles, ne parviennent à lutter contre l'envahissement pubertaire. En cela, l'agir violent pourrait intervenir comme une défense contre les changements engendrés par le processus de l'adolescence, lorsque celui-ci est en panne dans sa fonction d'élaboration de la « violence » pubertaire (Morhain et Chouvier, 2008). Dès lors, la violence n'est plus uniquement au service des enjeux nodaux du processus adolescent (constitution du Moi et de la subjectivation) mais devient une solution face aux impuissances et souff-

frances. L'agir, pour l'adolescent, serait ainsi privilégié à l'élaboration psychique et à la verbalisation. Compte tenu de cette distinction, nous suggérons, à l'instar de Marty et al. (2001), de discriminer d'une part, la violence *de* l'adolescence liée à l'évènement pubertaire, et d'autre part, la violence *à* l'adolescence, signant l'échec du travail d'*adolescens*.

Par ailleurs, si les tensions générées par le processus adolescent peuvent prendre les voies de l'agir, nous avons également vu que l'acte violent/délinquant devait être resitué dans une histoire (familiale, transgénérationnelle) mais aussi dans un contexte (social, culturel, conjugal,...). Car en plus de l'impasse pubertaire, d'autres vulnérabilités préexistantes, notamment familiales peuvent s'ajouter (carences, traumatismes, difficultés sociales etc.). Comme le suggèrent Pelladeau et Chagnon (2015), il apparaît pertinent de considérer « l'hypothèse d'une situation anthropologique fondamentale initiant des messages énigmatiques « intraduisibles », qui seraient à l'origine de manifestations cliniques violentes, et prendrait tout son sens au regard de son inscription dans le tissu transgénérationnel qui a baigné et baigne encore la dyade agresseur/agressé ». A travers ses agirs, l'adolescent, tel un messenger, pourrait ainsi tenter d'exprimer les expériences traumatiques familiales non élaborées. Nous empruntons l'expression de Roussillon (2008) en qualifiant ces agirs « d'actes messagers », porteur d'une valeur symbolisante. Ainsi, l'adolescent se positionnerait comme un messenger venant - par l'agir - adressé un message à l'autre et tenter de (re)mettre au travail ce qui n'a pas été élaboré précédemment. De ce fait, nous proposons de penser l'agir violent de l'adolescent inscrit dans une histoire de vie, au sein de laquelle se rencontrent des vulnérabilités subjectives et familiales.

2.1.1.2. De l'histoire de vie et de ses vulnérabilités

D'une première question « naïve », nous sommes progressivement parvenues à une question plus précise (même si elle reste tout de même relativement générale) : en quoi l'agir violent chez l'adolescent viendrait-il révéler une vulnérabilité psychique, familiale (voire sociale) ?

Bien que la place de l'agir soit prépondérante dans notre recherche, nous n'avons pu faire l'économie de resituer ce dernier dans une histoire, un contexte et plus largement dans une histoire familiale. La revue de la littérature nous a ainsi permis de questionner les liens entre le processus adolescent et le traumatisme familial transgénérationnel. Nous avons alors constaté que les vulnérabilités passées entrent souvent en collision avec les vulnérabilités actuelles de l'adolescent, ce qui semble précipiter et/ou accentuer la violence à l'adolescence. A cet égard, rappelons les propos significatifs de Gadeau (2016) sur lesquels nous avons appuyé notre développement théorique : « l'agir adolescent se voit doté d'une double valence, présente et passée, qui conjoint un passé qui n'a pas été vécu comme tel par le sujet à un présent qui imprime sa marque différentielle ». Ces traumatismes transgénérationnels, révélés par le pubertaire et non élaborés, viendraient fragiliser et désorganiser le Moi de l'adolescent en construction, au point parfois de générer « la qualité

agonistique » (Roussillon, 1999) de l'angoisse et ses effets cliniques d'effondrement psychique. Si pour Houssier (2009), la violence serait également liée à une faille narcissique béante, ce dernier ajoute que son déclenchement est complexe car ordonné par plusieurs facteurs. D'après cet auteur, (2009), le sujet - dominé par l'existence d'un scénario inconscient - réagit à une coïncidence situationnelle perceptive entre un événement apparemment anodin et les représentations internes réveillées par celui-ci. Tout semble se passer comme si la réalité extérieure venait à la rencontre de la réalité interne, fragilisée par des traumatismes transgénérationnels inélaborés, produisant au sens de Janin (1996) un « collapsus topique » entre les deux. La source de l'excitation (interne ou externe) n'est pas identifiable par le sujet, ce qui crée une confusion désorganisatrice débordant la psyché. Dès lors, le trauma ne proviendrait pas, à proprement parler, de l'intérieur, ni de l'extérieur mais de la mise en correspondance des deux, comme le suggère Roussillon (2002). Toujours selon ce même auteur, il s'agit d'une conjoncture traumatique dans laquelle le Moi - attaqué - doit mobiliser des défenses pour se retirer de cette situation menaçante. Par défenses, nous faisons référence à l'agir violent qui aurait donc pour visée de balayer tout conflit inconscient, alors même que celui-ci préexisterait à l'accomplissement de l'acte (Houssier, 2009). C'est en cela que nous posons que l'agir violent résulterait d'une articulation complexe entre l'interne et l'externe, mais aussi entre plusieurs espaces et temporalités. Au demeurant, cette articulation nécessite de repérer, dans une trajectoire de vie, les événements de vulnérabilités, tels que :

- des vulnérabilités psychiques, relatives au processus adolescent ;
- des vulnérabilités familiales, en lien avec des traumatismes transgénérationnels.

La rencontre de ces nœuds de vulnérabilité²¹ pourrait ainsi susciter un risque pour la subjectivité et précipiter la mise en acte violente. Ces éléments laissent entendre que l'agir violent prendrait son origine dans la vulnérabilité. Or, compte tenu de la singularité des parcours de vie, de la diversité des variables en jeu ainsi que de la multiplicité des modes d'entrée et des modalités opératoires, il paraît peu opportun de chercher le « pourquoi », c'est-à-dire les causes de ce phénomène mais plutôt de comprendre le « comment ». A partir de là, nous nous sommes donc demandées qu'est-ce que l'agir violent adolescent vient dire du traumatisme transgénérationnel et comment il le dit ?

²¹ N'oublions pas qu'à cela s'ajoutent les éléments en lien avec le cadre d'opportunités social et situationnel (nécessaire à l'actualisation/déploiement de l'agir violent) que l'éclairage psycho-criminologique nous permet également de traiter.

2.1.1.3. Actualisation des traumatismes familiaux transgénérationnels

S'il est désormais admis, par la clinique psychanalytique, que l'agir violent participerait au travail psychique de réappropriation et d'élaboration d'un vécu traumatique, il apparaît important d'interroger également la place de cette violence lorsque le sujet, situé précisément à l'adolescence, est aux prises avec un vécu traumatique transgénérationnel. A ce propos, nous postulons que l'agir adolescent pourrait concourir d'une part, à s'appropriier (ou se réappropriier) un corps, à revenir sur une histoire de vie, incluant celle de la famille et des générations antérieures ; et d'autre part, à mettre en lien les événements qui y ont pris sens.

Bien que l'investissement de l'agir s'est d'abord proposé comme une modalité de contrôle défensif face à de fortes excitations internes et/ou externes, (Millaud, 1998 ; McWilliams, 2011 ; Freud, A., 1949), il importe désormais de dépasser la conjecture selon laquelle l'agir violent répondrait uniquement à cette fonction économique. A ce propos, Ciavaldini (1999) signale « la double valence délétère et potentiellement réorganisatrice de l'agir ». A travers l'agir, l'adolescent ne viendrait-il pas remettre en question certains éléments de sa problématique personnelle mais aussi de son histoire pour tenter de faire autrement ? Cela suppose que l'agir participe à un travail de réparation interne, visant l'élaboration de ce qui aurait pu échouer antérieurement. Autrement dit, il s'agirait d'une forme d'appropriation subjective d'expériences traumatiques non intégrées, ce qui n'a pas été symbolisé primordialement pourrait l'être secondairement dans la mise en acte violente. Dès lors, nous proposons de compléter notre supposition initiale. L'agir violent adolescent participerait au travail psychique d'actualisation d'un vécu traumatique singulier mais aussi familial voire transgénérationnelle, sans quoi, les problématiques autour de la transmission transgénérationnelle pourraient perdurer. Car tout ce qui n'a pu être intégré et symbolisé va conserver un statut traumatique dans la psyché qui tendra à se répéter dans la relation à soi et/ou dans la relation à l'autre. Comme nous l'avons évoqué, conformément aux dires de Derivois et al. (2012), ce qui importe n'est pas tant la « vérité », mais le fait que « la trace ne reste pas figée et qu'on lui offre des échappatoires, des espaces d'inscription et de réinscription, qu'on lui permette de se mouvoir et de se transformer ». Ces auteurs proposent alors de distinguer la trace habilitée qui est choisie, autorisée par le sujet à faire œuvre de symbolisation et actualiser dans le processus de l'expérience subjective ; de la traçabilité qui permet de reconstruire l'histoire avec les ratés, les « blancs », les traces en creux, mais aussi les non-traces, les traces pleines, le trop-plein de traces (Derivois & al., 2012). Cette traçabilité impliquerait potentiellement de construire du sens là où œuvraient des condensés insensés, énigmatiques. Ce travail d'inscription (ou de réinscription) dans l'histoire du sujet est permis par la remobilisation des processus de symbolisation et de subjectivation qui n'étaient probablement pas suffisamment efficaces. L'agir offrirait donc la possibilité aux adolescents d'éprouver autrement leur vécu. En admettant qu'il participe à l'élaboration de traumatismes passés jusqu'alors non élaborés, ce

dernier contribuerait également à la réparation du maillage familial. Ainsi, le passage par la violence permettrait paradoxalement de mettre un terme à cette répétition de violence familiale transgénérationnelle, les générations antérieures mais aussi futures ne seront désormais plus hantées par les fantômes du passé (Abraham et Torok, 1978). Plus précisément, les travaux cliniques contemporains (Balier, 2005 ; Housier, 2009 ; Harrati, Vavassori & Villerbu, 2009 ; Beuvelet, Harrati & Vavassori, 2020) s'accordent à penser que l'agir violent interviendrait par rapport à des angoisses majeures consécutives à des carences fondamentales de l'environnement familial primaire au cours de la petite enfance. Nous rejoignons assurément cette hypothèse, toutefois, nous souhaitons la compléter ou plutôt l'élargir en proposant également d'envisager l'agir violent comme la manifestation d'une problématique familiale passée non résolue. Selon nous, l'agir vient dire quelque chose du fonctionnement psychique de l'adolescent et vient s'inscrire dans une histoire subjective et familiale à la fois actuelle mais aussi transgénérationnelle. De fait, il contribuerait à un mettre un terme à la répétition sérielle, plus exactement, à la répétition d'une violence découlant de l'inélaboré traumatique des générations passées.

2.1.1.4. De la répétition polymorphique transgénérationnelle vers l'actualisation d'une position victimale

Selon Roussillon (1991), et dans la continuité des travaux freudiens, face à un traumatisme subi dans l'impuissance, le mode premier de protection serait de se rendre maître du traumatisme en l'agissant soi-même, c'est-à-dire « faire souffrir ou se faire souffrir, plutôt que subir la souffrance ». Il nous faut néanmoins préciser que nous avons souhaité nous décaler du fonctionnement masochiste ou du moins que nous nous situons dans une évolution de ce mécanisme, dans la mesure où il n'est plus question de s'infliger à soi-même le traumatisme mais de le faire subir aux autres (Roussillon, 1991). Si la psychanalyse a largement permis de traiter les questions autour de la répétition traumatique et de ses retentissements chez un sujet, la psycho-criminologie nous offre un regard complémentaire sur les modalités de cette répétition, au travers notamment de son modèle de la sérialité. Ce dernier permet de penser l'agir adolescent au regard de la répétition sérielle mais quand est-il pour la répétition traumatique transgénérationnelle ? A l'appui de ce modèle, nous avons donc interrogé ce qui se joue non seulement dans la répétition des agirs violents adolescents mais aussi dans celle des traumatismes transgénérationnels, ce qui nous a finalement amené à proposer une modélisation novatrice et originale de l'agir violent, et de ses répétitions. En effet, l'agir ne serait-il pas la manifestation d'une conflictualisation passée non résolue, et qui, par conséquent, se répèterait sous différentes formes et en différents lieux ? Dès lors, il s'agirait d'une répétition traumatique polymorphique, et l'agir, quant à lui, serait sous-tendu par un déplacement des enjeux conflictuels passés vers l'actuel adolescent. Ces réflexions nous ont amené à penser, à l'instar de Derivois (2020), la clinique de l'adolescent auteur

d'agirs violents comme une clinique du déplacement, dans la mesure où il existerait un déplacement de traces traumatiques familiales passées vers des comportements violents actuels (Derivois, 2010). Cela nous autorise à émettre l'hypothèse d'un changement des positions d'auteur et de victime, et par conséquent, à apprécier la nécessité d'étudier les rapports victimant/victimé (Pignol & Villerbu, 2008). La clinique psycho-criminologique nous a aussi aidé à saisir ce qui se déploie dans ce rapport. Plus précisément, elle nous a conduit à envisager une alternance des positions chez un même sujet qui deviendrait auteur par retournement d'une position antérieure non élaborée. En d'autres termes, cela pourrait signifier qu'un adolescent, héritier de traumatismes passés, viendrait actualiser une position victimale - conscientisée ou non - à travers une mise en acte violente. C'est ainsi que les traces traumatiques, et leurs effets, tenteraient d'être externalisés et liés au-dehors. En outre, ce que le sujet ne peut intégrer dans sa subjectivité, et qui désorganise sa psyché, serait infligé à l'autre, induisant alors une actualisation de sa position subjective de victime à auteur. En somme, si nous reprenons les éléments saillants de notre problématique jusqu'à présent, il semble que la mise en série d'actes interviendrait comme un moyen d'apaiser les tensions internes, d'actualiser les traumatismes transgénérationnels mais aussi d'actualiser une position victimale.

Cela suppose que la psyché puisse recourir à des solutions pour tenter un réaménagement et une homéostasie psychiques, sous le primat de la « survivance psychique » (Roussillon, 2005). D'après Villerbu (2001) et dans la continuité d'Harrati (2003), cette réorganisation psychique serait sous-tendue par un processus-acte sériel sur le mode du « retournement actif-passif » ou de « l'alternance destruction/réparation ». Nous avons vu que leur mobilisation dépend de la nature de l'angoisse et des besoins du Moi pour survivre et se préserver. En effet, les deux processus-actes sériels revêtent une fonction commune de protection et d'équilibre du Moi (dite fonction-acte) mais cette dernière va s'opérer selon des modalités psychodynamiques variées, induisant des rôles spécifiques à chacun (Harrati et Vavasori, 2022). Par conséquent, le recours à l'un ou l'autre serait déterminé par leurs spécificités psychodynamiques, dont chaque mise en acte porte la trace puisque, comme le soutiennent Villerbu (2001) puis Harrati et al. (2003 ; 2005 ; 2007 ; 2009 ; 2022), l'agir violent et ses répétitions s'ordonneraient selon un même processus-acte. Dès lors, si nous nous recentrons précisément autour de notre objet de recherche, il apparaît légitime de questionner, quel processus-acte est plus à même d'être mobilisé chez l'adolescent, dépositaire de traumatismes transgénérationnels. Dans la mesure où cette mobilisation dépend des besoins d'auto-conservation du Moi (liés, entre autres, au vécu et aux retentissements des traumatismes transgénérationnels), la prédominance d'une angoisse de passivation inhérente aux traumatismes subis, impliquerait-elle l'investissement privilégié du processus-acte de retournement actif/passif ? Et par suite, le déploiement d'un processus-acte sur le mode de l'alternance destruction/réparation s'établirait-il plutôt lorsque la défaillance objective viendrait faire courir un risque interne du fait d'angoisses massives d'abandon ou de perte ?

S'achève notre problématique et avant d'introduire notre hypothèse générale, nous souhaitons en résumer les points essentiels. Tout d'abord, notre questionnaire nous a mené à considérer l'agir violent adolescent à l'interface de vulnérabilités psychiques (inhérentes au processus adolescent) et familiales (liées aux traumatismes transgénérationnelles), venant se potentialiser en fonction des opportunités situationnelles dans le parcours de vie. De plus, et tel que le soutient l'approche psychanalytique, nous avons envisagé que l'agir, en plus de sa fonction défensive, participerait à l'actualisation de traumatismes passés inélaborés, et qui se répéteraient à travers les générations. Dès lors, la perspective psycho-criminologique nous a permis d'envisager cette répétition traumatique transgénérationnelle sous l'angle du polymorphisme. De fait, l'agir violent serait la manifestation d'une conflictualité passée non résolue, figeant ainsi le fonctionnement de l'adolescent dans la répétition sérielle. Ce déplacement de traces traumatiques passées vers l'actuel induirait un changement de position subjective victime/auteur, sous-tendue par une alternance du rapport victimant/victimé. In fine, nous soutenons que l'agir participerait à l'actualisation de traumatismes transgénérationnels et à celle d'une position victimale (quel que soit le processus-acte mobilisé).

Se dessine ici tout l'intérêt et l'originalité de ce travail de recherche. En effet, nous proposons, premièrement, d'étudier l'agir violent adolescent selon une approche complémentaire, à savoir l'approche psychanalytique et l'approche psycho-criminologique. Cette articulation offre un abord innovant de l'agir adolescent en ce qu'elle permet de l'investiguer au regard de la répétition transgénérationnelle polymorphique, articulée à la position victimale. Deuxièmement, nous proposons de mettre au travail le modèle de la sérialité du point de vue de la répétition transgénérationnelle, c'est-à-dire en considérant une entité groupale alors que jusqu'à présent, la répétition sérielle était uniquement envisagée du point de vue du sujet. De même que l'alternance du rapport victimant/victimé était jusqu'alors travaillée du côté des violences conjugales, nous suggérons de l'ouvrir à la clinique de l'adolescence, qui plus est, mise en lien avec le transgénérationnel et le processus-acte sériel.

Il est temps d'introduire notre hypothèse générale qui se propose de répondre au questionnement soulevé dans notre problématique, à savoir : en quoi l'agir violent (ou la répétition d'agirs) pourrait se présenter comme un mode privilégié de réponses de l'adolescent participant :

- à sauvegarder l'intégrité psychique ;
- à (re)mettre au travail des traumatismes transgénérationnels non élaborés ;
- à déplacer une position de victimé vers celle de victimant ?

2.1.2. Hypothèse générale

Le déploiement de notre problématique de recherche nous a amené à émettre l'hypothèse générale suivante :

L'agir violent de l'adolescent relèverait d'une répétition traumatique transgénérationnelle et d'une alternance du rapport victimant/victimé, dont les modalités psychiques dépendraient du processus-acte sériel mobilisé.

Cette hypothèse générale suppose de considérer cinq points que nous allons développer en suivant dans l'opérationnalisation de la recherche :

- l'agir violent adolescent ainsi que les modalités de sa mise en acte ;
- la répétition traumatique transgénérationnelle ;
- l'alternance du rapport victimant/victimé ;
- les processus-actes sériels et leurs modalités psychodynamiques respectives ;
- l'articulation entre ces quatre variables.

2.1.3. Opérationnalisation de la recherche

Pour opérationnaliser cette hypothèse générale, relevant d'une démarche déductive, nous avons choisi de la décliner en quatre variables, pour lesquelles nous allons dégager des indicateurs cliniques. L'objectif est d'explicitier les liens existants entre les différents concepts théoriques travaillés, et de rendre observable des phénomènes qui ne le sont parfois pas directement. Ces variables sont principalement investiguées par l'entretien semi-directif de recherche, de fait, elles seront davantage expliciter lorsque nous présenterons cet outil (cf. 2.3.1.1. : Présentation de l'outil).

1. Tout d'abord, notre hypothèse générale suppose d'investiguer l'agir violent adolescent ainsi que les modalités de sa mise en acte. Pour ce faire, nous allons analyser d'une part, les données manifestes de l'acte, c'est-à-dire observables, telles que le mode opératoire ou encore les éléments factuels et circonstanciels (forme/nature, caractéristiques, contexte, mode d'émergence, dynamique (périodicité, fréquence), modalités de répétition, liens intersubjectifs entre la victime et l'auteur) ; et d'autre part, les données latentes de l'acte, autrement dit non observables directement, comme l'organisation psychique, la conflictualité interne non élaborée, les éprouvés du sujet,... De plus, il nous faut envisager l'acte dans une dynamique historique/temporelle (avant, pendant, après acte), psychique et situationnelle.

2. Notre hypothèse générale suppose aussi d'investiguer la répétition traumatique transgénérationnelle, c'est-à-dire de relever les vulnérabilités, les achoppements et les traumatismes survenus au sein de l'histoire familiale, et qui se répètent à travers les générations. Là encore, cela concerne des faits non observables directement pour lesquels il est nécessaire de questionner la place du traumatisme au sein du fonctionnement psychique, son intégration - ou non - dans l'histoire de vie mais aussi, et surtout, le vécu et le positionnement du sujet. Les indicateurs s'articuleront donc autour du vécu subjectif, du retentissement et des effets perceptibles dans l'actuel de l'adolescent, notamment à travers le repérage des défenses instaurées. Pour rappel,

l'ensemble des indicateurs sont présentés dans la partie consacrée à la présentation de l'entretien semi-directif (cf. 2.3.1.1. : Présentation de l'outil).

3. L'opérationnalisation de notre hypothèse se poursuit par la considération d'une troisième variable : l'alternance du rapport victimant/victimé. Cela suppose d'abord de revenir sur le couple auteur/victime, via notamment l'analyse de ce lien spécifique (configuration, dynamique et modalités relationnelles). Puis, cela implique de repérer les positions subjectives revêtues alternativement par l'adolescent, ce que nous pourrions apprécier en investiguant, par exemple, le rapport qu'il entretient avec les traumatismes transgénérationnels subis (position victimale) et avec les faits de violence agis (position auteur). Pour l'une et l'autre de ces positions, il convient d'identifier si elles sont reconnues et intégrées par le sujet (prise en compte des répercussions et conséquences, vécu et éprouvé de culpabilité, reconnaissance des faits, attribution de la responsabilité,...).

4. Enfin, notre hypothèse générale implique d'opérationnaliser les processus-actes sériels et leurs modalités psychodynamiques respectives. Pour ce faire, nous nous sommes basées sur les indicateurs théoriques définis pour chacun par Harrati (2003), à savoir la fonction, le registre, l'enjeu et les modalités psycho-dynamiques. Puis, nous avons tenté d'en apporter une traduction clinique au moyen de signes/indices cliniques, identifiables à partir d'un discours (par exemple, identifier les situations dans lesquelles les signes manifestes de l'anxiété surgissent pourrait dévoiler des indications sur la fonction-acte).

L'opérationnalisation de notre hypothèse générale a nécessité de déterminer quatre variables, à laquelle nous ajoutons une cinquième qui consiste à examiner ce qui se déploie dans l'articulation de ces quatre variables, c'est-à-dire investiguer le lien entre l'agir violent, la répétition transgénérationnelle, l'alternance du rapport victimant/victimé et le processus-acte sériel mobilisé. Cette interaction entre variables est essentielle, d'autant que nous supposons que l'actualisation ne s'effectue pas sous les mêmes modalités selon si l'agir est sous-tendu par un processus-acte d'alternance destruction/réparation ou de retournement actif/passif.

2.2. REFLEXION METHODOLOGIQUE CONCEPTUALISANTE

Notre méthodologie a été pensée en cohérence avec notre objet de recherche et l'épistémologie dans laquelle nous nous inscrivons. Nous souhaitons privilégier le sens, l'expérience et les perceptions du sujet, tout en préservant la complexité et la singularité du phénomène étudié.

Notre problématique suppose d'interroger l'agir violent chez l'adolescent, selon deux niveaux d'analyses :

- Un niveau observable par le repérage, dans une trajectoire de vie, des manifestations cliniques qui agissent par répétition du même ou du différent.

- Un niveau inobservable par l'analyse des processus psychiques agissant dans la ou les mise(s) en acte, de leur dynamique et de leur interaction avec la réalité externe.

Au regard de notre objet de recherche et des niveaux d'analyses qu'il soutient, nous avons décidé de mener une étude qualitative. Il nous faut alors justifier l'intérêt de ce choix, et en conséquence, de celui de nos outils de recherche ainsi que de notre population (nombre de sujets). Le qualitatif nous est apparu important dans la compréhension de l'agir violent pour plusieurs raisons. La première réside dans le fait qu'il nous permet de respecter une cohérence conceptuelle entre l'approche épistémologique théorique et la méthodologie. Rappelons que nous nous inscrivons dans un double ancrage épistémologique - en psychologie clinique d'orientation psychanalytique et en psycho-criminologie clinique - pour autant chacune de ces approches reposent sur une clinique de la subjectivité. En effet, toutes deux prônent l'étude du cas singulier dans sa totalité, c'est-à-dire l'étude du sujet en tant qu'il existe et se sent exister comme un être unique, avec son histoire personnelle, familiale, sociale, son fonctionnement psychique propre, etc. Dès lors, notre démarche est dite idiographique, en ce sens que nous souhaitons nous intéresser à l'étude d'un phénomène et/ou de sujets considérés de manière isolés, c'est-à-dire sans chercher à en tirer des lois universelles, généralisables. Elle est également dite holistique car nous étudions le sujet dans sa globalité/totalité, sans le réduire à un phénomène (par exemple : le passage à l'acte) ou à un processus (par exemple : l'adolescence).

Pour ce faire, nous avons pensé des outils de recherche en cohérence avec le cadre conceptuel qualitatif dans lequel nous proposons de mener cette recherche. Au regard de la complexité de notre objet d'étude, nous avons envisagé un protocole original qui entremêle des entretiens semi-directifs et des épreuves projectives. Qui plus est, du fait de la difficulté à opérationnaliser notre objet de recherche, ces outils ont été également choisis pour leur complémentarité et leur pertinence auprès d'une population d'adolescents, dans l'agir. Nous proposons alors une triangulation méthodologique de par la combinaison de plusieurs outils, ce qui va donner une plus grande validité, cohérence et profondeur aux résultats de notre recherche. Cette triangulation va nous permettre d'obtenir une lecture de plusieurs facettes distinctes mais congruentes de l'objet étudié.

Enfin, nous souhaitons argumenter le nombre de sujets choisis pour constituer notre échantillon. Notre recherche s'inscrit dans une démarche qualitative, c'est-à-dire qui s'intéresse au sens, à l'expérience et aux perceptions du sujet. Notre objectif n'est pas de collecter d'innombrables données, auprès d'un large panel, pour construire des modèles statistiques et graphiques sur tel objet de recherche. Au contraire, nous souhaitons préserver la complexité et la singularité de l'objet étudié. La quantité importe peu, seule la façon dont les sujets relatent et comprennent ce qu'ils vivent compte (Revah-Levy, A., 2007). Cette démarche justifie ainsi notre nombre

peu élevé de participants. En effet, nous avons souhaité rencontrer douze adolescents mais au final, nous avons obtenu des protocoles complets pour seulement six sujets (dont l'un n'a pu être retenu compte tenu de l'un de nos critères d'inclusion). Nos attentes ont donc dû être reconsidérées à la baisse face à la réalité du terrain.

2.3. PROTOCOLE DE RECHERCHE

2.3.1. Les outils de recherche

Au regard de notre épistémologie, notre démarche méthodologique qualitative se structure autour de la passation d'entretiens de recherche semi-directifs et d'épreuves projectives : le Rorschach, le TAT et le dessin de la famille. Ce choix est également motivé par nos objectifs de recherche puisqu'il s'agit d'une part, de repérer les événements d'histoire de vie du sujet, à savoir ses expériences traumatiques, son inscription familiale, l'histoire de ses origines, l'advenue de son adolescence, ses actes violents/délinquants et le sens qu'il leur attribue au regard de son histoire de vie ; d'autre part, de saisir des faits observables à partir de phénomènes inobservables directement. L'utilisation mixte de plusieurs outils, qui plus est, se complétant et compensant entre eux, devrait nous permettre un recueil de données rigoureux. Nous allons brièvement décrire chacun de ces outils en précisant à chaque fois en quoi ils nous ont semblé pertinents pour tester notre hypothèse. Puis, nous développerons leurs principes d'analyse, c'est-à-dire les procédés choisis afin d'analyser les données obtenues pour chacun d'entre eux.

Il convient d'ajouter que nous serons particulièrement attentif à la façon dont le sujet raconte son histoire, comment il l'intègre et la reconstruit dans l'actuel. Comme le soulignait Lacan (1953-1954), « l'histoire n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent... » (p.19). Ce qui nous intéresse n'est donc pas le passé à proprement parlé mais l'historisation de ce dernier, c'est-à-dire comment le sujet le réécrit et le réinterprète pour lui donner un sens.

2.3.1.1. L'entretien semi-directif de recherche

2.3.1.1.1. Présentation de l'outil

La démarche qualitative s'est tout d'abord effectuée autour d'un entretien semi-directif de recherche. Nous avons choisi cet outil pour plusieurs raisons, avant tout pour comprendre au mieux l'histoire de vie du sujet, d'en saisir le fil conducteur et la trame directrice, dans une double perspective : synchronique (analyse clinique des phénomènes à un moment déterminé) et diachronique (analyse clinique des phénomènes selon leur évolution dans le temps). De plus, en invitant le sujet à (re)construire son récit de vie, nous permettons au sujet d'être à l'aise dans la ren-

contre. L'entretien semi-directif de recherche n'est pas une simple entrevue, ni un interrogatoire. Il se distingue également de l'entretien clinique, de par sa demande (qui est à l'initiative du chercheur et non du patient) et sa visée (qui n'est ni diagnostique, ni thérapeutique). L'entretien semi-directif correspond à un plan de travail du chercheur c'est-à-dire qu'il permet d'investiguer l'histoire de vie du sujet, selon certains axes thématiques, définis au préalable. Dans le cadre de notre travail de recherche, son utilisation nous est apparue indispensable dans la mesure où il permet de recueillir des éléments en lien avec nos objectifs de recherche, tout en laissant une certaine liberté de parole au sujet.

Dans l'entretien semi-directif, le chercheur dispose d'un guide d'entretien, nous avons donc construit un guide souple de questions préparées à l'avance (cf. Annexe I, Tome II, pages 7-14). Pour ce faire, nous nous sommes appuyées sur deux outils déjà existants :

- Le premier est le Questionnaire d'Investigation Clinique pour les Adolescents Auteurs d'Infractions à Caractère Sexuel (QICAAICS), lui-même élaboré à partir du Questionnaire d'Investigation Clinique Pour les Auteurs d'Aggressions Sexuelles (QICPAAS). Ce dernier a été créé dans le cadre d'une recherche nationale menée en France par Balier, Ciavaldini et Girard-Khayat (1996). Il s'agit d'un guide d'entretien structuré, qui se base sur la théorie psychanalytique, afin d'évaluer le fonctionnement psychique des auteurs adultes d'agressions sexuelles. Ce questionnaire, destiné initialement aux adultes, a été réaménagé pour une population adolescente, lors d'une recherche-action menée entre 2005 et 2008 avec et au sein de la Protection Judiciaire de la Jeunesse (ENPJJ - Ministère de la Justice). Nous nous sommes donc inspirées de cette nouvelle forme, baptisée le QICAAICS, pour construire notre propre grille car elle est justement proposée pour la rencontre de l'adolescent. Cependant, nous avons dû y apporter des modifications, concernant notamment les faits de violences puisque nous n'étudions pas les infractions à caractère sexuel.

- Le second outil sur lequel nous nous sommes appuyées est le Guide d'Evaluation des Dynamiques Violentes Conjugales²² (GEDVC). Nous avons d'ailleurs eu l'opportunité de participer à l'élaboration de cet outil qui se présente tel un questionnaire d'investigation clinique et psycho-criminologique. Notre guide repose en grande partie sur cet outil car il permet d'une part, d'investiguer l'histoire subjective dans sa totalité ; et d'autre part, de repérer le regard que le sujet porte sur son parcours de vie à partir de moments significatifs (crises, traumatismes, accidents, transitions). Plusieurs rubriques (ou axes thématiques) sont définies au préalable afin d'explorer l'ensemble du parcours de vie, les différents épisodes survenus mais surtout le vécu et le sens que le sujet leurs attribue. Ainsi, nous avons décidé de nous baser sur cet outil pour construire notre propre grille car il permet d'aborder

²² GEDVC : projet EPSI 2020 - Évaluation et prise en charge des dynamiques violentes conjugales - LCPI-CCSH, sous la direction de S. Harrati et D. Vavassori.

progressivement différentes thématiques, afin d'appréhender le fonctionnement psychique du sujet. Toutefois, le GEDVC a été conçu pour guider les professionnels dans leurs rencontres avec les auteurs et/ou victimes de violences conjugales. Il nous a donc fallu également le réadapter au regard de notre projet de recherche.

Nous avons donc construit notre guide à partir du QICAAICS et du GEDVC, tout en y apportant plusieurs changements, compte tenu de notre problématique, de notre choix de population ou encore de la violence étudiée. Pour commencer, nous avons restructuré le plan du questionnaire, en conservant cinq grandes rubriques : le parcours scolaire (et professionnel), l'investigation de l'histoire de vie, l'investigation des actes violents/délinquants, le parcours médico-psychologique et le parcours socio-éducatif et juridique (si nécessaire). Au regard de nos objectifs de recherche, les rubriques « investigation de l'histoire de vie » et « investigation des actes violents/délinquants » apparaissent déterminantes, c'est pourquoi nous y avons accordé une attention particulière.

Concernant la deuxième rubrique, l'investigation de l'histoire de vie, nous avons proposé trois sous-rubriques : « exploration de l'enfance », « exploration de l'adolescence » et « traumatismes transgénérationnels, non-dits et secrets de famille ». Tout d'abord, l'exploration de l'enfance permet d'interroger le vécu et le développement du sujet au sein de sa famille, quels sont les événements significatifs survenus au cours de cette période et comment a-t-il intégré les avatars historiques auxquels tout sujet est inévitablement soumis (décès, séparations, placements, adoption). Autrement dit, il s'agit de repérer l'environnement dans lequel le sujet a évolué/évolue afin d'avoir une représentation de son milieu familial d'origine, milieu sur lequel se développe le psychisme (Ruffiot, 1981). Nous investiguerons des éléments factuels (composition de la famille, caractéristiques du milieu familial,...) mais aussi subjectifs (relations familiales, vécu des événements significatifs et/ou traumatiques,..). La sous-rubrique « exploration de l'adolescence » permet d'investiguer s'il existe une évolution au niveau des relations familiales. De plus, il s'agit de repérer comment le sujet vit cette période marquée par d'importants remaniements et quels ont été les effets sur son corps, son identité, ses relations sociales, affectives et/ou sexuelles (découverte de la sexualité). Nous interrogerons également la présence ou non d'événements significatifs actuels et la manière dont le sujet les a vécus. Enfin, la sous-rubrique « traumatismes transgénérationnels, non-dits et secrets de famille » permet d'investiguer la place du sujet dans sa filiation, et plus largement dans son histoire transgénérationnelle. Il s'agit précisément de repérer si le sujet est en capacité d'évoquer ses origines, qu'est-ce qu'il peut dire ou non de son roman familial et de ses ancêtres. Cette sous rubrique permettra de constater s'il existe des secrets, des non-dits, des blancs voire des traumatismes dans l'histoire transgénérationnelle du sujet. Cette deuxième rubrique a été construite pour nous permettre d'investiguer le traumatisme transgénérationnel, soit des faits non observables directement. C'est pourquoi il est nécessaire de questionner la place qu'il occupe au sein du fonction-

nement psychique, son intégration - ou non - dans l'histoire de vie mais aussi, et surtout, le vécu et le positionnement du sujet, d'autant que le traumatisme est avant tout subjectif. Car ce qui fait trauma ce n'est pas la situation en elle-même (ni même le cumul de situations), mais l'interprétation qu'en fait le psychisme du sujet. Dès lors, cela requiert avant tout de taire notre propre jugement et d'interroger, sur un plan clinique, s'il y a trauma - ou pas - pour la psyché (alors même que le sujet n'en a parfois pas conscience). Par ailleurs, si l'investigation du traumatisme est déjà complexe, celle du traumatisme transgénérationnel l'est davantage. La difficulté réside dans le fait d'appréhender un phénomène, certes non palpable directement, mais aussi silencieux et souvent même non conscientisé par le sujet (et sa famille), voire même non verbalisé car parfois dissimulé. Même s'il n'est pas mesurable du point de vue du discours manifeste, notre objectif est de repérer ce qu'il se passe du point de vue du discours latent. Dans cette visée, nous avons dégagé des indicateurs cliniques s'articulant autour du vécu subjectif, du retentissement et des effets perceptibles dans l'actuel de l'adolescent. A propos, ce sont dans les défenses instaurées que le traumatisme va faire connaître ses effets, souvent dans l'après-coup à l'occasion d'un évènement ou d'une situation qui réveille le trauma antérieur et désorganise l'équilibre mis en place. Bien qu'inconscients, les mécanismes de défenses représentent de bons indicateurs en ce qu'ils sont facilement traduisibles par des comportements et donc, accessibles à l'observation. Néanmoins, les défenses mobilisées peuvent être multiples, à savoir le refoulement, la sidération, le déni, le clivage, l'isolation affective, le retrait,... De plus, des modalités défensives, comme l'agir (et c'est d'ailleurs tout l'enjeu de notre recherche), peuvent s'ajouter à ces défenses, notamment lorsque l'angoisse devient paroxystique (« terreur sans nom », Bion, 1967 ; « angoisse catastrophique », « angoisse agonique », Winnicott, 1974 et Roussillon, 1999). Sur le plan clinique, il nous faudra donc être attentives à toutes ces données (défenses, angoisses), dont la mobilisation répétée (compulsion de répétition) peut attester d'une conflictualité psychique non résolue. Autrement dit, cela souligne la présence d'un vécu traumatique non symbolisé, susceptible donc de se déplacer sous différentes formes et en différents lieux (sérialité). Ainsi, le traumatisme, pourtant irréprésentable, peut s'entrevoir à travers ses effets désorganisateurs et les défenses mobilisées en retour, par l'appareil psychique, pour tenter de se protéger. D'autres éléments du discours peuvent permettre d'approcher ce phénomène psychique abstrait. Nous pensons notamment à la place revêtue et aux modalités relationnelles entretenues par le sujet à l'égard de sa famille (actuelle et passée). Plus précisément, cela implique d'examiner : comment l'adolescent se positionne-t-il dans la chaîne filiative, quelles relations entretient-il avec les divers membres de sa famille, quel regard porte-il sur ses générations antérieures (parents, ancêtres), perçoit-il des problématiques familiales spécifiques,... ? Cet aller-retour passé/présent est important dans le sens où les traumatismes les plus anciens peuvent se répercuter dans le présent, et créer, entre autres, un climat familial délétère voire des comportements parentaux dysfonctionnels. En effet, la transmission s'effectue par les plus proches maillons de la chaîne filiale, soit les parents du jeune, qui ont, en toute logique, eux-

mêmes subis ces traumatismes passés. Nous pourrions donc supposer que ces traces ont entaché la relation parent/enfant (carence, négligence, conflit, maltraitance,...). Cette considération complexifie encore notre recherche car il apparaît difficile d'identifier ce qui relève spécifiquement d'une problématique passée ou d'une problématique actuelle, retenons simplement que le transgénérationnel semble contaminer tous les temps et tous les espaces.

S'agissant de notre troisième rubrique, « l'investigation des actes violents/délinquants », nous nous sommes appuyées sur le GEDVC. Toutefois, rappelons que ce guide traite des faits de violences conjugales, nous avons donc réadapté plusieurs questions. Ces dernières ont été réparties en trois sous-rubriques : « Positionnement de l'adolescent(e) par rapport aux faits de violences », « Contexte et caractéristiques des actes violents/délinquants » et « Ressentis et perceptions des actes violents/délinquants par l'adolescent(e) ». La première sous-rubrique, « Positionnement de l'adolescent(e) par rapport aux faits de violences », interroge la manière dont l'adolescent se positionne par rapport à sa présence au sein l'institution (dans laquelle nous le rencontrons) mais aussi par rapport aux actes violents/délinquants, ce qui lui donne ainsi la possibilité de se placer en témoin de ses actes. Il s'agit également de repérer si l'adolescent reconnaît pleinement d'avoir réellement commis les actes violents/délinquants, et s'il reconnaît leurs effets néfastes sur son entourage (famille, amis,...). A propos de la deuxième sous-rubrique, « Contexte et caractéristiques des actes violents/délinquants », il s'agit d'investiguer le mode opératoire des actes violents/délinquants à travers des questions sur leurs formes, le contexte, leurs caractéristiques, leur périodicité et leur fréquence. Il s'agit d'interroger si l'adolescent peut décrire les actes violents/délinquants qui lui sont reprochés, de quelle manière, quel sens il leur attribue et quelle description il peut proposer dans l'après-coup. Enfin, nous questionnerons si le sujet associe ses actes violents à un élément ou une période de sa vie qui aurait été déclencheur et s'il se sent lui-même parfois victime de violences. La troisième sous-rubrique, « Ressentis et perceptions des actes violents/délinquants par l'adolescent(e) » interroge le vécu de l'adolescent quant aux actes de violence/délinquance. Plus précisément, l'objectif est d'investiguer les ressentis de l'adolescent dans une dynamique synchronique, c'est-à-dire avant, pendant et après les actes violents. Il s'agit aussi de questionner d'une part, si le sujet peut évoquer les conséquences de ses violences sur lui-même, sur son entourage ; et d'autre part, s'il manifeste une volonté de changement. De plus, que peut-il dire de son état psychologique lorsqu'il commet les actes (description d'une possible absence de contrôle, un sentiment d'être hors de soi), les considère-t-il comme normal ou non. Enfin, cette sous-rubrique permet d'interroger si l'adolescent possède, dans son entourage, une personne ressource, s'il est capable de l'identifier et de lui demander de l'aide. Autrement dit, est-il en capacité de critiquer ses comportements en vue d'un changement.

Ainsi, notre grille nous permettra d'investiguer les données manifestes (2^{ème} sous-rubrique) mais aussi les données latentes de l'acte (1^{ère} et 3^{ème} sous-rubrique),

telles que l'organisation psychique, la conflictualité interne non élaborée, les éprouvés du sujet. C'est pourquoi il sera appréhendé dans une dynamique historique/temporelle, psychique et situationnelle. Notre analyse inclura donc plusieurs temps de l'acte (Girad-Kayat & Ciavaldini, 1996), nécessitant pour chacun d'explorer le vécu, l'état émotionnel et les éprouvés du sujet mais aussi d'approfondir des dimensions qui leurs sont propres. Pour exemple, l'« avant-acte » suppose de repérer si ce dernier préexistait dans la vie psychique de l'adolescent ou encore si d'autres comportements violents avaient été commis antérieurement. Le « moment de l'acte », quant à lui, exige d'interroger le positionnement du sujet vis-à-vis de son acte. Ce qui nous intéresse ici est la manière dont le sujet se place par rapport à ce qu'il a commis, se reconnaît-il acteur, auteur ou victime de la situation ? Ces éléments sont complétés par l'investigation « après-acte » puisqu'il est question de relever le sens et la valeur psychique accordés par l'adolescent à son acte, dans l'après-coup. Pour cela, nous serons attentives à la façon dont il raconte ses actes violents, ce qu'il en dit, comment il le dit, et enfin, comment il les inscrit dans son histoire de vie. Ce dernier temps vient convoquer des dimensions supplémentaires, comme la responsabilité, la reconnaissance ou encore la culpabilité. Cette appréhension autour des temps de l'acte est indispensable pour la compréhension de l'agir violent adolescent, d'autant que nous le situons dans une temporalité complexe, incluant le transgénérationnel. A propos, étant donné que nous étudions la répétition traumatique transgénérationnelle, cela implique d'être particulièrement vigilants aux ratés et aux avatars de l'histoire passée, subjective et familiale, qui participeraient, de fait, à l'émergence de l'agir. D'ailleurs, d'un point de vue de l'organisation psychique (quelle qu'elle soit²³), rappelons que nous considérons l'agir comme l'une des manifestations cliniques possibles face à un conflit psychique antérieur inélaboré. Or il s'agit là de faits non observables directement, c'est pourquoi, il importe d'analyser attentivement le contexte psychique dans lequel apparaît l'agir violent : est-il un acte isolé, fortuit, occasionnel ou au contraire répété et essentiel dans l'économie psychique de l'adolescent ? C'est dans ce dernier cas, où se dessine l'hypothèse d'une répétition sérielle, que nous pouvons concevoir l'agir comme un aménagement défensif (processus-acte), transitoire, en voie de fixation ou permanent. Toutefois, compte tenu que nous nous situons dans la clinique de l'adolescence, il ne faut pas omettre la potentialité transformatrice de la psyché, et donc la possibilité d'une réorganisation. Aussi, nous examinerons plutôt ce que l'agir vient dire de la façon dont le processus adolescent a été vécu par le sujet, c'est-à-dire comment il est parvenu à aménager cette clinique de l'entre-deux, du paradoxe et du risque. D'après ses dires et son vécu, cette période constitue-t-elle également un paramètre précipitant l'agir violent ? A cet égard, d'autres paramètres, cette fois-ci situationnels, doivent être

²³ Nous partageons les positions contemporaines, et notamment celle soutenue par Harrati et Vavassori (2023), qui affirment que l'agir violent ne peut relever d'une organisation psychique spécifique.

pris en compte en ce sens qu'ils constitueraient des contextes d'opportunités favorisant l'agir violent et lui donnant forme. C'est pourquoi nous interrogerons aussi l'environnement socio-culturel et spatio-temporel du sujet ainsi que les dynamiques intersubjectives (familiales, sociales, scolaires/professionnels...). En plus de mettre au jour les nœuds de vulnérabilités mais aussi les ressources du sujet, ces données, renvoyant à ce que Harrati et Vavassori (2015 ; 2022) nomment la dynamique infractionnelle, permettront d'identifier de quelle manière se réalise l'entrée de l'adolescent dans une situation violente mais aussi son inscription - ou non - dans un processus violent.

Par ailleurs, certaines questions des rubriques concernant l'histoire de vie et celle de l'acte ont été pensées pour tenter de repérer l'alternance du rapport victimant/victimé. Pour exemple, nous proposons d'analyser le lien auteur/victime à partir de la configuration, de la dynamique et des modalités relationnelles, relatées par le sujet. Ces caractéristiques peuvent notamment s'observer à travers l'évocation de la nature des liens (affectifs : amoureux/amicaux/familiaux, sociaux,...), du rapport des places (rapport asymétrique, hiérarchique,...), du passif/historique relationnel (relation préexistante à l'acte, personne inconnue) ou encore du degré d'affinité (proche, bonne entente, relation conflictuel, désaccord,...). S'agissant de l'analyse des positions subjectives, elle nécessite d'investiguer le rapport que l'adolescent entretient d'une part, avec les traumatismes transgénérationnels subis (position de victime), d'autre part avec les faits de violence agis (position d'auteur). Ces positions distinctes induisent une place et une fonction différente du couple auteur/victime, c'est pourquoi il est important d'en saisir les enjeux psychiques selon ces deux points de vue. Pour l'une et l'autre de ces positions, il convient d'identifier si elles sont reconnues et intégrées par l'adolescent. Concrètement, cela peut se traduire chez le sujet par la prise en compte des répercussions et des conséquences, engendrées par la violence, sur lui et sur son histoire, mais aussi sur la victime et sur son entourage, dans les configurations où il est auteur. D'autres éléments manifestes permettent d'entrevoir la place à laquelle le sujet se perçoit. En effet, se reconnaître auteur ou victime vient également mobiliser les questions de l'attribution de la responsabilité et de la culpabilité de chacun. Enfin, appréhender les enjeux psychiques du couple auteur/victime requiert d'interroger ce que vient évoquer/convoquer la victime pour l'adolescent, au regard notamment de son passé traumatique. Plus particulièrement, il s'agit de questionner ce que la victime représente pour lui (mécanisme d'identification projective). Pour exemple, constitue-t-elle une menace en ce qu'elle vient remobiliser des traces traumatiques transgénérationnelles non liées ?

De la même façon que pour le rapport victimant/victimé, les processus-actes sériels sont investigués grâce à des questions spécifiques relevant de différentes rubriques de la grille. Pour exemple, étant donné qu'ils sont porteurs d'un sens résidant dans l'histoire subjective et/ou familiale, il convient d'être attentif aux problématiques, aux ratés et aux avatars de l'histoire, perceptibles à travers des items de la

deuxième rubrique. Pour tenter de les identifier, nous nous sommes appuyées sur les indicateurs théoriques développés pour chacun par Harrati (2003) que nous avons tentés de compléter d'indices cliniques afin de pouvoir les observer sur le terrain. Commençons par le processus-acte d'alternance destruction/réparation. Celui-ci relève du registre de l'identification du narcissisme primaire et de l'indifférenciation Moi/non-Moi, ce qui renvoie au rapport à l'objet. En cela, il s'agit d'identifier les modalités de la relation du sujet à son objet primaire : fait-il état d'une relation fusionnelle, distante, insécure, ambivalente,... ? Investiguer les modalités de cette relation primaire permet de recueillir des indices sur l'éventualité d'un achoppement dans le narcissisme primaire, source d'une non-séparation sujet/objet mais aussi de carences narcissiques. A ce propos, tout l'enjeu de cet aménagement défensif repose sur la quête d'un remède narcissique qui s'opérerait par la destruction de l'objet externe. Cela peut se traduire chez l'adolescent par l'instauration d'une relation symbiotique avec l'objet qui répondrait à la nécessité de le posséder, de l'incorporer, de le consommer afin de nourrir ce qui lui échappe et ainsi, combler le manque/vide interne. Les modalités psychodynamiques - incorporation, conservation, destruction de l'objet et réparation - viennent témoigner des besoins du Moi. En outre, ils peuvent se repérer cliniquement à travers leur fonction, à savoir lutter contre les angoisses de dévoration, de destruction, de perte d'objet et d'abandon. Aussi, faut-il pouvoir identifier, à partir du discours des sujets, les signes cliniques de l'expression de ces angoisses (réactivités somatiques (agitation, destruction) et affects/éprouvés douloureux induits par des situations de séparation, de distanciation, malaise, menace,...). Pareillement au processus-acte d'alternance destruction/réparation, le processus-acte de retournement actif/passif possède des indicateurs théoriques spécifiques. Toujours en référence aux travaux de Harrati (2003), nous allons essayer d'y apporter une traduction clinique. Tout d'abord, ce processus s'inscrit dans le registre de la toute-puissance narcissique dont les modalités d'expression apparaissent nombreuses. En effet, la toute-puissance narcissique peut s'observer chez le sujet à travers l'expression répétée d'un sentiment de supériorité (mégalo manie), d'un besoin d'être admiré, d'une surestimation de ses capacités, d'une exagération de ses accomplissements et en contrepartie, d'une sous-estimation des capacités de l'autre voire parfois d'un manque d'empathie. Chez ces sujets, le narcissisme est donc situé au premier plan, ils vont tenter de le questionner, de le mettre au défi, dans un mouvement actif de revanche face à un vécu de passivité et/ou d'inexistence. D'ailleurs, les modalités psychodynamiques relèvent ici d'une recherche de pouvoir, de maîtrise, de contrôle et de domination de l'objet en réponse à des expériences passées de passivités et de menace du sentiment d'identité. Dès lors, la fonction-acte de ce processus consiste à apaiser l'angoisse de passivation et/ou d'anéantissement. Sur le plan clinique, il est important de repérer les situations dans lesquelles les signes manifestes de l'angoisse surgissent (peur intense, perte de contrôle, sensation de menace et/ou de danger immédiat, sensations physiques,...).

Concernant les autres rubriques de notre guide, elles ont été certes réadaptées, mais demeurent néanmoins relativement similaires au GEDVC. Elles nous permettront d'investiguer des éléments plus factuels (parcours scolaire, parcours socio-éducatif,...) qui auront tout de même toute leur importance lors de l'analyse des résultats. Par ailleurs, il convient d'ajouter que les adolescents que nous allons rencontrer peuvent être pris dans une logique d'institutionnalisation, dans laquelle il y a peu de place pour la spontanéité et l'imprévisibilité. De plus, ils ont parfois déjà effectué une multitude d'entretiens, notamment dans le cadre de suivi socio-éducatif, thérapeutique ou encore d'enquête de personnalité... Ils ont alors probablement été amenés à répéter plusieurs fois leur histoire, ce qui risque de créer un discours « trop plaqué » (et ce, quelle que soit la finalité de l'entretien). Ainsi, même si nous intervenons à des fins de recherche, nous pourrions également être confrontées à ce phénomène, qui ne constitue pas un biais en soi mais un premier élément de réponse. De surcroît, il nous faut prendre en considération que nous serons confrontées à une population fragilisée de par leur période développementale mais aussi de par leur histoire. Par conséquent, il convient d'envisager l'éventualité où ces derniers manifesteront une certaine appréhension voire une méfiance vis-à-vis de l'entretien. Nous veillerons donc à ce qu'ils ne se sentent ni juger, ni expertiser. Notre écoute attentive ainsi que notre attitude bienveillante permettront peut-être de contourner ou désamorcer les défenses et les réticences des adolescents. Enfin, il nous faut souligner que, s'agissant d'un entretien, la relation implique nécessairement des effets transférentiels et contre-transférentiels à prendre en compte. Pour ce travail de recherche, il nous paraît indispensable de les considérer et donc d'analyser les processus en résonance dans nos rencontres avec les adolescents auteurs d'agir violent. Qui plus est, l'analyse transféro-contre-transférentielle apparaît primordiale pour ces derniers car les liens intrapsychiques et intersubjectifs constituent une cible privilégiée du déploiement de la destructivité (Harrati & Vavassori, 2018). Ces effets seront donc pris en considération pour chacun des cas rencontrés et seront ensuite abordés dans notre discussion.

Ainsi, l'entretien semi-directif nous permettra d'investiguer le parcours de vie du sujet dans sa globalité. Les données recueillies grâce à cet outil seront complétées par les épreuves projectives. Leur utilisation nous est apparue évidente, et leur intérêt indéniable. D'autant plus que les éléments exposés dans l'entretien peuvent masquer des vulnérabilités que les projectifs pourront alors très probablement révéler. Nous les présenterons en suivant mais pour l'heure, nous allons nous attarder sur les procédés retenus en vue d'analyser les entretiens semi-directifs.

2.3.1.1.2. Principes d'analyse de l'entretien semi-directif

L'analyse des entretiens semi-directifs s'est effectuée selon deux procédés d'analyse du discours. Le premier, et probablement le plus utilisé, est l'analyse catégorielle thématique appelée aussi analyse par catégories. Pour chaque entretien, nous

avons construit un tableau, appelée grille d'analyse catégorielle (cf. Annexe II, Tome II, page 15), afin de répartir qualitativement le contenu de l'entretien en fonction des catégories et sous-catégories dégagées. Nous avons veillé à ce que ces dernières répondent aux quatre lois proposées par Mucchielli (1991), à savoir l'objectivité, l'exhaustivité, la méthodologie et la quantitativité. A ces premières lois, d'autres qualités fondamentales sont venues se rajouter comme la pertinence et l'exclusivité. Nous avons pris en considération tous ces principes de base pour nous prémunir contre le risque de subjectivité et d'interprétations personnelles. Chaque grille d'analyse a été rigoureusement insérée dans les annexes.

Cette première technique s'est vu compléter par la fiche bioscopique (Villerbu, 2008) qui se présente également sous la forme d'un tableau (cf. Annexe III, Tome II, page 16). Elle permet d'ordonner chronologiquement (de la naissance à aujourd'hui) mais selon une causalité non linéaire, les événements et les expériences de vie notables du sujet, en vue de mieux cerner les conséquences de ces derniers. Il s'agit d'un outil, assez proche de « l'autobiographie raisonnée » de Desroche (1991), qui se base sur la méthode de l'histoire de vie. Plus exactement, l'objectif est d'analyser, selon une datation repérable (enfance, adolescence,...), les événements de vie significatifs et identifiables par le sujet puis de les lier à la rencontre de motivations interne et/ou externe, tout en considérant les paramètres environnementaux (Villerbu, 2008). A l'instar de Harrati et Vavassori (2015), un parcours de vie, même incertain (ce qui est particulièrement le cas pour les vécus empreints de traumatismes transgénérationnels), marqué par des ruptures, peut faire l'objet d'une analyse riche d'enseignements à condition de repérer les moments significatifs, ce qui se répète, ce qui est agi de manière analogique (Harrati et Vavassori, 2015) mais aussi ce qui apparaît. Pour ce faire, la fiche bioscopique s'appuie sur deux types d'analyse : l'analyse clinique et l'analyse sérielle. La méthode d'analyse clinique consiste à rechercher des significations à l'origine des actes et des conflits, à analyser les processus et les modes de fonctionnement psychique. La méthode d'analyse sérielle permet un travail sur le négatif, autrement dit, sur ce qui n'apparaît pas d'emblée. Le but est de repérer ce qui opère par répétition dans une trajectoire de vie. Pour cela, elle suppose de définir des thèmes existentiels, de les mettre en relation et de souligner les traits d'association. Ces thèmes ont assurément été dégagés selon nos objectifs de recherche. Par ailleurs, cette analyse sérielle est dite séquentielle (Villerbu, 2008), dans le sens où la mise en série d'événements et leurs catégorisations s'effectuent « en séquences possédant leur consistance, et donc leur logique interne en termes de potentialités ».

Pour ces deux techniques (analyse thématique et analyse bioscopique), il s'agit finalement d'investiguer les parcours de vie afin d'y repérer et d'analyser ce qui, dans les événements vécus, fait lien et paraît significatif, ou non, par et pour le sujet. Les données obtenues pour chacune d'entre elles ont été répertoriées dans des tableaux respectifs afin d'en faciliter la lecture. A ces tableaux, se sont ajoutés les modalités et les procédés de leur construction ainsi qu'une synthèse (uniquement pour la fiche bioscopique) articulant les analyses cliniques sérielle et séquentielle.

Pour chaque sujet, tous ces éléments ont été insérés dans le tome Annexes. Enfin, une synthèse a été réalisée dans ce présent tome, combinant les éléments obtenus pour l'analyse thématique avec ceux de la fiche bioscopique.

Par ailleurs, au vu de l'abondance des entretiens, nous avons décidé de tous les regrouper dans un troisième tome. L'ensemble des entretiens retranscrits est donc consultable dans le Tome III.

2.3.1.2. Les épreuves projectives

Notre objectif est de repérer en quoi l'agir violent de l'adolescent serait une tentative d'élaborer les traumatismes transgénérationnels mais aussi de se dégager d'une position victimale, ce qui suppose d'évaluer des processus non observables directement. Or, pour appréhender l'organisation du fonctionnement psychique, c'est-à-dire les modes de défense du sujet, ses angoisses, sa relation avec les images parentales, ... mais aussi pour tenter de saisir la résonance psychique d'un événement traumatique et ses modalités de réorganisation, les méthodes projectives, telles que le Rorschach et le Thematic Apperception Test (TAT), apparaissent être un choix pertinent. En effet, les réponses faites par le sujet à chaque planche permettront de rendre compte de ce que l'activité perceptive sollicite de profond, d'inconscient et qui est projeté sous formes d'images et d'associations. Le sujet réagit face aux planches comme il réagirait face au monde, nous aurons donc des indications sur son mode de fonctionnement et de relation à l'autre, ses affects, ses angoisses, ses conflits, ses fantasmes et ses défenses prédominantes.

Ces deux tests sont majoritairement utilisés ensemble car ils renvoient à deux niveaux différents et complémentaires de problématique et permettent donc de recueillir des informations de natures distinctes. Le Rorschach permet d'apporter des éléments sur le fonctionnement psychique de manière globale, il induit une régression très poussée d'ordre pré-génital qui interpelle l'image du corps. Alors que le TAT consiste à repérer les procédés psychiques dans une situation particulière ; autrement dit, la façon de s'adapter face à une problématique précise (sous-tendue par le contenu latent des planches). Par exemple, il engage davantage le relationnel en offrant la référence œdipienne (C. Chabert, 2001).

Les épreuves de Rorschach et de TAT sont considérées comme des outils de médiation dans le champ de la psychologie clinique car elles se proposent comme un intermédiaire, une entremise dans la relation entre le chercheur (ou le clinicien) et le sujet. Il s'agit donc d'outils particulièrement pertinents à utiliser avec une population adolescente. D'ailleurs, Emmanuelli, M. & Azoulay, C. (2001) mettent en avant l'efficacité des épreuves projectives, Rorschach et TAT, dans la compréhension des aménagements adolescents et de leur évolution dans le temps. De plus, leur utilisation complémentaire permet d'obtenir une analyse exhaustive des processus psychiques sous-jacents. Néanmoins, nous avons tout de même, souhaité faire appel à un outil supplémentaire pour compléter notre protocole de recherche. Il s'agit du dessin à consigne, plus précisément, du dessin de la famille (Corman, 1961). Cet

outil, également indexé comme test projectif, ne sollicite pas seulement l'expression verbale mais aussi l'expression graphique. Selon nous, il comporte de nombreux intérêts que nous nous appliquerons à développer en second lieu. Dans un premier temps, attardons-nous sur la description du Rorschach puis du TAT ; et dégageons les indicateurs qui nous permettent précisément d'éprouver notre hypothèse de recherche.

Par ailleurs, il convient d'ajouter que la passation des épreuves projectives s'effectuera dans un cadre bien précis, contenu et contenant. Un temps suffisamment conséquent sera prévu après les épreuves, afin d'aborder avec le sujet ce qui a pu être soulevé par cette situation de projection.

2.3.1.2.1. Le Rorschach

Présentation de l'outil

Le Rorschach est un outil clinique élaboré en 1921, par le psychiatre et psychanalyste Hermann Rorschach. Il met en jeu la perception ainsi que la projection et vise à évaluer les conduites et les processus psychiques d'un sujet. Il s'agit d'un test de personnalité qui se propose de saisir le fonctionnement psychique du sujet, à savoir les conflits internes, la nature des angoisses, les modes défensifs, les potentialités de changement, les ressources et les défaillances. L'hypothèse du Rorschach est que la personnalité du sujet se dévoile dans la façon que celui-ci résout les problèmes perceptifs, cognitifs et affectifs, rencontrés à chaque planche. Ce test projectif est composé d'une série de dix planches sur lesquelles sont représentées des taches d'encre symétriques qui permettent d'amener le sujet à une libre interprétation. Chaque planche, de par sa configuration, présenterait deux types de contenus : un contenu manifeste et un contenu latent qui vient éveiller chez le sujet des représentations inconscientes. Lors de la passation, nous administrerons au sujet les dix planches du test, à l'endroit et dans un ordre déterminé. Rappelons que la consigne au Rorschach est peu précise et même ambiguë puisqu'il s'agit de dire tout ce que le stimulus évoque. Elle invite donc le sujet à exprimer le contenu de son monde interne, c'est-à-dire à régresser suffisamment, sans perdre le contact avec la réalité objective des planches. Le sujet peut appréhender le matériel comme il le souhaite : retourner les planches, les regarder dans la transparence... Une fois que les dix planches auront été administrées, nous procéderons à l'enquête, puis à l'épreuve des choix. Après la passation du test, la cotation des réponses obtenues et la réalisation du psychogramme vont nous permettre de relever les traits saillants qui constituent la personnalité du sujet.

L'utilisation du Rorschach va nous permettre tout d'abord de repérer la résonance psychique d'un vécu traumatique familial et les modalités qui participeraient à la réorganisation psychique. Nous allons alors tenter de dégager des indicateurs théoriques attestant de l'intégration (ou non) des événements traumatiques transgénérationnels. Pour cela, nous allons principalement nous intéresser à toutes les réponses concernant l'axe identitaire, c'est-à-dire appartenant au registre narcissique.

Nous allons d'abord évaluer la capacité du sujet à traiter les conflits, notamment à travers l'utilisation des contenus humains (H) et des déterminants formels (F). Notons que l'association des H et F+ renvoie aux capacités du sujet à s'identifier au genre humain et témoigne d'une bonne intégrité de la représentation de soi.

La passation du Rorschach nous apportera également des informations quant à la nature des angoisses et les aménagements dont le sujet dispose pour les reconnaître et les élaborer. Plusieurs éléments vont nous permettre de repérer la présence d'une angoisse, notamment à travers le renforcement des défenses que nous pourrions observer grâce à une augmentation des réponses G, à une multiplication des découpes ou encore par le souci constant de coller à la réalité (réponse F). Le repérage de l'angoisse ne s'établit pas uniquement au niveau du décryptage des défenses, elle est également perceptible à travers la spécificité des réactions aux planches, compte tenu de la symbolique qui les sous-tendent. Par exemple, si nous nous situons au niveau de la perte d'objet, c'est-à-dire au niveau d'une problématique d'abandon, l'angoisse se manifeste éventuellement face aux planches réactivant la menace de perte d'objet primaire, en particulier les planches VII et couleurs pastel. De plus, la présence de réponses Dbl (détail blanc) est également évocatrice de perte, de manque et de vide. Cet indice est à interpréter avec nuance, cependant il renvoie généralement à des expériences affectives précoces dramatiques (carences, insuffisances, abandon).

Par ailleurs, notre choix d'administrer cette épreuve projective a aussi été motivé par le fait qu'elle va nous permettre de dégager des indicateurs concernant la relation du sujet à ses imagos parentales. En effet, les planches I et VII sollicitent la relation à l'imago maternelle alors que la planche IV renvoie à une image paternelle et au surmoi. Il convient de rappeler que nous accordons une place privilégiée à la dynamique relationnelle et situationnelle dans l'explication et la compréhension des actes violents à l'adolescence. De ce fait, tous les indicateurs appartenant à l'axe objectal (et pouvant nous renseigner sur la configuration relationnelle du sujet) sont essentiels et seront analysés avec beaucoup de minutie.

De plus, rappelons que nous souhaitons administrer ce test à une population en pleine adolescence, période de remaniements et de fragilités corporelle, identitaire, narcissique, ... Or le Rorschach est considéré comme une épreuve des limites qui interpelle justement l'image du corps et l'identité, ce qui nous permettra de recueillir des informations sur le vécu et la façon dont le sujet traverse cette période cruciale. Nous supposons notamment que la représentation du corps sera probablement vécue comme fragile (du fait de l'insécurité des limites) ou que les engagements identificatoires seront flous voire indéterminés ou tout autre problématique liée aux aléas développementaux de l'adolescence. Il nous faudra donc interpréter nos résultats avec prudence. Tout d'abord, nous analyserons attentivement, et de façon nuancée, les réponses anatomiques qui sont des indicateurs de la fragilité identitaire. Leur présence pourrait notamment signifier une carence de la mentalisation et/ou une effraction des limites dedans/dehors. Nous accorderons également une attention particulière aux kinesthésies qui permettent d'évaluer le traitement des

mouvements libidinaux et l'investissement des enveloppes corporelles. Leur présence pourrait alors traduire une bonne qualité du Moi et une bonne délimitation des limites internes/externes. Enfin, toutes les planches contenant des symbolismes sexuels permettront de nous renseigner sur la façon dont le sujet s'identifie sexuellement et se représente dans un système de relation.

Bien que parfois critiqué pour son aspect « dépassé », « vieilli », le Rorschach est avant tout un test dit « stable » qui permet donc d'être utilisé comme un outil de recherche de référence pour faire des conclusions fiables et recevables. Ainsi, l'épreuve du Rorschach nous permettra de recueillir de nombreux éléments concernant la problématique du sujet. Toutefois, il ne permet pas de couvrir toute la complexité du fonctionnement psychique, ce dernier pouvant revêtir des signes contradictoires qu'il nous faut pourtant saisir, même s'ils se révèlent discordants (Chabert, 2001). C'est pourquoi nous avons décidé de confronter le Rorschach au TAT que nous décrirons après avoir évoqué les procédés choisis pour coter et analyser le Rorschach.

Principes d'analyse du Rorschach

Nous nous sommes appuyées sur le livret de cotation des formes de Beizmann (1966) ainsi que du nouveau manuel de cotation des formes d'Azoulay et Emmanuelli (2016) pour coter les tests de Rorschach de nos cinq participants. L'interprétation s'est ensuite effectuée selon une approche psychanalytique, inspirée de la psychologie projective française de « l'école de Paris » (mouvement de pensées soutenu notamment par Rausch de Traubenberg, Shentoub ou encore Debray). Deux ouvrages ont particulièrement guidés nos interprétations. Il s'agit du « Manuel du Rorschach et du TAT » de Chabert et al. (2020) ainsi que de l'ouvrage « Le Rorschach en clinique adulte » (Chabert, 2012).

Pour chaque sujet, nous avons d'abord effectué une analyse quantitative en nous référant aux résultats obtenus au psychogramme puis nous avons réalisé une analyse qualitative pour l'ensemble des planches. Pour la première analyse, nous avons été amenées à comparer les données du psychogramme de chaque adolescent à des données normatives. Les premières normes établies ont fait l'objet de nombreuses critiques de par leur ancienneté, leur caractère discutable ou encore l'hétérogénéité culturelle de leurs échantillons. Les membres de l'école de Paris ont eux-mêmes reconnu l'insuffisance du dispositif de validation des normes du psychogramme, ce qui a alors suscité plusieurs recherches de validation sur la population francophone, au cours de la première décennie des années 2000. Parmi ces recherches, nous en retenons essentiellement deux qui ont contribué à l'actualisation des données normatives, selon les préconisations de l'école de Paris. La première porte spécifiquement sur une population adolescente et jeune adulte de 13 à 25 ans (Azoulay, Emmanuelli, Rausch de Traubenberg & al., 2007) et l'autre a été conduite dans la population adulte de 25 à 65 ans (De Tyche et al., 2012). Pour interpréter les données obtenues à nos psychogrammes, nous nous sommes donc appuyées sur ces normes actualisées, tout en considérant également les normes définies par Exner

(2003), résultant d'un très long travail de validation de nouvelles normes. Les résultats quantitatifs ont été présentés selon un ordre bien défini en commençant par l'analyse des modes d'appréhensions, puis des déterminants (formels, kinesthésiques et sensoriels), le type de résonance intime (TRI), les contenus et enfin les facteurs additionnels c'est-à-dire le déroulement des réponses, les phénomènes particuliers, les banalités...

Concernant l'analyse qualitative, elle implique de se référer à la signification symbolique latente des planches qui a été maintes fois réélaborée. Malgré les convergences relevées entre les auteurs, il nous fallait pouvoir nous appuyer sur des références précises. C'est pourquoi nous avons décidé de nous baser spécifiquement sur les interprétations établies par Anzieu (1960) et Chabert (1997 ; 2012 ; 2018) pour résumer le contenu latent des planches et les significations symboliques associées. Ce résumé synthétique a été inséré en annexe (cf. Annexe IV, Tome II, pages 17-19), de sorte à alléger un peu ce présent tome. En revanche, il nous faut tout de même revenir sur certaines caractéristiques essentielles du contenu manifeste, et des sollicitations latentes des planches, concernant notamment leurs possibles liaisons.

Si les planches sollicitant une prise de position au niveau de la dimension activité-passivité (planches IV et VI), nous intéressent particulièrement (du fait de notre problématique), nous les avons toutes analysées avec une grande attention en ce qu'elles renvoient à des caractéristiques psychodynamiques déterminantes (modalités relationnelles à la mère/féminin, au père/masculin, gestion des angoisses, structuration identitaire, assises narcissiques, défenses mobilisées...). En outre, nous pouvons constater que d'un point de vue descriptif, certaines planches possèdent des points communs de par leur constitution symétrique et la présence d'éléments chromatiques ou achromatiques. Ces deux aspects mettent en évidence deux dimensions fondamentales du stimulus soit une dimension structurale (perspective perceptivo-cognitive) dans la construction formelle des planches et une dimension sensorielle du fait de la présence de couleurs (expression d'affects) (Chabert, 2012). Cette précision permet de comprendre les références communes entre certaines planches, ce qui nous autorise alors à les regrouper en fonction de ces deux dimensions.

Concernant la dimension structurale, les planches peuvent se répartir selon leur caractère unitaire (planches I, IV, V, VI, IX) ou bilatéral (II, III, VII, VIII). La symétrie organise toutes les planches mais l'axe est plus ou moins évident selon ce caractère. Il apparaît clairement représenté dans les planches unitaires pouvant renvoyer à l'image du corps humain ordonné symétriquement autour de cet axe. Quant aux planches à configuration bilatérale, la symétrie est plus frappante dans la répétition du double, tel un miroir, ce qui vient convoquer les représentations de relations. Ces planches peuvent être regroupées à partir d'un autre critère formel, à savoir leur structure ouverte ou fermée. Nous pouvons alors distinguer les planches I, II, III, VII, VIII, IX, X (ouvertes) des planches IV, V, VI (fermées). A partir de ce critère, certaines planches (I, II, VII, IX) dont l'aspect est ouvert, creux, contenant, peuvent symboliquement être associées à une référence féminine/maternelle. En opposition

à certaines planches fermées (IV et VI) pour lesquelles la présence d'appendices prégnants peut renvoyer à une référence phallique.

S'agissant de la dimension sensorielle, elle invite à rassembler les planches selon la présence ou non de couleurs. A cet égard, elle distingue les planches gris-noir (I, IV, V, VI), la planche grise (VII), les planches noir-blanc-rouge (II, III) et les planches pastel (VIII, IX, X).

Notre analyse qualitative planche par planche prend en compte ces dimensions structurale et sensorielle, s'appuyant, certes, sur des aspects manifestes du stimulus mais constituant également des éléments de liaison entre les planches qui permettent alors d'approcher le contenu latent. Aussi, nous avons été amenées à regrouper certaines planches pour parfaire notre analyse. D'autant que cette analyse planche par planche n'a de valeur que si elle est resituée dans la globalité du protocole. Pris isolément, la signification des éléments relevés à une planche n'est que relative, c'est bien « l'ensemble des réactions du sujet face aux différentes planches et la façon dont il les module qui traduiront finalement son mode de fonctionnement » (de Noose, 2017). A titre d'exemple, le traitement d'une planche spécifique sur un mode très régressif n'implique pas nécessairement que le fonctionnement global du sujet soit inadapté ou peu évolué.

Enfin, nous souhaitons ajouter que nous mesurons l'influence de nos prises de position théorique dans l'interprétation des contenus latents du Rorschach. Tout comme nous sommes au fait que la méthode d'analyse dépend de plusieurs variables dont certaines préexistent même à la cotation. En effet, le travail d'analyse des protocoles suppose également la prise en compte des modalités de passation, et plus spécifiquement, des paramètres cliniques et relationnels. C'est pourquoi nous avons été particulièrement attentives aux manifestations qualitatives ainsi qu'aux mouvements de transfert et de contre-transfert, survenus lors de la passation.

En résumé, nous avons procédé, pour chacun de nos sujets, aux analyses quantitative et qualitative, puis nous avons effectué une synthèse globale organisée selon la démarche proposée par Chabert et al. (2020) qui comprend : la dynamique de la passation (clinique de la passation et données quantitatives issues du psychogramme), les processus de pensée, le narcissisme et la construction de l'identité, les représentations de relations, les affects et les angoisse, les modalités de l'organisation défensive, la conclusion. Afin d'éviter de surcharger la partie résultat, seules ces synthèses y figureront. Toutes les autres données, à savoir l'intégralité des réponses, les cotations, le psychogramme et les analyses qualitative et quantitative ont été insérées dans le tome Annexes.

2.3.1.2.2. Le « Thematic Apperception Test » (TAT)

Présentation de l'outil

Le TAT est une épreuve projective dont le matériel est à la fois figuratif et ambigu. Le sujet, en élaborant l'histoire, indique sa capacité à appréhender l'objet

dans sa double appartenance : perceptive et projective. L'élaboration d'un récit s'appuie sur la reconnaissance d'un dedans et d'un dehors et d'un espace psychique interne permettant une activité de rêverie sans être désorganisé. Les planches représentent des conflits universels, avec un contenu manifeste et un contenu latent susceptibles de réveiller certaines problématiques. Deux grands axes de problématiques vont être régulièrement sollicités par les planches du TAT : l'axe narcissique et l'axe objectale. Sur 31 planches initiales de Murray et Morgan (1935), Shentoub (1970) a retenu les plus pertinentes et les plus significatives. Selon le référentiel choisi, l'individu devra réaliser une ou deux passations. Nous utiliserons le référentiel de Shentoub (1970), nous n'aurons donc à effectuer qu'une seule passation.

La passation contient quatorze planches qui sont sélectionnées en fonction de l'âge et du sexe du participant. Certaines images sont proposées à tous les sujets, alors que d'autres concernent spécifiquement l'âge : les adultes ou les enfants et/ou le sexe : les hommes (Male) et les garçons (Boy) ou les femmes (Female) et les filles (Girl). Par exemple, pour un jeune garçon, les planches utilisées seront celles communes à tous les participants et celles adaptées à son âge et son sexe, c'est-à-dire les planches « B » (pour Boy). Les images sont constituées par des dessins, des photographies ou des reproductions de gravure, représentant des personnages ou des paysages plus ou moins fantastiques. Une des planche (planche 16) est complètement blanche, elle favoriserait la projection de l'image idéale que le sujet se fait de lui-même. Selon le sexe de nos sujets, nous leur administrerons les planches qui correspondent soit :

- à la catégorie « garçon », soit les quatorze planches suivantes : 1 ; 2 ; 3BM ; 4 ; 5 ; 6BM ; 7BM ; 8BM ; 10 ; 11 ; 12BG ; 13B ; 19 ; 16.

- à la catégorie « fille », soit les quatorze planches suivantes : 1 ; 2 ; 3BM ; 4 ; 5 ; 6GF ; 7GF ; 9GF ; 10 ; 11 ; 12BG ; 13B ; 19 ; 16.

L'ordre de passation est important, la planche 16 doit être proposée à la fin de la passation.

Le principe du TAT est simple, il s'agit de montrer des planches, à savoir des dessins figuratifs représentant des situations sociales variées et ambiguës ; et de demander au sujet de raconter une histoire à partir de ces planches. Le déroulement de l'épreuve confronte le sujet à une modification du stimulus : les situations représentées sur les planches sont de moins en moins structurées. Ainsi, les dix premières planches sont plus figuratives et représentent des personnages sexués alors que les trois dernières ne renvoient pas à des objets concrets bien définis (Brelet-Foulard, Chabert, 2019). La consigne²⁴ est communiquée au début de l'épreuve et n'est pas répétée. En revanche, face à un sujet très inhibé ou en grande difficulté, il est pos-

²⁴ Consigne au début du TAT : « Imaginez une histoire à partir de la planche ». Une nouvelle consigne précède la présentation de la planche 16 « Je vais vous présenter la dernière planche, vous pouvez me raconter l'histoire que vous voulez ».

sible d'intervenir et de poser des questions pour le relancer, sans pour autant suggérer ou induire toute réponse.

Nous avons choisi d'administrer le TAT afin d'obtenir des informations complémentaires sur l'actualisation du vécu traumatique et sur la qualité et l'investissement des relations. Tout comme le Rorschach, nous avons tenté de dégager des indicateurs théoriques. Encore une fois, les éléments appartenant aux registres identitaire et narcissique seront soigneusement analysés. La manière dont le sujet élabore les conflits sous-tendus par le contenu des planches permet de nous renseigner sur la résonance de son monde interne. Par ailleurs, les éléments appartenant à l'axe objectal feront également l'objet d'une analyse minutieuse puisqu'ils vont nous permettre de recueillir des informations quant au mode de relation du sujet avec son environnement.

Ainsi, le TAT est largement utilisé pour tenter d'approcher le monde interne du sujet et comprendre son mode de fonctionnement. Par ailleurs, qu'il s'agisse du Rorschach ou du TAT, il faut insister sur la standardisation du matériel et de la passation. Il y a une nécessité absolue d'objectivation, il convient donc d'utiliser des références, des critères, des échelles et des psychogrammes précis. Ces types de tests sont à manipuler avec précaution car ils favorisent l'émergence de processus psychiques particuliers. De ce fait, la passation doit être intégrée à la relation clinique : neutralité, bienveillance, empathie... Dans la mesure où il existe une baisse du contrôle, une régression, une réémergence ou une reviviscence des conflits, nous serons inévitablement confrontés à des effets de transfert et contre-transfert, qu'il nous faudra, tout comme les autres outils, considérer et analyser. Mais pour le moment, il s'agit de présenter les principes d'analyse que nous allons utiliser pour traiter les données recueillies aux TAT.

Principes d'analyse du TAT

Après la passation, la prochaine étape consiste à analyser le matériel recueilli. Pour ce faire, nous avons suivi la méthode d'analyse proposée par Chabert et al. (2020) dans le « Manuel du Rorschach et du TAT ». Cette dernière repose principalement sur l'étude des procédés du discours mobilisés dans l'élaboration des récits, et de leur articulation avec les problématiques sous-jacentes que le sujet doit s'efforcer à traiter. Cette méthode comporte deux temps - l'analyse planche par planche et la synthèse des informations obtenues - que nous allons décrire successivement.

L'analyse planche par planche comprend à la fois la cotation des procédés du discours et le repérage des problématiques. Bien que traités séparément, ces deux moments d'analyse ont tous deux pour objectif de saisir le travail psychique qui s'effectue dans la confrontation entre contenu manifeste et contenu latent. Cette double perspective attribuée aux planches, constitue la grande découverte de Shentoub. Aussi, nous nous sommes appuyées sur la présentation des planches de Chabert et al. (2020) pour en rappeler les significations manifestes et latentes de chacune (cf. Annexe V.I, Tome II, pages 20-24). L'analyse des protocoles a donc

débuté par la cotation des procédés d'élaboration du discours à l'aide de la feuille d'analyse (dite aussi de dépouillement ou encore de cotation, cf. Annexe V.II, Tome II, pages 25-26). Ce dépouillement relève d'une analyse formelle (niveau syntaxique) et textuelle (niveau narratif) qui, rassemblée dans une synthèse, doit tenir compte de « la nature, de la variété, du poids des procédés utilisés par le sujet et également de leur articulation avec d'autres procédés de la même série ou d'une autre série » (Chabert et al., 2020). En définitive, ces procédés, sous-tendus par des opérations inconscientes, correspondent aux modalités de traitement des conflits universels, ravivés par la présentation caractéristique du matériel. Cette première phase est complétée par l'investigation des problématiques soulevées par le sujet face aux planches, celles-ci étant susceptibles de dévoiler différentes voies d'expression des conflits. Les analyses planche par planche de nos sujets sont situées dans le Tome Annexes, seules les synthèses globales figurent dans la partie résultat. D'ailleurs, ces synthèses représentent le deuxième temps de l'analyse du TAT. Elles exigent tout d'abord de regrouper sur la feuille d'analyse les informations obtenues lors de l'analyse planche par planche. En pratique, cela revient à cocher/cataloguer les différents procédés du discours utilisés par le sujet, selon une démarche quantitative et qualitative. Au terme de cette répartition, il convient de proposer une analyse de l'organisation défensive à partir des procédés présents, de façon plus ou moins prévalente. Ce travail de regroupement des procédés permet également d'approcher la qualité du processus associatif en considérant les relations entre représentations, affects et mécanismes de défense. Les synthèses incluent ensuite la prise en compte des modalités du fonctionnement psychique convoquées par la situation-TAT, cela revient à apprécier les modalités défensives et la capacité d'élaboration des conflits/problématiques suggérés par les planches. A partir de là, il s'agit d'approfondir les modalités de l'organisation psychique en examinant d'une part, les modalités d'investissement de la représentation de soi en termes d'identité, d'identification de soi et d'établissements des limites, ce qui renvoie à l'axe narcissique ; et d'autre part, les modalités d'investissement des relations (principalement aux objets internes), ce qui correspond à l'axe objectal. Il est important d'interroger la répartition de ces deux polarités (narcissique et objectale) qui s'avèrent à même d'être mobilisées ensemble, soit de manière équilibrée, soit de manière conflictuelle, l'une menaçant alors les investissements de l'autre. Ainsi, nos synthèses sont structurées de la façon suivante :

- Articulation des procédés du discours et organisation défensive ;
- Problématiques : registres et traitement des conflits (dégagés à partir du repérage des modalités identificatoires (narcissiques, sexuelles, mélancoliques,...) et des modalités d'investissement des relations objectales (à valence agressive, libidinale, spéculaire, d'étayage, persécutive...).

2.3.1.2.3. Le dessin de la famille

Présentation de l'outil

Rencontrer une population adolescente nous confronte à diverses difficultés, en lien avec le travail psychique du pubertaire. Parmi elles, nous retenons notamment une difficulté à éprouver et intégrer les sensations de manière élaborative, une porosité des limites, une fragilité des liens ou encore une difficulté (voire un refus) d'évoquer l'histoire familiale. La famille étant un sujet particulièrement sensible à cette période de la vie, et bien plus encore quand le sujet est pris dans une dynamique familiale complexe. Toutes ces difficultés, inhérentes à cette étape développementale, ne facilitent pas la rencontre, voire la complexifient fortement. Nous avons donc tenté de trouver un outil créatif qui permettrait d'une part, de contourner les difficultés et médiatiser la relation ; et d'autre part, d'accéder aux représentations que les adolescents ont de leur famille. Nous avons alors choisi le dessin de la famille en ce qu'il favorise l'émergence des problématiques et/ou des conflits du sujet avec ses parents ou sa fratrie.

Le dessin, en tant qu'expression picturale, est un art qui se situe aux fondements mêmes de l'humanité (art pariétal). Principal mode de communications chez les enfants, ce support revêt également de nombreux intérêts avec les adolescents. Tout d'abord, le dessin est considéré « comme le support de la projection des aspects profonds de la personnalité du dessinateur et chaque détail (la mise en page, les formes, les oublis, les proportions, les couleurs, etc.) est censé porter la marque de l'état émotionnel du dessinateur » (Picard & Baldy, 2012). Le test consiste d'abord à demander à l'adolescent de dessiner une famille (réelle ou imaginaire). Corman (1961) a remarqué que lorsqu'on ne précisait pas directement à l'enfant ou l'adolescent de dessiner sa propre famille, les projections n'en sont que facilitées. Dans un second temps, l'adolescent est invité à s'exprimer sur sa production, à travers plusieurs questions standardisées, préparées en amont et répertoriées dans une grille d'entretien (cf. Annexe VI, Tome II, pages 27-29) ; l'objectif étant de réduire au maximum la part de subjectivité interprétative du chercheur. Selon Corman (1961), « c'est le sujet qui est le mieux placé pour savoir ce qu'il a voulu exprimer en faisant son dessin, c'est donc à lui qu'il convient de le demander ; d'où la nécessité de l'entretien ». Cet entretien semi-directif permettra également d'évaluer les écarts et/ou les similitudes entre sa propre famille et la famille représentée sur le dessin. L'important ne réside pas dans la qualité du dessin ou le niveau de représentation mais dans ce mouvement créatif primaire qui favorise la régression, et par conséquent, ouvre l'accès aux mouvements internes (Corman, 1970).

Le dessin possède le même potentiel créateur que le Rorschach et le TAT ; toutefois, aucun matériel perceptif n'est imposé. Il présente donc l'avantage de placer l'adolescent dans une perspective d'agir, en lui offrant la possibilité d'être acteur et de dessiner librement l'histoire de sa famille, à partir de sa propre subjectivité. Cet outil apparaît donc particulièrement adapté pour une population qui fonctionne justement avec l'agir. Pour autant, la verbalisation, encouragée par un entretien semi-

directif après la production, demeure indispensable pour ne pas s'enfermer uniquement dans l'agir, comme le regrettait A. Freud (1951) en son temps : « L'enfant [adolescent] agit au lieu de parler ». A notre sens, le dessin offre la possibilité de contenir la destructivité et invite l'adolescent à trouver d'autres voies de frayage pour les excitations pulsionnelles. De plus, entre figuratif et symbolique, il peut s'envisager comme un espace tiers, telle une aire transitionnelle (Winnicott, 1975) qui mettrait en relation le réel et l'imaginaire et faciliterait les mécanismes de projection. En psychanalyse, Klein (1932), A. Freud (1951) et Winnicott (1975) ont mis en exergue le fait que le dessin aurait une structure similaire à celle du rêve. L'adolescent peut ainsi laisser libre cours à ses désirs, ses fantasmes et sa créativité, quel que soit son niveau d'élaboration et d'expression. Dessiner c'est exprimer graphiquement son vécu, ses émotions, ses représentations, alors même que l'expression verbale ne le permet parfois pas. En effet, certains jeunes se révèlent plutôt mutiques et peu enclins à la verbalisation. D'autres se montrent plus prolixes, pour autant ils semblent tous avoir la même difficulté à aborder leur environnement familial (Roques et al., 2021). C'est pourquoi nous avons décidé d'utiliser le dessin comme médiation projective (Chraïbi, Harrati, Vavassori, 2012). Par l'intermédiaire de ce média, l'adolescent peut communiquer, de manière moins frontale, son vécu, son ressenti et ses désirs en rapport avec son histoire familiale (Roques et al., 2021). Selon Gross et Hayne (1998), le dessin facilite le langage et favorise l'expression des émotions. En ce sens, il permettrait d'avoir accès aux enjeux familiaux sous-jacents et à la signification que le jeune leur attribue (Roques et al., 2021). Nous considérons ainsi le dessin comme un support étayant qui invite le jeune à laisser sa propre trace, tout en permettant l'expression de traces mnésiques et/ou perceptivo-sensorielles, héritées des générations antérieures.

Le dessin est souvent utilisé dans la pratique clinique, or il présente un intérêt indéniable à être utilisé à des fins de recherche. Néanmoins, il nous faut l'appréhender avec prudence car sa validité et sa fiabilité n'ont jamais été véritablement démontrées (Roques et al., 2021). Par conséquent, nous le considérerons qu'en relation avec les autres outils. De plus, la passation sera standardisée, c'est-à-dire que nous envisageons une uniformisation au niveau de la consigne²⁵ et de l'entretien pour chaque participant. Pour rappel, l'entretien sera mené à partir d'une grille standardisée (cf. Annexe VI, Tome II, pages 27-29). Enfin, pour éviter tout biais d'interprétation, la cotation et l'analyse seront effectuées de manière rigoureuse, en nous appuyant sur la méthodologie de Corman (1970), révisée par Jourdan-Ionescu et Lachance (2000). Malgré ces précautions, nous verrons que nous avons été mises en difficulté pour analyser ce matériel qui présente « l'inconvénient d'ouvrir à l'arbitraire de l'interprétation symbolique », comme le soulignait A. Freud (1951). Cette limite sera reprise dans notre partie discussion.

²⁵ Consigne pour le test du dessin de la famille : « Sur cette feuille de papier vierge et à l'aide de ces différents outils mis à votre disposition, je vous invite à dessiner une famille ».

Principes d'analyse du dessin de la famille

La cotation et l'analyse du test du dessin de la famille se sont effectuées à l'appui de la méthodologie de Corman (1970), révisée par Jourdan-Ionescu et Lachance (2000) dans un référentiel psychanalytique. Rappelons que la « qualité » du dessin et les compétences sollicitées pour sa réalisation n'ont aucune importance. C'est bien la représentation et la dimension symbolique que nous évaluons au travers de deux notions psychanalytiques : le transfert et la parole émise autour de l'élaboration du dessin. Aussi, l'entretien mené après la réalisation du dessin nous a permis de soutenir l'analyse graphique.

Face aux éventuelles risques et dérives liées à une interprétation sauvage, il importe de prendre en compte plusieurs éléments manifestes, définis par Van Krevelen (1975), tels que l'utilisation ou non de la couleur (à ce propos, la couleur noire revêt une signification particulière à la puberté, elle révèle notamment une réserve et une pudeur affective), le soin apporté au dessin, l'ordre des personnages dessinés (le père est fréquemment dessiné en premier, puis la mère et enfin les enfants dans l'ordre chronologique de leur naissance), le positionnement des membres de la famille et la distance entre eux. D'autres éléments encore peuvent se rajouter pour standardiser davantage l'interprétation du dessin. Nous pensons notamment à la taille du dessin qui renseigne, entre autres, sur les aspects sécuritaires et les craintes du sujet. Pour exemple, les grands dessins reflètent une certaine sécurité alors que les petits personnages peuvent traduire la présence de craintes voire d'angoisses chez le sujet. Qui plus est, les dessins avec des angles et des courbes illustreraient un dynamisme et une maturité, ce qui contraste avec ceux réalisés à partir de lignes droites qui matérialisent souvent une immaturité ou une inhibition. Tous ces éléments formels permettent de guider l'analyse du dessin en ce qu'ils font références à des problématiques sous-jacentes spécifiques. Corman (1970) les a répartis selon trois plans d'interprétation :

- le niveau graphique, relatif à la force du trait (épaisseur, degré de noirceur,...), le rythme du tracé et la zone de la page occupée par le dessin ;
- le niveau des structures formelles, concernant la maturité, le degré de perfection de la production mais aussi la structure du groupe des personnages (interactions mutuelles, distance,...) ;
- le niveau du contenu et l'interprétation psychanalytique qui met l'accent sur la subjectivité du créateur (penchants affectifs, identifications,...). Corman (1970) effectue un parallèle entre le principe de plaisir, associé à la famille imaginaire, et le principe de réalité qui, lorsqu'il domine, conduit le sujet à réaliser un dessin comparable à sa famille réelle.

Ces trois niveaux permettent de structurer la lecture interprétative du dessin de la famille. Or, en dépit de leur importance, il nous a fallu les compléter et déterminer des principes d'analyse bien précis sur lesquels fonder nos analyses afin d'éviter les interprétations arbitraires. Pour ce faire, nous avons choisi de suivre la démarche interprétative proposée par Vinay (2020). Cette auteure suggère une interprétation selon le principe du processus d'identification et de projection. A cet

égard, une attention particulière est portée au personnage familial dessiné en premier, celui par lequel la famille peut être fondée. Il convient d'interroger les choix représentatifs et identificatoires de l'adolescent, d'autant que ce dernier peut matérialiser par diverses opérations graphiques relatives à l'identification, ce qui fait conflit ou suscite de l'angoisse. La mise en valeur ou au contraire la dévalorisation d'un personnage de la famille en constitue l'une de ces opérations. Cela peut traduire chez le sujet des relations symboliques ou réelles particulières avec le personnage valorisé ou dévalorisé. Pour exemple, le premier membre de la famille dessiné peut s'avérer le plus important dans les représentations de l'enfant compte tenu de son aspect protecteur ou à l'inverse, de la peur qu'il inspire. Les caractéristiques graphiques de ce premier personnage doivent alors être attentivement étudiées (temps consacré pour sa réalisation, positionnement sur la feuille : au centre ou en première place sur la gauche,...). Il s'agit souvent de l'un des deux parents ou tout du moins d'une personne investie comme telle. Toutefois, il peut arriver que ce premier personnage représente l'adolescent lui-même, pouvant témoigner d'un conflit narcissique, qui sera alors confirmé ou non par l'entretien. Tous les indices de valorisation d'un personnage sont essentiels pour l'interprétation et l'analyse du dessin, tout comme les indices de dévalorisation. Cette dernière peut se traduire graphiquement par une représentation diminuée, bâclée, enlaidie, cachée, barrée, par un positionnement à l'écart du groupe, sur un plan inférieur ou tout simplement par l'omission du personnage. Ces particularités nécessitent d'être questionnées en ce qu'elles peuvent refléter la présence de problématiques et de conflits relationnels. Cependant, il importe de rappeler que la prudence est de mise concernant les interprétations hâtives. De fait, seul l'échange avec le dessinateur au cours de l'entretien peut venir éclairer les raisons de la dévalorisation voire de la scotomisation d'un membre familial. Notons que l'omission concerne parfois le sujet lui-même, ce qui peut attester d'un mal-être actuel ou encore d'une fragilité dans la représentation de soi voire d'une discontinuité dans le sentiment d'existence.

Après l'identification des indices de valorisation et de dévalorisation, la démarche de Vinay (2020) invite à appréhender la représentation des liens entre les personnages. Selon elle, les positionnements qui unissent ou séparent les personnages constituent une transcription des représentations du dessinateur quant aux relations effectives ou désirées entre les membres familiaux. Aussi, l'investissement des positionnements des membres de la famille et de la distance entre eux devrait nous permettre d'envisager la nature des relations intrafamiliales - réelles ou fantasmées - mais aussi les éventuels conflits voire ruptures. A titre d'exemple, l'adolescent peut figurer un lien entre le père et la mère, notamment en unissant leur main, alors qu'ils sont pourtant divorcés dans la réalité. Là encore, le complément d'informations via l'entretien apparaît indispensable. Toutes illustrations suggérant un rapprochement (ou inversement un éloignement voire un isolement) entre des personnages, doivent effectivement être confortées par les commentaires du sujet. En outre, considérer les interactions et les distances permet d'avoir des indications essentielles sur la dynamique et les modalités relationnelles familiales, d'autant plus si

la distanciation concerne le personnage d'identification. A l'instar de Vinay (2020), une représentation distancée avec l'ensemble des membres de la famille imaginée peut signifier une difficulté dans le sentiment de filiation et d'appartenance. De la même façon, un éloignement marqué avec un (ou plusieurs) membre(s) peut traduire l'existence d'un conflit, souvent révélé dans la réalité. D'ailleurs, le traçage d'un trait, matérialisant une frontière, peut venir souligner cette distanciation, et par conséquent, empêcher l'interaction entre les personnages.

Enfin, l'interprétation du test du dessin de la famille implique d'explorer les niveaux d'identification. S'ils peuvent être observés dès les premiers temps de la création, ils vont être particulièrement sollicités aux dernières questions de l'entretien ; lorsque l'adolescent est invité à choisir un personnage d'identification, et plus largement, à envisager une identification entre sa famille réelle et celle qu'il a créée. La projection dans le dessin est ainsi fortement incitée, ce qui peut bouleverser les mécanismes inconscients instaurés. Dès lors, la réponse formulée par le sujet va rendre compte de différents niveaux du processus d'identification. D'après Corman (1970), le niveau le plus immature correspond à l'identification de défense, relevant d'une identification de survie face aux instances surmoïques. Dans le dessin, cela peut notamment se traduire par la représentation d'un personnage accompagné de symboles de puissance, de force, de pouvoir. Corman (1970) distingue ensuite un niveau intermédiaire renvoyant à « l'identification de désir ou de tendance, par laquelle le sujet se projette dans le ou les personnages qui satisfont le mieux ses tendances avouables ». Aussi, plusieurs identifications peuvent être observées selon les différentes tendances entre lesquelles le sujet se trouve partagé. Enfin, le niveau mature de projection implique une identification « à la réalité », c'est-à-dire en accord avec les éléments de la vie réelle. Si l'entretien permet de favoriser le repérage du niveau identificatoire, le sujet peut parfois montrer une forte résistance au moment de choisir un personnage d'identification. Cette mobilisation défensive complexifie l'évaluation du processus d'identification qui peut alors uniquement s'entrevoir à travers les signes d'une mise en valeur d'un des membres dessinés ou encore par l'ajout tardif d'un personnage. Quel que soit, le niveau des processus d'identification, il est essentiel de discerner l'identification consciente de l'identification inconsciente, car probablement porteuse de désirs inavouables. Dans ce cas, l'identification première peut être censurée et déplacée vers un autre objet.

Cette démarche interprétative, basée sur le principe du processus d'identification et de projection, a été choisie pour réduire au maximum les biais subjectifs. Néanmoins, dégager des hypothèses relatives au fonctionnement psychique d'adolescents violents sur la base de caractéristiques graphiques reste une entreprise risquée. Nous l'avons pleinement mesuré lors de l'analyse des dessins, qui s'est révélée, comme nous le verrons, d'une grande complexité à mener, tant la tendance à surinterpréter était présente. Cette difficulté constitue une première limite au test du dessin, à laquelle d'autres viendront se rajouter. Nous les développerons dans notre discussion, ce qui nous amènera finalement à reconsidérer le choix de cet outil dans ce travail de recherche.

2.3.2. Le dispositif de la recherche

2.3.2.1. La population d'étude

2.3.2.1.1. Critères de recrutement des sujets

Il s'agit ici de définir les critères d'inclusion mais aussi d'exclusion qui nous permettront de constituer notre échantillon. Tout en veillant à répondre aux exigences de notre problématique, nous avons volontairement souhaité ne pas être trop stricte dans le choix des critères retenus. Aussi, nous avons recruté notre population en évitant de nous restreindre à des critères prédéfinis de sélection, tels que le sexe, l'origine culturelle/religieuse ou encore la catégorie socio-économique des sujets. A notre sens, il ne s'agit pas de variables parasites, mais d'éléments qui pourraient éventuellement se révéler pertinents pour notre étude. Aussi, nous avons décidé de ne pas les contrôler mais de constater s'ils ont eu (ou non) un impact sur notre problématique, lors de l'analyse des résultats. Par ailleurs, quelques critères ont tout de même été retenus pour sélectionner les participants, bien qu'ils aient été pensés avec une certaine souplesse.

Concernant l'âge de nos sujets, il nous paraît difficile de déterminer une tranche d'âge bien précise. Car, comme nous l'avons évoqué dans notre partie théorique, il est difficile de baliser le début et la fin de l'adolescence. En effet, des jeunes de douze ou treize ans, à peine pubères ou d'autres ayant franchi les trente ans témoignent pourtant de comportements autrefois attribués à l'adolescence (Le Breton, 2008). Au fait de cette complexité, nous avons estimé un intervalle relativement large entre 13/14 et 20/21 ans.

De surcroît, il nous faut, à l'évidence, recruter des adolescents auteurs d'agirs violents, orientés vers l'autre (et possiblement vers soi). Dans la mesure où nous étudions la répétition polymorphique, nous incluons également les sujets pour lesquels les agirs se manifestent sous plusieurs formes et/ou dans différents espaces. De ce fait, la présence de diverses manifestations cliniques n'est pas un critère d'exclusion. Tout comme le caractère judiciairisé - ou non - des actes commis n'est pas excluante (même si ce critère sera pris en compte dans l'analyse des résultats). En revanche, nous avons défini que l'agir (hétéroagressif) doit être avéré, c'est-à-dire reconnu par l'adolescent et/ou par l'institution qui l'accueille.

Qui plus est, rappelons que nous souhaitons également étudier la répétition traumatique transgénérationnelle. Or si le traumatisme n'est pas identifiable sans une investigation conséquente, il est tout de même indispensable de recruter des adolescents pris dans une histoire familiale complexe, dont les modalités, le vécu et les retentissements peuvent être extrêmement variés.

Selon nous, l'un des critères important est de savoir si l'adolescent a déjà été confronté aux épreuves projectives, et si c'est le cas, il nous faudra alors connaître la date de sa dernière passation. Nous avons estimé que si la passation du test remonte

à plus de deux ans, il pourra être de nouveau administré au sujet. En revanche, si la dernière passation a eu lieu au cours des deux dernières années, nous considérons que le délai n'est pas suffisant en ce qu'il risque de favoriser l'apparition de biais, en lien avec les effets d'apprentissages ou d'autres encore. Aussi, nous ne retiendrons que les sujets pour lesquels, les épreuves projectives ont été administrées, il y a plus de deux ans.

Par ailleurs, nous estimons que le sujet qui commence une réflexion sur lui-même, notamment en repérant les grands traits de sa problématique, est plus à même de restructurer ses modalités psychiques, qui, rappelons-le, sont des processus dynamiques. Or il semblerait que ce travail de réflexion soit favorisé par la présence ou non d'un suivi psychologique. Par conséquent, nous serons attentives à ce critère, même s'il ne représente pas non plus un critère d'exclusion ou d'inclusion.

En outre, les variables, qui n'ont pas été préalablement contrôlées mais qui semblent pourtant avoir influencé les résultats, constitueront des pistes de réflexion et des ouvertures de recherche que nous reprendrons dans la discussion.

2.3.2.1.2. Présentation des sujets

Nous avons sollicité de nombreux sujets pour notre recherche, douze ont finalement accepté d'y participer, et parmi eux, seulement six ont été au bout du protocole. Les six autres adolescents n'ont pas donné suite après la première rencontre (parfois même après la présentation de la recherche). Pour chacun d'entre eux, l'abandon n'a pas été franchement verbalisé. Nous l'avons déduit suite à une absence de réponse de leur part, malgré nos relances. Quoi qu'il en soit, à partir du moment où les sujets ont exprimé - explicitement ou non - leur volonté de ne pas poursuivre la recherche, nous avons respecté leur choix ; et pour des raisons éthiques, nous avons décidé de ne pas traiter leurs données. Par conséquent, nos analyses porteront uniquement sur les six protocoles complets. Pour autant, nous serons tout de même amenées à discuter ces abandons qui participent pleinement à l'expérience du chercheur. Qui plus est, nous verrons dans notre partie discussion qu'ils constituent un résultat intéressant, venu soutenir notre réflexion et la manière dont nous avons discuté notre recherche.

Par ailleurs, nous n'avons finalement pas pu retenir la sixième participante rencontrée alors que son protocole était pourtant complet. Car il s'avère après-coup qu'elle ne répondait pas à l'un des critères d'inclusion. Il s'agit de Flora (en gris dans le tableau ci-dessous). Bien que l'adolescente se soit présentée à nous comme « violente », ses manifestations violentes sont uniquement dirigées contre elle. La violence qu'elle décrit envers autrui est exclusivement mentalisée et n'a jamais été actée. Si le cas de Flora ne répond pas à l'un des critères d'inclusion, il n'en est pas moins intéressant pour autant. D'ailleurs, il permet d'illustrer à plusieurs égards les tourments de l'adolescence, et les différentes formes que cela peut revêtir. Aussi, nous serons parfois amenées à étayer nos propos par des éléments cliniques issus de ce protocole. A cet égard, nous avons inséré dans les annexes une synthèse des données cliniques et projectives de l'adolescente (cf. Annexe XIII, Tome II, pages 536-

547). Ces données seront uniquement mentionnées à titre d'exemple et ne seront pas utilisées pour construire nos axes de discussion, étant donné qu'elles n'ont pas été analysées avec la même profondeur clinique que pour l'analyse casuistique des cinq autres adolescents.

S'agissant précisément des adolescents pour lesquels le protocole est complet et qui répondaient aux critères d'inclusion, ils étaient tous âgés entre 16 et 19 ans, la moyenne étant de 17 ans et demi. La répartition des sexes s'est faite de manière aléatoire mais nous avons finalement une égalité : trois filles/trois garçons (tout du moins deux filles et trois garçons si nous ne comptabilisons pas Flora). Seul un adolescent est de nationalité italienne, tous les autres sont de nationalité française. De plus, la prise de contact s'est effectuée par l'intermédiaire d'un tiers (soit une institution, soit une consœur psychologue). Pour présenter les six sujets de manière brève et concise, nous avons effectué un tableau récapitulatif des principales données descriptives des sujets, à savoir le sexe, l'âge, la nationalité, l'institution fréquentée, le lieu de rencontre ainsi que la présence ou non d'un suivi psychologique. De cette façon, nous avons une vue d'ensemble sur les profils d'adolescents contactés.

Tableau 2 – Données descriptives des participants retenus (protocoles complets)

Sujets/alias	Alexandre	Billie	Clara	Djalil	Émir	Flora
Sexe	Masculin	Féminin	Féminin	Masculin	Masculin	Féminin
Age	19	18	16	17	19	17
Nationalité	Française	Française	Française	Française (origine Marocaine)	Italienne et origine Marocaine	Française
Prise de contact/ Institution	Orienté par une psychologue	MECS	MECS	Club de prévention	Club de prévention	Orientée par une psychologue
Lieu du recueil	Maison de la recherche - UT2J	A l'institution	A l'institution	Au Club de prévention	Au Club de prévention	Maison de la recherche - UT2J
Suivi psychologique	Oui à son initiative	Oui imposé	Oui imposé	Non	Non	Oui à son initiative

2.3.2.2. Les terrains de recherche

2.3.2.2.1. Choix du terrain

La réalisation de notre projet de recherche nécessite le recrutement de sujets adolescents ayant commis (ou commettant) des actes violents. Nous avons constaté que cette population est majoritairement en rupture familiale. Il nous est alors apparu complexe de solliciter les parents pour leur demander l'autorisation que leurs enfants mineurs participent à la recherche. Nous avons donc décidé de passer par les institutions afin qu'elles puissent elles-mêmes se porter garantes pour l'adolescent. Plus exactement, nous avons d'abord axé notre choix de terrain vers les Maisons d'Enfants à Caractère Social (MECS) et les Instituts Thérapeutiques Educatifs et Pédagogiques (ITEP). Cette décision sous-entendait néanmoins d'être accueillie et autorisée par une institution. Si nous pressentions que les démarches allaient être longues, nous n'avons aucunement anticipé et mesuré à quel point il serait complexe d'accéder au terrain. En effet, nous avons cumulé les refus, les rendez-vous manqués, les réticences, les rétractations, ... de sorte que nous avons souvent douté de la faisabilité du recueil de données, et par conséquent, de la poursuite de cette recherche jusqu'à son terme. Néanmoins, nous avons poursuivi nos démarches et au terme d'une prise de contact avec 15 institutions, nous sommes parvenues à obtenir des autorisations et des accords favorables avec trois d'entre elles. Nous allons revenir succinctement sur ce parcours semé d'obstacles et sur ces institutions contactées, en décrivant uniquement leurs caractéristiques, sans jamais les citer afin de protéger

leur anonymat. Nous souhaitons ajouter que notre objectif n'est absolument pas de blâmer les institutions démarchées mais de rendre compte de notre difficulté pour y accéder. D'ailleurs, il s'avère après-coup que cette difficulté semble être le reflet de leurs propres difficultés, rapportées en des termes variés par les professionnels (crise sanitaire, contrainte économique, remaniements institutionnels,...) mais unanimement exprimées comme une souffrance. Notre recueil de données s'inscrit donc dans cette conjoncture clinique complexe, à laquelle va se rajouter la pandémie liée à la COVID-19.

2.3.2.2.2. Les institutions rencontrées

Conformément à nos objectifs de recherche, nous avons souhaité rencontrer des adolescents auteurs d'agir violent. Pour ce faire, nous avons tout d'abord démarché un ITEP, situé en-dehors de notre département mais au sein duquel nous avons pu bénéficier du soutien et de la supervision de la psychologue. Nous leur avons présenté notre projet de recherche et après un délai de réflexion, ils ont accepté que nous réalisions notre recueil de données au sein de leur structure. A cet égard, nous avons rencontré un premier sujet, et nous lui avons fait passer le premier outil, à savoir l'entretien semi-directif. Malheureusement, suite au contexte sanitaire, nous n'avons pas pu lui administrer les autres tests. Lors du « déconfinement », nous ne sommes pas parvenues à reprendre contact avec l'adolescent, ni même avec l'ITEP qui ne nous donnait plus de nouvelles, en dépit de nos nombreuses relances. Finalement, l'ITEP nous a informé que le recueil de données n'était plus envisageable du fait des risques sanitaires que nous leur ferions courir. Nous avons donc recommencé nos démarches. A cet égard, nous avons rencontré le psychologue d'une MECS de notre département qui malgré plusieurs échanges et une présentation de notre recherche, n'a pas pu donner suite à notre demande. Nous avons tenté de contacter une autre MECS, en vain. La COVID-19 était souvent convoquée par les institutions pour expliquer les raisons de leur refus. C'est alors que nous avons entrepris d'élargir notre premier choix de terrains à d'autres lieux, tels que les associations, les centres hospitaliers, les Maisons des Solidarités (MDS), les Centres d'Accueil et d'hébergement d'urgence, les Clubs et équipes de prévention, le Conseil départemental (Aide Sociale à l'Enfance (ASE) et Centre départemental de l'Enfant et de la Famille). Les premiers contacts étaient préférentiellement établis par téléphone car nos messages électroniques restaient majoritairement sans réponse. Très souvent, l'appel téléphonique amenait soit à une demande de précisions par mail, soit à la prise d'un rendez-vous avec le professionnel. Dans les deux cas, il s'agissait de présenter notre recherche à l'équipe institutionnelle mais surtout d'indiquer exactement quelles étaient nos attentes. Aussi, nous avons préparé des documents (cf. Annexes VII.I et VII.II., Tome II, pages 30-34) en amont pour être la plus réactive possible après l'établissement d'un premier lien. Par ailleurs, nous avons remarqué que la plupart des équipes manifestaient des inquiétudes quant à notre intervention auprès d'une population qu'ils considéraient comme fragilisées et qu'ils se devaient de protéger. L'objectif de ces rencontres était donc de les rassurer, de répondre à leurs

questions et d'explicitement clairement les raisons de notre venue. Au terme de ces échanges, il nous semblait souvent être parvenues à taire les réticences chez les professionnels, certains même exprimaient clairement leur avis favorable. Pour autant, la collaboration restait fréquemment sans suite. En effet, malgré nos propositions réitérées pour organiser la phase de recrutement des adolescents, celle-ci ne pouvait jamais advenir du fait de diverses problématiques agissant au sein des institutions (départ du directeur, importants remaniements institutionnels, contraintes économiques,...). Ces difficultés répétées d'accès au terrain nous ont questionnées sur la place actuelle de la recherche auprès d'une clinique, semble-t-il, surmenée. Selon plusieurs professionnels, ces problématiques préexistaient à la COVID-19 mais elles ont été exacerbées par l'épidémie. Ainsi, il nous a fallu être directement confrontées au terrain pour comprendre que la réalité d'une recherche (avec ses demandes, ses échéances) ne correspond pas forcément à la réalité de la clinique (avec ses contraintes, ses besoins). A partir de là, nous avons veillé à mettre en avant que la recherche pourrait représenter un certain intérêt clinique, et non une charge supplémentaire pour le/les professionnel(s). Même si nous avons essuyé encore quelques refus, l'une des deux Maisons des Solidarités rencontrées a accepté de nous mettre en lien avec des adolescents auteurs d'agir violent. Toutefois, en dépit du soutien des professionnels pour notre recherche, nous n'avons pas pu procéder au recueil de données, fautes de sujets volontaires. Une seule adolescente avait accepté de participer mais avant même notre rencontre, sa référente ASE nous apprenait qu'elle avait fugué de son foyer, et que les liens étaient à ce jour rompus. De fait, nous n'avions toujours pas recruté de sujets pour notre recherche mais cette expérience s'est avérée bénéfique en ce qu'elle a été une source de motivation pour reprendre, une fois encore, nos démarches de prises de contact. Sur les conseils de notre directrice de thèse, nous avons contacté une MECS d'un département voisin. La psychologue de l'institution a répondu favorablement à notre recherche et nous a rapidement convié à une réunion pluridisciplinaire. L'équipe institutionnelle nous a accueilli avec beaucoup d'intérêts et de bienveillance. Nous avons également pu rencontrer un petit groupe d'adolescents pour leur présenter la recherche. Parmi eux, une adolescente a spontanément accepté d'y participer. La passation des outils s'est effectuée au sein même de la MECS. En effet, nous avons pu utiliser leurs locaux sans difficulté, la communication avec les services et les différents professionnels était aisée. Malgré les excellentes conditions dans lesquelles nous nous situons, seulement cinq adolescents nous ont rencontré et deux ont achevé le protocole. C'est pourquoi nous avons continué à solliciter d'autres professionnels, notamment une éducatrice spécialisée qui travaillait dans un Club de prévention. Cette dernière a proposé de nous rencontrer. Nous nous sommes rendues dans les locaux du Club de prévention où l'éducatrice spécialisée nous attendait. Très intéressée par notre recherche et informée des difficultés de terrain rencontrées, la professionnelle s'est immédiatement montrée soutenante à l'égard de notre projet. Elle a d'ailleurs elle-même organisée les rencontres avec les adolescents et s'est à chaque fois assurée de leur présence avant notre venue, quitte à leur rappeler le rendez-vous la veille. Nous avons donc

pu rencontrer plusieurs jeunes et deux ont également été au bout du protocole. Enfin, après plusieurs messages à divers professionnels, deux psychologues en libéral se sont manifestées spontanément pour nous suggérer des participants. D'abord réticente du fait de l'absence de cadre institutionnel, nous avons rapidement été rassurée par le cadre externe instauré par les psychologues. Aussi, l'intervention de ces professionnels en libéral, nous a permis de compléter notre échantillon, et ainsi d'achever la phase de recueil de données.

En résumé, nous avons démarché plus de 20 institutions, parmi lesquelles 15 contacts ont été établis, c'est-à-dire qu'une rencontre a eu lieu avec au moins l'un des professionnels de l'institution. A propos, ces derniers étaient majoritairement des psychologues ou des éducateurs/trices spécialisés(e)s. Si cette expérience de recueil de données a largement contribué à étendre notre réseau professionnel (comme en atteste cette liste des institutions rencontrée : 4 MECS, 3 ITEP, 2 MDS, 2 référentes ASE (rattachées au Conseil départemental), 2 associations, 1 unité pour adolescents dans un centre hospitalier, 1 Club de prévention), elle s'est également révélée coûteuse en temps et en énergie. Pour rappel, nous avons obtenu uniquement trois accords favorables, et seulement quatre adolescents ont été rencontrés dans deux institutions (deux en MECS et deux en Club de prévention). Les deux autres adolescents ont été recrutés grâce à l'intervention de deux psychologues en libéral. En somme, qu'il s'agisse de la difficulté d'accès au terrain institutionnel ou celle d'obtenir des protocoles complets, elles ont toutes deux induit d'importantes remises en question. Plus exactement, nous avons été interpellées dans notre position de chercheur. En effet, cela a soulevé des limites méthodologiques mais aussi des enjeux éthiques que nous souhaitons reprendre et discuter après la présentation de nos résultats, dans la partie discussion.

2.3.2.3. Réactualisation du dispositif de recherche suite à la crise pandémique liée à la COVID-19

Notre population n'a pas changé, les critères n'ont plus mais nous avons dû revoir notre nombre de participants à la baisse, du fait des périodes de confinement et des complications rencontrées pour accéder au terrain. Cette décision de réduire notre échantillon a été prise à regret ; le but étant que l'ensemble de notre travail de recherche ne pâtisse plus de ce retard pris dans la phase de recueil de données. Cette phase avait pourtant bien débuté. Or la dynamique productive dans laquelle nous nous situons début 2020 a été regrettamment freinée par la crise pandémique liée à la COVID-19. En effet, le premier confinement nous a contraintes à arrêter subitement notre recueil de données, ce qui a engendré un retard conséquent. D'autant que nous avons commencé à aller sur le terrain début février 2020, le peu de données recueillies n'étaient alors pas suffisant pour nous permettre d'avancer dans l'analyse des résultats (au surplus, le seul sujet rencontré avant la pandémie n'a pas souhaité poursuivre). Quand nous avons pu retourner sur le terrain, les institutions, préalablement démarchées, étaient encore plus réticentes compte tenu de la crise

sanitaire. En outre, l'ITTEP avec lequel nous avons un accord de principe pour notre recueil, s'est tout compte fait rétracté. Nous nous sommes alors de nouveau attelées à la recherche de terrains pour trouver des participants. Après de nombreuses prises de contact (somme toute peu concluantes), deux institutions ont répondu favorablement à notre demande. Il s'agit de la MDS et de la MECS. Cependant, nous nous sommes cette fois-ci heurtées à l'absence de participants volontaires ou suffisamment assidus pour achever le protocole. En effet, aucun adolescent n'a été rencontré pour la première, et pour la deuxième, peu d'adolescents acceptaient de participer et le peu qui y consentaient n'allaient souvent pas au bout du protocole, sûrement trop ambitieux au regard de la labilité de cette population. Ce constat a aussi été relevé au Club de prévention, ultime institution rencontrée où nous avons notamment recruté nos deux derniers sujets. Le retrait des adolescents du protocole, constitue certes un résultat intéressant (que nous allons reprendre en discussion) mais il s'agit surtout d'une éventualité que nous avons tentée d'anticiper et de solutionner en prévoyant un temps relativement conséquent pour réaliser le recueil. Or, cette précaution n'incluait pas la survenue d'une crise sanitaire mondiale qui a considérablement restreint le temps initialement alloué pour ce travail de terrain. Aussi, pour pallier cette imprévue, nous avons décidé de réactualiser le dispositif de recherche en intégrant la possibilité de recruter des sujets hors institutions et en réduisant le nombre de participants initialement prévus. Aussi, nous avons envisagé un panel composé originellement de douze sujets adolescents pour finalement obtenir un échantillon de six sujets avec un protocole complet (tous les tests ont été administrés), dont l'un d'entre eux a dû être retiré après-coup, faute de répondre à l'intégralité des critères d'inclusion (le cas 6 : Flora). Six autres adolescents ont été rencontrés mais leur protocole est incomplet (abandon). Leur décision de se retirer de la recherche a soulevé un enjeu éthique. In fine, nous avons décidé de ne pas intégrer leurs données dans la recherche.

Par ailleurs, si le protocole de recherche demeure inchangé, nous avons néanmoins introduit une nouvelle question concernant la COVID-19 dans la grille d'entretien. L'objectif étant de questionner le vécu de l'adolescent face à cette crise sanitaire inédite (est-ce que cela a suscité des angoisses ou autres) mais aussi d'en investiguer les retentissements, concernant notamment les périodes de confinement (cela a-t-il induit un retour dans la famille,...).

2.4. DEROULEMENT DE LA RECHERCHE

2.4.1. Prise de contact avec les sujets

Une fois notre protocole établi, nous avons procédé à la prise de contact avec nos sujets qui pour tous s'est effectuée par le biais d'une institution ou d'une tiers personne. Le premier lien était donc d'abord noué avec l'une des personnes en

charge du jeune via un message électronique ou un appel téléphonique. A la suite de quoi, si l'institution acceptait, nous fixions un rendez-vous pour que la recherche soit présentée, en présentiel, aux professionnels de terrain (psychologues, psychiatres, éducateurs spécialisés, cadres de santé, infirmière,...). Cette première rencontre était l'occasion d'échanger avec les personnes de terrain sur la faisabilité, selon eux, du recueil au sein de leur institution, sur les adolescents pressentis (ceux qui répondraient aux critères attendus et qui accepteraient de participer) et enfin de répondre à toutes les questions et éventuelles inquiétudes en lien avec la recherche ou la passation des tests. Pour soutenir cette présentation, nous avons rédigé à destination des professionnels, une brève présentation de la recherche (cf. Annexe VII.I, Tome II, pages 30-33) qui reprenait principalement son cadre, son objectif (problématique et hypothèse), son protocole (outils et population) et son déroulement. A cela, s'ajoutait un deuxième document (cf. Annexe VII.II., Tome II, page 34), à destination des professionnels mais surtout des participants, pour résumer les consignes et le déroulé du protocole, et expliquer approximativement les objectifs de la recherche. Nous avons intentionnellement veillé à rester le plus évasif possible quant à notre objet d'étude, d'une part, pour ne pas susciter une quelconque inquiétude chez les sujets, d'autre part, pour éviter que ce dernier puisse commencer à mûrir une réflexion, qui pourrait alors compromettre notre étude. De plus, nous considérons que notre thème est difficilement saisissable par le biais d'un écrit. En conséquence, et pour éviter tout malentendu, nous préférons expliquer au sujet, de vive voix, c'est-à-dire lors du premier entretien, en quoi consiste précisément notre recherche.

Nous avons aussi été amenées à faire une présentation globale aux professionnels mais aussi aux adolescents sélectionnés en amont par l'institution. Cette démarche ne s'est pas révélée concluante puisque sur les six adolescents présents à la réunion, seulement une a accepté de participer à la recherche.

Par ailleurs, pour les adolescents rencontrés par le biais d'un confrère ou d'une consœur psychologue, la procédure s'est avérée identique. Nous nous sommes d'abord entretenues avec le clinicien qui a ensuite expliqué, seul avec son patient, les modalités de notre recherche. Puis, nous avons organisé une rencontre à trois, avant d'administrer, seule et en face à face, les tests au sujet.

2.4.2. Passation des outils de recherche

Pour tester notre hypothèse de recherche, nous avons choisi d'utiliser quatre outils qui seront administrés au cours de plusieurs entretiens. Nous avons décidé que l'étude s'étendrait sur trois rencontres :

- La première rencontre sera consacrée à la présentation de la recherche, puis à l'approbation écrite du sujet à y participer (feuille de consentement - cf. Annexe VII.III, Tome II, pages 35-37) et enfin à l'investigation de son histoire de vie à travers l'entretien semi-directif.

- Au cours de la deuxième rencontre, nous ferons passer au sujet le test du Rorschach suivi du TAT.
- La troisième rencontre sera dédiée au test du dessin de la famille.

Nous avons volontairement déterminé l'ordre de passation des tests. L'entretien semi-directif est administré en premier car il permet d'établir un premier contact, de poser le cadre de la recherche et de diminuer certaines appréhensions et/ou résistances du sujet. L'objectif est d'instaurer un climat de confiance avec l'adolescent, afin qu'il se sente suffisamment à l'aise pour nous livrer son histoire. Lors du deuxième entretien, nous allons d'abord appliquer le Rorschach puis nous administrerons le TAT dans un second temps. Nous avons fait ce choix car le Rorschach (test abstrait) provoque des mouvements régressifs plus importants que le TAT (test concret). Ces mouvements vont avoir un impact sur la réalité objective : plus le sujet régresse, plus il perd contact avec le réel. De ce fait, le Rorschach induit une perte avec la réalité objective plus grande que le TAT qui sera donc administré en deuxième, pour que le sujet puisse progressivement renouer contact avec le réel. De surcroît, il convient de rappeler qu'à la fin de la passation de chaque outil, nous conservons un temps suffisamment conséquent afin de nous assurer que le sujet n'a pas été mis à mal. Ce temps sera plus conséquent pour le dernier test ; à savoir le dessin, car nous en profiterons pour également aménager la séparation.

Par ailleurs, si le sujet désire un retour sur ses tests, nous serons tout à fait disposés à lui proposer un entretien de restitution. Ce dernier permettra d'une part de répondre aux interrogations du sujet ; et d'autre part, de procéder à un état des lieux, concernant son vécu et ses ressentis à l'égard du protocole auquel il a été soumis.

Avant de passer à l'analyse des résultats, nous souhaitons insister sur plusieurs points fondamentaux que nous reprendrons également dans notre partie discussion méthodologique. Tout d'abord, il nous faut préciser que notre recherche répond aux principes éthiques et déontologiques relatives à la recherche. Dès lors, nous avons recueilli, lors de la première rencontre, le consentement libre et éclairé de chaque sujet participant, sur la base d'une feuille de consentement (cf. Annexe VII.III, Tome II, pages 35-37). De plus, toutes les données sont anonymisées, de sorte à garantir leur confidentialité. Enfin, conformément à ce qui a été annoncé dans la feuille de consentement ainsi qu'au Règlement Général sur la Protection des Données (RGPD), nous avons procédé à la destruction de tous les enregistrements audio après la retranscription des entretiens.

3. RESULTATS

3.1. ANALYSE CASUISTIQUE DES RESULTATS (CLINIQUE AU CAS PAR CAS)²⁶

Pour chaque cas clinique, nous avons homogénéisé la présentation des résultats en proposant d'abord les données cliniques, soit l'analyse et l'interprétation de l'entretien semi-directif de recherche. Puis, nous avons poursuivi par l'exposé des données projectives, à savoir le Rorschach, le TAT et le test du dessin de la famille. Au regard de la densité des résultats, nous avons réalisé à la fin de chaque cas des synthèses qui articulent les données cliniques et projectives.

3.1.1. Sujet 1 : Alexandre

3.1.1.1. Présentation anamnétique du sujet

Alexandre est un adolescent âgé de 19 ans lorsque nous le rencontrons. Il a arrêté le lycée en terminal Scientifique et il n'est plus inscrit dans un parcours scolaire. Actuellement, il est sans emploi. Il a un frère aîné avec qui la relation est plutôt conflictuelle, tout comme celle avec ses parents. Alexandre et son frère vivent encore tous les deux au domicile parental. Sa dernière relation amoureuse, marquée par un climat de violence, de peur et d'emprise, a duré quatre ans, avec un homme de 10 ans son aîné. Enfin, de nombreux événements traumatiques ont ponctué sa vie (agressions sexuelles subies et agies, suicides, conflits familiaux, violences scolaires), auxquels se sont ajoutés des comportements violents hétéro-agressifs (violences physiques, sexuelles,...) mais aussi auto-agressifs (scarification), des comportements addictifs, des comportements à risque (prostitution) et des tentatives de suicide par intoxications médicamenteuses.

3.1.1.2. Données cliniques : analyse et interprétation de l'entretien semi-directif de recherche

3.1.1.2.1. Clinique de la passation

Nous avons été mis en contact par le biais de sa psychologue. Alexandre a commencé son suivi psychothérapique, il y a quelques mois²⁷. D'après ses dires, il

²⁶ Rappelons que tous les noms propres et toutes les données qui auraient pu permettre d'identifier les sujets, ont été rigoureusement supprimés ou modifiés afin de conserver l'anonymat total des participants.

s'agit d'une démarche spontanée pour travailler certains pans de sa problématique. Nous lui proposons d'effectuer les entretiens, le matin, dans un endroit neutre, à savoir dans l'un des bureaux d'entretien, mis à disposition par la Maison de la Recherche. Alexandre s'est présenté à l'heure au rendez-vous. Il a accepté de participer à la recherche sans émettre la moindre inquiétude. Il s'est déjà prêté à cet exercice, ce qui semble lui procurer une certaine assurance. Il ne pose pas de questions après la présentation du protocole. Après lui avoir demandé son accord pour l'enregistrement de l'entretien, nous avons procédé à la signature de la feuille de consentement (cf. Annexe VIII.I, Tome II, pages 38-39).

Le contact s'est rapidement installé, de manière générale, nous n'avons relevé aucune difficulté, si ce n'est que l'entretien nous paraît quelques peu décousu et très dense. Nous devons faire de nombreux allers-retours dans notre grille d'entretien pour en explorer toutes les sous-rubriques, au point que nous en perdons parfois le fil. D'ailleurs, il nous semble qu'Alexandre nous égare aussi dans le cheminement de ces idées, ce qui nous a fait perdre plusieurs fois le fil du discours, et de notre réflexion. Outre cet aspect désorganisé, l'entretien est mené sans difficulté. Alexandre semble à l'aise dans la rencontre et se livre avec une facilité parfois déconcertante, toutes les sphères sont abordées, souvent sans retenues. Même les événements de vie les plus difficiles sont évoqués avec une certaine banalité, presque de manière désaffecté. Finalement, cet entretien qui, de prime abord, nous semblait aisément réalisé, va se révéler complexe de par les nombreux éléments et les difficultés soulevés (en atteste sa durée : environ trois heures). Aussi, il va nous inviter à penser plusieurs premières limites à notre travail et susciter plusieurs biais, notamment en ce qui concerne la désirabilité sociale du sujet et le désir du chercheur.

3.1.1.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif

Nous présentons ici la synthèse des résultats de l'entretien d'Alexandre, obtenue par l'analyse thématique catégorielle et la fiche bioscopique. Les tableaux de chacune de ces techniques ainsi que leurs modalités de construction ont été insérés dans le Tome II (cf. Annexe VIII.II à VIII.V, pages 40-98). Pour la fiche bioscopique, une synthèse des analyses cliniques sérielle et séquentielle est également présentée en annexe (cf. Annexe VIII.VI, Tome II, pages 99-100). Quant à la retranscription complète de l'entretien, elle est consultable dans le Tome III (cf. Annexe I.I, pages 5-79).

Le récit de son histoire

Un passé sous silence : non-dits, mensonges et secrets de famille

²⁷ Nous apprenons au cours de l'entretien qu'il a interrompu son suivi, de manière temporaire, selon ses dires.

Le récit de son histoire donne à voir d'emblée un milieu familial caractérisé par le secret, les non-dits et les mensonges. Dès le début de l'entretien, son discours révèle son aversion pour le mensonge, qu'il illustre notamment par le suicide de sa tante paternelle qui, selon ses dires, aurait joué un rôle dans l'apparition de ses problématiques actuelles : *« j'ai une tante qui s'était suicidé, j crois deux mois après ma naissance donc déjà je pense que ça aussi ça eu un impact sur moi »*. La description qu'il effectue de cet événement fait penser à un traumatisme transgénérationnel ; longtemps dissimulé par les membres de la famille paternelle, il nous explique que la révélation a récemment eu lieu, lors d'un repas de famille dans un contexte de tensions et de disputes. Avant cet aveu, il précise que le décès de sa tante était justifié par un cambriolage qui aurait mal tourné. Son discours autour de ce suicide *« tabou »* met en avant l'incompréhension familiale devant ce geste, dont la culpabilité semble exclusivement reposer sur la tante : *« mon père et mon autre tante disait que c'était sa faute, qu'elle avait qu'elle aurait dû parler »*. Alexandre apparaît très affecté, non pas par l'acte, mais par la dissimulation des faits. Il nous confie qu'il aurait pu comprendre, d'autant qu'il *« partageait ses ressentis »*. Il semble d'ailleurs s'identifier à sa tante, concernant le mal-être mais aussi l'incompréhension qu'il nourrit à l'égard de sa famille. Par ailleurs, l'exploration de son histoire transgénérationnelle laisse supposer qu'il ne s'agit pas du seul non-dit familial. Cette supposition s'appuie sur les dires d'Alexandre qui, faute d'éléments sur son histoire et ses origines, *« ne peux rien en dire, enfin je peux qu'imaginer mais je peux pas en parler quoi »*. Par conséquent, il semble s'être construit des scénarios fantasmatiques autour d'éventuels traumatismes pour remplir les blancs de son passé énigmatique. Plus précisément, il nous confie, à propos de l'histoire familiale maternelle *« ne pas connaître son passé »*, ce qui l'incite à conjecturer que ce silence permettrait de les protéger (son frère et lui) quant à des problématiques et souffrances passées : *« de ce que je sais, elle a énormément souffert dans son enfance [...] du coup elle nous protège »*. Du côté de l'histoire paternelle, il évoque également très peu d'éléments. Face à cette impossibilité d'accéder à ses histoires passées, Alexandre en vient à décréter que *« ce qui s'est passé avant ma [sa] naissance beh en fait ça n'existe pas »*. Pour autant, son discours met en avant le fait qu'il parvient tout de même à repérer les conséquences d'une transmission transgénérationnelle problématique : *« dans les familles, on récupère les problèmes de nos parents, qui ont récupéré les problèmes de leurs de leurs parents à eux, de leurs parents à eux, encore encore encore... »*. Au-delà de considérer les effets d'une transmission, ses propos viennent soulever la nécessité de les mettre en sens et de les transformer afin d'éviter une répétition traumatique familiale : *« parce que je trouve que on apprend des choses du passé. [...] si on se pose pas cinq minutes à penser à ce qui s'est passé, beh on peut pas apprendre ce qui s'est passé et le changer pour la prochaine fois »*. D'ailleurs, il précise que son adolescence l'a justement amené à convoquer davantage son histoire familiale pour connaître le récit de ses origines et de ses ancêtres : *« sauf que moi, je reviens tout le temps sur le passé et de plus en plus, enfin depuis que je suis... que j'ai sais pas genre douze treize ans »*. Cependant, ce retour aux sources n'apparaît pas envisageable pour Alexandre, dont les dires laissent entrevoir que ses parents ne semblent pas s'être prêter à l'investigation de leur histoire en ce

sens que « *dans ma [sa] famille, on a l'habitude de faire comme si le passé c'est le passé en fait et donc on le capte pas et on doit pas en parler* ». La tonalité de son discours laisse entendre que ces éléments vont accentuer l'abîme déjà existante entre sa famille et lui. Ainsi, dès les premiers temps de l'entretien, nous pouvons apercevoir qu'Alexandre décrit une histoire familiale (actuelle et transgénérationnelle), marquée par le secret, les non-dits et un vécu coloré par un sentiment de rejet et de trahison. Il convient alors d'approfondir l'environnement familial, duquel nous avons déjà pu entrevoir que découle un mal-aise. Il nous faut préciser qu'il s'agit exclusivement de l'environnement familial (et des modalités relationnelles) du côté du père. Selon Alexandre, l'entourage familial maternel est quasi inexistant (tout comme son passé), ce qu'il justifie par une distance physique et psychique : « *je suis pas très proche de de la famille de ma mère parce que comme ils étaient loin, on les voyait jamais [...] c'est comme si ça n'existait pas* ».

Mal-aise familial et mal-être subjectif

Autant le sujet paraît à son aise dans la rencontre et dans cette situation d'entretien, autant son discours reflète le mal-aise dans sa famille, une famille dans laquelle il se dit : « *pas à ma place, je me sentais mal à l'aise* ». Il précise avoir « *l'impression d'être un poids, un fardeau... auprès de ma famille* ». Alexandre fait de lui-même le lien entre son malaise familial, ses ressentiments, et le fait que sa naissance n'ait pas été désirée. La façon dont il présente cette découverte laisse supposer qu'elle retentit comme un traumatisme mais dont la révélation, par la mère, a enfin permis de lever le voile sur ce malaise existant depuis toujours : « *quand moi je l'ai su, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps parce qu'en fait je comprenais pourquoi en fait j'ai toujours ressenti ça... ce malaise, comme si j'étais en trop...* ». Son discours autour de cette naissance non désirée traduit une désorganisation de l'équilibre familial préexistant et surtout une accentuation de la vulnérabilité maternelle. D'ailleurs, il évoque une relation complexe avec sa mère, colorée par l'incompréhension, le ressentiment et l'indifférence. Il décrit sa figure maternelle comme énigmatique en ce qu'elle lui paraît opaque, distante, inaccessible voire inconnue : « *je la connais pas [...] je connais pas sa vie* », et comme défaillante de par son absence, son insécurité et sa fragilité : « *ma mère elle était pas sûr d'elle, elle était... je sais pas comment dire mais elle avait peur de tout, de mal faire avec ses enfants. Il y'avait trop d'angoisses* ». Telle qu'il l'a décrit, sa mère ne semble pas répondre à ses besoins fondamentaux et assurer ses fonctions de contenance et de protection ; en témoigne son discours concernant la réaction (ou plutôt la non-réaction) de cette dernière après la révélation de l'inceste commis par son frère sur sa personne : « *Ma mère, elle m'a juste dit un truc : « vous étiez enfant ! »*. De ses dires, nous comprenons que les faits ont été discrédités par la mère, le disqualifiant encore davantage dans sa subjectivité et ne permettant pas d'amorcer un processus de réparation (malgré la révélation). Face à cette figure maternelle carencée et négligente (au niveau affectif), Alexandre nous confie en venir à douter de son amour : « *je sais même pas si genre elle m'aime au fond* ». Pour autant, nous relevons tout de même à travers son discours qu'il s'identifie paradoxalement à elle : « *Ma mère je pense qu'elle me ressemble beaucoup, je*

pense qu'on... que j'ai pris beaucoup d'elles ». Cette identification pourrait s'interpréter comme une tentative de se rapprocher de sa mère mais aussi d'accepter son désintéret : « *Alors qu'avec ma mère, c'est impossible quoi, si on parle, elle va me juger. Elle va être comme moi [...] on a un problème commun* ».

Concernant la figure paternelle, son discours souligne un désintéret plus modéré, bien qu'il manifeste tout autant de l'incompréhension : « *je le comprends pas voilà, ouais. Je comprends pas trop comment comment il fonctionne, comment il agit ou comment il réfléchit* ». Selon ses dires, l'absence de liens justifierait les problèmes de communication : « *on parlait pas parce qu'on n'avait pas de lien* ». L'identification au père semble compromise par « *le fossé* » existant entre eux, même si le discours d'Alexandre laisse entrevoir des tentatives pour le réduire : « *mais au final ça m'a montré qu'en fait beh il a bien été jeune, ça a comme... comme réduit un peu le fossé qui avait entre nous* ». Néanmoins, les moments de partage apparaissent trop peu nombreux pour permettre la construction de liens solides et sécurisants.

Selon ses dires, ces difficultés relationnelles parents/enfant ne se retrouvent pas chez son frère aîné dont la naissance était « *voulue* », dit-il. Alexandre dresse alors le portrait d'un enfant désiré qui répond à tout point aux attentes parentales, contrairement à lui. Au-delà de cette comparaison (en sa défaveur), il exprime une souffrance liée à l'attitude différente des parents à leur égard : « *quand j'étais petit je me souviens que je voyais mon frère par exemple il allait sur le canapé avec mes parents, il leur faisait un câlin, moi je pouvais pas* ». Cette différence semble créée de la défiance entre les deux frères dont la relation apparaît basée sur l'ambivalence amour/haine : « *J pense que mon frère je l'ai jamais aimé enfin genre c'est pas je l'ai jamais aimé, j l'aime comme... comme ma famille* ». Cette ambivalence entraîne de la confusion chez Alexandre, confusion qui transparaît dans son discours : « *déjà l'image que j'ai de lui, elle est mauvaise* », « *je me compare toujours à mon frère et je le vois un peu comme un modèle* ». Alexandre nous confie, entre autres, que son frère refusait le contact physique avec lui alors qu'il lui infligera plus tard des sévices sexuels. Il ajoute qu'avant même la survenue de cet évènement, il n'y avait pas de complicité fraternelle, malgré leur orientation sexuelle commune (homosexuelle) qui aurait pu être un point de rencontre. Alexandre évoque la présence symbolique d'un mur pour matérialiser leur séparation « *avec mon frère y'a un mur* », une séparation qui englobe également ses parents : « *c'est comme-ci ils étaient les trois, mon père, mon frère et eux dans leur bulle et moi part* ». Il décrit alors une mise à l'écart et un isolement physique et psychique du groupe familial. Ainsi, l'analyse de son discours met en exergue un vécu de rejet et d'isolement, ce qui a, semble-t-il, entraîné des conséquences importantes sur sa construction subjective, allant jusqu'à créer un profond mal-être voire même une disqualification de son statut de sujet. En effet, sa naissance non désirée, associée à un vécu de rejet ne semblent pas avoir permis l'édification d'assises narcissiques suffisamment solides. De même que ses relations objectales primaires ne semblent pas avoir favorisé l'intériorisation de repères internes efficaces et stables pour une construction identitaire assurée. Autrement dit, Alexandre semble présenter une discontinuité dans son sentiment d'existence et d'identité, en lien avec un défaut d'intériorité, comme en atteste ses propos : « *on a*

tous un trou à l'intérieur de nous qu'on essaye de remplir au plus. Et je pense que moi le trou que j'ai et beh ils le remplissaient pas assez et j'avais toujours ce manque ». Aussi, nous pouvons repérer, à travers ses dires, une mise en lien entre ses problématiques actuelles et la défaillance parentale : « *ils auraient dû être là [...] si vous avez parlé un peu, si vous avez cherché à vous mettre à ma place, [...] Moi, je serais peut-être pas comme ça. J'aurais peut-être pas tous les troubles que j'ai, je vivrai peut-être pas comme ça. Je ressentirai pas tout ce que je ressens, tout le temps, les angoisses, la peur...* ». Pour Alexandre, les faillites de son environnement primaire au cours de sa prime enfance semblent avoir engendré des angoisses majeures, mettant à mal son intégrité psychique. Sans pour autant être causaliste, ce cas illustre bien comment un mal-aise familial peut induire un mal-être subjectif.

D'ailleurs, ce mal-être subjectif ne se réduit pas à la sphère familiale mais va également s'exprimer dans d'autres sphères. Tout d'abord, dans le milieu scolaire, où Alexandre relate des difficultés d'intégration, interrogeant son adaptation au système classique : « *j'essayais vraiment de bosser donc y'avait des contrôles où je révisais au taquet [...] et je me tapais la pire note* ». A ces difficultés, s'ajoute l'incompréhension des professeurs et une violence des autres élèves à son encontre. Selon ses dires, il est victime de harcèlements, d'insultes, de bagarres : « *je me suis fait frapper dès tout petit [...] j'ai été humilié, frappé par des enfants, critiqué, insulté, ignoré* ». En cela, l'école n'apparaît pas comme un lieu de ressources mais comme un lieu de souffrances dans lequel se répètent des sentiments d'incompréhension, de rejet, de mal-être ainsi qu'un vécu de passivité. Ces difficultés d'intégration et de socialisation semblent se poursuivre au lycée : « *je disais rien et j'm'en prenais plein la gueule* ». Néanmoins, dans le fil de son histoire, il nous fait part d'une relation amicale privilégiée : sa « *meilleure amie* » qu'il a d'abord longuement attaqué et insulté, probablement pour s'assurer de sa résistance et de sa constance. Il la présente comme un « *un pilier* », qui pourtant, selon lui, ne suffisait pas à contrer les souffrances et les difficultés vécues dans toutes les autres sphères (et contaminant alors la sphère scolaire). Il explique que l'annonce d'un déménagement (changement de lycée et redoublement) introduit pour lui la perspective de « *recommencer une toute nouvelle vie* ». Il se décrit alors comme très apprécié voire admiré par ses camarades : « *je suis passé de la vieille merde dans mon ancien lycée, de la vieille merde que personne ne captait [...] à X où on m'a appelé Dieu* ». Ces événements semblent participer d'une renarcissisation et nourrissent un besoin latent de toute-puissance ainsi que de contrôle de l'autre. Toutefois, ce mieux-être apparaît temporaire comme en témoigne ses dires : « *quand j'étais à mon nouveau lycée aux X, j'ai été bien pendant un an, après beh je suis reparti dans mes mauvaises phases* ». Nous repérons dans son discours un désinvestissement progressif de sa scolarité jusqu'à un abandon total, quelques semaines avant de passer son baccalauréat scientifique : « *j'avais plein de choses en tête en fait qui m'empêchaient de me concentrer* ».

Ces difficultés se rencontrent également dans la sphère conjugale. Son discours expose un engagement précoce dans une vie de couple (17 ans), ce qui aurait pu être un support étayant dans une histoire ponctuée par les événements traumatiques. Cependant, les fonctions potentiellement contenantes du couple sont rapidement mises en échec. Les dires d'Alexandre mettent effectivement en évidence

une dissymétrie dans la dynamique conjugale et les places de chacun, s'articulant autour d'une dialectique dominant/dominé : « *comme il avait dix ans de plus que moi, et beh des fois je lui disais beh non mais moi j'aime pas et il disait : si t'aimes !* ». Ses dires reflètent le maintien dans une position de passivité, mêlant emprise et soumission : « *il avait tout le temps une emprise qui me pesait et dès que je faisais quelque chose qui allait pas dans son sens, beh je m'en prenais plein la gueule ou quoi donc j'faisais plus rien* ». Son discours autour de cette relation fait également état de la répétition d'un sentiment de rejet : « *donc en fait c'était un rejet et genre je sais pas comment dire... encore encore un autre en fait. Et si j'me sens trop rejeté...* ». Qui plus est, cette relation conjugale apparaît, selon Alexandre, comme un lieu propice aux mensonges, à la manipulation et à la trahison. Finalement, la dynamique conjugale, instaurée par les deux partenaires, semble participer d'une nouvelle disqualification subjective pour Alexandre, qui nous confie, sous forme de dénégation, se sentir encore comme un objet : « *Mais du coup il y avait aussi plein de problème comme quoi je me sentais... comment on dit ? Pas objet mais...* ». La répétition d'une relation insatisfaisante - accentuant un sentiment de rejet et un vécu de passivité - semble, par la même, intensifier ses angoisses d'anéantissement et de passivation, de sorte qu'elles deviennent intolérables. Dès lors, l'espace conjugal va devenir un terrain où se manifestent différents types de violences à la fois agies et subies par les deux protagonistes, et auxquelles s'ajoutent une consommation de substances psychoactives pour Alexandre.

Répétition traumatique polymorphique ?

En plus d'un mal être subjectif, consécutif à un vécu de rejet et de passivité, le récit de son histoire souligne la survenue de nombreux événements traumatiques, fragilisant encore davantage son organisation précaire. Ces derniers semblent répondre d'une répétition polymorphique nous autorisant à émettre l'hypothèse d'une répétition sérielle victimale (sous différentes formes et en différents lieux). Cette répétition se déploie principalement à travers une mise en série d'actes suicidaires au sein de sa famille (suicide ou tentative) ainsi qu'au travers d'une répétition d'agressions sexuelles subies.

S'agissant de la mise en série d'actes suicidaires, les dires d'Alexandre révèlent que le premier suicide identifié est celui de sa tante paternelle. D'après son discours, ce type d'acte aurait ensuite été répété par plusieurs membres de la famille mais il nous explique n'avoir que très peu d'éléments à nous livrer sur ces faits, semblant encore relever du non-dit familial. Pour exemple, il nous confie que sa mère aurait commis une tentative de suicide mais le contexte et les circonstances demeurent flous. Il associe tout de même cet événement à la récente révélation de sa bisexualité (ainsi qu'à celle de l'homosexualité de son frère), survenue une semaine avant. Du fait de la temporalité rapprochée entre les deux événements, il nous dit être possiblement responsable du passage à l'acte de sa mère. Pour autant, nous ne décelons aucune culpabilité dans son discours (ni aucun autre affect ou sentiment). Le peu de discours et l'absence de ressentis autour de cet événement nous amène à supposer la mise en œuvre d'un mécanisme d'isolation. Au cours de l'entretien, il évoque égale-

ment, de manière très succincte, le suicide de son oncle par alliance, sans livrer davantage d'éléments. En définitive, les seules informations significatives recueillies autour des mises en acte suicidaires sont celles commises par Alexandre lui-même. Bien qu'elles s'inscrivent tout autant dans cette mise en série d'actes suicidaires familiale, il nous a semblé plus pertinent de les détailler lorsque nous aborderons ses manifestations auto-agressives.

Concernant les agressions sexuelles subies, Alexandre commence par relater des faits de viol (vécus à douze ans), avant de revenir sur les agressions sexuelles commises par son frère aîné, quelques années auparavant. Ces événements mettent en avant une répétition de situation de passivité, dont il convient d'en citer quelques exemples. Concernant les agressions sexuelles perpétrées par son frère, Alexandre nous indique qu'elles surviennent dans des contextes de marchandage au cours desquels il nous confie (au moyen d'un mécanisme de dénégation) s'être senti manipulé : « *quand j'étais jeune, très jeune, mon frère me me pas me manipuler, mais en gros, si je voulais avoir quelque chose ou par exemple imaginons je voulais avoir l'ordinateur, Beh, je devais lui tailler une pipe* ». Ces fellations imposées instrumentalisent davantage Alexandre qui nous dit se vivre comme un simple objet au service des satisfactions sexuelles de son frère : « *je pense que ça déjà, ça m'a anéanti parce que je me suis dit que même mon frère, il me voyait que comme un objet* ». Alexandre semble d'autant plus dévasté et détruit que ces actes aient été commis par son frère. A ce propos, il précise que « *c'est compliqué quand c'est un proche, en plus de la famille* », ce qui laisse sous-entendre qu'il est complexe de dénoncer un membre de la famille. Pour autant, ses propos démontrent qu'il paraît avisé quant à l'attribution de la responsabilité et la dénomination des faits : « *C'est de sa faute. Je le perçois comme une agression sexuelle* ». Ainsi, cette objectalisation par son frère constitue une nouvelle situation de passivité menaçante pour son intégrité psychique, d'autant qu'il n'y a eu - au moment des faits - aucune révélation, ni même de découverte par l'entourage. En ce qui concerne les faits de viol, Alexandre explique avoir rencontré un homme (âgé de 28 ans) sur un site homosexuel afin de répondre à des questionnements autour de son orientation sexuelle. Après quelques discussions, il précise que le viol est survenu brutalement, au point qu'il décrit un épisode de dépersonnalisation. Pourtant, son discours est explicite quant à l'attribution de la responsabilité : « *donc je sais que c'est ma faute. Enfin, je sais pas comment dire mais je suis responsable* ». L'adolescent se vit complice de ces viols répétés, ce qui nous autorise à penser que le traumatisme est vécu en position active. De plus, ses propos suggèrent que cet acte lui aurait fourni de nouvelles perspectives pour progresser dans l'intensité de ses souffrances auto-infligées : « *Et de ce viol là, il s'est enclenché tellement de choses en plus que j'ai fait, moi, de mon progrès pour me faire mal* ». En définitive, responsabilité, culpabilité, désir de souffrir et auto-punition semblent être les principales caractéristiques rapportées par Alexandre pour décrire son vécu quant aux viols subis. Dès lors, nous nous sommes demandées si ces derniers ne participaient-ils pas à satisfaire un besoin masochiste de punition chez l'adolescent ?

En outre, ces sentiments de culpabilité et de responsabilité empêchent toute procédure de dénonciation voire même de révélation : « *Ça je l'ai jamais dit. Ah, je l'ai*

dit bien après, même moi je le disais enfin, même moi j'avais pas conscience. Pour moi c'était pas un viol ». Dans la mesure où, pour le sujet, la mise en danger était sciemment recherchée et les conséquences projetées, la conscientisation du viol et de sa gravité n'ont pu advenir que dans un second temps. Ces événements traumatiques, extrêmement douloureux mais vécus dans le silence, vont l'amener à reconsidérer ses manifestations auto-agressives. En effet, nous verrons qu'il va désormais privilégier une pratique sexuelle déviante (par sa fréquence notamment) aux scarifications, tout aussi douloureuse mais plus facilement dissimulable.

Ainsi, la répétition d'événements traumatiques, pour ainsi dire analogiques, pose l'hypothèse d'une répétition polymorphique qui refléterait le déplacement de conflictualités psychiques ; inscrivant Alexandre dans la répétition d'une position victimale, repérable dans différents espaces : transgénérationnel, familial, scolaire, sexuel, affectif/sentimental. Nous allons voir qu'il semble alors recourir à plusieurs mécanismes/processus défensifs pour tenter de s'en dégager.

Le récit de ses manifestations agies (contre soi ou contre l'autre)

Le récit de son histoire laissait déjà entrevoir le recours à des défenses de sauvegarde du Moi en lien avec des angoisses massives et un vécu traumatique non élaborés, l'inscrivant de manière répétée dans une position victimale, et plus encore, le ramenant inlassablement à un statut d'objet passif. Parmi ces défenses, nous avons déjà pu repérer certains mécanismes (isolation, dénégation, dépersonnalisation) auxquels vont s'ajouter d'autres, plus efficaces mais aussi plus régressifs, afin de protéger le Moi. Ces mécanismes se traduisent par des manifestations cliniques agies contre soi ou contre l'autre, selon les besoins du Moi et l'intensité de l'angoisse. Ces manifestations agies marquent le début de l'alternance du rapport victimant/victimé puisqu'Alexandre va commencer à renverser son rapport aux traumatismes et son vécu de passivité. Dans un premier temps, nous allons considérer toutes les manifestations auto-agressives relatées par Alexandre, incluant l'ensemble des mises en danger de soi. Puis dans un deuxième temps (ce qui fera l'objet de la deuxième sous-partie), nous envisagerons les manifestations hétéro-agressives.

A corps perdu

Les premières manifestations relatées par Alexandre sont les automutilations de type scarifications qu'il présente comme un moyen d'évacuer les tensions : *« j pense que ce que je faisais quand ça m'arrivait et que je sentais que je... que je j'en pouvais plus, je me taillais en fait et ça me faisais... pppff redescendre ! »*. De par leur capacité à apaiser les tensions internes, les automutilations auraient une fonction semblable à celle des procédés auto-calmants. D'après ses dires, elles semblent effectivement intervenir pour décharger une tension intrapsychique liée à des angoisses d'anéantissement (en permettant une réaffirmation du sentiment de soi et d'existence) et de passivation (par une tentative de reprise de contrôle, dans un mouvement masochiste, des souffrances infligées). Elles semblent aussi constituer un moyen d'éviter d'orienter sa

violence sur les autres : « moi j'ai essayé vraiment de beh de pas être violent envers les autres, beh du coup c'était moi donc je me suis déjà taillé la gorge, je me suis déjà euh taillé encore plus les bras ». Par ailleurs, le recours à cette pratique semble s'accroître à l'adolescence, ce qui pourrait s'interpréter comme une modalité de traitement d'un magma pulsionnel (De Luca, 2012). Cependant, les scarifications seront abandonnées au profit de pratiques prostitutionnelles, tout aussi destructrices mais qui ne laissant pas de traces visibles : « Moi ça me fait mal mais personne ne le voit alors que les scarifications ça se voit donc à partir de ce moment-là je me suis tout simplement dit que au lieu de me scarifier beh j'allais coucher avec des gens. Et au final, ça a marché. Ça m'a bien détruit ». Cette répétition de manifestations impliquant une mise en danger (voire destructivité) de soi interroge l'hypothèse d'une inscription dans une position victimale masochique. De plus, à travers cette marchandisation du corps, le corps-sujet devient corps-objet, ce qui renforce un sentiment déjà bien ancrée d'objectalisation et d'instrumentalisation. Ces deux pratiques ne semblent cependant pas suffire face à l'intensification de ses angoisses. Selon ses dires, la mise en acte suicidaire intervient dans un contexte sub-dépressif, traduisant une situation d'impasse psychique face aux événements de vie traumatiques et à un vécu douloureux de rejet. Dans ce contexte, il explique avoir commis, à l'âge de quinze ans, sa première tentative de suicide par intoxication médicamenteuse, qu'il décrit avec un certain détachement et une facilité déroutante. Il énumère d'autres tentatives préexistantes à celle-ci mais ces dernières semblent davantage relever d'idées/ruminations suicidaires. Suite à son séjour en hôpital psychiatrique, associé à l'annonce d'un déménagement futur, il exprime une dynamique de changement dont il dit se saisir pour révéler son orientation sexuelle : « je ressortais de l'hôpital, donc c'était ma nouvelle vie que j'entamais [...] je lui dit : bon écoute maman, je crois que je suis bi ». De ce qu'il peut en dire, cette révélation retentit comme une tentative de réaffirmation de soi et de son identité, participant à un mieux-être. Néanmoins, les événements qu'ils livrent en suivant attestent de l'apparition de nouvelles tensions (internes et/ou externes), marquant le retour de sa conflictualisation psychique (non résolue) et des angoisses associées. Pour y faire face, il reconnaît avoir recours, cette fois-ci, à une substance psychoactive : l'alcool, avec une consommation d'abord principalement le soir « pour dormir, pour calmer ma tête et pour pas penser » puis journalière « ça m'arrivait de boire même entre les cours ». Il ajoute que plus les angoisses et les tensions s'intensifient, plus il devait augmenter sa consommation voire rechercher de nouveaux produits (plus forts), en vue de retrouver les effets apaisants et sédatifs des premières prises. Il illustre notamment ses propos en prenant pour exemple, la survenue de sa consommation importante de cannabis dans un contexte d'impasse conjugale.

Ainsi, cette mise en série d'actes d'automutilations (scarification), de prostitution, suicidaires, alcooliques et toxicomaniaques, pouvant relever d'un mécanisme défensif de retournement sur la personne propre, comporte plusieurs fonctions attestant d'un besoin de revendiquer son existence, de pallier un défaut d'intériorité, de chercher à s'étayer mais aussi de reprendre un contrôle sur soi. Plus précisément, nous avons pu constater qu'elles permettent à Alexandre de lutter contre une an-

goisse d'anéantissement. En effet, la mise en danger répétée semble lui procurer paradoxalement le sentiment d'être bien vivant. Ces pratiques interviendraient donc comme une réassurance face aux doutes qui l'assaillent quant à son sentiment d'existence (Le Breton, 2008). De plus, à travers ces actes, s'opère un changement d'objet, c'est-à-dire que les souffrances ne sont plus infligées par un autre mais par le sujet lui-même (déplacement sujet étranger/sujet). En revanche, le but (passif) reste inchangé. Ainsi, le sujet continue à subir et s'inscrire dans un vécu de passivité mais il tente de l'accepter (voire de l'intérioriser) en s'infligeant - dans un mouvement masochiste - ses propres souffrances. La répétition de conduites masochiques assure, par ailleurs, une sécurité pour le Moi et permet alors de soutenir une identité menacée (Vavassori & Harrati, 2015). Aussi, cette solution peut sembler paradoxale car pour s'affranchir d'une position victimale, le sujet va justement tenter de se l'approprier/intégrer. Néanmoins, il retrouve tout de même un certain contrôle en ce sens qu'il est désormais décisionnaire des souffrances subies. Par conséquent, la finalité de ce premier mécanisme défensif n'est pas de détruire l'autre mais de rechercher « un semblant » de pouvoir, de maîtrise afin d'apaiser l'angoisse de passivation. Néanmoins, cet aménagement défensif régressif (cf. stade anal tardif) ne va pas s'avérer suffisamment efficace lors de nouvelles menaces internes (en lien avec les bouleversements de l'adolescence) et externes (relative à l'environnement : agressions sexuelles, emprise conjugale,...) : « *de base cette violence j'arrivais à le contenir ou à la diriger contre moi mais là c'était plus possible* ».

Vers un corps-à-corps

Le récit de ses mises en acte illustre la présence de nombreuses manifestations violentes, intervenant dans des contextes où l'angoisse semble avoir atteint son paroxysme, mettant alors en échec les précédents mécanismes défensifs. Ces dernières se traduisent notamment par des actes de violences sexuelles. Plus précisément, Alexandre nous dévoile sa première inscription en tant qu'auteur, à l'âge de douze ans, dans un contexte d'agression sexuelle incestueuse, imposée à sa cousine (âgée de sept, huit ans), dans le cadre d'un jeu : « *je crois que du coup on avait lancé un jeu de la bouteille juste à deux* ». L'acte commis est identique à celui imposé par son frère, à savoir une fellation, ce qui pourrait signaler une prise de position active par identification à l'agresseur (son frère). Toutefois, son discours est centré sur une banalisation des faits, en comparaison à ceux subis par son frère. Il précise qu'il s'agit d'une agression isolée, perpétrée à des fins de « vengeance » et de « curiosité » : « *je me suis vengé parce que je l'ai fait, j'ai pas fait de la même chose, mais j'ai fait enfin si j'ai fait la même chose à ma cousine, à ma toute petite cousine [...] comme j'ai dû tailler une pipe à mon frère* ». Malgré cette banalisation, il semble tout de même se reconnaître auteur en ce sens qu'il verbalise des sentiments de culpabilité et exprime des regrets autour de l'acte : « *je l'ai fait qu'une fois et je l'ai regretté l'instant T parce qu'en fait je me suis dit que c'était pas parce que les gens me traitaient comme ça que je devais être une vieille merde avec tous les autres* ». D'ailleurs, ces propos nous autorisent à penser qu'il parvient à se représenter le retournement actif/passif causé par son acte (impliquant alors un changement de po-

sition victime/auteur) : « être mauvais moi, me transformer moi, devenir mauvais à cause des actes des autres, ça m'a ça m'a... bloqué ». Enfin, la sommation effectuée à la fin de l'acte témoigne également de sa prise de conscience quant à la gravité des faits ainsi que des conséquences qui pourraient en découler : « je l'ai sorti et je lui ai dit : « n'en parle à personne », pour me protéger, moi ».

Alexandre ne mentionne pas d'autres agressions sexuelles. En revanche, il nous livre plusieurs épisodes de violences physiques extrêmes, l'inscrivant cette fois, dans la répétition d'une position d'auteur. Cette violence se manifeste d'abord dans la sphère conjugale puis dans la sphère familiale. D'après les dires d'Alexandre, son couple apparaît comme le déclencheur/catalyseur de ses violences : « je n'avais jamais été violent envers les autres avant d'être sorti avec cette personne [...] ce qui me faisait dire que c'est lui qui déclenchait cette violence en moi ». Avant cette relation conjugale, ses stratégies mises en place semblaient suffisamment contenantes pour éviter le débordement pulsionnel sur l'autre : « je me contrôlais toujours et j'arrivais toujours à mettre mes écouteurs, me mettre dans ma bulle, m'enfuir et m'occuper de ce que j'avais à faire pour pas vriller ». Mais elles se sont révélées vaines face à son partenaire qui, bien loin de contenir l'excitation pulsionnelle, semble l'avoir attisé. Il décrit alors des épisodes de violence au cours desquels il revêt une position d'auteur. La façon dont il décrit ce retournement des positions suppose la présence d'un mécanisme de renversement dans son contraire : « C'est ça, c'est comme si en fait, on était victime et que plus le temps passe et en fait, en grandissant on devient l'attaquant et le fait d'être devenir le... le monstre ». Leur dynamique relationnelle repose donc sur la destructivité et la décharge via la manifestation d'atteintes physiques (principalement Alexandre) et psychiques (essentiellement son partenaire). Les premières conditions de vie conjugale mêlent donc différents types de violences soulignant, pour Alexandre, l'achoppement des « tentatives conjugales de réparation/symbolisation du vécu traumatique » des partenaires » (Garcia, 2009). Par ailleurs, nous avons repéré que qu'il décrit ses mises en acte violentes dans des contextes de menace d'existence majeure. En d'autres termes, son acte viendrait en place d'une angoisse massive d'anéantissement inélaborable, le contraignant alors à détruire l'autre pour assurer sa continuité (Kestemberg, 1986). L'urgence de calmer face au débordement pulsionnel (qui pouvait notamment se résoudre par un mécanisme de retournement sur la personne propre) s'est ici transformée en urgence à exister, et non en haine ou en plaisir sadique de détruire l'autre (De Mijolla-Mellor, 2004) : « moi j'en pouvais plus ! Et j'étais à bout et du coup je sais que ça m'est déjà arrivé de... de lui sauter dessus, de... j'ai juste des petits flash-back où je prenais sa tête où je l'éclatais au sol mais mais je voulais pas lui faire mal ». Ces scènes semblent d'une telle violence que le sujet lui-même a recours à un mécanisme d'hallucination négative « quand je frappais mon ex., je suis plus là ». Sa perception est activement effacée, ce qui fait apparaître une lacune dans la réalité ou une impression plus vague d'irréalité (F. Duparc, 2002) : « quand moi je revois ces scènes, je... quand... je sais pas comment dire mais il y aurait pu avoir un caillou, j'aurais pu... le tuer quoi et ça me fait peur. Même moi j'en ai peur parce que... j'ai que des flash-back donc je sais pas trop ce qui s'est passé ».

Peu avant la rupture conjugale, Alexandre relate deux manifestations soutenues par des mécanismes distincts (retournement sur personne propre et renversement de la passivité vers l'activité). Si chacune de ces manifestations surviennent en dehors de la sphère conjugale, elles sont tout de même précipitées par des violentes disputes avec son compagnon. De surcroît, elles semblent répondre à des exigences différentes du fait d'une prédominance de l'angoisse de passivation pour l'une, et d'une angoisse d'anéantissement pour l'autre.

Pour la première manifestation, il est question d'une nouvelle tentative de suicide, suite à une dispute avec son partenaire lors d'une soirée. Son récit illustre une tentative désespérée de reprendre un contrôle face à une angoisse massive de passivation : « *C'est ça qui me gênait, c'est que j'avais plus le choix* ». Sa tentative de se jeter d'un pont est cependant avortée par sa cousine qu'il a préalablement contactée par téléphone pour lui faire part de son projet funeste. Cette démarche interroge néanmoins ses intentions sous-jacentes (suicide ou appel au secours ?). Peu de temps après cette tentative échouée, il nous expose une autre dispute avec son compagnon, sur fond de mensonges et de trahisons : « *il m'a dit qu'il rentrait. Et du coup qu'il voulait parler...* » A travers ses dires, nous supposons que se profilait une perspective de séparation, ce qui semblait alors menacer son existence de par le vide que générerait la perte de cet objet. Les deux partenaires étaient dans une soirée différente, Alexandre nous confie avoir voulu le retrouver pour « *le mettre dos au mur* ». Mais dans l'impossibilité de conduire suite à une consommation d'alcool, ses parents sont finalement venus le récupérer pour le ramener à leur domicile : « *ça a dû partir sur des choses du passé qui étaient liées à eux et du coup ça a créé un lien et du coup là, beh ça a tapé, ça a fighté entre mon père et moi* ». Il décrit une scène d'une grande violence entre son père et lui, au cours de laquelle son frère viendra prendre part en tentant de défendre leur père. Il précise que jusque-là sa famille avait été épargnée par ce type de violence (uniquement témoin de ses passages à l'acte auto-agressifs). Cette scène de violence familiale s'inscrit dans la continuité d'une impasse conjugale qui semble avoir ravivé des angoisses massives d'anéantissement, pour laquelle Alexandre a répondu par une violence de même intensité, en recourant à l'agir violent. L'angoisse était si intense qu'il n'est pas parvenu à la contenir dans la sphère conjugale. Par ailleurs, ce débordement dans la sphère familiale semble également avoir été l'occasion de « *règlement de compte familial* » puisqu'Alexandre a révélé les agressions sexuelles commises par son frère à son égard. Ce déplacement d'une position de victime vers une position d'auteur - assuré par un mécanisme de renversement dans son contraire - semble, par la même, avoir permis de renverser son rapport aux traumatismes.

A ce stade de notre analyse clinique, nous pouvons remarquer la diversité des manifestations agies par le sujet, sous-tendues par des mécanismes variés, afin de réduire la tension interne et préserver l'équilibre psychique. C'est ainsi que, confronté à des menaces qui exacerbent ses angoisses de passivation et d'anéantissement, Alexandre s'inscrit progressivement dans une répétition d'agressions d'abord sexuelles (sa petite cousine) puis physiques (violence à l'égard de son compagnon, son père, son frère), dans laquelle il se saisit d'une position active en devenant lui-

même agresseur. Dans chacune de ces situations, la menace d'existence est telle qu'Alexandre ne semble avoir d'autre choix que de détruire l'objet. Les enjeux psychiques sont ici d'ordre narcissique : l'objet menace le Moi donc la psyché instaure un procédé contrôlant (ou détruisant) l'objet, selon une logique, semblable à celle de la violence fondamentale (Bergeret, 1984).

Conclusion

L'analyse du cas d'Alexandre se décline en deux parties permettant de relever les éléments significatifs de son discours autour de son histoire puis de ses manifestations violentes agies. Concernant le récit de son histoire, Alexandre se présente comme prisonnier d'un passé et d'une histoire traumatiques, ce qui semble le privé d'un statut de sujet. De nombreux événements ponctuent effectivement sa naissance, son enfance, son adolescence mais aussi les passés de ses parents : suicides, tentatives de suicide, violences, négligence, agressions sexuelles. En lien avec cette répétition d'événements traumatiques, son récit met en exergue une alternance entre un sentiment de passivité, de vide et de rejet au point qu'il se vivrait instrumentalisé et objectalisé. Ces sentiments seraient éprouvés comme des angoisses d'anéantissement et de passivation, menaçant son intégrité psychique.

Quant au récit de ses manifestations violentes, ces dernières traduiraient la non-élaboration d'une conflictualisation passée auxquelles viennent s'ajouter des événements traumatiques actuels, inscrivant Alexandre dans la répétition et l'alternance des positions victime/auteur. C'est pourquoi il semble se percevoir et se vivre tantôt victimé, tantôt victimant, selon différents temps et espaces de son histoire. L'alternance des positions victimant/victimé ainsi que la diversité des manifestations et des affects chez Alexandre seraient alors sous-tendus par un rapport victimant/victimé. Cette alternance semble, par ailleurs, s'étayer sur des mécanismes de retournement sur la personne propre et de renversement dans son contraire, induisant alors également une alternance entre des manifestations dirigées contre soi ou contre l'autre. Ces dernières semblent s'alterner en fonction des besoins du Moi, c'est-à-dire selon s'il s'agit d'une urgence de calmance (répond d'un retournement masochiste) ou d'existence (reposant sur une logique de violence fondamentale). Pour autant, ces deux types de manifestations relèveraient ici d'une dynamique psychique sur le mode du retournement actif/passif (et non pas d'une alternance destruction/réparation). A ce propos, plusieurs indices cliniques, aperçus en filigrane, rappellent les indicateurs caractéristiques de ce processus-acte. En effet, la problématique d'Alexandre s'inscrirait dans le registre de la toute-puissance narcissique dont l'enjeu est justement de mettre au défi son narcissisme fragile dans un mouvement d'abord masochiste puis actif. D'ailleurs, à travers le récit de ses manifestations, nous pouvons entrevoir que sa quête reposerait sur une nécessité de retrouver un contrôle sur soi mais aussi sur l'autre (cousine, ex-partenaire, frère et père). Enfin, ses mises en acte répétées auraient pour fonction de protéger la psyché contre des angoisses de passivation mais aussi d'anéantissement (comme en atteste cette crainte de ne plus exister). Ainsi, nous repérons dans ce cas les propriétés de la fonctionna-

lité du processus-acte sériel de retournement actif/passif, au point qu'il pourrait en constituer le cas paradigmatique. Ce constat a soulevé une interrogation concernant notre désir de chercheur, que nous ne manquerons pas de reprendre dans notre discussion. De plus, il nous rappelle d'être mesuré dans nos interprétations et d'analyser sans nous laisser happer (voire aveugler) par nos objectifs de recherche.

S'agissant de notre problématique, l'investissement de ce processus-acte témoignerait de l'actualisation d'une position victimale (en vue d'échapper à des angoisses archaïques de passivation liées à des traumatismes transgénérationnels et actuels) mais aussi d'une remise au-devant de la scène des traces transgénérationnelles non élaborées. Convoquées, également par le processus adolescent, ces dernières ont, semble-t-il, commencé à être mises au travail par Alexandre, notamment par le biais d'une psychothérapie. Ce dernier a repéré certaines failles de son histoire et de sa problématique, qu'il est d'ailleurs désormais en mesure de verbaliser et de mettre en lien, notamment concernant les événements subis et les manifestations agies. Toutefois, il a récemment interrompu son suivi psychologique car il se dit « *pas encore prêt* » à « *sortir* » définitivement de son fonctionnement actuel, certes fragile, mais qui lui assure tout de même un équilibre psychique. De plus, bien que coûteux, il semble trouver une forme de satisfaction substitutive dans ce fonctionnement masochiste : « *j'aime cette sensation de mal-être parce que je suis habitué déjà à ça [...] comme je dis, j'y trouve encore un plaisir* ». Le chemin est encore long pour tendre du « *vide au plein* », comme le formule Alexandre pour conclure l'entretien.

3.1.1.3. Données projectives

3.1.1.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach

Nous avons fait le choix d'insérer nos analyses intégrales dans le Tome Annexes et d'en présenter ici une synthèse globale articulant les données quantitatives et qualitatives. Toutefois, il est important de s'y référer pour pouvoir saisir les données dans leur complétude, d'autant que certains éléments n'ont assurément pas pu être reconsidérés dans cet abrégé. La dynamique de la passation, les processus de pensée, le narcissisme et la construction de l'identité, les représentations de relations, les affects et les angoisses ainsi que les modalités de l'organisation défensive, constituent la trame pour laquelle nous avons opté afin d'établir cette synthèse. Toutes les autres données relatives au test du Rorschach d'Alexandre (codage du texte et cotation, psychogramme, analyse quantitative et analyse qualitative planche par planche) sont présentées en annexe (cf. Tome II, Annexe VIII.VII à VIII.X, pages 101-140). La retranscription de l'intégralité des réponses est, quant à elle, insérée dans le Tome III (cf. Annexe I.II, Tome III, pages 80-87).

Dynamique de la passation

Clinique de la passation

Alexandre se présente à l'heure au lieu de rendez-vous fixé pour la passation des épreuves projectives (Rorschach et TAT). Il apparaît très détendu et ne manifeste aucune inquiétude vis-à-vis de ces tests. Nous lui rappelons le déroulé de cette deuxième rencontre, et après l'énoncé de la consigne du Rorschach, nous commençons la passation. Au regard de la richesse des informations obtenues pour l'entretien clinique, nous nous attendions à ce que le sujet soit très prolixe pour le test du rorschach. Nos attentes se sont confirmées dès les premières planches. Alexandre fournit beaucoup de réponses qu'il détaille considérablement, de sorte qu'elles apparaissent parfois inadéquates. Il semble parfois évoquer sans retenue toutes les idées lui traversant l'esprit, ce qui n'offre pas nécessairement un lien avec les stimuli de la planche. D'ailleurs, il nous est souvent difficile de comprendre l'origine de la perception qui a induit sa réponse. Nous supposons que cet excès de précision est lié à son désir de satisfaire notre désir de chercheur et de soutenir notre projet de recherche, comme en témoigne son intervention à la fin de la planche IV : « *j'essaye de voir le plus de choses, pour vous aider le plus possible* ». Cette intervention questionne une fois encore l'existence d'un biais de désirabilité sociale que nous avons décidé d'approfondir lors de l'analyse des effets transféro-contre-transférentiels.

Enfin, la passation a duré 45 minutes pour un total de 51 réponses. Plusieurs phénomènes particuliers non verbaux (rires, soupirs,...) ont été relevés et ont permis d'appuyer nos analyses quantitative et qualitative. Après la passation, nous nous sommes assurées que les mouvements régressifs suscités par le test n'avaient pas mis à mal Alexandre. Ce dernier nous a affirmé que tout allait bien, nous avons alors effectué une pause avant de procéder à la passation du TAT.

Données quantitatives (issues du psychogramme)

Le psychogramme met en exergue les aspects défensifs du protocole, ses ressources et ses fragilités. Le sujet aborde majoritairement les planches de manière globale ($G\% = 78\%$), et plus exactement en G simple (25/40 G). Les réponses D sont effectivement utilisées qu'à 18 %. Cela témoignerait d'une attitude défensive consistant à ne pas s'impliquer dans une recherche plus personnelle afin d'éviter l'émergence pulsionnelle de la réalité interne (potentiellement désorganisatrice). Les réponses G simples sont autant associées à une bonne qu'à une mauvaise qualité formelle, les sept G vagues sont également majoritairement associés à des déterminants formels incertains (F+/-) traduisant le flou et l'imprécision du percept, probablement dans une visée défensive. Les deux G impressionnistes semblent aussi soutenir ce mouvement défensif. Quant aux quatre G combinés (de mauvaise qualité formelle), elles attestent d'une opération mentale dynamique. Enfin, nous avons repéré deux G contaminés, résultant de combinaisons obéissant à une logique arbitraire. Les réponses D, principalement observées aux planches pastel, semblent répondre d'une nécessité pour le sujet de ne pas se laisser happer par les sollicitations pulsionnelles (sexuelles, agressives ou autres). L'analyse quantitative du mode

d'appréhension d'Alexandre met en évidence un fonctionnement défensif qui peut également s'avérer créatif lorsque les défenses sont levées (entre autres, le refoulement et l'isolation perceptive). Le recours au déterminant formel semble important (F% : 61 %) et souvent inadéquat (F+% : 37%). L'inscription dans la projection et l'intégration du sensoriel s'accompagnent d'un appui ferme sur la forme (F% élargi : 96 %), semblant soutenir un souci de contrôle qui tend vers une restriction voire un effort contraignant de maîtrise, verrouillant le jeu projectif et l'expression d'affect. Le F+% est largement inférieur F+% élargi (35,7 %) à la norme (37 %), tout comme le F+% élargi (35,7 %), signant l'inefficacité des défenses, la formalisation semble mise en défaut car le contrôle ne se maintient pas. Les deux seules K+ supposent que les productions kinesthésiques sont évitées mais parfois le mouvement est trop important, d'où les K-, témoignant de l'émergence de motions pulsionnelles. En revanche, le protocole contient neuf kinesthésies mineures : cinq kan (deux kan+ et trois kan-), vraisemblablement sous-tendues par des mécanismes défensifs d'isolation, trois kob- illustrant le débordement pulsionnel agressif et une kp-, attestant d'une expression pulsionnelle contenue malgré des excitations massives. Toutes les réponses K et k semblent résulter d'un compromis défensif plus ou moins souple et équilibré entre des exigences contraires. Le pôle sensoriel apparaît peu représenté dans le protocole d'Alexandre puisqu'il n'y a que deux réponses couleur (C et C'kob), une réponse estompée (E) et deux réponses sensoriels mais avec un contrôle formel prédominant (FE et FClob). Néanmoins, si la couleur n'est pas intégrée à sa réponse, Alexandre semble tout de même y être sensible, comme en atteste la présence de certains facteurs aux planches chromatiques (augmentation réponses K/k, tendance refus, choc au clair-obscur/couleur, allongement du temps de latence,...). Le peu de réponses C et E pourrait s'expliquer par la mise en place de défenses visant à éviter le surgissement de représentations et/ou d'excitations débordantes. Ces données permettent de justifier la facture introversive du type de résonance intime (TRI = 7/3) d'Alexandre. La restriction, l'isolation, l'inhibition affective, le retrait narcissique et la lutte défensive contre l'expression de fantasmes et d'affects caractérisent ce TRI introversif. Cette adaptation aux stimulations, en privilégiant le percept et en inhibant les réactions émotionnelles/fantasmiques pourrait expliquer son RC% à 33%. Enfin, les contenus utilisés apparaissent variés puisque seize thématiques sont présentes, celles des humains et des animaux étant les plus représentées, qui plus est, dans des proportions égales (A% = 27% et H% = 27%). Ce faible A% pourrait traduire un défaut de socialisation. D'autres facteurs peu élevés (D%, Ban ou encore F+%) pourraient également confirmer cette pensée peu socialisée. Quant au H%, s'il apparaît élevé, une analyse plus fine permet de constater que les représentations Hd sont surreprésentées, influençant le calcul du H%. Ces réponses Hd semblent refléter une identité de soi mal assurée mais aussi une mauvaise intégrité de l'image corporelle. Les nombreuses réponses anatomiques (cinq Anat) viennent renforcer cette hypothèse en ce qu'elles marquent l'effraction entre l'interne et l'externe ainsi qu'un défaut d'unité corporelle. D'autres contenus peuvent signifier une défaillance corporelle et identitaire comme les fragments (3)

ou encore les éléments (3) mais ils peuvent tout autant comporter une valeur régressive. A cet égard, certaines réponses revêtent explicitement un contenu à symbolique sexuelle (phallique ou vaginale, passif ou actif, pénétrant ou pénétrée), agressive ou encore régressive, tel que nous le verrons dans l'analyse qualitative.

Concernant les facteurs additionnels, le déroulement des réponses est plutôt désordonnée, les modes d'appréhension ne se succèdent pas selon un ordre logique et systématique (réponses D surviennent parfois avant réponses G). S'agissant des autres facteurs, nous avons repéré la présence de nombreux phénomènes transférentiels (retournement de planche : 17, interpellation du clinicien : 2) ainsi que d'autres procédés, tels que des précautions verbales (10), du doute (1 et 5 tendances), des commentaires (4), du rire (6), des précisions (3), des chocs et équivalents de choc (3) et une tendance au refus (2). L'ensemble de ces phénomènes apporte à la verbalisation une allure spécifique et renforce l'impression de difficulté voire de perturbation liées aux échos internes de stimulations externes plus intenses. Enfin, nous avons remarqué un effort du sujet pour ne pas céder à une banalisation conformiste, d'où le nombre restreint de réponses banales (2).

Les processus de pensée

Dans le protocole d'Alexandre, les modes d'appréhension sont tous représentés, bien que le sujet aborde majoritairement les planches de manière globale. Les réponses G apparaissent systématiquement à toutes les planches avec une prédominance de G simple. Comme nous l'avons évoqué lors de l'analyse quantitative, leur présence significative ($G\% = 78\%$) ne signe pas pour autant la médiocrité des processus de pensée mais plutôt une attitude défensive consistant à ne pas s'impliquer dans une recherche plus personnelle. En effet, maintenir une globalité (jugée plus neutre) lui permettrait d'éviter de raviver des mouvements internes, et donc de se protéger contre un éventuel débordement. Sur le plan de l'activité de pensée, la diversité de réponses G (simple, vague, impressionniste, combiné, contaminés) semble participer d'une nécessité à lutter contre l'émergence pulsionnelle de la réalité interne par l'utilisation de la réalité objective. Concernant les réponses Détail (D), elles sont peu représentées dans ce protocole et sont majoritairement de type vagues, associées à un déterminant flou ou de mauvaise qualité formelle. De surcroît, elles apparaissent essentiellement aux planches entraînant une certaine perturbation comme aux planches pastel, particulièrement régressives, et pour lesquelles Alexandre semble privilégier certains aspects pour ne pas se laisser happer par leurs sollicitations pulsionnelles. Ainsi, l'approche en D pourrait s'interpréter comme un moyen de favoriser - grâce à la découpe - la maîtrise d'affects et de représentations, susceptibles d'être conflictuels, voire envahissants, dans une approche globale. Par ailleurs, les deux seules petites réponses détail (planches VIII et IX), toutes deux associées à des déterminants de mauvaise qualité (K- et F-), semblent illustrer la lutte entre la tentative de maîtrise et ce qui pousse à l'échec de celles-ci. Le contrôle défensif ne semble plus opérant (compte tenu des découpes), ce qui laisse entrevoir une pensée originale et des réponses avec une valeur projective intéressante. La fo-

calisation sur un petit détail semble permettre au sujet de faire l'impasse sur les détails blancs. A ce propos, toutes les découpes intégrant des lacunes intermaculaires sont ignorées, les planches lacunaires (I, II, III, VII, VIII, IX et X) sont principalement abordées en D ou en G simple. Plusieurs interprétations sont envisageables pour comprendre l'absence de réponses Dbl. Premièrement, la confrontation aux lacunes pourrait entrer en résonance avec la problématique du sujet et par conséquent, réveiller sa sensibilité à l'incomplétude, au vide et au manque. Deuxièmement, l'aspect creux, contenant peut également convoquer des références maternelles qui, d'après l'analyse globale du Rorschach, semblent entraîner des émois internes bouleversants. En cela, nous pouvons supposer que les Dbl ne sont pas traités puisqu'ils pourraient constituer une menace pour son intégrité, que ce soit en termes de défaut interne, de porosité des limites ou encore d'insécurité, d'angoisse face à une imago maternelle archaïque inquiétante.

Ces premiers éléments mettent en lumière l'importance des modes d'appréhension pour approcher le fonctionnement psychique et les processus de pensée. Sur le plan des problématiques psychiques, la prédominance de réponses G pourraient notamment signaler des fragilités corporelles et identitaires, en lien avec un défaut d'intériorité. Il convient d'enrichir ces premières interprétations en combinant les modes d'appréhension à leur déterminant. De manière générale, les déterminants formels sont les plus représentés. Cette tendance à privilégier une approche rationnelle de la situation met en évidence l'effet d'un processus défensif consistant à se soutenir de la réalité externe pour éviter l'expression nourrie par les pulsions internes. Au niveau de la qualité des déterminants formels, Alexandre alterne les réponses de bonnes et de mauvaises qualités, ce qui semble illustrer la lutte des défenses contre l'émergence d'éléments internes et la mise en échec répétées de celles-ci. Cette oscillation F+/F- est toutefois marquée par une prédominance de réponses F- (d'où le F+% largement inférieur à la norme). Cette présence massive de F- pourrait refléter un débordement préoccupant du contrôle du sujet : la pression pulsionnelle, fantasmatique ou affective devenant trop forte pour être totalement endiguée. D'ailleurs, leurs contenus - principalement corporels ou anatomiques - soulignent l'échec des défenses en permettant l'expression symbolique de problématiques agressives. Par ailleurs, rappelons que nous avons été prudentes quant aux significations attribuées au F+% faible d'Alexandre. En effet, ce dernier traverse encore l'adolescence, période propice à l'augmentation du nombre de réponses de mauvaise qualité formelle (Azoulay & al., 2007). Pour autant, le F+% d'Alexandre (37%) demeure bien inférieur au F+% estimé pour un adolescent (65%). De surcroît, son F+ % élargi (35,7 %) s'avère sensiblement identique au F+%, par conséquent, l'apport des réponses co-déterminées par la couleur, l'estompage ou le mouvement, n'a pas plus d'effet sur la qualité de la forme. Enfin, ce F+% est bien lié à une présence nombreuse de réponses F- et non pas à une proportion majoritaire de réponses F+/- puisque nous avons relevé seulement trois F+/-, tous situés aux planches pastel.

Avant d'envisager les autres déterminants (kinesthésiques et sensoriels), il convient d'aborder rapidement les facteurs de socialisation qui apparaissent peu représentés. En effet, le F+%, le D%, le A% sont faibles et les banalités sont rares, ce qui atteste d'une pensée peu socialisée. En fait, il ne semble pas que l'adaptation soit recherchée. Il existe chez Alexandre une socialisation élémentaire qui relève de l'acceptation minimale des contraintes imposées par la réalité extérieure. Au demeurant, la centration sur soi, si ce n'est le repli dans un univers solitaire, semblent dominés pour lutter contre les émois douloureux suscités par les stimulations externes.

L'analyse des processus de pensée (via le mode d'appréhension et les déterminants formels utilisés par Alexandre) met déjà en évidence un fonctionnement défensif qui semble s'avérer créatif lorsque les défenses sont levées. En effet, il semble exister chez le sujet une vie fantasmatique relativement riche qui apparaît néanmoins paralysée par une volonté de contrôle et de maîtrise. Nous allons poursuivre notre synthèse en nous concentrant précisément sur le narcissisme et la construction de l'identité, sur les représentations de relations mais aussi sur le traitement des conflits, ce qui nous permettra de rendre compte des affects et des angoisses ainsi que de l'organisation défensive mobilisée. Pour ce faire, nous allons revenir sur les réponses kinesthésiques, les réactions/déterminants sensorielles ainsi que sur les contenus symboliques des réponses, et les sollicitations latentes des planches.

Le narcissisme et la construction de l'identité

Les déterminants kinesthésiques sont particulièrement décisifs pour analyser les fondements identificatoires (identifications primaires) et l'accès à la différence des sexes et des générations (identifications secondaires) en lien avec la bisexualité psychique. Cependant, nous n'avons relevé que deux réponses kinesthésiques majeures associées à un critère de bonnes qualités et une représentation humaine. Ces deux kinesthésies témoignent d'une expression régulée des mouvements pulsionnels et d'un équilibre entre la prise en compte de la réalité externe et celle de la réalité interne. La première K est située à une planche unitaire (VI), ce qui implique qu'elle convoque une dimension identificatoire plutôt que relationnelle. La réponse d'Alexandre répond bien à cette généralité et semble davantage focaliser sur l'investissement de l'image de soi : *« je vois une fille recroquevillée, en hauteur, à un étage. L'horizon. Ou je sais pas ce qu'elle regarde mais elle regarde quelque chose, avec une poupée »*. Même si la dimension relationnelle entre deux représentations humaines n'est pas présente ici, il est tout de même question d'une relation : celle entre le sujet et un modèle identificatoire. Aussi, Alexandre semble s'identifier à un modèle féminin, qui plus est, fragile de par la posture recroquevillée. Ainsi, la bisexualité induite par le stimulus semble s'exprimer à travers une prise de position féminine et passive. Néanmoins, les autres réponses de cette planche comportent des références symboliques masculines, ce qui ne nous permet pas de déterminer clairement une prédominance à l'un ou l'autre sexe, mais une double référence identificatoire, masculine et féminine. Quant à la deuxième réponse K, elle apparaît à une planche bilatérale (la planche VII) favorisant l'orientation relationnelle comme en témoigne la réponse

d'Alexandre : « *Ok bah je vois deux geishas qui dansent, enfin deux femmes qui dansent en mode ... cul contre cul et en regardant à l'opposé l'une de l'autre* ». Ces représentations féminines hyper-sexualisées et érotisées s'accompagnent d'une relation tout autant sexualisée, mobilisant de grandes quantités d'énergies libidinales. Ainsi, l'identification est de nouveau féminine (en accord avec le contenu symbolique de la planche) mais les parties du corps investies à la fin de la réponse évoquent éventuellement un fantasme de relation homosexuelle refoulé. De plus, ces modèles féminins laissent place à une image phallique implicite, renforçant l'ambiguïté autour du choix identificatoire. Concernant les cinq autres kinesthésies majeures à contenu humain, elles sont toutes sous-tendues par des engrammes de mauvaise qualité formelle, de par le caractère original (voire atypique) ou inquiétant/agressif de leur contenu. La neutralité sexuelle peut également caractériser ces K- comme à la planche IX où les réponses « *des acrobates* » et « *des fous* » révèlent la nécessité de situer les protagonistes dans une action commune, neutre, sans considérer les effets interactionnels des uns sur les autres. Au regard du nombre élevé de réponses K- au détriment de réponses K+, nous pourrions supposer que les productions kinesthésiques sont évitées dans la mesure du possible mais parfois le mouvement ressenti par le sujet est tel qu'il ne peut être contenu, d'où la présence de ces K- témoignant de l'émergence de motions pulsionnelles. Parmi les cinq kinesthésies animales (kan), seule la réponse à la planche II, illustre une charge pulsionnelle moins équilibrée : « *Oh ! en fait, là le lapin, c'est plus un lapin qui marche sur l'eau. Qui court hyper vite quoi* ». La valeur narcissique est mise en avant à travers la spécularité qui apparaît ici comme une défense contre l'investissement objectal.

Ainsi, l'étude des réponses kinesthésiques mettent en avant des oscillations et des difficultés dans les choix identificatoires. Aussi, l'analyse des contenus aux planches à symbolique sexuelle est pertinente pour approfondir ces processus identificatoires. A la planche IV notamment, nous avons repéré plusieurs oscillations entre des références masculines et féminines. En effet, la première réponse « *un géant* » relève d'une image de puissance active et phallique, combattue par la réponse suivante : « *une femme avec les cheveux au vent, comme figée dans la pierre* ». Cette représentation féminine et passive, est alors supplantée par une autre représentation tout aussi inanimée « *une statue* » mais complétée par un attribut phallique « *avec une sorte de totem* ». A travers cet objet de devoirs particuliers et de tabous, nous pouvons supposer qu'Alexandre est sollicité dans son rapport à une figure d'autorité. Néanmoins l'identification à cette dernière n'est pas stable puisque le retournement de la planche entraîne à nouveau une représentation féminine : « *un trou enfin un endroit étrange où il y a une rivière d'encre* ». Cette production, comparable au milieu utérin, pourrait convoquer une figure maternelle dont l'identification n'est pas plus évidente car une dernière réponse dotée d'une puissance active lui succède immédiatement : « *un dragon* ». Cette alternance entre des représentations masculines/paternelles actives, puissantes, dynamiques autoritaires et des représentations féminines/maternelles passives, réceptives, régressives, amènent le sujet à se positionner dans une dynamique de domination-soumission face à toutes ces variantes. A la planche VI, nous

retrouvons aussi une oscillation entre des représentations phalliques/viriles et féminines/maternelles, chacune pouvant être respectivement associées à des prises de position active ou passive. Les réponses fournies à cette planche bisexuée, ne permettent pas non plus de mettre l'accent sur une valence masculine ou féminine dominante. Rappelons que ces planches, IV et VI, invitent le sujet à se situer par rapport au masculin/paternel, à l'autorité, et plus largement, à prendre position au niveau de la dimension activité-passivité. Pour Alexandre, la recherche d'identifications masculines n'est pas franche, nous observons certes des représentations masculines de virilité et de puissance mais celles-ci sont souvent éclipsées par une représentation féminine et/ou maternelle. Pour autant, l'identification féminine n'est pas plus manifeste. En effet, les planches associées à une référence féminine/maternelle (I, II, VII et IX), ont suscitées des représentations féminines très ambivalentes, tantôt fragiles, tantôt hyper-érotisées avec l'attribution d'une puissance phallique/anales. Cette représentation équivoque induit une double position féminine : passive mais aussi active voire agressive (en particulier lorsque les représentations sont liées à une figure féminine maternelle). Notons que d'autres contenus, situés à d'autres planches encore, peuvent suggérer des identifications masculines, féminines ou encore neutres. Cette alternance (voire instabilité) dans les identifications pourrait s'interpréter par le fait que le choix identificatoire implique nécessairement des mobilisations pulsionnelles (principalement agressives) et des prises de position de domination ou de soumission, mettant toutes deux à mal l'équilibre d'Alexandre. Dès lors, la présence des réponses asexuées pourrait se percevoir comme un compromis afin d'éviter à Alexandre de se laisser submerger par ses fragilités internes.

Par ailleurs, l'étude de l'identité implique aussi d'appréhender les limites sujet/objet qui détermine le rapport du sujet aux planches mettant en cause l'image et la représentation corporelle, semble refléter une problématique liée à une impasse/entrave dans la construction corporelle. En outre, les réponses d'Alexandre aux planches unitaires (I, IV, V, VI et IX) traduisent une fragilité corporelle voire un défaut d'unité corporelle. L'analyse des contenus vient corroborer ce résultat, et plus particulièrement, l'évocation d'entités corporelles fragmentaires ou morcelées ainsi que l'utilisation de nombreux contenus anatomiques. Au surplus, l'étude détaillée du H% révèle une présence importante de représentations humaines parcellaires, ce qui a d'ailleurs biaisé le calcul du H%. Au-delà d'atténuer l'impact fantasmatique et pulsionnel, ces réponses Hd peuvent traduire une identité corporelle mal assurée et une représentation de soi fragile. De surcroît, nous avons remarqué plusieurs réponses impliquant soit l'intérieur du corps, soit des membres blessés, déformés ou des corps tronqués, qui sont autant de traductions possibles d'une mauvaise intégrité de l'image corporelle.

Les représentations de relations et investissements objectaux

Les représentations de relations (identifiables aux planches bilatérales II, III, VII et VIII) semblent investies par les mouvements pulsionnels dont l'ambivalence

est prégnante. De manière paradoxale, les relations sont aussi bien évitées, en ce qu'elles suscitent d'importants mouvements libidinaux ou agressifs, que quêtées, compte tenu de l'étayage qu'elles apportent. Dès lors, nous avons repéré une nécessité de dissiper les effets pulsionnels liés aux situations relationnelles, comme l'utilisation de relations anthropomorphiques ou encore le retrait narcissique (thème du reflet/miroir), mais aussi de mettre en scène des relations spéculaires, probablement pour pallier la défaillance objectale. A ce propos, les relations à l'objet maternel archaïque apparaissent très souvent teintées d'agressivité. D'ailleurs, qu'elle soit directement ou symboliquement représentée, la figure maternelle apparaît souvent inquiétante, dévorante et castratrice, et ce même avec son égal œdipien. En effet, il est intéressant de repérer qu'à la planche renvoyant à la représentation du couple parental (planche III), Alexandre met en scène un rapport dominant d'une représentation maternelle puissante « *une tête de mante-religieuse* » sur une représentation masculine amputée « *il y a un casement, soit aux jambes, soit aux bras, mais il... il a pas de corps quoi* ». Aussi, l'expression implicite d'une relation homosexuelle (planche VII) lui permettrait d'éviter non pas la rivalité et le conflit agressif avec le père (nous n'avons d'ailleurs pas particulièrement repéré d'angoisse de castration) mais la rencontre angoissante et dangereuse avec la mère. L'analyse des planches couleurs (rouge et pastel), et plus largement du pôle sensoriel, va nous permettre d'une part, d'approfondir les représentations de relations, notamment celle avec l'imaginaire maternelle, et d'autre part, de développer les réactions affectives ainsi que les défenses sollicitées. A ce propos, la pression pulsionnelle, fantasmatique ou affective est particulièrement importante aux planches convoquant l'imaginaire maternelle, mettant en défaut le contrôle formel (F+% faible), et favorisant la régression à un niveau plus archaïque, relatif aux premières relations objectales (planche I, II, VII, IX). La reviviscence d'expériences de contact primitif semble entraîner l'expression de représentations inquiétantes, agressives « *squelettes* », « *mante-religieuse* », « *femme crier* », « *grosse mante-religieuse* », « *fœtus mort* ». La tonalité utilisée pour caractériser ces expériences pourraient refléter l'instabilité des objets primaires qui n'auraient alors pas permis à Alexandre d'introjecter les bons objets et donc de disposer des ressources nécessaires pour s'adapter aux perturbations externes.

Ainsi, l'instabilité dans les identifications masculines/féminines, l'ambivalence des relations et la défaillance objectale (particulièrement maternelle) constituent des éléments saillants de la dynamique conflictuelle d'Alexandre qu'il convient de parfaire en évoquant ses réactions sensorielles. Autrement dit, nous allons nous concentrer sur l'étude du pôle sensoriel, ce qui nous permettra, entre autres, d'évoquer les affects et les angoisses du sujet, repérables principalement aux planches pastel à travers des contenus à valeur aggressive.

Les affects et les angoisses

D'emblée, nous avons constaté le nombre restreint de réponses intégrant les caractéristiques sensorielles du matériel. En effet, il n'y en a que cinq dans le protocole d'Alexandre, dont uniquement deux réponses couleurs (C et C'kob). Les trois

autres sont soit dictée par l'estompage (E), soit contrôlées par un déterminant formel (FE et FClob). Concernant ces deux dernières, elles renvoient davantage à un constat perceptif plutôt qu'à l'expression d'affects. Quant à la réponse estompage, elle intervient après une tendance choc et semble ordonnée par des forces défensives, probablement pour minimiser l'impact du stimulus et masquer une représentation refoulée. Ainsi, le pôle sensoriel apparaît peu représenté, pour autant, cela n'implique pas nécessairement une indifférence à la sollicitation sensorielle, ni même une fermeture aux éprouvés internes ou encore aux excitations externes. D'ailleurs, la présence de plusieurs facteurs, tels que l'augmentation de réponses kinesthésiques à la planche II, une tendance refus puis un choc au clair-obscur à la planche IV ou encore l'allongement du temps de latence pour les réponses aux planches III (choc couleur) et IX (tendance choc), atteste justement d'une sensibilité à la couleur. Aussi, l'investissement de la pensée rationnelle semble parfois perturbé par l'affectif, notamment lorsque les excitations externes sont trop intenses et mettent à mal les barrières défensives érigées pour diminuer leur impact. A cet égard, les deux réponses couleurs, situées aux planches IV et VIII, illustreraient l'échec de ces défenses. En revanche, l'absence de réponse couleur explicite aux planches rouges (seules des manifestations qualitatives sont observées : appel clinicien, rire, choc couleur,...) témoignent de leur efficacité. En effet, le découpage choisi à la planche II viserait à ignorer les taches rouges et le détail blanc (Dbl). Ne pas prendre en compte ces deux caractéristiques lui permettrait d'éviter d'une part, de se confronter aux mouvements pulsionnels (libidinal et agressif) et d'autre part, de mobiliser des représentations d'angoisses archaïques. Toutefois, les sollicitations semblent si intenses que nous pouvons tout de même entrevoir un débordement via l'utilisation de contenus anatomiques ou de représentations corporelles fragmentaires, déstructurées voire morcelées. S'agissant des planches pastel, nous avons repéré un renforcement des défenses qui apparaît dans des modes d'appréhension privilégiant les découpes et les G vagues. Cependant, nous relevons tout de même des débordements dans l'évocation de contenus porteurs de motions agressives et mortifères qui traduisent le retour du refoulé : « *un tir à bout portant, par exemple sur un bras... et le bras est en train de se déchirer* » (planche VIII), « *je vois un fœtus mort* » (planche IX), « *un truc qui mange* » (planche X). Ces représentations dynamiques, agressives voire morbides surgissent à la fin de chaque planche pastel, comme si la réceptivité sollicitée par leurs stimulations chromatiques induisait en retour des prises de position très actives. Cette hypothèse est intéressante d'autant que, d'ordinaire, ces planches convoquent plutôt des contenus à valence régressive, liés aux premières relations objectives (et non aggressive). Pour Alexandre, la rencontre avec l'imago maternelle archaïque semble induire une intensification de la lutte contre l'émergence pulsionnelle, et par conséquent, une recrudescence des défenses qui, fortement mises à l'épreuve, semblent osciller entre échec et réussite. En d'autres termes, le recours défensif viserait à contenir l'angoisse liée à l'imago maternelle archaïque.

Les modalités de l'organisation défensive

Les mouvements défensifs sont mobilisés en regard des angoisses déclenchées par les conflits latents. Dans le protocole d'Alexandre, elles semblent de nature archaïque et sont perceptibles dans le renforcement des mécanismes défensifs, à savoir le refoulement, l'isolation, le déplacement ou encore l'inhibition et le retrait narcissique/apathique. Globalement, nous avons constaté que le sujet ne parvient pas à maintenir son contrôle défensif, certaines planches mettent effectivement en échec ses défenses, dévoilant alors la présence de conflits latents, liés notamment à l'imaginaire maternelle archaïque. Plusieurs facteurs permettent de rendre compte de la dynamique conflictuelle et des défenses qu'elle mobilise. Précédemment, l'étude des processus de pensée nous a permis d'entrevoir certaines d'entre elles. Pour exemple, l'approche globale des planches pourrait refléter la présence d'un mécanisme de refoulement. Si ce dernier est, par définition, difficilement repérable en tant que tel, les réponses hésitantes, imprécises voire illogiques ou encore les précautions verbales pourraient constituer les indices d'une tentative de levée du refoulement. Ces tentatives se solderaient néanmoins souvent en échec puisque la représentation semble finalement évitée et refoulée. A propos, les réponses F+/- pourraient aussi traduire une levée du refoulement suite aux mouvements pulsionnels massifs, provoquant ainsi le retour de la représentation refoulée, jusqu'à ce que les défenses soient de nouveau opérantes. Précisons que les contenus agressifs (observés principalement aux planches pastel) paraissent survenir dès l'instant où les défenses semblent inefficaces. Autrement dit, lorsque le contrôle est mis en défaut, l'agressivité semble projetée sur l'objet perçu comme persécuteur (en l'occurrence l'imaginaire maternelle).

De plus, le refoulement semble soutenir les autres mécanismes défensifs tels que l'inhibition (présenté ci-après) ou encore l'isolation perceptive. Cette dernière est notamment repérable dans l'appréhension en détail, principalement aux planches pastel, en ce sens que le découpage consisterait à négliger ou valoriser certaines parties afin d'isoler les représentations des affects. Cette défense se retrouve également à la planche II pour laquelle l'appréhension en D permet de mettre l'accent sur un détail saillant : « *en fait, là le lapin, c'est plus un lapin qui marche sur l'eau* ». Alexandre n'utilise que les détails sombres de la planche, ce qui semble lui permettre d'une part, de ne pas prendre en compte le détail blanc (Dbl) qui pourrait mobiliser des représentations d'angoisses archaïques.

Ce mécanisme d'isolation est lui-même parfois associé à celui de déplacement, identifiable dans toutes les réponses kan qui traduisent des expériences humaines : « *j'ai l'impression de voir des lapins qui sautent (rires), ils se check la patte* », « *je vois des gorilles, enfin des petits singes de partout ! Ils font la fiesta !* ». Ces réponses reflètent le déplacement de mouvements pulsionnels sur des images animales qui comportent habituellement une dimension agressive ou libidinale. Toutefois, ce lien n'est pas reconnu entre la réponse donnée et la représentation chargée d'agressivité ou de libido, probablement en raison d'un mécanisme d'isolation.

Enfin, nous avons constaté que l'inhibition apparaît dans tout le protocole du sujet, compte-tenu du contrôle de ses réactions émotionnelles et fantasmatiques. Ce

mécanisme semble parfois associé à un retrait narcissique voire apathique (défense fréquemment rencontrés à l'adolescence et caractérisée par une restriction affective et émotionnelle), ce qui s'observe notamment à la planche II, lorsqu'il introduit la thématique du reflet au détriment de la relation duelle précédemment évoquée. La mobilisation de ces défenses explique son TRI introversif et son RC% sensiblement inférieur à la norme. Cependant, malgré ce RC% introverti et un pôle sensoriel peu représenté, la couleur est paradoxalement convoquée comme critère pour le choix de la planche « préférée » : « *La dernière parce que c'est festif et coloré !* ». Et de la même façon, il nous confie avoir moins aimé la planche IV en raison du vide et de son aspect sombre « *celle-ci parce qu'elle m'inspire pas trop, comme j'ai dit elle semble vide, sombre. Non je l'aime pas* ». Encore une fois, cela confirme que cette restriction/inhibition ne relève pas d'un manque de sensibilité mais d'une crainte d'être confronté à des sollicitations pouvant le submerger voire le rendre vulnérable.

Conclusion

Nous souhaitons revenir sur les principales interprétations permises par nos analyses. De manière globale, nous avons relevé l'aspect très défensif de ce protocole. Le souci de maîtrise, l'approche globale, le recours au formel, l'évitement du sensoriel, l'investissement du percept, le refoulement des représentations ainsi que l'isolation entre représentation et affect caractérisent effectivement ce protocole de Rorschach. Ces différents éléments, mis au jour grâce aux analyses quantitative et qualitative, semblent avoir pour visée d'empêcher l'émergence de représentations inquiétantes voire angoissantes en ce qu'elles confrontent à des conflits complexes, difficilement abordables. Aussi, l'implication des processus de pensée d'Alexandre participeraient aux tentatives d'aménagement de ses conflits internes, en particulier par l'utilisation de divers mécanismes de défense. Cependant, les représentations conflictuelles mobilisent parfois des mouvements pulsionnels si intenses et bouleversants qu'ils engendrent la mise en échec des défenses instaurées. Le registre de ces conflits renvoie au maniement de l'agressivité et à des angoisses archaïques, probablement d'anéantissement, du fait d'une imago maternelle toute-puissante et d'une imago paternelle quasi absente. En conséquence, nous avons relevé d'autres problématiques telles qu'une difficulté dans le choix identificatoire, et plus largement, une fragilité identitaire et narcissique liée à un défaut d'intériorité. Au-delà d'un manque de consistance psychique, nous avons aussi repéré un défaut d'unité corporelle (porosité des limites et mauvaise intégrité de l'image corporelle). Finalement, la perspective de toutes ces failles au sein desquelles se dissimule la souffrance d'Alexandre, nous a amené à conclure que sa restriction affective ne relève pas d'un défaut de sensibilité mais d'une protection contre ses propres ressentis et sa propre internalité. L'objectif étant de maintenir un niveau d'excitation le plus bas possible, ce qui implique de faire appel à des défenses puissantes dont certaines appartiennent au registre rigide (isolation, retrait...).

L'apport des éléments évoqués dans le Rorschach est très riche mais ne peut suffire à lui-seul pour approcher le fonctionnement psychique d'Alexandre, et ses

principales caractéristiques. L'étude du TAT va donc permettre de compléter ces premiers éléments, c'est-à-dire de préciser la qualité du Moi mais aussi la façon dont il a intégré (ou non) son vécu traumatique dans son histoire de vie et conscientisé (ou non) le recours privilégié à l'agir violent.

3.1.1.3.2. Analyse et interprétation du TAT

Comme pour le Rorschach, nous avons inséré des parties de l'analyse en annexe, à savoir l'analyse planche par planche (procédés et problématiques - cf. Annexe VIII.XI, Tome II, pages 141-163) et la feuille d'analyse récapitulant les procédés utilisés par le sujet (Annexe VIII.XII, Tome II, pages 164-165). Ces données sont reprises dans une synthèse débutant par la clinique de la passation, puis articulant les procédés du discours et le traitement problématiques soulevées (dégagement des modalités de fonctionnement psychique à partir desquelles sont dégagées les modalités défensives, les modalités d'investissement de la représentation de soi en termes d'identité et d'identification (axe narcissique) et les modalités d'investissement des relations (axe objectal).

Clinique de la passation

Alexandre a souhaité faire une pause avant de procéder à la passation du TAT. De retour en situation de test, il n'exprime aucune inquiétude quant à cette deuxième passation, nous débutons dans un climat détendu. Dès la première planche, et tout au long du protocole, ses récits révèlent des affects et des représentations très massifs, liés à des thématiques agressives et/ou macabres (« *c'est violent déjà* », « *Elle est morte d'une maladie* », « *encore des morts !* »). Autant les expressions émotionnelle et affective étaient majoritairement contenues dans le Rorschach, autant elles paraissent déborder ici. Les récits sont infiltrés par une forte tonalité morbide (voire macabre), la mort apparaît effectivement centrale dans chaque scénario inventé. Et si elle n'est pas convoquée dès le début, le dénouement est tout de même souvent funeste. Ainsi, toutes ses histoires sont imprégnées soit d'une atmosphère pesante, inquiétante, soit mélancolique, dramatique, triste. Les contenus à valeur agressive, violente, sont très présents et viennent compléter ces tableaux lugubres. En résumé, l'expression (si ce n'est le débordement) pulsionnelle semble caractériser ce protocole. Toutefois, elles sont parfois suivies de procédés tels que l'annulation d'une histoire et/ou la proposition d'une autre, ce qui vient tout de même témoigner d'une lutte défensive, plus exactement, d'un aller-retour entre l'expression pulsionnelle et la défense.

Concernant la verbalisation, elle apparaît fluide, malgré de longues phrases. Le discours est intelligible, soutenu par de nombreuses manifestations émotionnelles (rires) et plusieurs adresses directes au chercheur (interpellation, questions, ironie, humour). Enfin, la productivité est riche et constante tout au long du protocole. La passation a duré 37 minutes et un temps d'échange, à la fin du test, a permis de re-

venir avec le sujet sur ce que l'épreuve auraient soulevés chez lui (mouvements internes).

Articulation des procédés et organisation défensive

Le regroupement sur la feuille d'analyse des différents procédés du discours utilisés par le sujet est consultable en annexe (Annexe VIII.XII, Tome II, pages 164-165). Ce regroupement va nous guider pour articuler les procédés et apprécier la qualité du processus associatif, en tenant compte notamment des relations entre représentations, des affects et des mécanismes de défense.

Bien que le protocole soit très fourni, les procédés du discours s'articulent autour de deux axes principaux : rigidité (série A = 116) et labilité (série B = 114). Toutefois, nous verrons que cela tient surtout d'un surinvestissement de deux procédés régulièrement retrouvés dans les protocoles (A3-1 et B2-1). D'ailleurs, malgré des procédés dominants appartenant aux registres A et B, nous repérons fréquemment de puissants mouvements d'inhibition (C = 79) qui surgissent face à la massivité de la charge fantasmatique sous-jacente ; mais auxquels succèdent souvent un débordement pulsionnel laissant entrevoir l'émergence du processus primaire (E = 35). Dès lors, en plus de la répartition quantitative, il convient de mener une analyse fine axée autour des particularités qualitatives de la construction du discours, c'est-à-dire la nature, la diversité, la succession ou encore l'articulation des procédés.

Dans le registre rigide, l'appui sur le percept, renforcé par les nombreuses traductions langagières du doute, telles que les précautions verbales, les mouvements de remâchage, de dénégation, semblent destinés à contraindre l'excitation pulsionnelle. Ces procédés organisent souvent la première séquence des réponses d'Alexandre. Leur présence témoigne d'une lutte intense contre les émergences fantasmatiques et affectives. Pour exemple, l'accumulation de précautions verbales et d'hésitations entre interprétations (A3-1) aux planches sollicitant une problématique de perte d'objet (planches 1, 3BM, 5, 12BG, 13B, 19) rend compte d'un mouvement défensif contre la représentation de cette perte, engendrant des affects dépressifs. Dans un autre registre, le recours à ces procédés traduit un effort de maîtrise assez contraignant de l'agressivité et/ou de la sexualité. A cet égard, l'utilisation de l'isolation à la planche 2, associée à la dénégation (A2-3) semblent au service du refoulement/contrôle de l'excitation sexuelle lié au rapproché œdipien. Par la mobilisation des procédés rigides, la conflictualité sous-jacente est ainsi d'abord mise à distance mais cette tentative est souvent mise en échec par l'émergence d'angoisses de perte et/ou de pulsions agressives ou libidinales trop intenses, comme le souligne, entre autres, ses interprétations aux planches 2, 5, 8BM, 12BG, 13B, 19. La levée des défenses rigides entraîne l'expression de représentations et d'affects massifs (E2-3), éveillé par les sollicitations latentes. Ces débordements sont majoritairement suivis de nouvelles défenses, issues de différents procédés mais tout de même avec une représentation significative des procédés C qui viennent verrouiller l'excitation. Les récits sont ainsi construits dans un aller-retour entre l'expression pulsionnelle et la défense (A2-4), attestant de l'existence d'un conflit intrapsychique

(entre désirs et interdits). D'ailleurs, la tension est parfois telle que les procédés de la série C interviennent dès le début du récit pour mettre à distance le conflit, et ainsi en minimiser l'impact ; comme à la planche 3BM où ils participent d'une lutte contre l'angoisse dépressive, associée à un vécu d'abandon. Puis, les procédés rigides prennent le relais jusqu'au prochain débordement, matérialisé par l'émergence du processus primaire. Ainsi, à plusieurs reprises, le caractère anxiogène de certaines planches va mettre à mal les défenses d'Alexandre qui aura alors recours à la restriction ou l'inhibition.

Les procédés rigides sont donc souvent relayés par les procédés de la série C qui mettent en évidence une tentative d'apaisement/neutralisation des conflits et des affects. Dans cette série, où domine l'inhibition, presque toutes les modalités sont présentes, et ce tout au long du protocole. De manière générale, elles interviennent à divers titre : elles permettent tout d'abord de soutenir le refoulement des représentations inacceptables dans le double registre agressif et libidinal. De plus, elles participent à l'évitement de mouvements dépressifs. Plus spécifiquement, la présence des procédés « inhibition » (CI) reflète les difficultés du sujet à élaborer les conflits, celle des procédés « centration narcissique » (CN) traduit une lutte antidépressive et enfin, celle des procédés « attachement aux limites » (CL) indiquent une fragilité des limites, une difficulté à traiter la problématique de perte ainsi qu'une nécessité d'étayage. En outre, les procédés CL-3 sont principalement sollicités à travers des thèmes de séparation, d'abandon, de perte ou encore d'absence et/ou de défaut de soutien de l'objet, sans possibilité de compromis, ni aucune issue pour en permettre un aménagement de l'angoisse. En cela, l'objet d'étayage n'apparaît pas suffisant pour contenir l'angoisse de perte, d'où l'apparition quasiment systématique des procédés E. De même que les procédés CL-1 et CL-2 se donnent à voir ponctuellement dans ce protocole et sont à mettre en lien avec les défaillances des objets internes (glissements principalement repérés entre sujet/personnage et entre réalité interne/réalité externe).

Concernant le registre labile, celui-ci apparaît le plus représenté après celui du contrôle, il se condense essentiellement autour de trois procédés : B1-1 (introduction de personnage non figurant sur l'image), B1-2 (relations interpersonnelles) et B2-1 (entrée directe dans l'expression et commentaires personnels). Si le procédé B2-1 est le plus fréquemment utilisé dans ce protocole (cotés 49 fois), il ne semble pourtant avoir que peu de poids économique au sein du fonctionnement psychique. Dès lors, l'entrée la plus souvent immédiate dans le récit et les nombreux commentaires paraissent surtout être au service d'une visée narcissique (tout comme le A3-1 : précaution verbale). En revanche, l'introduction de personnages et le recours à des mises en scènes interpersonnelles, parfois érotisées et régulièrement dramatisées, sont au cœur de la conflictualisation. Plus encore, ils constituent une possibilité d'aménagement plus souple des conflits en ce qu'ils offrent une issue à Alexandre en répondant à un besoin d'étayage. De fait, les personnages introduits aux planches 1, 4, 5, 6BM, 11, 12BG, 13B, 16 permettent de mettre à distance, tout du moins dans un premier temps, l'angoisse de perte et les affects dépressifs. Qui plus est, la con-

flictualité, symbolisée par les tourments internes des personnages mis en relation (B1-1) dans un registre très dramatisé (B2-1), permet de saisir encore l'acuité de l'opposition désir/défense. Néanmoins, ces procédés B1 s'avèrent aussi souvent inefficaces face à l'afflux des motions pulsionnelles violentes et les affects dépressifs. D'ailleurs, l'émergence de thématiques persécutives (participant parfois au vacillement des limites) signent fréquemment leur échec. Les affects forts sont ainsi immédiatement supplantés par des représentations massives, marquant un débordement pulsionnel, ce qui expliquerait alors le peu de procédés B2-2 (affects forts). D'ailleurs, en-dehors de ces trois types de procédés (B1-1, B1-2 et B2-1), les autres apparaissent nettement moins représentés. Leur absence pourrait aussi s'expliquer par l'intervention rapide des facteurs d'inhibition qui tentent à leur tour de neutraliser les affects et verrouiller l'expression pulsionnelle. Bien que plus efficace, ce relais défensif ne peut empêcher les émergences en processus primaire.

Ces procédés E ne se situent pas dans le prolongement des modalités labiles mais signent bien l'envahissement transitoire du processus primaire. Pour autant, ils relèvent surtout de la massivité de la projection (E2) et non pas d'une altération de la perception, de troubles de la pensée, ni de désorganisation des repères identitaires et objectaux (présents notamment dans les fonctionnements psychotiques). Chez Alexandre, ces procédés E surviennent le plus souvent en fin de récit, ce qui pourrait souligner son impossibilité à résoudre voire même trouver un compromis face à la conflictualité sous-jacente. Nous pouvons supposer que les affects/ représentations massifs ne sont pas contenus compte tenu de fragilités internes (défaut/insuffisance des processus secondaires), auxquels s'ajoutent des défaillances externes.

En conclusion, nous pouvons noter que les procédés A (Rigidité) et B (Labilité), majoritairement représentés, ne peuvent se maintenir de manière efficace dans le traitement des mouvements pulsionnels. Les émergences du processus primaire paraissent inévitables mais s'ensuivent souvent de puissants mouvements d'inhibition qui surgissent en écho de l'intensité de la charge fantasmatique. Ainsi, c'est la série C (évitement du conflit) qui, sur le plan économique, constitue la pièce centrale de l'édifice. Aussi, ces défenses par l'inhibition tentent d'étouffer les mouvements pulsionnels et empêcher l'expression massive des fantasmes et des affects. Par conséquent, ce protocole souligne l'importance de combiner une démarche quantitative et qualitative pour analyser les procédés du discours. En effet, certains procédés, comme les C, apparaissent peu fréquents et marquent pourtant la présence de mécanismes défensifs particulièrement significatifs, alors que d'autres procédés discursifs (comme les B2-1), bien que très fréquents, sont finalement peu spécifiques. Maintenant que nous avons réalisé l'articulation des procédés du discours, il convient d'en dégager les problématiques prévalentes du sujet à partir du repérage des modalités de la représentation de soi (axe narcissique) et celles de l'investissement de l'objet (axe objectal).

Problématiques : registres et traitement des conflits

Les contenus latents des planches du TAT mobilisent des problématiques différentes pour lesquelles nous allons analyser les modalités de traitement en fonction de l'axe identificatoires (sexuelles, narcissiques, dépressives, mélancoliques, projectives...) et de l'axe d'investissement de l'objet (à valence libidinale, agressive, spéculaire, d'étayage, persécutive...).

Modalités d'investissement de la représentation de soi (axe narcissique)

En dépit d'une fragilité des limites et d'une identification parfois labile, ce protocole met en exergue une consistance ainsi qu'une unité identitaire. En effet, même s'il apparaît parfois complexe de déterminer avec précision à qui Alexandre s'identifie préférentiellement, nous ne relevons pas de confusion entre les personnages, ils sont bien différenciés les uns par rapport aux autres. De plus, ses mises en récit aux planches 3 et 6BM attestent d'une reconnaissance de la différence des sexes et des générations. Nous pouvons alors déjà supposer que le conflit œdipien est dépassé, la subjectivité et l'unité du moi sont bien établies. Concernant la problématique du choix identificatoire, l'adolescent semble toujours pris dans cette quête, comme en atteste ces doutes/questionnements identificatoires (planches 3BM, 6BM, 7BM) ou encore l'alternance dans les identifications tantôt féminines (planches 2, 3BM, 11), tantôt masculines (7BM, 8BM, 13B). Ce changement dans les représentations pourraient soit traduire une ambivalence/labilité du sujet dans les identifications, soit l'expression d'un désir qu'il peinait à assumer. Pour les représentations masculines, la position homosexuelle est souvent privilégiée (planche 7BM), quant à la position hétérosexuelle, elle semble convoquée pour marquer une prise de distance sujet/personnage lorsque la confusion apparaît trop importante (planche 13B : « *lui par contre il est hétéro* »). De manière globale, l'identification féminine (et notamment maternelle à la planche 1) est tout de même plus sollicitante. Cependant, elle entraîne parfois des vacillements identitaires nécessitant le recours à des défenses narcissiques afin d'empêcher l'effondrement des limites. D'ailleurs, la menace liée aux vacillements des limites convoque parfois des défenses du champ persécutif/agressif, comme l'illustre son récit à la planche 2. En effet, le rejet de la jeune femme, dont la description autorise un rapproché identificatoire avec Alexandre, entraîne des affects dépressifs et des éprouvés de colère, auxquels il échappe par la destruction des mauvais objets. A cet égard, nous avons fréquemment relevé que l'adolescent s'identifie aux personnages rejetés, isolés, abandonnés, agressés sexuellement (3BM, 7BM, 13B, 16). Ces identifications sont explicitement signifiées aux planches 3BM et 13B à travers des commentaires manifestes tels que « *Ab bah, c'est moi* », « *bah ça c'est moi* ». L'objet est ici directement assimilé au vécu propre du sujet, ce qui traduit encore une porosité des limites et implique également la mobilisation de plusieurs défenses (alternant des procédés rigide et d'évitement). Pour la planche 3BM, la forte résonance aux sollicitations dépressives de la planche est mis en évidence par la labilité dans les identifications, renforcée par l'anonymat des personnages (« *une femme ou un homme* », « *une petite fille, pas une petite fille* »...) tandis que pour

la planche 13B, elle est suggérée par l'accent mis sur les éprouvés subjectifs et la description du jeune garçon (« *il est tout fragile miskine* »). Dans les deux cas, ces identifications très proches reflètent une mise à mal des limites entre scène interne (le sujet, le projectif) et externe (le personnage, le perceptif). Cette confusion identificatoire renseigne sur la problématique latente du sujet, en lien avec une défaillance objectale. Les planches semblent ainsi confronter l'adolescent à sa propre angoisse de perte, ravivant alors des affects dépressifs, inhérents à un vécu de séparation/abandon, coloré par la persécution.

Dans un registre narcissique, ces thèmes de séparation et d'abandon, très souvent convoqués par les planches, permettent de renseigner sur la qualité des assises du sujet. Aussi, nous avons pu appréhender ses réactions face à l'angoisse de perte. Celle-ci apparaît difficilement contenue, même en la présence d'objets car ces derniers s'avèrent en définitive non contenant, non secourable. Alexandre a donc recours à des procédés rigides en vue de lutter contre les émergences fantasmatiques. Cependant, l'extrême pression fait parfois surgir des représentations agressives/destructrices. Son récit à la planche 3BM illustre cette oscillation entre les défenses de type contrôle (telles que l'annulation rétroactive, le changement brusque dans le cours de l'histoire, la minimisation,...) et leur mise en échec, repérable à travers l'expression agressive, du fait de sollicitations dépressives trop massives. En lien avec une perception témoignant de l'atteinte de la représentation de soi (« *le Bossu de Notre-Dame* »), l'histoire s'achève sur une problématique de perte massivement convoquée et exprimée (E2-3), laissant planer le risque d'un effondrement dépressif. Ainsi, la conflictualité sous-jacente est souvent si intense que nous assistons au débordement en processus primaire. C'est alors que les procédés d'évitement tentent de prendre le relais. Rappelons que les procédés des séries CL et CN sont principalement mobilisés comme contre-investissement d'un vécu douloureux d'abandon, dans un contexte de fragilités narcissiques. Plus exactement, les premiers remplissent une fonction d'étayage alors que les deuxièmes participent d'une revalorisation narcissique, comme en atteste leur utilisation à la planche 8BM. Si ces procédés au service de la visée narcissique permettent d'éloigner les fantasmes agressifs et meurtriers, ils ne permettent pas toujours d'endiguer les échos narcissiques douloureux, liés aux expériences vécues par l'adolescent. L'expression d'affects dépressifs, de sentiments d'abandon, de solitude, d'incapacité,..., sont souvent associés à la représentation de relations interpersonnelles dont l'analyse va nous apporter des éléments sur les modalités d'investissement objectal du sujet.

Modalités d'investissement des relations et de l'objet (axe objectal)

Il nous faut tout d'abord préciser que les représentations de relations, identifiables à travers les mises en scène interpersonnelles, ne reflètent pas à l'identique les relations interpersonnelles qui se jouent dans la réalité quotidienne. Comme le souligne Chabert et al. (2020), elles relèvent davantage de traductions des relations aux objets internes du sujet et aux conflits qui s'y attachent.

Chez Alexandre, l'investissement des relations est à entendre du côté de l'étayage. L'objet est essentiellement investi comme un support afin de pallier les défauts d'intériorisation. En cela, nous avons relevé l'apparition fréquente des procédés B1 et CL. Cependant, l'objet a tendance à échouer dans sa fonction d'étayage. Dès lors, de bon objet il devient le mauvais objet à détruire, induisant également un changement dans sa modalité d'investissement (puisque celle-ci est désormais à valence agressive). Aussi, les mouvements agressifs (voire persécutifs) sont largement repérables dans les récits d'Alexandre et priment sur les mouvements libidinaux. Notons tout de même que ces deux mouvements peuvent s'observer conjointement car les objets dépeints sont parfois exposés à une agressivité érotisée, comme aux planches 4 et 7BM.

Au niveau de la problématique œdipienne, celle-ci semble avoir été intégrée par Alexandre, comme le suggère sa réponse à la planche 2. D'ailleurs, ses propos signalent que la reconnaissance de la triangulation œdipienne engage une importante charge agressive, portée par les deux femmes dans un contexte de grande rivalité pour l'homme. La différence des sexes est bien perçue, tout comme celle des générations. Aux planches 4 et 6BM, les relations sont également dépeintes dans un contexte de triangulation. L'évocation d'un tiers rival érotisé pour l'une, d'un fantasme parricide pour l'autre, inscrit chacune de ces scènes dans un conflit œdipien, signant encore une différence des sexes et des générations. Qui plus est, la mise en scène d'un conflit œdipien s'accompagne, à chaque fois, de la réactivation d'angoisses de perte d'objet chez le sujet. De fait, la suite des récits est marquée par une alternance entre la mobilisation de défenses et des débordements agressifs. Par ailleurs, la planche 4 indique également l'intégration de l'ambivalence pulsionnelle au sein de la relation de couple. Aussi, les contrastes entre les représentations et les affects de chacun des personnages soutiennent ce conflit d'ambivalence, avec plus exactement, un pôle agressivité/haine associé à l'homme et un pôle étayage/amour associé à la femme.

L'investissement plutôt positif de la figure féminine, nous amène à interroger les modalités d'investissement du sujet avec son imago maternelle. Or, il semble que ce travail s'avère complexe car celles-ci sont peu développées dans le protocole d'Alexandre ; qui plus est, elles apparaissent sur un mode ambivalent. A titre d'illustration, nous avons relevé à la planche 6 que si l'adolescent établit un lien de filiation entre les deux personnages, ce dernier n'est pas directement pensé en termes mère/fils (ou du moins il est exprimée puis dénié). De même, le fantasme parricide semble jouer en faveur non pas d'un rapprochement mais d'un éloignement. Le flou du discours autour de cette relation interroge l'existence d'un conflit/difficultés dans le lien à la figure maternelle. A ce propos, le rapproché mère/fils, suggéré par le contenu manifeste de la planche 10, est également évincé par le sujet. Seule la relation de couple est présente, évitant ainsi la référence incestueuse. L'évitement de l'imago archaïque s'observe de nouveau à la planche 11, planche pour laquelle Alexandre paraît d'abord submergé par les problématiques prégénitales convoquées par son contenu latent. Néanmoins, la fuite dans le fictif lui

permet finalement de mettre à distance l'angoisse liée à l'imago archaïque, et plus encore, de tendre vers l'élaboration du conflit (avec l'appui d'autres défenses). In fine, seule la planche 13B offre une possibilité de traiter les modalités d'investissement à l'imago maternelle. En effet, Alexandre introduit dans son histoire un personnage maternel, présenté comme un objet secourable face à l'adversité relatée au début du récit mais aussi capable d'accomplir sa fonction affective et d'étaillage. Pour autant, la suite du scénario indique que cet objet n'apparaît pas suffisant pour contenir les affects dépressifs qui ré émergent aussitôt avec le retour des précédentes thématiques (persécution, traumatisme, isolement). Ainsi, l'imago maternelle apparaît ambivalente en qu'elle est tantôt secourable, tantôt défailante (pas suffisamment contenant et/ou absente).

Concernant la relation à l'imago paternelle, elle semble tout autant évitée, si ce n'est plus, que celle à l'imago maternelle. Nous pouvons uniquement entrevoir à la planche 7BM que le rapprochement père/fils sollicite une lutte à tous les niveaux pour contenir les affects massifs soulevés (agressif et dépressif). L'alternance de procédés défensifs, associée à une lenteur et des interruptions dans le discours, rendent compte de l'intensité pulsionnelle sous-jacente, face à laquelle ces premières défenses s'avèrent peu efficaces. Elles sont alors renforcées par d'autres procédés (CN-3 et CL-3 notamment) qui, cette fois, suffisent à contenir le conflit latent. En outre, nous pouvons noter là encore une labilité du sujet, aussi bien dans ses récits que dans ses identifications, ce qui témoignerait de l'ambivalence de sa relation avec le père, dans ses deux versants : rivalité/agressivité et attraction/étaillage.

Par ailleurs, cette labilité identificatoire n'est pas toujours observée chez Alexandre. Par exemple, pour la planche 8BM, même s'il modifie à trois reprises le cours de son histoire, l'identification au jeune garçon (situé au premier plan) est maintenue. En revanche, nous avons constaté qu'un déplacement de la position active vers la position passive s'opère entre les différentes versions. Plus précisément, les relations interpersonnelles décrites par l'adolescent renvoient à des positions contrastées active/passive que les personnages investissent tour à tour, en fonction du registre dans lequel se situe le conflit. Dans les deux premières versions, il s'agit du registre de l'agressivité, la position active est revêtue par le garçon au premier plan ; alors que dans la dernière version (registre de castration), sa position est passive face à la puissance du père/médecin. Plus largement, cela semble suggérer qu'à partir du registre conflictuel et de la menace encourue, Alexandre s'aménage défensivement soit dans une position passive, infantine, soit dans une position active, destructrice. Cette ambivalence entre deux tendances, additionnée à d'autres éléments révélés par l'analyse, nous autorise à penser que l'un des mouvements défensifs d'Alexandre repose sur l'aménagement de la sollicitation pulsionnelle dans le registre anal. D'ailleurs, nous pourrions ajouter qu'il s'agit probablement du stade anal précoce car l'objet est avant tout vécu comme un objet à détruire et non à maîtriser.

Conclusion

Dans l'ensemble du protocole, les forces d'Alexandre sont destinées à se défendre contre la souffrance psychique, les mouvements dépressifs et les débordements pulsionnels. La confrontation à la problématique dépressive est particulièrement douloureuse en ce qu'elle semble raviver un vécu de carences et de pertes. Par conséquent, elle génère une tension difficilement gérable qui entraîne le repli sur des positions régressives d'étayage en position active ou passive. Cet aménagement défensif témoigne de renoncements inachevés aux objets œdipiens, impliquant la quête de l'autre comme support afin de contre-investir les fragilités narcissiques et limites. Mais l'autre ne parvient à assurer des fonctions d'étayage et de pare-excitation suffisantes, comme en atteste les émergences en processus primaire. Alexandre déploie alors des représentations de relations conflictuelles, nourries de modalités franchement agressives (conflit, violence et fantasme de meurtre). La répétition de mises en scène destructrices, dans des contextes fortement dramatisés, sont significatives de difficultés pour le sujet à traiter la conflictualité sous-jacente. Ces dernières interviennent essentiellement aux planches sollicitant une problématique de perte, d'abandon ou de séparation. Dès lors, nous assistons à des allers-retours défense/pulsion pour lesquels les procédés A et B représentent le pôle défensif et les E rendent compte de la mise en échec de celles-ci. Les procédés de la série C prennent parfois le relais dans une visée de répression de l'excitation (CI) mais aussi de restauration narcissique (CN). Même si ces défenses paraissent plus efficaces, la fin des récits illustrent souvent l'acuité de la charge pulsionnelle projetée sur l'objet, source d'une intense souffrance narcissique (planche 2 : « *elle les tue, et elle s'en va. Fin de l'histoire.* », planche 4 : « *il a juste envie d'aller péter la gueule à l'autre quoi* », planche 5 : « *Fin de l'histoire, elle meurt aussi* », etcetera). Ainsi, les procédés du discours A et B sont relayés plus ou moins rapidement par des procédés de la série C, moins prévalents mais plus significatifs d'un point de vue économique (en particulier CI, CN et CL).

Pour conclure, ce protocole de TAT vient souligner l'importante résonance fantasmatique du sujet au contenu latent des planches. La mobilisation de plusieurs défenses, appartenant aux différents registres (A, B, C) met l'accent sur la difficulté à laquelle se heurte l'adolescent pour négocier les conflits. Enfin, l'angoisse de castration se dessine en filigrane mais elle est secondaire, l'ensemble se joue effectivement au niveau de la dépression, liée à l'angoisse dominante de perte d'objet. L'analyse nous montre combien la demande d'étayage est patente et place le sujet dans une position régressive. A cet égard, la précarité des limites tributaires de la fragilité des assises narcissiques pourrait justement entraver l'accès à une position plus évoluée. Nous pouvons dès lors supposer que la difficulté d'élaborer la position dépressive s'articule à la quête d'un objet externe étayant. Faute d'avoir pu introjecter le bon objet, Alexandre a besoin de l'autre pour colmater le vide interne et ainsi faire face au manque de fiabilité de ses repères internes.

3.1.1.3.3. Analyse et interprétation du dessin

Le dessin de la famille d'Alexandre ainsi que la retranscription de l'entretien associé, ont été placés en annexe (Annexe VIII.XIII, Tome II, page 166 et Annexe I.IV, Tome III, pages 97-109).

Clinique de la passation

Nous retrouvons Alexandre une semaine après la passation des projectifs. Il semble impatient de découvrir la thématique du dessin, que nous lui avons volontairement dissimulée pour être au plus près de la spontanéité au moment de la conception du dessin. La thématique révélée, Alexandre manifeste des signes de déceptions (souffle, prend du recul sur sa chaise). Après un temps de réflexion, il s'engage dans la réalisation de son dessin, tout en commentant chaque étape. Il verbalise plusieurs difficultés liées à son incapacité à matérialiser certains concepts abstraits sur une représentation graphique. Il propose alors d'effectuer une légende pour accompagner son dessin. Il semble à la fois investi et à l'aise avec cet exercice. L'entretien qui a suivi la phase de création a permis au sujet d'explicitier les concepts représentés. Tout comme les autres tests, son discours comporte quelques digressions qui toutefois n'impactent pas le fil de l'entretien. Cette fois encore, Alexandre est participatif et confirme sa volonté de nous aider pour la recherche. Il a réalisé son dessin en 13 minutes, l'entretien a ensuite duré 30 minutes.

Etape de la construction du dessin

Alexandre commence par dessiner un premier personnage en haut à gauche, puis il réalise un second à droite du premier. Après une hésitation, il dessine un troisième personnage en bas à droite, suivi d'un quatrième en bas à gauche. Les personnages ont été dessinés avec le même soin, et la même attention, seule la mère bénéficie de détails supplémentaires (mais sommaires) pour pouvoir être discriminée (cheveux et jupe). Les personnages ne sont pas davantage développés. En revanche, il trace un rectangle autour de chacun d'entre eux, dans l'ordre de leur construction, afin de matérialiser une séparation entre eux. Puis il dessine un carré encerclant les deux parents, un autre encerclant les enfants, et enfin un dernier pour englober la famille dans son ensemble. Il entreprend ensuite de colorier les carrés en leur donnant une légende (via un code couleur) pour symboliser les liens unissant les personnages. Il commence par colorier la case incluant les enfants en jaune, celle de l'ensemble de la famille en vert, la case propre à chaque personnage est en bleue, et enfin la case des parents en rouge. La légende est effectuée en haut du dessin, chaque couleur revêt une signification. Le vert représente « la vie commune », le bleu « le soi-même », le jaune symbolise « la joie des enfants » et « les liens de la fratrie », le rouge matérialise « la relation privée » entre les parents ainsi que « les fonctions parentales ».

Interprétation du dessin

L'interprétation du dessin d'Alexandre nécessite de s'intéresser d'abord à l'analyse formelle pour ensuite se consacrer aux processus identificatoires et projectifs.

Concernant les indicateurs graphiques, les quatre personnages ont été représentés avec la même qualité formelle. Ils campent le milieu de la feuille, le reste n'étant pas investie, seul le haut est utilisé pour indiquer la légende associée aux couleurs et aux rectangles englobant les personnages. La construction du schéma corporel est simpliste, Alexandre adopte la schématisation du « bonhomme en bâton ». La différence des sexes est matérialisée de façon minimaliste puisque le sujet distingue le sexe féminin au moyen de quelques traits, symbolisant la jupe et les cheveux de la mère. Quant à la différence des générations, elle est actée par une différence de taille et de positionnement des personnages sur la feuille. Les parents sont représentés dans une proportion supérieure à celle des enfants, et sont situés au-dessus d'eux, ce qui souligne un rapport d'ascendance. La nature des interrelations entre les personnages est dépeinte à travers la construction de formes rectangulaires entourant chaque personnage et les reliant différemment entre eux. Les couleurs participent aussi à délimiter et signifier la nature de leurs relations. Au sein de cette représentation, Alexandre occupe une place d'enfant auprès des figures parentales, et évoque également des liens de fratrie, témoignant de sa capacité à se reconnaître dans l'ordre d'appartenance dans le jeu des alliances et des transmissions. Si le degré de perfection de la production des bonhommes peut paraître peu élevé, leurs interactions mutuelles et les différents cadres dans lesquels ils évoluent, signalent une volonté recherchée du sujet à concrétiser schématiquement des concepts abstraits. Ainsi, dans ce dessin, le symbolisme supplante la représentation figurative. L'interprétation psychanalytique, soutenue par les propos de l'entretien, va nous permettre de compléter ces premières impressions analytiques.

D'emblée, Alexandre nous expose sa difficulté à représenter sa conception de la famille qui se résume essentiellement aux actions menées les uns pour les autres. De fait, les places et les rôles de chacun ne sont pas figés mais peuvent évoluer voire permuter : « *y a pas de vrais rôles [...] le grand frère peut très bien prendre le rôle du parent* ». En dépit de l'utilisation d'une légende pour tenter de modéliser sa pensée, Alexandre se dit insatisfait de sa production, d'autant plus que la famille est pour lui une thématique qui l'affectionne peu « *Après c'est vrai que la famille c'est pas un sujet que j'apprécie en particulier* ». Il nous explique qu'il aurait pu tout aussi bien opter pour laisser la page blanche afin de mettre l'accent sur l'aspect indéterminé du schéma familial ainsi que les possibilités illimitées du « faire-famille ». Pour autant, il choisit une représentation familiale conventionnelle (avec deux parents genrés et deux enfants) qu'il justifie par l'influence sociétale « *j'ai fait en fonction de la société par rapport aux parents* ». Il semble tout de même parvenir à s'éloigner des critères imposés par la société en proposant une identité sexuelle non genrée pour les enfants : « *par contre les enfants ils sont non genrés, enfin sur le dessin en tout cas, ils sont non genrés* ». L'identification avec sa famille est discrètement envisagée mais souvent immédiatement annulée par

une reformulation de ses propos. Toutefois, les ressemblances peuvent s'entrevoir sur plusieurs points, comme le sexe des enfants « *deux frères* », le nombre de membres dessinés « *on est quatre donc là je vois que j'ai fait quatre, c'est pour ça que j'ai fait quatre je pense* », les relations clivées entre les personnages ou encore l'orientation sexuelle des enfants, qui constitue d'ailleurs une source de conflits avec les parents. En dépit de ces quelques indices, Alexandre semble vouloir éviter les identifications avec sa propre famille. Il demeure d'abord plutôt évasif quant à la description des personnages et les raisons qui l'ont amené à les dessiner dans cet ordre. Cela peut sous-tendre qu'aucun personnage n'est valorisé ou dévalorisé, même s'il attribue un rôle plus important à la mère « *on prend des choses de la mère plus que du père* », pourtant représenter en deuxième, après le père. D'ailleurs, les caractéristiques graphiques de celui-ci ne diffèrent pas de celles des autres personnages dessinés en suivant. Le temps consacré à sa réalisation et son positionnement sur la feuille apparaissent identiques, seule la taille et la disposition parents/enfants diffèrent pour acter une distinction intergénérationnelle. A ce propos, la projection de cette différence de générations souligne un rapport d'ascendance des parents sur les enfants qu'Alexandre perçoit à la fois comme protecteur et contraignant : « *j'ai mis les parents au-dessus en hauteur, et les enfants, plus petits, parce qu'ils sont quand même encerclés, je sais pas comment dire, soient protégés, soient encerclés* ». En outre, le sujet justifie l'absence de distinctions graphiques significatives par une volonté de conserver une certaine liberté/universalité et ne pas s'enfermer dans une structure et une histoire familiales spécifiques : « *une famille ça peut être plein de choses [...] Beh comme c'est une famille quelconque, j'ai fait en sorte qu'ils peuvent avoir l'histoire qu'ils veulent. Cette famille, elle est libre* ».

Son intérêt se porte davantage sur les concepts qu'il a tenté de représenter à travers l'utilisation de plusieurs couleurs, délimitées par des cases au sein desquelles se situent les personnages. Celles-ci symbolisent des enjeux intra mais aussi inter subjectifs. Pour exemple, Alexandre nous explique que le bleu représente le « *Soi-même* », c'est-à-dire ce qui affère directement au sujet, son intériorité, sa personnalité, son fonctionnement psychique, ... : « *Beh déjà le bleu c'est son soi-même, ce qu'on a envie, ses désirs, sa personnalité, ce qu'on dit pas forcément, ce qu'on cache, ce qu'on garde pour nous, nos envies...* ». Selon l'adolescent, ces enjeux subjectifs peuvent s'harmoniser avec ceux d'un autre sujet « *y aura un mélange des deux [...] ils pourront s'adapter et faire en sorte de bien s'entendre* » ou au contraire entrer en confrontation « *si y a pas de ce lien beh en soi ces deux soi-même ils vont se confronter, en général ça finit en clash* », notamment avec les parents décrits comme décisionnaires de l'avenir de leurs enfants « *ça arrive plus avec les parents quand ils te disent bon tu vas faire ci, tu vas faire ça [...] et l'enfant lui il pense pas du tout à ça, il a d'autres envies, d'autres désirs* ». Ces désaccords parents/enfants apparaissent très prégnants dans l'entretien, les propos d'Alexandre soulignent plusieurs fois des mésententes intergénérationnelles, desquelles nous pouvons parfois entrevoir une résonance avec son vécu : « *une lesbienne et un gay, et les deux parents ils sont hétéros du coup, gros problème de ouf avec les enfants* ». En revanche, il met en exergue une relation soutenant des enfants face à l'incompréhension parentale. Ce conflit intergénérationnel est matérialisé dans le dessin par le biais de cases, colorées en rouge pour le

couple parental et en jaune pour la fratrie. Cette séparation permet de symboliser pour chaque partie à la fois leurs liens/rerelations privilégiés : (« relation privée » du couple et « liens de la fratrie ») ainsi que leurs fonctions (« fonctions parentales » et « joie des parents »). L'adolescent opère une nette distinction entre le monde insouciant de l'enfance « *leur monde d'enfant, là où ils vont jouer tout ça* » et le monde complexe de l'adulte « *ils [les parents] ont leur monde d'adulte où ils voient toute la difficulté du monde, le travail, les galères,...* ». Il expose ainsi sa volonté de ne pas accéder au monde adulte, dépeint en termes de contraintes et de sacrifices « *ils ont le travail, l'argent, devoir faire plaisir aux enfants, devoir faire ci, devoir les éduquer, devoir leur donner des valeurs, devoir trucs relous de ouf!* ». En définitive, la façon dont Alexandre se projette dans son dessin suggère une représentation de la famille comme un groupe contraint, composé d'obligations et de devoirs qui entravent la liberté et impactent le soi (case en bleu). Même s'il évoque la possibilité d'une vie commune (représentée en vert), où la communication serait envisageable, celle-ci est toujours empreinte de difficultés/conflits, particulièrement avec les parents « *c'est jamais facile avec les parents* » mais aussi au sein même du couple parental. A cet égard, les difficultés conjugales pourraient, selon lui, découler d'un rapprochement privilégié de l'un des deux parents avec un enfant : « *il va partager avec cet enfant, il va créer un lien un peu plus intime* ». Ce rapproché œdipien entraînerait de l'incompréhension (voire de la rivalité ?) chez l'autre parent, toujours campé dans sa vision d'adulte, ce qui signifierait alors l'émergence de conflits : « *ça se comprend pas et ça crée des incompréhensions puis un conflit entre les deux parents, entre les enfants* ». Alexandre illustre ses dires en se projetant dans une relation exclusive avec le père, dont la mère serait exclue : « *le père parle avec sa fille lesbienne, ils échangent au taquet, ils s'entendent de ouf et ça crée un lien [...] la mère, par contre elle n'a pas échangé avec l'enfant* ». En dépit de cette atmosphère conflictuelle, Alexandre évoque tout de même des sentiments d'amour dans cette famille « *ils s'aiment tous mais y a toujours des problèmes donc enfin y a toujours des conflits j'ai envie de dire* ». Son discours signale que l'élément perturbateur pourrait être l'un des enfants en ce qu'il dérogerait aux attentes parentales. D'après Alexandre, ce personnage favoriserait l'expression de « son soi » au détriment de celui des autres, ce qui lui permettrait alors d'échapper au risque d'être « *complètement absorbée ou emportée* » par les désirs/envies de l'autre. D'ailleurs, ses dires laissent supposer qu'il s'identifie à ce personnage, positionné à distance du système familial et dégagé des obligations envers les autres membres : « *j'serais un des frères et sœurs mais je serais loin... dans ma petite bulle [...] moi je me serais arrêté juste à la case bleue [...] je ressens pas l'obligation de devoir aider ma famille* ».

A la fin de l'entretien, les identifications se font davantage jour. Alexandre nous confie notamment s'être, malgré lui, inspiré de sa famille pour représenter « *les barrières* », autrement dit les clivages entre personnages. Dès lors, ses tentatives pour taire les identifications avec sa propre famille et proposer un schéma familial classique semblent avoir échoué. Le sujet semble prendre la mesure du poids des transmissions familiales sur sa propre modélisation de la famille : « *j'ai sûrement des trucs des des de mes arrière arrière arrière ou j'sais pas quoi qui ont façonné la vision de ma famille, les*

choses ou quoi ». S'ensuit alors un discours sur l'imperfection universelle de chacun comme pour justifier les défaillances familiales « *y a pas vraiment de schéma familial par fait parce que chaque individu déjà est imparfait* ». Cependant, malgré cette explication à tendance philosophique, Alexandre conclut l'entretien sur l'idée de recourir à l'adoption « *pour casser la chaîne* », idée qu'il réfute aussitôt car selon lui, ces problématiques transgénérationnelles se transmettraient indépendamment de la génétique : « *même adopter ça changerait rien parce que je lui transmettrais mes valeurs, et c'est dans mes valeurs que y aurait tout ça* ». En conséquence, la solution résiderait pour lui dans le fait de renoncer à sa descendance : « *j'ai l'impression que sinon on pourra pas la briser* ».

Conclusion

Le dessin d'Alexandre, complété de l'entretien, avance des éléments intéressants, qui viennent appuyer ceux déjà mis en exergue dans les autres tests. Si l'identification avec sa famille est d'abord discrète, l'invitation projective du dessin l'emporte finalement puisque le sujet parvient à exprimer son ressenti vis-à-vis de sa propre famille ainsi que ses penchants affectifs sous la forme de tendances principalement négatives. En effet, il présente des liens familiaux contraints et soumis à une obligation d'aide et de devoirs envers les autres membres (surtout du côté des parents, décrits comme enfermés dans leurs fonctions parentales). Dans le système familial qu'il dépeint, Alexandre se place comme l'élément perturbateur en ce qu'il préfère préserver son « soi-même » (symbolisé en bleu sur le dessin) au détriment de celui des autres. Pourtant, les relations fraternelles sont tout de même relatées comme soutenantes et compréhensives, ce qui contraste avec les relations parentales qualifiées de conflictuelles, du fait, semble-t-il, de divergences intergénérationnelles. D'ailleurs, il souligne qu'un rapproché avec l'un des deux parents susciterait de l'incompréhension, si ce n'est de la jalousie, chez l'autre, éveillant alors de nouveaux conflits. En dépit des défenses, telles que la dénégation et l'annulation rétroactive, qui paraissent mettre à distance les modalités identificatoires projectives, Alexandre termine l'explication de son dessin en se projetant pleinement dans cette famille créée. Il indique précisément s'être inspiré de son schéma familial pour représenter les barrières, symbolisant les séparations/ruptures entre les personnages. Enfin, il nous fait part d'une réflexion pertinente sur la transmission familiale de problématiques passées, qui, selon lui, ne pourrait prendre fin qu'à condition de ne pas avoir d'enfant, ce qui signifierait la disparition de la lignée.

Cette première interprétation du test du dessin, effectuée certes de façon prudente et respectueuse de son auteur, demeure néanmoins un exercice difficile et empreint de nos « impressions » subjectives. Même si nous avons essayé de les contenir, il nous faut admettre qu'elles ont probablement participé à l'analyse.

3.1.1.4. Analyse des effets transféro-contre-transférentiels

Notre rencontre avec Alexandre n'a pas été sans incidence sur nos objectifs de recherche et sans remise en question sur notre posture de chercheur. En effet, cette rencontre a soulevé plusieurs interrogations personnelles et éthiques, en lien notamment avec la dette du chercheur que nous reprendrons en discussion, dans notre partie consacrée aux réflexions éthiques. Concernant notre contre-transfert, nous avons rapidement pu repérer que nous avons parfois été mises à mal par le caractère abrupte (voire violent) des propos d'Alexandre. Plus exactement, il nous semble avoir été saisi par le contenu de son discours, ce qui a probablement ralenti notre capacité de penser ; d'autant que l'enchaînement de l'entretien s'est révélé plutôt désorganisé. De plus, il nous était parfois difficile de soutenir une posture neutre face à de tels débordements. Alexandre semble avoir décelé que son récit, au fort potentiel traumatique, nous a quelques fois déstabilisées, mais il ne nous a pas ménagé pour autant. Nous pensons notamment aux agressions sexuelles subies et agies qu'il aborde avec un recul inattendu, au point qu'au moment même de l'entretien, nous avons fait un lien avec le besoin de traumatisé l'autre dans la rencontre. Ce besoin (ou appétence) traumatophilique, typique de l'adolescence (Guillaume, 1985), pourrait ici s'entendre comme une recherche des limites aux excitations (liées aux scènes traumatiques passées non résolues). Dès lors, cette recherche active d'un choc traumatique semble être au service de sa psyché pour le protéger. En outre, malgré un discours catastrophique (en vue certainement de nous effracter), nous avons constaté qu'Alexandre garde une certaine maîtrise de ses émotions, de sorte qu'il paraît parfois désaffecté. L'absence d'affects et de ressentis peuvent aussi se présenter comme un moyen défensif, mis en place par l'adolescent pour ne pas s'effondrer face à la fragilité de son Moi et face à son bouillonnement pulsionnel. Toutefois, nous avons compris après-coup que ça n'est pas tant la gravité des faits qui nous avait déstabilisé mais la façon désordonnée et incohérente qu'il a eu de nous les livrer, pour ainsi dire sans préparation et sans lien avec les éléments confiés juste avant. Cette articulation décousue pourrait finalement témoigner chez lui d'une certaine charge affective associée à ses dires. Enfin, nous avons perçu chez Alexandre une forte volonté altruiste à notre égard et un important désir de répondre à nos attentes. A ce propos, nous avons repéré des comportements de séduction sociale, à la fois dans son élocution, dans son discours, et dans ses comportements non verbaux. Par conséquent, ce premier cas aussi complexe que paradigmatique va nous inviter à penser plusieurs premières limites à notre travail et susciter plusieurs biais, notamment en ce qui concerne la désirabilité sociale du sujet et le désir du chercheur.

3.1.1.5. Synthèse des données cliniques et projectives d'Alexandre

Cette première rencontre clinique met déjà en exergue toute la complexité et la paradoxalité des modalités relationnelles à l'adolescence. Plus précisément, elle permet d'illustrer cette tentative désespérée pour l'adolescent de reprendre un certain contrôle de son existence par l'agir violent mais aussi sous d'autres formes et dans divers espaces, comme les addictions, le suicide, les scarifications.

S'agissant des données cliniques, l'analyse a mis en exergue la présence de plusieurs événements traumatiques qui jalonnent son histoire mais aussi celles de ses parents, et certainement celles de ses aïeux (suicides, tentatives de suicide, violences, négligence, agressions sexuelles). En lien avec cette répétition transgénérationnelle, son récit souligne une alternance entre un sentiment de passivité, de vide et de rejet, de sorte que l'adolescent exprime un sentiment d'instrumentalisation et d'objectalisation dans ses relations actuelles. Dès lors, ses manifestations violentes semblent traduire la présence d'angoisses massives d'anéantissement et de passivation, résultant de la non-élaboration d'une conflictualisation passée, à laquelle viennent s'ajouter des événements traumatiques actuels, inscrivant Alexandre dans la répétition et l'alternance des positions victime/auteur. Par conséquent, nous avons supposé que l'adolescent se percevait et se vivait tantôt victimé, tantôt victimant, selon différents temps et espaces de son histoire. Les éléments de son discours nous ont menés à des constats cliniques suggérant que cette alternance repose sur la mobilisation de mécanismes de retournement sur la personne propre et de renversement dans son contraire. Si ces derniers impliquent une oscillation entre des manifestations dirigées contre soi ou contre l'autre, ils relèveraient tout deux d'une dynamique psychique sur le mode du retournement actif/passif. Associé à notre problématique, l'investissement de ce processus-acte témoignerait de l'actualisation d'une position victimale mais aussi de celle des traces transgénérationnelles non élaborées. Plus exactement, la position victimale, déjà reconnue avant la mise en acte, semble s'être actualisée par déplacement vers une position d'auteur. Par ailleurs, le processus adolescent semble avoir brutalement remis au devant de la scène les traces traumatiques passées, supposant un télescopage traumatique, entre le pubertaire et le transgénérationnel.

Les données projectives semblent aller dans le sens des résultats cliniques. De manière globale, le protocole du Rorschach d'Alexandre apparaît très défensif. La mobilisation des défenses (appartenant souvent au registre rigide : isolation, retrait...) pourrait s'interpréter comme une tentative d'empêcher l'émergence de représentations inquiétantes voire angoissantes en ce qu'elles confrontent à des conflits complexes, difficilement abordables. D'ailleurs, l'investissement des processus de pensée de l'adolescent semblent participer aux tentatives d'aménagement de ses conflits internes. Ces derniers opèrent essentiellement sur un registre lié au maniement de l'agressivité et aux angoisses archaïques, probablement d'anéantissement, du fait d'une imago maternelle toute-puissante et d'une imago paternelle quasi ab-

sente. Le test du Rorschach a également mis au jour des problématiques relatives à une difficulté dans le choix identificatoire, ainsi qu'à des fragilités identitaire, narcissique mais aussi corporelle. A cet égard, la perspective de toutes ces failles, nous a conduit à supposer que la forte sollicitation défensive concourait à protéger le sujet de sa propre internalité en tentant de maintenir un niveau d'excitation le plus bas possible. Toutefois, cette stratégie ne s'avère pas toujours efficiente face aux représentations conflictuelles qui engendrent des mouvements pulsionnels trop intenses, mettant en échec les défenses instaurées. Ces débordements sont particulièrement prégnants au sein du TAT. En effet, l'expression pulsionnelle semblait finalement mieux contenue dans le rorschach, comme en atteste les nombreuses thématiques agressives et macabres identifiées dans la plupart des récits du TAT. Celles-ci se retrouvaient déjà au Rorschach mais dans une moindre mesure. En outre, la fin tragique, fréquemment imaginée par l'adolescent au TAT, semble lui permettre de trouver une issue au conflit, du fait d'un impossible compromis. Par ailleurs, les mises en scène destructrices et les relations interpersonnelles conflictuelles interviennent majoritairement aux planches sollicitant une problématique de perte, d'abandon ou de séparation. La confrontation à cette conflictualité semble réveiller un vécu douloureux de carences et de pertes chez le sujet. De fait, elle génère une tension difficilement gérable qui entraîne le recours à des défenses orientées vers une quête d'étayage. L'objet est ainsi investi en tant que support mais ce dernier échoue dans cette fonction, d'où l'expression de représentations massives (conflit, meurtre, viol,...). En résumé, l'analyse de ce protocole du TAT révèle de fréquents allers-retours entre des procédés défensifs (issus principalement des séries A et B) et des émergences en processus primaires (E), signant l'échec de celles-ci. Nous avons aussi constaté que les procédés de la série C succèdent parfois aux premières défenses pour tenter à leur tour de réprimer l'excitation et restaurer les fondements du narcissisme. Si ces derniers semblent plus efficaces, ils ne sont pourtant pas suffisamment face à l'acuité de la charge pulsionnelle projetée sur l'objet, source d'une intense souffrance narcissique. Pareillement au test du Rorschach, dans l'ensemble du TAT, les forces d'Alexandre semblent vouées à se défendre contre la souffrance psychique et les débordements pulsionnels. De même, les éléments relevés dans les deux tests illustrent un défaut d'intériorité (vide interne, porosité des limites, fragilité narcissique), résultant d'une mauvaise introjection des objets internes. Enfin, le test du dessin vient corroborer ces précédents résultats. De la même manière que pour les autres tests projectifs, l'entretien qui accompagne le dessin, est d'abord caractérisé par une oscillation projection/défense (dénégation, annulation). Puis, les défenses laissent pleinement place aux identifications entre famille dessinée/famille réelle. Le sujet se livre, une fois encore, sur son vécu et ses éprouvés à l'égard de sa famille. Ces dernières confidences achèvent de compléter le tableau familial plutôt négatif qu'il a dressé au fil des quatre tests. En effet, Alexandre présente globalement des liens familiaux contraignants, incompatibles à l'épanouissement du « soi ». En d'autres termes, les enjeux intersubjectifs semblent se heurter aux enjeux intrasubjectifs. Qui plus est, il parvient à matérialiser, à l'aide d'une légende le clivage et les

ruptures qui se jouent entre les différents membres, seule la relation fraternelle apparaît soutenante. L'entretien vient en renfort pour souligner des problématiques familiales que l'adolescent identifie pertinemment comme étant le résultat de transmissions transgénérationnelles. A ce propos, il ajoute envisager, tel un sacrifice, de ne pas avoir d'enfant en vue de « *briser la chaîne* » filiale. Aussi, nous pouvons supposer que cette transmission de traumatismes non élaborés par les générations précédentes pourrait avoir entraînée chez l'adolescent un « complexe traumatique de filiation » pour reprendre les termes de Drieu (2004). Il pourrait s'agir ici d'une première piste de discussion que les autres cas permettront peut-être d'étayer ; quoi qu'il en soit, cela illustre déjà combien le transgénérationnel peut éclairer la clinique de l'agir violent adolescent.

3.1.2. Sujet 2 : Billie

3.1.2.1. Présentation anamnétique du sujet

Billie est une jeune femme de 18 ans au moment où nous la rencontrons. Son apparence est très masculine, elle porte un tee-shirt ainsi qu'un short, tous deux très larges. D'emblée, elle se décrit elle-même comme un garçon manqué. Elle a 18 ans lorsque nous la rencontrons mais elle n'en paraît pas 15. Malgré un placement en MECS depuis 11 ans, elle a maintenu un lien régulier avec sa mère et son frère aîné. En revanche, le contact avec son père ainsi que ses deux demi-frères (du côté de la mère) est quasiment rompu. Elle décrit un père violent, pour lequel elle éprouve, aujourd'hui encore, une grande colère. Elle-même a fréquemment recours à la violence physique et verbale à l'encontre principalement des jeunes de l'institution. Enfin, elle semble dans une perspective de quitter prochainement la MECS.

3.1.2.2. Données cliniques : analyse de l'entretien semi-directif

3.1.2.2.1. Clinique de la passation

Billie nous attendait près de la salle d'entretien à notre arrivée. Nous lui avons donné rendez-vous dans la matinée, ce qui lui convenait bien afin de pouvoir vaquer à ses occupations l'après-midi. Une fois entrée dans le bureau, elle s'installe sur le canapé et nous invite à nous asseoir sur la chaise en face. Elle semble vouloir nous accueillir au mieux sur son lieu de vie. Quelques jours avant, elle avait souhaité jouer un rôle de guide pour nous faire découvrir les lieux et nous aider à nous repérer. L'entretien commence par un rappel du protocole et la signature de la feuille de consentement (cf. Annexe IX.I, tome II, pages 167-168). Billie réitère sa volonté de

vouloir nous aider et donc de participer à la recherche. Elle accepte également d'être enregistrée et signe le document sans hésitation.

Nous sommes, l'une et l'autre, rapidement à l'aise dans cette situation d'entretien, au point que toutes les thématiques de la grille sont abordées sans difficulté. Et même s'il nous avait semblait percevoir une gêne lorsque nous avons évoqué la sphère sexuelle, Billie répondra tout de même à toutes les questions avec une certaine facilité. Elle semblait avoir pris de la distance avec ce qu'elle avait vécu, ce qui pourrait justifier qu'elle soit parvenue à revenir sur des éléments douloureux de sa vie sans pour autant paraître affectée. Billie semble avoir fait un important travail sur elle-même et souhaite poursuivre dans cette dynamique. Elle comprend très bien les questions et semblent parfois savoir pertinemment où nous souhaitons en venir. Elle est perspicace et fait preuve d'une bonne autocritique quant à sa situation. Enfin, quand nous la questionnons sur ce que nous avons identifiés être des comportements altruistes et solidaires, elle nous répond simplement qu'elle souhaite soutenir et aider les plus jeunes, telle une grande sœur, pour leur éviter de vivre ce qu'elle-même a vécu. L'entretien a duré environ deux heures, ce qui a probablement été un peu long pour la participante car nous avons remarqué que son attention a progressivement diminué.

3.1.2.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif

Nous présentons ici la synthèse des résultats de l'entretien de Billie, obtenue par l'analyse thématique catégorielle et la fiche bioscopique. Les tableaux de chacune de ces techniques ainsi que leurs modalités de construction ont été insérés dans le Tome II (cf. Annexe IX.II à IX.V, pages 169-220). Pour la fiche bioscopique, une synthèse des analyses cliniques sérielle et séquentielle est également présentée en annexe (cf. Annexe IX.VI, Tome II, pages 221-222). Quant à la retranscription complète de l'entretien, elle est consultable dans le Tome III (cf. Annexe II.I, pages 110-169).

Le récit de son histoire

Environnement familial carencé : précarité sociale, marginalité et défaillances parentales

Dès le début de son récit, Billie dépeint un milieu familial carencé, marqué par de nombreuses problématiques inhérentes au couple parental, plus précisément à leurs histoires familiales respectives ainsi qu'à leur situation de précarité socio-économique ou encore à leurs consommations de substances-psychoactives. Nous avons également repéré des problématiques singulières à chacun, telles que le désinvestissement du père et la fragilité psychique de la mère, ce qui ne semble pas avoir facilité l'intériorisation d'objets internes suffisamment stables et solides chez Billie. L'accumulation de ces diverses problématiques - actuelles et passées - semble avoir entravée les parents dans leurs fonctions. Par conséquent, ces derniers ne semblent pas pouvoir répondre aux besoins fondamentaux (psychiques et physiologiques) de leurs enfants : « *la vie avec mes parents était très difficile parce que bon... mes parents c'était*

compliqué genre genre soit ma mère elle dormait, soit mon père, il dormait », « nous à midi déjà, on se faisait à manger seul ». De plus, leur relation conjugale semble s'organiser autour de la consommation de substances psychoactives (alcool, cannabis et drogues dures), dont les conséquences semblent directement retentir sur la dynamique familiale ; en ce sens que la prise répétée de toxiques pourrait expliquer la léthargie parentale, qui semble se répercuter sur les enfants. De surcroît, Billie fait état d'une importante précarité sociale et économique dans sa petite-enfance, renforçant l'insécurité et les carences déjà présentes. D'après ses dires, le milieu précaire dans lequel elle évolue est caractérisé par la pauvreté, le manque d'hygiène et l'insalubrité, ce qui ne semble pas constituer un lieu protecteur et sécurisant : « On a vécu dans des squats, des squats, des squats », « mon entourage, ils ont remarqué que l'hygiène c'était pas ça, que je sentais pas la rose non plus ». A cela s'ajoute des difficultés d'accès aux soins médicaux, ce qui n'a pas permis à Billie de bénéficier de soins adaptés, notamment pour ses problèmes dentaires, engendrant alors d'importantes souffrances : « un mal de dent de l'espace », « le vrai dentiste pour nous ça coûte trop cher », « qu'est-ce que j'en ai souffert ». En plus de cette défaillance parentale et de cette précarité sociale, la cellule familiale est marquée par la violence du père. Chacun des membres apparaît victime de cette violence, même la mère qui, dans l'incapacité d'intervenir (probablement par crainte), semble accepter passivement la violence qui règne au sein de la famille : « elle s'en prenait aussi, mais j'étais petite. Je sais qu'elle essayait de nous protéger au mieux, mais après voilà c'est pareil, elle savait pas trop où se mettre donc... ». Pourtant, il nous semble avoir repéré, pour chacun d'entre eux, un renversement de leurs positions victimales, en-dehors du cercle familial. Tel que nous le verrons, cela supposerait que l'ensemble de la famille ait adopté le mode de fonctionnement violent du père. Dès les premiers temps de l'entretien, nous pouvons mesurer l'impact de cet environnement primaire carencé sur la construction narcissique et identitaire de Billie. L'absence de repères stables ne semble pas avoir permis l'intériorisation d'objets internes solides, auxquels semble s'ajouter une difficulté d'une part, à intégrer le féminin (liée probablement à l'identification à l'imgo maternelle) ; et d'autre part, à accepter la loi, l'autorité (liée probablement à l'imgo paternelle), comme nous le présenterons ci-après.

Des modalités relationnelles familiales contrastées

Les relations intrafamiliales apparaissent contrastées, tantôt marquées par l'amour, l'empathie, la compréhension, tantôt marquées par la violence, la haine, la colère. La relation que Billie entretient avec sa mère paraît particulièrement déroutante en ce qu'elle est à la fois privilégiée (voire même fusionnelle), et à la fois rejetée, toxique. D'ailleurs, la description de cette figure maternelle par Billie est tout aussi ambivalente puisqu'elle est d'abord présentée en des termes très élogieux : « Ah ma mère c'est un diamant ! » mais au fil de son discours la présentation se ternit : « Elle est vraiment chian... relou des fois et puis parfois elle me tape des crises, je ne sais même pas pourquoi ». Le paradoxe semble définir cette relation mère/fille, néanmoins nous relevons tout de même un besoin fondamental, semble-t-il réciproque, de proximité voire d'emprise. A cet égard, la mère semble décisionnaire de l'avenir de la relation

conjugale de sa fille : « *c'est ma mère qui va prendre la décision parce que moi je sais pas où me mettre [...] je lui ai expliqué la situation, elle m'a dit : quittes-le, je veux plus que tu restes avec lui* ». Au-delà d'une emprise, leur relation semble illustrer une problématique au niveau des processus de séparation/différenciation, comme en témoigne sa réaction lors du problème cardio-vasculaire de sa mère : « *Au moment où ma mère, elle a failli me lâcher donc le moment de son opération. C'était pas clair en fait, j'ai fait si ma mère elle part je pars* ». La mort de la mère aurait-elle entraînée celle de la fille par suicide, du fait d'une impossible séparation ? De nombreuses hypothèses permettraient d'interpréter cette proximité avec son premier objet d'amour. Toutefois, nous avons choisi d'en retenir deux, au regard de son discours. La première concerne la figure paternelle, qui, désinvestie et désintéressée, ne se serait pas suffisamment imposée dans la dyade mère-fille afin de séparer l'enfant de la mère. Quant à la deuxième, elle serait liée à la fragilité psychique de la figure maternelle qui pourrait d'ailleurs être qualifiée, au sens Greenien, de « mère morte » (1983) en ce qu'elle ne répond pas aux besoins de ses enfants (physiques, psychiques, physiologiques,...) : « *en fait, elle déprime vachement vite. Toujours on est obligé de la ramasser, parfois à la petite cuillère* ». Aussi, la fragilité maternelle paraît telle que Billie doit fréquemment adopter un rôle de parent à son égard : « *depuis que je suis placée, je suis devenue le parent de mes parents, c'est-à-dire que c'est moi qui aide ma mère* ». Depuis le problème de santé de la mère (survenu quatre ans plus tôt), ce phénomène de parentification semble s'être fortement accentué, au point où Billie apparaît parasitée par les nombreuses sollicitations de cette dernière. Ainsi, la perception de l'adolescente quant à son imago maternelle, semble osciller entre une mère intrusive, trop présente, et une mère morte (Green, 1983), négligente de par son absence et son inconsistance (physique et psychique). Face à ces comportements maternels peu adéquats, nous pouvons supposer que Billie n'a pas pu s'appuyer sur la permanence de son objet, pour pouvoir lier psychiquement les quantités d'excitations qui s'imposaient à elle et avec lesquelles, elle semble aux prises aujourd'hui. Par ailleurs, il semble qu'elle ait commencé à repérer quelques aspects problématiques de leur relation. C'est pourquoi elle a probablement décidé de prendre ses distances progressivement, tout en préservant sa mère : « *Bah parce que moi je grandis, je commence à avoir ma vie. Et je sais que si je commence d'un coup à arrêter tout, elle va pas comprendre. Donc en tout je lui fais comprendre que bah voilà, je grandis que petit petit, je sais que avec les... les potes je la verrais de moins en moins* ». Quoi qu'il en soit, malgré la défaillance évidente de la figure maternelle, Billie semble s'évertuer à la défendre voire à disculper ses fautes, entre autres, ses absences diurnes : « *Rarement c'était ma mère parce qu'elle était beaucoup fatiguée, vu que la nuit [...] elle dormait pas, on la réveillait parce qu'on voulait faire pipi, parce qu'on faisait des cauchemars* ». Cette dévotion, semble-t-il, sans faille pour la figure maternelle se fait néanmoins au détriment du père, qu'elle juge d'ailleurs responsable de ses problématiques actuelles, comme nous le verrons ci-après. Ainsi, le contraste apparaît saisissant entre la relation maternelle fusionnelle et la relation paternelle distante, voire haineuse si nous considérons les éprouvés de colère que Billie manifeste à son encontre.

Pour face à cette figure paternelle déficiente, elle semble avoir trouvé un allié fraternel. En effet, son frère représente un pilier central dans sa vie. Selon ses dires, il apparaît comme un garde protecteur, bien que ses interventions pour prendre sa défense sont toujours teintées de violence : « *J'avais toujours un garde au cas où [...]. Mon frère, il me demandait toujours si ça allait, il m'a dit : si un jour, il te fait du mal, tu me le dis, je débarque, je le défonce...* ». Son frère constituerait l'unique personne impliquée dans la vie de Billie, au point d'outrepasser son rôle. Plus âgé qu'elle, il semble avoir tenté d'adopter une place de père, probablement en vue de substituer aux manquements des parents : « *Parce que mes parents, ils étaient pas là et il a voulu prendre le rôle de père* ». Cependant, Billie laisse entendre qu'elle s'est farouchement opposée à cette initiative fraternelle, évitant alors une confusion au niveau des places et des rôles de chacun, comme en témoigne son discours : « *on s'est pris la tête plusieurs fois à cause de ça et je lui dis : « beh reste à ta place, tu n'as pas besoin de te démarquer. Tu sais moi un frère ça me suffit, j'ai pas besoin d'un deuxième papa ! »*. En revanche, la façon dont elle décrit sa relation avec l'un des amis du couple parentale, lorsqu'elle était encore en squat, suggère qu'elle l'avait investi comme un substitut paternel : « *je le kiffais mais il m'aimait bien aussi. C'était un peu comme mon deuxième père, moi quand j'étais en squat* ». Mais le décès de cette personne, suite à une consommation de drogues, marque la fin de cette relation et le début de sa méfiance pour les substances psychoactives. Celle-ci va s'accroître compte-tenu de nouveaux événements (problème cardio-vasculaire de sa mère et cancer de la gorge de sa tante maternelle) qu'elle présente comme étant occasionnés (ou précipités) par des consommations de produits toxiques. En cela, elle nous confie ne pas en consommer et inciter les personnes de son entourage à en faire autant. Derrière son discours, nous repérons une crainte (voire une angoisse ?) de perdre un être cher (notamment sa mère) alors que cela pourrait être évité.

Par ailleurs, le récit de son histoire met en exergue une autre relation importante : celle qu'elle entretenait avec sa grand-mère. Cette dernière semblait lui apporter une stabilité et un soutien essentiel, et surtout lui permettre de vivre des moments agréables et apaisés, comme suspendus dans un contexte familial néfaste : « *C'est les seuls moments de ma vie où j'ai plutôt apprécié* », « *Elle a toujours été là, pour mes problèmes [...] elle savait quoi faire à chaque fois. Je me disais mais c'est plus une grand-mère, c'est mamie magique* ». Son décès soudain apparaît comme l'un des grands événements marquants de son enfance. D'autant que les émotions et sentiments ressenties, comme la souffrance, semblent disqualifiés par le père qui a déclaré lors de l'annonce du décès : « *bah onais c'est les aléas de la vie !* ». Cette réaction inappropriée, selon Billie, aurait-elle accentué la douleur de l'évènement et renforcé encore sa colère à son égard ?

Enfin, et bien qu'il ne s'agit pas d'une relation familiale, il convient de revenir sur les dires de Billie concernant ses relations conjugales. Malgré son jeune âge, elle nous confie avoir vécu une première relation amoureuse pendant six ans, mais qui s'est soldée récemment par une rupture, suite à des révélations de tromperie et d'intrusion dans l'intimité : « *puisque on avait plus d'intimité. Genre tout ce qu'on se disait, il le racontait à ses pote* », « *il allait voir ailleurs* ». Cela présume qu'au lieu d'offrir un espace

contenant et sécurisée, le couple s'est révélé un lieu effracté, poreux, ce qui n'a vraisemblablement pas permis de suppléer aux modalités familiales déficientes. Sur les conseils de sa mère, elle décide alors de mettre un terme à cette relation. Cette première expérience semble avoir entaché sa confiance en l'autre, de sorte qu'elle préfère, pour l'instant, désinvestir la sphère conjugale : « *Difficile de refaire confiance après ça ! Bah là je suis pas prête de me remettre en couple* ». Au demeurant, nous constatons, à travers ses dires, un mieux-être depuis sa séparation : « *du coup, je suis mieux en vrai. Depuis que je l'ai quitté, je me sens mieux* » ; mieux-être qu'elle confirme en affirmant se « *satisfaire d'être seule* », à l'exemple d'un enfant qui se prend lui-même comme objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs. Autrement dit, elle semble s'inscrire dans le registre de l'identification narcissique primaire, qui lui-même renvoie à l'une des propriétés d'un processus-acte sériel bien spécifique. Toutefois, il nous faut peaufiner notre analyse clinique et dégager d'autres éléments abondant dans ce sens, avant de pouvoir dévoiler notre hypothèse.

Répétition transgénérationnelle de ruptures familiales (abandon/placement), d'une position victimale et d'une violence agie

Au cours de l'entretien, Billie relate plusieurs événements survenus dans la vie de son père, qu'elle parvient à mettre en lien avec son propre vécu. Elle évoque notamment l'abandon et le placement de celui-ci, ce qui l'amène à supposer une enfance marquée par la souffrance, la rupture et le manque de tendresse : « *Parce qu'il a été à l'orphelinat, il a pas vécu une vie facile. Donc en tout ça a fait qu'il a un caractère bien pourri à cause de ça* ». De ses dires, nous comprenons qu'elle s'autorise à engager son analyse encore plus loin en postulant que son père était lui-même victime lorsqu'il était enfant : « *Beh il a dû subir quoi, je sais pas trop mais il devait être comme... comme euh je sais pas comment dire mais comme une victime quoi* ». Elle semble convoquer ce vécu abandonnique et cette position victimale pour rendre compte de sa violence et de ses défaillances actuelles, en particulier concernant son rôle de père : « *Genre ça se voit qu'il a pas eu en fait une éducation normale parce que vu ce qu'il nous a fait* » ou encore « *Il a dû prendre cher dans son enfance et c'est nous qui ramassons aujourd'hui* ». La construction de ses phrases suggère à chaque fois qu'il s'agit de ses propres interprétations, déduites à partir d'une histoire ignorée « *Non, on sait rien. Le seul truc qu'il nous racontait c'était sa difficulté en orphelinat quand il était petit mais sans nous dire quoi* », « *je connais pas sa famille, son histoire d'avant* ». Par conséquent, Billie semble avoir recours aux scénarios fantasmatiques pour combler les creux de l'histoire paternelle (dépourvue de valise générationnelle), mais aussi pour tenter d'imputer une origine aux écueils d'aujourd'hui (ceux de son père et les siens). Pour exemple, elle le tient responsable de son placement en MECS : « *je sais pourquoi je suis placée... [...] je sais que c'est à cause de mon père, parce qu'il prend de la drogue, et tout, donc je peux pas rentrer* ». Malgré un discours plutôt dépréciatif autour de cette décision, elle semble toutefois mesurer les bienfaits, après-coup, de son placement en MECS ; un placement pour lequel, elle n'attribue finalement pas la même tonalité, ni les mêmes retentissements que celui de son père. D'ailleurs, nous ne percevons pas dans son discours de sentiment d'abandon lié à

cet évènement. Malgré la rupture familiale, ses dires viennent illustrer le fait que ce changement d'environnement lui a apporté une stabilité et une sécurité, notamment en facilitant son accès aux soins ainsi qu'à l'hygiène, mais aussi en l'éloignant des violences paternelles : « *elle [sa mère] a eu du mal à le vivre et en fait petit à petit en scree, on lui a fait comprendre que bah voilà... genre moi je lui ai fait comprendre perso que ça me faisait du bien d'être placée au début [...] je savais que moi-même j'étais à l'abri du regard des gens et des tartes du daron quoi* ». Elle présente la violence de son père comme ayant toujours existé, et dépassant parfois le cadre privé. A ce propos, elle nous confie qu'il a été incarcéré pendant onze ans, peu avant la rencontre avec sa mère. Bien que ces déconvenues avec la justice demeurent très vagues pour elle, ils l'amènent tout de même à envisager l'éventualité d'une répétition de problématiques et de manifestations violentes chez son père : « *je sais pas, il a fait de la merde hein, comme d'hab* ». Dans son discours, se dessine progressivement la possibilité d'un fonctionnement violent paternel qui aurait alors servi de modèle à l'ensemble du groupe familial : « *Dans ma famille oui. Bah mon père est violent, mon frère, il est violent et moi je suis violente* ». Elle établit aisément un lien entre sa violence et celle de son père. Selon elle, sa propre violence prendrait son origine dans celle de son père à son égard : « *moi je suis violente parce que mon père a été violent envers moi* », tout comme que le fonctionnement violent de son père s'originerait dans les affres de son passé. Finalement, les éléments relatés par Billie concernant l'histoire paternelle (placement, position victimale, violence agie) ne se rencontrent-ils pas dans sa propre histoire ? En d'autres termes, des conflits psychiques passés - non résolus - ne semblent-elles pas se déplacer vers l'actuel et se rejouer sur la scène adolescente ? Ce déplacement soulignerait alors la présence d'une répétition transgénérationnelle. Par ailleurs, cette dynamique, marquée par la répétition d'évènements antérieurs et l'alternance de positions victime/auteur, semble avoir coloré l'ensemble du groupe familial. Pour chacun des membres, nous conjecturons que les violences (physique et/ou verbale) semblent revêtir une double fonctionnalité. Elles semblent à la fois être un moyen d'expression, de communication, « *[C'était comme un moyen] de m'exprimer et d'échanger. Donc oui je m'exprimais par la bagarre* », et un moyen de défense face aux attaques extérieures. A ce propos, Billie nous expose des faits d'harcèlements et de violences, survenus à son encontre au sein de son école : « *Moi je sais ce que c'était d'être une victime, je me suis fait frappé au coin d'un préau, j'ai fini à l'hôpital* », et pour lesquels, son père et son frère seraient intervenus en répondant par la violence et les menaces. Selon l'adolescente, cette démonstration de force masculine se serait révélée efficace puisque « *depuis personne ne me parlait. Je disais bah moi je préfère qu'on me parle pas et que je sois à l'abri que d'avoir des ennemis et me faire toucher, d'être taper* ». En cela, elle va, semble-t-il, s'inspirer de ce modèle pour pouvoir à son tour se défendre, et se dégager de cette position victimale, repérées dans différentes sphères (familiale, scolaire). Néanmoins, cette identification exclusive à un modèle masculin pose l'hypothèse d'un refus du féminin, comme nous allons le voir ci-après.

Refus du féminin comme modalité défensive

Manifestement, les caractéristiques physiques de Billie, à savoir son corps dissimulé derrière des vêtements masculins très amples, ses cheveux courts, l'absence de tout accessoire féminin (bijoux, maquillage,..) ainsi que son attitude laissent supposer qu'elle rejette une certaine féminité. Son discours confirme ces premières impressions manifestes. Dans un premier temps, elle explique son apparence masculine par une prépondérance de modèles masculins dans sa petite enfance, au détriment d'une quasi-absence de modèle féminin : « *j'ai vécu qu'avec des mecs. J'ai vécu qu'avec des grands frères, j'ai jamais eu ce côté féminin, ma mère pourtant elle a essayé* ». Par ailleurs, l'identification masculine ne s'arrête pas à ses caractéristiques physiques mais se reflète aussi dans ses comportements : « *souvent à cause de ça, je joue à la bagarre. Et parce que j'ai grandi qu'avec des mecs* ». Dans un deuxième temps, il semble que ce refus du féminin résonne comme une modalité défensive, une solution instaurée pour éviter de paraître « *faible* » aux yeux des autres. Autrement dit, l'identification masculine ne serait-elle pas choisie pour sa puissance alors que l'identification féminine serait, quant à elle, rejetée pour sa fragilité ? D'autant que son seul modèle féminin, à savoir sa mère, ne semble pas constituer un support identificatoire efficient sur lequel elle pourrait s'étayer pour construire son identité : « *j'ai jamais eu de modèle fille bien dans mon entourage. Même ma mère elle a essayé mais ça n'a pas marché* ». De sa construction identitaire, nous percevons donc une impossible intégration du féminin, liée probablement à la fragilité de l'imaginaire maternelle mais aussi aux risques qu'impliquent pour elle d'exposer sa féminité. En effet, elle nous raconte des événements survenus à l'école primaire, dont le caractère intrusif paraît revêtir une tonalité traumatique : « *je suis habillée en garçon manqué parce qu'en CP, on me levait la jupe et tout donc ça était une grosse difficulté* ». Au-delà de souligner un sentiment d'avoir été agressée en position de vulnérabilité (c'est-à-dire vêtue d'une jupe), son discours laisse entrevoir une crainte que cela se reproduise. C'est pourquoi elle affirme s'être forgée une carapace de « *garçon manqué* », qui la rassure et la protège du monde extérieur ainsi que des éventuelles attaques de ses pairs. Qu'ils s'agissent de son apparence ou de ses comportements, cette carapace de garçon manqué est toujours opérante aujourd'hui. Pour l'heure, il apparaît encore difficile pour Billie d'y renoncer mais elle tente progressivement d'accepter la part féminine qui sommeille en elle et qu'elle a longtemps rejetée. A la fin de l'entretien, nous comprenons qu'elle souhaiterait parfois pouvoir lâcher cette carapace et développer sa féminité, ce dont elle travaille d'ailleurs dans le cadre de son suivi psychologique. Néanmoins, retirer cette protection implique de revenir sur certains pans complexes de son histoire. Or nous allons voir que la moindre confrontation conflictuelle semble être source de fortes tensions qui doivent être immédiatement expulsées par l'agir.

Le récit de ses mises en acte violentes (processus et fonctions sous-jacentes)

L'alternance du rapport victimant/victimé

Le récit de son histoire a permis de relever la répétition de problématiques transgénérationnelles, entremêlant plusieurs temps et espaces. Plus précisément,

Billie semble avoir repéré des événements vécus par son père qui « *ne passent pas* » et qui se répètent aujourd'hui dans sa propre histoire, la contraignant à rencontrer les mêmes problématiques. Cette dynamique - sous-tendue par la répétition et l'alternance - illustre la non résolution d'événements passés, dont la résonance se manifeste sur la scène actuelle de l'adolescente, sous forme de mises en acte violentes. Ainsi, Billie semble se vivre tantôt victimé tantôt victimant, selon différents temps de son histoire et espaces de son existence. Ce déplacement de conflictualités psychiques induisant une circularité des positions auteur/victime, implique de considérer un passage du subir à l'agir. A l'image du déplacement (de victimé à victimant) opéré par son père, son discours ne soulignerait-il pas un processus identique, traduisant l'actualisation d'une position victimale ? Bien qu'elle ne nie pas avoir revêtu autrefois cette position, la façon dont elle la présente aujourd'hui témoigne d'un vécu extrêmement douloureux, inconcevable à revivre, selon ses dires : « *putain plus jamais je pourrais revivre ça ! Attends qu'il relève sa main sur moi !* ». De fait, elle semble désormais mobiliser de puissants mécanismes, visant à éviter toute situation qui la placerait dans une telle position, quitte à transgresser ou à mettre sa vie en danger et/ou celle de l'autre. Aussi, l'expulsion par la destruction de toute confrontation menaçante ne pourrait-elle pas en constituer l'une de ces modalités psychodynamiques ?

D'une expulsion de la tension par la destruction de l'objet persécutant...

Les premiers éléments d'analyse nous ont rapidement amené à postuler une répétition du modèle paternel violent chez Billie : une répétition sous-tendue par une alternance du rapport victimant/victimé et un modèle caractérisé par l'expulsion de toute tension via la mise en acte violente. Selon ses dires, la violence est tantôt un moyen d'expression, tantôt une nécessité lorsqu'elle se sent « *poussée à bout* ». Autrement dit, la mise en acte interviendrait comme un moyen de préserver son Moi de la persécution et/ou de la destruction. Son discours témoigne d'une certaine conscientisation quant à ce qui peut déclencher son passage à l'acte : « *je sais que ce qui peut déclencher beh c'est les jeunes. Parce que parfois ils rendent fous, ils rendent tellement fous avec les critiques, et toutes les choses fragiles...* ». Dans ce cas, l'expulsion au-dehors, à travers la mise en acte, semble permettre d'évacuer la tension induite par l'objet persécutant. Par ailleurs, l'impulsivité apparaît comme une autre caractéristique de ses mises en acte, elle décrit notamment une difficulté à garder le contrôle de soi et à gérer ses émotions : « *il y a une petite du groupe qui m'a poussé à bout. Et de nerfs en fait, j'ai pas su gérer ma colère* ». D'après ses dires, ses pertes de contrôle sont devenues de plus en plus fréquentes depuis son changement de MECS, ce qui induit, en conséquence, une augmentation de la fréquence de ses violences. Son discours laisse entendre qu'elle est parvenue à identifier les raisons de cette augmentation : « *Ouais, ils trouvaient les bons mots pour me pousser à bout. Et à chaque fois, je me bagarrais* », « *Beh quand ça touchait la famille, quand on me traitait d'handicapée* ». Finalement, elle semble avoir repéré l'état émotionnel psychique dans lequel elle se situe juste avant le déclenchement inévitable de l'acte : « *Ah ouais de la colère sauf que moi elle monte pas vraiment... [...]*

Genre au début, elle peut monter parfois tout doucement et après monter crescendo, et y'a des moments où elle monte brutalement et je te défonce, ah là je suis obligée, je peux plus rien faire d'autres ». D'après son discours, l'acte interviendrait face à ce qu'elle dit vivre comme une *persécution*, une *attaque de soi*, provoquant alors un excès de colère (voire une rage paroxystique ?), qui ne peut être expulsé que par l'agir. Au moment de l'expulsion de cette tension, elle explique ressentir d'abord un sentiment d'impuissance, comme si rien *ne pouvait la retenir*, pour ensuite éprouver un apaisement, si ce n'est un plaisir : « *Et là tu te dis aïe... parce que sur le coup t'es bien, moi je peux pas me retenir. Je peux pas me dire, vas-y détends-toi maintenant. C'est de frapper qui détends en fait et qui te mets bien* ». Bien qu'elle mesure le caractère transgressif de ses actes, elle considère que *rejeter* ses émotions se révèle être une stratégie plus efficace que de les *manger*, en ce sens que les conséquences apparaissent moindres. Pour illustrer ses propos, elle s'appuie notamment sur l'exemple d'une camarade en situation d'obésité : « *on essaye tous de la faire ralentir niveau nourriture, mais c'est compliqué parce que bah quand t'as l'habitude de manger tes émotions [...] elle mange sa haine en fait. J'lui dis : « mais arrêtes ! Ta haine, défoules-toi sur moi !* ». Billie paraît uniquement résonner de manière dichotomique expulser ou ingérer ; d'autres alternatives, telles que la verbalisation des émotions, ne semblent pas envisageables pour elle. Par conséquent, elle semble privilégier la modalité la moins risquée pour sa subjectivité, à savoir l'expulsion ; d'autant que celle-ci s'accompagne d'un mieux-être, compte tenu de la *détente* que cela lui procure. Aussi, les éléments dégagés avant l'acte (tension intense engendrée par provocation/attaque d'un pair) et pendant l'acte (bénéfices liés au relâchement de la tension) pourraient expliquer la confusion existante autour du sens psychique qu'elle lui attribue. En effet, son discours, concernant son vécu et ses ressentis après-acte, révèle une ambiguïté quant à la reconnaissance de sa responsabilité dans l'acte (responsabilisation), ce qui tend à atténuer ses éprouvés de culpabilité : « *si la personne c'est elle qui a commencé, c'est elle qui a commencé donc je vais pas le regretter* ». Même si elle reconnaît avoir commis son acte (discernement non aboli, ni altéré) ainsi que son caractère répréhensible, son discours souligne une reconnaissance partielle de sa responsabilisation, dans la mesure où elle reconnaît son acte tout en accusant des facteurs externes comme étant responsables de son déclenchement. Plus précisément, l'acte serait lié à des provocations, émises principalement par des jeunes de l'institution qui auraient alors « *mérités* » l'acte, d'où l'attribution partagée de la responsabilisation : « *tu me cherches, tu me trouves donc c'est mérité au final [...] je sais que j'ai merdé mais t'as merdé aussi* ». Par ailleurs, cette solution par l'acte ne correspond-elle pas à la stratégie défensive modéliser par sa famille en cas d'attaque ? Nous pouvons supposer qu'en agissant ainsi, elle ne fait qu'adopter le modèle familial ou plutôt répéter la problématique transgénérationnelle : « *moi dans ma famille, ça toujours été ça, tu me cherches, tu me trouves* ». Quoi qu'il en soit, cette modalité implique nécessairement la destruction de l'objet, ce qui peut apparaître paradoxale face à la détermination qu'elle déploie parfois pour « *secourir* » l'objet vulnérable. En effet, elle décrit plusieurs situations dans lesquelles elle adopte un rôle de justicière pour venir en aide, selon ses propres lois, aux personnes qu'elles considèrent victimées. Cette nécessité de sauver l'autre

pourrait s'interpréter comme une tentative de réparer son propre vécu de victime, comme nous allons le voir à présent.

...Vers une réparation interne par sauvetage de l'objet victimé ?

Le discours de Billie est marqué par une profonde nécessité de défendre et/ou de protéger l'autre, jugé plus faible, même si cela implique une mise en danger de soi, voire une transgression des lois : « *Bah de faire que ça se passe bien et de protéger ceux qui ont besoin quoi* ». Toute discrimination, toute critique fondée sur le handicap, la différence semble entraîner aussitôt son intervention : « *C'est-à-dire que par contre, tu critiques quelqu'un de gros par contre, là je vais prendre sa défense* ». Cette volonté d'aider et de secourir semble participer d'une tentative de conservation de l'objet mais aussi de réparation de son propre vécu, potentiellement traumatique (violences, insécurité, isolement...), par le biais d'un mécanisme d'identification projective : « *moi aussi j'ai été victime, et j'aurais bien aimé que quelqu'un vienne m'aider* ». Toutefois, cette tentative se solde souvent par un échec, soit par une accentuation de son mal-être « *j'ai voulu en fait aider les éduc, sauf que je me suis mis dans le mal toute seule* », soit par de nouvelles mises en acte : « *il était en colère et tout et je sépare les deux jeunes. Sauf que bah à la fin c'est moi qui finit par me bagarrer avec le jeune* ». D'après ce qu'elle décrit, Billie semble finalement submerger par la situation qu'elle tentait initialement de solutionner, ses fragilités internes sont probablement trop importantes pour pouvoir assurer ce rôle auto proclamé de médiatrice/régulatrice de conflits au sein de l'institution. C'est ainsi que la destruction succède de nouveau à la tentative de réparation, inscrivant alors le fonctionnement de Billie dans la répétition d'actes violents sur le mode de l'alternance destruction/réparation. Se dessine donc dans son discours deux modalités de traitement de l'objet selon si ce dernier est perçu comme menaçant ou menacé. Dans le premier cas, la destruction serait mobilisée pour tendre fantasmatiquement à l'anéantissement de cet objet persécuteur, terrifiant, qui fait défaut et qui fait courir le risque de la destruction du Moi. Dans le deuxième, la conservation de l'objet vulnérable, menacé de destruction, est souhaité pour tenter de réparer son propre vécu. Ainsi, cette réorganisation psychique sur le mode de l'alternance de la destruction/réparation viserait, d'une part, une réparation interne, et d'autre part, à assurer au moi une identification plus stable.

Conclusion

Le récit de son histoire met en lumière un parcours de vie marquée par la répétition transgénérationnelle d'évènements de vie complexes (précarité familiale, négligence/carences parentales, problématique relationnelle avec objet primaire : indifférenciation Moi/non-Moi, placement en institution,...) et de manifestations cliniques violences (subies puis agies). Ces évènements et manifestations qui se répètent sur différentes scènes (familiale, scolaire, institutionnelle) et dans différents temps (passé/présent), témoignent d'un déplacement de conflictualités psychiques non résolues, et sous-tendues par la répétition et l'alternance. Par ailleurs, si la somme d'évènements ne suffit pas à qualifier cette répétition de « traumatique »,

certains retentissements, observés dans l'actuel de Billie, nous amènent tout de même à questionner un ressenti traumatique. Les projectifs permettront sans doute de clarifier ce point.

Quant au récit de ses mises en acte violentes, celui-ci a mis en exergue plusieurs éléments. De ses dires, nous avons tout d'abord relevé une impulsivité ainsi qu'une difficulté à gérer la frustration avant-acte, ce que nous pourrions associer, entre autres, à son incapacité à s'appuyer sur la permanence de l'objet, faute de comportements maternels adéquats. Puis, nous avons repéré des sentiments d'apaisement, de détente voire de plaisir survenant au moment de l'acte (plaisir sadique ?). Enfin, nous avons constaté une confusion quant à la reconnaissance de sa responsabilité dans l'acte et un faible éprouvé de culpabilité après l'acte. Ces derniers éléments nous ont amené à supposer une problématique au niveau de l'intégration de la loi, liée probablement à la figure paternelle violente. La construction psychique du fantasme « un enfant est battu », décrit par Freud (1919), nous permet d'étayer nos propos pour expliquer cette hypothèse. Ce fantasme est, selon Freud, une invention infantile qui se compose de trois phases. La première « un enfant est battu » est consciente. L'auteur du fantasme n'est pas la victime, cette première phase n'est donc pas masochiste. La deuxième phase, inconsciente, constitue l'étape de l'organisation génitale, atteinte par le refoulement. Selon Freud (1919), la conscience de culpabilité s'instaure et signe le passage de la première à la deuxième phase dans lequel se met en place une forme de masochisme. Cependant, si le père dans la réalité est violent, alors cette construction psychique est impossible. « *L'enfant réellement battu* » ne peut atteindre la troisième phase, celle de la maturation intrapsychique. Cette dernière phase, sadique et consciente, incite l'enfant à se soumettre à l'autorité du père, violent et dangereux, et par conséquent, à intégrer l'autorité et la loi. Or Billie, bloquant au passage entre la phase une et deux, ne peut achever cette maturation psychique pour permettre notamment l'intégration de l'autorité ou encore l'accès à la culpabilité. Cela pourrait ainsi justifier plusieurs éléments repérés dans son histoire.

Pour conclure, nous souhaitons ajouter que l'articulation entre la répétition (traumatique ?) transgénérationnelle, l'alternance du rapport victimant/victimé et la mise en acte violente a permis de dégager des indicateurs pertinents nous autorisant à envisager quel processus-acte serait à l'œuvre chez Billie. L'analyse a notamment permis de mettre en lumière la quête d'une solution narcissique à travers la destruction de l'objet externe afin d'expulser la tension et tenter la réparation de l'objet interne. Au regard de ces éléments, il semble que Billie ait recours à un processus-acte d'alternance destruction/réparation. Celui-ci renvoie à un aménagement régressif défensif, organisé selon les modalités psychodynamiques de destruction et de conservation de l'objet afin de préserver le Moi de la persécution et/ou de la destruction. Mis en lien avec l'histoire de Billie, nous pouvons penser que le processus sériel de réparation/destruction pourrait répondre à une nécessité de sauvegarde psychique, face aux défaillances objectales qui découleraient d'un vécu traumatique transgénérationnel.

3.1.2.3. Données projectives

3.1.2.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach

Nous présentons ici la synthèse de l'analyse du Rorschach de Billie. L'ensemble des données (codage du texte et cotation, psychogramme, analyse quantitative et analyse qualitative planche par planche) ont été insérées dans les annexes (cf. Annexe IX.VII à IX.X, Tome II, pages 223-243). La retranscription de l'intégralité des réponses est consultable dans le Tome III (cf. Annexe II.II, Tome III, pages 170-173).

Dynamique de la passation

Clinique de la passation

L'adolescente nous attendait près de la salle d'entretien. Nous avions de nouveau convenu de nous retrouver dans la matinée afin de lui permettre de profiter librement de son après-midi. Billie témoigne toujours autant d'intérêt et de motivation à participer à la recherche. Après lui avoir indiqué le déroulé de cette deuxième rencontre, nous commençons la passation du Rorschach. Dès la première planche, nous sentons Billie décontenancée par le matériel que nous lui proposons. Elle paraît soudainement inhibée, voire même en difficulté par cette situation inconnue qu'elle semble vouloir esquiver. Nous basons nos impressions sur plusieurs éléments manifestes, tels que des réponses limitées, des appels au clinicien répétés ou encore de nombreux commentaires, axés essentiellement sur des critiques du matériel. En outre, cette attitude fuyante (et vraisemblablement troublée) ne se limite pas à la première planche mais s'observe dans l'ensemble du protocole, de sorte que celui-ci apparaisse in fine très sommaire. D'ailleurs, seules 16 réponses ont été formulées par Billie au cours des 10 minutes de passation. Cette productivité réduite et cette passation quelque peu expédiée appellent à la prudence pour l'analyse. Enfin, la relation avec le chercheur est bonne, mais certaines critiques envers l'objet laissent supposer qu'elles sont adressées au chercheur en ce qu'il est responsable d'avoir placé le sujet dans cette situation complexe d'observation (cf. planche X). D'ailleurs, dès la planche VII, Billie semble manifester, de manière peu dissimulée, son intention de mettre un terme à la passation : « *Pfff faut que j'arrête !* ». D'autres phénomènes transférentiels non verbaux (rires, soupirs,...) viennent renforcer le malaise qu'il nous a semblé percevoir chez elle. De fait, nous avons pris un temps relativement long à la fin de la passation pour revenir avec l'adolescente sur ce qu'elle avait pensé du test. Aussi, nous l'avons invité à nous partager son vécu et ses ressentis mais l'adolescente nous a simplement indiqué ne pas avoir été « *inspirée par ces images vides, trop abstraites* ». Dès lors, l'absence d'objet concret a pu se révéler déstabilisante pour Billie, probablement en quête d'étayage. Si l'analyse nous permettra d'apporter un éclairage sur ce point, pour l'heure, nous nous étions assurées que Billie n'avait pas

été trop malmenée par les mouvements régressifs induit par le Rorschach, avant de lui administrer le TAT.

Données quantitatives (issues du psychogramme)

Au cours de la passation, Billie a formulé 16 réponses, la productivité est donc plutôt réduite. Certaines planches sont rapidement expédiées, d'ailleurs le temps pris par planche ne dépasse jamais une minute, la moyenne étant de trente-cinq secondes, avec un temps de latence moyen d'environ dix secondes. L'enquête ne permet pas de recueillir des réponses additionnelles plus projectives. Globalement, après avoir formulé une réponse, Billie ne s'attarde pas sur la planche et manifeste une volonté de passer à la suivante. Elle a une approche principalement globale ($G\% = 69\%$), les réponses D n'étant utilisées qu'à 12,5%. Parmi les G, une grande majorité (8/11) sont des G simple (dont 5 de mauvaises qualités formelles), ce qui vient étayer l'hypothèse d'une attitude défensive et/ou inhibée en vue de ne pas se lancer dans une recherche plus soutenue. Nous comptons également deux réponses G vague et un seul G impressionniste. Au niveau des réponses Détail (D et Dd), nous en avons relevé seulement quatre dans le protocole. Celles-ci participent essentiellement à préciser la réponse G aux planches IV, V et VII alors qu'il est davantage question d'une tentative de contrôle du percept à la planche VIII. De plus, nous avons constaté une réponse Ddbl à la planche IX qui met l'accent sur la curiosité du sujet pour les ouvertures/creux.

A propos des déterminants formels (F), ces derniers sont autant représentés que la somme des autres déterminants (K, C, E,...). Le psychogramme indique effectivement un $F\%$ de 50 %. Le $F\%$ élargi (100 %) vient également étayer cette hypothèse. Concernant la qualité de ces déterminants formels, les réponses de mauvaises qualités sont largement dominantes (6/8). Notons toutefois que le $F+\%$ élargi (34%) est plus élevé que le $F+\%$ (19%), ce qui signifie que les réponses codéterminées par l'estompage (2 FE+) ou encore le mouvement (1 K+ et 1 kan+) revêt un effet favorable sur la qualité formelle. Enfin, l'unique réponse F+/- située à la planche V, signale une tentative de levée du refoulement mais celle-ci n'aboutit pas. Concernant les réponses kinesthésiques, le protocole n'en contient que quatre : 2 K et 2 kan, avec pour chacune une bonne et une mauvaise qualité formelle. Pour ce qui est des déterminants sensoriels, en plus des 2 FE+ déjà citées, nous avons repéré 4 autres déterminants sensoriels : une CF-, un ClobF+/- et deux réponses C associées à des kinesthésies dominantes (KC et kanC). Dans la mesure où la productivité est réduite, ces quelques réponses sont tout de même significatives et démontrent une sensibilité affective du sujet. Précisons que ces données ne vont, certes, pas dans le sens du $RC\%$, pour lequel la valeur peu élevée (19%) résulte du fait qu'une seule réponse a été donnée à chacune des trois dernières planches. En revanche, elles permettent de justifier la facture extratensive du type de résonance intime ($TRI = 2/3$).

In fine, l'étude des contenus révèle que ceux-ci sont peu diversifiés, seulement six thématiques sont présentes avec une prédominance de la catégorie animale

(5 A et 2 Ad). Les contenus humains suivent avec 3 H et 2 Hd, puis nous avons relevé 2 thématiques objet, 1 fragment et 1 anatomie. De fait, il n'est pas étonnant de constater un A% (44%) relativement élevé mais correspondant aux normes attendues pour une population adolescente (45%). Ce résultat souligne une certaine adaptabilité, en outre, nous avons constaté trois réponses banales (un nombre élevé au regard d'un total de 16 réponses). D'ailleurs, les contenus humains apparaissent aussi bien représentés au vu du peu de réponses (H% = 31%) : trois d'entre eux sont situés à la planche III (2 H et 1 Hd), un à la planche VII (H) et un à la IX (Hd).

S'agissant enfin des facteurs additionnels, le déroulement des réponses apparaît relativement ordonné (des G au D/Dd). De plus, elles sont bordées par de nombreux commentaires (10), souvent à valeur de critiques négatives envers le matériel, comme pour justifier son impossibilité à se projeter davantage (5 tendances refus). Malgré plusieurs manifestations émotionnelles (telles que le rire : 4) et des critiques (objectives : 4 mais aussi subjectives : 2), nous remarquons que les affects sont peu verbalisés. Pour autant, la réceptivité du sujet aux stimulations sensorielles (réponses couleur, estompage,...) indique une sensibilité affective. D'ailleurs, les planches retenues à l'épreuve des choix (positivement et négativement) possèdent toutes deux une qualité chromatique (planches II et IX). Dès lors, ce protocole quantitativement restreint pourrait témoigner d'une importante mobilisation défensive face à la réactivité pulsionnelle et fantasmatique des planches. En outre, l'inhibition du sujet pourrait dissimuler une vive souffrance psychique et/ou un vide interne, ce qui expliquerait sa difficulté à se projeter en l'absence d'objet étayant.

Les processus de pensée

Dans le protocole de Billie, les modes d'appréhension ne sont pas tous représentés, probablement en lien avec un nombre élevé de réponses. Les G sont présents à toutes les planches (sauf la VIII et la IX) avec une grande majorité de G simples (8). Aussi, Billie semble se soumettre aux engrammes tels qu'ils sont proposés, sans effort de recherche, ni d'élaboration de la pensée. En cela, nous pouvons déjà questionner si les processus de pensée de Billie ne sont pas appauvris et/ou inhibés ? Parmi les 8 G simples, 5 sont de mauvaises qualités formelles, et seulement 3 (dont 2 banalités) apparaissent comme des compromis satisfaisants entre l'expression pulsionnelle et l'adaptation à la réalité externe. De fait, les capacités d'adaptation et d'insertion dans une réalité perceptive et objectale paraissent parfois insuffisantes en ce que celle-ci est souvent indéterminée « *un truc qui ressemble à une brique* », « *du maquillage sur une vitre* », ou encore non circonscrite, comme l'atteste les deux réponses G vague : « *une tache d'encre* » (pl. I), « *C'est juste déformé, on a mis de l'encre dessus* » (pl. V). Par ailleurs, le G impressionniste de la planche II ainsi que les deux G simple (à tendance impressionniste) des planches III et X rendent compte de mouvements psychiques plus importants. La pulsionnalité se manifeste sur un pôle agressif mais elle est immédiatement réprimée par une critique subjective « *Ah moi il faut pas me demander mon imagination, elle est tirée de je ne sais pas où* » ou par un commentaire associé à une manifestation émotionnelle « *C'est pour ça que j'ai rigolé ! [Me tend la*

planche en riant encore] ». Au niveau des réponses Détail (D et Dd), les trois succédant à une réponse globale (pl. IV, V et VII) illustrent une succession ordonnée des modes d'appréhension (du G au D/Dd). Si quantitativement, elles sont toutes associées à une mauvaise qualité formelle, d'un point de vue qualitatif, elles apparaissent de bonne qualité et concourent finalement à favoriser l'adaptation du sujet au percept. En revanche, l'unique réponse D à la planche VIII semble plutôt rendre compte d'une tentative de contrôle perceptif, probablement pour éviter des mouvements projectifs et régressifs trop débordants. Le découpage permet ainsi de mettre l'accent sur une partie maîtrisée de la tâche et d'ignorer celles susceptibles d'être conflictuelles voire envahissantes. Au demeurant le Ddbl de la planche IX qui met en exergue la curiosité du sujet pour les ouvertures, les creux, renvoie à des représentations symboliquement évidentes du sexe féminin. L'adolescente apparaît paradoxalement attirée par la vacuité lacunaire de la planche alors que celle-ci semble, en même temps, entraver son processus associatif étant donné qu'elle ne parvient pas à développer son interprétation. Dès lors, cette sensibilité s'expliquerait-elle par un défaut interne et/ou par une crainte liée à l'imaginaire archaïque ?

L'analyse quantitative des modes d'appréhension de Billie met d'ores et déjà en évidence une mobilisation restreinte des processus de pensée, ce qui nous invite à réitérer l'hypothèse d'un fonctionnement défensif inhibé. Il nous semble effectivement qu'un contrôle défensif, caractérisé principalement par l'inhibition et l'évitement, semble lui permettre de contenir les mouvements projectifs sollicités par les planches, et par conséquent, lui éviter de se confronter à l'insuffisance de ses objets internes. En cela, l'absence de curiosité face à l'objet externe que constitue le matériel pourrait s'interpréter par une défaillance au niveau de la réalité interne du sujet. De surcroît, le recours au formel semble alimenter chez Billie par un désir de ne pas se livrer en se dévoilant à l'autre uniquement par une implication manifeste. Autrement dit, la réalité externe est mise à profit pour verrouiller le jeu projectif et l'expression d'affect. A propos et bien qu'inhibée, l'adaptation à la réalité externe semble correcte : hormis les F+% et D%, tous les autres facteurs d'adaptation du psychogramme se situent approximativement dans les variations de la normale (F%, A%, H% et Ban). Tel qu'évoqué dans les données quantitatives, le protocole comporte trois banalités, suggérant une bonne intégration de l'engramme. Néanmoins, cette banalisation quasi conformiste nous interroge : n'est-elle pas érigée comme une défense pour éviter l'émergence de représentations plus personnelles ?

Concernant à présent la qualité des déterminants formels, les réponses de mauvaises qualités sont largement dominantes (6/8), ce qui pourrait souligner un débordement préoccupant du contrôle du sujet. En définitive, le recours à la formalisation ne suffit pas à endiguer l'expression nourrie par les pulsions. Dans la mesure où cette défense est mise en défaut, nous pouvons pleinement supposer que l'inhibition viendrait la substituer. D'autres défenses sont observées, à l'exemple de la réponse F+/- à la planche V qui souligne une tentative de levée du refoulement, signifiée par un silence puis une hésitation « [*Silence*]. *Peut-être que...* ». Mais cette ten-

tative est avortée par la banalité qui est de nouveau convoquée « *non un papillon* », autrement dit, le refoulement serait de nouveau opérant. Ce procédé s'observe aussi aux planches VII et IX avec un taux de réussite nuancé. En effet, si la représentation parvient à advenir à la planche VII « *Ab si peut-être comme ça deux femmes qui se parlent* », il est question d'un échec à la planche IX « *Attend peut-être comme ça [tourne la planche]. Non.* », malgré un essai réitéré à l'enquête « *ah peut-être si je tourne la feuille, si je la mets comme ça... Ouais non que des narines* ». Nous allons voir que cette neuvième planche apparaît particulièrement déstabilisante pour Billie qui tente pourtant d'élaborer une représentation avant de se raviser pour contenir un tant soit peu ce que cela pourrait solliciter.

Ces premiers éléments d'analyse, articulant le mode d'appréhension et les déterminants formels, nous invite à supposer une mobilisation défensive intense plus qu'une pauvreté fantasmatique. Cependant, le fonctionnement psychique de l'adolescente semble parfois pâtir du manque de souplesse des défenses instaurées (notamment l'inhibition, l'évitement, l'isolation et le refoulement). Si ces dernières tentent de contenir des représentations agressives et/ou sexuelles ainsi qu'une angoisse vraisemblablement liée aux représentations archaïques, elles semblent surtout entraver l'expression fantasmatique et les processus de pensée. La suite de la synthèse va nous permettre d'éclairer ces considérations, en commençant par le narcissisme et la construction identitaire.

Le narcissisme et la construction de l'identité

Nous allons nous appuyer sur les déterminants kinesthésiques pour tenter d'approcher la construction narcissique et identitaire de Billie. Pour rappel, le protocole ne comporte que quatre réponses kinesthésiques : 2 K et 2 kan. La kinesthésie humaine à la planche VII « *deux femmes qui se parlent* » et la kinesthésie animale à la planche VIII « *une bête qui monte* » sont toutes deux de bonne qualité et suggèrent une prise en compte satisfaisante de la réalité externe, tout en considérant la réalité interne. Toutefois, les phénomènes qui les accompagnent (précaution verbale, refus, critique,...) attestent d'un compromis précaire et d'une régulation fragile des motions pulsionnelles. Si ces deux planches bilatérales sollicitent les dimensions relationnelles et identificatoires, celles-ci s'entrevoient de manière seulement succincte, probablement pour limiter l'impact pulsionnel lié aux situations relationnelles. Aussi, la planche VIII se solde, en définitive, par une tendance refus. Quant à la planche VII, le sujet ne précise pas les modalités relationnelles qui unissent les deux femmes (campées dans l'anonymat). Nous pouvons uniquement relever que l'identification est féminine et que les femmes sont accoutrées d'un objet à connotation phallique sur la tête : « *c'est la plume, pointue là* ». En plus de conférer un aspect risible à la scène, cette précision semble inscrire la représentation dans un contexte de revendication phallique, créant une confusion quant à l'identification sexuée de Billie. Dès lors, la représentation initialement féminine est contre-investie par une image phallique, induisant une dialectique dans les identifications. Concernant les deux autres kinesthésies (humaine et animale), sous-tendues par des engrammes de mauvaise qualité

formelle, elles sont chacune associée à un déterminant couleur, ce qui pourrait signifier un débordement affectif. Nous reprendrons ce point dans une prochaine partie, lorsque nous aborderons les affects et les angoisses. Précisons toutefois que le personnage à la planche III se caractérise par une neutralité sexuelle « clown » alors que la sollicitation latente de la planche invite justement le sujet à prendre position vis-à-vis de son identité sexuée. Dès lors, l'absence de caractère sexué identifiable ne constituerait-elle pas un compromis face à une impossibilité de se positionner dans une identité de genre ?

Ainsi, l'étude des réponses kinesthésiques mettent en avant des oscillations dans les choix identificatoires que nous allons pouvoir approfondir par l'analyse des contenus aux planches à symbolique sexuelle. A la planche VI, l'adolescente a recours une fois de plus à un commentaire avant de s'élancer dans l'interprétation. Il s'agit plutôt d'une question rhétorique qu'elle nous adresse comme pour se dédouaner de l'impertinence de sa prochaine réponse, si celle-ci ne convenait pas. En définitive, elle avance une réponse banale « *A une peau de renard étalée sur le sol* » qu'elle ampute néanmoins de la tête, ce qui pourrait signaler un achoppement dans sa capacité de se représenter un corps unifié. Pour autant, cette partie manquante n'impacte pas sa projection « *la tête ou pas, à une peau de renard* ». Nous relevons que sa manière de se projeter reste prudente. A l'appui d'une banalité, elle contourne d'abord le symbolisme sexuel latent - principalement phallique - de la planche, avant de le solutionner définitivement en castrant symboliquement le membre, qu'elle jugeait de toute façon inutile pour sa représentation. Au sein de la planche VII, le symbolisme sexuel (cette fois-ci plutôt féminin) est également premièrement évité. Il apparaît donc d'abord difficile d'appréhender comment Billie se comporte face à son sexe et face à l'autre. D'ailleurs, elle vient signifier par un commentaire médisant qu'elle ne souhaite pas poursuivre davantage son interprétation : « *ils étaient débiles à l'époque !* ». Ainsi, les défenses semblent mettre à distance la conflictualité latente. Cependant, leur efficacité semble s'amenuiser à la phase d'enquête qui apporte alors des éléments intéressants. Nous pouvons notamment entrevoir un débordement pulsionnel via l'évocation d'une représentation agressive mettant en scène des corps amputés, suggérant là encore une castration symbolique : « *Avec les mains coupées* ». Toutefois, celle-ci entraîne cette fois-ci une infirmité : « *on dirait qu'ils sont handicapés* ». En outre, cette réponse additionnelle implique une représentation corporelle déformée qui pose encore l'hypothèse d'une mauvaise intégrité de l'image corporelle.

Ces considérations témoignent de nouveau d'identifications instables, fluctuant entre des positions souvent contradictoires et troublantes : entre un féminin phallique (puis castrée) et un masculin châtré. Par ailleurs, plusieurs lapsus, repérés notamment à la planche II et VII à travers l'utilisation du pronom masculin « ils » pour désigner la gent féminine ou encore à la planche IV « *ma parraine* », viennent renforcer l'hypothèse d'une problématique de genre. Au-delà d'une confusion de l'identité sexuée, l'analyse dévoile une potentielle fragilité corporelle. Le rapport qu'entretient le sujet avec son image et sa représentation du corps est particulièrement visible aux planches unitaires (I, IV, V, VI et IX). Or, au regard du peu

d'éléments communiqués par l'adolescente à ces planches, il apparaît complexe de définir la façon dont elle perçoit l'image du corps humain. Seule l'évocation de représentations fragmentaires aux planches I et V et d'une représentation amputée à la planche VI, pourraient refléter une fragilité corporelle voire un défaut d'unité. Par conséquent, notre analyse va essentiellement s'appuyer sur l'analyse de ces contenus, auxquels s'ajouteront ceux des planches III et VII. En effet, les contenus humains de ces deux planches témoignent d'abord de capacité à s'identifier à une image du corps humain entier et valide. Néanmoins, ces représentations unifiées semblent céder sous le poids des mouvements libidinaux/agressifs, entraînant une mise à mal du corps : « éclaté » (pl. III), « mains coupées » (rép. add. pl. VII), « handicapés » (rép. add. pl. VII). Ces réponses pourraient donc traduire une mauvaise intégrité de l'image corporelle, renforcées par l'utilisation des contenus anatomiques (pl. IV) et fragmentaires (I et V). Qui plus, l'association de ces contenus à des formes vagues voire inadéquates atteste d'une difficulté à établir des contours bien délimités, marquant de rechef une fragilité de l'image corporelle et/ou identitaire chez Billie. A propos, son indice d'anxiété s'élève à 19%, ce qui traduirait non seulement des préoccupations corporelles mais aussi narcissiques, affectives et identitaires. Les nombreux phénomènes transférentiels permettent d'appuyer cette hypothèse. Nous avons effectivement constaté que les réponses de l'adolescente étaient souvent précédées ou suivies de commentaires (10), d'appels au clinicien (4), de retournements de planches (7), de critiques objectives (4) mais aussi subjectives (2), de précautions verbales (3) ou encore de rires (4). Si ces différentes manifestations peuvent refléter un besoin du sujet de s'étayer sur l'autre, elles semblent aussi opérées dans une visée de minimiser la portée pulsionnelle de ses représentations. Car l'immaturation du Moi ne semble pas permettre de soutenir la projection sans risquer d'être submergé par des émois internes, d'où le recours à l'inhibition.

Les représentations de relations et investissements objectaux

De manière globale, les représentations de relations sont évitées et/ou mises à distance par le biais de relations spéculaire (pl. VIII) ou anthropomorphique (pl. X). Pour ce qui est de la planche VIII, la dimension relationnelle est seulement présente à travers une relation spéculaire « *c'est un jeu de miroir* », permettant ainsi de dissiper les effets inhérents à la relation, tout en apportant un étayage. Associées aux éléments déjà exposés de la planche VII (relations féminines anonymes), nous pouvons, semble-t-il, avancer que les représentations de relations sont très retenues. Quant à la planche X, même si elle n'induit pas spécifiquement des représentations de relations (sinon d'un point de vue transférentiel), Billie met en scène une relation anthropomorphique. Celle-ci comporte une dimension scopique en ce que l'adolescente décrit une dialectique entre regarder « *je vois qu'une chèvre énervée* » (réponse additionnelle) et être regardé « *regarde trop mal* ». Le déplacement des modalités conflictuelles sur un support animal « *une bique* » permet d'éloigner le conflit d'une identification humaine, qui demeure alors préservée. Toutefois, il apparaît pertinent de mettre en lien cette projection, porteuse d'une importante charge agressive, avec

la séparation imminente participant/chercheur (étant donné qu'il s'agit de la dernière planche). Aussi, la ressemblance est frappante entre la représentation qu'elle décrit et la situation d'observation dans laquelle elle est justement placée « *une bique qui te regarde trop mal là* ». De fait, cette réponse semble offrir des pistes d'analyse concernant d'une part, son transfert et son vécu de la passation ; et d'autre part, ses capacités/ressources internes face à la de la séparation. A cet égard, la tonalité inhibée du protocole rend complexe l'appréhension de la qualité de ses objets internes ainsi que les modalités de ses investissements objectaux. La figure paternelle est pleinement évitée ou castrée, même aux planches sollicitant spécifiquement des références phalliques/paternelles. Prenons comme exemple la planche IV. Après un long commentaire au service du processus associatif, l'adolescente ne formule qu'une réponse laconique, sans plus de détails : « *un crâne de gnou* ». Celle-ci semble répondre à une nécessité de contre-investir les mouvements projectifs. Pareillement à la planche VI, rappelons que Billie contourne d'abord le symbolisme phallique avant de l'évincer de sa représentation. Ces planches IV et VI sont ainsi exemptes de représentations explicitement masculines. A la place, Billie a recours des réponses au contenu Animal, toutes deux dévitalisées, en vue de mettre à distance la conflictualité sous-jacente. Aussi, elles ne permettent pas de questionner son positionnement dans une dynamique de domination-soumission, ni même d'identifier le rapport qu'elle entretient avec le masculin/paternel ainsi qu'avec l'autorité. En conséquence, nous ne pourrions pas développer davantage ce qu'avait soulevé l'entretien semi-directif concernant sa difficulté à intégrer la loi/l'autorité. A cet égard, l'absence de réponses masculines pourrait justement s'expliquer par le fait qu'elles mobiliseraient des motions pulsionnelles trop agressives ainsi que des prises de position dominante qui mettraient à mal l'équilibre fragile de Billie.

Les relations à la figure maternelle sont sensiblement plus investies, tout du moins les phénomènes particuliers (relevées aux planches féminines/maternelles) permettent davantage d'investiguer les modalités relationnelles. Tout d'abord à la planche VII, le commentaire introductif de Billie « *Ab beh là rien pour l'instant* » exprime d'abord un refus de se projeter à cette septième planche. Ce dernier pourrait alors illustrer une crainte du sujet face à la sollicitation latente, évocatrice de représentations féminines et maternelles. Sous couvert d'une précaution verbale, la représentation féminine est finalement exprimée mais elle apparaît dénigrée par un accessoire « *plume sur la tête* » qui donne une dimension burlesque à la scène, comme pour en atténuer la portée pulsionnelle. Le traitement de la neuvième planche s'effectue également à partir de divers phénomènes. Le premier étant un choc que nous pouvons identifier à travers les nombreux retournements de planche, la tendance refus et l'allongement significatif du temps de latence. Le sujet semble déstabilisé par les mouvements régressifs induit par le stimulus. Son unique réponse « *des trous de narines* » pourrait suggérer qu'elle est d'abord happée par la vacuité lacunaire mais qu'elle ne parvient pas ensuite à retrouver une contenance, faute d'objets internes suffisants. En plus d'évoquer une sensibilité à l'incomplétude, sa représentation creuse sollicite symboliquement l'appareil génital féminin, et par extension, le vécu

des relations précoces du sujet à son imago maternelle archaïque. Cependant, la mobilisation défensive interrompt la projection. Dès lors, l'inhibition ne pourrait-elle pas également s'expliquer par l'émergence d'une angoisse archaïque, en lien avec l'imago maternelle ? En somme, Billie utilise la même stratégie qu'aux planches précédentes pour justifier ses difficultés à se projeter, à savoir dévaloriser les caractéristiques du stimulus : « *Là ils auraient pu faire un truc mieux, je pense que j'aurais trouvé mais là...* ».

Les affects et les angoisse

D'emblée, nous avons remarqué que les expressions d'affects se font rares, seule la planche X permet d'entrevoir une émotion de l'ordre de la peur. Si les affects ne sont pas repérables dans leur expression verbale, nous pouvons néanmoins noter une sensibilité de l'adolescente aux qualités chromatiques du matériel. La couleur est souvent relevée et intégrée dans les réponses. Pour rappel, elle est sollicitée dans sept réponses : une KC-, une kanC-, une CF-, 2 FE+ et ClobF+/- . Chacun de ces déterminants témoigne d'une sensibilité voire parfois d'un débordement affectif, comme l'illustre les deux réponses kinesthésies (humaine et animale), associées à un déterminant couleur. L'explication de leur engramme de mauvaise qualité formelle résiderait, entre autres, dans le fait que l'adolescente dépeint des scènes agressives : « *Y a un clown qui s'est clairement éclaté là* » (planche III) ou inquiétantes : « *Oh non ! A une bique, une bique qui te regarde trop mal là avec les taches jaunes* » (planche X). La couleur est ici au service de l'expression pulsionnelle. Pour exemple, la pulsionnalité à la planche III est mobilisée à travers la prise en compte subsidiaire de la couleur rouge qui vient soutenir la construction de la réponse à forme dominante « *Y a un clown qui s'est clairement éclaté là. Le maquillage il a fonnu* ». En outre, cette conflictualité s'exprime vraisemblablement sur un pôle agressif, suggérant un débordement que Billie semble avoir elle-même repéré puisqu'elle nous confie, sous la forme d'une critique subjective, qu'il valait mieux ne pas solliciter son imagination. D'ailleurs, cette réponse KC est précédée d'une réponse CF « *Du maquillage sur une vitre* » (pl. II), s'inscrivant déjà dans le même registre. Ces deux réponses successives indiquent une difficulté à manier l'agressivité. Les représentations sont spontanément très retenues (commentaire, précision en amont) puis s'avèrent ensuite beaucoup plus intenses dans leur expression : « *se prennent une vitre* » (pl. II), « *s'est clairement éclaté* » (pl. III). Ce même processus se retrouve aussi à la planche I, la réponse est d'abord retenue (voire inhibée) « *une tache noire* ». Nous pouvons supposer que la massivité de la tache est telle que l'adolescente prend uniquement appui sur le percept, d'où la présence du déterminant Clob. Toutefois, la réponse additionnelle « *sinon une bête qui s'est écrasée contre une vitre* » illustre le retour du refoulé à travers l'expression d'une représentation teintée d'agressivité. Enfin, les déterminants estompage, contrôlés par un déterminant formel, aux planches achromatiques VI et VII pourraient tendre à minimiser une problématique de castration (pas nécessairement angoissante). L'investissement contrasté de la planche VI rend particulièrement compte d'un lien avec la castration : « *A une peau de renard étalée sur le sol. J'sais pas là les pattes et bon après* ».

il manque la tête ». Il ne s'agit pas ici d'une franche expression affective, mais nous y décelons tout de même une sensibilité à la problématique de castration dont l'angoisse semble évitée par le caractère, vraisemblablement, futile de ce membre « *mais c'est pas grave, la tête ou pas, à une peau de renard (rires)* ». Cette préoccupation pour la problématique de castration peut aussi s'observer à la planche VII par le biais d'une attention portée aux appendices érigés sur la tête des femmes. L'utilisation de l'estompage de texture pourrait ici œuvrer dans un but défensif en vue de minimiser la portée sexuelle de la représentation ; d'autant que si la forme est phallique, la plume reste un accessoire plutôt féminin. Pour rappel, ce contrôle défensif n'est pas maintenu à l'enquête puisque la réponse additionnelle laisse apparaître des corps amputés : « *Avec les mains coupées, on dirait qu'ils sont handicapés* ». A contrario de la planche VI, la castration implique cette fois-ci une mutilation.

L'analyse des déterminants sensoriels illustre donc le fait que l'aspect inhibé du protocole ne repose pas sur un manque de sensibilité mais, au contraire, sur une difficulté à manier les motions pulsionnelles, d'où la nécessité de les apaiser (voire de les taire). Cette retenue est probablement à entendre comme une défense face aux stimulations externes trop intenses, ce qui expliquerait la productivité restreinte ainsi que le pourcentage peu élevé du facteur de socialisation (F+% = 19%).

L'analyse des réponses C d'un protocole peut être associée à l'étude des réponses déterminées par d'autres facteurs, en particulier les réponses F qui, si elles sont de bonne qualité, peuvent rendre compte de la possibilité de construction d'une enveloppe suffisamment solide chez le sujet, d'un espace psychique interne différencié du monde extérieur.

Les modalités de l'organisation défensive

L'organisation défensive de Billie repose principalement sur l'inhibition qui vient colorer l'intégralité du protocole : productivité très restreinte, faible nombre de kinesthésies spontanées, évitement, rétention, tendance refus, projection interrompue, ... Malgré une importante mobilisation du formel, le conflit demeure donc intrapsychique. Au demeurant, la formalisation n'apparaît pas suffisante face à la massivité des motions pulsionnelles, majoritairement agressives. Le maniement de l'agressivité apparaît particulièrement complexe aux planches sollicitant les représentations de relations, d'où l'intervention de l'inhibition, en aval mais aussi parfois en amont de la réponse. En effet, cette défense se manifeste aussi bien dans la rétention, les précautions verbales, la tendance refus, survenant avant même la formulation de la première réponse, que dans les commentaires les critiques, l'interruption dans l'interprétation, intervenant après la représentation envahissante. Ce débordement traduit par la même une levée du refoulement, et plus encore l'échec de cette défense. Par ailleurs, les tentatives de levée du refoulement sont nombreuses au sein de ce protocole mais n'aboutissent pas toujours au retour du refoulé. En effet, cette tentative échoue parfois, comme à la planche V « *Peut-être que... Non* », signant une reprise efficiente du refoulement. Ce mécanisme participe de l'inhibition globale du

protocole et vient également en soutien des autres défenses. A cet égard, l'étude des processus de pensée ou encore celle des représentations de relations ont permis d'entrevoir certaines d'entre elles. Nous avons notamment relevé que le découpage aux planches VIII et IX, sous-tendu par un mécanisme d'isolation, consisterait à atténuer l'impact fantasmatique et pulsionnel à valence régressive, en négligeant les parties potentiellement menaçante. Enfin, nous avons remarqué à la planche IX que le déplacement d'intentions humaines sur un animal permettait de minimiser la portée agressive des motions pulsionnelles. De manière générale, les réponses incluant un contenu animal témoigne d'une capacité de compromis et d'intégration adaptative. Avant de conclure, il est intéressant de noter que les déterminants de bonnes qualités sont essentiellement associés à un contenu animal (A ou Ad) tandis que ceux de mauvaises qualités s'accompagnent souvent d'un contenu Humain (H ou Hd) ou Anatomie. Cette répartition souligne d'une part, des réponses adaptatives lorsque les défenses réussissent, et des réponses inadaptées lorsque celles-ci échouent (notamment en lien avec l'achoppement du contrôle : 6F-).

Conclusion

Pour conclure, nous allons revenir sur les principales interprétations mises au jour par les analyses quantitative et qualitative du Rorschach. Tout d'abord, celles-ci ont mis en exergue une dynamique défensive, organisée selon un mode inhibé, impliquant un traitement intrapsychique du conflit. D'autres défenses (refoulement, déplacement, isolation) interviennent parfois en soutien pour endiguer les débordements pulsionnels. Malgré un protocole quantitativement restreint et inhibé, nous avons tout de même pu constater une réceptivité du sujet aux caractéristiques du matériel (symétrie, couleur,...), ce qui atteste de sa sensibilité affective. Les réponses oscillent alors entre des moments d'envahissement fantasmatique (plus ou moins visibles) et des mouvements d'inhibition/restriction, imposés par la nécessité de contre-investir les mouvements projectifs. Aussi, les nombreux phénomènes (choc, refus, commentaire, critique...), associés aux réponses, soulignent une forte réactivité, encore plus prononcée face aux contenus latents des planches II, III, VII et VIII. Bien que les relations puissent apporter un étayage au sujet, celles-ci sont à chaque fois très succinctement évoquées et jamais approfondies. L'explication pourrait résider dans le fait que les situations relationnelles mobiliseraient des mouvements libidinaux et/ou agressifs trop intenses et donc difficilement contrôlables. A cet égard, les relations aux imagos sont quasiment ignorées. Seule une représentation à symbolique maternelle (pl. IX) nous invite à conjecturer une imago maternelle à la fois attractive et angoissante. En revanche l'évitement de la figure paternelle ne permet pas d'examiner l'investissement du sujet à la figure paternelle ainsi qu'à celle de l'autorité. Comme à l'entretien clinique, une problématique de genre se dessine à travers les interprétations proposées par l'adolescente. L'instabilité identificatoire est repérable, entre autres, à travers une alternance d'identifications contrastées, telle qu'un féminin phallique et un masculin castré. En plus d'une confusion dans l'identité sexuée, nous avons relevé une fragilité corporelle, liée à des contours mal

délimités (engramme de mauvaise qualité) ainsi qu'à une représentation/image du corps parfois mutilée.

Les éléments dégagés au Rorschach vont à présent être confrontés à ceux que va nous dévoiler l'analyse du TAT. De cette façon, nous allons pouvoir constater si les points saillants relevés dans le premier test projectif, tels que l'aspect inhibé du protocole, se retrouve ou non dans le second.

3.1.2.3.2. Analyse et interprétation du TAT

L'analyse planche par planche (procédés et problématiques - cf. Annexe IX.XI, Tome II, pages 244-253) et la feuille d'analyse récapitulant les procédés utilisés par le sujet (Annexe IX.XII, Tome II, pages 254-255) sont consultables dans les annexes.

Clinique de la passation

Après une courte pause, nous avons débuté la passation du TAT. Billie semble toujours un peu décontenancée par l'épreuve du Rorschach, administré juste avant. Elle manifeste de grands mouvements et exprime plusieurs commentaires, notamment sur sa future performance « *Ab ouais mais moi mes histoires elles peuvent durer trois heures !* ». Pourtant, nous rencontrons rapidement la même problématique que précédemment, à savoir un discours très restreint (voire inhibé). Malgré nos interventions, l'adolescente peine à se projeter, ses histoires sont très brèves et principalement descriptives. Le graphisme est cette fois encore convoqué par Billie pour justifier ses difficultés à s'engager dans une histoire. Elle soulève, entre autres, l'aspect désuet du matériel. Cette critique sera prise en compte lors de l'analyse des récits ; d'autant qu'elle semble lui permettre de mettre à distance les conflits soulevés par les planches car ceux-ci se jouent dans une autre temporalité. En conséquence, la productivité est relativement pauvre, la passation n'a duré que 17 minutes. En dépit de cette faible capacité d'élaboration, Billie demeure participative et toujours aussi volontaire. Comme pour le Rorschach, nous sommes revenues ensemble sur son vécu de la passation à la fin du test.

Articulation des procédés et organisation défensive

Le regroupement sur la feuille d'analyse des différents procédés du discours utilisés par le sujet est consultable en annexe (Annexe IX.XII, Tome II, pages 254-255). Ce regroupement va nous guider pour articuler les procédés et apprécier la qualité du processus associatif, en tenant compte notamment des relations entre représentations, des affects et des mécanismes de défense.

Le protocole de TAT de Billie confirme d'emblée l'importance de l'inhibition, les procédés C étant effectivement les plus représentés (C = 65). En cela, nous pouvons supposer qu'ils empêchent l'émergence en processus primaire, d'où le nombre peu élevé de procédés appartenant à la série E (7). Quant aux pro-

cédés rigides (A = 36) et labiles (B = 40), ils sont mobilisés dans des proportions égales et semblent soutenir l'aménagement défensif inhibé. Par ailleurs, les manifestations hors narration (procédés D) ont ici leur importance en ce qu'elles conduisent souvent à suspendre/entraver la mise en récit. Ces premières indications quantitatives se révèlent déjà importantes mais elles nécessitent d'être complétées par une analyse qualitative plus fine, autour des spécificités de la construction du discours et des articulations singulières entre les procédés.

Nous proposons de commencer par les procédés prévalants, c'est-à-dire ceux de la série C : l'évitement. Si l'inhibition est dominante (34 procédés cotés sur 65), toutes les autres modalités sont également présentes, à l'exception de l'hypomanie (totalement absente du protocole). En outre, la forte mobilisation de ces procédés, dans l'ensemble du protocole, sert principalement l'évitement du conflit, et ce quel que soit le registre dans lequel il s'inscrit (Œdipien, libidinal, dépressif,...). Nous allons plus exactement revenir sur la modalité défensive privilégiée par Billie, à savoir l'inhibition. Manifestement, cette dernière s'entrevoit à travers une tendance générale à la restriction qui se caractérise par d'importants silences, des arrêts dans le discours, des tendances refus,... De surcroît, l'inhibition peut concerner différentes modalités du fonctionnement psychique comme les représentations, les processus de pensée, les affects ; or chez Billie, elle porte essentiellement sur le conflit. A propos, les affects sont parfois exprimés mais le sujet laisse dans le vague les raisons de ces éprouvés (planche 3BM), tout comme il ne précise souvent pas celles des actions (planche 12BG) ou encore la nature des relations entre personnages (planche 9GF). L'absence de motif des conflits (CI-2), associée parfois à des procédés B2-1, confirme l'action puissante du refoulement. Dès lors, la présentation du matériel revêt un impact fantasmatique que le sujet, certes, refoule mais que nous pouvons parfois repérer, notamment dans l'émergence de fantasmes à symbolique sexuelle, comme en atteste les planches 5 et 12BG. Bien que le retour du refoulé s'effectue, à l'insu du sujet, sous couvert de symbolisme transparent, il est à chaque fois suivi de puissants procédés d'inhibition. Par conséquent, il apparaît compliqué de pouvoir saisir la façon dont l'adolescente se comporte face aux diverses problématiques sollicitées par les planches (castration, perte, imagos archaïques,...), d'autant que les défenses laissent peu la place au retour du refoulé et/ou à l'expression pulsionnelle. De manière générale, la conflictualisation est immédiatement neutralisée par des procédés de la série C. A propos, l'inhibition mobilisée est difficilement levée par les questions du chercheur, lesquelles permettent néanmoins la relance du récit ; un récit toujours a-conflictuel et construit à partir d'éléments de la réalité externe : descriptifs (A1) ou factuel (CF). Cet accrochage aux éléments de la réalité externe (CF), semble rendre compte d'un contre-investissement de la réalité interne par la réalité externe en vue de pallier les difficultés de conflictualisation et de fantasmatisation sur la scène interne. A cela, s'ajoute une fragilité des limites, d'où le recours ponctuel aux procédés CL « attachement aux limites » (glissements repérés entre sujet/personnage et grande perméabilité réalité interne/réalité externe). Les adresses fréquentes au

chercheur (D3) semblent d'ailleurs répondre d'un besoin d'étaillage. Tout comme l'utilisation occasionnelle des CN qui participent aussi d'un renforcement à la fois des frontières et du narcissisme. Enfin, les autres manifestations hors récit (D1 et D2) sont plutôt fréquentes. Au lieu de relancer le processus associatif, elles semblent entraver, voire interrompre, le récit.

En somme, l'évitement de la conflictualité paraît encore plus complexe aux planches peu figuratives où l'absence d'étaillage entrave le processus associatif. Le sujet doit alors faire appel à d'autres défenses pour maîtriser l'expression de motions pulsionnelles libidinales ou agressives. De fait, la mobilisation de procédés rigides peut intervenir comme une solution subsidiaire, visant à contraindre à son tour toute conflictualisation. En outre, le recours au factuel, les précautions verbales, les hésitations ou encore de l'isolation témoignent du poids du contrôle, si bien que les autres défenses rigides sont peu voire pas utilisées (intellectualisation, dénégation, annulation, formation réactionnelle).

Concernant la série labilité, elle se condense également autour de quelques procédés tels que les relations interpersonnelles (B1-1), l'introduction de personnages ne figurant pas sur l'image (B1-2), l'entrée directe dans l'expression/commentaire (B2-1) et le symbolisme transparent (B3-2). Parmi eux, le B2-1 est significativement plus présents (14/40), pour autant, il n'a pas le même poids économique que les autres au sein du fonctionnement psychique. En effet, les commentaires et les précautions verbales interviennent principalement pour tempérer les émergences fantasmatiques, sexuelle et agressive, alors que les autres procédés, particulièrement le B3-2, en favorisent justement l'émergence. Qui plus est, le recours à des mises en scènes interpersonnelles et l'introduction de personnages peuvent participer d'une lutte antidépressive en ce qu'ils permettent de peupler la planche de divers personnages face au vécu de solitude et potentiellement de remplir une fonction d'étaillage.

En définitive, cet aménagement défensif, organisé autour de l'inhibition et soutenu par des défenses rigides et labiles, s'avèrent suffisamment efficient pour verrouiller l'expression pulsionnelle, comme en atteste l'absence de débordement massif. En effet, rares sont les émergences du processus primaire : 1 scotome d'un objet pour contenir l'agressivité (pl. 3BM), 2 perceptions de détails rares liées à l'investissement du sensorielle (pl. 9GF et 12BG), 1 expression liée à une thématique agressive (pl. 4) et 2 légers troubles discursifs liés soit à un brouillage des frontières (pl. 10), soit à l'engouement/exaltation du sujet pour le contenu (pl. 13B). Par ailleurs, l'apparition de ces procédés semble tributaire du vacillement des limites, lié à la fragilité du monde interne.

Ainsi, ce protocole de TAT permet déjà de repérer combien Billie s'appuie sur les éléments manifestes/factuels de la réalité externe pour ne pas solliciter son monde interne. A cela s'ajoutent d'autres défenses permettant la construction de scénarios avec très peu de résonance fantasmatique au contenu latent des planches. Plus exactement, des défenses inhibées (C) et rigides (A) sont mobilisées de sorte

que les émergences projectives (E) sont très (trop ?) bien contenues, les quelques procédés labiles (B) ne suffisant pas à assouplir l'organisation défensive. De fait, ce mode de fonctionnement psychique laisse peu de place au retour du refoulé et à l'expression pulsionnelle, ce qui, en conséquence, rend difficile le repérage des modalités de traitement des conflits. Pour autant, nous allons tout de même essayer de les investiguer et de dégager les problématiques prévalentes du sujet, à partir du repérage des modalités de la représentation de soi (axe narcissique) et celles de l'investissement de l'objet (axe objectal).

Problématiques : registres et traitement des conflits

Bien que les problématiques latentes soient drastiquement évitées, nous allons tout de même tenter d'analyser leur modalités de traitement en fonction de l'axe identificatoires (sexuelles, narcissiques, dépressives, mélancoliques, projectives...) et de l'axe d'investissement de l'objet (à valence libidinale, agressive, spéculaire, d'étayage, persécutive...).

Modalités d'investissement de la représentation de soi (axe narcissique)

Ce protocole illustre une dimension compliquée de la dynamique identificatoire pour l'adolescente qui déploie, de façon contrastée, des identifications masculines et féminines. Celles-ci sont discrètement colorées par l'activité/la puissance pour la première (pl. 1 : « *il est très costaud donc il doit l'écraser* », pl.4 « *les cow-boys* ») et la passivité, la fragilité pour la deuxième (pl. 2 : « *Elle pleure, la pauvre* », pl. 11 : « *elle était tombée* »). Les identifications ne sont pas franches mais plutôt labiles comme à la planche 2 où les passages rapides d'un personnage à l'autre semblent rendre compte d'une volonté de l'adolescente de ne pas s'impliquer davantage dans la situation triangulaire. D'ailleurs, les personnages, campés dans l'anonymat, sont évoqués sans référence à un lien entre eux, ce qui permet d'abraser les tensions libidinales (relatives au rapproché avec l'objet d'amour) et agressives (envers le rival). L'enjeu narcissique, lié au conflit œdipien, est ainsi évité. Globalement, l'appréhension des planches par Billie offre une représentation de soi lisse, sans aspérité, au point de questionner ses capacités et ses potentialités. Toutefois, nous relevons parfois une levée ponctuelle des défenses, notamment en l'absence de support figuratif comme à la planche 16. L'étayage apporté par le chercheur permet au sujet de s'engager dans une histoire, basée sur une expérience vécue. Les représentations, certes descriptives, viennent d'abord soutenir l'expression d'affects. Puis la projection entraîne le sujet vers une représentation au symbolisme transparent. En-deçà du contenu manifeste, le contenu latent témoigne alors de l'émergence d'un fantasme de scène primitive : « *Je plantais des graines après une dame qui faisait des trous* ». Au sein de ce scénario, Billie semble s'identifier à une position active/phallique, en vue probablement de contre-investir les représentations de la castration, de l'empêchement voire de l'impuissance, mobilisées par la figure maternelle passive.

De surcroît, l'importante mobilisation défensive n'empêche pas de saisir la fragilité identitaire et narcissique du sujet. A plusieurs reprises, les récits mettent en

exergue un brouillage des limites, perceptible entre autres dans les irrptions répétées du sujet au sein de ses récits (pl. 2 : « *tu crois que ton paysage il était beau à ton époque ou quoi. Faut arrêter parce que moi si je regarde mon paysage j'te jure il est pas si joli que ça, genre j'vois la mer mais aujourd'hui je vais pas la voir vu le temps* »). Les propos de l'adolescente soulignent une perte de la conscience d'interpréter, entraînant un moment de franche confusion. Ce vacillement est particulièrement saillant à la planche 3BM où la description minutieuse des affects et des expériences vécues (absence d'étayage, solitude) par le personnage suppose une forte résonance avec le sujet : « *Elle doit être triste [...] Elle va se consoler toute seule. Y a personne* ». Les échos narcissiques ne semblent pas suffisamment contenus, ce qui induirait un glissement entre le personnage et l'auteur, attestant d'une grande perméabilité entre la réalité interne et la réalité externe. D'ailleurs, le dernier commentaire de Billie suggère un vécu d'insécurité/isolement et un manque d'étayage : « *Moi sur ça je fais jamais confiance aux gens, je me console toute seule, j'préfère* ». Par ailleurs, si l'affect dépressif est d'emblée reconnu, le conflit n'est pas clairement exprimé « *elle a dû apprendre une mauvaise nouvelle et elle pleure* », ce qui pourrait sous-tendre que les défenses continuent tout de même à opérer. Qui plus est, la fin du récit est marquée par un arrêt soudain dans le processus associatif, traduisant une reprise efficiente des défenses afin d'éviter la menace d'un débordement dépressif. A cet égard, le brouillage des limites narrateur/personnage se produit sans que soient pour autant perdues la subjectivité et l'unité du moi. Le sujet fait état d'une consistance identitaire et d'un accès à la différence des sexes et des générations (en dépit d'impasses relevées dans le processus d'identification primaire). En outre, le choix identificatoire reste confus, comme nous l'avons déjà évoqué les identifications féminines (pl. 2, 3BM, 6GF) et masculines (pl. 2, 4, 16) s'alternent, sans que l'une ou l'autre soit privilégiée. De plus, l'introduction de nouveaux personnages s'effectue sous couvert d'une indétermination de l'identité sexuelle : « *les gens ils sont partis* » (pl. 12BG) ou encore « *ils font la fête* » (pl. 19). La problématique de genre n'est pas aussi manifeste qu'au Rorschach mais certains éléments nous amènent à penser que Billie se situe toujours dans une quête de l'identité sexuée. Toutes ces considérations reposent sur ce que nous avons pu déceler lors des brefs assouplissements défensifs, c'est-à-dire lors des quelques émergences en processus primaire, sans quoi nous n'aurions pas pu approcher les modalités identificatoires. Tout comme nous n'aurions pas pu apprécier les modalités d'investissement des relations objectales que nous allons voir à présent.

Modalités d'investissement des relations et de l'objet (axe objectal)

Les représentations de relations sont autant que possible a-conflictuelles mais les rares relâchements du contrôle laissent furtivement entrevoir (avant que l'inhibition intervienne) des relations nourries par des modalités libidinales et/ou agressives. Pour exemple, la construction du récit à la planche 10 illustre un aller-retour entre l'expression pulsionnelle sexuelle et la défense (inhibition). Le recours défensif n'empêche par le débordement pulsionnel qui survient d'emblée au début du récit et désorganise le discours : « *Oh ils sont où tes lèvres, là je t'ai perdu là* ». Puis,

l'expression pulsionnelle devient plus mesurée, la relation s'inscrit progressivement dans un registre libidinal, entre tendresse et désir sexuel, toutefois tempéré par le recours à l'inhibition.

Nous avons également repéré que le conflit alterne parfois les registres à valence libidinale et agressive. A ce propos, la mise en scène interpersonnelle à la planche 4 suscite d'abord l'expression d'un conflit érotisé et dramatisé, pour lequel le motif est seulement sous-entendu « *tu sais genre la bêtise* », compte tenu d'une charge agressive probablement trop intense. D'ailleurs, la proposition d'une autre interprétation vient supplanter la première et permet d'inscrire le conflit dans un registre exclusivement érotisé, dans lequel les relations entre les personnages apparaissent encore plus contrastées : « *il veut plus de la femme* », « *elle le retient* ». C'est alors que l'intervention du chercheur entraîne de nouveau une bascule du conflit dans le registre agressif et l'expression d'une représentation agressive, consécutive à l'introduction d'un personnage, semble-t-il rival : « *il va le chasser* ». Ainsi, le conflit œdipien, d'abord mis à distance, se dévoile finalement à la fin du récit avec l'introduction d'un troisième personnage, induisant le retour d'affects et de représentations agressifs.

Un changement de registre se dessine aussi à la planche 6GF. Après l'ébauche d'une représentation de relation dans un contexte libidinal, la relation se dégrade et s'entrevoit en termes d'opposition conflictuelle entre désir et défense, entre un mari intrusif et une femme distante : « *son mari par contre, il est trop près d'elle [...] il la colle trop* ». L'évocation de cette posture intrusive de l'homme pourrait témoigner d'une crainte liée à la perméabilité/fragilité des enveloppes corporelles.

L'éveil pulsionnel mobilise donc des représentations de relations ambivalentes à la fois de conquête (pl. 4, 10) mais aussi de renoncement (pl. 6GF, 12BG). Dès lors, nous pouvons supposer que les vacillements identificatoires surviendraient pour contenir des représentations à la fois du désir, du rapproché, du besoin mais aussi de la castration, de l'empêchement et de l'éloignement. Parmi toutes les représentations de relations dépeintes, nous avons remarqué que celles aux imagos parentales est pleinement évitée. Leur confrontation est-elle douloureuse au risque d'engendrer un débordement pulsionnel (agressif) et/ou affectif (dépressif) ? Cette question restera en suspens car les seuls éléments, situés à la planche 7GF, indiquent simplement que la relation mère/fille est reconnue et investie mais qu'il n'existe aucun mouvement d'identification de la fille à la mère. En revanche, le conflit œdipien s'esquisse discrètement à travers les affects prêtés à la petite fille : « *Par contre, il y a un truc qui lui plaît* ». Au surplus, il ne s'exprime pas dans une tonalité agressive mais plutôt dépressive « *elle doit être triste* », pouvant refléter un manque d'étayage de l'objet primaire, présent mais superflu. En outre, il est intéressant de noter que si le motif du conflit demeure imprécis, la responsabilité n'est pas imputée à la figure maternelle, mais à l'enfant lui-même : « *j'sais pas, elle a dû... il y a un truc qui lui va pas comme d'habitude. C'est très râleuse* ». Cela suppose-t-il que face à la puissance/exigence maternelle, le retournement sur soi de la responsabilité et de la culpabilité - par la mise

en avant de représentations disqualifiantes (dévalorisation narcissique) - serait privilégié ?

Conclusion

Le TAT de Billie a permis d'éclairer, de façon congruente et complémentaire, les éléments dégagés au Rorschach. Plus exactement, il a confirmé l'abord restreint et maîtrisé du sujet face aux planches, déployant des potentialités que nous supposons plutôt inhibées qu'inexistantes. L'analyse nous révèle effectivement que les défenses sont fortement mobilisées pour contraindre les mouvements projectifs, laissant peu de possibilités aux émergences en processus primaire. L'organisation défensive repose principalement sur l'évitement du conflit par l'inhibition et sur l'accrochage à la réalité externe, au percept, pour lequel des défenses rigides viennent en appui. En dépit de ces modalités, quelques rares procédés (détails rares, troubles syntaxiques, scotome de l'objet) témoignent de l'infiltration du discours par le processus primaire. Ces derniers participent des efforts de conflictualisation des représentations des relations, renforcée parfois par un symbolisme transparent qui alimente le conflit dans un registre tantôt libidinal, tantôt agressif. Le déploiement de représentations de relations conflictuelles dans plusieurs registres pourrait alors expliquer les vacillements identificatoires que le sujet opérerait pour tenter de contenir la survenue des représentations contrastées (désir, castration, conquête, renoncement, rapproché, éloignement,...). A cet égard, l'inhibition ne suffit pas toujours à endiguer les échos narcissiques douloureux, comme l'atteste la résonance aux sollicitations dépressives de la planche 3BM, qui entraîne un brouillage des frontières entre l'adolescente et le personnage. Sa réponse nous invite d'ailleurs à poser l'hypothèse d'un vécu d'insécurité, d'isolement ainsi que d'un manque d'étayage, ce qui offrirait, en même temps, une piste d'explication concernant l'évitement des imagos parentales.

3.1.2.3.3. Analyse et interprétation du dessin

Le dessin de la famille de Billie ainsi que la retranscription de l'entretien associé, ont été placés en annexe (Annexe IX.XIII, Tome II, page 256 et Annexe II.IV, Tome III, pages 181-186).

Clinique de la passation

Deux jours après la passation des tests projectifs, nous retrouvons Billie au même endroit que les fois précédentes. Elle nous indique être venue malgré son état grippal. Nous lui proposons de reporter la rencontre mais elle nous assure se sentir suffisamment en forme pour la maintenir. Nous nous installons dans la salle d'entretien et nous préparons le matériel pour le dessin. Billie nous observe mais ne paraît pas intriguée. Après l'annonce de la consigne, elle nous confie qu'elle s'attendait à cette thématique. Presque sans délai, elle se lance dans la réalisation de

son dessin. Pendant sa construction, elle livre des éléments intéressants sur sa famille, mais ces derniers concernent la technique utilisée par ses parents pour dessiner (et non pas les personnages représentés). A ce propos, l'entretien met en exergue que la représentation familiale, proposée par l'adolescente, s'appuie sur une projection de sa famille future au lieu de reposer sur une identification de sa famille d'origine. A l'instar des autres tests, la restriction et l'inhibition caractérisent ce nouvel entretien. Billie n'est pas très prolixe, pourtant, les données recueillies sont à même de pouvoir faire l'objet d'une analyse. Le dessin a été effectué en 14 minutes, en revanche, l'entretien a duré moins de 10 minutes.

Etape de la construction du dessin

Billie débute son dessin par un premier personnage qu'elle positionne en bas, tout à gauche de la feuille. Elle poursuit par celui de droite, plus grand et plus imposant que le premier. Après une brève hésitation, elle leur attribue à tous deux une caractéristique (les cheveux courts), permettant de les identifier comme masculin. Puis, elle réalise un troisième et dernier personnage à droite des deux premiers, ce qui le situe approximativement au milieu de la feuille. Ce personnage est également pourvu d'un détail signifiant (les cheveux longs) afin de marquer sa féminité. Elle décide ensuite de compléter son dessin d'une maison qu'elle réalise avec minutie. Si les trois bonhommes sont effectués avec une même attention élémentaire, un soin tout particulier est apporté à la maison. Tout d'abord, Billie sollicite une règle pour tracer des murs bien rectilignes puis elle s'élance dans la construction du toit, tuile par tuile. Cependant, cette initiative chronophage a raison de sa motivation. L'adolescente renonce à finaliser le toit avec des tuiles et opte finalement pour un coloriage marron. Elle agrémente ensuite la maison d'une porte et de cinq fenêtres. Elle s'attarde sur l'une d'entre elles, située en haut et au milieu, pour y ajouter des détails : elle trace un trait séparant la fenêtre en deux et y appose des formes semblables à des feuilles d'arbre, de part et d'autre. Enfin, elle achève son dessin en coloriant méticuleusement le mur de la maison, à l'aide d'un crayon jaune-orangé.

Interprétation du dessin

L'interprétation du dessin va s'effectuer en deux temps : un premier sera consacré à l'analyse formelle, et un deuxième s'attachera précisément aux processus identificatoires et projectifs.

S'agissant des indicateurs graphiques, il est intéressant de souligner que les personnages et la maison, n'ont pas été dessinés avec la même qualité formelle. Les trois bonhommes, localisés en bas à gauche de la feuille, ont été dessinés en premier ; pourtant, aucun n'a bénéficié d'une attention soutenue. La couleur n'est pas utilisée et leur forme, en bâton, est très sommaire. De plus, les cheveux (courts pour les deux personnages à gauche et long pour celui le plus à droite) constituent le seul détail permettant de matérialiser la différence des sexes. Concernant, la différence des générations, elle est symbolisée par une différence de taille (constatée après la réalisation du deuxième personnage, ce qui déterminera la taille du troisième).

L'enfant (tout à gauche) a donc été dessiné en premier, suivi du père, équidistant des deux autres, et enfin de la mère, la plus proche de la maison. Aucun élément ne permet de saisir la nature de leurs relations, et encore moins d'identifier un quelconque penchant affectif du sujet pour l'un d'entre eux. En second lieu, Billie décide d'enrichir son dessin d'une maison, à l'extrême droite de la feuille. Pour celle-ci, le trait est plus soigné, plus réfléchi. A cet égard, un outil (une règle) est nécessaire pour faire les murs. Le toit, quant à lui, requiert un certain temps car chaque tuile est tracée une à une. L'opération est si prenante que Billie ne parvient à son terme et préfère colorier l'intégralité du toit en marron. Le niveau de structure formelle est également amélioré par l'ajout d'une porte et de cinq fenêtres, dont l'une d'entre elles, la plus petite, est complétée d'une barre. Un dernier détail renforce encore la différence de degré de perfection entre les personnages et la maison. En effet, le mur est colorié en jaune-orangé au moyen, selon l'adolescente, d'une double technique : en rond vers les bords et en trait dans le reste de la surface. Cette précision revêt une importance en ce qu'elle fait appel à un souvenir familial, probablement ravivé par le mouvement régressif qu'induit la situation de dessin. Si le souvenir est d'abord relaté en des termes conflictuels : « *ça me fait rappeler que mes parents ils se prenaient la tête pour me dire comment colorier [...] mon père il me disait : « en rond », ma mère « comme ça », l'issue témoigne d'un compromis trouvé au conflit : « ils pourront plus se disputer, j'ai pris des deux »*. En outre, l'évocation de ce souvenir suggère une identification valorisée à sa figure paternelle, pourtant jusqu'à présent dépeinte négativement (critiquée dans l'entretien, évitée dans les projectifs) : « *Mon père il fait pareil quand il dessine* ». Plus encore, Billie semble laisser entendre l'éventualité d'un réinvestissement, sinon d'un rapproché, avec son père : « *J'ai un dessin de lui [...] faudrait peut-être que je le retrouve ce dessin* ». Les éléments relatés ici, à propos de sa famille, seront les seuls, étant donné que Billie a élaboré son dessin à partir d'une projection future, en tentant de s'éloigner de son modèle familial d'origine. Cela nous amène à introduire le deuxième point de notre interprétation, basé justement sur les processus identificatoires et projectifs.

Dès le début, l'entretien souligne l'impact des défenses qui semblent, là encore, pleinement opérées. Le discours de Billie comporte effectivement une forte tonalité inhibée, que nous avons d'abord pris pour de l'indifférence : « *Je m'en fiche c'est un dessin...* », avant de nous raviser, à l'appui de nouveaux éléments. D'ailleurs, l'analyse formelle permettait déjà de nous éclairer sur ce point dans la mesure où elle a mis en évidence la présence de traits rectilignes. Or les dessins réalisés à partir de lignes droites (plutôt qu'avec des angles et des courbes) matérialiseraient une inhibition ou une immaturité. L'investigation des processus projectifs va nous permettre d'approfondir cette supposition. La présentation introductive de cette famille repose essentiellement sur des critères manifestes, l'accès au symbolique semble entravé par le recours à la description : « *Le daron, la daronne et le petit. Voilà, ça fait une famille* ». La subjectivité du créateur, c'est-à-dire ses penchants affectifs, ses identifications, paraît dans un premier temps impénétrable. Qui plus est, plusieurs caractéristiques, telles que la non utilisation de la couleur pour les personnages, l'ordre dans lequel ils ont

été dessinés, leur positionnement, sont avancées comme le résultat d'actions fortuites, sans qu'aucune intentionnalité ne soit imputée : « *il est de petite taille et j'ai commencé à faire un grand bonhomme à côté donc j'ai dit que ça serait le daron* ». Pour l'instant, nous pouvons uniquement soulever que Billie a réalisé un dessin nonpareil à sa famille réelle, ce qui nous autorise à penser que le principe de plaisir, associé à la famille imaginaire, dominerait le principe de réalité. C'est alors que l'ajout de la maison donne une nouvelle dynamique au dessin, pas nécessairement plus projective mais plus investie. En réponse à une attitude très appliquée pendant sa construction (couleurs, détails, règle...), Billie évoque un sentiment de satisfaction à l'égard de sa maison : « *Et je suis fière de ma maison quand même* ». Cette dernière n'échappe pas à une description rigoureuse, avec un attachement particulier au perceptif et au sensoriel : « *j'ai commencé à faire une tuile par une tuile, ça se voit parce que c'est foncé [...] Après j'ai fait une chambre, une chambre, la cuisine, le salon et la salle de bain* ». Si le contact avec la réalité perceptive est toujours maintenu, les propos du sujet semblent davantage imprégner de profondeur symbolique. Au demeurant, il semble que la maison vienne apporter une contenance à la famille : « *C'est une famille avec une maison orange* », telle un support que Billie paraît personnifier : « *J'ai honte de ma maison enfin elle est belle quand même* ». Nous comprenons par la suite que cette maison, qui suscite des éprouvés ambivalents, renvoie à l'institution dans laquelle elle est placée. En effet, Billie indique explicitement s'être appuyée sur ce lieu « sécuritaire » pour représenter cette maison : « *C'est comme celle d'ici, j'ai fait pareil [...] nous notre fenêtre de salle de bain on a une barre et ça fait comme ça sur les côtés, peut-être pour pas tomber* ». La suite de l'entretien révèle également que cette famille imaginaire représente ce à quoi l'adolescente aspire idéalement pour son avenir, à savoir une famille harmonieuse, exempte de problème et de conflit : « *pas de conflit, c'est la meilleure des vies... C'est la vie que j'aimerais... que j'aimerais avoir* ». Comme elle le souligne elle-même « *c'est clairement pas ce que j'ai eu* », cette projection s'oppose directement à ce qu'elle a connu enfant, au sein de sa famille. C'est probablement pourquoi, nous ne repérons pas de franche identification avec celle-ci : « *Ah là, je crois que j'ai dessiné plus mon futur que ma famille perso.* », tout du moins de manière consciente. Car les rejets de l'inconscient semblent se faire jour lorsque Billie désigne spontanément le père comme particulièrement perturbateur : « *Beh le papa !* ». Cette proposition, à l'image de son histoire familiale, est immédiatement atténuée (voire annulée) par un détail formel : « *Enfin... c'est qu'on dirait qu'il s'est pris une vitre, franchement je l'ai trop mal dessiné* ». L'accrochage aux caractéristiques graphiques semble ainsi empêcher l'identification au père réel, et en conséquence, le déploiement de la conflictualité. Son discours est en faveur de la projection, pourtant, Billie s'identifie toujours à l'enfant, soit sa position actuelle : « *le fils, je l'ai trop bien fait* ». En plus de convoquer encore une problématique de genre, cette identification pourrait traduire une volonté de Billie de corriger/réparer son vécu infantile « *parce que lui beh il vit sa meilleure life* ».

Conclusion

En définitive, les éléments révélés par le test du dessin de la famille demeurèrent modestes. Même si Billie s'est aisément prêtée à cet exercice projectif, le caractère restreint de l'entretien a quelque peu limité l'analyse. D'ailleurs, l'implication de l'adolescente pendant la construction graphique contraste avec la pauvreté de sa verbalisation au moment d'explicitier son dessin. En effet, les différents éléments qui composent sa création sont simplement nommés mais non commentés. De plus, les questions concernant l'histoire de cette famille, leurs liens affectifs, l'existence de conflits sont subtilement évincées. Dès lors, il apparaît difficile de formuler des hypothèses interprétatives à partir du peu d'informations associatives récoltées. Toutefois, nous nous y sommes tout de même risquées en supposant notamment que la maison - beaucoup plus investie que les bonhommes - symbolisait le lieu de vie actuelle de Billie. En outre, cette dernière témoigne de sentiments partagés à l'égard de cet endroit « *fierté* », « *honte* », « *belle* », qui finalement retentit comme une bouée de sauvetage, de laquelle elle espère pouvoir un jour se détacher : « *Peut-être, bon pas avec une maison orange, faut pas abuser, ça n'existe pas !* ». L'évocation de la maison amène progressivement l'adolescente à nous confier que ce dessin consiste en une projection de ce qu'elle aurait aimé avoir comme famille, et en conséquence, de ce qu'elle souhaiterait avoir pour son futur. Ainsi, ce dessin vient de nouveau matérialiser la rupture entre son histoire familiale passée et celle de son avenir, qu'elle tente de construire à l'antipode.

3.1.2.4. Analyse des effets transféro-contre-transférentiels

Une rencontre touchante. Ces quelques mots pourraient parfaitement résumer, à notre sens, notre rencontre avec Billie. Pourtant, ce ressenti n'a réellement émergé que dans l'après-coup de la clinique, voire même des analyses ; ce qui a nécessité d'ailleurs de remanier sensiblement cette partie sur les effets transféro-contre-transférentiels.

D'emblée, l'adolescente nous était apparue très empathique avec une forte volonté de vouloir aider et soutenir l'autre, au point d'occuper une place de grande sœur au sein de l'institution (à l'interface entre les autres jeunes/fratrie et les professionnels/parents). Nous avons aussi été sensibles à son apparence à la fois enfantine et masculine, telle une carapace aussi bien protectrice que dissimulatrice d'un mal être. Concernant précisément les mouvements de transferts/contre-transferts au cours des tests, il nous semble avoir repéré deux attitudes bien distinctes entre la passation de l'entretien et celle des projectifs (Rorschach, TAT et dessin). S'agissant de l'entretien, Billie nous paraissait à l'aise, l'enchaînement était plutôt fluide et le processus associatif ne semble pas (ou très) avoir été rompu. D'une manière générale, l'entretien s'est révélé très pertinent avec cette adolescente qui semble avoir pris conscience que l'agir était devenu une modalité de réponse efficace, compte tenu de

de son histoire familiale. A cet égard, nous sommes plusieurs fois saisies par la violence qui se dégage de son histoire et par la pugnacité qu'elle déploie pour s'en extraire elle-même. En effet, elle semble tout mettre en place pour dépasser cette violence et parvenir à se contrôler dans toute situation, même lors d'attaques à son encontre ou à l'encontre de sa famille (sa mère surtout). Nous sommes déroutées par sa maturité, malgré son âge, ce qui détonne avec son apparence enfantine. Très modeste, elle justifie ce point par le fait qu'elle a dû être le parent de ses parents, ce qui l'a très tôt propulsé dans la vie adulte. Pour autant, cette maturité, cette réflexion sur soi et cette présence dans la rencontre vont uniquement se limiter à l'entretien. Dans les projectifs, l'attitude est telle qu'il nous semble découvrir une autre facette de l'adolescente : fuyante et inhibée. Les potentialités qu'elles déployaient dans l'entretien ont laissé place à la restriction, ce qui nous a amené à questionner l'éventualité d'un changement dans notre propre attitude. Or les données signalent que l'inhibition aurait été davantage mobilisée face à la difficulté du sujet à s'adapter à une situation inconnue, mettant à mal ses capacités fragiles. Il nous faut ajouter que ce changement d'attitude chez Billie n'a pas impacté notre contre-transfert, toujours aussi positif. Assurément, l'ensemble de nos ressentis ont été rigoureusement mis au travail afin qu'ils n'affectent pas notre raisonnement (et donc notre analyse), mais qu'ils deviennent, au contraire, un outil de compréhension supplémentaire.

3.1.2.5. Synthèse des données cliniques et projectives de Billie

Il convient de reprendre les points saillants de cette deuxième rencontre clinique. Nous avons tout d'abord investigué l'histoire de vie de Billie par le biais de l'entretien semi-directif de recherche. Celui-ci a soulevé la répétition d'une part, de plusieurs événements complexes, survenus au sein de sa famille (parfois avant même sa naissance) ; et d'autre part, de manifestations de violences d'abord subies puis agies. Dès lors, nous avons conjecturé qu'une conflictualité psychique non résolue se déplaçait transgénérationnellement d'une scène à l'autre, d'un temps à l'autre, et qu'elle se jouait précisément dans l'actuel de l'adolescente, sous forme d'agir. Le récit de son histoire a également mis en exergue une problématique au niveau des processus de séparation/différenciation, probablement en lien avec une incapacité à s'appuyer sur la permanence de l'objet, faute de comportements maternels adéquats. Cela se reflète d'ailleurs dans l'ambivalence de sa perception vis-à-vis de son imago maternelle : tantôt intrusive, tantôt négligente (cf. mère morte - Green, 1983). Au demeurant, les tests projectifs viennent corroborer cette perception ambivalente. Dans le protocole de Rorschach, l'imago maternelle est à la fois attractive et angoissante, dans celui du TAT, elle apparaît présente mais inutile. Aussi, cette représentation problématique de l'objet primaire pourrait expliquer le défaut dans l'acquisition de la permanence de l'objet chez Billie qui se voit alors démunie pour lier les quantités d'excitations avec lesquelles, elle semble être aux prises aujourd'hui. Cette hypothèse pourrait expliquer son impulsivité et sa difficulté à gérer la frustration, repé-

rées juste avant ses passages à l'acte. A cet égard, le récit de ses mises en acte violentes souligne l'importance de considérer des séquences qui organisent le temps de l'acte, selon au moins trois moments : avant, pendant et après l'acte. A la tension relevée avant l'acte succède des sentiments d'apaisement, si ce n'est de plaisir, au moment de l'acte. Enfin, le discours du sujet après l'acte met en exergue une confusion quant à la reconnaissance de sa responsabilité ainsi qu'un faible éprouvé de culpabilité. Si ces éléments nous ont amené à supposer une problématique au niveau de l'intégration de la loi (sans doute en lien avec la figure paternelle violente), l'évitement de toute figure d'autorité au sein du Rorschach et du TAT ne nous a pas permis d'étayer cette supposition. Tout comme ils n'ont pas permis d'éclaircir la tonalité traumatique ou non des événements vécus par l'adolescente. En revanche, ils ont confirmé la fragilité narcissique du sujet ainsi que l'hypothèse d'un vécu d'insécurité, d'isolement mais aussi d'un manque d'étayage de l'objet. En outre, l'impossibilité d'explorer certains éléments mis au jour par l'entretien peut s'expliquer par les défenses fortement mobilisées pour contraindre les mouvements projectifs, sollicités par les tests. Cette organisation défensive repose principalement sur l'inhibition et sur l'accrochage à la réalité externe. En cela, les réponses de l'adolescente, aux deux tests, apparaissent marquées par la restriction et l'absence de conflictualisation. Notons tout de même que l'expression affective est plus aisée au TAT qu'au Rorschach mais le déploiement des conflits est tout de même entravé par les défenses, d'où le peu d'émergences en processus primaire. Le manque d'épaisseur fantasmatique et symbolique se retrouve également au test du dessin de la famille. Si Billie semblait à l'aise avec l'expression picturale, l'accès à la symbolique s'est avéré tout aussi complexe que pour le Rorschach et le TAT. Enfin, nous avons pu observer dans l'intégralité des tests que le choix identificatoire demeure confus pour Billie. Les identifications féminines et masculines s'alternent, sans que l'une ou l'autre ne soit privilégiée. Cette instabilité identificatoire nous a conduit à évoquer une problématique de genre. Autrement dit, l'adolescente semble toujours se situer dans une quête de l'identité sexuée. Au-delà de ces questionnements identitaires, les tests ont mis en évidence une fragilité corporelle, liée à des contours mal délimités (porosité des limites ?). Cela s'observe, entre autres, dans le Rorschach à travers des engrammes de mauvaise qualité ainsi qu'à une représentation/image du corps parfois mutilée ; et dans le TAT, à travers un brouillage des frontières entre l'adolescente et le personnage, perceptible notamment dans ses irruptions répétées au sein des récits. Ces vacillements surviennent lorsque le matériel suscite une forte résonance aux expériences narcissiques douloureuses du sujet (absence d'étayage de l'objet, isolement, solitude) que les défenses ne peuvent alors contenir.

De fait, l'importante mobilisation défensive n'empêche pas de saisir la fragilité identitaire, corporelle et narcissique du sujet. En conclusion, les données cliniques associées aux données projectives nous invitent à penser que l'aménagement défensif régressif, instaurée chez Billie, répondrait à une nécessité de sauvegarde psychique, face aux défaillances objectales qui découleraient d'un vécu problématique transgénérationnel. Plus exactement, cet aménagement consisterait en un processus-

acte sériel d'alternance destruction/réparation, mobilisé par l'appareil psychique en vue d'expulser la tension et tenter la réparation de l'objet interne, via la destruction de l'objet externe.

3.1.3. Sujet 3 : Clara

3.1.3.1. Présentation anamnétique du sujet

Clara est âgée de 16 ans lorsque nous la rencontrons au sein de la MECS où elle a été admise il y a moins d'un mois. L'année précédente, elle y avait déjà brièvement séjourné, suite à des négligences maternelles. Cette fois-ci, elle a réintégré l'institution en raison de récentes révélations de viols, commis par son frère aîné, à son égard (demi-frère car pères différents). Elle se présente à nous de manière plutôt apprêtée, sa tenue vestimentaire est très soignée, et son apparence (coiffée, maquillée, ongles vernis) ainsi que ses accessoires (bijoux) laisse supposer une féminité bien assumée. Avant ce deuxième placement (probablement plus conséquent), elle vivait avec son frère aîné chez leur mère alors que son frère cadet vit avec leur père. Ses parents sont donc séparés, elle a très peu de contacts avec son père qui a refait sa vie avec une autre femme, une situation qu'elle dit vivre « *comme un abandon* ». Les liens avec sa famille (proche et élargie) sont peu entretenus, seule sa mère, qui souffre d'une pathologie chronique, est encore présente dans sa vie. En plus des violences sexuelles, elle décrit des violences familiales subies (verbales et physiques de son ex beau-père et de son frère aîné) mais aussi agies sur son frère cadet.

3.1.3.2. Données cliniques : synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif

3.1.3.2.1. Clinique de la passation

A notre arrivée, Clara patientait déjà dans la salle d'entretien, nous avions convenu de nous retrouver en début d'après-midi. Elle semblait avoir hâte de nous rencontrer. Aussi, quand elle a su que nous intervenions dans l'institution pour une recherche, elle a elle-même spontanément suggéré d'y participer. Selon ses dires, cette démarche s'inscrit d'une part, dans son processus de révélation actuelle, en lien avec les faits de viols commis par son frère à son égard, et d'autre part, dans sa démarche de comprendre la colère et la violence qu'elle a en elle. Après la signature de la feuille de consentement (cf. Annexe X.I, tome II, pages 257-258), nous débutons l'entretien. Clara semble s'être bien saisie de cette rencontre, la verbalisation est facile. Cependant, nous devons souvent soutenir son discours en posant notamment de nombreuses questions, de sorte que l'entretien paraisse parfois revêtir la forme d'un questionnaire. Nous devons reformuler certaines questions mais la compréhens-

sion est correcte. Elle fait des liens intéressants et témoigne d'un regard critique quant à sa situation. Bien que la révélation des faits soit récente, elle ne semble pas en difficulté pour en parler. Elle aborde facilement les différentes sphères de son histoire, même celle autour de la sexualité. Malgré son attitude décontractée, elle se dit très préoccupée par son jugement qui aura lieu prochainement pour déterminer si elle est - ou non - acceptée en foyer. Même si elle parvient davantage à canaliser sa violence, elle émet tout de même la crainte d'éventuels débordements qu'elle ne pourrait pas contrôler. De plus, elle semble toujours dans une dynamique de transgression ; en ce sens qu'elle nous avoue ne pas respecter le couvre-feu et rentrer parfois à une heure très tardive au sein de l'institution. D'ailleurs, avant l'entretien, son infirmière nous avait discrètement confié que Clara fugue très souvent et qu'il est difficile de lui imposer un cadre. L'adolescente a spontanément confirmé ces propos pendant l'entretien, en ajoutant que, d'une manière générale, elle rencontre des difficultés avec tout ce qui est de l'ordre de l'autorité. Pour autant, elle dit se sentir bien et protégée dans l'institution, consciente qu'elle a besoin de cette stabilité pour se construire. Aussi, elle a fortement investi une éducatrice spécialisée avec qui elle parvient à se livrer, notamment sur ses transgressions et ses fugues. Nous étions en train de terminer l'entretien lorsqu'un membre de l'institution est venu lui rappeler qu'elle avait ensuite un rendez-vous médical. Nous finalisons l'entretien, qui a duré une heure et trente minutes, puis nous décidons de nous retrouver le lendemain pour les projectifs.

3.1.3.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif

Nous présentons ici la synthèse des résultats de l'entretien de Clara, obtenue par l'analyse thématique catégorielle et la fiche bioscopique. Les tableaux de chacune de ces techniques ainsi que leurs modalités de construction ont été insérés dans le Tome II (cf. Annexe X.II à X.V, pages 259-325). Pour la fiche bioscopique, une synthèse des analyses cliniques sérielle et séquentielle est également présentée en annexe (cf. Annexe X.VI, Tome II, pages 326-327). Quant à la retranscription complète de l'entretien, elle est consultable dans le Tome III (cf. Annexe III.I, pages 186-240).

Le récit de son histoire

De la défaillance de l'environnement primaire : abandon paternel, fragilité maternelle et violence du parâtre

Clara débute le récit de son histoire en nous livrant des éléments sur la relation complexe avec sa mère pendant sa jeunesse, qu'elle justifie par un mal-être inhérent à ce qu'elle vit comme un abandon paternel : « *après, c'était pas forcément elle c'était moi qui avait un problème parce que j'étais pas bien. Mon père il m'a abandonné, donc dès la sixième* ». Ces deux éléments, évoqués tout au début de notre rencontre, constituent le mode d'entrée de Clara, autour desquels va se déployer son discours. Elle commence par relater un climat familial conflictuel, marqué par les nombreuses dis-

putes parentales, au point que ces souvenirs, de prime enfance semblent se résumer à ces disputes incessantes : « *moi les seuls souvenirs que j'ai d'eux quand j'étais petite, euh c'est que des disputes* ». C'est alors qu'un adultère commis par le père va précipiter la séparation du couple parental, et par la même, va venir marquer une première rupture familiale « *très très mal vécue* » par Clara. En effet, son discours autour du départ de son père (ainsi que de son re-concubinage) témoigne d'une grande souffrance, à laquelle s'associent un mal-être et une insécurité affective, soulignant un vécu abandonnique : « *je m'sentais tellement mal à cause de ça, d'avoir été abandonnée* ». De fait, nous avons supposé que cet événement retentit comme un traumatisme pour l'adolescente qui doit désormais gérer seule sa mère, décrite comme fragile « *il me restait plus que ma mère puis elle est tombée malade et en dépression. Donc bah je devais ouais je m'occupais d'elle fait* ». D'après ses dires, les fragilités psychique (dépression, alcoolisme) et physique (pancréatite) de sa figure maternelle l'amène à revêtir un rôle de parent à son égard « *je prenais ce rôle de mère et elle, c'était plutôt la fille, mais c'était compliqué* ». Ce processus de parentification semble davantage complexifier la relation mère/fille, dépeinte par Clara comme à la fois *très fusionnelle* : « *c'est une maman mais je suis très très proche d'elle* » et *conflictuelle* (voire violente) : « *c'est qu'il y a eu des grosses périodes où il y a eu des gros clashs* ». Elle nous expose alors une relation ambivalente, caractérisée par la dépendance « *je veux ma mère à côté. Ah ouais non c'est une nécessité* » et la violence « *elle a des fois était violente mais d'une violence* ». Il nous faut préciser que son discours est d'abord très évasif en ce qui concerne la violence de sa mère. Au demeurant, nous ne l'avons pas saisi tout de suite, supposant que la complexité de leur relation résultait exclusivement des fragilités maternelles. De ses dires, nous comprenons qu'il apparaît difficile pour Clara d'aborder ces violences, qu'elle semble d'ailleurs nous avouer malgré elle, et pour lesquelles elle s'empresse d'apporter une explication : « *C'était soit mon frère ou ma mère parce que... Après ma mère, elle était en dépression et je comprends que c'était compliqué avec l'alcool et tout* ». Convoquer les fragilités de sa mère pour justifier ses comportements violents semble lui permettre d'éviter d'entretenir des griefs à son encontre : « *A ma mère oui j'lui ai pardonnée, après elle avait des problèmes avec l'alcool et tout, je le sais* ». Malgré cette tentative de redorer l'image de sa mère, son discours révèle une figure maternelle défaillante qui ne parvient pas à répondre à ses besoins fondamentaux, ce qui entraînera d'ailleurs son premier placement en MECS (à l'âge de quinze ans). Ainsi, la vulnérabilité maternelle, associée à l'abandon paternel, ne semblent pas faciliter l'intériorisation d'objets internes suffisamment solides et sécurisés chez Clara, dont la fragilité narcissique semble prendre son origine dans la défaillance parentale. Par ailleurs, elle nous confie que peu de temps après le départ de son père, sa mère s'est mise en couple avec un homme qui a rapidement intégré le domicile familial. Ce dernier (aujourd'hui séparé de la mère) aurait pu être investi comme un substitut paternel mais la façon dont elle le décrit illustre l'échec de celui-ci dans cette fonction : « *il y avait trop de trucs qui l'avaient fait quand j'étais petite, que ce soit la violence, l'alcool* ». Au-delà de faire état d'une relation délétère, teintée de violences, ses propos soulignent l'aspect *néfaste* de son (ex) beau-père sur sa mère, de sorte qu'elle le considère comme responsable des probléma-

tiques de celle-ci « à cause de mon ex beau-père qui buvait vraiment vraiment bah elle s'est mise à boire et ça lui a fait des problèmes », « elle est tombée en dépression à cause de lui ». Finalement, le récit de sa petite enfance ne fait mention d'aucun repère, d'aucune relation sécurisée sur laquelle s'étayer. Au contraire, l'abandon, la fragilité et la violence semble caractériser cette période pourtant fondamentale. En cela, nous pouvons supposer que ces éléments constituent le point de départ de ses problématiques actuelles, repérées à travers ses dires (défaut interne, fragilité des assises narcissiques,...). A ces premières vulnérabilités familiales, d'autres événements traumatiques vont s'ajouter, comme nous allons le voir ci-après.

Répétition transgénérationnelle d'un vécu et d'événements traumatiques

Plusieurs répétitions traumatiques familiales ont pu être relevées à travers les dires de Clara, aussi de nombreuses pistes d'analyse peuvent être envisagées. Néanmoins, nous allons nous concentrer sur celles axées autour de notre problématique, sans pour autant négliger la pertinence des autres. Dans le récit de son histoire, nous avons tout d'abord repéré une répétition de séparations voire de ruptures familiales. La première étant déjà évoquée puisqu'il s'agit de la séparation parentale, entraînant le départ du père. La manière dont Clara relate cet événement laisse supposer qu'il a mobilisé (et mobilise encore) des affects douloureux de manque et de rejet, pour lesquels la seule issue pour elle semble avoir été de désinvestir ce père abandonnique, et par conséquent, de rompre tout lien avec lui : « Mon père c'est comme s'il existe plus pour moi ». Cette rupture semble résonner comme un traumatisme dont les retentissements peuvent s'observer aujourd'hui sur sa construction identitaire : « j'arrivais pas à m'accepter comme j'étais, parce que le fait qu'on m'ait abandonné, ça veut dire qu'on m'acceptait pas comme j'étais », mais aussi dans ses modes de relation à l'autre, spécifiquement aux hommes. A cet égard, la description de sa première relation conjugale suppose un surinvestissement de son premier partenaire amoureux pour, semble-t-il, pallier l'absence de figure masculine : « c'est que j'avais plus d'homme dans ma vie, ça veut dire que vraiment, tout l'amour que je pouvais pas donner, je lui donnais ». Toutefois, la quête de cet amour idéal masculin se solde par un nouvel échec, autrement dit par la rupture conjugale, qui plus est à l'initiative de son partenaire : « j'ai vraiment très très mal vécu la séparation ». S'il n'est pas inhabituel qu'un tel événement s'accompagne d'affects douloureux, Clara nous confie répéter les échecs amoureux depuis cette déception/désillusion amoureuse. Son discours met en évidence qu'elle est parvenue à identifier les raisons de ses échecs. Selon elle, ils reposeraient sur un auto-sabotage volontaire, assumé et systématique de toutes ses relations : « c'est pas je les trompe mais je vais les prendre un peu pour des cons quoi ». Cette réaction qu'elle décrit après-coup, apparaît plutôt singulière et n'est pas sans nous rappeler celle opérée après le départ de son père. Finalement, elle semble avoir désinvesti la sphère conjugale, tout comme elle a désinvesti son père, ce qui vient questionner la répétition d'un même schéma face à un événement vécu comme un abandon. D'autres événements similaires, comme l'éloignement de sa famille paternelle (la famille maternelle n'étant pas connue) va entraîner le même type de réaction, à savoir une rupture totale. Par ail-

leurs, son discours fait aussi état de séparations pour lesquelles la rupture (principalement familiale) s'est avérée bénéfique, si ce n'est nécessaire, comme celle avec son frère cadet, parti vivre chez leur père afin d'apaiser la haine et les violences qu'elle manifestait à son encontre. Nous pensons également aux ruptures engendrées par les deux placements en MECS. Pour rappel, le premier (provisoire) est survenu suite à des négligences maternelles « *j'étais rentré ici parce que avec ma mère, c'était compliqué* ». Malgré la séparation avec sa figure maternelle, le changement d'environnement semble apporter une stabilité et une sécurité à Clara, ce qui transparait d'ailleurs dans ses propos : « *Beh ça me faisait du bien les premiers jours, je me sentais mieux* », jusqu'à ce qu'elle soit rattraper par les problématiques de sa mère « *mais après bah c'était y a eu ma rentrée et j'ai appris qu'elle était partie à l'hôpital* ». Le deuxième placement en MECS est intervenu suite aux révélations de viols de son frère aîné sur sa personne. Ce nouvel éloignement familial s'est avéré nécessaire pour assurer sa sécurité et sa protection. Ainsi, le récit de son histoire met en lumière un parcours de vie ponctué par la répétition de ruptures familiales, auxquelles s'ajoutent de nombreux déménagements. Cette instabilité affective et environnementale n'a-t-elle pas compromis l'instauration de liens solides et durables, et par conséquent, l'intériorisation de repères internes suffisamment stables, ce qui expliquerait encore la fragilité narcissique de Clara ?

En plus des ruptures répétées, son récit souligne la présence d'une répétition de violences familiales, principalement perpétrées par des figures masculines. En effet, elle nous décrit d'abord une violence verbale du côté de son père : « *on peut dire de la violence parlée quoi* », dirigée contre sa mère, et pour laquelle elle semble uniquement avoir été témoin : « *chaque fois qu'on venait, c'est ça... ça taillait ma mère, ça parlait mal* ». Cette position de témoin semble aussi être revêtue face aux violences physiques et verbales de son (ex) beau-père à l'encontre de sa mère et de son frère : « *Moi j'ai des souvenirs encore avec ma mère qu'il levait sa main sur elle* », « *il y avait souvent des bagarres avec lui et avec mon ex beau-père. Genre c'était moi qui étais au milieu pour essayer de les calmer quoi* ». Bien que ses propos illustrent ici un positionnement de témoin actif face à la violence, celle agie par son frère ne la place-t-elle pas dans une position vicimale passive ? Les qualificatifs que Clara utilisent pour caractériser la violence de son frère, à savoir l'impulsivité et l'instabilité, semblent attester de l'instauration d'un climat de terreur par ce dernier, dans lequel la menace peut surgir à tout moment : « *il avait vraiment des comportements violents, c'est incroyable ! Il peut partir au quart de tour, vraiment pour rien* ». Nous verrons par la suite que ses violences ne se réduisent pas aux violences verbales et physiques, mais qu'il est aussi question de violences sexuelles. Pour l'heure, il convient d'ajouter que l'accumulation de violences commises par des hommes de son entourage semble avoir davantage impacté sa représentation masculine ainsi que sa dynamique relationnelle avec les hommes : « *Parce que avec les hommes ça toujours été compliqué. Enfin mon grand frère, mon père, mon ex beau-père...* ». Pour autant, et comme nous l'avons déjà abordé, la violence familiale n'est pas exclusivement masculine au sein de la famille de Clara. En effet, elle se révèle aussi féminine, et plus précisément maternelle. Si la violence de sa mère apparaît

« excusée » du fait de ses fragilités présentées comme des motifs atténuants, celle-ci est tout de même reconnue par l'adolescente : « *c'était des coups, des des gifles, après, il y a eu des coups de genou* ». Peu importe la gravité des comportements violents subis, Clara insiste formellement sur le fait qu'elle n'en veut aucunement à sa mère : « *et puis même sur ce qu'elle m'a fait ou qu'elle a pu me faire dans mon enfance, eh ben je lui en veux pas* ». C'est dans ce contexte d'insécurité, d'instabilités et de violences familiales que surviennent les agressions sexuelles de son frère aîné à son encontre, l'inscrivant davantage dans une position victimale. D'après ses dires, ces agressions prennent plusieurs formes (viols, attouchements, photos dénudées prises à son insu...) et ne seront pas toutes dénoncées immédiatement. Les viols notamment ne seront révélés qu'à l'adolescence. Clara nous confie qu'elle était âgée de sept ou huit ans lorsque son frère (âgé de treize/quatorze ans) l'a violé pour la première fois. Elle précise aussitôt que ces faits lui sont revenus récemment, après une longue période « d'oubli » : « *j'avais complètement oublié sur... mon cerveau, il avait tout oublié* ». De prime abord, les éléments de son discours pourraient nous amener à postuler la présence d'un mécanisme de refoulement qui aurait été à l'œuvre pendant plusieurs années. Cependant, nous relevons parfois certaines incohérences dans ses propos, notamment lorsqu'elle nous dit « *se souvenir de tout de A à Z, de tout ce qu'[elle] ressentait, de ce qu'[elle] pouvait penser* ». Les quelques contradictions relevées nous autorisent à conjecturer que les faits n'étaient probablement pas refoulés mais fortement réprimés. En outre, la façon dont elle les décrits suppose qu'elle fait appel à un mécanisme de banalisation, comme pour en atténuer la gravité « *juste de la pénétration* ». Ces différents constats viennent convoquer, du point de vue de Clara, la question de la responsabilité de chacun vis-à-vis des faits. Or, il s'avère que son discours suggère - qu'avant leur révélation - elle se sentait/vivait effectivement fautive et coupable des violences sexuelles dont elle a été victime de la part de son frère : « *je pensais que c'était moi le problème* ». L'investigation du mode opératoire instauré par celui-ci et relaté par Clara, permet d'apporter des premiers éléments de réponses en ce qui concerne la responsabilité mais aussi la culpabilité, vécus et ressentis par cette dernière. Elle nous confie, en somme, que son frère a eu recours au jeu de rôle pour parvenir à ses fins, « *c'était genre en gros : « ouais bah on va jouer à papa maman » . Et il faisait ça passer pour un jeu en fait* ». L'utilisation de ce scénario n'aurait-il pas biaisé le caractère transgressif des comportements incestueux, et par la même, entraîné une confusion quant à son consentement ? : « *je disais rien, comme si j'étais d'accord quoi...* ». A défaut d'avoir pu exprimer sa désapprobation, l'adolescente semble afficher un Moi fautif, pouvant possiblement expliquer l'absence de dénonciation immédiate des faits. D'autant que d'autres agressions sexuelles, pour lesquelles son désaccord avait été clairement verbalisé, ont été dénoncées sans délai par Clara : « *quand il est descendu dans mon lit, je suis allée... j'étais paniquée, je suis allée voir ma mère directement* », « *Parce que moi j'avais refusé, j'avais dit : non, non, laisse-moi !* ». De ses dires, nous comprenons que l'intervention de sa mère a été immédiate, ce qui vient signifier, pour Clara, que ses propos n'ont pas été mis en doute par cette dernière. En revanche, pour la révélation des faits de viols, son discours souligne une réaction maternelle d'abord dubitative : « *ma mère,*

elle m'a pas cru enfin j'veux dire pour le viol », qui, selon elle, dissimulait un état de choc, lié à un retentissement avec son vécu « *Bah sur le moment ça l'a choqué [...] Après je l'ai compris, hein. Et puis après le lendemain ben on a parlé, puis elle m'a dit : « ben de toute façon je serai là, je te crois, je le sais et je sais que tu mens pas, je l'ai vécu* ». Cette répétition que nous identifions comme une répétition transgénérationnelle de violences sexuelles subies, est une répétition du même et non de l'identique (M'Uzan, 2017) : le viol dont la mère a été victime ne relève pas de l'inceste. Quoi qu'il en soit, pour Clara, la similarité de leurs vécus faciliterait la compréhension et l'empathie mère/fille « *c'est un soutien pour moi. Et puis du coup c'est comme si y'avait qu'elle qui pouvait vraiment m'comprendre* ». Au-delà d'avoir contribué à un renforcement des liens, son discours laisse entendre que ces événements lui assureraient à présent la garantie d'avoir enfin un support soutenant et indéfectible : « *j'sais pas comment dire mais ça nous a encore plus uni et maintenant elle sera toujours là pour moi* ». Tous ces éléments interrogent encore l'existence d'une brèche narcissique chez Clara qu'il convient d'analyser plus rigoureusement.

La question de la place et celle du narcissisme : « le centre du monde, sinon rien »

L'analyse du discours de Clara met en exergue l'importance de la question de la place, une place tantôt privilégiée, tantôt menacée voire rejetée/abandonnée. Cette polarité s'observe notamment dans sa façon de se présenter au sein de la famille du côté de son père, celle du côté de sa mère étant totalement éclipsée dans son discours. Aussi, nous sommes interpellées par sa description égocentrée, soulignant une place de favorite : « *les oncles et tantes, ben même avec mes grands-parents, j'étais très très proche déjà que j'étais la petite fille préférée. J'étais la première en plus de tous. Donc j'étais vraiment le centre du monde* ». Même si la naissance de son petit frère ne semble pas avoir mis à mal cette position privilégiée « *puis même après, quand mon p'tit frère il est arrivé, c'était toujours moi le centre du monde, il faisait graves des différences* », l'hospitalisation de celui-ci va accaparer l'attention des parents et de la famille, ce qu'elle vivra comme une menace pour sa place, et plus largement pour son existence : « *Quand j'étais petite, bah, comme j'étais le centre du monde et qu'il a été malade, donc ça veut dire qu'il était hospitalisé très souvent, je l'ai très mal vécue* ». Au lieu de percevoir de l'inquiétude dans ses propos, nous relevons une jalousie excessive pour son frère cadet dont la santé fragile provoque la destitution de sa place cardinale : « *vraiment j'étais plus le centre du monde, du coup j'ai... en grandissant j'ai développé une sorte de jalousie mais excessive* ». En outre, le vécu et les ressentis qu'elle décrit nous ont amené à émettre l'hypothèse que cet événement a suscité chez elle des angoisses d'anéantissement contre lesquelles elle semble se défendre en tentant de détruire l'objet menaçant. Il s'agit ici des premiers faits de violences relatés par Clara que nous reprendrons dans le récit de ses mises en acte violentes mais que nous pouvons déjà interprétés comme une stratégie de survie face à un risque de désintégration de son Moi. A cela, s'ajoute d'autres événements représentant un danger pour sa subjectivité, et pour lesquels elle doit recourir à diverses solutions. Nous pensons notamment au départ de son père qui, rappelons-le, est vécu comme un abandon, occasionnant alors une réaction radicale de l'adolescente, à savoir le désinvestissement total et la désaffec-

tion de sa figure paternelle. De manière plus récente, la naissance de plusieurs cousines a de nouveau bouleversé sa place dans le système familial « *j'ai trois cousines qui sont nées il y a deux ans et une y'a pas... et une cette année [...]. Et c'est pareil, je le vis très mal quand je suis partie chez mes grands-parents, c'était plus moi le centre du monde* », ravivant encore une angoisse quant à son sentiment d'existence : « *je sais pas de perdre ma place, qu'elles me remplacent et que je compte plus* ». Ces problématiques autour de la place pourraient traduire le signe d'une faille narcissique, que d'autres éléments de son discours permettent d'étayer, comme ses difficultés à entendre la moindre critique : « *je supporte pas qu'on dise des trucs sur moi* », « *en gros dès que tu vas me dire un truc, je vais le prendre mal [...]* et je vais m'énerver ». Ces situations sont source de désorganisation, de débordements voire d'hémorragies émotionnelles que nous pouvons repérer à travers sa difficulté à gérer ses émotions « *c'est très compliqué parce que je sais pas du tout gérer mes émotions, c'est-à-dire je vais pleurer, j'ai envie de tout péter les plombs* ». Ces différents constats cliniques permettent d'avancer l'hypothèse d'une importante fragilité narcissique chez elle, qui semble s'accroître au gré des événements vécus mais aussi avec l'advenue de sa puberté « *j'arrivais pas à m'accepter comme j'étais* ». Cette période semble conduire Clara à adopter de nouvelles stratégies, telles que surinvestir sa féminité pour dissimuler et protéger son vrai self « *j'ai commencé à me maquiller très tôt, je pouvais pas sortir sans me maquiller, il fallait tout le temps que je sois apprêtée ou je montrais aux gens la personne mais j'étais pas comme ça* ». Cette solution semble s'inscrire dans une continuité de tentatives, finalement vaines, pour endiguer la brèche narcissique. À ce propos, la révélation tardive des faits de viol pourrait également s'interpréter par le fait que la dénonciation comportait paradoxalement le risque de perdre l'amour de son frère. Cette hypothèse est soutenue par la façon dont elle qualifie leur relation fraternelle, certes incestueuse, mais mêlant des sentiments ambivalents d'amour et de haine « *C'est compliqué parce que en même temps j'le détestais, et j'sais pas, c'était bizarre, j'dirais pas que que j'l'aimais mais...* ». Aussi, dans une logique de « Confusion des langues » (Ferenczi, 1933) entre Clara et son frère (de six ans son aîné), nous pourrions supposer que l'attention portée par ce dernier aurait pu permettre de combler, un temps, cette faille narcissique. Dans ce cas, l'explication de la dénonciation différée des faits ne résiderait pas dans le processus d'un retour du refoulé mais dans le dépassement d'un sentiment de culpabilité.

Révélation des faits de viol et actualisation d'une position victimale par intériorisation ?

Bien que la rencontre soit à notre demande, il semblerait que Clara en trouve un certain bénéfice car selon elle, cette démarche s'inscrit dans sa dynamique actuelle de révélation. Celle-ci semble avoir longtemps été entravée par divers événements, notamment les menaces de son frère ou encore la disqualification des faits par son (ex) beau-père. Aujourd'hui, c'est sous couvert d'un processus de retour du refoulé qu'elle est parvenue à dénoncer les viols, commis à son égard, par son grand frère. Cependant, nous avons vu que son discours autour de ces événements traduit la présence d'un important sentiment de culpabilité, potentiellement lié à l'absence manifeste d'opposition (consentement confus) au moment des faits. Nous pourrions

alors aller plus loin dans notre raisonnement et envisager que la confusion ne s'arrête pas là. En effet, ces actes sexuels, qui plus est proposés sous une forme ludique, ne répondraient-ils pas à la demande insatiable d'attention et de tendresse dépeinte par Clara dans son récit ? Se pose donc l'hypothèse d'une confusion des langues (Ferenczi, 1933) entre l'enfant (Clara) et l'adolescent (son frère). Plus précisément, nous pouvons supposer que Clara parlait le langage de la tendresse, pouvant revêtir des formes érotiques dont elle ignorait la portée sexuelle, alors que son frère parlait déjà le langage de la passion, impliquant d'éprouver du désir érotique et sexuel. De ce fait, les actes sexuels résulteraient d'une mauvaise interprétation du frère aîné, qui aurait confondu le désir de tendresses de sa petite sœur avec une demande d'ordre érotique et sexuel. En résumé, jeux, tendresse, érotisme et sexualité viennent ici se conjuguer, plongeant ainsi Clara dans la plus grande confusion : « *en fait, je je moi il il me disait ça pour un jeu, c'est-à-dire moi je savais pas ce qui se passait en fait, et donc je disais rien, comme si j'étais d'accord quoi...* ». Dès lors, cette hypothèse permettrait de comprendre le trouble qui transparait aujourd'hui dans le discours de Clara concernant son absence de refus et de défense face aux faits imposés par son frère. Incapable de protestations, elle semble s'être soumise passivement aux agressions de ce dernier. Plus encore, nous pouvons conjecturer qu'elle s'est contrainte à s'identifier aux désirs de son agresseur pour conserver la part de tendresse émanant de lui. Par cet élan identificatoire défensif, elle serait ainsi parvenue à s'oublier soi-même et à modifier la réalité afin de maintenir la situation de tendresse antérieure (Ferenczi, 1933). Par ailleurs, la théorie précise que ce procédé implique également pour l'enfant victime d'introjecter le sentiment de culpabilité de son agresseur et de situer le « jeu » initial sous le joug de la punition (Duchet, 2012). En d'autre terme, le jeune enfant est amené à penser que sa tendresse et sa soumission méritent punition, du fait d'un mécanisme d'identification à l'agresseur. Ces considérations théoriques permettent d'apporter des pistes de réflexion intéressantes quant à l'émergence de la culpabilité dans la psyché infantile de Clara, et par conséquent, quant à l'absence (tout du moins immédiate) de révélation des viols subis. Aux dires de Clara, ces derniers ont été « *refoulés* » avant de resurgir subitement à l'adolescence, signant ce qui pourrait se définir comme un retour du refoulé « *Ab bah c'est revenu là là. Pendant mon adolescence quoi* ». Comme nous l'avons déjà évoqué, nous avons émis une réserve vis-à-vis de la présence effective d'un mécanisme de refoulement, mais en définitive, l'important n'est pas tant de connaître les soubassements de cette révélation que d'en explorer ces retentissements. Aussi, la période à laquelle survient le dévoilement des faits n'est pas anodine. Ainsi que le souligne André et Chabert (2010), l'adolescence est effectivement « une heure propice aux effets d'après-coup, c'est-à-dire à ces conjonctions d'une signification ; d'une mise en sens, et d'un moment traumatique » (André & Chabert, 2010). Longtemps passés sous silence, les faits sont désormais mis au-devant de la scène adolescente, ce qui, d'après le discours de Clara, semble permettre d'engager enfin le processus de réparation. Ce dernier peut notamment s'observer à travers la manière dont elle identifie dorénavant la responsabilité de chacun : « *j'ai rien demandé pour avoir ça moi* », « *qui n'est pas responsable, qui n'a*

pas été protégé et qui a subi », mais aussi à travers l'apaisement de son vécu et de son éprouvé de culpabilité : « *Et que c'était pas de ma faute* ». En outre, elle ajoute que mettre en mots son histoire lui permet de se reconnaître « *à cent pour cent* » victime mais aussi d'accepter d'être appréhendée comme telle. En cela, la révélation des faits participerait à l'actualisation d'une position victimale par intériorisation/reconnaissance de cette position (jusqu'à présent inaccessible) : « *La petite fille qui a tout subi et qui n'a rien demandé, qui n'a rien demandé... enfin qui n'avait pas demandé ça en tout cas...* ». Néanmoins, l'actualisation de cette position ne s'est pas réalisée sous cette unique modalité. En effet, nous avons également relevé dans son histoire de nombreuses mises en acte violentes, attestant du déplacement d'une position de victime vers une position d'auteur, et ce avant de se reconnaître victime des viols subis.

Le récit de ses mises en acte violentes

Processus et fonctions sous-jacentes : d'une menace d'existence vers une nécessité de ne plus subir

Le récit de son histoire a déjà permis de relever plusieurs stratégies défensives pour lutter contre ce que Clara présente comme une menace pour son existence. Ces menaces sont principalement liées à des souffrances narcissiques, provoquées par toutes situations de rejet, d'abandon, de critique, face auxquelles le recours à certains mécanismes semble indispensable. Pour exemple, nous avons plusieurs fois repéré à travers ses dires que le moindre danger (réel ou fantasmé) pour sa place entraîne subitement un désinvestissement et une rupture totale des liens. Cette solution intervient lorsque l'angoisse - que nous pouvons probablement qualifier d'anéantissement - apparaît modérée ; mais lorsque celle-ci est trop intense, Clara fait appel à une solution plus radicale : l'agir violent. Nous avons vu que la première menace massive nécessitant l'advenue de cette modalité est l'hospitalisation répétée de son frère cadet. Cet événement confronte Clara au risque majeur d'être remplacée voire substituée, ce qui - compte tenu de son inconsistance narcissique - résonne pour elle comme une mise en péril réelle de son existence : « *j'avais peur qui me remplace, que j'suis plus la préférée, que que j'existe plus... que si je suis pas le centre du monde, j'suis rien... Donc beh je le frappais* ». A partir de ses dires, nous pouvons faire l'hypothèse que l'objectif de ses mises en acte violentes consiste à apaiser son angoisse massive, au détriment du respect de l'intégrité psychique de son frère. Aussi, il semble que ce dernier soit dénié dans sa dimension subjective, la finalité étant de détruire à tout prix et sans limite cet objet menaçant : « *Ben je le tapais pour rien et tout, vraiment c'était n'importe quoi. Il était rien pour moi...* ». Ses propos suggèrent ensuite que le départ de son frère (pour aller vivre chez leur père) a permis de mettre un terme aux violences. Qui plus est, l'éloignement s'est aussi révélé nécessaire pour réviser ses griefs à son encontre et apaiser la haine qu'elle lui vouait au point de faire état d'une amélioration de leur rapport : « *mais après quand il est parti de chez chez mon père, après j'ai compris aussi que c'était pas de sa faute* », « *j'ai de très bons rapports avec lui maintenant* ». Finalement, les violences ne semblent pas avoir entachées leur relation, de sorte que son frère cadet constitue aujourd'hui un soutien essentiel pour la procédure judiciaire dans

laquelle elle est engagée : « *Enfin bien réagi y a pas vraiment une bonne réaction hein, mais il a pas euh voilà quoi, il a été présent* ». Par ailleurs, même si son discours témoigne d'une conscientisation quant aux violences commises contre son frère « *c'est vrai que moi je mettais cher à mon petit frère* », nous ne percevons pas pour autant l'expression de regrets. De surcroît, si ces violences revêtent une fonction de protection et de sauvegarde de son Moi fragile, elles l'inscrivent tout de même dans une continuité transgénérationnelle de violences agies. Cette solution, instaurée par l'adolescente, s'observe encore présentement lorsque la tension interne devient ingérable pour elle « *dès que c'était trop quoi, je me sentais plus et je tapais. Je perdais le contrôle. Et au final, ça me faisait du bien* ». Elle manifeste alors des réactions violentes auxquelles s'ajoutent parfois des conduites transgressives (fugue, non-respect des lois,...). Bien qu'elle ait conscience du caractère transgressif de ses actes, elle nous affirme qu'il s'agit, à ce jour, de l'unique solution qu'elle ait trouvée pour se soustraire à ses problématiques : « *Après, je sais que c'est pas bien parce qu'en ce moment je je fugue tout le temps, vraiment tous les soirs [...] mais en ce moment, c'est la seule chose que qui me fait penser à autre chose...* ». Si toutes ces mises en acte répondent principalement d'une nécessité d'évacuer la tension interne ou d'apaiser l'angoisse (notamment d'anéantissement), nous avons également pu entrevoir des violences qui semblent revêtir une tout autre fonction. En effet, dans certains cas, il ne semble plus question de faire face à une menace d'existence mais d'échapper à un vécu de soumission : « *Je subissais, je subissais jusqu'à que j'décide de dire stop, et de plus subir...* ». Autrement dit, de se dégager d'une position passive pour adopter une position active. Même si son histoire laissait déjà entrevoir plusieurs événements l'inscrivant dans une position victimale, c'est seulement à la suite d'une accumulation de violences subies de la part de sa mère et de son frère que Clara va subitement cesser de les accepter/endurer : « *c'était trop... trop, j'ai dit stop quoi, ça faisait trop longtemps que je subissais la violence de ma mère et mon frère... donc je me suis mis moi-même à taper* ». Ce revirement semble avoir induit un changement au niveau de la fonction sous-jacente à ses mises en acte violentes, impliquant désormais de considérer le couple auteur/victime. Aussi, les éléments de son discours nous amène à interroger la survenue d'un mécanisme de renversement dans son contraire, venant alors marquer le début de l'alternance du rapport victimant/victimé.

Alternance du rapport victimant/victimé : actualisation d'une position victimale par déplacement vers une position d'auteur ?

La description de Clara, à propos de ses premiers faits de violence, révèle que l'autre était appréhendé comme un simple objet à détruire. Or en devenant auteure par renversement d'une position antérieure, l'autre est devenu indispensable car il doit revêtir une position de victime afin qu'elle puisse, elle-même, échapper à cette position. Aussi, ce dernier est finalement considéré dans sa subjectivité par l'adolescente, ce qui implique d'envisager le couple auteur/victime. Dès lors, il convient de questionner d'une part, la signification pour Clara de ses mises en acte violentes par renversement, dans l'instantanéité et dans l'après-coup ; et d'autre part, la

façon dont elle les inscrit dans son histoire. Concernant d'abord le moment de l'acte, Clara exprime des éprouvés ambivalents de plaisir et de haine : « *ça me faisait du bien* », « *pendant je vais, je vais vraiment qu'avoir la haine* », ainsi qu'une suspension de toute forme de mentalisation pour ne laisser place qu'au pragmatisme : « *je vais même pas voir euh... je vais avoir que de la haine que de la haine et je je sais pas. Je vais voir que ça et rien je pense qu'à ce que je vais faire* ». Ses dires témoignent ensuite d'une prise de conscience et d'une reconnaissance de l'acte commis « *mais après, sur ce que je fais je reprends la raison* » mais également d'un affranchissement quant à l'attribution de la responsabilité : « *je culpabilise pas hein, pas du tout parce que si j'en suis arrivée là c'est que c'était pas de ma faute, c'est que c'est la personne en face ou plutôt la cause qui m'a amené jusqu'ici* ». Le sentiment de culpabilité apparaît cette fois-ci totalement absent de son discours, ce qui contraste avec le récit de son vécu des faits de viols, subis pendant son enfance. L'absence de ce sentiment soulève des pistes d'analyse intéressantes par rapport au sens psychique allouée à ses mises en acte violentes. D'après ses propos, ces dernières semblent motivées par un désir de vengeance : « *en général tout ce qu'on m'a fait subir et ben j'ai envie de le faire* ». Selon Clara, ce désir paraît encore plus prégnant pour la gente masculine en raison de son vécu : « *je ressens que de l'injustice de tout ce que j'ai vécu [...] aujourd'hui je sais très bien que tous les gens enfin surtout enfin surtout les hommes qui rentrent dans ma vie, je vais leur faire du mal automatiquement* ». Cette perspective de nuire à l'autre pour partager ses ressentiments « *en fait, je veux qu'on ressente ce que j'ai ressenti* » semble constituer pour Clara l'explication première à ses violences. Qui plus est, les éléments de son discours nous autorisent à penser que le renversement dans son contraire qu'elle opère repose sur une identification, plus précisément à sa mère, ce qui questionne encore l'existence d'un mécanisme d'identification à l'agresseur : « *le fait que je la vois comme ça, ça m'a impacté aussi et du coup je sais pas, j'ai fait comme elle en fait, j'ai fini un peu comme elle à la fin* ». La façon dont elle relate l'histoire de ses actes démontre qu'elle a commencé un travail de mises en lien entre des événements passés et ses problématiques actuelles. De plus, elle affiche un regard critique quant à sa situation, concernant notamment ses difficultés à gérer sa violence, malgré ses tentatives pour la contenir : « *Mais après j'me dis le problème, c'est que j'arriverai à me canaliser jusqu'à quand ?* », « *au moindre truc, je sais que je vais beh j'vais péter les plombs en fait pour rien* ». Elle semble avoir poursuivi son auto-analyse jusqu'à pouvoir identifier que ces manifestations violentes adviennent spécifiquement dans les situations la plaçant de nouveau dans une position de passivité, faisant écho à celle de son enfance : « *il va avoir plein de faits comme ça de mon enfance qu'on va reproduire et que automatiquement, la personne en face de moi, j'en ai rien à foutre qu'elle soit qu'elle ait un rapport avec mon enfance, mais elle fait exactement la même chose [...] en fait c'est à cause de tout ce qu'on m'interdit, les injustices, quand on m'prive de liberté* ». Face à ces situations, ravivant possiblement d'anciennes angoisses de passivation, la violence demeure encore, pour Clara, l'unique solution envisageable : « *ça apporte que du mauvais à la personne mais sur le moment je sais pas quoi faire d'autres* ». Ainsi, interroger l'histoire et le sens de ses mises en acte nous a permis de repérer une alternance du rapport victimant/victimé, traduisant l'actualisation d'une position victimale par déplacement vers une position

d'auteur. Enfin, les éléments relevés mettent en exergue que l'adolescente semble avoir entrepris de renverser son vécu de passivité mais aussi son rapport aux traumatismes.

Conclusion

Le récit de son histoire met en lumière un parcours de vie ponctuée par la répétition de ruptures familiales (départ du père, du frère cadet, du beau-père, placements), auxquelles s'ajoutent de nombreux déménagements. Cette instabilité affective et environnementale ne semble pas avoir permis l'instauration de liens solides et durables, et par conséquent, l'intériorisation de repères internes suffisamment stables. D'ailleurs, son discours ne fait état d'aucune personne soutenant sur laquelle s'étayer pendant sa petite enfance, ce qui peut expliquer la fragilité narcissique repérée à travers ses dires. De plus, le contexte primaire apparaît coloré par les nombreuses disputes parentales, qui associées à l'adultère paternel, précipitent la séparation du couple, et donc le départ du père, vécu comme un abandon par Clara. Cet événement retentit comme un traumatisme pour l'adolescente qui doit gérer seule sa mère, à la fois fragile et violente. C'est dans ce contexte d'insécurité et de vulnérabilités que surviennent les agressions sexuelles de son frère aîné à son encontre (viols, attouchements,...), l'inscrivant davantage dans une position victimale. Toutefois, l'attribution de la responsabilité pour les viols semble flouée par un consentement confus, pour lequel nous avons émis plusieurs hypothèses, l'une d'elle ayant trait à une « confusion des langues » entre Clara et son frère. En effet, nous avons postulé que l'intérêt porté par ce dernier aurait pu satisfaire, un temps, sa demande excessive d'attention, et par suite, combler sa faille narcissique. D'autant que cette faille apparaît intensifiée par la santé fragile de son frère cadet qui accapare alors toute l'attention des parents et qui menace donc sa place (voire son existence). A ce propos, le récit de ses mises en acte violentes révèle que ses premiers actes en tant qu'auteure sont dirigés à l'encontre de son frère cadet, pour apaiser, semble-t-il, une angoisse d'anéantissement. En cela, le recours à l'agir semble d'abord répondre à une modalité de protection du Moi. Cependant, la répétition de nouvelles situations de violences subies (de la part de sa mère et de son grand frère) semble induire un changement au niveau des fonctions précédemment imputées aux agirs de Clara. L'investigation de la fonction psychique de ses mises en acte au regard de son histoire de vie - grâce notamment à la manière dont elle les raconte et le sens qu'elle leur attribue - montre effectivement qu'elle semble progressivement se saisir d'une position active en devenant elle-même auteure afin de se dégager d'une position passive. En outre, l'angoisse à l'œuvre ici n'est plus tant une angoisse d'anéantissement mais de passivation. De plus, le renversement dans le contraire (passif/actif) marque la reprise d'un contrôle et le désir de se venger de ses agresseurs ; une vengeance opérée précisément par identification à ces derniers (notamment à sa mère), ce qui interroge la présence d'un mécanisme d'identification à l'agresseur. Dès lors, son fonctionnement semble témoigner d'un processus-acte sériel de retournement actif/passif, permettant, entre autres, de lutter contre des

angoisses d'anéantissement et de passivation. Concernant brièvement les autres indicateurs, rappelons que nous avons constaté un discours égocentré, attestant d'une inscription dans un registre de toute-puissance narcissique. Par conséquent, tout l'enjeu, pour elle, semble consister à ne pas perdre cette place centrale qui vient colmater sa faille narcissique. Enfin, les modalités psychodynamiques semblent concourir à la recherche d'une sauvegarde du Moi mais aussi d'une (re)prise de contrôle et d'une revanche sur l'objet agresseur.

Pour conclure, il convient de recentrer brièvement nos propos autour de notre problématique. Parmi les nombreux éléments dégagés, l'analyse de ce cas clinique permet d'illustrer à la fois l'actualisation d'une position de victime par déplacement vers une position d'auteur mais aussi par intériorisation d'une position de victime. En effet, la révélation récente des faits de viols s'est accompagnée d'une reconnaissance d'une position victimale, contribuant ainsi à l'actualisation de cette position. Plus encore, cette révélation semble avoir impulsé chez Clara un travail de mise en lien et en sens des événements vécus avec sa problématique actuelle, reflétant ainsi l'actualisation (voire l'élaboration) d'événements traumatiques passés, pour lesquels elle semble pleinement mesurer l'importance de la temporalité : « *Après j'ai pas compris à cent pour cent mais bon il faut du temps* ».

3.1.3.3. Données projectives

3.1.3.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach

Nous présentons ici la synthèse de l'analyse du Rorschach de Clara. L'ensemble des données (codage du texte et cotation, psychogramme, analyse quantitative et analyse qualitative planche par planche) ont été insérées dans les annexes (cf. Annexe X.VII à X.X, Tome II, pages 328-344). La retranscription de l'intégralité des réponses est consultable dans le Tome III (cf. Annexe III.II, Tome III, pages 241-243).

Dynamique de la passation

Clinique de la passation

La passation des tests projectifs n'a pu être effectuée que sept mois après celle de l'entretien semi-directif de recherche. Pour cause, Clara a plusieurs fois annulé le rendez-vous, nous étions souvent prévenues seulement la veille, voire le jour même. Qui plus est, nous étions averties non pas par l'adolescente mais par l'un des membres de l'équipe institutionnelle. Aux dires de ces derniers, Clara apparaît insaisissable. Ses fugues à répétition et son manque de fiabilité semblent exaspérer les professionnels qui travaillent avec elle et qui ne savent plus comment (ré)agir. De notre côté, nous avons informé Clara que sa participation était volontaire et qu'elle pouvait décider de se retirer de la recherche à tout moment. Paradoxalement, elle

insiste pour poursuivre, nous planifions donc des rendez-vous qui, à chaque fois, ne sont pas honorés. Après plusieurs tentatives, nous considérons cette répétition de rendez-vous manqués comme un abandon, et nous cessons de l'en reprogrammer. C'est alors que Clara nous recontacte et nous propose de nous rencontrer. Nous acceptons cette dernière tentative en lui précisant qu'il s'agirait du dernier rendez-vous envisageable, au regard de la contrainte temporelle que nous impose notre recherche. Compte tenu qu'elle n'est pas retournée à l'institution depuis un certain temps, nous décidons de nous retrouver dans l'un des bureaux privé, mis à disposition par la médiathèque de XXX. Nous avons convenu de nous retrouver le matin. Arrivées sur le lieu de rencontre, nous sommes étonnées de constater que Clara nous attendait déjà. Elle semble gênée et s'excuse brièvement pour ces nombreux ratés. Nous nous installons dans l'une des salles et nous lui rappelons rapidement les modalités de la recherche. Elle acquiesce et manifeste, semble-t-il, un certain intérêt. Nous en profitons pour lui demander les raisons de sa venue aujourd'hui, après plusieurs tentatives infructueuses. Elle se contente de nous répondre que lorsqu'elle s'engageait auprès de nous, elle était à la MECS et qu'elle ne pouvait alors pas anticiper qu'elle serait finalement chez sa mère le jour du rendez-vous. Aussi, elle profite de ce moment de confiance pour nous indiquer le motif de sa fugue : « *j'avais juste rejointre ma mère* ». Après ces quelques mises au point, nous commençons la passation du Rorschach. Clara est volontaire mais dès la première planche, nous constatons que la passation va s'avérer complexe. Devant l'inhibition qu'elle manifeste, nous adoptons une attitude particulièrement soutenante et contenant. Les réponses sont entrecoupées de longs moments de silences, au sein desquels il nous semble entrevoir la détresse de Clara. Elle fixe parfois son regard sur les planches sans qu'aucune représentation ne puisse émerger, comme à la planche VII (caractérisée par son caractère ouvert/creux). Nous lui soumettons alors la possibilité de faire une courte pause mais elle refuse. Nous poursuivons la passation dont la durée n'excède pas les 12 minutes. Une fois le test achevé, nous prenons le temps de bien revenir sur ses éprouvés ; d'autant que certaines planches semblaient l'avoir particulièrement mises en difficulté. Pourtant, elle nous confie ne pas s'être sentie déstabilisée. Elle ajoute que son silence tient au fait que ces « *dessins* » ne l'ont simplement pas inspiré.

Données quantitatives (issues du psychogramme)

Au cours de la passation, Clara a péniblement formulé 14 réponses, la productivité est donc très réduite. L'une des planches (pl. VII) est même refusée. Globalement, elle ne s'attarde pas plus d'une minute sur chaque planche, la moyenne étant de 42 secondes, pour un temps de latence moyen de 13 secondes. L'enquête ne permet pas d'étoffer la première phase, le sujet se contente de répéter ses premières réponses. Le traitement du matériel est rarement immédiat, il est souvent précédé d'un commentaire puis suivi de silences. A propos des modes d'appréhension, nous relevons seulement quatre types de localisation (G simple, G vague, D et Dd). Les G sont présents à toute la planche (sauf la pl. VII qui a fait l'objet d'un refus) alors que les réponses détails sont uniquement représentées aux

planches IV, V, VIII et X. D'ailleurs, ils surviennent toujours après une réponse globale, ce qui témoigne d'une succession ordonnée des modes d'appréhension. Ainsi, Clara aborde les planches de manière globale (G= 64%) et les réponses détails (D= 29% et Dd= 7%), moins investies, contribuent essentiellement à préciser la première réponse. Les déterminants qui accompagnent les 7 G simple sont variés : 3 F+ (dont 2 Ban), 2 F-, 1 kan- et 1 K+ (Ban). En ce qui concerne les deux réponses G vague situées aux planches IV et IX, elles sont toutes deux associées à un déterminant formel flou : F+/- ou E +/- . S'agissant des réponses Détail (D et Dd), quatre d'entre elles sont associées à une mauvaise qualité formelle (F-), et en toute logique, une seule (située à la planche X) s'accompagne d'une bonne qualité formelle.

Pour ce qui est de l'analyse quantitative des déterminants formels, le psychogramme indique que le F% de Clara s'élève à 79%. Cette valeur, supérieure aux normes, traduit l'importance du recours au formel pour mettre à distance l'expression projective et affective. Mais cette défense n'est pas toujours efficiente, comme l'atteste la prédominance des réponses de mauvaise qualité formelle (F+% = 41%). Par ailleurs, le F+% élargi (42 %) étant identique au F+%, cela signifie que les réponses co-déterminées par la couleur, l'estompage ou le mouvement n'ont pas d'impact sur la qualité de la forme. D'ailleurs, parmi ses réponses, nous avons uniquement identifié deux kinesthésies (1 K+ et 1 kan-). Enfin, il convient d'ajouter que le F+% est bien lié à une présence nombreuse de réponses F- car nous avons relevé qu'un seul F+/- . Enfin, le protocole de Clara ne contient qu'un seul déterminant sensoriel. Il s'agit de la réponse estompage à la planche IX, associée à un engramme flou. Bien que la facture du type de résonance intime soit introversive (TRI = 1/0), le RC% de 43% sous-tend tout de même une sensibilité aux stimulations sensorielles du matériel. Enfin, la couleur intervient comme critère pour le choix de la planche « préférée » : « *Euh la dernière [la planche X] je sais pas, y a de la couleur* ».

Au vu du peu de réponses fournies, il est tout à fait cohérent de relever seulement sept thématiques au sein de ce protocole, avec une nette prédominance du contenu animal (7 A et 2 Ad). Les autres contenus présents - H, (H), (Hd), Frag et Anat - n'apparaissent qu'une seule fois. Par conséquent, le A% est au-delà des normes attendues pour une population d'adolescents, sa valeur est de 64%, au détriment du H% de 7%.

Enfin, concernant les phénomènes transférentiels, si ces derniers paraissent nombreux, ils s'articulent surtout autour de trois procédés : les commentaires (7), les précautions verbales (8) et les refus/tendance refus (4). Ces procédés, qui permettent de réduire la tension interne, apportent à la verbalisation une allure spécifique, caractérisée par des allers-retours entre les réponses et les manifestations. En plus de ces phénomènes, nous avons aussi relevé des banalités (4), des appels au clinicien (2), des retournements de planches (3), des critiques (5 objectives 1 subjective), des Chocs (1 Clob et 1 tendance C) ou encore des remarques couleur (2). De manière générale, Clara semble dans une extrême retenue, elle touche très peu les planches (seulement 3 retournements de planches dans l'entièreté du protocole). Nos toutes

premières impressions concernant ce protocole de Rorschach, tendent à questionner l'existence d'un malaise chez l'adolescente, à savoir si celui-ci serait-il exclusivement (ou même partiellement) lié à la situation projective/régressive ? D'ailleurs, la planche préférée retenue lors de l'épreuve des choix, est la planche X, celle qui signe la fin de la passation. Au regard de ces éléments, nous faisons le lien avec son vécu, et plus particulièrement avec sa récente dénonciation de faits de viols, ce qui nous amène à supposer l'émergence d'une angoisse d'intrusion traumatique qui retentirait sur son activité associative et qui entraverait toute possibilité d'élaboration des conflits. Dès lors, son attitude inhibée participerait-elle du contre-investissement d'une menace d'intrusion, d'anéantissement et/ou d'effondrement dépressif ?

Les processus de pensée

Clara aborde les planches de manière essentiellement globale, de sorte que le G% ne correspond pas aux normes attendues dans la population adolescente. De fait, il importe de questionner si cela relève d'une faiblesse des processus de pensée, d'une rigidité ou autre ? A ce propos, le mode d'appréhension défini par une majorité de G simple peut signaler une attitude défensive, consistant à privilégier une globalité jugée plus neutre qu'une approche détaillée, impliquant davantage le soi. Face au caractère parfois effractant des planches, le sujet semble ainsi recourir à une réalité globale et adaptative dont le but est de lutter contre les émergences pulsionnelles et fantasmatiques. La prise en compte des déterminants associés aux localisations permet de compléter ces premiers éléments d'analyse. Les G simple de bonnes qualités formelles sont sensiblement plus représentés que les G simple de mauvaise qualité. Cette possibilité d'évoquer des représentations en accord avec le contenu manifeste des planches témoigne de capacités d'adaptation et d'insertion du sujet dans une réalité perceptive. En somme, si l'investissement de la réalité externe s'avère un support de représentations partageables, l'épaisseur symbolique est plutôt faible : certaines représentations sont banales, d'autres sont marquées par l'expression défensive (inhibition). Cependant, les défenses ne permettent pas toujours d'endiguer les débordements, comme en atteste le déploiement des G simple associés à des engrammes de mauvaise qualité. Ces derniers comportent une dimension symbolique essentiellement morbide et/ou agressive, comme l'illustre la réponse de Clara à la planche VI : « *Je vois un animal mort, écrasé, comme ouvert en fait* ». La réponse additionnelle lors de la phase enquête vient accentuer cette dimension effractée qui pourrait alors suggérer une fragilité des limites : « *je vois un animal mais comme si on voyait à l'intérieur* ». Ce type de réponse dévitalisée et intrusive se retrouve également avec les réponses détail que nous allons examiner en suivant. Mais avant, intéressons-nous aux deux réponses G vague, situées aux planches IV et IX. Elles s'accompagnent toutes deux d'un déterminant flou, traduisant l'imprécision du percept, ce que confirment les commentaires de Clara : « *C'est flou* ». Qui plus est, ces réponses globales de type vague sont données sous couvert de précautions verbales : « *Je crois que c'est un gros monstre* » (pl. IV) et « *Je pense à de la fumée* » (pl. IX). En cela, elles peuvent s'interpréter dans un sens défensif, Clara doute et se contente alors de

donner une réponse imprécise afin de se protéger contre des représentations plus nettes mais ressenties comme inquiétantes ou dangereuses, d'autant qu'il s'agit pour l'une de la planche surmoïque (pl. IV) et pour l'autre de la planche sollicitant le vécu des relations précoces du sujet à son imago maternelle archaïque (pl. IX).

S'agissant des réponses Détail, elles sont toujours précédés d'une réponse globale et viennent marquer soit une tentative d'apaisement de la tension, attisée par la réponse précédente ; soit, au contraire, un envahissement de la pensée par l'excitation pulsionnelle, associée à des préoccupations anxieuses de santé, voire de mort. La planche IV notamment permet d'illustrer la première possibilité. Nous avons, en effet, relevé un déplacement de la représentation globale « *un gros monstre* » vers un détail au contenu animal, pour ainsi dire inoffensif, « *deux têtes de bébés pigeons* », la visée étant probablement d'atténuer la dimension menaçante de la première représentation. Mais la réponse additionnelle à l'enquête, signale le retour et l'accentuation de la dimension phallique inquiétante : « *C'est genre le monstre de quand t'es enfant* », articulée à de l'angoisse de passivité « *que t'as peur qu'il vienne te chercher la nuit...* ». Cet aller-retour dans les représentations rend compte d'une alternance entre défense et expression pulsionnelle. Quant à la deuxième modalité, elle semble s'être opérée plusieurs fois. A la planche V notamment, après l'évocation d'une réponse banale adaptée (« *chauve-souris* »), l'accent est mis sur un petit détail soulignant une mise à mal de l'intégrité du corps : « *Bon pas trop en forme par contre. Je dis ça par rapport à ses ailes qui tombent là, on dirait qu'elle est malade* ». Les réponses D aux planches VIII et X s'inscrivent dans le même registre et signalent un débordement liée à une porosité des limites, qui laisse alors entrevoir un intérieur malade (voire putride) : « *ça me fait penser à l'intérieur du corps, un squelette pas très sain euh comme si c'était pourri* » (pl. VIII) et « *Et ici deux espèces d'asticots* » (pl. X). La portée symbolique de la réponse « *asticot* » est particulièrement saisissante puisque cette représentation est facilement associée aux substances animales en décomposition. D'ailleurs, cette dernière image clôturait un protocole aux représentations morbides, effractées, dévitalisées, voire en putréfaction, reflétant probablement la fragilité du monde interne. En outre, ce type de réponse est majoritairement identifié chez des sujets ayant vécus des événements traumatiques (avènement pubertaire, agression sexuelle...).

Par conséquent, l'analyse des modes d'appréhension de Clara semble confirmer notre hypothèse selon laquelle les processus de pensée ne seraient pas appauvris mais marqués par l'expression défensive, afin de lutter contre des effets dévastateurs (liés à un vécu traumatique ?). La suite de la synthèse va nous permettre d'enrichir ces considérations, mais au préalable, nous allons brièvement évoquer les capacités socialisantes et intégratives de l'adolescente. Parmi les différents facteurs de socialisation, certains apparaissent peu représentés comme le F+%, le D% ou encore le H%, alors que d'autres sont, au contraire, situés au-dessus des normes comme le F%, le A% ou les Ban. Si ces données n'impliquent pas nécessairement un défaut de socialisation, elles ne témoignent pas non plus de capacités d'intégration adaptative et socialisante. A l'instar du A% très élevé, ces données seraient plutôt le reflet d'une

carapace défensive, érigée contre la menace externe, comme nous le verrons dans la partie relative aux modalités de l'organisation défensive.

Le narcissisme et la construction de l'identité

En vue d'analyser les identifications primaires et secondaires, nous allons commencer par aborder les kinesthésies. Pour rappel, le protocole ne contient que deux réponses kinesthésiques. La première est située à la planche II et s'accompagne d'un engramme de mauvaise qualité : « *C'est pas très clair mais peut-être deux animaux qui se tapent la main* ». Déployée à l'appui d'une précaution verbale, cette réponse met en scène une relation anthropomorphique qui pourrait traduire une nécessité d'éviter les mouvements d'ordre sexuel, induit par la planche. Au regard du vécu et de la problématique de Clara, la confrontation à la sexualité pourrait s'avérer traumatique, d'où le déplacement de la conflictualité libidinale sur un support animal. Quant à la deuxième réponse kinesthésique, il s'agit d'une kinesthésie humaine, associée à une bonne qualité formelle : « *Alors beh deux femmes. On dirait qu'elles font du tam-tam* » (pl. III). Contrairement à la planche précédente, l'identification humaine - qui plus est, féminine - est assumée (et non déplacé sur un contenu animal). Cette projection pourrait souligner une capacité du sujet à s'identifier à une image du corps humain entier, vivant et réel. Cependant, il s'agit ici de l'unique identification humaine (les deux autres contenus Humain du protocole n'étant pas réels). Dès lors, il nous faudra attendre d'investiguer la qualité des limites pour apprécier davantage les capacités de différenciation Moi/non-Moi.

Concernant la différenciation sexuelle, les éléments recueillis sont tout aussi modestes. Excepté la planche III, aucune autre représentation féminine n'a été relevée (même aux planches dites ouvertes et/ou creuses). Les identifications féminines sont mises à distance par divers procédés tels qu'une banalité (pl. I), une kinesthésie animale (pl. II) ou encore un engramme flou (pl. IX). Plus encore, la planche VII à la symbolique féminine/maternelle patente, est refusée par l'adolescente. Nous pouvons supposer que le féminin est contre-investi en ce qu'il vient convoquer des fantasmes de pénétration, susceptible de raviver une angoisse d'intrusion. De la même manière, les contenus à valence sexuelle sont strictement évités. A propos, l'appendice saillant en haut de la planche VI, est repéré par Clara, mais il n'est pas cité : « *Le haut me dérange, je sais pas pourquoi* ». Cette mise à l'écart semble masquer une représentation refoulée mais elle laisse tout de même émerger l'affect. Se pose alors la question de savoir s'il s'agit exclusivement de la gêne. Autrement dit, l'absence de verbalisation pourrait-elle traduire une crainte à l'égard du phallus ? Nous laissons pour l'instant cette question en suspens car nous y reviendrons lorsque nous appréhenderons les représentations de relations, et notamment les représentations de puissance phallique, vraisemblablement angoissantes.

S'agissant de la qualité des limites, les éléments relevés aux planches unitaires (I, IV, V, VI et IX) mettent en exergue une fragilité interne. Les réponses inquiétantes et morbides, renvoyant parfois à l'intérieur du corps humain (également à la planche VIII), démontrent que les frontières entre l'interne et l'externe peuvent vo-

ler en éclats quand des stimulations externes rencontrent des fragilités internes. Cela rend compte tant de difficultés de contenance et de différenciation que de la précarité du pare-excitation. Pour exemple, la deuxième réponse de la planche V indique une mise à mal de l'intégrité du corps (après une identité pourtant bien structurée : « *chauve-souris* »). La tonalité projective soudain morbide peut suggérer une représentation de soi fragile voire une insuffisance narcissique. La planche VI illustre également une problématique au niveau des limites. Après une tendance refus, Clara dévoile une représentation massive à valence symbolique morbide et agressive « *Je vois un animal mort, écrasé, comme ouvert en fait* ». La réponse additionnelle lors de la phase enquête vient accentuer cette dimension effractée : « *je vois un animal mais comme si on voyait à l'intérieur* ». Les frontières entre l'interne et l'externe semblent rompent sous le poids des stimulations externes, venues se heurter aux fragilités internes. Enfin, une analyse plus fine des réponses Animal indiquent que celles-ci revêtent souvent un caractère morbide et/ou inquiétant, dès lors qu'elles ne sont pas banales : « *malade* », « *mort* », « *écrasé* », « *regroupement d'insectes* », « *deux espèces d'asticots* ». Cette dimension morbide se retrouve aussi à la planche VIII à travers une réponse Anatomie : « *un squelette pas très sain euh comme si c'était pourri* ». L'effraction des limites laisse entrevoir un intérieur malade, contaminé. Par ailleurs, ces réponses, majoritairement associées à un déterminant de mauvaise qualité, semblent rendre compte à la fois d'un assouplissement (échec ?) défensif et du retour en force de l'activité fantasmatique, dont les incidences projectives et perturbatrices sont manifestes. Ainsi, le traitement des planches unitaires ainsi que l'analyse des représentations animales et des réponses anatomiques attestent d'une porosité des limites, que nous proposons d'envisager en lien avec un vécu d'effraction corporelle et psychique.

Les représentations de relations et investissements objectaux

De manière globale, les représentations de relations et les investissements objectaux semblent drastiquement évités en vue de neutraliser les excitations libidinales et agressives. Celles-ci paraissent tout aussi menaçantes pour l'intégrité narcissique de l'adolescente, que ce soit en termes d'intrusion (porosité des enveloppes) ou d'anéantissement (vécu d'insécurité). L'analyse des planches bilatérales (II et III) font toutes deux état d'une relation a-conflictuelle qui vont tout de même nous apporter quelques indications. Les réponses à ces deux planches mettent effectivement en scène des relations fortement pondérées. Rappelons que pour la planche II, il s'agit d'une relation anthropomorphique permettant de déplacer la conflictualité, potentiellement humaine, sur un support à distance. Quant à la planche III, Clara introduit une banalité qu'elle accompagne d'une kinesthésie humaine, mettant en mouvement deux personnages dans une action commune et identique : « *On dirait qu'elles font du tam-tam* ». Si l'identification féminine est reconnue, les modalités relationnelles entre les deux femmes - anonymes - ne sont pas définies. L'accent est mis sur l'action réalisée, évitant ainsi la dimension interactive de la relation et les mouvements pulsionnels que en découleraient. Ainsi, les mécanismes de défenses (déplacement dans l'une, évitement dans l'autre) empêcheraient le déploiement de la

conflictualisation. A ce propos, l'isolation des éléments structurels (couleur rouge, bilatéralité ou détails blancs) participe aussi de l'évitement des sollicitations pulsionnelles (sexuelles, agressives).

S'agissant des investissements objectaux, il semble qu'ils tendent à être éclipsés, pour autant, nous allons quand même revenir sur l'analyse des planches à symbolique maternelle (VII et IX) puis phallique/paternelle (IV et VI). Commençons par les planches maternelles, et plus exactement la planche VII qui a fait l'objet d'un refus. D'emblée, les nombreuses manifestations (verbales et non verbales) présageaient une difficulté du sujet à proposer une représentation. L'appel au clinicien semble avoir eu pour viser d'évaluer quelles situations - entre se projeter ou non - engageraient le moins de conséquences : « *Mais ça fait quoi si on voit rien ?* ». Néanmoins, l'intervention du chercheur, accompagnée d'une nouvelle tentative du sujet, ne permettent pas d'engager une projection « *Non celle-là elle m'inspire vraiment rien* ». L'incapacité de Clara à se projeter pourrait traduire une crainte face à la sollicitation latente, évocatrice de représentations féminines et maternelles. Ce choc/refus au vide (repéré essentiellement chez les sujets abandonniques) peut effectivement être mis en lien avec la relation primitive de l'enfant à la mère. Il se présenterait comme la signature d'une perturbation précoce - réelle ou imaginaire - de cette relation qui ne permettrait pas d'offrir une sécurité de base à l'enfant (défaut d'intériorité, fragilité des limites,...). Au demeurant, la vacuité centrale constitue également une piste d'explication, en ce sens qu'elle pourrait raviver une menace d'intrusion qui mettrait à mal l'équilibre psychique de Clara (cf. porosité des limites). La planche IX obéit à cette même logique d'interprétation. La réponse imprécise « *Je pense à de la fumée* » participerait d'une protection contre des représentations plus nettes mais ressenties comme inquiétantes ou dangereuses. Cette représentation floue semble au service de forces défensives pour contraindre l'émergence affective et fantasmatique, d'autant qu'il s'agit de la planche sollicitant le vécu des relations précoces du sujet à son imago maternelle archaïque. Au-delà de jouer un rôle d'écran par rapport aux mouvements régressifs, cette réponse imprécise participerait donc d'un mécanisme de refoulement. Enfin, la réponse additionnelle à l'enquête montre la nécessité d'appuyer sa représentation sur un élément factuel de la réalité extérieure, comme pour éviter toute conflictualisation sur la scène interne.

Concernant les planches à symbolique phallique (IV et VI), il semble que les défenses soient moins opérantes face à la massivité projective, ce qui laisse entrevoir des éléments pertinents. Ces planches, sollicitant des références phalliques, engagent des représentations particulièrement inquiétantes. A la planche IV, la représentation de puissance phallique « *un gros monstre* » est construite à partir d'un souvenir d'enfance. Cette représentation révèle ainsi l'envahissement par le surgissement d'une représentation angoissante passée, au sein de laquelle le sujet est placé dans une position d'impuissance/soumission face à la puissance phallique. Par ailleurs, nous retrouvons la même projection de puissance phallique à la planche VIII qui vient faire écho à celle de la planche IV. Toutefois, elle est, cette fois, atténuée par une représentation partielle « *une tête de monstre* ». Enfin, la planche VI ne comporte

pas directement de représentation symboliquement phallique mais elle conserve une tonalité agressive dans un contexte d'intrusion/effraction des limites.

Les affects et les angoisse

De prime abord, le pôle sensoriel et affectif apparaît très peu représenté chez Clara. En effet, les manifestations émotionnelles sont quasi absentes du protocole (seul un soupir a été relevé), tout comme l'expression verbale d'affects (uniquement relevée pendant l'enquête : « *Ah je l'aime pas trop celle-là* », pl. VI). Les réponses sous-entendent parfois des émotions telles que la peur mais l'expression n'est pas franche. En plus d'une verbalisation affective pauvre, les déterminants sensoriels sont très peu mobilisés. L'adolescente s'exclame plusieurs fois à propos des couleurs mais ne les intègre jamais dans ses réponses. Pour rappel, nous n'avons pu saisir qu'une utilisation discrète de l'estompage de couleur à la planche IV : « *Je pense à de la fumée. Mais bien épaisse. Ouais juste de la fumée* ». Associé à un engramme flou, cet estompage de diffusion semble au service de forces défensives pour contraindre l'émergence affective et fantasmatique, sollicitée par cette planche. D'autant que nous pouvons déceler une sensibilité du sujet à travers l'utilisation de plusieurs phénomènes particuliers, tels que le doute, le commentaire, la précaution verbale, traduisant l'indécision de Clara et masquant potentiellement une représentation archaïque refoulée. En outre, la fumée est une image évanescence, diffuse, dès lors ne reflèterait-elle pas l'aspect effiloché de l'enveloppe corporelle (et psychique) de Clara ? Dans la continuité de cette réflexion, se dessine l'hypothèse d'une fermeture à toutes sollicitations de l'objet afin d'éviter la menace d'intrusion voire d'anéantissement. Aussi, l'absence de réponse sensorielle (à l'exclusion de la réponse estompage) pourrait se comprendre comme une solution défensive face à un défaut du système pare-excitation. Ce mode de fonctionnement introversif (TRI = 1/0) ne signifierait donc pas que Clara est insensible aux stimulations sensorielles du matériel. De surcroît, sa réactivité s'observe par le biais de manifestations telles qu'une tendance choc à la planche II, un choc Clob accompagné d'une remarque sensorielle à la planche VI : « *c'est sombre* », ainsi que deux remarques concernant le caractère chromatique du stimulus aux planches VIII : « *C'est un peu mieux et c'est coloré !* » et X : « *Ah ouais encore de la couleur !* ». Ces phénomènes permettent de renseigner tout autant que les réponses couleur sur la réceptivité et la sensibilité de Clara aux caractéristiques chromatiques du matériel, comme le souligne d'ailleurs son RC% de 43%. Ce résultat atteste d'une productivité significative (6 réponses sur 14) aux trois dernières planches. D'ailleurs, rappelons que la planche X est celle qui a été sélectionnée par l'adolescente comme planche préférée, à l'épreuve des choix. Par ailleurs, le renforcement du recours aux déterminants formels à ces planches pastel (3 sur 4) semble rendre compte d'une tentative de contrôle pour lutter contre le laisser-aller à la régression, sollicité par le stimulus couleur. Si nous pouvons repérer qu'une seule réponse à valence régressive (« *fumée* »), les contenus latents semblent tout de même avoir perturbé le sujet, comme l'illustre les réponses de mauvaises qualités formelles,

les engrammes flous, les contenus anatomie/fragment ou encore l'abrasion des frontières dedans/dehors.

Pour conclure, le travail d'analyse des déterminants sensoriels a permis de mieux saisir la dynamique psychique de Clara, et plus exactement de repérer qu'il n'était pas tant question d'une fermeture aux éprouvés internes mais d'une défense face aux stimulations externes trop intenses, d'où le pourcentage peu élevé du facteur de socialisation ($F+\%= 41\%$). Cependant cette modalité de traitement des affects et des représentations se révèle parfois peu efficace. Les défenses (inhibition, évitement, refoulement, isolation, refoulement, déplacement) ne parviennent pas toujours à contenir les menaces/angoisse d'intrusion et d'anéantissement, face aux représentations de puissance.

Les modalités de l'organisation défensive

Le repérage des modalités de l'organisation défensive de Clara met en évidence une diversité de défenses, mobilisées par l'appareil psychique pour contenir les représentations libidinales et agressives, ainsi que les angoisses (intrusion, anéantissement). Toutefois, celles-ci manquent parfois de souplesses comme en atteste le manque de liberté des processus de pensée et la faible expression fantasmatique. Plus exactement, les défenses tentent d'inhiber le déploiement des conflits, ce qui a pour conséquence d'entraver la mise en œuvre de l'activité des processus de pensée (inhibition, refus,...). Au surplus, leur efficacité est parfois relative pour traiter le conflit, notamment aux planches impliquant un symbolisme sexuel latent ou appelant aux projections de représentations pourvues de puissance phallique (principalement masculine). S'observe alors des débordements qui renseignent néanmoins sur la nature de l'angoisse.

Ces défenses, organisant le conflit, relèvent essentiellement de l'inhibition (évitement, déplacement, refoulement, restriction associative, silence, temps de latence) mais quelques défenses narcissiques (renforcement des limites, figement,...) et rigides (souci d'objectivité, dénégation, isolation, précaution verbale,...) viennent compléter le tableau. Si l'ensemble de ces défenses rendent compte d'un traitement intrapsychique du conflit (inhibition, dénégation, isolation, refoulement...), elles sont plus ou moins efficaces pour contenir l'angoisse. Qui plus est, elles ne sont pas toutes sollicitées dans les mêmes proportions. A cet égard, l'analyse des déterminants formels signalent une prédominance du recours au formel. Dès lors, la formalisation, chez l'adolescente, ne pourrait-elle pas s'entendre comme une enveloppe perceptive qui jouerait un rôle de membrane, de barrière, à défaut du Moi-peau (Anzieu, 1995) ? La visée étant d'éviter l'effraction, compte tenu de limites poreuses. Toutefois, cette défense n'est pas toujours suffisante, en atteste la présence prépondérante des réponses de mauvaise qualité formelle qui laissent entrevoir d'une part, un débordement pulsionnel : « *un gros monstre* », « *animal mort* » ; et d'autre part, une abrasion des frontières interne/externe : « *on voyait à l'intérieur* », « *comme ouvert en fait* », « *à l'intérieur du corps* ». Finalement, le recours à la formalisation ne suffirait pas à suppléer les fonctions de pare-excitation et de contenance du Moi-peau.

C'est alors que d'autres défenses, plus puissantes, peuvent se manifester pour juguler l'angoisse, telle que l'illustre le refus du sujet à la planche VII. D'ailleurs, les modalités par l'inhibition sont particulièrement opérantes et efficaces. Pour autant, l'appréhension de la planche VI met en lumière l'échec de celles-ci. En effet, Clara tente d'abord, grâce à l'inhibition, d'esquiver la conflictualité latente « [Silence] Rien du tout. Aucune idée. [Silence] », avant de laisser émerger une représentation massive, soulignant la levée défensive : « Je vois un animal mort, écrasé, comme ouvert en fait ». C'est précisément dans ces moments où s'engouffre l'angoisse que la problématique du sujet vient se dévoiler.

Conclusion

Au terme de cette analyse, nous pouvons mesurer l'aspect effracté de ce protocole de Rorschach, vraisemblablement en lien avec le vécu traumatique du sujet. Nous pensons, entre autres, à sa récente révélation de viols (comis par son frère), dévoilant en même temps un environnement familial insécure et des figures parentales insuffisamment protectrices. Ces éléments cliniques pourraient expliquer la menace d'intrusion (et d'anéantissement) qui semble peser sur l'ensemble de ce protocole de Rorschach et qui, selon nous, retentirait sur l'activité associative de l'adolescente. Car les défenses, fortement mobilisées pour inhiber le conflit (de facture intrapsychique), entraveraient également l'expression des processus de pensée. En conséquence, les sollicitations latentes des planches ne sont pas toujours clairement saisies. Certaines défenses, comme l'inhibition ou le refoulement, sont convoquées avec trop d'intensité pour que se déploient des potentialités fantasmatiques. Pareillement, les affects peinent à être exprimés, tout comme les représentations de soi et d'objets sont évitées. Malgré tout, l'angoisse affleure parfois sous les représentations massives, suggérant une porosité des limites (défaillance du Moi-peau ?).

Aussi, le monde du dedans semble tout aussi inquiétant que le monde du dehors, d'où les tentatives de Clara de verrouiller à la fois les éprouvés internes et les excitations externes. Mais ces tentatives sont parfois vaines, comme en atteste l'émergence de représentations inquiétantes, morbides, dévitalisées, poreuses voire putrides. Nos premières intuitions cliniques semblent ainsi corroborées par le travail d'analyse : l'attitude inhibée participerait du contre-investissement d'une menace d'intrusion et d'anéantissement. Par ailleurs, l'analyse soulève aussi le fait que la passation du Rorschach a sans doute été éprouvante pour l'adolescente. Cette perspective, envisagée dans l'après-coup, s'est accompagnée de doutes basés sur des préoccupations éthiques, que nous développerons dans la partie éthique de la discussion. A présent, nous allons confronter les éléments dégagés au Rorschach avec ceux de l'analyse du TAT.

3.1.3.3.2. Analyse et interprétation du TAT

L'analyse planche par planche (procédés et problématiques - cf. Annexe X.XI, Tome II, pages 345-352) et la feuille d'analyse récapitulant les procédés utili-

sés par le sujet (Annexe X.XII, Tome II, pages 353-354) sont consultables dans les annexes.

Clinique de la passation

Nous avons convenu avec Clara de prendre une demi-heure de pause entre la passation des deux projectifs. De retour dans le bureau, elle nous confie « *espérer faire mieux* » pour ce deuxième test que pour le premier. Nous la rassurons encore et nous lui précisons qu'il ne s'agit pas d'évaluer ses compétences cognitives. La passation débute dans un climat que nous sentons plutôt tendu. Les manifestations motrices de Clara sont beaucoup plus importantes et actives que pour le Rorschach. Elle se replace à plusieurs reprises sur sa chaise, saisie davantage les planches et alterne sans cesse les regards entre les planches et nous-même. Ces modalités expressives non verbales pourraient traduire un malaise, d'autant que l'adolescente semble, là encore, en difficulté pour se projeter et s'engager dans un récit. Cette fois-ci, elle évoque non plus le caractère trop abstrait des planches mais trop ancien, ce qui, selon ses dires, ne lui permet pas de se raccrocher sur des faits précis pour pouvoir déployer ses histoires. Le surinvestissement de la réalité externe s'effectue aux dépens de l'accès au symbolique. D'ailleurs, les récits sont appauvris au plan de la productivité et les conflits sont très faiblement évoqués. Malgré de nombreux temps de silence, la passation n'a duré que 15 minutes. Après la planche blanche qui s'est révélée particulièrement difficile pour Clara, nous nous sommes de nouveau accordées un certains temps pour revenir sur la passation. Nous avons été étonnées de constater à quel point Clara paraissait soudain beaucoup plus détendue (voire loquace) une fois la situation de test achevée.

Articulation des procédés et organisation défensive

Le regroupement sur la feuille d'analyse des différents procédés du discours utilisés par le sujet est consultable en annexe (Annexe X.XII, Tome II, pages 353-354). Ce regroupement va nous guider pour articuler les procédés et apprécier la qualité du processus associatif, en tenant compte notamment des relations entre représentations, des affects et des mécanismes de défense.

Avant même d'effectuer l'analyse planche par planche, nous avons été saisies par le caractère restrictif des récits, ainsi que par la participation retenue de Clara, ce qui a fortement limité les expressions fantasmatique et affective. La cotation des procédés confirme ce premier ressenti. Le protocole de l'adolescente souligne une prédominance des facteurs de l'inhibition ($C = 58$), appuyés significativement par les procédés rigides ($A = 37$), ce qui vient verrouiller l'expression interpersonnelle et pulsionnelle. En revanche, le registre labile est largement moins représenté ($B = 22$) et les émergences en processus primaire sont quasi-absentes ($E = 5$). Ce regroupement des procédés rend déjà compte d'un protocole lisse, avec une productivité moindre et une conflictualité peu engagée (expressions affective et fantasmatique abrasées). En outre, nous allons voir que les manifestations hors narration (procédés D1 et D3) sont essentielles en ce qu'elles offrent un autre mode de traitement pul-

sionnelle (fonction de décharge et également quête d'une forme de contenance pour les D3). Nous allons étayer ces premiers constats par une analyse plus approfondie des procédés et de leurs articulations.

Commençons par les procédés de la série C qui mettent en évidence l'évitement des conflits et la neutralisation des affects. Comme pour Billie, l'inhibition est dominante chez Clara (19 procédés cotés sur 58). De plus, toutes les autres modalités sont également présentes (sauf l'hypomanie), et ce tout au long du protocole. Ces procédés transitoires - mobilisés pour éviter le conflit - interviennent à divers titre : soutenir le refoulement des représentations inacceptables dans le double registre agressif et libidinal, renforcer les limites fragiles, éviter les mouvements dépressifs. De façon plus concise, les facteurs de l'inhibition participent d'une mise à distance (voire refoulement) des mouvements pulsionnels : à valence libidinale aux planche 2, 4, 5, 6GF et 10, à valence agressive à la planche 9GF, ainsi que des mouvements dépressifs aux planches 3BM, 12BG et 13B. Globalement, les silences intra-récits, les temps de latence conséquents, les refus (ou tendances refus) constituent les principales modalités selon lesquelles se déploie l'inhibition. Associés aux procédés A2-4, ils témoignent notamment de l'impact fantasmatique que le sujet tente de refouler mais que nous pouvons percevoir à travers l'émergence fantasmatique à symbolique sexuelle. A cet égard, la planche 6GF permet justement d'illustrer le retour du refoulé à travers la projection d'une relation érotisée, liée au fantasme de séduction. Toutefois, le lien de séduction est mis à distance en maintenant dans le vague, tant la relation entre les personnages (« *un gars* », « *une fille* ») que les motifs des échanges (refoulement des représentations sexuelles). Ce procédé se retrouve dans la plupart des récits. En effet, si certains portent sur des représentations de relations voire même l'expression d'affects, les motifs qui les sous-tendent sont majoritairement non précisés (anonymat des personnages : pl. 2, 6GF, 9GF et/ou motifs des conflits/affects non précisés : pl. 3BM, 5, 10...). En conséquence, le chercheur doit souvent soutenir la mise en récit et relancer le processus associatif (CI-3) en posant des questions. Celles-ci permettent souvent la poursuite du récit, en revanche, elles permettent rarement la levée de l'inhibition concernant les motifs du conflit. Et quand bien même les questions permettent une levée partielle de l'inhibition, d'autres procédés (banalisation, CF, CL, A2,...) viennent prendre le relai pour remettre à distance le conflit, comme aux planches 1, 3BM, 5, 13B. L'enjeu étant à chaque fois d'entraver le déploiement de la conflictualité, d'ailleurs, les procédés fondés sur la réalité externe (A1 et CF), partagent rigoureusement cette même visée. Les procédés CF sont ici utilisés de façon discrète mais ils mettent tout de même en évidence la nécessité du sujet de recourir à des défenses factuelles pour contraindre le conflit et également pallier les fragilités du monde interne. Parmi elles, nous avons relevé d'une part, des fragilités inhérentes aux limites, d'où le renfort occasionnel des procédés CL (porosité des frontières et besoin d'étayage) ; et d'autre part, des fragilités narcissiques, face auxquelles certaines défenses narcissiques (CN) sont régulièrement mobilisées pour tenter de restaurer l'image défaillante de soi. Néanmoins, la plupart des procédés CN sont utilisés à des fins d'inhibition pulsion-

nelle, notamment par l'immobilisation dans des scènes, telles que la mise en tableau à la planche 12BG ou encore la fixation de l'histoire en un dessin à la planche 19. Par ailleurs, ces défenses, appartenant à la série C, sont parfois très massives, au point de rendre l'historisation extrêmement complexe voire quasi impossible en l'absence de support tangible. Comme le souligne la tendance refus de Clara à la planche 16 (où l'inhibition semble avoir conduit au blanc de la pensée). Ces éléments soulignent encore le besoin patent d'étayage chez l'adolescente, qui d'ailleurs peut aussi s'entrevoir via les interpellations au chercheur (D3). Ces manifestations hors narration assurent une fonction de décharge, en même temps qu'elles cherchent en l'autre (le chercheur) une forme de contenance. Tandis que les manifestations motrices (D1), également présentes dans ce protocole, offrent un mode de décharge pulsionnelle (via le corps) qui parasite le récit. Pour autant, elles n'en sont pas moins intéressantes à analyser dans la mesure où leur présence aux planches 3BM, 12BG et 16 rend compte d'un débordement psychique, évacué par le langage corporel.

Comme nous avons déjà pu le constater, ces procédés « évitement » s'articulent fréquemment avec ceux de la série « rigidité ». Plus encore, nous avons fréquemment repéré une alternance entre les défenses de l'une et l'autre série (pl. 1, 2, 12BG, 13B, 19). Dans le registre rigide, l'utilisation de la réalité externe, renforcée par les précautions verbales, l'attachement aux détails, l'aller-retour entre expression pulsionnelle/défense et l'isolation traduisent un effort de maîtrise assez contraignant des motions pulsionnelles (affects et/ou représentations) ainsi qu'une lutte intense contre les émergences fantasmatiques. De fait, l'investissement du descriptif a tout autant une valeur d'ancrage dans la réalité que de contrôle et de maîtrise. Ces défenses rigides, moins coûteuses, sont souvent mobilisées en premier lieu et lorsqu'elles ne suffisent plus à contenir la tension, les facteurs de l'inhibition prennent le relais pour éviter le débordement. Ainsi, tout au long du protocole, Clara met en place des procédés de la série A et C qui vont lui permettre d'éviter d'être confronté à des représentations ou des affects inacceptables. Pour ce faire, elle se contente de réaliser des descriptions au plus près du contenu manifeste, déniait bien souvent le contenu latent des planches. Ce type d'organisation défensive justifie le peu d'émergences en processus primaires mais ne permet pas l'élaboration des conflits.

S'agissant de la série labilité, la moitié des procédés utilisés correspondent à la catégorie B1 « Investissement de la relation ». En effet, le sujet a parfois recours à des mises en scènes interpersonnelles (voire même érotisées (B3-2) aux planches 6GF et 10). Toutefois, les personnages sont souvent anonymes et campés dans une situation déconflictualisée ou banale. A propos, la relation érotisée à la planche 10 est finalement remplacée par une relation d'étayage, mettant à distance le mouvement libidinal sollicité au début. Parmi les autres procédés labiles mobilisés, nous avons relevé la présence de quelques commentaires (B2-1), néanmoins, leur utilisation ne vise pas l'expression d'affects mais plutôt la réassurance narcissique. En-dehors de ces trois types de procédés (B1-1, B2-1 et B3-2), les autres procédés de la série B sont absents ou ne font que de discrètes apparitions. La faible représen-

tation des procédés labiles pourrait s'expliquer par la masse des facteurs d'inhibition dont la finalité est justement de verrouiller l'expression affective.

Dès lors, cette volonté d'abraser les émergences inconscientes donnent lieu à une construction laborieuse des récits, marquée par les hésitations et la restriction. Paradoxalement, cela signifie que l'organisation défensive - inhibée et rigide - remplit justement la fonction qui lui a été imputée, en témoigne les rares émergences en processus primaire. En effet, le protocole ne fait état que d'un scotome d'objet à la planche 13B, trois représentations ou affects massifs (pl. 4, 9GF et 11) et une craquée verbale à la planche 12BG. Cette quasi absence de procédés E peut s'avérer tout autant problématique qu'une présence envahissante. Chez Clara, leur absence semble souligner un défaut de perméabilité et de circulation entre les instances psychiques.

Ainsi, malgré quelques rares expressions affectives, commentaires personnels ou encore mises en relation interpersonnelle, l'ensemble des récits est placé sous le signe de l'inhibition. Ces défenses, appuyées par les défenses rigides, étouffent les mouvements pulsionnels et empêchent l'expression fantasmatique et affective. Par ailleurs, il convient d'ajouter que nous avons constaté qu'au fur et à mesure de la passation, le temps de latence initial devenait moins important mais les récits beaucoup plus courts. Ces éléments peuvent se voir attribuer plusieurs interprétations, ils pourraient en effet refléter un certain épuisement de l'adolescente, un agacement ou encore des difficultés face à des représentations plus éprouvantes. Cette brève synthèse concernant l'éventail des procédés et leur articulation nous a permis de mettre en exergue plusieurs éléments pertinents que nous allons tout de suite prendre en considération pour tenter de dégager les problématiques du sujet dans un contexte narcissique (représentation de soi) et objectal.

Problématiques : registres et traitement des conflits

En dépit de récits majoritairement plats voire a-confliktuels, nous proposons d'analyser les modalités de traitements des différentes problématiques, sollicitées par le contenu latent des planches. Comme pour les précédents sujets, celles-ci vont s'organiser autour de deux axes : identificatoire et objectal.

Modalités d'investissement de la représentation de soi (axe narcissique)

Tout d'abord, les modalités identificatoires sont difficilement saisissables. Les deux seules identifications franches se situent aux planches 7GF et 8GF. Il s'agit d'identifications féminines qui se déploient dans des contextes œdipiens de rivalité féminine. Plus exactement, à la planche 8GF, le récit se conflictualise autour de désirs contradictoires entre la mère et la fille. La relation, dépeinte en termes de contrainte par la petite fille, indique que Clara s'identifie à ce protagoniste. Cette identification semble colorée par la passivité, compte tenu que la petite fille doit taire ses désirs face à la figure maternelle : « *Elle aimerait aussi aller jouer dehors, mais elle a pas le droit* ». Inversement, l'identification à la planche 9GF mobilise une position plus active. L'accent porté sur les éprouvés et les intentions de la femme au premier plan

sous-tend une identification du sujet à ce personnage (ce que confirme le lapsus « *me mettre* »). Si le conflit entre les deux femmes est évité, la rivalité féminine se fait tout de même jour à travers le déploiement d'un scénario mortifère, supposant la disparition de celle qui ne fait pas l'objet de l'identification : « *L'autre, elle doit se dire que c'est trop risqué pour aller l'aider et qu'elle veut pas aussi me mettre euh se mettre en danger* ». Malgré la mobilisation défensive, les motions pulsionnelles, réactivées par la rivalité féminine, semblent ici difficilement contenues, comme l'atteste l'une des rares représentations agressives du protocole : « *Elle risquerait de se faire tuer* ». En-dehors de ces deux prises de positions identificatoires, les récits témoignent d'une volonté de l'adolescente de maintenir les personnages dans l'anonymat. Si cette forme d'inhibition participe de l'évitement d'un choix identificatoire, il s'agit en fait d'une conséquence de ce procédé. Car sa visée première est d'éviter des liens susceptibles d'engager des mouvements pulsionnels sexuels et agressifs (comme nous le verrons ci-après). Bien que ne pouvons investiguer davantage la dynamique identificatoire de Clara, le peu d'éléments relevés suggère que celle-ci est relativement stable (identification féminine, pas de vacillement identitaire, identité sexuelle définie, différence des sexes et des générations établie,...).

Pour ce qui est à présent du registre narcissique, notre attention va se porter spécifiquement sur les planches peu figuratives et/ou sans personnage, en ce qu'elles semblent induire chez le sujet un léger relâchement défensif, laissant alors entrevoir furtivement ses capacités de contenance, et plus largement la qualité de ses assises narcissiques (sentiment de continuité, de permanence de soi et de sécurité interne). Pour exemple, la planche 12BG met en exergue une levée partielle des défenses, dévoilant ainsi les potentialités de l'adolescente face à l'absence d'objet. Cette dernière prend d'abord appui sur le percept et le sensoriel pour décrire un cadre romantique et apaisé « *c'est le printemps car y'a des fleurs sur l'arbre* » jusqu'à la prise en compte de l'absence d'objet qui provoque alors un arrêt dans le processus associatif « *Y a personne. (Silence). On dirait que l'endroit a été abandonné* ». Le besoin d'étayage, repérable notamment à travers l'interpellation du chercheur : « *Non, vous trouvez pas ?* », est patent. Aussi, l'impossibilité d'investir un objet semble avoir généré une insécurité interne, nécessitant la recherche d'un autre support contenant. Finalement, une mise en tableau permet de geler les mouvements pulsionnels, liés à la réactivation des problématiques de perte et d'abandon. Les effets dépressifs sont ainsi contenus, au prix d'une légère distorsion syntaxique « *tableau de peinture* ». La planche 19, caractérisée par son aspect surréaliste/peu figuratif, souligne également une tentative d'assouplissement des défenses. Le conflit sollicité par la planche est d'abord tempéré par le recours au manifeste : « *Euh, je dirais que c'est une maison sous la neige* ». Puis, l'adolescente se risque à évoquer un contenant (susceptible d'évoquer l'imago maternelle archaïque), ce qui pourrait traduire une tentative de levée du refoulement : « *Et là les ronds, on pourrait penser à des fenêtres où on voit l'intérieur* ». Mais cette tentative - autorisant la projection d'un bon/mauvais objet et la distinction d'un dedans/dehors - est immédiatement annulée : « *Non, c'est pas ça...* ». Au-delà de signifier une difficulté à délimiter des espaces, cet échec suggère une difficulté à traiter le

conflit sur la scène interne. A l'annulation rétroactive succède un long silence accompagné d'un accrochage soutenu au regard du chercheur. Ces manifestations pourraient témoigner de la perte des capacités de contenance de Clara. Face à la menace encourue pour le monde interne, le déroulement de l'histoire se fixe finalement en un dessin d'enfant, faisant également appel au fictif, en vue de bloquer radicalement tout ce qui est susceptible d'animer la scène interne : « *un enfant qui a dessiné un paysage imaginaire* ». Au regard de ces éléments, nous sommes à même de comprendre la tendance refus de Clara à la planche 16. En effet, pour l'adolescente, l'absence de support est risqué en ce qu'il implique de se projeter a minima car l'appui sur le manifeste est impossible. Cette planche blanche convoque donc directement le monde interne du sujet ainsi que ses fragilités. Néanmoins, l'adolescente semble parvenir à se soustraire à cette convocation de l'intime en déroulant un récit plaqué à sa réalité quotidienne, dans un contexte banalisé et dépourvu de réaction affective. Autrement dit, elle s'appuie là encore sur la réalité externe pour contre-investir la fragilité de son intériorité, en résulte alors un récit appauvri au plan de la productivité et une platitude au plan fantasmatique : « *c'est les vacances d'été, qu'il fait beau et qu'on décide d'aller à la mer* ».

Cette nécessité constante de contre-investir la réalité interne par la réalité externe questionne la façon dont le sujet a structuré ses objets internes et externes. A cet égard, la fragilité de ses limites et de ses assises narcissiques se donnent à voir ponctuellement en lien avec la défaillance de ses objets internes (brouillage des limites, incapacité à délimiter le dedans/dehors, besoin d'étayage, relation spéculaire). Cela nous amène à poser l'hypothèse suivante : faute d'avoir pu introjecter l'objet absent, Clara aurait besoin de l'objet réel - externe - pour colmater le vide interne. Il s'agirait donc d'une problématique narcissique avec ce qu'elle suppose d'insécurité, de manque, de vide, et par là même de dépendance aux objets externes. En outre, l'insuffisance des objets internes serait corollaire de la carence des investissements objectaux. La prochaine partie permet précisément d'explorer cette supposition.

Modalités d'investissement des relations et de l'objet (axe objectal)

Les modes d'investissement de la relation au sein des récits permettent habituellement de renseigner plus largement sur les modalités d'investissement de l'objet. Or dans ce protocole, les représentations de relations sont très peu présentes, ce qui ne facilite pas le repérage des modalités de traitement d'investissement objectal. De surcroît, les quelques relations entre personnages (B1-1) sont minimisées ou tempérées par le recours à l'inhibition (CI-2), c'est-à-dire que les mises en scène interpersonnelles s'effectuent à l'abri de l'anonymat des personnages et sans référence de liens entre eux. A la planche 10, ce procédé est complété par la représentation d'une relation d'étayage (voire spéculaire), compte tenu des tensions libidinales, soulevées dès le début de la narration « *Je vois pas si c'est un couple de mecs ou un mec et une fille qui s'prennent dans les bras* ». Suite à l'hésitation autour de l'identité sexuelle des personnages, une polarité d'étayage se substitue à la relation érotisée, abrasant alors le mouvement libidinal engagé au début de la projection. Finalement, la relation spécu-

laire, renforcée par l'anonymat des personnages, permet de mettre à distance le risque de débordement pulsionnel, tout comme la menace de séparation : « *deux personnes qui se réconfortent l'un et l'autre* ». Ainsi, les défenses sont nombreuses pour maintenir à distance des liens susceptibles d'éveiller des motions pulsionnelles à valence libidinale ou agressive. Toutefois, celles-ci peuvent parfois achopper, comme l'illustre la relation nourrie par des modalités libidinales et séductrices, à la planche 6GF. Après plusieurs procédés signalant une tendance refus (silence, temps de latence plus long, commentaire), Clara propose une mise en scène interpersonnelle, conflictualisée dans un registre libidinal : « *Bon je vais dire que c'est un gars qui est venu draguer une fille* ». La relation érotisée, liée au fantasme de séduction, rend compte de l'ambivalence du désir, dont la dimension conflictuelle s'exprime néanmoins à l'abri de l'anonymat des personnages. Pour autant, l'investissement de la posture de la femme et l'évocation d'un détail narcissique à valence négative pour l'homme, viennent renforcer le conflit opposant des exigences/désirs contradictoires entre l'agent séducteur et l'objet désiré : « *elle est pas vraiment intéressée, ça se voit parce qu'elle est reculée par rapport à lui. En plus, il a l'air plus âgé donc voilà* ». Par ailleurs, l'ambivalence pulsionnelle au sein de la relation de couple est également reconnue à la planche 4. D'ailleurs, elle exacerbe le conflit entre les positions masculine et féminine en mettant l'accent sur des représentations, des intentions et des désirs contrastés : « *il a l'air de vouloir partir et la femme elle essaye de le retenir. Elle a l'air de vachement l'aimer mais on dirait qu'il s'en fou* ». Le conflit œdipien est ici sous-entendu « *Le mec il a un regard che-lou, on dirait qu'il veut aller se battre, en finir et c'est pour ça qu'elle le retient* », mais l'objet tiers (rival pour l'homme, désiré pour la femme ?) n'est pas nommé. A cet égard, il apparaît difficile d'identifier la structuration œdipienne de Clara, dans la mesure où les scènes convoquant le triangle œdipien sont superbement évitées.

Même à la planche II, renvoyant spécifiquement au complexe d'Œdipe, la problématique est écartée grâce au recours à diverses défenses. Le sujet va effectivement décrire simultanément chaque personnage figurant sur la planche sans définir aucun lien entre eux. L'absence de relation entre les protagonistes (renforcée par leur anonymat) ne permet pas de mettre à l'épreuve et donc de saisir l'organisation œdipienne de l'adolescente, probablement en raison du risque que cela impliquerait pour sa subjectivité. La menace est alors immédiatement évincée par l'exclusion du personnage féminin au premier plan : « *Et elle, elle est à part* ». Quant aux deux autres personnages, ils sont présentés au travers d'activités contrastées, venant certes soutenir un conflit d'ambivalence mais venant aussi écarter le rapproché œdipien : « *le paysan il va continuer de travailler, alors que... elle, elle se repose, elle dort* ». Ainsi, aucun mouvement libidinal, à savoir d'amour pour l'homme et/ou de rivalité pour la femme ne transparait au sein de ce récit marqué par l'inhibition et l'isolation. Le conflit œdipien est donc évité puisque la triangulation n'est pas reconnue. Cette stratégie défensive semble opérer tout au long du protocole (d'ailleurs, les relations sont essentiellement duelles), c'est pourquoi nous avons tenté d'en comprendre les raisons. Nous avons alors supposé que la confrontation à la problématique œdipienne apparaît douloureuse voire menaçante car l'interdit et le renoncement auxquelles elle

contraint sont éprouvés comme une impossible séparation d'avec les objets originaires. En refusant de reconnaître l'attraction sexuelle entre deux personnages, le sujet évite en même temps l'exclusion par rapport au couple, sinon quoi le rejet ressenti pourrait être insupportable.

Cette hypothèse sollicite directement le vécu et l'investissement du sujet face à ses objets. Or, nous pouvons d'emblée souligner que la figure paternelle est totalement scotomisée. Au demeurant, les représentations masculines sont uniquement convoquées en tant que partenaire œdipien, devant l'évidence des sollicitations manifestes. De fait, nous pouvons difficilement appréhender le rôle et le « pouvoir de l'imago » (Fejtő & Gouin, 2022) paternelle dans la psyché de Clara. S'agit-il d'une imago bienveillante ou au contraire terrifiante ? De plus, est-elle évitée car trop chargée pulsionnellement ou trop menaçante ? A cet égard, la projection anxieuse de l'adolescente à la planche 11 suppose justement l'émergence d'une angoisse liée à une imago archaïque : « *Il y a comme un effondrement, à cause du dragon peut-être. C'est carrément flippant* ». Le recours au fictif se présente alors comme une échappatoire face à la charge prégénitale de la planche : « *ça n'existe pas, on dirait la scène d'un film* ». Nous pouvons aisément référer cette représentation inquiétante à une image parentale archaïque, sans toutefois définir précisément s'il est question d'une imago paternelle ou maternelle, l'une et l'autre pouvant s'avérer terrifiante. Du reste, la figure maternelle est souvent convoquée à travers de multiples représentations, traduisant probablement l'ambivalence de l'adolescente vis-à-vis de son premier objet d'amour.

Dès la planche 3BM, la figure maternelle est appelée dans un mouvement d'identification projective : « *on dirait ma mère... quand elle était en dépression* ». Clara parvient à reconnaître la traduction corporelle de la position dépressive et l'associe à sa mère, soulignant la fragilité de sa figure maternelle. Cette image fragile contraste avec celle de la planche 5 où la mère est sollicitée dans une posture beaucoup plus active : « *elle surveille que ses enfants ne sont pas en train de faire des bêtises* ». L'évocation de cette représentation au symbolisme transparent renvoie à des fantasmes incestueux de scène primitive, face auxquels la figure maternelle s'oppose, tel un agent de l'interdiction : « *peut-être qu'elle est pas contente ou déçue, en tout cas, elle va les gronder* ». Ce récit illustre la mise en tension d'une figure maternelle à la fois curieuse (investissant l'espace intime de ses enfants) et surmoïque (interdictrice). Cette fonction d'interdit surmoïque sentrevoit aussi à la planche 7GF puisque la figure maternelle est présentée comme un obstacle à la satisfaction du désir de la petite fille : « *Elle aimerait aussi aller jouer dehors, mais elle a pas le droit* ». Se dessine également la réactualisation de l'ambivalence dans la relation mère/enfant, en termes de proximité et de rejet. Enfin, le scénario de la planche 13B achève de dépeindre une figure maternelle labile, et par conséquent peu sûre : « *Mais sa mère va venir bientôt pour le récupérer, enfin je pense* ». L'objet maternel est convoqué afin d'apaiser l'angoisse liée à la problématique de perte mais celui-ci n'apparaît pas pleinement fiable dans sa fonction d'étayage, comme le suggère la précaution verbale qui clôture le récit. Ainsi, les différentes représentations de la figure maternelle, tantôt passive, fragile, tantôt interdictrice, surmoïque, rendent compte d'un investissement peu sûr et instable à

l'objet maternel. Cette modalité d'investissement objectal pourrait expliquer l'insuffisance des assises narcissiques du sujet, et en conséquence, la nécessité de surinvestir l'objet externe pour compenser une faiblesse interne.

Conclusion

Avant même d'effectuer l'analyse qualitative, la répartition des procédés du discours augurait déjà des récits pauvres au plan fantasmatique, avec une conflictualité peu engagée et peu de profondeur symbolique. La suite de l'analyse a confirmé ces premières prédictions, qui vont également dans le sens des résultats obtenus au Rorschach. En effet, les défenses - relevant essentiellement de l'inhibition, soutenue par certaines défenses rigides - sont là encore très sollicitées pour contraindre tout mouvement pulsionnel, et ainsi, éviter la menace d'un débordement (d'où l'absence d'émergence en processus primaire). A l'instar de Jeammet (2006), l'ensemble du système défensif de Clara et les modalités relationnelles qui en découlent, peuvent être appréciés sous l'angle de l'aménagement de la dépendance d'un Moi fragile, affaibli par un sentiment d'insécurité interne et par une enveloppe psychique poreuse. Or, plus on est en insécurité interne, plus on dépend d'autrui pour se rassurer, et moins on peut recevoir (Jeammet, 2006). Les données du TAT illustrent justement ce paradoxe autour de l'objet, qui constitue à la fois une menace narcissique et un support indispensable sur lequel s'étayer. Autant que possible, Clara tente alors de déployer des représentations de relation anonymes et sans lien, au sein de récits a-conflictuels, en privilégiant les relations duelles pour esquiver le conflit œdipien.

En conclusion, les données recueillies mettent en exergue la nécessité chez le sujet d'un contre-investissement de la réalité interne défaillante par la réalité externe, d'autant que le conflit ne peut pas/plus être soutenu sur la scène interne. Compte tenu d'un défaut d'intériorisation, d'assises narcissiques fragiles et de limites poreuses, l'adolescente se raccroche donc défensivement aux données perceptives (investissement du cadre externe proposé par le matériel TAT) et aux objets externes. Dans la continuité de ces résultats, nous pouvons supposer que l'agir permettrait de figurer sur la scène externe et par là, de contrôler, ce qui ne pouvait plus l'être sur la scène interne, du fait d'un Moi effracté par les expériences vécues et sidéré par les éprouvés massifs associés. Autrement dit, l'acte serait, pour elle, un moyen de renverser ce qu'elle craignait encore de subir, et ainsi de reprendre une maîtrise, momentanément perdue (Jeammet, 2006).

3.1.3.3.3. Analyse et interprétation du dessin

Le dessin de la famille de Clara ainsi que la retranscription de l'entretien associé, ont été placés en annexe (Annexe X.XIII, Tome II, page 355 et Annexe III.IV, Tome III, pages 249-253).

Clinique de la passation

Nous avons proposé à Clara de nous retrouver le lendemain de la passation des épreuves projectives, dans le même lieu et à la même heure, pour lui administrer le dernier test. Elle accepte volontiers, d'autant qu'elle nous confie être peu/pas disponible les semaines suivantes, du fait des vacances estivales. Si nous avons peu de doutes quant au fait qu'elle ne se présente pas au lieu de rendez-vous, nous sommes tout de même rassurées de la voir arriver. Elle nous semble préoccupée, nous nous enquérons de son état, ce à quoi elle répond qu'elle est inquiète car elle n'a aucune projection pour la rentrée. En effet, ses fugues à répétition l'ont placée dans une position délicate face à l'institution, qui n'est probablement plus à même de l'accepter. Nous l'interrogeons sur les résultats du jugement qui a eu lieu pour décider de son intégration en foyer, mais elle nous confie ne pas avoir bien compris les modalités. Alors que nous arrivons dans le bureau, Clara engage subitement la conversation sur un autre sujet, nous n'insistons pas. Une fois installées, nous lui communiquons la consigne. L'adolescente manifeste de l'étonnement quant à la thématique... « *j'veux bien dessiner mais une famille vraiment ?* ». Malgré cette réticence, elle s'exécute aussitôt et commence la réalisation de son dessin. Pendant tout le long de la construction, Clara est très silencieuse, elle nous sollicite très peu, seuls quelques regards témoignent d'un appel implicite à l'étayage. Elle semble concentrée et fait preuve d'une grande application. Après quelques hésitations, elle nous informe qu'elle pense avoir terminé et semble chercher notre approbation pour acter sa décision. Notre intervention, non incitative mais contenante, la conforte dans son choix puisqu'elle pose son crayon, avant de confirmer verbalement qu'elle a bien fini son dessin. Celui-ci aura été réalisé en 8 minutes. L'entretien qui a suivi est plutôt bref (seulement 9 minutes) mais tous les items sont abordés sans peine. Clara ne semble pas rencontrer de difficulté pour répondre aux questions, son discours est fluide et dénote une certaine spontanéité.

Etape de la construction du dessin

Clara commence par représenter un premier personnage dans le milieu gauche de la feuille. Elle esquisse d'abord une tête et ajoute des cheveux longs, avant même d'entreprendre le reste du corps, ce qui assigne d'emblée une identité féminine au personnage. Juste à côté, elle en dessine un second, de plus petite taille que le premier mais dont la ressemblance vaut trait pour trait. Elle marque un temps d'arrêt puis se lance dans l'élaboration de deux autres personnages, qu'elle place côte à côte mais en retrait des deux premiers. Excepté une différence de taille, les deux bonhommes sont identiques. Ils ont cette fois-ci les cheveux courts, marqueur du genre masculin. L'adolescente leur consacre un temps significativement moins important, ainsi qu'une attention moins soutenue. Elle trace ensuite un trait sous les personnages situés au premier plan afin de matérialiser le sol et complète son dessin d'un soleil et de nuages. Elle pose ensuite son crayon noir pour se saisir de la couleur jaune et colorie le soleil. Elle poursuit successivement par le ciel en bleu et le sol en vert (uniquement sous les personnages féminins, les deux personnages masculins

semblent flotter derrière). Elle s'interrompt de nouveau puis s'empare d'un crayon rouge et trace minutieusement un trait sur la bouche des personnages féminins, symbolisant du rouge à lèvres. Elle regarde avec insistance son dessin puis le chercheur. Après une longue hésitation nécessitant notre intervention, elle estime que son dessin est terminé et dépose le crayon rouge.

Interprétation du dessin

L'interprétation du dessin de Clara va s'effectuer selon le même déroulé que pour les précédents sujets, à savoir une analyse globale à partir des critères formelles/graphiques, puis une analyse plus fine axée sur les processus identificatoires et projectifs.

De manière globale, le dessin apparaît très sommaire, il est uniquement composé de quatre personnages à la forme élémentaire (en bâton) et de quelques éléments complémentaires (soleil, nuage, ligne de sol). En dépit de ces caractéristiques rudimentaires, nous avons relevé des éléments intéressants. Tout d'abord, les indicateurs graphiques témoignent d'une disparité, si ce n'est d'un clivage, entre les personnages féminins et masculins. Le soin, les détails, la couleur, le temps de réalisation apparaissent significativement différents, de sorte que le genre semble avoir influencé la qualité formelle. Le personnage féminin, représenté en premier, semble particulièrement valorisé. En effet, le temps qui lui est alloué dans la réalisation est nettement supérieur au temps accordé pour les autres personnages. De plus, il est positionné en première place sur la gauche de la feuille, suivi à droite des autres membres de la famille. Enfin, il est plus imposant par ses mensurations. Le second personnage dépeint, également féminin, possède les mêmes caractéristiques, seule la taille permet de les différencier, ce qui matérialise une différence des générations. Quant à la différence des sexes, elle est symbolisée par les cheveux (longs pour les filles, courts pour les garçons) ainsi que par un détail significatif : des lèvres colorées en rouge pour les filles, seul élément de couleur présent sur les personnages. S'agissant du troisième personnage, il est campé au second plan, comme mis à l'écart des deux premiers. Clara a utilisé la même technique en bâton, en revanche, elle l'a dessiné quasiment d'un trait, sans réflexion. Après lui avoir dessiné les cheveux (courts, signe du genre masculin), elle interrompt son élan créatif et marque une pause conséquente, signe d'une hésitation. Finalement, elle s'élance dans la réalisation d'un quatrième et dernier personnage, identique au troisième à l'exception des mensurations. Là encore, la différence des générations est marquée par une différence de taille. L'enfant (tout à droite) a donc été dessiné en dernier, il semble davantage diminuer, négliger dans sa représentation. Un dernier détail accentue la différence entre les genres : il s'agit de l'absence de ligne de sol pour les personnages masculins. Par ailleurs, l'ajout d'éléments paysagers semble plus répondre à un besoin de remplissage (combler le vide et améliorer la structure formelle) que d'assurer une réelle fonction projective. Enfin, nous décelons un trait fin entre les personnages féminins qui pourrait refléter un lien privilégié, tandis qu'un espace blanc les sépare des personnages masculins, comme pour acter une mise à distance, un éloi-

gnement. Ainsi, l'analyse graphique nous invite déjà à poser plusieurs hypothèses, telle que la présence d'un penchant affectif du sujet pour le premier personnage dessiné. Il convient alors de confronter ces premiers éléments formels aux données de l'entretien, autrement dit, d'envisager la deuxième étape de l'interprétation qui repose sur l'analyse des processus identificatoires et projectifs.

Sitôt la construction du dessin amorcée, Clara suggère une séparation entre d'un côté la mère et la fille, et de l'autre, le père et le fils : « *Bon je vais quand même dessiner le papa, et son fils* ». L'entretien confirme d'emblée cette scission : « *j'ai fait la mère et après ça m'a paru logique de faire la petite fille à côté, et puis le papa et le fils* ». Aussi, le rapprochement mère/fille, d'ores et déjà symbolisé par un trait, est explicitement exprimé par le sujet « *la fille est plus proche de sa mère...* », induisant de concert un rapproché entre les personnages masculins : « *et du coup le fils du de son père, ils ont plus de points ensemble* ». Dans l'interprétation du dessin de famille, il est indispensable d'examiner les liens et les positionnements qui unissent ou séparent les personnages entre eux. Chez Clara, ils sont particulièrement révélateurs des relations effectives mais aussi désirées entre les membres familiaux. Pour exemple, le rapprochement par proximité au personnage maternel témoigne de l'amour effectif et de l'intimité désirée avec sa figure maternelle. Plus encore, la similitude graphique entre les personnages féminins suppose une indifférenciation voire un collage mère/fille. Cette ressemblance transparait à travers plusieurs détails comme les lèvres rouges, symbole de la féminité pour Clara : « *c'est pour faire comme du rouge à lèvres pour bien montrer que c'est des filles* ». L'évocation de ce détail rappelle aussi la nécessité de Clara de se protéger derrière des artifices, probablement en ce qu'ils remplissent une fonction de réassurance narcissique : « *je sors pas sans... je me sens pas bien sinon* ». En plus des caractéristiques graphiques significatives (dessiné en premier, aspect central,...), l'adolescente verbalise clairement sa préférence pour ce personnage : « *j' préfère elle, la mère pour ce que j'ai déjà dit...* ». L'expression d'une affection privilégiée envers la mère n'empêche pas de rendre compte d'une ambivalence à son attention, telle qu'observée d'ailleurs dans la réalité : « *Elle est tranquille bon même si elle peut être chiantes aussi des fois* ». En outre, cette intimité entre les deux premiers personnages du dessin amène à l'isolement des deux autres membres de la famille graphique. Cette disposition traduit-elle une problématique de jalousie fraternelle et/ou paternelle ? L'identification du sujet au personnage désigné comme « la fille », va d'une part, nous orienter sur un éventuel conflit frère/sœur mais aussi père/fille ; d'autre part, nous renseigner sur la nature de ses sentiments pour chacun de ces personnages. Au préalable, il nous faut préciser que l'identification est une identification dite à la réalité, c'est-à-dire en cohérence avec les éléments de la vie réelle. A cet égard, le personnage identifié est celui qui correspond en tout point aux conditions de vie, de sexe, de statut et d'âge de l'adolescente : « *la fille, parce que je vois pas qui je pourrais être d'autres ! (rires). Non mais simplement parce que c'est la fille de la famille* ». De surcroît, nous avons constaté que plus l'identification est reconnue/conscientisée par le sujet « *plus je réponds aux questions, et plus je vois des ressemblances* », plus la conflictualité entre les membres se fait jour. En effet, elle dépeint d'abord des relations familiales lisses,

sans conflit : « *Beh ça va, ils sont proches* », « *Ils s'entendent tous bien* ». Puis elle se risque à évoquer l'existence de conflits, à l'abri de références normatives : « *même s'il peut avoir des conflits entre les parents ou les enfants... mais des disputes normales, comme y a dans toutes les familles j'pense* », avant d'oser beaucoup plus franchement la présence de problématiques familiales. Cette mise à jour progressive est révélatrice de la nature des liens et des sentiments à l'égard des personnages à distance. Concernant le personnage identifié comme le père, l'absence de lien peut se comprendre comme le résultat de la bonne entente mère/fille : « *comme elles s'entendent bien du coup y'a moins de liens entre les autres* ». Cependant, l'éloignement entre le personnage d'identification et le parent du sexe opposé semble finalement traduire l'existence d'un conflit révélé dans la réalité, s'accompagnant de ressentiments à peine masqué : « *Et le plus heureux j'dirais celui qui s'en fout le plus donc le père* ». Cette représentation d'un père peu présent, voire démissionnaire, vient faire écho aux affects douloureux de manque et de rejet, soulevés pendant l'entretien. Pour ce qui est du personnage envisagé comme « *le grand frère* », celui-ci est représenté en dernier, après une hésitation quant à sa réalisation, signe de dévalorisation. Il est intéressant de relever que les griefs à l'égard de ce frère sont premièrement contenus ou tempérés : « *des disputes normales, comme y a dans toutes les fratries* », « *il fait parfois des bêtises...* », pour être ensuite exprimés sans retenue : « *genre prendre de la drogue, chercher les embrouilles* », « *euh moins gentil... le frère qui ferait des conneries des trucs comme ça...* ». Bien que ce quatrième personnage soit dépeint en des termes négatifs, il est reconnu et intégré dans le système familial alors que le frère cadet de Clara est totalement scotomisé du dessin : « *beh y'a le père, la mère, le grand frère et moi...* ». Cette omission ne serait-elle pas le résultat d'un mécanisme de défense consistant à dénié/évité l'existence de ce frère menaçant ? Associés aux éléments dégagés dans l'entretien, nous pouvons conjecturer que la suppression de ce membre participerait d'un sentiment de jalousie mais surtout d'un désir de retrouver ce temps révolu, où elle était le seul centre d'intérêt de ses parents. D'ailleurs, lorsqu'elle s'aperçoit de son oubli (après une question ostensible), l'adolescente semble éprouver le besoin de se justifier, possiblement par crainte que ses désirs annihilants ne soient découverts : « *Non mais au départ je voulais pas faire ma famille... et ouais, c'est pas vraiment ma famille puisqu'il y a pas mon petit frère. Je me suis p'tre juste inspirée pour pas partir de rien* ». Ainsi, Clara répondrait aux conflits et/ou à la menace en refusant de reconnaître certains aspects de la réalité de son expérience

Conclusion

Ce dessin, pourtant très simple sur le plan graphique, est tout de même riche de projections, d'identifications et de conflits, qui viennent illustrer les différentes problématiques, soulevées dans les autres tests. Concernant précisément la dynamique familiale de Clara, la construction graphique - appuyée de l'entretien - rend compte d'une relation ambivalente à la figure maternelle (avec un collage frappant qui empêche l'accès vers un soi familial), d'une figure paternelle absente/abandonnique, d'un frère aîné perturbateur/toxique et d'un frère cadet scotomisé (dans la mesure où son existence menacerait sa propre existence). Au-delà

d'éclairer les modalités d'investissement de ses membres familiaux, ce test du dessin permet de nous renseigner sur ses modalités d'investissement de la représentation de soi. A cet égard, le (sur)investissement de la féminité (perceptible notamment à travers l'utilisation impérative de maquillage), relèverait d'un contre-investissement des fragilités narcissiques, ce qui vient corroborer les hypothèses proposées, suite à l'analyse de l'entretien semi-directif.

En résumé, cette représentation familiale imaginée apparaît comme le lieu d'expression du clivage (bon/mauvais objet) ainsi que des conflits/problématiques familiaux qu'a rencontrés et que rencontrent encore Clara. En d'autres termes, il s'agirait d'une transcription fidèle de ses éprouvés, et particulièrement de la souffrance vécue : « *elle est pas trop bien... j'sais pas comment dire... elle est comme bloquée dans sa place, elle prend tous les problèmes...* ». Au vu de ses dires, la situation projective permet d'entrevoir l'impasse familiale et psychique, dans laquelle l'adolescente se sent, semble-t-il, engluée. Malgré cette impression de significativité, n'oublions pas que l'interprétation du dessin est sujette aux biais subjectifs, susceptible de l'influencer. C'est pourquoi nous devons continuer à envisager l'aspect conjectural de ces résultats.

3.1.3.4. Analyse des effets transféro-contre-transférentiels

Le cas de Clara a nécessité de mettre au travail plusieurs de nos ressentis pour éviter qu'ils n'interfèrent avec la recherche. Nous avons dû tout d'abord taire notre agacement, dirigé non directement contre l'adolescente mais contre la situation délicate qu'entraînaient les rendez-vous manqués à répétition. En effet, il nous a fallu organiser plusieurs rencontres, nécessitant des déplacements onéreux en temps et en énergie. Au delà de ces difficultés logistiques, le plus complexe a été de gérer cette position passive dans laquelle Clara nous avait placée. Nous étions finalement tributaires de son désir, ce qui a engagé de nombreux questionnements. Le sujet semblait être devenu le seul décisionnaire de l'organisation et de la temporalité du recueil. Alors que nous avons tenté de reprendre le contrôle sur cette situation qui nous échappait (quitte à suspendre la participation du sujet), Clara s'est finalement résolue (soumise ?) à honorer un rendez-vous (le dernier que nous pouvions lui proposer au vu des temporalités). Était-ce alors la menace d'être écartée du protocole qui l'a incité à tenir, contre toute attente, son engagement ? Ce revirement s'est avéré autant déstabilisant que ses désengagements imprévus et répétés. Notre inquiétude reposait désormais sur le fait de pouvoir administrer les tests, sans être parasitées par tout ce qui s'était joué en annexe. Nous avons donc décidé d'interroger en amont les raisons de cette inconstance et surtout le sens qu'elle y mettait à poursuivre sa participation, d'autant qu'elle paraissait aux prises avec d'autres enjeux. Spontanément, elle nous avoue s'être plusieurs fois laissée emporter par un besoin crucial de retrouver sa mère, impliquant alors de fuguer de l'institution (et donc de transgresser le règlement). Pour autant, elle nous affirme que cela n'a pas entaché sa volonté de

participer à notre recherche. Non sans hésitation, nous avons achevé le protocole à l'aide d'un cadre bien précis, pour tenter de tempérer les effets de transferts et de contre-transferts. Après-coup, il nous a semblé que s'était opérée, au sein même de cette relation, l'une des modalités que nous proposons justement de travailler, à savoir l'alternance des places. En effet, nous avons toutes deux empruntées, tour à tour, des positions passives et actives, ce qui nous a quelque peu bouleversé en tant que chercheur, de sorte à remettre en question nos capacités. En définitive et en dépit de nos précautions, cette rencontre clinique semble avoir coûté à l'une comme à l'autre. Aurait-il été préférable de ne pas aller au bout du protocole avec Clara ? Si cette question demeure en suspens, nous avons entrepris de la recontacter quelques semaines après la passation du dernier test. Portée par un sentiment de culpabilité ou autre, cette démarche a néanmoins eu le mérite de nous rassurer quant à son état.

3.1.3.5. Synthèse des données cliniques et projectives de Clara

Comme pour les deux premiers sujets, nous proposons de reprendre synthétiquement les principaux points, révélés par l'analyse des données, issues de différents outils. Concernant d'abord les données cliniques, nous avons constaté au travers du récit de Clara, un parcours caractérisé par l'instabilité familiale (départ du père, du frère cadet, du beau-père, placements) et socio-environnementale (nombreux déménagements), empêchant probablement l'instauration de liens solides et l'intériorisation de repères internes suffisamment stables. A cela, s'ajoute un contexte primaire conflictuel, marqué par les nombreuses disputes parentales et l'infidélité du père. Ce climat semble précipiter la séparation du couple. D'après les dires de Clara, le départ du père est vécu comme un abandon ; plus encore il semble rententir comme un traumatisme pour l'adolescente qui doit, à présent, gérer seule sa mère, dépeinte à la fois comme fragile et violente. C'est dans ce contexte d'insécurité et de vulnérabilités que surviennent les agressions sexuelles de son frère aîné à son encontre (viols, attouchements,...). Si ces faits semblent l'inscrire davantage dans une position victimale, nous avons décelé une ambiguïté quant à l'attribution de la responsabilité des viols. Celle-ci semble liée à un consentement confus, pour lequel nous avons émis plusieurs hypothèses, l'une d'elle ayant trait à une « confusion des langues » entre Clara et son frère. En effet, l'intérêt porté par ce dernier n'aurait-il pas contribué à satisfaire, un temps, sa demande excessive d'attention, et par suite, combler sa faille narcissique ?

Aussi, les données projectives viennent confirmées l'hypothèse d'une fragilité narcissique chez Clara ; fragilité qui semble avoir été accentuée par la naissance de son petit frère. L'arrivée de ce nouveau membre, qui plus est à la santé précaire, est venu accaparer toute l'attention parentale, et par la même, mettre en péril sa place (voire son existence). Dès lors, nous pouvons comprendre l'omission de ce dernier au test du dessin de la famille. La suppression imaginaire de ce membre participerait

d'un sentiment de jalousie mais surtout d'un désir de retrouver ce temps révolu, où elle était le seul centre d'intérêt de ses parents. A ce propos, le récit de ses mises en acte violentes révèle que sa première inscription en tant qu'auteure était destinée à faire disparaître ce frère gênant. Si le recours à l'agir semble d'abord nourri par une urgence de sauvegarde du Moi face à une angoisse d'anéantissement, la répétition de nouvelles situations de violences subies (de la part de sa mère et de son grand frère) entraîne également la nécessité de protéger le Moi d'une angoisse archaïque de passivation. Aussi, Clara semble se saisir d'une position active en devenant elle-même auteure afin de se dégager d'une position passive. En cela, nous avons supposé que le fonctionnement psychique de Clara serait (ré)organisé selon un processus-acte sériel de retournement actif/passif dont les modalités psychodynamiques témoigneraient des besoins du Moi, à savoir sauvegarder le sentiment d'existence et reprendre le contrôle sur l'objet agresseur (désir de vengeance ?). En plus d'être actualisée par déplacement vers une position d'auteur, la position victimale antérieure est désormais reconnue et intériorisée, ce qui suppose également la mise au travail (élaboration ?) des événements traumatiques passés. A ce propos, plusieurs événements significatifs (maladie de son frère cadet, violences de sa mère, viols de son frère,...) semblent avoir joué un rôle décisif (catalyseur ?) dans la survenue de l'agir, mobilisé pour échapper à la désorganisation psychique. Ces points de bascule signalent également l'échec du travail d'élaboration psychique. Tels que le soulignent les données projectives, l'agir permettrait de figurer sur la scène externe et par là, de contrôler, ce qui ne peut pas/plus l'être sur la scène interne, du fait d'un Moi effracté par les expériences vécues et sidéré par les éprouvés massifs associés.

Ces éléments cliniques pourraient expliquer l'aspect parfois effracté (représentations inquiétantes, morbides, dévitalisées, poreuses voire putrides) mais surtout inhibé du protocole de Rorschach. En effet, les défenses apparaissent fortement mobilisées pour contre-investir les menaces d'intrusion et d'anéantissement, ce qui semble retentir sur les processus de pensée. D'ailleurs, l'inhibition est particulièrement sollicitée pour empêcher le déploiement de la conflictualité, des motions pulsionnelles et des potentialités fantasmatiques. Malgré tout, l'angoisse affleure parfois sous les représentations massives, suggérant une porosité des limites (défaillance du Moi-peau ?). Aussi, le monde du dedans semble tout aussi inquiétant que le monde du dehors, d'où les tentatives de Clara de verrouiller à la fois les éprouvés internes et les excitations externes. Cette même stratégie défensive se retrouve au TAT qui fait état de récits pauvres au plan fantasmatique, avec une conflictualité peu engagée et peu de profondeur symbolique. L'objectif étant de contraindre tout mouvement pulsionnel, et ainsi, d'éviter la menace d'un débordement. A l'instar de Jeammet (2006), l'ensemble du système défensif de Clara peut être appréhendé sous l'angle de l'aménagement de la dépendance d'un Moi fragile, affaibli par un sentiment d'insécurité interne et par une enveloppe psychique poreuse. Partant de cette conjoncture, l'adolescente se raccrocherait défensivement aux données perceptives (proposées par le matériel TAT) et aux objets externes pour contre-investir une réalité interne défaillante. Cette considération introduit également le paradoxe de l'objet

car si le sujet dépend de l'autre pour se rassurer, cet autre représente tout autant une menace narcissique. Cet abord paradoxal semble se refléter dans les réponses de Clara qui déploie essentiellement des représentations de relation anonymes et sans lien, au sein de récits a-conflituels. En résumé, les protocoles de Rorschach et de TAT soulignent la fragilité du monde interne de l'adolescente, fragilité qui pourrait s'ancrer dans les failles de l'environnement primaire. Les tests suggèrent effectivement une insécurité de base liée, entre autres, à une figure paternelle abandonnique et à une perturbation précoce - réelle ou fantasmée - dans la relation primitive à la mère (cf. refus/choc au vide à la planche VII du Rorschach). Le test du dessin vient particulièrement illustrer la relation problématique à la figure maternelle, supposant un collage mère/fille (collapsus psychique ?) qui entraverait l'accès vers un soi familial. Cette représentation familiale graphique, effectuée au terme de notre rencontre, résume finalement l'impasse familiale et psychique, dans laquelle l'adolescente semble être engluée : « *elle est comme bloquée dans sa place, elle prend tous les problèmes...* ».

3.1.4. Sujet 4 : Djalil

3.1.4.1. Présentation anamnétique du sujet

Djalil, jeune homme de 17 ans, a été rencontré dans un club de prévention, sur les conseils de son éducatrice spécialisée. Il a rejoint très récemment cet organisme dont l'adhésion est libre. Déscolarisé depuis un an, il a entrepris une formation dans la fibre optique qui répond enfin à ses attentes. Depuis le divorce de ses parents, il a vécu chez sa mère avec sa grande sœur et son petit frère. Mais la relation avec sa mère est devenue trop tendue, c'est pourquoi il est récemment parti vivre chez son oncle maternel. Quant à la relation avec son père, elle apparaît complexe car difficilement saisissable, pour lui mais aussi pour nous. D'ailleurs, il esquivait maintes fois nos questions concernant sa figure paternelle, seule la passation du test du dessin de famille permet de lever quelques peu le voile. Le récit de son histoire laisse entrevoir très peu d'éléments, son discours se concentre sur des faits actuels. A ce propos, il décrit plusieurs comportements violents, tels que des vols, usurpation d'identité, défaut de permis de conduire, agressions, bagarres, survenus dans différents contextes (principalement dans la rue).

3.1.4.2. Données cliniques : analyse de l'entretien semi-directif

3.1.4.2.1. Clinique de la passation

Djalil est arrivé au lieu de rendez-vous à l'heure précise (9h00). Il semblait rassurer que son éducatrice soit présente pour l'accueillir et faire les présentations.

Elle nous invite ensuite à la suivre jusqu'au bureau d'entretien où nous réexpliquons à Djalil les modalités de la rencontre puis nous procédons à la signature de la feuille de consentement (cf. Annexe XI.I, tome II, pages 357-358). Dans un premier temps, il paraît sur la défensive, il s'exprime avec retenue, sa voix est faible et ses réponses sont très courtes. Il nous demande combien de temps va durer ce premier entretien et nous répondons que cela dépendra surtout de ce qu'il verbalisera, en précisant néanmoins qu'il durera approximativement une heure et trente minutes. Nous lui demandons si cela lui convient pour nous assurer qu'il soit bien disponible (physiquement et psychologiquement). Il nous informe qu'il n'a rien planifié d'autre mais il semble toujours sur la réserve, nous questionnons donc les raisons de sa participation à la recherche. Il nous confie que si la recherche lui avait été proposée par une autre personne que son éducatrice alors il aurait très certainement refusé. Nous profitons de cette confiance pour enclencher un échange et nous discutons de cette relation de confiance qui s'est rapidement instaurée avec son éducatrice alors qu'il ne s'est rendu dans l'association que trois fois. Il semble moins réticent et commence à parler, d'abord dans un murmure (au point que nous devons approcher discrètement le dictaphone) puis de manière plus affirmée. Finalement, il nous confie qu'il a aussi accepté car il aime rendre service et il savait que cela nous aiderait pour notre recherche. Djalil est tout de même peu loquace, nous devons soutenir ses propos et poser de nombreuses questions mais l'échange est fluide. Nous appréhendons certaines rubriques de la grille au vu des réserves qu'il manifestait au début de l'entretien et étonnamment, il aborde toutes les dimensions avec une certaine facilité voire aisance, même celle concernant les comportements violents. En revanche, des éléments de son histoire semblent faire comme un blocage, notamment ceux concernant son père. De plus, toutes les dimensions qui le situeraient, de près ou de loin, dans une position de victime sont tout de suite évitées ou ignorées.

L'entretien dure finalement une heure et quinze minutes. Il ne semble pas déstabilisé par cette rencontre et propose même de fixer le deuxième rendez-vous pour la semaine prochaine. Lorsque nous rejoignons l'éducatrice spécialisée, elle nous précise qu'elle avait oublié de nous prévenir que Djalil était peu loquace, ce à quoi il a simplement répondu « *non ça s'est très bien passé !* ».

3.1.4.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif

Nous présentons ici la synthèse des résultats de l'entretien de Djalil, obtenue par l'analyse thématique catégorielle et la fiche bioscopique. Les tableaux de chacune de ces techniques ainsi que leurs modalités de construction ont été insérés dans le Tome II (cf. Annexe XI.II à XI.V, pages 359-401). Pour la fiche bioscopique, une synthèse des analyses cliniques sérielle et séquentielle est également présentée en annexe (cf. Annexe XI.VI, Tome II, pages 402-403). Quant à la retranscription complète de l'entretien, elle est consultable dans le Tome III (cf. Annexe IV.I, pages 254-303).

Le récit de son histoire

D'une histoire (d'apparence) sans histoires

En première apparence, l'histoire de vie de Djalil est paradoxalement caractérisée par l'absence d'histoires. Son discours ne mentionne effectivement aucun événement significatif, survenue au sein de sa famille pendant son enfance : « *non rien de marquant...* », « *normal, rien de particulier* ». Au contraire, il évoque une famille ordinaire, de confession musulmane, et dans laquelle semble prédominer le respect des uns envers les autres : « *Franchement non c'était toujours respecté quand même, toujours y'a toujours du respect* ». Cette première impression d'une histoire lisse, sans aspérité, va mettre à l'épreuve nos capacités d'analyse et nous amené à adopter une grande prudence pour interpréter ce cas. Outre l'absence de faits marquants dans le récit de son histoire, Djalil nous confie que très peu d'éléments sur son histoire familiale, ses propos portant essentiellement sur le présent. Le seul événement qu'il relate spontanément, concerne un problème de santé, advenu lorsqu'il était âgé de quatre ans. Il s'agit d'une maladie respiratoire (bronchiolite), nécessitant des soins et dont le retentissement traumatique justifie la souvenance : « *le médecin je m'en rappellerai toute ma vie ça c'est chaud quand même. Je sais pas, j'ai un flash bizarre [...] c'est traumatisant je pense beh sinon je m'en rappellerai pas !* ». Les autres événements exposés sont principalement obtenus grâce à la persistance de nos questions, telles que le divorce de ses parents, le déménagement qui s'en est suivi, l'absence de son père, etc. Mais pour chacun d'entre eux, Djalil n'apporte aucune précision quant à son vécu et à ses ressentis, ce qu'il justifie par une amnésie infantile : « *je ne me rappelle plus trop, j'étais petit* », « *j'étais petit, je vais pas me rappeler tant que ça* ». Nous identifions cette absence de souvenirs liés à l'enfance comme un prétexte, utilisé pour ne pas se livrer davantage ; d'autant que la plupart des événements sont survenus alors qu'il était âgé d'une dizaine d'années. En plus de l'amnésie infantile, son discours souligne le recours à d'autres stratégies pour éviter de partager son vécu et ses affects. C'est ainsi qu'il semble préférer opter pour le détachement (voire l'indifférence), plutôt que de s'exposer en divulguant ses ressentis ; ce qui, selon lui, représenterait un signe de faiblesse (comme nous le verrons à la suite de l'entretien). « *Même pas, je calculais pas, je... moi j'allais j'allais où on m'emmenait, juste ça* », nous confie-t-il, s'agissant du divorce de ses parents. Cette attitude ne se résume pas à la sphère familiale mais peut s'observer dans différentes sphères de sa vie, à savoir les sphères transgénérationnelle « *je cherche plutôt pas à comprendre* » « *Y a sûrement des secrets mais j'm'en fou* », scolaire « *J'ai pas aimé. J'sais pas, ça m'intéressait pas* », amicale « *Non, je m'en fous de mes potes* » ou encore conjugale « *C'est juste c'est une perte de temps on va dire* ». Ce désintérêt global ne l'aurait-il pas conduit à s'affranchir progressivement de l'autre ? « *Je fais ma vie seule* », « *Moi je compte sur personne* ». De cette façon, il éviterait d'être lui-même trahi ou déçu par un tiers « *je vois plutôt des gens être déçus par... par ce qu'ils ont vécu en fait. Ils ont fait confiance, ils se font trahir* ». Malgré cette assurance dans ses propos, il semblerait que cette émancipation vis-à-vis de l'autre (pourtant présentée comme souhaitée) relève finalement d'un non-choix. Cette hypothèse repose notamment sur l'une de ses phrases qui ne semble pas être parvenue à contenir : « *Non j'ai pas été protégé non !* ». Derrière le dis-

cours manifeste de Djalil, s'entrevoit une autre réalité, perceptible à travers l'emploi involontaire de certains mots (lapsus ?) et de phrases semblant s'être dérobes à son contrôle. Ces révélations, opérées malgré lui, supposent une histoire familiale difficile sur laquelle il ne souhaite pas revenir. Car se confronter à son histoire impliquerait aussi de se confronter à la menace de celle-ci.

Il nous faut insister sur la dimension conjecturale de ce que nous avançons ici. En outre, Djalil ne nous a jamais explicitement indiqué avoir subi des violences pendant sa prime enfance. En conséquence, nous ne pouvons pas parler de traumatismes en termes factuel et de vécu. A ce stade de notre analyse, nous pouvons néanmoins affirmer que ce qui se donnait à voir comme une histoire sans histoire se révèlent, in fine, comme une histoire douloureuse à raconter.

Vers une histoire douloureuse à raconter...

Nous nous sommes rapidement demandées si l'attitude réservée de Djalil, sa nonchalance et son silence autour de son histoire, ne traduisaient pas une difficulté à penser, à éprouver, à dire mais aussi à être. Pour exemple, son discours met en avant une incapacité à éprouver le manque « *moi je je ressens pas le manque. Je sais pas pourquoi, je ressens pas le manque* », à dire son histoire « *j'peux pas dire, c'est montrer mes faiblesses* » ou encore à être/se reconnaître victime « *J'suis pas une victime moi !* ». Ces divers éléments pourraient suggérer que Djalil cherche à se protéger d'un vécu douloureux, face auquel l'évitement semble préférable à l'affrontement « *après les trucs marquants j'sais pas p'tre que j'ai oublié mais j'préfère pas penser...* ». Nous avons aussi relevé un discours particulièrement fuyant à l'égard de son père « *j'ai pas grand-chose à dire* ». Djalil fait simplement état d'une relation peu soutenue « *on est pas proche* », qu'il a, semble-t-il, nullement envie d'entretenir, bien au contraire : « *non je l'évite* », « *on a pas de trucs... ensembles. J'ai pas besoin de lui moi, j'veux dire j'm'en fou en fait* ». Plus encore, son discours ne traduirait-il pas un désinvestissement et une désaffection de sa figure paternelle « *je le vois pas tellement et il me manque pas du tout* », au point de porter un jugement d'existence négatif : « *Pour moi, il existe plus* ». A cela, s'ajoute des « accidents de discours » que l'on pourrait qualifier de lapsus. Pour certains, la perte de maîtrise est modérée « *beh mon père il a plus intérêt à lever...* », pour d'autres, elle apparaît totale : « *y a eu personne pour moi :* ». Ses paroles imprévisibles semblent laisser à l'adolescent un sentiment de malaise et l'impression d'avoir exprimé une pensée involontaire, comme en atteste sa réaction - verbale et non verbale - lorsque nous l'invitons à développer ses propos : « *Non rien [sourire gêné] j'peux pas enfin j'veux pas parler d'mon père...* ». Là encore, l'histoire serait-elle trop douloureuse pour être dévoilée ? D'autres raisons pourraient-elles également expliquer cette omerta ?

Dès lors, il nous semble important de questionner, à partir de ses dires, l'influence culturelle et religieuse dans le processus d'historicisation. La façon dont Djalil présente sa famille met en exergue l'importance du respect entre chaque membre, lié probablement à la religion, ce qui, semble-t-il, ne l'autorise pas à penser (et donc encore moins à dévoiler) une violence familiale : « *Ils sont toute façon dans la religion du coup, il y a pas de violence, il y a pas de... enfin... [...] y'a toujours du respect* ». Le

respect s'observe particulièrement à l'égard de sa mère, ce qui reflète l'importance de la place et de l'obéissance à la mère dans la communauté musulmane : « *Mais non jamais de la vie, j'ai jamais été violent envers elle ! J'ai trop de respect... Elle me dit quelque chose, je le fais. Elle me dit saute de la fenêtre, je saute de la fenêtre, des trucs comme ça* ». La description de sa figure maternelle contraste fortement avec celle de sa figure paternelle, tout comme leurs relations. En effet, son discours témoigne d'une mère idéalisée « *elle est hyper forte* » avec qui il dépeint une relation protectrice et sécuritaire : « *Beh qu'elle était toujours là pour moi* ». Cependant, Djalil nous apprend au fil de l'entretien que cette relation soutenue s'est progressivement dégradée jusqu'à ce que sa mère acte une rupture psychique et physique avec lui : « *elle est passé, elle m'a jeté là-bas, elle m'a dit : « ouais tchao !* ». De ses dires, nous identifions qu'il parvient à mettre en lien la décision de sa mère avec ses comportements violents et transgressifs actuels. Selon lui, cette dernière aurait été excédée par la répétition de ses agirs « *c'est les bêtises qu'elle supporte plus* », ce qui aurait entraîné son départ chez son oncle : « *elle a trop cumulé, accumulée, du coup à force elle a dit : vas-y tu vas chez ton oncle. Elle en pouvait plus...* ». Il décrit très vaguement la relation avec son oncle, celle-ci apparaît sécuritaire mais nous avons trop peu de détails pour la définir davantage. Concernant les autres membres de sa famille, notamment sa fratrie, nous retrouvons une description très brève et factuelle. Il semble pourtant qu'il entretienne un lien de confiance avec sa sœur aînée et un rôle protecteur à l'égard de son frère cadet. Toutefois, ces derniers n'échappent pas à la retenue/abstention qui caractérise l'ensemble de son discours.

Partant du peu d'éléments mis au jour par le récit de son histoire, il apparaît, pour l'heure, complexe de saisir en quoi l'expression comportementale s'est imposée comme mode de fonctionnement privilégié chez Djalil. Nous pouvons seulement conjecturer que l'histoire de vie de l'adolescent semble avoir été peu favorable à la constitution d'objets internes efficaces/secourables. Cela expliquerait-il le recours prévalent à des solutions radicales telles que l'agir violent ? L'investigation du récit de ses mises en acte violentes, et notamment leur contexte d'apparition, va nous permettre d'éclairer les modalités d'inscription du sujet vers un aménagement régressif défensif.

Le récit de ses mises en acte violentes

L'agir, une voie de décharge banalisée face aux excitations

Si le caractère restrictif du récit de son histoire semble traduire un vécu douloureux, il peut tout à la fois attester d'une impasse/achoppement dans le travail d'élaboration psychique. Dès lors, cela supposerait une non intégration des excitations (internes et/ou externes) dans le psychisme, dont l'accumulation risque d'être problématique, voire même de faire retour sur la scène adolescente, sous forme d'agirs. A cet égard, cette incapacité de lier l'excitation est particulièrement problématique à l'adolescence, du fait de l'avènement du pubertaire. Face à la menace d'un débordement par des forces pulsionnelles excessives, l'une des voies de décharge qui s'offre à la psyché serait celle de l'agir violent. Chez Djalil, plusieurs éléments repérés dans son discours viennent soutenir cette hypothèse. Selon ses dires, ses vio-

lences, principalement transgressives, ont débuté à l'adolescence « *depuis quand... collège... ouais collègue, sixième* », ce qui le conduit à qualifier cette période de mouvementée : « *c'était enfin c'est une adolescence... un peu mouvementée quoi. C'était vraiment le début de mes grosses conneries* ». Djalil nous fait part de nombreux comportements violents et transgressifs : « *Je sais pas des vols, des cambriolages, des trucs comme ça... [...] usurpation d'identité, deux défauts de permis, et pff y'a quoi... agressions, rébellions, je sais pas y a plein de choses en vrai* ». La variabilité des formes, sous lesquelles s'exprime sa violence, questionne la présence d'un polymorphisme délinquantiel. Ce dernier témoignerait de la répétition d'une conflictualité psychique, à laquelle Djalil tenterait d'échapper en vain (d'où une contrainte à répéter des actes polymorphes). En plus de cette répétition polymorphique, nous avons été interpellées par la façon dont l'adolescent présente les faits commis. En effet, ces derniers sont perçus comme communs et vécus comme faisant partie du quotidien. Tout se passe comme si Djalil était habitué à ce mode de fonctionnement violent « *la violence c'est commun* », voire complètement enfermé, de sorte qu'il en vient à définir la vie par la violence : « *C'est la vie. La vie est violente* ». Son discours sous-tend une violence présente partout « *Y en a un peu partout, c'est sûr y en a partout, partout* », et depuis toujours « *beh oui, c'est sûr, tout le temps !* ». Ces mécanismes de généralisation et de banalisation ne sous-tendraient-ils pas une perception/intégration de la violence comme un précepte (voire une normalité) ? Une telle supposition incite à convoquer la notion de répétition transgénérationnelle, en ce sens que la famille pourrait avoir participé à l'instauration et à la transmission d'un modèle violent de traitement des conflits. Toutefois, rappelons que l'absence d'éléments formels à ce sujet ne nous permet pas de nous engager dans cette voie ; bien que les propos de l'adolescent suggèrent une prise en compte de son vécu pour justifier cette présence normalisée des violences dans son actuel : « *j'sais pas après peut-être on a pas la même vie mais moi, j'ai l'impression dans ma vie y a eu et y aura toujours de la violence* ». Aussi, il semble avoir adopté un regard critique quant à ses violences antérieures et actuelles qui, selon lui, engagent fatalement des violences futures : « *c'est à venir en fait. C'est ça le problème, c'est que j'sais que c'est à venir* ». L'hypothèse d'une inscription dans un processus violent pour échapper à une conflictualité non élaborée (et non élaborable ?) se pose alors. Qui plus est, d'autres éléments de son discours méritent d'être soulevés pour parfaire notre analyse, telle que le défaut d'autorité parentale. Les figures parentales (spécifiquement paternelle), sont censées poser une limite à l'enfant quant à sa destructivité. Or d'après les dires de l'adolescent, il semble que les siennes n'ont pas su imposer un cadre et des limites faces à ses premières conduites transgressives. Plus précisément, Djalil fait état d'une absence physique de son père, ce à quoi la figure maternelle ne semble pas avoir su pallier, étant donné qu'il décrit une attitude dépassée, et donc permissive, de sa mère : « *enfin il est pas là depuis que j'fais mes conneries toute façon et ma mère pff... elle est un peu dépasser euh elle sait pas quoi faire j'pense donc elle fait rien...* ». A l'instar de Houssier (2009), cette faille dans l'autorité n'a pas permis l'instauration de limites suffisantes, permettant de frustrer et contenir la mise en acte de ses idées, ce que Djalil appelle « *la Matrix* » : « *quand on est Matrixé ça veut dire euh j'sais pas, j'sais pas on a une idée dans la*

tête, j'sais pas d'un coup y a une idée qui arrive ». Il définit cette métaphore intéressante comme une force interne, un mouvement, une *obsession* qui s'impose à lui et contre laquelle il ne peut lutter : « *c'est imposé, c'est ton cerveau qui te l'impose un peu* », « *on peut pas lutter contre* ». Rapidement, nous faisons le lien avec la pulsion, une force qui émane de l'intérieur et à laquelle le sujet ne peut se soustraire. Seul l'accomplissement de cette pulsion via un objet - l'acte pour Djalil - permet d'obtenir un soulagement voire une satisfaction : « *Satisfait, je j'me sens le meilleur, que j'ai réussi quoi* ». Pour aller plus loin dans notre raisonnement, nous pouvons supposer que la défaillance de l'environnement primaire (faible de l'autorité parentale, objets non secourables,...) n'a pas permis de contenir cette « *Matrix* ». C'est pourquoi Djalil présenterait un défaut de canalisation du pulsionnel. En cela, ses mises en acte reposeraient sur une origine/vulnérabilité interne mais aussi externe, auxquelles s'ajouteraient des opportunités situationnelles. Ces dernières présenteraient les conditions spatio-temporelles à partir desquelles la conflictualité psychique de l'adolescent (ses vulnérabilités) tendrait à s'exprimer et potentiellement à se résoudre. Parmi ces opportunités, nous avons, entre autres, relevé l'environnement sociale (le lieu et les fréquentations : « *jeune des banlieues* ») : « *j'suis avec mes collègues dans le quartier. D'un coup je me dis en fait, on fait rien, ça me sert à quoi, on est là, on fait rien ! [...]* Je fais : « *tiens vas-y, onais j'sais pas, y a pas un plan* » ainsi que des conditions temporelles : « *l'hiver y a rien, c'est déprimant...* », « *l'hiver c'est fait pour les conneries on va dire* ». Ces constats cliniques permettent d'illustrer l'une des conceptualisations de Harrati et Vavassori (2022) sur laquelle nous nous sommes appuyées pour notre développement théorique, à savoir que l'agir violent serait dépendant de l'environnement dans lequel il emprunte les paramètres pour émerger/se réaliser. L'environnement se présente comme un lieu d'actualisation de la conflictualité interne, mais aussi de régulation, notamment lorsque la tension interne s'intensifie. Dans le discours de Djalil, cela se traduit par une escalade de violences (augmentation des bagarres et aggravation des violences) afin de réduire la tension et rétablir une stabilité psychique : « *c'est ça le problème, la violence augmente toujours car y'a toujours plus de manque de respect* ». A partir de ses dires, nous repérons que la menace est majoritairement liée à une problématique autour du respect : « *Plus tu m'manques de respect, plus c'est violent...* ». Cette nécessité absolue de se faire respecter n'est pas sans nous rappeler son impossibilité à se vivre - encore - victime. Aussi, nous postulons que, plus que du respect, il s'agit chez Djalil d'une lutte pour la vie.

De l'ordinaire d'une violence et de la nécessité de survivre : La loi du plus fort ?

Au terme de l'entretien avec Djalil, deux éléments se sont particulièrement détacher de l'ensemble de son récit : premièrement, que la violence est partout, tout le temps ; deuxièmement, que l'autre représente potentiellement une menace, en cela il ne peut compter sur personne. De ses dires, nous comprenons que la plupart de ses relations se caractérisent par la méfiance « *moi j'sais très bien la confiance, ça marche pas, ça n'existe pas* ». C'est comme si l'extimité était dangereuse, en ce qu'elle comporterait un risque trop important d'être trahi (et donc plus largement, un risque pour la

subjectivité). Par conséquent, il ne dévoile rien « *Non, j'garde tout pour moi. Ça sert à quoi qui sachent* » ; d'autant que laisser transparaître de la tristesse, des émotions seraient, selon lui, un signe de faiblesse. Plus précisément, il nous informe qu'il ne doit jamais défaillir et toujours continuer à défendre une réputation : « *Ab non là ça part tout seul, là ça part tout seul sinon tu vas t'affaiblir devant eux. Faut toujours garder une réputation quand même* ». De ce fait, la violence aurait également pour finalité de maintenir un certain niveau de respect, si ce n'est une crainte, chez l'autre : « *Ouais être violent pour être respecté* ». L'adolescent semble avoir intégré une croyance selon laquelle la vie serait régie par « *la loi du plus fort* » : « *soit t'es t'es le plus fort, tu sais le mieux faire des arguments, soit on te marche dessus* ». D'après ses dires, cette loi semble même dépasser son intérêt pour la religion musulmane, dans la mesure où il est parfois amené à outrepasser les recommandations de sa confession : « *j'essaye... mais je fais des écarts parfois... [...] à cause de mes bêtises ou des trucs que j'dois faire parce que c'est comme ça... pas le choix [souffle]* ». Cette confrontation religion/transgression semble avoir créé un malaise chez Djalil, dont les dires laissent entendre qu'il est parfois tributaire de ses mises en acte ; autrement dit, que le choix ne lui appartiendrait pas. Se dessine ici la perspective d'un sentiment d'impuissance face à une contrainte à répéter des conduites transgressives, ce qui interroge plus spécifiquement les fonctions sous-jacentes des mises en acte de l'adolescent. Au regard de son histoire, nous émettons l'hypothèse que cette contrainte de répétition constituerait une solution de survie psychique face à des angoisses menaçantes (notamment d'anéantissement ou de passivation). A cet égard, nous constatons qu'une force vitale primaire émerge de son discours : « *J'suis attaqué donc j'attaque, c'est une question de survivre* ». A plusieurs reprises, Djalil nous confie devoir s'imposer « *pour survivre* », pour ne pas être « *écrasé* ». La violence n'est donc pas uniquement ordinaire mais semble parfois relever d'une légitime défense psychique, renvoyant au principe de la violence fondamentale (Begeret, 1984). Pour rappel, si cette violence, présente initialement et humainement dès l'enfance, consiste en une défense (innocente dans son essence), elle peut devenir - sans l'intervention de l'autorité - une violence pervertie à l'adolescence (Begeret, 1984). De fait, le sujet développe d'une part, une intolérance à la frustration, liée à un refus de renoncer à son sentiment d'omnipotence narcissique ; et d'autre part, un imaginaire empreint de destructivité, au sein duquel dominant des représentations narcissiques où ce qui compte c'est d'être le plus fort (Kissi, 2014). Ces quelques éléments théoriques ont été repérés chez Djalil, pour qui, toute confrontation se résout par un rapport de force « *Ouais c'est toujours cette loi du plus fort. Ça je le sais. Pour moi après pour moi c'est normal ce que je vous dis, c'est ça le problème* ». Par ailleurs, cette conception théorique suppose aussi que l'enfant a évolué dans un milieu familial marqué par la violence et la domination de l'un des membres sur les autres. Bien que certains éléments de l'analyse (lapsus, comportements non verbaux, contradictions/incohérences,...) pourraient nous inciter à converger vers cette hypothèse, les propos manifestes de l'adolescent n'abondent pas directement dans ce sens. Aussi, lorsque nous l'interrogeons sur d'éventuelles violences subies, il nous répond aussitôt qu'il a observé cette violence toute sa vie chez les autres, mais uniquement en

tant que témoin : « *En fait, c'est pas j'ai pas été vict... j'étais à être témoin* ». Nous remarquons que la position victimale est difficile à approcher, et lorsqu'elle est convoquée, c'est en contrepoids de sa position d'auteur. Cependant, il parvient malgré tout à verbaliser qu'il est lui-même victime de sa propre violence : « *j'sais même pas si on peut dire victime mais j'suis ouais... je subis, je subis ce que je fais* ». Plus encore, il semble en saisir les répercussions sur lui et sur son avenir, mais aussi sur l'autre, et particulièrement sur sa mère : « *Bien sûr sur les gens, sur les gens... sur... pfff sur ma mère déjà. Et après j'sais pas, sur les personnes qui sont dans le... dans le problème* ». La conscientisation des répercussions « *y aura toujours une trace de ce que j'ai fait, je sais très bien* », s'accompagne d'une reconnaissance de la responsabilité « *Ouais parce que je sais, c'est d'ma faute, comme je sais que c'est de ma faute, je le vis normalement* », mais aussi d'une perception de la transgression et d'une compréhension de la sanction. Pour autant, nous relevons cette fois encore une attitude détachée quant aux procédures engagées contre lui. Même si nous avons déjà repéré dans son discours un désintérêt dans différentes sphères de sa vie (transgénérationnelle, familiale, conjugale, amicale, scolaire), nous sommes tout de même déstabilisées par son indifférence concernant ses futurs jugements et les sanctions qui seront prononcées à son encontre : « *Maintenant, je calcule même pas. Maintenant si on me dit : « ouais tu vas en garde à vue ». Ok, je réfléchis pas, vas-y tu veux me faire des problèmes, fais-moi des problèmes. Mais franchement j'm'en fou* ». Nous comprenons alors que le mécanisme de banalisation semble aussi opérer ici, ce dernier est vraisemblablement nourri par la proximité de ses fréquentations avec le milieu carcéral : « *Non j'ai pas peur de ça. Je vois des gens qui... déjà je vois... ma fréquentation elle est en prison du coup ça fait pas peur* ». Au vu de ses dires, nous pouvons postuler que cette fois encore, la sanction n'est pas craint. Et bien que l'autorité semble l'être davantage « *j'aimerais toujours me sentir plus puissants qu'eux [la police], mais c'est pas possible* », Djalil demeure dans une quête de toute-puissance narcissique, que seul l'acte pourrait satisfaire. D'ailleurs, il manifeste un sentiment de supériorité vis-à-vis de l'autre lorsque l'acte est « *réussi* », c'est-à-dire lorsqu'il est parvenu à s'imposer auprès de l'autre comme le plus fort : « *Satisfait, je j'me sens le meilleur, que j'ai réussi quoi* ». Pour Djalil, cette réussite se double d'une satisfaction, ce qui pourrait justifier l'absence de culpabilité et de regret dont il fait état après ses actes : « *Non, la vérité non, pas de culpabilité...* », « *Non, je regrette pas. J'me dis c'est fait, c'est fait. Sur le moment j'étais bien content, pourquoi je me plaindrais maintenant* ». Ces divers éléments interrogent la présence d'un fonctionnement sadique, que soulève le sujet lui-même : « *Euh on s'dit qu'on a réussi, on va pas s'dire ouais j'suis content parce que c'est un peu sadique quand même mais...* ». S'il est effectivement question de plaisir chez Djalil, celui-ci semble lié au fait de dominer l'objet et non pas de le détruire. Cette première nuance est fondamentale mais il nous faut également préciser en quoi, il ne s'agit pas, selon nous, d'une domination sadique. Pour cela, nous avons été attentives au sens et à la finalité des mises en actes pour l'adolescent. Or il s'avère que ces dernières ne visent pas l'appropriation et l'incorporation de l'objet (jusqu'à sa destruction) mais bien une prise de pouvoir, une maîtrise afin d'éviter, inversement, d'être soi-même soumis, « *écrasé* » : « *Si t'as une réputation que tu te laisses faire, ils vont ils vont te marche dessus, ils vont*

jouer avec toi, ils vont... tu seras tu seras tu seras écraser... ». A la lumière de ces nouveaux éléments, le besoin de dominer pourrait constituer une réponse narcissique défensive à des fins de survie psychique. Dès lors, l'accès à la domination de l'autre par l'acte deviendrait une solution économique, garante d'un équilibre psychique. A partir de ces nouvelles considérations, nous supposons que les mises en acte de Djalil seraient sous-tendues par un enjeu narcissique « *Il faut toujours que j'sois le plus fort* » qu'il doit satisfaire, sinon quoi le risque encouru pour sa subjectivité serait trop important. La fonction que semble revêtir ses actes pourrait expliquer sa difficulté à y renoncer. Nous pouvons toutefois apercevoir les prémices d'une réflexion initiée par ses récentes interpellations « *parce que tellement je me suis fait attraper, si je réfléchis pas à force, c'est que je suis con !* », et auxquelles s'ajoutent des motivations intrinsèques telles que l'approche de sa majorité « *Beh quand on est majeur il faut faire attention, c'est pas les mêmes conséquences* » ou encore extrinsèques comme sa famille, sa formation « *Ouais moi je peux changer, ils savent que je peux changer [...] même mon éducatrice elle le dit et tout* ». Ces réflexions, amorcées depuis peu, semblent déjà avoir eu un impact dans la vie de Djalil puisque ce dernier relate plusieurs changements dont un apaisement de ses conduites violentes/transgressives : « *ça y est, on s'est calmé...* ». Cependant, ces réflexions et ces changements demeurent fragiles, d'autant qu'ils ne sont pas soutenus par un travail psychothérapeutique. D'ailleurs, le processus de changement, bien qu'engagé, semble entravé par des opportunités sociales et financières « *grâce à mes conneries euh pff j'sais pas. J'ai sorti la dernière motocross, des trucs comme ça, j'ai acheté une voiture. Après j'ai fait quoi, j'suis parti en vacances* » mais aussi par des pans de sa problématique restés en suspens : « *Après y a des trucs je sais que je pourrais pas changer, comme montrer d'la faiblesse. Si tu m'attaques, normal je t'attaque* ».

Au terme de notre analyse, nous pouvons entrevoir avec ce cas clinique la complexité des destins possibles de la violence fondamentale. Par ailleurs, il nous semble avoir identifié une autre fonction aux violences de Djalil. Nous pensons que ces dernières sont parfois alimentées par une volonté de protéger l'autre voire simplement de préserver son image (notamment celle de sa fratrie auprès des parents) : « *si je vois un proche à moi se faire taper, je vais pas regarder, je vais pas... j'vais agir, même même s'il faut que je me fasse taper, même si tu peux pas truc, je serai là, j'aurais été là* ». Etant donné qu'il est déjà perçu comme *l'élément perturbateur*, ce dévouement, pouvant retentir comme un sacrifice de soi, lui apparaît minime « *Moi dans tous les cas pour l'instant, je suis... le cas à part, du coup on va en profiter* ». Cela pourrait introduire l'hypothèse d'une violence sacrificielle. Néanmoins, nous ne détenons pas suffisamment d'éléments pour poursuivre ce questionnement, en dépit de l'intérêt qu'il pourrait susciter.

Conclusion

La rencontre avec cet adolescent a bouleversé notre recherche en sollicitant de nouveaux questionnements mais aussi en convoquant de nouvelles difficultés. Sans pour autant aller jusqu'à intégrer la problématique des jeunes dits « de banlieue » (Derivois & Pétry, 2014), nous avons pu mesurer avec Djalil l'impact de l'environnement social dans l'émergence de l'agir violent. Plus précisément, nous

avons repérées des opportunités situationnelles contribuant significativement à l'expression de la conflictualité psychique du sujet, dans différents espaces de sa vie et sous diverses formes. En cela, nous avons supposé qu'il s'agissait d'une répétition d'actes polymorphiques qui constituait une réponse défensive à des fins de survie psychique. S'est alors posée la question de comprendre ce qui menaçait l'équilibre psychique de Djalil, au point de recourir à cette solution dommageable pour lui mais aussi pour son environnement. Cependant, il n'est pas aussi aisé qu'attendu d'approcher l'histoire, le vécu et les ressentis de l'adolescent. En effet, ce dernier ne dit presque rien de son passé. Il ne livre des éléments que très factuels/actuels, qui s'avèrent insuffisants pour se prononcer quant à la tonalité traumatique - ou non - de son vécu. En revanche, nous pouvons relever que la représentation de son histoire familiale est difficile, traduisant un vécu douloureux sur lequel il ne souhaite pas revenir²⁸. Cette volonté de ne pas dire s'articule probablement avec une nécessité de se protéger d'une histoire menaçante, d'autant que les objets internes semblent non secourables. Aussi, l'impossibilité pour Djalil d'utiliser des repères intériorisés suffisamment solides, semble avoir favorisé l'investissement d'un monde perceptivo-moteur, au sein duquel l'agir est privilégié à l'élaboration psychique et à la verbalisation. Cette solution semble avoir été particulièrement usitée face à l'afflux d'excitations massives, liées au pubertaire. En outre, la mise à mal de l'équilibre psychique par le pubertaire dépendrait, certes des ressources internes du sujet, mais aussi, de la résonance d'une réalité externe passée et d'une réalité socio-environnementale actuelle (dont l'influence est saisissante pour ce cas).

S'agissant plus précisément du récit de ses mises en acte violentes, la répétition de comportements violents et transgressifs - sous différentes et dans toutes les sphères - semble répondre d'une nécessité de s'imposer, si ce n'est de se battre, « *pour survivre* », ce qui semble convoquer une force vitale primaire, similaire à la violence fondamentale. Cette légitime défense psychique intervient pour lutter, semble-t-il, contre une angoisse d'anéantissement mais aussi de passivation, devenues insoutenables pour Djalil. Si la source de ces angoisses paraît inaccessible, l'adolescent insiste pourtant sur l'origine interne de ses mises en acte : « *personne m'a poussé, c'est moi, c'est moi en fait. Ça vient de moi* ». Pour ce faire, il emploie une référence filmographique « *je me suis fait matrixer* », traduisant en substance l'idée d'être sous l'emprise et d'agir en étant soumis involontairement à une force ou à un objet (interne/externe). L'utilisation de cette expression contemporaine, afin de figurer la genèse intrinsèque de ses agirs, suppose qu'il a commencé à réfléchir aux raisons qui le *poussent* à l'acte. Mais cette réflexion ne semble pas encore aboutie. En outre, l'absence de suivi psychologique ne favorise pas le travail de mise en lien et en sens des différents pans de son histoire. En conséquence, Djalil se situe toujours dans une impasse lié à sa con-

²⁸ Nous verrons que la passation du test du dessin de famille va permettre d'éclairer certains pans de son histoire, concernant notamment l'hypothèse d'une violence perpétrée par son père, pendant son enfance.

flictualité psychique irrésolue, ce qui pourrait expliquer qu'il soit toujours dans l'agir. De plus, quand nous le questionnons sur le sens de ses actes, il ne parvient pas à se détacher de son idéologie impliquant d'être le plus fort. Selon lui, cette « *loi du plus fort* » exige de dissimuler ses faiblesses mais surtout de recourir à des comportements toujours plus violents et/ou transgressifs pour continuer à se faire respecter. Au-delà d'une escalade de la violence, son discours met en exergue une banalisation ainsi qu'une généralisation de celle-ci, témoignant d'une représentation normalisée de la violence. Par ailleurs, toutes les dimensions qui le placeraient, de près ou de loin, dans une position de victime sont tout de suite évitées ou ignorées. Il ne peut se penser en tant que victime et ne peut entendre la violence que du côté de l'agir : « *Euh j'comprends pas, c'est-à-dire moi victime de violences ?* ». La position victimale - réelle ou fantasmée - est-elle dévastatrice, de sorte à exiger continuellement la domination de l'objet ? Chez Djalil, la quête d'une omnipotence narcissique semble viser à protéger le Moi des effets d'un vécu douloureux, lié vraisemblablement à des angoisses archaïques (anéantissement et passivation). Derrière la mise en acte, se dissimule donc un enjeu narcissique d'importance fondamentale, pour ne pas dire vitale (d'où notre association avec le principe de violence fondamentale). Bien que nous ayons senti qu'il serait difficile pour ce cas d'établir quel processus-acte est à l'œuvre, les différents éléments présentés ici tendent vers l'hypothèse d'une réorganisation psychique sur le mode du retournement actif/passif.

3.1.4.3. Données projectives

3.1.4.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach

Nous présentons ici la synthèse de l'analyse du Rorschach de Djalil. L'ensemble des données (codage du texte et cotation, psychogramme, analyse quantitative et analyse qualitative planche par planche) ont été insérées dans les annexes (cf. Annexe XI.VII à XI.X, Tome II, pages 404-428). La retranscription de l'intégralité des réponses est consultable dans le Tome III (cf. Annexe IV.II, Tome III, pages 304-308).

Dynamique de la passation

Clinique de la passation

Une semaine après la passation de l'entretien semi-directif, nous retrouvons Djalil au même endroit et à la même heure pour la suite du protocole. Il nous confie d'emblée ne pas être à l'aise avec les tests psychologiques, bien qu'il n'en ait jamais passé. Nous prenons un temps pour comprendre la raison de ses réticences. Il semble que l'adolescent craigne que les résultats ne le déservent, vis-à-vis notamment de son dossier judiciaire. Nous le rassurons quant à la visée strictement universitaire de ces tests et nous lui rappelons que nous sommes soumises à une confidentialité, qui nous empêche de divulguer les informations (même à son éducatrice

spécialisée, tout du moins sans son accord). Enfin, nous lui précisons que les données recueillies seront anonymisées, ce qui ne permettra pas de l'identifier. Djalil semble rassuré et mieux disposé à commencer la passation. Nous débutons dans un climat vraisemblablement détendu. Nous ne relevons pas de difficulté particulière, l'adolescent aborde les planches facilement. Nous ne décelons aucune tension significative. Sa posture et ses expressions non verbales abondent dans ce sens. Seules quelques adresses verbales en vue de susciter notre attention, signalent la recherche d'une forme de contenance. Enfin, il manifeste une concentration soutenue tout au long de la passation qui a duré 16 minutes. Après le test, nous sommes revenues sur les planches qui ont spécifiquement retenu son attention. Il nous a semblé que Djalil était à la fois intrigué et intéressé par ce premier test projectif.

Données quantitatives (issues du psychogramme)

Djalil a formulé 20 réponses au cours de la passation, cette donnée, légèrement inférieure aux normes, ne reflètent pas la richesse dynamique et conflictuelle de ce protocole. Le temps de latence moyen est de 13,6 secondes, la réactivité du sujet est souvent immédiate mais la première réponse n'est souvent introduite qu'après un (ou plusieurs) commentaire(s) objectif(s). De plus, les réponses sont fréquemment données à l'abri de précautions verbales (6) et l'attention du chercheur est souvent sollicitée (appel au clinicien : 8). Le temps moyen par planche est de 49 secondes, les réponses s'enchaînent de manière fluide. Nous avons relevé peu de silences intra-discursifs. Djalil a une approche plutôt ordonnée, son abord est majoritairement global, avant de s'attacher aux détails. D'ailleurs, nous avons repéré que les G sont présents à toutes les planches (sauf la III) ; de même, les D sont bien représentées, et servent parfois la construction de G organisés. Plus exactement, le protocole comprend quasiment autant de réponses G ($G\% = 45\%$) que de réponses D ($D\% = 50\%$), ce qui correspond approximativement aux données normatives attendues dans la population adolescente. Parmi les G, nous relevons uniquement deux types de réponses globales : simple et organisé. Les G simples sont présents aux planches compactes I, V et VI, ainsi qu'aux planche II et X. Excepté pour la réponse G simple de la planche VI, toutes les autres sont de bonne qualité formelle : 3 F+ (associées à des contenus animal) et 1 K+. En revanche, nous repérons 4 G organisés aux planches IV, VII, VIII et IX, dont deux d'entre elles soulignent une sensibilité aux dégradés (pl. IV : F+ et tendance E ; pl. VII : FE- alors que les deux autres sont associés à des déterminants kinesthésiques (pl. VIII : kan-) qui intègrent en plus un déterminant sensoriel pour la planche IX (kobE-). Quant aux réponses détails, elles sont associées à des déterminants variés mais la plupart sont de mauvaise qualité (3F+, 4F-, 1 FC'-, 1 EF+/- et 1 kan-). L'unique Dd, situé à la planche V, est aussi de mauvaise qualité.

A propos des déterminants, le psychogramme affiche un F% à 65%, ce qui correspond aux normes attendues. Néanmoins, le contrôle formel achoppe fréquemment après une première réponse de bonne qualité formelle, d'où un F+% inférieur aux normes (54%). De surcroît, les F- ne sont quasiment pas relayés par

d'autres facteurs qui permettraient de rétablir un contrôle suffisant, en témoigne le F+% élargi, sensiblement identique au F+% (F+%é = 57 %). Excepté la kinesthésie humaine à la planche II, toutes les autres réponses co-déterminées par la couleur, l'estompage ou le mouvement n'ont pas d'impact sur la qualité de la forme puisqu'elles s'avèrent également de mauvaise qualité formelle. Pour ce qui est des autres déterminants, nous avons relevé quatre réponses kinesthésiques : 1 K+ (pl. I), 2 kan- (pl. VIII et X) et 1 kobE- (pl. IX). Bien que la portée symbolique des réponses soit patente, l'attitude du sujet est plutôt retenue, tout comme son discours. En effet, le matériel est très peu manipulé (seulement deux retournements de planche) et le discours est précautionneux, aucun affect n'a été exprimé. Le pôle sensoriel est principalement marqué par une réceptivité à l'estompage (1 EF+/- à la pl. VI ; 1 FE- à la pl. VII ; 1 kobE- à la pl. IX et 2 →FE+ aux pl. I et IV), les couleurs sont citées mais non intégrées aux réponses (une seule réponse FC'- à la planche II). De fait, le calcul du TRI s'avère légèrement introversif (1/0,5), la formule complémentaire abonde dans ce sens (3/2). Pourtant, le RC% (35%) souligne tout de même une réactivité aux couleurs, nous incitant à nuancer l'apparente rigidité de ce fonctionnement psychique. En définitive, l'investissement de la réalité externe s'avère un support à partir duquel se déploie l'expression fantasmagorique, portée par des représentations partageables et dont la valeur symbolique s'avère transparente. En cela, l'adaptation à la réalité externe est correcte, hormis le F+% un peu faible, tous les autres facteurs d'adaptation se situent dans les variations de la normale (A%, H%, Ban, D%, F%).

Enfin, les contenus témoignent d'une certaine diversité, avec tout de même une prépondérance du contenu « animal » (A% = 50 %). Sur 20 réponses données, Djalil a fait appel à 9 thématiques différentes, en les condensant parfois (scène/A, scène/pays). Certaines se situent au plus près de préoccupations corporelles (Anat, (H)) alors que d'autres sont justement très à distance de toutes représentations humaines (A, Fgt, Pays, obj, Bot,...). Ces dernières participent du déplacement de motions libidinales ou agressives sur des représentations à distance des identifications humaines, en vue de réduire la charge pulsionnelle. Ce mécanisme de déplacement justifie le H% peu élevé (10%), plus précisément, le protocole ne contient que deux contenus humains aux planches I et II et deux contenus humains déréels aux planches IV et VI. En outre, si les défenses permettent de maîtriser les représentants pulsionnels (affect et/ou représentation), celles-ci s'avèrent souvent inefficaces à l'enquête. À cet égard, les réponses additionnelles sont particulièrement importantes à considérer, en ce qu'elles témoignent de l'intensité (voire du débordement) des mouvements pulsionnels engagés.

Les processus de pensée

Dans le protocole de Djalil, nous constatons que les modes d'appréhension G et D sont représentés de manière équivalente. De plus, on distingue pour chacun d'entre eux deux qualités de réponses : G simples/G organisés et Détails courants (D)/Détails rares (Dd). Concernant précisément les G simples (repérés aux planches

compactes I, V et VI et aux planche couleur II et X), il s'agit de réponses saisies sans difficulté avec une lecture assez immédiate du matériel, d'ailleurs deux d'entre elles sont des banalités (pl. I et V). Excepté pour la réponse G simple de la planche VI, toutes les autres sont de de bonne qualité formelle : 3 F+ (associées à des contenus animal) et 1 K+. Cette prédominance de qualité perceptive correcte pour les G simples peut s'expliquer par le fait que le sujet livre ces réponses sans réel effort de combinaison des différentes parties. Il ne s'implique pas dans un processus projectif, ce qui empêche l'activité créatrice de la pensée. A contrario, Djalil s'engage parfois dans un travail de construction par combinaison des différentes parties de la tâche. En effet, nous repérons si G organisé aux planches IV, VII, VIII et IX qui illustre une opération mentale plus dynamique, compte tenu que l'adolescent ne se contente pas de s'attacher aux données du percept mais propose une élaboration originale. Ces réponses organisées sont associées à différents déterminants. Ceux des planches IV et VII sont d'abord organisés par la forme avec tout de même une sensibilité aux dégradés (pl. IV : F+ et tendance E ; pl. VII : FE-). Tandis que les autres G organisés sont associés à des déterminants kinesthésiques (pl. VIII : kan-), pouvant également intégrer des déterminants sensoriels (pl. IX : kobE- : « *Derrière j'ai l'impression qu'il y a un bateau qui arrive, on dirait plutôt des roches et y a un bateau qui arrive comme ça. (?) Dans l'ombre... On dirait un bateau. On dirait il va à la source, dans le truc dans la chose rose* »). Ainsi, Djalil aborde les planches de façon active, révélant une pensée originale, sous-tendue par une sensibilité perceptive plus ou moins défensive du côté du contrôle, du déplacement et de l'isolation. Mais l'ingérence trop forte d'éléments projectifs provoque souvent l'achoppement du contrôle perceptif, comme en atteste la formalisation majoritairement de mauvaise qualité, pour ces G organisés (notamment avec les déterminants kinesthésiques et sensoriels). Par ailleurs, les réponses détails permettent parfois d'engager leur construction, même si la succession reste plutôt ordonnée, c'est-à-dire que les réponses G surviennent principalement avant les réponses D. L'utilisation sensiblement majoritaires des découpes (D% = 50%), souligne la mobilisation d'une pensée analytique, s'appuyant sur une capacité de discrimination perceptive. Néanmoins, là encore leur association avec des déterminants de mauvaise qualité (3F+, 4F-, 1 FC'-, 1 EF+/- et 1 kan-) rend compte de l'échec du contrôle perceptif. Dès lors, elles deviennent le lieu d'expression projective et perdent leur connotation adaptative voire même la possibilité de construire une forme bien définie. Pareillement, le recours au formel (F% = 65%) signale une tentative de tempérer, par le percept, la libre expression projective. Il est toutefois accompagné d'autres déterminants qui laissent entrevoir d'une part, la dynamique fantasmatique ainsi que celles des processus de pensée ; et d'autre part, la sensibilité du sujet face à certaines stimulations sensorielles qui semblent rencontrer la fragilité de son pare-excitation. Autrement dit, ces stimulations semblent trouver un écho chez l'adolescent débordé par ses réactions internes, comme l'illustre la planche V. Après une réponse banale saisie immédiatement « *directement une chauve-souris* », le sujet propose une deuxième réponse (Dd) qui souligne à la fois une perte de contrôle percep-

tif et un défaut de délimitation : « *ouais des buissons, un peu éparpillés [...] Y en a un peu partout* ».

Ainsi, l'analyse des modes d'appréhension de Djalil met en exergue la richesse des potentialités fantasmatiques en même temps que l'achoppement du contrôle défensif. Le caractère souvent non adapté des réponses formelles pourrait-il également refléter un défaut de socialisation ? Si les failles de l'insertion socialisante se traduisent souvent par l'infléchissement du pourcentage du F+%, celui de Djalil (légèrement inférieur aux normes) ne suffit pas, à lui seul, à juger de ses capacités de socialisation. Par conséquent, il sera complété ci-après par l'étude d'autres facteurs, comme le nombre de Ban, le A% et le H%. Pour l'heure, nous allons d'abord nous concentrer sur les identifications primaires que nous compléterons par le repérage de la dynamique des identifications secondaires.

Le narcissisme et la construction de l'identité

Avant d'envisager la dynamique des identifications secondaires, nous allons commencer par repérer les identifications primaires et les capacités de différenciation Moi/non-Moi du sujet. Pour ce faire, nous allons nous intéresser spécifiquement à certains facteurs, tels que les représentations humaines, hybrides, animales, et les réponses anatomiques. Puis, nous investiguerons le traitement des planches compactes (I, IV, V, VI et IX) afin d'apprécier la qualité des limites.

Commençons par les contenus les plus présents au sein du protocole, à savoir les contenus « animal », utilisés dans la moitié des réponses (A% = 50 %). De prime abord, cette donnée suggère des capacités d'intégration adaptative et socialisante. Pourtant, en-dehors des trois banalités (pl. I, V et X), le contrôle formel associé à ce contenu est souvent mauvais. Outre leur caractère vivant, réel et entier, les réponses animales sont constamment associées à un sentiment d'étrangeté : « *un cheval bizarre là, bizarre...* » (pl. II), « *un moustique un peu bizarre* » (pl. VI), « *un sanglier bizarre* » (pl. VIII), « *une grenouille bizarre* » (pl. VIII) et « *pleins d'insectes mais j'ai jamais vu, c'est bizarre* » (pl. X). La surabondance répétitive d'un animal présentant une facture étrange pourrait témoigner du primat d'une activité fantasmatique dont les incidences projectives et persécutives sont évidentes, au détriment des aspects socialisés (A% normal). Nous pouvons supposer que la représentation première est écartée (vraisemblablement sous couvert du refoulement) et remplacée par un contenu plus neutre, mais dont la forme est parfois arbitraire. A ce propos, le sujet lui-même confie, à la fin de la première passation, ne pas comprendre son inclination pour les animaux partout « *Je sais pas pourquoi je vois des animaux depuis tout à l'heure. Je vois rien d'autres* ». Outre leur poids défensif, les réponses animales répondraient probablement à une nécessité de minimiser la portée agressive et sexuelle des motions pulsionnelles humaines. D'ailleurs, les représentations humaines se font rares, nous ne relevons que deux réponses humaines aux planches I et II. Elles sont toutes les deux avancées à la fin de la séquence associative, une fois la charge pulsionnelle dissipée. Qui plus est, nous avons constaté deux réponses humaines (H) aux planches IV et VI, certes déréelles mais proposées dans leur entièreté. En outre, elles ne semblent

pas indiquer une fragilité des identifications primaires et des fondements narcissiques mais plutôt un repli défensif dans l'imaginaire, dont la visée est certainement d'écarter toute identification humaine conflictuelle et/ou gênante. Par conséquent, les représentations animales et humaines ne suggèrent pas expressément une mise à mal de l'image corporelle. En revanche, les deux D des planches II et III, associés chacune à un contenu « anatomie », mettent tout de même en exergue une fragilité des limites, dès lors que les stimulations externes sont trop massives : « *Là dans le noir, on dirait des poumons de fumeur* » (pl. II) et « *des poumons mais non-fumeur* » (pl. III). Les mêmes représentations se retrouvent à l'enquête avec une effraction des limites corporelles encore plus prononcées, illustrant vraisemblablement la précarité du pare-excitation : « *des poumons de fumeur, ah tient on dirait un cœur, on dirait les poumons ils cachent un cœur. On dirait un corps humain* » (pl. II). La répétition de réponses renvoyant à l'intérieur du corps humain à ces deux planches rouge, pourrait témoigner d'une difficulté à reconstituer une image du corps stable et délimitée. Par ailleurs, la kinesthésie humaine à la planche II permet de restaurer une distinction minimale entre l'intérieur et l'extérieur, après la réponse anatomie. Enfin, le traitement de la planche V et des autres planches de facture unitaire (I, IV, VI et IX) permettent de renseigner sur les capacités de différenciation Moi/non-Moi. Les projections de Djalil à ces différentes planches reflètent en premier lieu une bonne intégration perceptive de base (Banalités aux pl. I et V). Cependant, les images deviennent ensuite éparées, difficilement circonscrites (pl. V : « *un peu éparpillés* », « *un buisson* », « *un nuage* », « *du coton doux* »), laissant entrevoir des fragilités corporelles et/ou identitaires. Les réponses à l'enquête trahissent de façon plus soutenue une difficulté de discrimination et de différenciation « *personnes qui sont collées* », « *corps troué* », mettant en doute les capacités du sujet à se représenter un corps unifié et intègre (porosité des limites ?).

Cette brève évaluation des fondements de l'unité narcissique demande à être étayée par l'analyse de la dynamique des identifications secondaires, liée à la différenciation sexuelle. Nous allons donc prêter une attention particulière aux éventuels rôles et fonctions portées par les figures humaines (clairement définies et déréelles), à la valeur symbolique des représentations/kinesthésies animales ainsi qu'aux contenus à symbolique sexuelle. Tout d'abord, rappelons qu'un mécanisme de déplacement semble particulièrement à l'œuvre au sein de ce protocole, ce qui expliquerait qu'il ne soit pourvu que de deux seuls contenus H aux planches I et II. Si à chaque fois, l'image du corps humain est entière, vivante et réelle, elle ne semble pas investie comme modèle identificatoire. Les identifications sont anonymes « *deux mecs* » (pl. II), voire sexuellement neutres « *deux personnes pareilles* » (pl. I). Dans les deux cas, la spécularité semble concourir à éviter la dimension interactive de la relation. Cette négation de la différence intersubjective est d'autant plus importante à l'enquête pour la planche I, en ce sens que la réponse additionnelle souligne une intention d'établir, non plus un rapport égalitaire, mais une relation fusionnelle : « *Deux personnes qui sont collées* », mettant l'accent sur la fragilité de la différenciation. A ces représentations humaines s'ajoutent deux représentations humaines déréelles aux planches IV et VI, pour lesquelles nous observons, en écho, la même figure hostile :

« *un méchant monstre* ». L'identification est davantage orientée vers une figure de puissance phallique masculine, où le sujet se situe plutôt dans une dynamique de domination. Ces représentations sont complétées à l'enquête par des images aux attributs phalliques qui confirment à la fois l'identification masculine « *un méchant avec des longs câbles* » (pl. IV) et la position sexuelle active du sujet « *un méchant avec des longs câbles* » (pl. IV), « *la main là on dirait qu'elle pique comme si c'était le bas de son corps* » (pl. VI). Toutefois, ces identifications sont tempérées par des contenus à valence sexuelle féminine/ réceptive : « *en bas dans les trous comme si y avait une aération* » (pl. IV) ou à valence maternelle/régressive : « *un buisson ou un nuage. On dirait même du coton doux* » (pl. VI). Cette double orientation masculine/féminine, associées à des des prises de position successivement actives et passives, pourrait rendre compte d'une certaine souplesse des processus d'identification sexuelle. L'étude des contenus à symbolique sexuelle confirment cette souplesse puisqu'il est autant question de contenus à valence sexuelle masculine « *un méchant avec des longs câbles* », « *un arbre qui cache* », « *un bateau* », « *des antennes* », « *un truc long* »,... que féminine « *en bas dans les trous comme si y avait une aération* », « *c'est la vallée en profondeur* », « *dans le truc dans la chose rose* », « *la source* ». Bien que ces réponses soient sous-tendues par des mécanismes de déplacement, elles attestent tout de même d'une capacité à alterner les registres du masculin et du féminin (souvent au sein d'une même planche), témoignant discrètement d'une bisexualité anatomique (et psychique ?). A leur tour, ces éléments méritent d'être articulés avec le registre relationnel et les modalités d'investissements objectaux.

Les représentations de relations et investissements objectaux

Si les représentations de relations humaines et les investissements objectaux paraissent, de prime abord, absents, ils sont en réalité déplacés sur des supports à distance. L'enchaînement projectif à la planche I permet particulièrement d'illustrer cette opération de déplacement, à laquelle succède une diminution de la tension agressive. A l'abri d'une précaution verbale, le sujet propose une première réponse banale, saisie sans difficulté mais qu'il complète d'une représentation d'intention agressive : « *une chauve-souris avec un regard maléfique un peu* ». La dimension agressive est alors mise à distance par le contenu animal qui semble servir de porte-parole aux pressions pulsionnelles, induites par la situation inconnue de test (première réponse de la première planche). La réponse suivante suppose une diminution des quantités d'énergies précédemment mobilisées, puisque le sujet introduit une représentation de relation humaine qui traduit d'ailleurs sa volonté d'instaurer un rapport égalitaire (participant/chercheur ?). Par ailleurs, le mouvement pulsionnel n'est pas toujours déplacé sur un support animal. Il peut s'agir d'un contenu paysager (pl. VII) ou encore d'un contenu objet (pl. IX). Ces déplacements permettent de traiter la sollicitation latente (fantasmes originaires, scènes primitives), tout en évitant la dimension menaçante (angoisses archaïques). Autrement dit, les pulsions, ici libidinales, s'expriment par le biais de représentations portées par des mécanismes de déplacement, visant à contenir l'angoisse.

A cet égard, l'analyse des kinesthésies permet de mieux saisir la mesure de l'expression pulsionnelle ainsi que le maniement de la libido et de l'agressivité, à partir non seulement de représentations humaines (K) mais aussi via le déplacement sur d'autres contenus (kan, kob). Le protocole de l'adolescent ne comporte que quatre réponses kinesthésiques. La première, située à la planche II, est une kinesthésie humaine de bonne qualité : « *deux mecs qui se tapent comme ça bim !* ». Malgré une considération de l'identité sexuelle masculine, la représentation de relation reste très succincte. Les deux hommes, anonymes, sont simplement dépeints dans une situation où se devine une rivalité agressive. Cette mise en scène interpersonnelle survient après des réponses « anatomie » et « animal » de mauvaise qualité formelle, suggérant pour l'une une fragilité des limites (« *poumons de fumeur*») et pour l'autre une dimension libidinale : « *je crois un chien, en plus il a une queue* ». Aussi, plusieurs mouvements (libidinaux, agressifs) semblent s'entremêler à cette deuxième planche. La K+ constitue tout de même une réponse adaptée mais celle-ci n'est pas maintenue à l'enquête (cf. réponse anatomie).

Les trois autres kinesthésies mineures, situées aux planches pastel, illustrent des mouvements pulsionnels dans un registre libidinal, régressif ou agressif. Plus précisément, les kinesthésies (kobE et kan) aux planches IX et X mettent en exergue une sensibilité à la symbolique sexuelle et régressive des planches, tout en maintenant un certain contrôle. A titre d'illustration, le mouvement décrit à la planche IX (kob), renforcé par l'estompage de perspective (E), symbolise, de manière à peine déguisée, l'acte de pénétration : « *Dans l'ombre... On dirait un bateau. On dirait il va à la source, dans le truc dans la chose rose* ». Les symbolismes sexuels sont ici patents : d'un côté « le bateau » à valeur sexuelle phallique, et de l'autre « la chose rose » à valeur sexuelle vaginale. Nous pouvons supposer que l'attitude première de refus du sujet, face à cette planche, visait à éviter la confrontation à l'archaïque, et donc à l'angoisse suscitée. Mais cette tentative est vaine, la réponse du sujet témoigne justement d'une grande sensibilité aux mouvements régressifs induits par le stimulus : « *J'ai l'impression depuis tout à l'heure tout va à la rose. Je sais pas c'est bizarre... Ou tout sort de la rose...* ». Pour autant, il parvient à garder une contenance et à ne pas se laisser happer par l'angoisse d'engloutissement, suggérée par sa projection. Sa réponse à l'enquête apporte même un caractère rassurant : « *comme s'il y avait écrit : bienvenue* ». La kinesthésie « animal » à la planche X « *une grenouille qui sautille* » participe aussi d'un compromis défensif qui laisse passer à minima l'excitation libidinale. Ainsi, l'isolation des éléments (approche en D) et le déplacement sur des contenus animaliers servent probablement l'évitement du sexuel. Cependant, ces défenses semblent s'amenuiser à l'enquête puisque la dynamique associative suggère davantage une préoccupation sexuelle articulant des représentations vagues à connotation phallique : « *un truc long* » et à symbolique maternelle/originaire : « *c'est la source le truc orange [...] tout vient de là* ». Au demeurant, le débordement n'est pas aussi franc qu'à la planche VIII. Pendant le premier temps de la passation, le mouvement projectif est déjà difficilement contenu à travers une kinesthésie animale (kan-) : « *deux grenouilles, qui essayent d'escalader* ». Cette représentation animale, potentiellement à valeur sexuelle féminine (animal

connu pour sa peau visqueuse, son corps dépourvu de queue et sa fertilité), est déployée en double mais aucune représentation de relation n'est développée. Le déplacement continue à jouer un rôle défensif et protecteur qui limite les charges pulsionnelles et empêche la désorganisation perceptive. Toutefois, cette défense n'est plus suffisante à l'enquête, comme en atteste la perte de contenance et de distance interprétative du sujet avec le matériel : « *un animal qui s'agrippe, qui passe... On dirait qu'il va dans le mal. Je sais pas pourquoi je vois le mal partout* ». Le poids de la projection est devenu si massif qu'il a fait basculer la production kinesthésique du côté de l'arbitraire : « *En plus, là il a trempé sa patte, on dirait il devient noir... Je sais pas. On dirait que ça essaye de l'engloutir là* ». Cette séquence associative qui déploie un scénario fantasmatique persécutif et préoccupant, souligne l'émergence d'une angoisse, suite au débordement du contrôle défensif. S'agit-il d'une angoisse d'engloutissement, liée à l'imgo archaïque maternelle ? De plus, en tant que planche convoquant l'environnement social du sujet, cette réaction questionne la façon dont le sujet gère son rapport au monde extérieur/social. D'ailleurs, nous pouvons supposer que les représentations de relations sont évitées ou déplacées, en ce qu'elles comportent une menace pour le sujet (angoisse de persécution ?).

S'agissant des investissements objectaux, les conduites d'évitement, de déplacement et/ou de contre-investissement rendent complexe leur investigation. Néanmoins, le traitement des planches à symbolique maternelle (VII, IX) témoigne d'une sensibilité du sujet à l'archaïque maternelle, perceptible à travers des représentations régressives au symbolisme transparent : « *tout va à la rose [...] Ou tout sort de la rose* » (pl. IX). Le féminin/maternel semble ainsi discrètement convoqué et sollicite même parfois des fantasmes originaires de scène primitive (fantasmes de pénétration voire de procréation). Pour autant, les quantités d'énergie mobilisées restent gérables et ne suscitent pas l'émergence d'angoisse. Concernant les planches à symbolique phallique (IV et VI), elles engagent d'emblée des représentations masculines hostiles voire agressives, pouvant signifier une difficulté à manier l'agressivité, ce que confirme l'unique kinesthésie humaine teintée de rivalité masculine. Si les relations, précisément à l'imgo paternelle, semblent comporter une menace pour le sujet, il est difficile de développer cette supposition et encore moins d'en comprendre l'origine au vu du peu d'éléments dégagés. Seule la projection à la planche VIII suppose une réalité ressentie sur le mode persécutif, vécue comme dangereuse.

Les affects et les angoisse

Les réponses intégrant les qualités sensorielles du matériel permettent d'appréhender l'expression et le traitement des affects, voire de l'angoisse. Or, nous avons relevé uniquement une réponse couleur, qui plus est, dominée par une forme inadéquate à la planche : « *Là dans le noir, on dirait des poumons de fumeur* » (FC'-). La couleur est d'abord simplement nommée par le sujet (afin de localiser sa réponse), avant d'être mise au service de la formalisation pour accentuer la dimension morbide de la projection. Toutefois, son implication dans la détermination de la réponse reste moindre. En revanche, nous avons pu saisir, à plusieurs reprises, l'utilisation

plus significative de l'estompage. A la planche VI notamment, l'impact de l'estompage prime sur la formalisation qui est alors indéterminée : « *un buisson ou un nuage. On dirait même du coton doux bizarre là* ». A travers cet estompage de texture, le toucher est convoqué et renvoie symboliquement aux caresses maternelles, ce qui pourrait souligner une quête de soutien et de contenance. Pour ce qui est des deux autres réponses estompées, elles sont toutes deux dominées par la forme : l'une est associée à une kinesthésie, comme nous venons de le voir (pl. IX : kobE-), tandis que l'autre est intégrée à une forme dominante (pl. VII : FE-) : « *Avec un petit peu un arbre qui cache, et là c'est la vallée en profondeur* ». Cet estompage de perspective dont la valence sexuelle symbolique se dégage de l'attention portée à la profondeur, témoigne d'une problématique marquée par une passivité et une réceptivité bien contenues : « *J'ai l'impression que ça se relie au milieu* ». Tout comme à la planche VI, les symbolismes masculin et féminin sont convoqués, mais cette fois, l'accent est mis sur le sexe féminin, comme en témoigne la réponse additionnelle à l'enquête « *on dirait surtout la vallée avec des maisons, qui sont collées au vide presque. Les deux choses se relient* ». Cette volonté du sujet d'un rapproché « entre les deux choses », représentation au symbolisme transparent, peut de nouveau renvoyer à des fantasmes de scène primitive.

Par ailleurs, l'analyse des déterminants sensoriels révèle que l'absence de réponses couleurs (d'où un TRI introversif) et d'expressions affectives, n'implique pas nécessairement une indifférence à la sollicitation sensorielle, une fermeture aux éprouvés internes ou encore aux excitations externes. La présence d'autres facteurs, tels que l'augmentation de réponses kinesthésiques (1 à la planche II rouge et 3 aux planches pastel), l'utilisation de l'estompage (1EF, 1FE, 1 kobE et 2 →FE), la surcharge de commentaires et d'appels au clinicien, la présence d'une remarque chromatique (pl. IX : « *Plus on avance, plus c'est la couleur* ») et de chocs couleur (pl. III et IX), contribuent également à mettre en évidence une réactivité sensorielle, et en conséquence, une sensibilité affective. La productivité aux planches pastel (7 réponses sur 20) est également significative de cette réactivité. Aussi, les défenses semblent moins opérantes à ces trois dernières planches comme en atteste les débordements (prédominance des réponses de mauvaise qualité formelle) et les représentations aux contenus à valence régressive et/ou sexuelle. Ces phénomènes expliquent le RC% du sujet, qui s'élève à 35% et qui nous autorise à remettre en question l'apparente rigidité de son fonctionnement psychique. D'autant que le protocole témoigne globalement d'une vie fantasmatique relativement riche. Les représentations sont effectivement empreintes d'une valeur symbolique transparente non négligeable et partageable. Enfin, précisons qu'à l'épreuve des choix, ce sont deux planches pastel qui ont été retenues : la planche IX comme planche « rejetée » et la planche X comme planche « préférée ». Au regard de ces éléments, nous pouvons supposer que le Moi joue, certes, son rôle pour contrôler les pulsions (TRI, Fc,...), pour autant, celle-ci demeurent actives et témoignent d'une vivacité psychique. Nous sommes ici confrontées à la richesse des possibilités de l'adolescent, c'est-à-dire au caractère contenu de son Moi mais qui autorise tout de même le déploiement

de vives potentialités fantasmatiques, accusant parfois des débordements ($F+ \% = 54\%$). Pour autant, l'angoisse demeure majoritairement contenue, révélant l'efficacité de l'organisation défensive. En effet, elle affleure seulement à l'enquête de la planche VIII, au sein d'une dynamique associative portée par une préoccupation archaïque, qui condense à la fois un sentiment de persécution et une crainte d'engloutissement, liée à la passivité.

Les modalités de l'organisation défensive

L'analyse du protocole de Djalil révèle toute une palette de défenses, plus ou moins mobilisées, face à l'expression pulsionnelle et fantasmatique. Celles-ci s'articulent entre elles, se relaient parfois, pour tenter de traiter le conflit de facture intrapsychique.

Parmi ces défenses, l'une d'entre elles est particulièrement sollicitée. Il s'agit du mécanisme de déplacement, repérable dans toutes les réponses à contenus symboliques, non explicitement sexuels ou agressifs, mais au symbolisme transparent. De cette façon, les mouvements pulsionnels sont mis à distance des représentations humaines, sans toutefois entraver totalement leur expression. En effet, leur portée libidinale et/ou agressive est simplement minimiser. Autrement dit, et pour reprendre les propos de Chabert et al. (2020), ce mécanisme est un compromis défensif qui autorise a minima le retour du refoulé.

Dès lors, le refoulement est également mobilisé et peut justement s'entrevoir quand il n'opère plus, c'est-à-dire à travers ce retour du refoulé. En cela, il sous-tend les autres conduites défensives. La représentation refoulée est remplacée par un contenu plus neutre, principalement animalier, duquel la dimension libidinale et/ou agressive peut tout de même être déagée. Par ailleurs, la levée de cette défense ne concerne pas les affects qui demeurent verrouillés tout au long de la passation.

L'isolation peut ainsi se percevoir à travers la rupture affect/représentation, seules les représentations étant accessibles au sujet. En plus d'une isolation affective, nous distinguons parfois une isolation entre les représentations, perceptible notamment lorsque le sujet aborde la planche par un détail. Néanmoins, l'isolation est souvent levée au fur et à mesure du déploiement des réponses (construction de G organisés), seul le déplacement continue à opérer.

Enfin, la régression ponctue modestement le protocole. Pour exemple, nous l'avons repéré à la planche IV par le registre infantile, utilisé pour minimiser la portée phobogène de la représentation para-humaine (« *un méchant monstre dans les films enfin dans les dessins animés* »).

Au-delà de ce repérage, il importe de préciser que ces défenses sont suffisamment souples pour que se déploient des scénarios fantasmatiques, sans que le sujet ne puisse vraiment se laisser affecter. Concernant leur récurrence, il semble que l'appréhension en D serve d'ancrage à ces défenses agissantes, pour la plupart, tout au long du protocole. Néanmoins, nous constatons un net relâchement aux planches pastel, comme l'illustre la planche VIII. La première réponse est effectivement construite à partir d'un détail facilement isolable et fréquemment utilisé : « *on dirait plutôt*

un sanglier bizarre ». Malgré l'expression discrète d'un sentiment d'étrangeté, cette représentation témoigne d'un bon maintien du contrôle perceptif grâce au déplacement sur un contenu animal. Ce sentiment perdure avec une deuxième réponse « *une grenouille bizarre* », pour laquelle les mouvements sous-jacents semblent avoir mis à mal les capacités de contrôle (réponse de mauvaise qualité formelle). Pour autant, les défenses - isolation et déplacement - opèrent encore au début de cette deuxième réponse (contenu animal et appréhension en D) mais l'une d'elles, l'isolation, est ensuite levée en faveur d'une kinesthésie animale (G organisé). Le déplacement assure jusqu'à l'enquête, où le mouvement projectif devient totalement débordant. A cet égard, les défenses, convoquées pour parer tout débordement, semblent généralement se relâcher à l'enquête, permettant au sujet de mobiliser une associativité qu'il paraissait retenir. Plusieurs réponses additionnelles, sous-tendues par des mouvements projectifs plus importants voire même débordants, sont ainsi proposées. Nous avons, entre autres, noté la présence de nombreuses réponses additionnelles dont les contenus témoignent du maintien voire de l'accentuation de l'excitation psychique libidinale ou agressive/persécutive.

Conclusion

Au regard de la difficulté du sujet à se livrer pendant l'entretien, nous craignons un protocole marqué par la rigidité et le contrôle défensif. Cependant, le bilan projectif met en lumière une souplesse suffisante pour permettre l'expression pulsionnelle libidinale, et parfois agressive, via des contenus au symbolisme transparent. Certaines réponses sont banales, d'autres sont colorées par l'expression défensive et d'autres encore sont projectives et rendent compte d'une opération mentale dynamique en combinant plusieurs parties de la tâche (G organisés). En outre, l'analyse du psychogramme indique que l'ensemble des données se situent approximativement dans les variations normatives, sous-tendant une bonne adaptation à la réalité externe. Si les affects ne sont pas clairement verbalisés, nous pouvons tout de même identifier une sensibilité du sujet aux qualités chromatiques du matériel (RC % à 35 %, choix négatif de la planche IX et positif de la planche X, kinesthésies, etc...). En dépit des mécanismes défensifs, tels que l'isolation et le déplacement, les sollicitations latentes des planches sont clairement saisies. Plus exactement, la dynamique défensive limite l'impact pulsionnel mais n'empêche pas le traitement intrapsychique du conflit. Si les représentations humaines paraissent absentes, elles se font jour par le biais de représentations - apparemment neutres - mais dont la valeur symbolique sexuelle reste patente. De surcroît, elles se révèlent tantôt active/masculine, tantôt régressive/maternelle, ce qui nous invite à poser l'hypothèse d'une problématique sexuelle, mobilisant bisexualité psychique et différence des sexes. Enfin, le protocole est, malgré tout, marqué par une certaine tension psychique, parfois difficilement réprimée quand les stimulations externes viennent se heurter aux fragilités internes. A cet égard, nous avons questionné à plusieurs reprises la qualité du système pare-excitation de l'adolescent, compte tenu d'images éparses, mal délimitées et de représentations corporelles trouées ou effractées (ré-

ponses anatomiques). De manière plus ciblée, le débordement à la planche VIII (survenu lors de l'enquête) signale l'émergence d'une angoisse, dont on peut saisir la nature archaïque, sur fond de persécution et de crainte d'engloutissement/passivité.

Pour conclure, ce protocole témoigne d'une vive mobilisation psychique, à la fois défensive et dynamique, avec une certaine continuité associative. En effet, nous avons noté une résonance entre plusieurs réponses, situées justement à des planches possédant des éléments de liaison (structurale et sensorielle) et sollicitant, en conséquence, des problématiques communes. Aussi, nous retrouvons des contenus et des préoccupations similaires entre les planches II et III, IV et VI ou encore IX et X. Enfin, les réponses additionnelles sont ici importantes à considérer, en ce qu'elles témoignent de l'intensité des mouvements pulsionnels engagés. Ces premiers éléments projectifs seront assurément confrontés à ceux proposés à l'issue de l'analyse et de l'interprétation du TAT, que nous allons entreprendre à présent.

3.1.4.3.2. Analyse et interprétation du TAT

L'analyse planche par planche (procédés et problématiques - cf. Annexe XI.XI, Tome II, pages 429-439) et la feuille d'analyse récapitulant les procédés utilisés par le sujet (Annexe XI.XII, Tome II, pages 440-441) sont consultables dans les annexes.

Clinique de la passation

La passation du TAT se poursuit dans les mêmes conditions que le Rorschach. Djalil nous paraît à l'aise avec le matériel qu'il manipule davantage que pour le premier test. La passation est particulièrement dynamique, le discours est fluide, les temps de latence introductifs sont très brefs et les silences intra-récits sont quasiment inexistantes. L'épaisseur symbolique est repérable d'emblée. Malgré la mobilisation défensive, la conflictualité est majoritairement traitée et des solutions de compromis sont parfois proposées. Enfin, l'expression affective est bien plus possible ici qu'elle ne l'a été au Rorschach, signalant une souplesse psychique. Là encore, nous n'avons décelé aucune difficulté chez le sujet, si ce n'est que son attention semblait de moins en moins soutenue au fur et à mesure des planches. Malgré sa bonne volonté et sa motivation, nous percevons un soulagement à l'annonce de la dernière planche. L'épreuve dure seulement 14 minutes, pour autant, le protocole témoigne de bonnes capacités associatives. Une fois le test achevé, Djalil nous pose plusieurs questions sur l'outil et sur ce que les données recueillies peuvent venir révéler sur lui. Bien qu'il soit difficile de déterminer si cette démarche repose sur de la curiosité et/ou de la méfiance, elle reflète tout de même l'intérêt et l'implication que démontre l'adolescent depuis notre première rencontre.

Articulation des procédés et organisation défensive

Le regroupement sur la feuille d'analyse des différents procédés du discours utilisés par le sujet est consultable en annexe (Annexe XI.XII, Tome II, pages 440-441). Ce regroupement va nous guider pour articuler les procédés et apprécier la qualité du processus associatif, en tenant compte notamment des relations entre représentations, des affects et des mécanismes de défense.

D'emblée, la répartition des procédés signalent une mobilisation sensiblement similaire des procédés A (42), B (57) et C (54), avec tout de même quelques émergences en processus primaire (E = 21). Les B sont les plus représentés mais leur chiffre repose sur une utilisation importante du B2-1 (utilisé 19 fois). Or, nous allons voir que son poids économique a moins de valeur que d'autres procédés. La présence aussi consistante des procédés labiles est tout de même surprenante : accent porté sur les relations interpersonnelles, introduction de personnages ne figurant pas sur l'image, expression d'affects. Aussi, la conflictualité est souvent immédiatement saisie, elle se traduit notamment par les tourments internes des personnages, ce qui permet de mesurer l'acuité de l'opposition pulsion/défense. La spontanéité associative se déploie mieux aux planches figuratives, l'absence de personnages induit des mouvements psychiques trop intenses, difficilement contenues par les défenses rigides et l'évitement. D'ailleurs, la sollicitation des procédés A et C n'est parfois pas suffisante face à la massivité de la projection qui entraîne un débordement accompagné de procédés E. Dès lors, la lisibilité des histoires devient plus complexe voire hermétique. Si le protocole de Djalil paraît riche et dynamique, il comporte néanmoins quelques histoires restrictives. Globalement, nous avons relevé une participation ambivalente, celle-ci est tantôt retenue, ce qui limite la fantaisie et tend également à restreindre l'expression affective ; tantôt débordante, ce qui laisse apparaître le retour du refoulé et/ou l'expression pulsionnelle. Nous allons reprendre spécifiquement les procédés utilisés pour chaque série, selon leur qualité, leur diversité, leur prévalence et leur articulation.

Commençons par les procédés appartenant à la série labilité. Ils sont les plus représentés mais comme nous l'avons déjà évoqué cela tient au fait que le procédé B2-1 soit largement sollicité. Il est toutefois intéressant de relever qu'il n'est pas lié à une prépondérance de commentaires, mais à une entrée toujours directe dans l'expression. En effet, chaque planche est abordée sans temps de latence initiale, Djalil semble se précipiter au cœur de la situation conflictuelle, quelque soit la problématique latente. Cette précipitation dans le discours concerne rarement l'expression d'affect, il est davantage question d'une mise en scène interpersonnelle conflictuelle. A cet égard, les procédés de la catégorie B1, concernant l'« Investissement de la relation », constituent plus de la moitié des procédés labiles mobilisés. Ils comptabilisent à eux trois 29 utilisations, et viennent soutenir la conflictualisation, dans des contextes régulièrement dramatisés (pl. 3BM, 5, 6BM, 11, 13B), et plus rarement érotisés (B3-2 aux planches 2 et 4). Pour exemple, l'introduction de personnages et leurs mises en relation (B1-2, B1-1) aux planches 3BM, 5, 6BM, 11 et 13B, viennent situer le conflit au niveau de la défaillance des objets dans leur fonc-

tion d'étagage (CL-3-). Seule l'introduction de personnages aux planches 12BG et 16 revêtent une fonction d'étagage à valence positive en vue de contre-investir les problématiques de perte et/ou d'abandon sous-jacentes. En conséquence, les affects associés aux mises en scènes interpersonnelles concernent principalement les registres de la tristesse, de la rivalité/jalousie voire de l'agressivité, dont les expressions parfois massives, représentent une menace pour la psyché. Aussi, l'articulation avec des procédés rigides (A3-1 : hésitation, A3-2 : Annulation, A3-3 : formation réactionnelle, A3-4 : isolation) mais aussi parfois de type inhibition (CI-1, CI-2) participe de la lutte défensive contre le risque de déliaison pulsionnelle et/ou d'effondrement dépressif. Ces allers-retours entre l'expression pulsionnelle et la défense (A2-4) reflètent donc l'acuité du conflit, dont l'issue tend vraisemblablement soit vers un compromis, soit vers un débordement, comme en atteste l'apparition des procédés E (pl. 3BM, 4, 5, 6BM, 8BM, 10, 12BG, 13B, 19, 16). Par ailleurs, il convient de préciser que certains procédés de la série B sont moins représentés, comme le B2-3 ou le B3-2 ; pour autant, leur poids économique est tout de même significatif et rend compte de la conflictualisation intrapsychique. Au regard de ces premiers éléments d'analyse, il semblerait que les procédés labiles nourrissent la conflictualité, au risque d'un débordement que les procédés A et C tenteraient d'éviter, comme nous allons le voir à présent, en nous concentrant d'abord sur les procédés rigides.

Dans le registre rigide, l'utilisation majoritaire des procédés A1 (références à la réalité externe) et A3 (procédés obsessionnels) évoque une lutte intense contre les émergences fantasmatiques et pulsionnelles dont l'extrême pression fait parfois surgir des représentations agressives ou sexuelles ainsi que des affects dépressifs. Cette lutte rend compte de la difficulté à gérer les conflits pulsionnels au point parfois de désorganiser le cours de la pensée. L'investissement du descriptif (A1-1 et A1-2) a tout autant une valeur d'ancrage dans la réalité que de contrôle et de maîtrise. Ils sont principalement mobilisés ensemble, au tout début de la séquence associative, en vue de contraindre/mettre à distance l'avènement pulsionnel/fantasmatique, comme à la planche 2 ou encore à la planche 12BG. Quant aux procédés A3, ils organisent fréquemment le deuxième temps des réponses, après l'expression de la représentation et/ou des affects afin d'en minimiser l'impact. Prenons l'exemple de la planche 8BM, où le recours à plusieurs défenses rigides (annulation (A3-2), précautions verbales et hésitations (A3-1), mise à distance temporelle (A1-2), isolation (A3-4)) survient en contrepoint de représentations massives (principalement agressives) liée à la prise en compte d'un détail porteur d'agressivité (le fusil), qui induit un vacillement des limites. En plus d'être souvent utilisés conjointement (pl. 3BM, 6BM, 8BM, 13B), ces défenses rigides peuvent s'articuler aux procédés de la série C, caractérisés par l'évitement. Si habituellement ces derniers signalent l'insuffisance des premiers, ici l'intervention de l'inhibition ne signe pas nécessairement l'échec des procédés A, qui peuvent aussi bien intervenir en amont qu'en aval des autres défenses. Aussi, ils semblent œuvrer les uns avec les autres pour une finalité commune, à savoir : tempérer les mouvements projectifs avant qu'ils ne suscitent un débordement pulsionnel (agressif, persécutif) et/ou affectif (dépressif).

Il convient de considérer plus spécifiquement les procédés de la série C qui se déclinent également en plusieurs composantes. Même si l'inhibition est dominante (20 sur 54), les autres catégories sont également présentes, et remplissent chacune un rôle bien spécifique. Tout d'abord, et comme nous avons commencé à l'aborder, la présence des procédés « inhibition » (CI) reflète les tentatives du sujet pour étouffer les mouvements pulsionnels ou affectifs, induits par la conflictualité, elle-même mise au jour par les procédés labiles. Dès lors, les dimensions agressives/inquiétantes (pl. 3BM, 6BM, 8BM, 11), mêlant parfois des affects dépressifs (pl. 3BM, 13B), sont certes palpables mais les motifs du conflit restent vagues (CI-2), et ce, malgré les contextes dramatiques (B2-1) dans lesquels ils sont décrits. Les procédés CF, plus discrets, sont utilisés à cette même fin, c'est-à-dire qu'ils vont tenter de contraindre la conflictualité, et par la même de pallier les fragilités du monde interne, par un accrochage à la réalité externe (accent porté sur la factuel). Quant aux procédés CL et CN, leur visée est quelque peu différente. Les procédés appartenant à la catégorie « attachement aux limites » concourent à renforcer les limites fragiles du sujet, ce qui se traduit notamment par une insistance sur les qualités sensorielles ou encore par la recherche d'étayage. Ces procédés sont prépondérants aux planches sollicitant une problématique de perte, et au sein desquelles se dessine la défaillance de l'objet dans sa fonction d'étayage. En outre, les CL-3 se repèrent précisément à travers des thématiques de maltraitance (pl. 3BM), d'abandon (pl. 5, 13B), et globalement de défaut de soutien. Le défaut voire l'absence d'étayage (pl. 19 et 16) paraît particulièrement menaçant pour Djalil en ce qu'il le confronte à la fragilité de son monde interne. Face au risque d'effondrement dépressif, la problématique de perte semble court-circuitée par le réveil massif de pulsions et/ou d'affects agressifs, d'où l'émergence de procédés E. Les adresses directes au chercheur (D3) permettent parfois d'éviter le débordement pulsionnel (pl. 2, 10, 11, 12BG et 16). Si ces manifestations verbales hors récit constituent des voies de décharge directe, elles accompagnent le récit plus qu'elles ne l'entravent. Nous pouvons supposer qu'elles ont pour fonction de déjouer les effets projectifs massifs de certaines planches mais cela n'empêche pas toujours le vacillement des limites interne/externe, comme nous pouvons l'observer à la planche 11. C'est ainsi que les procédés CL-1, sous-tendus par un mécanisme d'identification projective, se donnent à voir régulièrement et signalent des glissements entre sujet/personnage mais aussi entre réalité interne/réalité externe. Les procédés CN-1 et CN-3 viennent accentuer ce brouillage des limites, en même temps qu'ils reflètent une lutte antidépressive. Quant aux procédés CN-5, ils semblent plutôt répondre à une visée d'inhibition pulsionnelle, en témoigne la mise en tableau à la planche 19. Enfin, le recours à ces procédés narcissiques aux planches 1, 6BM et 8BM posent l'hypothèse d'une lutte contre l'angoisse de castration, et plus encore, contre sa dérive dans le champ d'une angoisse existentielle, d'où un fort besoin d'étayage.

En dépit d'une alternance des défenses de type rigidité et évitement, les mouvements générés par les planches induisent fréquemment une infiltration du discours par les processus primaires. Ces débordements intempestifs interrogent

encore la qualité du pare-excitation de Djalil, d'autant qu'ils s'observent à la quasi totalité des planches : 1, 3BM, 4, 5, 6BM, 8BM, 10, 12BG, 13B, 19 et 16. A chacune de ces planches, il est majoritairement question d'une massivité de la projection autour de thématiques agressives et/ou persécutives, souvent directement orientées vers un mauvais objet (pl. 3BM, 5 et 8BM). Dès lors, la série E se condense essentiellement autour de deux procédés : E2-2 et E2-3, auxquels s'ajoutent quelques fois des altérations du discours (E4). Ces émergences en processus primaire signent souvent une désorganisation transitoire, sans perte de contact avec le réel. Seuls les récits aux planches 19 et 16 s'avèrent peu partageables et questionnent un envahissement de la pensée avec une perte des repères logiques, sous la pression de la projection.

En conclusion, nous pouvons noter que les procédés A (Rigidité) et C (Évitement), ne peuvent se maintenir dans le traitement des mouvements pulsionnels massifs, induits par l'investissement des relations interpersonnelles (Labilité). C'est ainsi que les émergences du processus primaire viennent nourrir ponctuellement les associations de Djalil. Si elles ne sont que très rarement envahissantes au point de désorganiser la pensée, elles témoignent d'une grande réactivité pulsionnelle et fantasmatique, face aux problématiques latentes des planches. In fine, elles illustrent la coexistence de modalités de fonctionnement variées, tantôt dominés par la logique du processus secondaire, tantôt par celle du processus primaire. Le repérage des procédés du discours étant effectué, nous allons nous attacher à distinguer les problématiques prévalentes du sujet, selon la dynamique des identifications et des choix d'objet.

Problématiques : registres et traitement des conflits

Nous allons adopter le même procédé que pour les sujets précédents, c'est-à-dire que nous allons dégager les problématiques, à la fois complexes et singulières du sujet, à partir du repérage des modalités identificatoires (sexuelles, narcissiques, dépressives, mélancoliques, projectives...) et des modalités d'investissement de l'objet (à valence libidinale, agressive, spéculaire, d'étayage, persécutive...).

Modalités d'investissement de la représentation de soi (axe narcissique)

A peine la planche saisie, le conflit interpersonnel et intrapsychique se donne souvent à voir dans une modalité projective, parfois sous-tendue par un mécanisme d'identification. La mobilisation de ce mécanisme souligne la grande perméabilité entre réalité interne et réalité externe mais conduit aussi parfois à une perte de distance entre le sujet et le personnage. A cet égard, nous observons à plusieurs reprises une centration narcissique, mettant en avant la forte résonance du sujet aux sollicitations latentes de certaines planches. Pour exemple, son récit à la planche 3BM se déploie autour d'un scénario dramatisé au sein duquel l'accent porté sur le vécu, les expériences et les éprouvés du personnage, suggère une forte identification du sujet. Dans ce récit, la dimension agressive est palpable, en même temps que s'entrevoit des affects de tristesse, associés à un vécu de violence (subie). C'est alors

que le risque lié à la passivité entraîne la prise en compte d'un objet, permettant - au prix d'une légère distorsion perceptuelle (« *un ciseau* ») - de contre-investir la représentation à valence dépressive. Le conflit intrapsychique induit un mouvement oscillant entre une position passive où la violence est subie, et une position active où l'agressivité se fait jour, du fait d'un renversement défensif (via un mécanisme de formation réactionnelle : « *se venger* »). La problématique de perte est donc court-circuitée par le réveil de pulsions agressives, permettant d'échapper et/ou de détruire le mauvais objet. Cette opération psychique, privilégiée par l'adolescent, se retrouve à d'autres planches. En définitive, la défense s'inscrit majoritairement du côté d'une lutte antidépressive, probablement comme contre-investissement d'un narcissisme défaillant. A la planche 13B notamment, plusieurs procédés, tels que la formation réactionnelle ou l'isolation affective, permettent de contre-investir les incidences dépressives liées à la solitude. En outre, la réactivation de l'angoisse de perte et d'abandon semble entraîner un flottement des limites entre les registres perceptif/symbolique, ce qui crée un moment de légère confusion, que le sujet identifie lui-même. De surcroît, la centration sur les qualités narcissiques du personnage, à la fois valorisées et disqualifiées (« *il a un regard sombre* » ; « *J'ai l'impression il a une bonne mentalité* ») souligne, là encore, une identification proche du sujet au personnage, voire même un brouillage des limites personnage/narrateur. Ainsi, la revendication pulsionnelle et la lutte contre sa satisfaction mobilisent des représentations interpersonnelles ambivalentes, de soumission et de conquête, de positions actives et passives, pouvant engager un vacillement des limites.

Les récits aux planches 19 et 16 rendent particulièrement compte des fragilités internes du sujet, du point de vue de ses limites et de ses assises narcissiques. L'absence de support figuratif est venue mettre à l'épreuve ses capacités de contenance, de sorte à en révéler les insuffisances. Pour la planche 19, le discours est fortement infiltré par le processus primaire, en dépit de l'importante mobilisation défensive. En effet, l'adolescent utilise d'emblée une mise en tableau pour minimiser les mouvements pulsionnels. Puis, il s'engage dans l'énumération de différents détails de la planche qu'il dépeint de manière isolée, en mettant l'accent sur leurs qualités dynamiques et sensorielles. Le surinvestissement du sensoriel et du percept semblent concourir à renforcer des frontières fragiles mais l'absence d'un cadre concret met tout de même à mal ses capacités de différenciation. Par conséquent, le début du récit est coloré par un flou du discours, déjouant toute logique associative. L'intervention du chercheur débouche sur une tentative de mise en scène des différents éléments énumérés mais l'émergence en processus primaire est trop massive. Le récit reste dominé par un certain flou du discours ainsi que des représentations contrastées, auxquels s'ajoutent des troubles discursifs et un symbolisme à tendance hermétique. Tous ces procédés reflètent l'envahissement de la pensée et la lutte contre la déliaison, qui se dessine notamment à travers des représentations morcelées, peu partageables. En écho à la désorganisation massive de la planche 19, la planche 16 suscite la répétition compulsive d'une thématique centrée sur un senti-

ment d'étrangeté, témoignant de nouveau d'une lutte contre les effets de déliaison et la menace de destruction interne.

Concernant la problématique du choix identificatoire, l'adolescent semble privilégier une identification masculine qui entraîne parfois le recours à des défenses narcissiques afin d'empêcher l'effondrement des limites. D'ailleurs, la menace liée aux vacillements des limites convoque parfois des défenses du champ persécutif/agressif, comme l'illustre ses récits aux planches 5 ou 8BM. Il convient de préciser que le caractère persécutant de l'excitation pulsionnelle, à la planche 8BM, est perceptible à travers la centration sur le personnage situé au premier plan ou plus exactement sur son attitude et ses intentions douteuses (« *Ça se voit il veut faire du mal* »). Cette importante mobilisation des procédés « Centration narcissique » peut aussi se comprendre comme une lutte contre l'atteinte narcissique.

En dépit d'une fragilité des limites, l'identité apparaît stable, les personnages sont bien discriminés entre eux (différenciation intersubjective). Qui plus est, les relations interpersonnelles aux planches 2 et 4 signalent une reconnaissance de la différence des sexes ; tout comme celles aux planches 6BM et 7BM indiquent une reconnaissance de la différence des générations. Ces éléments sont significatifs de la traversée de l'œdipe, ce qui suggère malgré tout une certaine solidité de l'unité du moi. L'appréhension de l'investissement objectal de Djalil va nous permettre d'étayer ces premières hypothèses.

Modalités d'investissement des relations et de l'objet (axe objectal)

D'emblée, Djalil déploie des représentations de relations conflictuelles, nourries de modalités franchement agressives qui mettent souvent en évidence la valence négative d'étayage de l'objet. Face à l'insuffisance et/ou l'absence de ce dernier, un mécanisme de retournement actif/passif semble intervenir pour échapper à une passivité risquée et éviter le débordement dépressif. C'est selon cette opération psychique que les affects de tristesse, exprimés à la planche 3BM, sont retournés en agressivité. A la planche 5, l'introduction d'un mauvais objet permet également d'éloigner les incidences dépressives, liées au vécu de perte et d'abandon. Plus précisément, la projection d'un mauvais objet maternel - tyrannique et surmoïque - participe de l'évitement d'une figure maternelle abandonnique. Les angoisses archaïques et les éprouvés dépressifs sont ainsi contre-investis par des affects à valence agressive voire persécutive, moins risqués pour la subjectivité. Toutefois, ce mouvement défensif ne permet pas toujours de traiter la problématique latente sans être désorganisé, en atteste la perte discrète d'adéquation au réel à la planche 13B. Autrement dit, les défenses se révèlent plus ou moins efficaces pour faire face à la défaillance des objets dans leur fonction d'étayage. En résumé, l'investissement objectal témoigne d'une conflictualité intrapsychique, s'exprimant sur un mode interpersonnel.

De surcroît, la problématique œdipienne est confirmée, elle se fait particulièrement jour aux planches suggérant une rivalité œdipienne. Pour exemple, la reconnaissance du conflit érotisée à la planche 4 est immédiatement perceptible à travers l'évocation d'un sentiment de jalousie porté par l'un des deux personnages féminins.

L'objet tiers, source du conflit, est d'abord anonyme avant de revêtir une dimension mystique (« *sorcière* »), marquant le début d'une légère perte de contact avec le réel. En effet, l'intensité pulsionnelle est telle que le cours de la pensée du sujet apparaît perturbé. Cette désorganisation momentanée se traduit notamment par un discours abstrait sur des considérations inadéquates, qui tendent vers un symbolisme hermétique. En outre, la mise en scène du conflit œdipien laisse parfois deviner une angoisse de castration, mêlant à la fois des fantasmes agressifs/parricides et des affects de culpabilité voire de dévalorisation narcissique. Celle-ci s'entrevoit précisément à la planche 7BM où la représentation du couple père/fils suscite une prise de position dans une dialectique active/passive que la tentative de relation spéculaire n'a pas permis d'éviter. Le maniement de l'agressivité dans la relation à la figure paternelle apparaît alors complexe : la position de soumission du fils face à une image idéalisée est difficilement acceptée mais encore plus difficilement contestée. La lenteur et l'aspect restrictif du discours, où s'articulent inhibition et remâchage, semblent être à la hauteur de la tension pulsionnelle sous-jacente. Le retentissement de l'angoisse de castration s'observe également à la planche 6BM, en ce sens que le fantasme parricide est esquissé mais aussitôt annulé sous le poids de cette dernière. Le récit à cette sixième planche livre aussi des indications sur les modalités d'investissement de la figure maternelle. La relation mère/fils ne semble pas porteuse d'interdit mais elle intensifie le conflit interne entre l'agressivité et l'exigence surmoïque, sur fond de culpabilité : « *si la mère va lui pardonner* », « *Il a l'air de regretter* ». Au-delà de mobiliser des sentiments de culpabilité, nous avons vu que la figure maternelle est souvent identifiée comme mauvais objet, tantôt abandonnique, tantôt tyrannique voire maltraitante. Dès lors, les relations investies au sein des récits révèlent une défaillance objectale que les potentialités défensives et dynamiques du sujet ne semblent pouvoir parer. Nous pouvons toutefois repérer l'investissement d'une relation relativement sécurisée à la planche 10. Il s'agit d'une relation fraternelle - quasi spéculaire - qui offre un compromis au conflit en permettant d'éviter la menace de perte/séparation, tout en abrasant les mouvements pulsionnels, liés au rapproché libidinal suggéré par la planche. L'ambiguïté de l'identité sexuelle des personnages crée néanmoins un dérapage ponctuel que le sujet parvient rapidement à corriger puisque le récit s'achève sur l'expression d'affect donnée dans un contexte relationnel d'étayage, idéalisé et déssexualisé. Excepté cette relation de support, les scénarios intersubjectifs, proposés par Djalil, supposent une difficulté à contenir les représentations de perte, d'abandon mais aussi de passivité, d'impuissance. L'émergence de telles représentations, convoquant pour beaucoup les imagos parentales, engage une lutte défensive contre le risque d'effondrement du Moi. Pour autant, la culpabilité à l'égard de la figure maternelle et la difficulté de rivaliser avec la figure paternelle, ravivent respectivement des mouvements dépressifs et destructeurs, difficilement négociables compte tenu d'un possible défaut de pare-excitation et d'un vécu de carences.

Conclusion

L'analyse du TAT de Djalil met en exergue des potentialités que le protocole de Rorschach avait déjà permis de soulever. Si les affects sont là encore discrètement évoqués, les représentations de relation sont largement déployées au sein de récits conflictualisés. Les modalités d'investissement relationnel rendent compte d'une part, de l'intégration du complexe d'œdipe (différence des sexes et des générations, problématique de castration, culpabilité), et d'autre part, de la défaillance des objets externes (fragilité narcissique, porosité des limites). La confrontation aux imagos est particulièrement complexe en ce qu'elle mobilise des représentations conflictuelles, associées à un vécu de perte/abandon, de maltraitance ou encore de soumission douloureuse (notamment à la figure paternelle). Face à la menace subjective que font courir de telles représentations, le sujet fait appel à plusieurs défenses. Parmi ces dernières, nous avons noté un mécanisme de retournement, visant à éloigner les incidences dépressives et passives, en privilégiant des représentations et/ou affects à valence agressive voire persécutive. En outre, les procédés défensifs des séries « rigide » et « évitement » ne suffisent pas toujours à limiter la massivité des émergences fantasmatiques et pulsionnelles, liées à certaines problématiques des planches. Aussi, nous relevons parfois des débordements en processus primaire ainsi qu'une désorganisation transitoire du cours de la pensée. L'entrecroisement dynamique des processus primaire et secondaire souligne néanmoins la vitalité psychique de l'adolescent. Enfin, la mobilisation défensive témoigne d'une lutte contre l'effondrement dépressif mais aussi contre l'atteinte narcissique, qui semble se renforcer dès lors que les échos avec son vécu semblent trop importants.

3.1.4.3.3. Analyse et interprétation du dessin

Le dessin de la famille de Djalil ainsi que la retranscription de l'entretien associé, ont été placés en annexe (Annexe XI.XIII, Tome II, page 442 et Annexe IV.IV, Tome III, pages 314-323).

Clinique de la passation

Nous retrouvons Djalil le lendemain des tests projectifs. Cette fois encore, l'adolescent est très ponctuel. Lorsqu'il nous aperçoit, il manifeste spontanément un geste de la main et esquisse même un sourire. Nous le sentons de plus en plus à l'aise. D'ailleurs, il semble avoir beaucoup moins de difficultés à soutenir notre regard. Une fois installés dans la salle d'entretien, Djalil paraît impatient de connaître les modalités de ce dernier test, d'autant que nous avons commencé à sortir le matériel nécessaire à la réalisation graphique. Une fois la consigne énoncée, l'adolescent nous demande aussitôt la possibilité de dessiner sa propre famille, soulignant son désir de s'attacher au réel et de se centrer sur la mise en relation avec son environnement primaire. La réalisation du dessin va s'effectuer en deux temps, il sera entrecoupé par des révélations concernant ses modalités relationnelles familiales. Djalil va

notamment développer la nature des liens avec son père, jusqu'alors esquivée. Rapidement, nous constatons que le dessin permet de lever certaines défenses, telle que l'inhibition observée pendant l'entretien de recherche. La violence familiale, plus exactement paternelle, est à présent clairement exprimée. L'aisance avec laquelle il parvient à se projeter et à se dévoiler est presque déroutante. Nous relevons un net changement d'attitude entre notre première et dernière rencontre. La passation du test du dessin de famille dure un peu plus d'une demi-heure (construction graphique et entretien compris). Celui-ci se révèle être un véritable complément à l'entretien semi-directif. A la fin de la passation, Djalil indique expressément la facilité avec laquelle il a abordé ce test, dans un climat qu'il qualifie de « *confiance* », pour reprendre ses propos.

Etape de la construction du dessin

La construction du dessin se décline en deux étapes bien distinctes. La réalisation d'une maison, puis d'un avion dans lequel Djalil situe son père, et enfin l'ajout de nuages, accompagnés de traits matérialisant la pluie, constituent la première étape. Chaque élément est porteur de symbolique, et l'ensemble donne un aspect mélancolique à la scène. S'ensuit un échange basé sur des considérations familiales qui laissent entrevoir les événements douloureux survenus au sein de cette famille. Alors qu'il s'apprête à dessiner son petit frère, Djalil décide plus exactement de dépeindre la scène du déménagement, suite à la séparation de ses parents. Cette décision entraîne un nouvel arrêt dans sa construction graphique et laisse place à un discours concernant spécifiquement son vécu et ses ressentis face à cet événement. Puis, Djalil revient plus largement sur la nature des liens qu'il entretient avec chaque membre de sa famille, ce qui l'amène à évoquer la violence de son père ainsi que les affects et les tourments que cela a suscité chez lui. Comme pour pallier la défaillance paternelle, il reprend son dessin en commençant par dessiner un bonhomme qu'il présente comme un substitut paternel. Ce second personnage marque la seconde étape de sa réalisation graphique qui comprend également l'exécution de trois autres personnages : sa mère (pour laquelle il prend le soin de dessiner un détail : le voile), sa sœur et lui-même (en dernier). Enfin, l'adolescent ajoute le camion de déménagement à la toute fin de sa réalisation, comme s'il s'agissait de l'épilogue.

Interprétation du dessin

Etant donné que Djalil a réalisé sa famille réelle, nous avons dû quelque peu réadapter l'entretien post-dessin. En effet, il nous a d'emblée exposé sa volonté de représenter sa famille, en conséquence, l'identification est immédiate et l'imaginaire apparaît moins sollicité. Avant de revenir sur les processus identificatoires et la description des liens avec ses premiers objets d'investissement, nous allons examiner les critères graphiques du dessin.

S'agissant de l'aspect global, la feuille est utilisée en mode paysage, l'espace est bien occupé et la couleur est absente. De plus, le dessin est relativement équilibré, ses différents éléments sont répartis en quatre groupes dans l'espace graphique.

Dans l'ordre de leur réalisation, nous identifions la maison à droite, l'avion et les nuages en haut, les cinq personnages au centre et le camion à gauche. La simplification caractérise chacun de ces composants. La maison est particulièrement basique puisqu'il s'agit seulement d'un carré surmonté d'un triangle en guise de toit. Le trait est léger, peu appliqué et aucun détail n'est ajouté. Seule une croix diagonale se devine au sein du carré, et semble rendre compte de l'inaccessibilité de la maison (probablement en lien avec le fait qu'il s'agit d'une scène de déménagement). La suite du dessin répond aux mêmes caractéristiques structurelles. L'avion est très rudimentaire, le sujet s'est appuyé sur deux formes ovales entrecroisées pour le matérialiser. L'important pour l'adolescent ne semble pas résider dans la qualité graphique de sa production mais dans sa portée symbolique en ce sens que cet élément a été construit pour y placer son père. Ce dernier n'est pas directement représenté, seule l'initiale « P » est apposée sur l'avion. Après une hésitation, Djalil opte pour une représentation du mauvais temps. La pluie est schématisée par des traits rectilignes qui envahissent la moitié supérieure du dessin et lui donne une tonalité mélancolique voire dépressive. Elle s'accompagne de quatre nuages, dessinés successivement, de part et d'autre de l'avion. L'adolescent figure ensuite un premier personnage, identifié comme son petit frère. Celui-ci est positionné au centre de la feuille et à distance de la maison. Après avoir marqué une pause importante dans sa construction, le sujet se lance dans la conception des autres personnages. Le trait est cette fois-ci plus soutenu, mais leur dimension est très modeste par rapport à la surface de la page. Il convient de préciser que les personnages sont effectués selon un alignement horizontal. Pourtant, l'ordre dans lequel on les retrouve (de gauche à droite) ne correspond pas à l'ordre de leur exécution. En effet, le petit frère a d'abord été réalisé au milieu, suivi par le substitut paternel²⁹ à sa droite, et la mère encore plus à droite. La sœur a ensuite été dessinée à gauche du petit frère, avant que Djalil ne se rajoute lui-même à gauche de celle-ci. Bien qu'il se soit représenté en dernier, sa position (tout à gauche) fait de lui le premier personnage de la lignée. Par ailleurs, chaque bonhomme est réalisé à l'aide de la technique en bâton, avec peu de signes distinctifs. Qui plus est, leur visage n'est pas représenté, ce qui ne permet pas de leur attribuer des expressions. Situés à égal distance, leur taille est quasiment identique, exceptée pour Djalil qui apparaît sensiblement plus petit que les autres. Par conséquent, la différence des générations n'est pas rigoureusement marquée entre les membres de cette famille. En revanche, nous pouvons relever la différence des sexes à travers des détails reconnaissables : les personnages de sexe masculin sont démunis sur le plan capillaire alors que la sœur possède une chevelure longue et retombante évoquant la féminité. Quant à la mère, elle est vêtue d'un voile, symbole religieux pour les femmes de confession musulmane. En outre, un détail corporel, à savoir un ventre imposant, permet de discriminer Philippe (substitut paternel). Selon

²⁹ Nous l'appellerons Philippe pour faciliter l'analyse, tout en respectant l'anonymat.

Djalil, ce détail donne arbitrairement un caractère divertissant/drôle au personnage : « *avec un ventre, il faisait rire* ». Une fois chaque bonhomme tracé, Djalil propose d'inscrire une initiale au-dessus de chacun d'eux pour faciliter leur identification. Enfin, il termine par l'élaboration du camion, composant essentiel pour parfaire la compréhension de son dessin. Au-delà d'enrichir la production, il constitue un symbole clé dans la scène de déménagement que le sujet a choisi de dépendre. Inversement, nous avons constaté des membres manquants, malgré l'espace encore disponible. Nous pensons notamment à sa demi-sœur (et subsidiairement, à sa belle-mère), dont l'omission pourrait simplement s'expliquer par le fait que l'évènement dessiné préexiste à sa naissance.

Comme nous l'avons évoqué en introduction, la production présentée est tout de suite ancrée dans le réel, le concret et peu infiltrée d'imaginaire et de projection. Pour autant, de nombreux éléments sont intéressants à noter ; d'autant que les barrières défensives paraissent suffisamment s'assouplir pour permettre le dévoilement de problématiques familiales : « *Une maison abandonnée, une maison détruite, une famille détruite...* ». La maison, habituellement symbole de sécurité, apparaît ici impénétrable (croix diagonale et personnages éloignés), nous verrons par la suite que cette représentation est le reflet d'un évènement douloureux, vécu par le sujet. D'ailleurs, ce dernier semble enfin s'autoriser à exprimer des affects et des émotions, tels que la colère ou encore la tristesse qui apparaissent à la fois symbolisées et abrégées : « *plutôt les mauvaises choses j'ai l'impression je les ressors là* ». La projection permise par la situation graphique semble mettre au jour les tourments internes du sujet, en permettant de transformer en image les pensées ne pouvant pas être directement mises en mots : « *J'sais pas pourquoi j'vois du mal partout, même là j'ai envie de faire du mal* ». En lien avec le procédé de figurabilité, une scène semble s'être spécifiquement imposée au sujet au point de le *déstabiliser*. Elle s'entrevoit d'abord discrètement par la mise à distance de la figure paternelle « *je vais faire plutôt un père qui va dans l'avion* », avant d'être franchement énoncée par le sujet : « *Le déménagement pendant le divorce* ». Le retour compulsif de cette scène, la charge affective ainsi que les manifestations cliniques qui l'accompagnent, supposent un retentissement traumatique « *je pense toujours à cette scène* », « *je faisais des crises d'angoisses* », « *je pouvais pas être préparé, j'avais dix ans...* ». La rupture parentale est difficile pour l'adolescent, d'autant plus qu'elle s'accompagne de changements radicaux pour la famille : « *c'est la scène du jour au lendemain, changer de ville, changer d'ambiance, changer de potes, changer de tout* ». A cela s'ajoute le départ du père pour son pays d'origine, départ que l'adolescent perçoit comme une fuite : « *il est directement parti bizarre, on dirait qu'il a fui toutes ses responsabilités* ». L'avion vient ainsi signifier ce départ impromptu qui, semble-t-il, résonne comme un abandon chez Djalil, et dont les conséquences (sentiments d'insécurité ?) peuvent s'entrevoir à travers ses dires : « *j'arrivais plus à respirer, j'étais juste stressé, j'étais en panique* ». Bien que la séparation soit à l'initiative de la mère, il semble exclusivement nourrir des affects de colère à l'encontre de son père. L'explication réside dans le motif de séparation, Djalil nous confie effectivement que sa mère a agi ainsi en vue de les protéger face à « *un père trop violent* ». En outre, son discours laisse entendre

que la violence apparaît secondaire par rapport à l'abandon, dans la mesure où elle est décrite comme une normalité : « *la violence en vrai de vrai, c'est devenu habituel en vrai. C'était bizarre, c'était habituel. C'est pour ça de le voir fuir... ça m'a mis mal* ». Dès lors, l'entretien met en exergue un entremêlement de plusieurs sentiments et d'émotions, tels que la tristesse, la peur, l'impuissance. Ces derniers transparaissent également à travers plusieurs éléments du dessin comme la pluie ou encore l'absence de couleurs, ce qui lui confère une tonalité dépressive. Par ailleurs, les ressentis passés (peur, tristesse) semblent avoir aujourd'hui laissés place à la colère et la vengeance : « *Au jour d'aujourd'hui non, je me venge un peu j'ai l'impression* ». Cette « *envie de vengeance* » s'inscrit dans une dynamique de changement, qui semble s'appuyer sur un mécanisme de retournement actif/passif, en vue de ne peut plus être contrôlé par un tiers, et précisément par son père : « *Il [son père] dit que j'ai changé parce qu'il a plus de contrôle. En fait, y a plus personne qui a un contrôle sur moi* ». D'après ses dires, ce changement induit une rupture au niveau de l'origine et de l'attribution de la responsabilité des scènes violentes dans la famille. Si elles étaient auparavant reliées à la figure paternelle, elles sont désormais décrites comme émanant de son seul fait : « *à partir de dix ans, toutes les scènes violentes qui se sont passées... c'était de ma faute. Après avant, c'était mon père, ça se voyait que des fois il avait des pulsions violentes, il me tapait* ». L'adolescent distingue ainsi un avant /après, à partir duquel il va se reconnaître comme l'élément perturbateur au sein de sa famille. Cette place impacte, certes, ses modalités relationnelles familiales « *Euh... en vrai moi je suis en conflit avec eux tous* », mais selon lui, elle est préférable à celle qu'il revêtissait avant : « *la vérité c'est mieux que de subir ce que mon père faisait* ». De surcroît, la violence paternelle semble avoir affecté l'ensemble de la famille, qui, selon Djalil, aurait eu recours à diverses stratégies pour y faire face. A cet égard, il explique que la *nervosité* de sa grande sœur serait une *protection*, un *bouclier*, d'autant que cette dernière aurait particulièrement subi les violences du père : « *Parce que mon père, le pire c'était avec ma sœur mon père. [...] Il était très violent* ». Concernant les relations intrafamiliales, le dessin n'est pas particulièrement révélateur des penchants affectifs entre chaque membre, seul le père est représenté isolé. En revanche, l'entretien indique que le sujet perçoit un fort attachement entre sa mère, sa grande sœur et son petit frère. Il nous confie ensuite ne pas se sentir lui-même proche de sa famille, principalement de sa fratrie, avec qui il décrit peu d'affinité. Pour autant, il précise que l'absence de complicité ne l'empêche pas d'être présent pour eux, et réciproquement : « *ils seront toujours là pour moi et j'serais toujours là pour eux* ». En plus de cela, il nous fait part d'une nécessité de les protéger. D'ailleurs, l'une de nos questions l'incite à revoir l'ordre d'exécution de ses personnages et à proposer un nouveau classement selon leur vulnérabilité : « *Là j'pense dans l'ordre où j'étais censé faire ça aurait été mon petit frère, ma sœur, et ma mère, dans l'ordre où j'les protège* ». Puis, il ajoute qu'il aurait dû dessiner Philippe en dernier, dans la mesure où la fonction de protection est inversée puisqu'il n'est plus question de protéger mais d'être protégé par ce personnage : « *Et Philippe où c'est plus lui qui était là pour nous* ». La position de celui-ci sur le dessin est intéressante à analyser. En plus d'être aligné aux autres membres, il est positionné entre la mère et l'un des enfants (le petit frère), suggérant une forte inté-

gration au sein de la famille, voire même un investissement affectif (paternel ?). Les dires de l'adolescent confirment immédiatement cette hypothèse et signalent explicitement le rôle paternel que semble avoir joué ce protagoniste « *j'aurais que c'était plus mon père que mon père* ». A plusieurs reprises, son discours laisse supposer qu'il était investi comme un substitut au père réel : « *quand même c'était un bon pilier dans ma vie, il a pris un peu la place de mon père* ». Toutefois, le contact est aujourd'hui rompu car d'après Djalil, sa mère aurait refusé de l'épouser « *J'le vois plus parce que j crois il voulait se marier avec ma mère. Ma mère, elle veut plus se marier* ». L'adolescent se saisit de cette évènement pour souligner de nouveau l'indépendance - désormais acquise - de sa mère ainsi que sa volonté de continuer à s'affranchir d'une autorité ou de toutes servitudes : « *Ma mère, elle est indépendante maintenant, elle veut compter sur personne* ». Si le dessin ne renseigne pas formellement sur son lien avec sa figure maternelle, là encore l'entretien permet d'éclairer les modalités relationnelles avec cet objet, pour ainsi dire, privilégié. En effet, Djalil manifeste d'emblée sa préférence affective envers sa mère, dont la description valorisée souligne les sentiments d'amour et de respect qu'il lui porte. En plus d'une valorisation, nous repérons dans son discours une volonté de s'identifier à cette figure « *débrouillarde* » qu'il considère comme son « *modèle* ». Leur relation n'est pourtant pas sans accroche, mais le sujet semble avoir fortement investi cet objet qui a tenté de suppléer la défaillance paternelle : « *elle prend la place de mon père en fait* ». A ce propos, le père, déjà écarté dans la représentation graphique, est totalement ignoré lors de l'explication du dessin via l'entretien : « *Ah oui mon père, j'ai oublié. Tu vois c'est mon père, j'y pense pas !* ». Cette omission pourrait traduire derechef son désir de mise à distance de cette figure violente et abandonnique. Qui plus est, nous décelons à travers ses dires une conscientisation des ratés paternels, et de leurs conséquences, « *j'vois comment il a détruit notre famille en fait...* », d'où sa volonté de ne pas s'inscrire dans cette même dynamique « *du coup il faut que je fasse l'inverse. Beh familialement. Déjà la violence rien à voir* ». Nous comprenons que les rapports père/fils sont aujourd'hui encore très conflictuels « *Mais même maintenant quand je l'vois, on s'embrouille* », d'autant que l'adolescent parvient dorénavant à faire front à son père : « *il voulait être violent, il s'est levé il allait me taper, j'me suis levé moi aussi en fait. C'était bizarre* ». La violence semble donc toujours colorée leur relation, alors même qu'elle est absente au sein de la nouvelle dynamique familiale du père : « *il sera jamais violent avec ma belle-mère* ». Le sujet a bien identifié ce contraste, et semble d'ailleurs résigné quant au fait que cela puisse changer dans sa propre famille : « *Mais avec nous, il changera pas, ça m'énerve moi* ». Aussi, la violence apparaît profondément inscrite dans leur fonctionnement, au point, semble-t-il, d'être envisagée comme inéluctable. Quand nous l'interrogeons sur son origine, Djalil nous dévoile que son père était lui-même victime de violences pendant son enfance « *son grand frère il le tapait. Mais il le tapait tapait vraiment tapait* », ce qui pose l'hypothèse d'une répétition de violences familiales. En définitive et contrairement à l'entretien de recherche, l'entretien post-dessin permet d'approcher l'histoire transgénérationnelle : « *Son grand frère c'était la place de son père, vu qu'il était vieux, elle l'a eu jeune, très très jeune et son père, il était mort* ». Les éléments sont néanmoins transmis avec une certaine rete-

nue et demeurent quelque peu nébuleux : « *Beaucoup d'histoires bizarres. D'histoires de tout en vrai. J'avais pas dire des secrets de famille, j'calcule même pas en vrai* ». En somme, le discours du sujet oscille entre révélations et rétractations, témoignant, une nouvelle fois, du poids des défenses (annulation, dénégation, banalisation, inhibition) face au conflit intrapsychique : « *en vrai y avait beaucoup de violences mais je vais pas le dire, non. Jamais je pourrais... j'pourrais jamais dire ça moi, y a de la violence de partout en vrai* ».

Conclusion

La passation du test du dessin de la famille à Djalil est une réussite inattendue. En effet, nous nourrissions des inquiétudes quant à son investissement dans cette épreuve pour différentes raisons. Par exemple, nous nous sommes demandées si cette situation projective ne risquait-elle pas de le mettre sur la défensive (comme pour l'entretien de recherche), de peur que son intériorité ne soit révélée par le dessin ? Mais au final, les résultats indiquent que l'adolescent a très bien su se saisir de ce test, de sorte que nous avons même pu recueillir de nouveaux éléments. Pour rappel, l'investigation de l'histoire familiale et transgénérationnelle via le premier entretien s'était révélée complexe et suggérée la mise en place de défenses, du fait d'un vécu douloureux. Cette fois, Djalil est parvenu à raconter une scène vraisemblablement « traumatique » de son histoire, d'abord par le dessin, avant de pouvoir la verbaliser. Cela semble convoquer le procédé de figurabilité qui consiste à transformer des événements/pensées en images ne pouvant pas être directement mis en mots. Dès lors, le dessin semble avoir permis de contourner les défenses pour permettre au sujet de partager son histoire. D'ailleurs, sa satisfaction quant à sa réalisation graphique, repose justement sur le fait d'avoir pu « raconter une scène », ce à quoi il précise qu'il serait à même de faire « une autre scène choquante », si on lui demandait de réaliser un autre dessin. Au-delà de dépeindre la scène du déménagement pendant le divorce de ses parents, le dessin lui a permis de développer les modalités relationnelles de sa famille, et plus exactement, d'évoquer la violence de son père, jusqu'alors éclipsée. Cette révélation est ainsi venue lever le voile sur ce que nous pressentions mais dont les données étaient insuffisantes pour pouvoir l'avancer. A présent, il semble que nous puissions mettre en lien certains pans de son histoire familiale avec ses problématiques de violences actuelles. A cet égard, les propos de Djalil illustre un déplacement de la violence : « *à partir de dix ans, toutes les scènes violentes qui se sont passées... c'était de ma faute. Après avant, c'était mon père* », sous-tendu par un mécanisme de renversement dans le contraire (passif/actif) « *c'est mieux que de subir* » et potentiellement d'identification à l'agresseur « *Après j'ai fait pareil, j'ai fait comme lui* ». Nous pouvons alors supposer l'inscription du jeune dans une continuité transgénérationnelle de violences subies puis agies, d'autant que son père était, selon ses dires, lui-même victime des violences de son frère. Cela signifierait qu'une conflictualité interne non résolue se transmettrait de générations en générations, et s'actualiseraient précisément chez Djalil dans son actuel adolescent, sous forme d'agirs violents. Si ces éléments abondent dans le sens de notre hypothèse, il va de soi qu'il nous faut rester prudent quant aux conclusions que nous pouvons en tirer.

3.1.4.4. Analyse des effets transféro-contre-transférentiels

Lors du premier entretien, nous étions plutôt pessimistes quant à l'investissement de Djalil dans la recherche. En raison des premiers échanges, nous pensions que l'entretien serait difficile. Toutefois, il s'est avéré que nous avons présentes des résistances qui n'avaient pas lieu d'être. L'entretien semble avoir été un apprivoisement réciproque. Il nous faut reconnaître que notre contre-transfert a certainement pu parasiter le début de la rencontre. D'ailleurs, Djalil lui-même a dû sentir que quelque chose s'était joué puisqu'il nous confiera ne pas avoir apprécié les premières questions de l'entretien semi-directif alors qu'il s'agit de questions très simples et factuelles. Cette confiance nous amène à supposer que les barrières, que nous avons tous deux prudemment érigées, ont finalement cédé au fur et à mesure de l'entretien, pour tendre vers un climat suffisamment confiant afin qu'il puisse se livrer sur des éléments intimes. En outre, la mise en place spontanée du tutoiement nous a interpellé, nous étions même peu favorable. Cependant, cette démarche semble avoir permis de distinguer nos entretiens de recherche des autres situations d'évaluation, d'audition ou autres que l'adolescent semblait fréquemment rencontrer. De surcroît, le formel paraît difficile pour cet adolescent (et pour l'adolescent en général). Cette prise de liberté avec les formalités semble donc avoir été bénéfique, sans pour autant mettre à mal le cadre. Dans ce même registre, il nous a été difficile de composer avec les éléments informels révélés sur Djalil par des tiers. En l'absence de l'adolescent, nous avons notamment appris que ses difficultés à s'exprimer sur son passé seraient liées à des violences subies au cours de son enfance. Cette révélation hors-cadre ne constitue pas une donnée de la recherche. Même si elle va dans le sens des révélations livrées par le sujet pendant la réalisation de son dessin, nous ne pouvons la considérer pour l'analyse de l'entretien semi-directif de recherche. Au vu des données cliniques recueillies, nous pouvions uniquement supposer que Djalil cherche à se protéger d'une histoire douloureuse, et c'est d'ailleurs aussi ce qui est en jeu dans notre relation transféro-contre-transférentielle.

Au demeurant, la méfiance que nous avons sentie à notre égard était probablement liée au fait que nous étions associées, à tort, à une instance judiciaire ou encore que les éléments confiés pourraient, par la suite, le desservir. Par crainte des conséquences (voire des représailles), l'adolescent n'aurait-il pas choisi d'être prudent dans ses propos, et encore plus lorsqu'il s'agit d'évoquer ses relations amicales/sociales ? Il nous a fallu un certain temps pour comprendre ce que pouvait sous-tendre son discours évasif/fuyant. D'ailleurs, une fois le premier entretien achevé, nous avons eu l'impression d'être passé à côté de la rencontre et de n'avoir obtenu que trop peu d'éléments pour pouvoir mener à bien l'analyse clinique. Pourtant, Djalil s'est bien livré comme en témoigne la retranscription puis l'investigation de son entretien. Dès lors, comment expliquer notre premier ressenti, aurions-nous associé, à tort, un discours exempt de traumatismes significatifs (tout du moins non

verbalisés explicitement) à un discours vide, creux ? Malgré cette neutralité que nous nous imposons, il semble que notre désir et nos attentes de chercheur soient parfois trop forts. A cet égard, il nous a été parfois compliqué de ne pas inférer des hypothèses de manière trop hâtive. Et quand bien même nos intuitions cliniques ont été confirmées par l'analyse du dessin, les éléments de l'entretien de recherche ne nous permettaient pas de tendre vers de telles conclusions. L'analyse de ce cas a ainsi été l'occasion de diverses prises de conscience, aboutissant à des remises en question, en vue de tempérer les objectifs de recherche qui nous animent.

3.1.4.5. Synthèse des données cliniques et projectives de Djalil

Le cas de Djalil est riche d'enseignements et de remises en question. Il nous a particulièrement appris à ne pas être trop précipitées dans nos analyses. D'ailleurs, pour ce protocole, les éléments relevés par le biais des différents outils sont difficilement appréciables séparément. En effet, ils nécessitent d'être mis en commun pour comprendre les tenants et aboutissants de chacun, et avoir ainsi une compréhension la plus exhaustive possible du cas. D'autant que nous avons repéré une libération significative de la parole au fur et à mesure des rencontres, probablement à mettre en lien avec un relâchement des défenses.

A cet égard, les données recueillies grâce à l'entretien rendent compte d'une certaine complexité pour approcher l'histoire, le vécu et les ressentis de l'adolescent. Comme nous l'avons vu, les éléments dévoilés reposent essentiellement sur le factuel. C'est ainsi que se dessine une violence, pour ainsi dire urbaine, qui éclipse les problématiques familiales, mais dont nous pouvons tout de même entrevoir les stigmates, à travers notamment les ratés du langage (lapses). Ces émergences involontaires pourraient témoigner d'un relâchement des mécanismes de contrôle, laissant la place au retour du refoulé et/ou à l'expression pulsionnelle. Le peu d'éléments mis au jour suppose un vécu douloureux que l'adolescent semble préférer taire. Pour reprendre ses termes, *mentir* ou *esquiver* constituent un moyen de *se protéger*. Autrement dit, ces stratégies lui permettraient d'éviter de se confronter à la menace de son histoire, face à laquelle ses objets internes paraissent non secourables. A propos, l'absence de repères intériorisés suffisamment solides expliquerait l'investissement prévalent du monde perceptivomoteur, où l'agir est privilégié au détriment de l'élaboration psychique. Qui plus est, les données de l'entretien souligne que cette solution est devenue particulièrement prégnante au moment de l'advenue du pubertaire. La désorganisation psychique, liée à l'afflux d'excitations massives, découlerait d'une part, des ressources internes de l'adolescent, et d'autre part, de la résonance d'une réalité externe passée et d'une réalité socio-environnementale actuelle. Si les données recueillies ne permettent pas (pour l'instant) d'approfondir les éventuels retentissements de l'histoire antérieure, elles mettent déjà significativement en avant le poids de l'environnement social. Au demeurant, l'analyse des mises en acte violentes et transgressives de Djalil signale une

nécessité de s'imposer dans son milieu, voire de se battre, « *pour survivre* ». Cette perspective d'une force vitale primaire nous a amené à proposer une analogie avec le concept de violence fondamentale. De surcroît, le discours de l'adolescent suggère une représentation normalisée de la violence, répondant à une idéologie basée sur la « *loi du plus fort* ». En outre, l'analyse clinique a soulevé la possibilité d'un aménagement défensif sous-tendu par l'agir, en vue de lutter contre une angoisse d'anéantissement mais aussi de passivation. Nous avons d'ailleurs relevé la difficulté/impossibilité de Djalil de s'appréhender dans une position victimale, la violence n'est désormais penser que du côté de l'agir, impliquant invariablement la domination de l'objet. Les premiers éléments, dégagés par l'entretien, tendent ainsi vers l'hypothèse d'une réorganisation psychique sur le mode du retournement actif/passif. La mise en œuvre de ce processus-acte viserait à traiter les angoisses et les conflits intrapsychiques, que nous situerons vraisemblablement dans les méandres de l'histoire subjective et familiale. Quand bien même les données de l'entretien ne suffisent pas à étayer cette supposition, les données projectives permettent d'apporter des éléments abondant dans le sens de ces premières intuitions cliniques.

Concernant précisément le protocole du Rorschach, le bilan projectif illustre une souplesse psychique, autorisant l'expression pulsionnelle libidinale, et parfois agressive, par le biais de contenus au symbolisme transparent. En effet, même si les représentations humaines ne sont pas explicites, elles se révèlent à travers des représentations aux contenus symboliques sexuels, à la fois actif/masculin et régressif/maternel. Notons que l'expression pulsionnelle au TAT est davantage agressive et, plus discrètement libidinale. Par ailleurs, les réponses au Rorschach sont tantôt défensives, tantôt projectives, et attestent d'opérations mentales dynamiques, pour lesquelles les sollicitations latentes des planches sont nettement saisies. Aussi, la tension psychique est difficilement retenue dès lors que les stimulations viennent se heurter aux fragilités internes (insuffisance des défenses, notamment isolation et déplacement). A propos, la qualité du système pare-excitation de Djalil a fait l'objet d'une mise en cause, du fait de limites mal définies et de représentations corporelles trouées/effractées. Au même titre que les débordements en processus primaire au TAT semblent mettre en évidence une précarité du pare-excitation et une insuffisance des capacités de contenance, que nous pourrions relier à une défaillance objectale. D'autant que la confrontation aux imagos au TAT est particulièrement complexe, en ce qu'elle mobilise des représentations conflictuelles, associées à un vécu de perte/abandon, de maltraitance ou encore de soumission douloureuse (notamment à la figure paternelle). Face au risque que ces dernières constituent pour la subjectivité, un mécanisme de retournement semble mobiliser afin de contraindre les incidences dépressives et passives, en privilégiant inversement des représentations et/ou affects à valence agressive voire persécutive. En outre, les procédés défensifs (appartenant aux séries « rigide » et « évitement ») ne sont pas toujours suffisamment efficaces pour endiguer la massivité de la projection, ce qui entraîne des émergences du processus primaire (Série E). Quelques débordements, certes plus ciblés, sont aussi observés au Rorschach. Ils semblent traduire l'émergence d'une angoisse, dont

on peut également saisir la nature archaïque sur fond de persécution et de crainte d'engloutissement/passivité. Enfin, les affects sont peu verbalisés dans les deux tests projectifs. Et pourtant, nous pouvons tout de même identifier une sensibilité affective du sujet, perceptible pour le Rorschach via une réactivité sensorielle aux qualités chromatiques du matériel, et pour le TAT par le déploiement de relations interpersonnelles, au sein de récits conflictualisés (série B). A l'instar du Rorschach qui soulignait déjà la reconnaissance de la différence des sexes, les modalités d'investissement relationnel au TAT signalent l'intégration du complexe d'œdipe puisque nous constatons une différence des sexes et des générations, ainsi qu'une problématique autour de la castration, et des éprouvés de culpabilité.

Si les projectifs - Rorschach/TAT - ont favorisé le dévoilement de l'histoire du sujet, seule la passation du dessin a pu formellement confirmer l'hypothèse d'une violence intra-familiale, subie pendant l'enfance. Les résultats obtenus pour ce dernier test démontrent effectivement que Djalil a su particulièrement s'en saisir pour raconter son histoire, à l'aide de la trace graphique. Nous pouvons ici faire référence au principe de figurabilité puisqu'il est parvenu, par l'intermédiaire du dessin, à mettre en mot une scène traumatique, pourtant difficilement verbalisable. Cet outil semble avoir permis à l'adolescent de s'affranchir des dernières barrières qui l'empêchaient de livrer son vécu douloureux. L'entretien qui accompagne le dessin a particulièrement contribué au déploiement des violences du père, elles-même inscrites dans une continuité, puisque celui-ci avait également subi des violences familiales, au cours de son enfance. Dès lors, il semblerait que se soit opéré, au sein de cette famille, non seulement un déplacement des violences, mais aussi des positions victime/auteur. Par conséquent, il aura fallu attendre la dernière rencontre avec Djalil pour que l'histoire se délie et qu'un lien puisse se dessiner entre l'agir violent, la répétition transgénérationnelle, l'alternance du rapport victimant/victimé et le processus-acte de retournement actif/passif.

3.1.5. Sujet 5 : Émir

3.1.5.1. Présentation anamnétique du sujet

Nous rencontrons Émir, âgé de 19 ans, dans un club de prévention qu'il a intégré de sa propre initiative. Sa participation à la recherche a été motivée par son éducatrice spécialisée, il accepte volontiers en expliquant que ces rendez-vous lui permettront de se fixer un objectif journalier. En effet, Émir est déscolarisé depuis bientôt quatre ans, et n'exerce pas d'activité professionnelle. Cette oisiveté semble avoir perturbé son rythme circadien, il nous confie dormir le jour et « *traîner* » la nuit. Ce mode de vie désynchronisé impacte la relation avec son père, chez qui il vit, avec son unique petit frère. Né en Italie, Émir y vit ses quatorze premières années mais l'annonce d'un cancer incurable chez sa mère précipite le départ de la famille pour le

Maroc (terre natale des parents). Cette dernière y décède peu après leur arrivée. Le retour en Italie étant trop douloureux, la famille est contrainte de se séparer provisoirement. Le père part seul en France pour se familiariser avec ce nouveau pays alors que ses fils restent pendant un an dans la famille marocaine (avant de pouvoir l'y rejoindre). Le décès de sa mère marque donc une rupture dans sa vie, d'autant qu'il occasionnera une perte de repères affectifs et culturels. Suite à cet événement, Émir identifie clairement un avant/après, qui signe de nombreux changements dont l'apparition de ses comportements violents/transgressifs.

3.1.5.2. Données cliniques : analyse de l'entretien semi-directif

3.1.5.2.1. Clinique de la passation

Lorsque nous sommes arrivées au Club de prévention vers 8h30, Émir était déjà présent en compagnie de son éducatrice spécialisée. Nous comprenons qu'ils discutent au sujet de sa blessure ; en effet, Émir, assis sur une chaise, affiche un bandage conséquent au niveau du pied. Son éducatrice nous adresse un regard avant d'indiquer à l'adolescent qu'il serait probablement bénéfique pour lui de nous en parler. Nous en prenons note³⁰ puis nous nous rendons tous les trois dans la salle d'entretien, devancée par Émir qui se déplace donc en boitant. Une fois le rappel du protocole effectué et la feuille de consentement signée (cf. Annexe XII.I, tome II, pages 443-444), l'éducatrice s'éclipse discrètement, en nous précisant qu'elle reste à proximité. Au début de l'entretien, Émir nous paraît d'abord sur la défensive, il nous demande souvent de répéter, de préciser ou de reformuler nos questions. Ces réponses sont très brèves, le rythme est particulièrement soutenu. Nous décidons alors de laisser s'installer des silences pour ralentir la cadence de l'entretien et éviter que celui-ci ne prenne la forme d'un simple interrogatoire. Nous avons l'impression de devoir chercher les informations, au point parfois de nous sentir intrusive. En raison de ce ressenti, nous adoptons une attitude moins investigatrice, ce qui semble se répercuter sur la qualité de nos premiers échanges, puisque ces derniers, manquant, à notre sens, de profondeur. Toutefois, les réticences du sujet semblent progressivement s'estompées, emportant avec elles notre retenue. Nous sommes finalement, l'un et l'autre, suffisamment à l'aise dans cette rencontre pour pouvoir favoriser la production d'un discours et approcher des événements, parfois douloureux, de son histoire. Nous veillons néanmoins à ne pas brusquer Émir, compte tenu notamment de la charge émotionnelle que comporte, semble-t-il, certains de ses propos. À cet égard, nous préférons parfois différer des éléments, cités, selon nous, trop prématu-

³⁰ Pour autant, lors de cette première rencontre, Émir ne nous livrera aucune explication quant à sa blessure, malgré nos questions.

rément dans l'entretien (comme le décès de sa mère), et les aborder dans un second temps. Chaque échange permet finalement de réduire les a priori de chacun et de renforcer le climat de confiance, de sorte que l'adolescent finisse par se confier facilement, et ce, même sur des thématiques intimes, telles que sa sexualité. Au terme de deux heures d'entretien, nous mesurons à quel point nous avons dû, l'un comme l'autre, nous adapter pour parvenir en définitive à ce que la rencontre puisse s'opérer.

3.1.5.2.2. Synthèse de l'analyse de l'entretien semi-directif

Nous présentons ici la synthèse des résultats de l'entretien d'Émir, obtenue par l'analyse thématique catégorielle et la fiche bioscopique. Les tableaux de chacune de ces techniques ainsi que leurs modalités de construction ont été insérés dans le Tome II (cf. Annexe XII.II à XII.V, pages 445-505). Pour la fiche bioscopique, une synthèse des analyses cliniques sérielle et séquentielle est également présentée en annexe (cf. Annexe XII.VI, Tome II, pages 506-507). Quant à la retranscription complète de l'entretien, elle est consultable dans le Tome III (cf. Annexe V.I, pages 324-377).

Le récit de son histoire

Le récit d'une enfance heureuse

Contrairement à tous les autres sujets rencontrés dans le cadre de cette recherche, Émir relate une enfance heureuse. Le récit de son histoire dévoile effectivement une vie simple et paisible, sans problème « *c'était la belle vie ! C'était j'avais pas de problème, je pensais qu'à rigoler* ». Cette *dolce vita* est vécue en Italie, lieu de naissance de l'adolescent (et de son petit frère), alors que ses parents sont tous deux originaires du Maroc (là où réside l'ensemble de leur famille). La description de sa dynamique familiale et de ses figures parentales renforce ce tableau idyllique, que rien ne semble pouvoir perturber. Au sein de cette famille, chaque membre semble à sa place et les figures parentales semblent pleinement répondre aux besoins de leurs enfants. Concernant le père d'abord, Émir dépeint une figure respectée « *J'le respecte énormément* » et fiable « *Je peux toujours compter sur lui* », malgré des absences répétées compte tenu de ses obligations professionnelles : « *on est jamais partis à la mer ensemble, on est... Parce que mon père en fait quand nous on est allés au Maroc, il restait, il travaillait lui, il restait en Italie* ». Ces éléments semblent livrés non pas avec réprobation mais, au contraire, avec compréhension, une qualité qui semble particulièrement caractériser leur modalité relationnelle : « *en fait mon père j'sais pas il... j'suis bien avec lui parce qu'en fait il a pas un cerveau il a un cerveau de jeunes. Et il m'comprend. Il connaît les trucs, il m'comprend et tout* ». La mère, quant à elle, est présentée comme étant chérie par l'ensemble de la famille « *après ma mère elle était aimée par toute la famille* », lui y compris. De ses dires, nous comprenons qu'elle semble avoir été une figure maternelle présente et sécurisante, au mieux ses fonctions pour permettre son bon développement. Néanmoins, nous ne pouvons davantage développer nos propos, ni

même préciser leur relation car ses réponses sont souvent trop évasives : « *Ouais c'était bien aussi* [silence] », « *non c'était très bien...* [silence] ». Plusieurs explications peuvent être avancées comme la douleur associée à l'évocation de sa mère désormais disparue ou encore le fait de ne pas vouloir se risquer à entacher son souvenir idéalisé. Ces interrogations seront développées ci-après ; pour l'heure, il convient d'appréhender la relation entretenue avec son frère, de trois ans son cadet. Émir décrit une relation ordinaire, basée sur le partage fraternel, et dans laquelle on retrouve des caractéristiques typiques de la fratrie telles que la rivalité, la complicité, l'identification ou encore l'influence : « *Avec mon frère... relation normale, comme des frères. Des fois c'est plus compliqué, mais ça va la plupart ça se passe bien* ». Cette fois encore, son discours met en exergue une relation satisfaisante, en accord avec la bonne entente générale qui semble régner au sein de sa cellule familiale : « *Beh ils s'entendaient bien. Tous, on s'entendait. Tout allait vraiment bien, j'ai pas du tout de trucs négatifs* ». Finalement, Émir n'expose aucun élément, ni évènement significatif, qui aurait pu troubler les premières années de sa vie. Aussi, l'environnement primaire apparaît suffisamment bon et fonctionnel pour permettre l'élaboration de repères stables et solides, et ce malgré l'isolement du reste du groupe familial (resté au Maroc). A ce propos, l'éloignement ne semble avoir été que géographique puisque les liens apparaissent maintenus, grâce à des allers retours fréquents : « *Ouais, après le Maroc, j'y allais tout le temps, toutes les vacances* ». Émir présente ainsi une famille élargie tout aussi unie et soudée que sa famille nucléaire : « *Quand j'étais p'tit et tout franchement c'était bien le Maroc* », « *on était tous ensemble là-bas* », « *Ils sont beaucoup là pour nous la famille* ». Par ailleurs, les raisons de l'émigration de ses parents en Italie ne sont pas clairement évoquées, tout comme l'histoire de leur rencontre et celle de leurs lignées. En outre, son discours suggère qu'il ignore l'histoire de ses origines et de ses ancêtres « *Non j'connais pas l'histoire de ma famille et de quoi, mes ancêtres ? Mes grands-parents et tout ? Non, j'connais pas* ». Il nous fait part uniquement d'une impression quant à la présence de secrets de famille « *Ouais j'pense qu'on peut mettre caché des choses* », pour lesquels il ne manifeste aucune préoccupation voire même intention de les découvrir : « *Non, oh j'm'en fou en vrai ! Vas-y... C'est pour ça j't'ai dit c'est sûr y a un truc de caché !* ». D'après ses dires, il ne démontre que peu d'intérêt pour son histoire transgénérationnelle, seul le souvenir nostalgique de sa prime enfance semble revêtir de l'importance, d'autant que ce temps d'insouciance et d'innocence est désormais révolu : « *Ouais c'était bien. En Italie et tout, c'était facile, c'était une vie énorme... Je jouais au foot même mon petit frère. On était bien, normal, pas de souci, rien !* ».

La mort de sa mère comme point de rupture

Émir a un plus de 14 ans lorsque sa mère décède d'un cancer du sein. Selon ses dires, cet évènement vient acter la fin d'une enfance paisible et le début d'une adolescence tourmentée : « *Après j'avais pas des trucs en vrai avant, c'était pas comme maintenant j'ai que des problèmes...* ». Bien qu'il s'agissait d'une maladie, la perte est brutale car le diagnostic lui avait d'abord été dissimulé : « *mais en fait en fait elle était malade mais mon père et et... ils nous l'ont caché* ». C'est seulement peu de temps avant l'annonce

d'une fin de vie prochaine que le père décide de révéler à ses deux fils la maladie de leur mère : « *A la fin mon père il m'a dit elle est malade et tout parce qu'après et après quand on est parti au Maroc, il m'a dit qu'il lui reste que dix jours et tout, à mon p'tit frère et à moi* ». Loin de blâmer cette initiative des parents de n'avoir rien dit aux enfants, le discours d'Émir indique qu'il semble pleinement l'approuver dans la mesure où cette dernière a été envisagée pour les protéger, son frère et lui, ainsi que pour préserver encore un peu leur vie d'enfant : « *Voilà nous protéger... Parce que j'allais en cours, je jouais au foot et tout. Et il va pas m'dire : t'as mère elle est malade et tout !* ». Pour autant, il nous confie avoir eu plusieurs suspicions qu'il n'a pas souhaité investiguer faute de comprendre - ou au contraire par crainte de comprendre - ce que cela pouvait signifier : « *j'comprendais rien, pas que j'comprendais rien, je me rappelle de ces moments et tout, elle allait à l'hôpital et tout... D'un coup je vois elle a fait les cheveux courts et tout, je sais pas moi des trucs comme ça. Mais j'étais t'as vu là j'comprends mais avant pas comme ça* ». Une fois le voile levé sur l'état de santé de la mère, la famille décide de retourner au Maroc, terre natale des parents : « *On est parti là-bas, et quand elle est partie faire les analyses et tout beh ils lui ont dit il lui reste quinze jours ou dix jours j'me rappelle plus* ». Finalement, l'annonce de la maladie a rapidement été suivie par l'annonce d'une mort imminente, ce qui, d'après les propos d'Émir, a eu l'effet d'un choc chez lui : « *Même si t'as compris j'étais sonné mais j'étais pas conscient. Je m'suis dit non c'est pas possible ! tu vois l'délire ! J'me disais ça peut pas arriver à moi ou des trucs comme ça. C'est c'est c'est impossible* ». L'enchaînement, pour ainsi dire brutal, des événements ne lui a pas permis de se préparer à la perte, ni d'engager un travail de deuil. La mort de la mère, survenant quelques jours après, retentit comme une effraction traumatique, ayant pour conséquence un état de sidération. Face à la menace d'effondrement psychique liée à cette perte, nous pouvons supposer que la psyché a mis en place des mécanismes rigides tels que le déni « *J'sais pas moi au début j'y croyais pas t'as compris... j'sais pas j'étais pas conscient* » mais aussi plus élaborés comme le refoulement : « *Tristesse, colère. Mais je m'en rappelle pas ! Non des émotions j'me rappelle pas mais j'me rappelle d'autres trucs mais oui...* ». Cela pourrait expliquer son impossibilité à verbaliser autour de cet événement « *mais j'aimais pas bien en parler, j'pouvais pas* ». Même le soutien de ses proches ne semble pas faciliter l'expression de son vécu et de ses émotions « *Les proches et tout, c'est c'est gênant et tout. C'est galère, j'y arrivais pas* ». Aujourd'hui encore, il parvient difficilement à en parler et à partager ses affects, ce qui questionne également la présence d'un mécanisme d'isolation : « *parce que moi j'trouve que mon histoire... (silence). Ouais, elle m'a pas trop touché, c'est pas que... j'ai pas de traumatismes, moi je... ou ça m'affecte pas* ». Son discours suggère néanmoins qu'il est parvenu à identifier que cette difficulté résulterait d'un verrouillage de ses émotions : « *c'est pas facile parce que c'était comme bloqué* ». Ainsi, l'effraction causée par la perte de l'objet, semble avoir induit une anesthésie voire une paralysie psychique afin de lutter contre la désorganisation du Moi, probablement déjà fragilisé par les remaniements de l'adolescence. A ce propos, plusieurs éléments, repérés dans cet entretien, nous incitent à examiner les rapports entre la perte d'un parent et les écueils du processus adolescent. D'autant que pour Émir, cet événement semble dessiner une nette fracture entre sa vie d'avant et celle d'après, que l'on peut no-

tamment observer à travers les nombreux bouleversements survenus consécutivement. Parmi eux, nous pouvons, entre autres, citer les changements d'environnements (et de cultures) que l'adolescent explique par une impossibilité à retourner à une vie d'avant : « *Et après, quand elle est décédée on est, on est retourné en Italie, mais... je sais pas ça faisait bizarre et tout, la maison et tout, sans elle* ». Le souvenir nostalgique de la mère semble avoir motivé le choix familial de quitter l'Italie pour la France. Toutefois, cette décision a contraint la famille à se séparer provisoirement : Émir et son petit frère sont restés au Maroc alors que leur père est parti, seul, à la découverte de la France pour préparer leur venue : « *Et après mon père, il m'a ramené au Maroc encore, je suis resté avec ma famille pendant huit mois, un délire comme ça, un an, le temps que il se mette bien ici pour un logement et tout. Après on est venu* ». Les retrouvailles ont bien lieu un an après, mais elles s'accompagnent tout de même d'une nécessité de s'adapter à une nouvelle culture et de s'intégrer à un nouveau quartier. Nous pouvons donc supposer que ces multiples déracinements n'ont pas favorisé l'intégration de repères solides et l'établissement de liens sociaux durables chez Émir ; d'autant qu'ils sont intervenus pendant l'adolescence, période clé en matière de relations sociales.

Rencontre traumatique entre l'adolescence et la perte de l'objet de primaire

Au fur et à mesure de notre analyse, une hypothèse s'est lentement dessinée jusqu'à mériter, semble-t-il, d'être exposée. Selon nous, la disparition de la mère semble avoir empêché (en partie tout au moins) le travail de réactualisation, de transformation et d'élaboration du processus adolescent. Cette période, caractérisée par une crise identitaire et un travail de deuil (du fait de la séparation symbolique des objets parentaux), constitue communément une épreuve psychique imposant des mouvements dépressifs. L'adolescent doit pouvoir surmonter ses affects dépressifs (liés à la peur de perdre ou de détruire les objets d'amour) afin de dépasser la position dépressive (Klein, 1934). Or quand la perte réelle de l'objet primaire se conjugue à la perte symbolique, les dangers internes de destructions se voient confirmés. Cette expérience réelle de la séparation risque d'une part, de compromettre le travail psychique, pourtant nécessaire à l'élaboration de l'état de deuil et de dépression ; et d'autre part, d'entraîner l'apparition d'angoisses massives, articulées à un risque majeur d'effondrement psychique. En ce qui concerne Émir, les éléments de son discours nous amène justement à supposer que la rencontre entre l'adolescence et la mort de sa mère l'aurait placé dans une détresse psychique, proche de celle du nourrisson (*l'Hilflosigkeit*), suscitant une angoisse massive, susceptible de détruire le Moi. Cette angoisse (que l'on pourrait qualifier de dépressive) serait liée d'une part, à la perte réelle de l'objet maternel, et d'autre part, à la crainte de le perdre également psychiquement. Par conséquent, les mécanismes de défense viseraient la sauvegarde et/ou la réparation de l'objet interne maternel, déjà détruit dans la réalité. Cependant, cette nécessité de préserver l'objet semble avoir interféré avec le travail d'adolescence, c'est-à-dire avec la réactualisation des organisations infantiles. Cela s'observe notamment au niveau des processus de séparation, d'autonomisation

et/ou d'individuation. Plus précisément, la différenciation Moi/objet ne semble pas avoir pu se rejouer chez Émir, en ce sens que la séparation psychique de l'objet impliquerait le risque trop important de le perdre définitivement, ce qui signerait une nouvelle mise à mort de la mère. Dans cette conjoncture psychique, l'objet est sauvé par incorporation au Moi. Il s'agit donc d'un échec du narcissisme primaire, duquel résulte une indifférenciation Moi/Non-Moi que ses propos semblent explicitement illustrer : « *Il m'attaque directement, enfin t'as compris c'est ma mère mais moi aussi...* ». Se dessine ici les impasses subjectives liées à la confrontation traumatique entre l'adolescence et la mort d'un parent, mettant ainsi à mal le processus adolescent. Le récit de son histoire met en exergue d'autres éléments attestant d'une entrave dans les potentialités transformatrices de ce processus. Pour exemple, plusieurs éléments suggèrent un achoppement dans sa construction identitaire. La façon dont Émir aborde la question de l'identité dépasse la crise identitaire, typique de l'adolescence. En effet, cette question est ici convoquée en termes de perte de sens : « *Voilà. J'suis perdu...* », au point de se sentir étranger à soi-même « *Moi je sais pas j'suis des fois... j'sais pas je m'connais pas voilà. Je sais pas comment je suis* ». Ce sentiment pourrait découler de l'incorporation de l'objet, à même de faire de l'ombre au Moi ; autrement dit, l'adolescent ne parviendrait plus à discerner ce qui, à l'intérieur de lui, relève de l'objet ou de lui-même (Jung, 2015), tel un collapsus topique : « *Même moi il faut que je me trouve d'abord* ». Cette confusion semble se répercuter sur les différentes sphères de son existence : « *je suis pas vide mais pppfff c'est que j'sais pas où elle est moi ma tête... J'sais pas je pense... faut que je fasse un truc dans ma vie, mais j'sais pas quoi* ». D'après ses dires, nous comprenons qu'il n'est pas uniquement question d'une problématique identitaire. Au demeurant, il nous asemble avoir repéré chez le sujet un état proche de la léthargie, se traduisant par une apathie ainsi qu'une faible force de vie, c'est-à-dire une absence de désir, de motivation, de projet, de loisir... : « *Euh... rien, j'ai rien en ce moment qui me motive. Je fais rien* », « *Franchement pas de loisir, j'ai pas de loisir alors* ». A cela s'ajoute une difficulté à tenir ses engagements étant donné que ses dires témoignent d'une répétition de projets et/ou d'activités abandonnées subitement et sans explication : « *ça y est, je joue plus au foot d'un coup* », « *Beb en fait, moi, j'avais des projets et tout avant, mais en fait j'sais pas, j'arrête sans raison* ».

En définitive, l'ensemble des éléments cliniques soulevés jusqu'à présent (peu d'affects, faible force de vie, sentiment de perte identitaire,...), abondent dans le sens d'un échec de l'élaboration de la perte, qui aurait alors engendré un blocage du processus adolescent. En cela, nous avons interrogé l'hypothèse d'une dépression essentielle : « *Après ouais y avait des moments où j'étais déprimé et tout mais sans être vraiment triste* ». Cette supposition ouvre une première piste de compréhension concernant l'agir violent d'Émir, en ce sens qu'il constituerait, à l'instar de Balier (1996), une modalité de traitement des mouvements dépressifs consécutifs à la séparation/perte d'avec l'objet. Ainsi, la perte de sa mère se révèle être un véritable point de rupture dans sa trajectoire de vie, à partir duquel vont émerger de nombreuses manifestations cliniques (dont l'agir), sur fond de deuil, resté en souffrance, et de problématique de perte inélaborée.

Le récit de ses mises en acte violentes

D'une dynamique infractionnelle : la rencontre de nœuds de vulnérabilités et d'opportunités situationnelles

Le concept de dynamique infractionnelle, emprunté à Harrati et Vavassori (2022), a été jusqu'à présent très peu abordé. Or le cas d'Émir nécessite de l'intégrer en ce qu'il requiert, selon nous, une analyse à partir d'une temporalité psychique et évènementielle. En d'autres termes, il nous faut particulièrement considérer les liens entretenus avec son histoire mais aussi avec son environnement et sa situation sociale. Cette mise en relation du sujet et du contexte (dans lequel s'actualise la mise en acte) s'est, certes, observée chez tous les adolescents rencontrés mais elle a été encore plus saillante pour ce cas présent. Le récit de son histoire a effectivement mis en évidence plusieurs vulnérabilités psychiques (affects peu exprimés, perte identitaire, vide interne, faible force de vie), auxquelles se sont rajoutées des vulnérabilités sociales et environnementales qu'il convient de citer. A son arrivée en France, Émir est d'emblée confronté à la problématique des banlieues. D'ailleurs, il nous confie avoir été victimes de violences de type agression et racket : « *Ouais parce que t'as vu moi quand j'étais petit et tout, ah ouais ça j'ai oublié, et beh j'sais pas y avait des gens ils me taper, tartes, « viens bosser ! » de force », « tu vas bosser de force, donne ta casquette, donne-moi ton téléphone »*. La façon dont il relate ces événements souligne le fait que ces violences apparaissent pour lui normalisées, tel un rite de passage obligé : « *Non ici au quartier mais après ils faisaient ça à tout le monde, normal quoi »*. Malgré ces violences subies, cet environnement semble lui offrir un point de repère, au sein duquel se déploie sa sociabilité. Bientôt ses relations sociales se résument exclusivement à celles de son quartier, ces dernières apparaissent renforcées par un parcours de vie qu'il décrit comme similaire : « *On a tous le même parcours »*. Ses dires témoignent d'une forte identification au groupe de pairs dans lequel il se reconnaît, malgré quelques différences : « *Y en a des y en as qui ont perdu leur famille, qui se retrouvent seul. Ouais vraiment moi j'ai ouais, ni père, ni mère, ils les ont perdu. Et y en a comme moi que ils ont pas de mère, y en a ils ont pas de père. Chacun en fait il a son histoire, mais y a eu des trucs comme ça, on se comprend quoi »*. Cette modalité relationnelle basée sur la compréhension, la loyauté et la communauté, semble lui permettre de cultiver une certaine intimité qui facilite le partage et les confidences : « *Côté plus intime et tout, que tu parles. On se dit tout nous ! Tout, tout, tout ! Moi j'ai des collègues on s'dit tout »*. Cependant, cet espace social comporterait également les paramètres spatio-temporels à partir desquels tendrait à se manifester sa conflictualité psychique. Autrement dit, son environnement posséderait les opportunités situationnelles qui façonneraient les conditions d'émergence de ses mises en acte violentes. Pour exemple, Émir insiste longuement sur la précarité sociale et les difficultés financières inhérentes à son milieu de vie, et présentes depuis son plus jeune âge : « *Moi j'galère moi de tout petit à maintenant là...* ». Selon l'adolescent, ce manque d'argent constituerait l'une de ses motivations pour passer à l'acte : « *J'ai déjà manqué d'argent, beh tout le temps. C'est pour ça aussi que j'fais des trucs, c'est pour ça »*. D'autres motifs circonstanciels sont avancés par Émir pour justifier ses actes, comme l'ennui qu'il dit ressentir fréquemment « *en fait c'est c'est le manque de rien faire », « Mais vas-y*

*j'ai... en fait t'as que ça à foutre j'sais pas comment te dire... ». En plus des passages à l'acte, il nous confie que ce ressenti l'amène également à consommer régulièrement et excessivement de l'alcool « *Après moi je bois parce qu'il y a rien à faire aussi, voilà* ». De ses dires, nous comprenons que cette consommation quotidienne apparaît normale pour l'adolescent « *Mais après c'est malade parce que tout le monde, beh boit tous les jours ici. Tous les jours, tous les jours et beh à toi tu trouves ça normal* », tout comme les conséquences qu'elle induit : « *en fait on est tous pareil en fait. Tout le monde a l'alcool mauvais !* ». En effet, l'alcool apparaît à la fois comme un désinhibiteur et catalyseur, ce qui semble, selon son discours, précipiter ses mises en acte : « *Y a tout qui ressort avec l'alcool et d'un coup ça monte [...] je vide les nerfs sur ça, et beh à chaque fois que j'rentre chez moi, j'ai un problème le lendemain* ». Émir semble avoir identifié les effets néfastes de l'alcool sur lui, c'est pourquoi il explique vouloir diminuer. Qui plus est, ces épisodes d'éthylisme surviennent exclusivement le soir puis se prolonge toute la nuit, créant un important décalage avec la vie diurne : « *En fait moi j'ai pris un rythme il est mauvais ! Et j'suis là je dors la journée, je sors la nuit. Je rentre la nuit, je dors la journée, le soir je ressors* ». D'après l'adolescent, cette vie de noctambule impacte ses relations familiales (conflit avec son père) : « *J'rentre tard, je le réveille à quatre heures, lui il se lève à cinq heures. Donc ouais des fois c'est un peu chaud* » ainsi que sa motivation : « *j'me dis qu'il faut que je travaille, faut que je fasse des trucs et tout. Après, quand je sors, beh ça y est, j'oublie ça* ». Ce mode de vie paraît entretenir ses problématiques voire même les aggraver puisqu'il constate l'apparition d'angoisses qui l'enferme davantage dans cette dynamique délétère : « *J'sais pas moi je commence à avoir peur de la journée et tout [...] J'crois que ça m'fait genre des angoisses et tout, j'suis pas bien [...]. Moi j'préfère la nuit* ». Finalement, ces sorties nocturnes, axées autour de la recherche d'un état d'ébriété, ne s'avèrent-elles pas d'une part, être une solution inefficace pour lutter contre l'ennui ; et d'autre part, constituer un terrain propice à l'apparition de l'agir ? Par conséquent, cela l'inscrit dans une cyclicité de laquelle il lui semble difficile de s'extirper : « *Faire cesser... Ouais hein mais ça marche pas. En fait c'est l'environnement et de sortir. C'est des habitudes aussi* ». Ainsi, son environnement semble réunir les conditions qui donneraient forme à ses mises en acte violentes (soit la dynamique infractionnelle), même si, prises isolément, celles-ci n'impliquent pas nécessairement une situation de violence. De surcroît, leur combinaison ne suffit pas non plus à entraîner la survenue de l'agir. En effet, ce dernier paraît précipité par la rencontre d'éléments contextuels avec ce qui a été mis à mal antérieurement : « *Beh p'tre par rapport à la mort de ma mère... En fait j'crois que j'avais les nerfs ou j'sais pas un truc comme ça jusqu'à maintenant là* ». Autrement dit, les retentissements traumatiques de l'histoire d'Émir semblent se heurter aux fragilités de sa situation sociale et environnementale, précipitant le recours à l'agir violent. Cette interrelation de vulnérabilités psychiques et sociales, relevant de différentes temporalités, nous invitent à tenir compte non seulement de l'acte mais aussi de ce qui le précède et le succède. A cet égard, nous avons tenté d'analyser chez Émir ce qui est à l'œuvre selon les trois moments de l'acte : avant - pendant - après. L'immédiateté et la décharge pulsionnelle, relevées au moment du déclenchement de l'acte « *d'un coup ça monte ! Et je dois décharger* » tend à éclipser ce qui est convoqué*

juste avant le passage à l'acte, à savoir des éléments vulnérants liés à son vécu : « *Parce que des fois y a des gens ils savent pas ils connaissent pas ta vie, ils vont te dire nique ta mère ou des trucs comme ça* ». Aussi, l'acte ne semble pas préexister dans la vie psychique du sujet mais il apparaît induit par des circonstances événementielles, suscitant un état émotionnel spécifique avant l'acte : « *J'étais en colère, en fait j'avais les nerfs contre les gens [...] Beh ça me faisait exploser quoi de nerfs* ». Concernant le moment de l'acte, la manière dont Émir se positionne vis-à-vis de ses actes suppose qu'il parvient à s'en reconnaître auteur : « *puisque t'as compris, j'comprends ce que je fais et tout* ». Néanmoins, son récit après-coup témoigne d'une réalité fragile au moment des faits, voire de la construction d'une néo-réalité, dans laquelle il dit se sentir *dans un état second* : « *Au moment c'est un autre monde, c'est comme un jeu vidéo, t'as t'as t'as paire d'écouteurs, t'es t'es loin, pas dans la même réalité* ». Cette impression de dépersonnalisation (et/ou déréalisation) n'entache pas pour autant le sens et la valeur psychique qu'il attribue à son acte dans l'après-coup. Ses propos attestent d'une reconnaissance de l'acte ainsi que des conséquences sur l'autre « *Parce que si si tu tapes quelqu'un là, tu lui fais un truc j'sais* », « *après tu ressens j'sais pas ce que je t'ai dit là... d'la pitié. J'suis deg j'suis deg toute façon* ». Néanmoins, l'analyse de ses éprouvés indique que les sentiments de culpabilité, de pitié et de regret dépendent essentiellement de la faute qu'il impute à soi ou à l'autre. Selon si l'acte est considéré comme mérité, Émir exprimera - ou non - ces sentiments : « *Non ça dépend mais des fois ouais je regrette, quand c'est pour rien, quand c'est pour rien oui y en a pour des trucs comme ça là je regrette. Mais quand il a vraiment cherché et tout, là je regrette pas. Quand c'est mérité, je regrette pas* ». Toutefois, il convient de préciser que l'absence d'imputabilité n'emporte pas sa responsabilité quant aux faits, seuls les éprouvés vont différer : « *c'est moi, j'suis responsable. Mais après soit j'ai d'la pitié, soit c'était mérité* ».

Ainsi, l'étude de la dynamique infractionnelle d'Émir permet d'approcher la place de ses agirs dans son histoire de vie mais aussi dans son économie psychique. Concernant l'histoire de vie, ces derniers peuvent s'entrevoir comme le produit d'interactions de facteurs internes et externes, entremêlés dans une temporalité nécessitant d'intégrer l'avant, le moment et l'après acte. Quant au fonctionnement psychique, l'acte semble se présenter comme une réponse intrapsychique face à ce qui fait conflit. En cela, il serait à concevoir comme une réaction défensive dont la fonction sous-jacente dépendrait des besoins du Moi (pour se préserver d'angoisses agoniques). Nous allons voir que ces derniers varient chez Émir, puisqu'il semble d'abord question d'une décharge pulsionnelle (visant l'apaisement et la régulation de tensions psychiques), à laquelle succède une nécessité de détruire l'autre (afin de lutter contre une menace d'inexistence). Quelle que soit la fonction-acte opérante, nous questionnons ici la présence d'un processus-acte d'alternance destruction/réparation, œuvrant paradoxalement pour l'intégration des traces traumatiques.

D'une urgence de calmance vers une urgence à exister : expulsion, destruction et réparation ?

Avant d'envisager les fonctions sous-jacentes aux mises en acte de l'adolescent, nous avons constaté que celles-ci tendent à s'exprimer sous plusieurs formes et dans différents lieux. Cette répétition sur le mode sériel d'actes polymorphiques pourrait témoigner du déplacement de sa conflictualité, déplacement qui s'opèrerait selon les opportunités situationnelles rencontrées. Plus précisément, nous avons relevé la présence de nombreuses conduites violentes et transgressives, telles qu'un trafic de stupéfiant, des vols en réunion avec violences, des agressions ou encore des bagarres : « *Y en a plein, vols, agressions et tout* », « *C'est du stup... du stup, du vol et des bagarres* ». Par ailleurs, cette répétition polymorphique ne se restreint pas seulement au champ délinquantiel puisque le sujet évoque d'autres manifestations cliniques dans d'autres champs d'existence, comme celui de la formation (échec scolaire, désertification des apprentissages,...) ou encore de l'errance sociale (toxicomanie, vie de noctambule, décalage social). Le malaise serait alors exprimé sous une autre forme qu'infractionnel mais il traduirait pourtant une même conflictualité. Par ailleurs, ces différentes manifestations sont tantôt individuelles, tantôt groupales « *Les deux, en groupe mais je peux boire seul aussi* ». S'agissant des violences commises, nous remarquons tout de même la prédominance d'une violence collective liée à des problématiques de quartier. Cela nous amène à interroger l'existence d'une violence sociale (dite aussi urbaine) qui reposerait sur un phénomène de propagation des comportements violents, en ce sens que chaque membre du groupe semble inévitablement enrôlé dans la situation de violence, même s'ils n'étaient initialement pas concernés : « *Mais après aussi en fait, toi tu t'embrouilles avec quelqu'un qui vient de j'sais pas moi d'un autre quartier et beh... Comme si là moi j'm'en... j'sais pas c'est comme ça c'est comme si tout le monde est mêlé, tout le monde est mêlé. Si c'est ton collègue boum, si c'est ton frère boum* ». Dès lors, les comportements violents et transgressifs d'Émir peuvent répondre à ce devoir de loyauté envers son quartier. Cependant, le récit de ses actes suggère que ces derniers interviennent principalement lorsque la menace d'un débordement affectif apparaît particulièrement prégnante. Cette menace qui mettrait à mal son économie psychique, semble liée à la remise au devant de la scène de reliquats traumatiques passés : « *quand j'entends quelqu'un dire ça, j'vais le prendre t'as compris, j'vais le prendre mal quand on parle comme ça « viens ta mère, viens ci ça ».* J'peux pas l'supporter ». La tension est telle que la décharge par l'acte est aussi inévitable qu'impétueuse : « *Et je dois décharger... C'est comme si j'avais pas l'choix, tu comprends !* ». Cette nécessité, presque vitale, de s'apaiser pourrait renvoyer à une urgence « de calmance » pour reprendre les termes de Bessoles (2005), ce qui permet de mettre l'accent sur une dimension d'immédiateté : « *ça provoque, et d'un coup j'explose, j'vais l'taper taper taper* ». Ainsi, l'agir revêtirait ici une fonction similaire à celle des procédés autocalmants (Faim, 1971), dont l'enjeu serait d'éviter le débordement pulsionnel et de réduire l'état de tension : « *C'est comme plus fort que moi, j'contrôle pas [...]. En fait je vide mes nerfs dans ça, dans mes actes* ». Pareillement à des conduites addictives (également adoptées par Émir), le recours à l'acte autocalmant comporte un aspect opératoire (Marty, 1976), c'est-à-dire qu'il engage paradoxalement encore plus d'excitation pour décharger l'énergie et ainsi, se calmer. Cette décharge passe parfois par la des-

truction de l'objet, notamment lorsque les montées d'excitation et/ou d'angoisses (dépressives) - venues probablement de la résurgence de traumatismes non représentables - deviennent trop massives : « *J'sais pas dans l'excès là j'suis, j'suis trop mal, j'arrive pas à contrôler. Je peux faire n'importe quoi mais vraiment n'importe quoi* ». Dans cette perspective, l'autre est utilisé comme un objet calmant, interchangeable, dont la destruction sert l'évitement de sa propre néantisation. En cela, l'urgence de calmance se transformerait en urgence à exister, ce qui se traduit dans le discours du sujet par une accentuation de ses violences jusqu'à l'excès « *J'suis dans l'excès de botch !* », voire une mise en danger de l'autre, et non pas de soi comme supposé en premier lieu, du fait de ces propos : « *Ça tout le temps je mets en danger !* ». In fine, nous comprenons que ce danger repose sur les répercussions encourues par Émir, dans l'éventualité où l'autre aurait été détruit : « *J'ai eu peur pour so.. ouais pour moi, pas pour ouais pour moi. J'ai senti l'danger pour moi... la prison et tout car j'l'ai marave le l'gars, il bougeait plus* ». Nous posons l'hypothèse que cette faible considération pour la victime souligne le fait qu'elle remplisse une fonction simplement utilitaire, visant à prolonger le vécu narcissique d'un Idéal du Moi primaire chez le sujet. La destruction de l'objet ne relèverait donc pas d'un plaisir sadique mais d'une condition pour se sauver soi et par la même, pour tenter de réparer une blessure liée à l'échec du narcissisme primaire (du fait de l'indifférenciation avec l'objet primaire lors du second processus de séparation-individuation). Comme déjà évoqué, cette considération nous incite à conjecturer que le narcissisme primaire, réactivé à l'adolescence, aurait été mis à mal par la perte de l'objet primaire. Dans le prolongement de cette réflexion, nous supposons que la séparation réelle aurait rendu impossible la séparation psychique, en ce sens que se différencier de sa figure maternelle reviendrait à vivre une nouvelle fois sa mort. Au regard de ces éléments hypothétiques, il semblerait que le processus-acte à l'œuvre chez l'adolescent, concoure à la fois à réguler, par la décharge/destruction, les tensions psychiques liées à des angoisses anaclitiques (dépressives, dévoration et/ou perte d'objet), et à actualiser/réparer les retentissements d'un vécu traumatique ainsi que d'une conflictualité non résolue, dans laquelle se trouve enfermé son fonctionnement psychique. Confronté à l'envahissement d'excitations désorganisantes, l'alternance destruction/réparation constituerait ainsi, pour le sujet, l'unique voie permettant d'assurer sa propre survie psychique mais aussi de satisfaire une quête aliénante d'un remède narcissique (en consommant/détruisant l'objet réel).

Avant de conclure, il nous faut ajouter que le récit de ses mises en acte et celui de son histoire semblent mettre en exergue que l'agir est un mode de réponse privilégié non seulement pour lui mais aussi pour certains membres de sa famille. A commencer par son frère cadet dont la répétition de comportements violents et transgressifs questionne (notamment pour le père) une inscription dans une lignée identificatoire de violences : « *Après mon père il dit que c'est d'ma faute que c'est à... il m'a dit : il va faire comme toi j'sais pas quoi* ». Qui plus est, d'autres membres de sa famille semblent également perturber la quiétude familiale en recourant fréquemment à l'agir violent/transgressif : « *Non après j'ai des cousins et tout aussi ils font dégât et tout. Il y en a un en prison là, il est là là, il a pris vingt ans j'crois* ». Souvent, les faits relatés par

Émir concerne des violences intra-familiales, pour lesquelles l'origine du conflit reste floue : « *il s'est embrouillé avec des trucs de ma famille avec mon oncle un autre* », « *ma cousine elle elle est rentrée en prison ! Voilà. Puisqu'ils ont tapé beh elle et mon oncle, les deux... j'crois elle a tapé la femme à mon oncle ou j'sais pas quoi... les deux les deux, j'sais pas ce qu'ils ont fait, voilà* ». Ces éléments viennent de nouveau convoquer la présence de secrets de famille, ce qu'il interroge directement : « *y a un oncle à moi qui est monté et tout [...] j'sais pas, c'était bizarre ! Et lui il était proche de ma mère et tout lui, quand j'étais p'tit il était venu. Oh il m'a vu... bizarre* ». Néanmoins, cette impression d'étrangeté n'est pas approfondie par l'adolescent, tout comme l'ensemble de ce qui se présente pourtant comme des non-dits familiaux. C'est pourquoi nous ne pouvons mener plus loin notre réflexion visant à poser le recours à l'agir comme solution aux impasses d'une transmission traumatique familiale. Retenons toutefois que si l'investigation de son histoire familiale n'a pas permis de mettre au jour distinctement des problématiques/traumatismes transgénérationnels, elle a tout de même permis de dégager une problématique familiale infractionnelle.

Conclusion

La trajectoire de vie d'Émir est avant tout marquée par la perte brutale de sa figure maternelle, actant la fin d'une enfance paisible et le début d'une adolescence tourmentée. Se dessine à travers ce cas les impasses subjectives liées à la confrontation traumatique entre l'adolescence et la mort d'un parent, mettant alors à mal le processus d'adolescence. En effet, cet évènement signe un point de rupture à partir duquel vont émerger de nombreuses manifestations cliniques, sur fond de deuil resté en souffrance et de problématique de perte inélaborée. De plus, la disparition de la mère est suivie d'une répétition de bouleversements affectifs, environnementaux et culturels qui fragilisent davantage l'adolescent, au point que nous sommes amenées à poser l'hypothèse d'une dépression essentielle (processus mentaux bloqués, affects peu exprimés, crise identitaire, vide interne, faible force de vie,...). Ces vulnérabilités internes semblent se potentialiser à partir d'opportunités situationnelles et sociales (consommation de substances psychoactives, mode de vie nocturne, quartier sensible, victime de violences...), précipitant l'agir violent. L'analyse de ce cas permet de soutenir l'une de nos hypothèses de recherche en ce sens que l'agir violent se structure sur la base de traces traumatiques et de vulnérabilités psychiques, familiales et sociales qui tendent à se manifester sous plusieurs formes, en fonction des opportunités situationnelles rencontrées.

Dès lors, nous repérons dans le récit de ses mises en acte, une répétition d'actes violents et transgressifs polymorphes (trafic de stupéfiant, vols en réunion avec violences, agressions, bagarres), ce qui témoigne du déplacement d'une conflictualité psychique non résolue. Ses premières mises en acte, survenant dans différents lieux et sous plusieurs formes, paraissent sous-tendre un besoin impérieux d'expulser une tension pulsionnelle. Cependant, l'accentuation des violences jusqu'à la mise en danger (voire la destruction) de l'autre - utilisé comme simple objet calmant - interroge également une nécessité d'agir pour se sauver/réparer soi-même.

Ainsi, l'urgence de calmance semble se transformer en une urgence à exister (Bessoles, 2005) dont la fonction relèverait d'une tentative de réparer - à travers la destruction de l'objet - une blessure liée à l'échec du narcissisme primaire (du fait d'une indifférenciation avec l'objet primaire). Cette considération repose sur l'hypothèse que le narcissisme primaire, réactivé à l'adolescence, aurait été mis à mal par la perte de l'objet primaire. Plus précisément, cette séparation réelle aurait rendu impossible la séparation/différenciation psychique, en ce sens que se dégager de cette figure reviendrait à vivre une nouvelle fois la mort de la mère. Ces éléments, certes hypothétiques, permettent tout de même d'avancer que les mises en acte transgressives et violentes d'Émir reflètent une réorganisation psychique opérée par un processus-acte d'alternance destruction/réparation. Par ailleurs, ce cas permet d'illustrer que le traumatisme ne passe pas nécessairement par un vécu de violences et/ou de carences/négligences au sein de l'environnement primaire. De surcroît, Émir n'évoque pas de violences subies, exceptées celles au sein de son quartier qu'il décrit presque comme un rite de passage. En conséquence, nous ne relevons pas, dans ses mises en acte, la nécessité de retourner une position victimale mais plutôt d'expulser ce qui fait conflit (afin d'apaiser le Moi de tensions désorganisatrices), ainsi que de réparer fantasmatiquement l'objet interne (en assurant au Moi une identification stable et différenciée de l'objet primaire).

3.1.5.3. Données projectives

3.1.5.3.1. Analyse et interprétation du Rorschach

Nous présentons ici la synthèse de l'analyse du Rorschach d'Émir. L'ensemble des données (codage du texte et cotation, psychogramme, analyse quantitative et analyse qualitative planche par planche) ont été insérées dans les annexes (cf. Annexe XII.VII à XII.X, Tome II, pages 508-523). La retranscription de l'intégralité des réponses est consultable dans le Tome III (cf. Annexe V.II, Tome III, pages 378-382).

Dynamique de la passation

Clinique de la passation

Nous avons donné rendez-vous à Émir le lendemain de l'entretien semi-directif. Nous sommes arrivées au Club de prévention seulement quelques minutes avant lui. Son éducatrice est présente pour nous accueillir. Après avoir échangé quelques banalités, elle nous propose de rejoindre la salle d'entretien. Comme la veille, nous nous installons en face l'un de l'autre. Le climat semble pesant, nous remarquons qu'Émir est agité et paraît même anxieux. Nous l'interrogeons à ce sujet mais il nous répond simplement qu'il n'a pas suffisamment dormi la nuit précédente. Après un bref rappel du déroulé de la matinée, nous commençons la passation du Rorschach. Celle-ci s'effectue dans une atmosphère très calme, mais pas pour autant

détendue. Les réponses de l'adolescent sont hésitantes, entrecoupées de longs silences, et souvent répétées plusieurs fois. Notre intervention semble sollicitée pour border ses propositions peu assurées. D'ailleurs, nous relevons de nombreuses précautions verbales, et plusieurs commentaires exprimant le doute. D'une manière globale, Émir fait preuve d'une grande méfiance tout au long de la passation. La confiance qu'il nous semblait être parvenue à instaurer la veille à la fin de l'entretien, semble avoir disparue. Nous redoublons d'effort pour tenter de mettre à l'aise l'adolescent que nous percevons braqué. Ce changement d'attitude nous amène à supposer que d'autres paramètres extérieurs pourraient parasiter la rencontre. A propos, nous serons avisées après-coup de l'instauration d'un nouveau logiciel de collecte d'informations sur les jeunes, qui induirait des craintes chez ces derniers (concernant notamment la divulgation de leurs informations), et qui aurait alors pu alimenter la méfiance d'Émir à notre égard. Dans la mesure où cet outil a pu impacter l'attitude du sujet et en retour la notre, nous reprendrons ces éléments lors de l'analyse des effets transféro-contre-transférentiels. Notons qu'en plus de la méfiance, nous avons senti l'adolescent préoccupé pendant l'épreuve. A la fin de la passation, il nous confie être effectivement perturbé par le résultat d'un jugement qui le condamne à une peine de huit mois d'emprisonnement. Là encore, nous n'en saurons pas plus. Compte tenu des silences, la passation s'étend sur un peu plus d'un quart d'heure. Une fois la dernière planche administrée, Émir semble soulagé et accepte volontiers une pause, avant de poursuivre avec le deuxième test projectif.

Données quantitatives (issues du psychogramme)

La méfiance, relevée lors de l'étude de la clinique de la passation, semble se refléter dans la productivité réduite et les réponses restrictives d'Émir. En effet, ce dernier n'a formulé que 15 réponses au cours de la passation, pourtant le temps moyen pris par planche s'élève à 52,6 secondes. Ce contraste entre la productivité et le temps total peut s'expliquer par des temps de latence introductifs importants (tps lat. moy. = 24,1 s.) et de nombreux silences intra-discursifs. De surcroît, l'abord des planches est hésitant, précautionneux, comme en atteste les différentes traductions langagières du doute qui englobent les réponses de l'adolescent (8 précautions verbales, 2 hésitations entre deux interprétations, 10 doutes). Après une unique réponse, un commentaire restrictif marque souvent une tendance refus « *Ouais, c'est tout* » pour la plupart des planches. Lors de la phase d'enquête, l'approche précautionneuse est maintenue. Seule une réponse additionnelle à la planche VI souligne un mouvement projectif intéressant (« *une explosion* »), les autres participent davantage d'une restriction voire d'une annulation des réponses soumises à la première phase. Les défenses apparaissent pleinement mobilisées pour contenir les projections (aucune réponse sensorielle et une seule réponse kinesthésique). De plus, le contenu manifeste est privilégié au détriment des sollicitations latentes. Autrement dit, la réalité externe est surinvestie pour contraindre la réalité interne, et semble-t-il, éviter tout risque de débordement. De fait, les affects sont totalement absents de ce protocole très lisse, tout comme les manifestations émotionnelles. C'est pourquoi

nos premières intuitions cliniques tendent vers l'hypothèse d'une pensée objective, répondant à un ordre de réalité différent que celui de la réalité affective et fantasmatique.

L'analyse des autres facteurs permet d'éclairer ces premiers éléments. Tout d'abord, le psychogramme indique que les réponses globales sont les plus représentées (9 sur 15 réponses, soit un G% de 60%, supérieur aux données normatives) avec une prédominance de G simples (6 dont 2 associés à un déterminant F- et 4 à un F+). Pour les autres G, nous avons repéré deux G vague aux planches II et X ainsi qu'une réponse G organisé à la planche VIII. En dépit d'une qualité manifestement différente, ces réponses globales semblent toutes concourir à l'évitement de la réalité interne en favorisant l'investissement de la réalité externe. La maîtrise des excitations est ainsi assurée par un abord global permettant une moindre implication du sujet mais cette stratégie n'est pas toujours efficace. Aussi, le découpage (pl. II, VI, VII, IX) semble intervenir dès lors que cette maîtrise pourrait être mise à mal dans une approche globale, ce qui risquerait de laisser émerger des affects ou des représentations conflictuels/massifs. En conséquence, les D sont déployés à 40% dans ce protocole, cette donnée correspond aux normes attendues dans la population adolescente. Ils s'accompagnent de déterminant principalement formel et de bonne qualité, ce qui confirme leur visée de s'inscrire dans une réalité venant réfréner ou tempérer la libre expression projective. D'ailleurs, le protocole est globalement marqué par une prépondérance de déterminants formels (F% = 93%), sous-tendues majoritairement par des engrammes de bonne qualité (F+% = 71%). Les trois F-, présentes uniquement aux premières planches (pl. I, II et IV), semblent indiquer la nécessité d'un temps de familiarisation à l'épreuve. Quant aux deux F+/- situées aux planches II et X, elles semblent marquer le doute du sujet voire l'hésitation entre plusieurs images. Concernant les autres déterminants, le protocole contient seulement une kinesthésie animale à la planche VIII, associée à un engramme de bonne qualité. S'agissant des déterminants sensoriels, aucune réponse couleur n'a été formulée, pas même dans une réponse à forme dominante ou dans un commentaire. Les caractéristiques chromatiques du matériel semblent totalement ignorées par l'adolescent, seul un allongement du temps de latence aux planches IX et X (tendance choc ?) a été observé, d'où un RC% inférieur aux normes (27%) ainsi qu'un TRI coarté (K et C ont une valeur nulle).

Pour ce qui est des contenus, ils apparaissent relativement diversifiés puisque le protocole en comprend huit sortes pour un total de 15 réponses. Il s'agit de contenus fréquemment retrouvés d'un protocole à l'autre, comme l'illustre les deux réponses banales aux planches III (« deux femmes ») et V (« un papillon »). Plus de la moitié sont des contenus animaux (A = 8 et (A) = 1) alors que le sujet n'a formulé que trois réponses humaines dont l'une renvoie à un personnage déréel (pl. IV : « un monstre »). Par conséquent, le A% se situe dans la moyenne haute (A% = 53 %) tandis que le H% se situe dans la moyenne basse (H% = 13%). Les deux seules réponses humaines, localisées aux planches III et IX, ne permettent pas le déploiement d'un scénario relationnel. Concernant les autres contenus, nous avons repéré

les catégories suivantes : objet, anatomie, scène et élément, pour lesquelles la valence symbolique se fait difficilement entendre, comme nous allons le voir ci-après.

Avant de conclure les données quantitatives, il convient de préciser que nous avons remarqué que l'utilisation répétée de certains phénomènes particuliers, tels que les précautions verbales, le doute, les hésitations, les appels cliniciens, les tendances refus,... confère une tonalité retenue au discours. A cela s'ajoute une prédominance de la formalisation ainsi qu'une mise à distance de l'implication affective (absence d'intégration des éléments sensoriels). Dès lors, cette dynamique nous invite à proposer une première hypothèse : celle d'un fonctionnement psychique de facture rigide (voire opératoire ?). La suite de notre regroupement synthétique des données issues de l'analyse quantitative et qualitative du Rorschach va nous permettre d'étayer cette hypothèse.

Les processus de pensée

D'emblée, nous notons que la productivité est très restreinte au sein de ce protocole où le monde interne apparaît peu mobilisé. Aussi, l'investissement de la réalité externe s'avère un support de représentations certes partageables mais dont la valeur symbolique est quasiment absente. L'analyse des modes d'appréhension (G% et D%) permet d'appuyer ces constats cliniques. Pour exemple, la présence dominante des G, et particulièrement des G simples, semblent rendre compte chez Émir d'un abord de la planche par constat, sans réel effort de combinaison des diverses parties, en dépit d'un temps de latence conséquent. Ce moindre effort est encore plus prononcé aux planches II et X. En effet, la localisation imprécise conduit à des réponses G vagues pour lesquelles la visée semble être de contraindre l'émergence de représentations plus signifiantes qu'il convient d'éviter (pl. II : « *c'est un corps, j'sais pas j'sais pas comment on dit mais c'est un truc* » ; pl. X : « *De l'eau* »). Parmi les G, nous avons également repéré une réponse organisée à la planche VIII, associée à une kinesthésie de bonne qualité : « *c'est un tigre ou j'sais pas c'est quoi qui marche sur des rochers. Et là, c'est l'eau* ». Cette qualité de G souligne un examen plus attentif de la tache, sans toutefois autoriser l'expression de mouvements fantasmatiques et/ou pulsionnels. D'ailleurs, l'opération cognitive demeure maîtrisée puisque la réponse suggère une exploration de surface, caractérisée par un abord banalisé. Finalement, ce G organisé ne reflète pas nécessairement un travail d'élaboration mentale plus riche et dynamique mais plutôt un niveau de précision formelle supérieur aux autres G (contour mieux défini et reconnaissance intégrée de principales parties constitutives d'un tout significatif). Ainsi, sur le plan défensif, la présence de ces réponses G semblent participer d'une lutte contre l'émergence de la réalité interne par l'utilisation de la réalité objective (maîtrise du matériel, refoulement de représentations signifiantes par un abord banalisé ou imprécis/vague, évitement/inhibition des réactions sensorielles et des affects). Cette défense n'est pourtant pas sollicitée aux planches VI, VII et IX, au sein desquelles les éléments sont soit traités tour à tour avec précaution, soit totalement ignorés au profit d'un détail mis en avant. Nous pouvons supposer que l'utilisation des réponses Détail consiste à poursuivre le travail défensif de maî-

trise des affects et des représentations, qui risquent d'être conflictuels ou envahissants dans un abord globalisé. D'autant qu'il s'agit de planches pouvant induire des mouvements projectifs et/ou régressifs importants. De manière générale, l'isolation perceptive semble empêcher ou réfréner la réactivation de tout mouvement d'ordre agressif et/ou sexuel. C'est dans cette perspective que surviendrait le D combiné à la planche II, après une projection vraisemblablement non contenue. Plus exactement, il semble intervenir comme une reprise de contrôle suite au léger débordement projectif, perceptible à travers la réponse globale au contenu anatomique (« *corps* »). En résumé, les réponses globales servent de support à une lutte marquée par le doute, tandis que les D semblent mobiliser en suppléance des G, et prennent essentiellement des significations adaptatives et défensives.

Dans l'ensemble du protocole, nous pouvons repérer un effort important contre l'émergence d'éléments internes, inhibant les capacités fantasmatiques et entraînant une répression affective. Au-delà d'un fonctionnement inhibée ou rigide, l'analyse des modes d'appréhension d'Émir suppose un fonctionnement opératoire, dans la mesure où il semble coupé de son monde interne et où les processus mentaux paraissent bloqués. La mobilisation de déterminants majoritairement formels semble confirmer la piste d'une pensée opératoire qui comblerait le manque d'épaisseur psychique par un surinvestissement de la réalité externe. Le F⁰ souligne effectivement une maîtrise à la fois des affects et du jeu projectif en faveur de la rigueur descriptive. Ce recours à la formalisation rend particulièrement compte de l'efficacité des défenses contre le laisser-aller à la projection et à la régression, sollicités par le contenu des planches. Pour exemple, seule la réponse additionnelle de la planche VI témoigne d'une infiltration projective : « *Sinon c'est une explosion* ». Après une contention stricte, cette métaphore semble souligner le retour massif de la poussée pulsionnelle, dont la valence destructrice peut refléter la présence de fragilités internes chez l'adolescent. Néanmoins, cette incartade projective est aussitôt enrayée par la résurgence du système défensif. Qu'il s'agisse de la première phase ou de l'enquête, les réponses semblent portées par une nécessité de se mouler aux cadres perceptifs dans une prise en compte de la réalité au plus près de son contour formel. Qui plus est, ces déterminants formels sont principalement de bonne qualité, signalant là encore un conformisme adaptatif/défensif. A ce propos, l'association D/F+ aux planches VI, VII et IX, met spécifiquement en exergue des capacités d'adaptation dans le réel et de contrôle perceptif. Ce mode de fonctionnement témoigne de la régulation apportée par le principe de réalité. Par ailleurs, les réponses F- ne semblent pas plus dominées par le principe de plaisir, ni même traduire un débordement ou encore un relâchement du contrôle. Leur apparition au début de la passation (pl. I, II et IV) pourrait être le reflet du temps requis par le sujet pour s'adapter à l'épreuve. Enfin, les deux réponses F+/- (pl. II et X) semblent surtout traduire le doute et la prudence, et non pas une difficulté à circonscrire la réalité extérieure. Malgré une qualité correcte des réponses formelles, la présence insuffisante de réponses kinesthésiques (une seule à la planche VIII) et l'absence de déterminants sensoriels suggèrent une organisation psychique aux faibles ressources in-

ternes. Ainsi, l'analyse des processus de pensée révèle la difficulté du sujet à investir sa pensée, en termes de plaisir, de souffrance ou simplement d'engagement dans un processus projectif, ce qui réitère l'hypothèse d'un fonctionnement opératoire.

Le narcissisme et la construction de l'identité

En vue d'appréhender les identifications primaires et les capacités de différenciation Moi/non-Moi d'Émir, commençons par explorer certains facteurs comme les représentations humaines, animales et anatomiques. Malgré une répartition des A% et H% dans les variations de la normale, les données témoignent d'une tentative de contrôle de l'excitation psychique. Même les contenus A ne permettent pas l'expression de mouvements pulsionnels et/ou de modalités conflictuelles qui auraient pu refléter des expériences humaines (via un mécanisme de déplacement). L'utilisation du contenu Animal relève majoritairement d'un simple constat perceptif, sans référence symbolique et sans représentation de relations : « *une abeille* » (pl. I), « *un chameau* » (pl. II), « *un papillon* » (pl. V), « *un aigle* » (pl. VI), « *deux éléphants* » (pl. VII), « *un tigre* » (pl. VIII), « *des poissons* » (pl. X). Hormis les deux premières réponses animales, toutes les autres ont un bon contrôle formel. Il nous faut ajouter que les engrammes de mauvaise qualité ne reposent pas sur une déformation perceptive mais sur une fréquence d'apparition statistiquement plus rare des représentations. D'ailleurs, celles-ci ne reflètent pas une capacité du sujet à relâcher son contrôle puisqu'elles n'entraînent pas l'expression d'émergences inconscientes/primaires, de représentations refoulées et/ou d'affects réprimés. En définitive, les représentations animales sont toutes bien délimitées et possèdent un caractère vivant et entier. Pareillement, les deux réponses humaines aux planches III « *deux femmes* » et IX « *c'est un gadjjo, c'est un mec* » se caractérisent par leur totalité intégrée mais elles ont peu de poids de projectif. D'ailleurs, la dernière réponse livrée à la neuvième planche introduit une dimension spéculaire « *c'est le reflet de l'eau, pareil* » qui écarte toute perspective interactive, en même temps qu'elle pourrait satisfaire une exigence narcissique. En effet, l'autre n'est pas investi comme une potentielle source de stimulation pulsionnelle mais en tant que double de soi, au service donc de l'investissement narcissique. Dès lors, l'apparition répétée de cette thématique du reflet ne serait-elle pas alimenter par une nécessité de dénier la différence intersubjective, ce qui pourrait alors sous-tendre des fragilités de différenciation moi/non-moi ? Néanmoins, les éléments recueillis ne sont pas suffisants pour investiguer davantage les capacités de différenciation du sujet et la qualité de ses limites. Seule une réponse anatomie à la planche II aurait pu suggérer un défaut de délimitation « *c'est un corps* » mais cette représentation qu'on semble avoir échappé au contrôle du sujet, est remplacée par une représentation animale de meilleur aloi, avant d'être totalement annulée à l'enquête. Par ailleurs, le traitement des planches compactes (I, IV, V et VI) n'apporte pas plus d'indication quant aux identifications primaires de l'adolescent. Il est uniquement pertinent de relever que l'adolescent utilise des représentations déréelles face à la massivité de la planche IV. Sa première réponse « *on dirait un monstre ça* » est livrée

avec précaution mais sans difficulté (déterminant formel de bonne qualité). Puis elle est succédée par une représentation animale imaginaire « *un dragon je crois* ».

En outre, l'analyse de cette quatrième planche permet d'éclairer la dynamique des identifications secondaires, liée à la différenciation sexuelle. La représentation humaine déréelle suppose effectivement une puissance phallique masculine mais elle est trop peu développée pour déterminer comment le sujet se positionne face à une figure d'autorité, et encore moins, comment il se situe dans une dynamique de domination-soumission. Quant à la représentation animale déréelle, elle semble minimiser la valence phobogène de la représentation para-humaine et confirmer l'identification à une puissance phallique (plutôt masculine). Concernant les figures humaines, évoquées précédemment, nous pouvons ajouter que la représentation de la planche III est extrêmement basique. Bien que l'identité sexuée (féminine) soit indiquée, cette réponse n'est pas suffisante pour approcher les processus identificatoires. Pour ce qui est de la deuxième réponse au contenu humain, localisée à la planche IX, elle n'est pas plus éclairante que la première sur l'orientation identificatoire. En dépit d'une précision sur la posture du personnage « *accroupi un peu* », le mouvement projectif semble ensuite s'étioler, de sorte que l'action de ce dernier ne peut être définie « *j'sais pas ce qu'il fait* ». Le thème du reflet, qui comme nous l'avons vu clôture cette planche, est de nouveau convié à l'enquête pour répondre, semble-t-il, à une autre finalité. Désormais, il n'est plus question d'assurer une relation spéculaire mais de préciser l'action du personnage masculin, qui demeure toutefois plutôt floue : « *il remplit de l'eau* ». Concernant à présent la valeur symbolique des représentations/kinesthésie animales, ces dernières abondent plutôt dans le sens d'un masculin phallique/puissant, confirmant à la fois l'identification masculine et la position sexuelle active du sujet : « *un chameau là ? Avec une bosse* » (pl. II), « *un aigle* » (pl. VI), « *deux éléphants* » (pl. VII), « *un tigre* » (pl. VIII), « *des poissons* » (pl. X). Aucune représentation féminine ne vient tempérer ces images, ce qui pourrait témoigner d'un manque de souplesse des processus d'identification sexuelle. Compte tenu d'une absence de référence à la bisexualité psychique, il apparaît difficile de bien saisir la dialectique identificatoire du sujet. Enfin, pour ce qui est des contenus à symbolique sexuelle, nous avons constaté que l'objet cité à la planche VI « *un totem* » pourrait symboliser une représentation à valence phallique, témoignant encore d'une prise de position masculine. Au regard de ces éléments, se pose la question de savoir comment le sujet se comporte face à son sexe et face à l'autre. En conséquence, nous allons dès maintenant tenter d'appréhender plus finement les représentations de relations ainsi que les investissements objectaux de l'adolescent.

Les représentations de relations et investissements objectaux

L'animation kinesthésique, à partir de représentations humaines mais aussi via le déplacement sur d'autres contenus, constitue un facteur signifiant dans l'étude des représentations de relation. Or le protocole d'Émir n'est pourvu que d'une seule réponse kinesthésique animale à la planche VIII : « *un tigre ou j'sais pas c'est quoi qui marche sur des rochers* ». Comme nous l'avons déjà vu, cette kan est construite à partir

de la combinaison de différentes parties de la tâche (G organisé). Malgré un déplacement sur un contenu animal, aucune excitation agressive ou libidinale n'est dégagée de cette représentation. Si cette kinesthésie sous-tend un mouvement projectif plus important, elle ne conduit pas pour autant au déploiement d'un scénario relationnel. A cet égard, nous ne relevons aucune mise en relation intersubjective dans ce protocole, même aux planches bilatérales qui favorisent pourtant les représentations relationnelles. D'ailleurs, la prise en compte de la bilatéralité s'effectue souvent au travers de relations spéculaires qui évitent toute dimension interactive. Ainsi, le recours récurrent à ce type de relations (via la thématique du reflet) permettrait au sujet d'esquiver le conflit, et par conséquent, le risque de susciter des motions pulsionnelles. C'est notamment le cas pour les deux réponses humaines aux planches III et IX. Précisons que pour la première, la relation symétrique n'est pas envisagée d'emblée mais seulement à l'enquête, alors que pour la deuxième réponse au contenu humain, la dimension relationnelle est tout de suite mise à distance grâce à la spécularité. Quoi qu'il en soit, les personnages sont maintenus à chaque fois dans l'anonymat et aucune relation ne transparait.

S'agissant plus précisément des investissements objectaux, l'analyse du traitement des planches à symbolique maternelle (VII et IX) indiquent que les représentations féminines/maternelles y sont totalement absentes (contenu animal : abeille, chameau, éléphant..., identité sexuée neutre ou masculine). Nous ne relevons pas non plus de contenus au symbolisme maternel transparent. De surcroît, le sujet ne propose pas une interprétation globale de ces deux planches mais il procède par découps successives pour construire ses réponses. Cette démarche favoriserait le contrôle perceptif, et permettrait alors d'éviter pour chacune la lacune centrale (et ce qu'elle pourrait mobiliser en termes de représentation de castration voire d'angoisses d'engloutissement). Plus exactement, le symbolisme féminin latent est contourné au profit d'un symbolisme phallique à la planche VII : « *deux éléphants* », et d'une représentation masculine à la planche IX : « *un gadjo* ». A chaque fois, la bilarité est prise en compte puisque les animaux sont dépeints en double à la septième planche et la thématique du reflet est convoquée à la neuvième planche. Cependant, le sujet ne fait état d'aucune représentation de relation. En dépit des caractéristiques creuses et régressives des deux planches, le vécu des relations précoces du sujet à son imago maternelle archaïque n'est donc pas sollicité. Pour autant, nous ne décelons aucune menace/angoisse archaïque lié à l'objet maternel. Au regard des données cliniques, cette absence ne pourrait-elle pas s'expliquer par la disparition de l'objet réel ou encore par la nécessité de ne pas risquer de compromettre son souvenir idéalisé ? Il s'agit ici d'une piste de réflexion que la suite des analyses projectives (TAT, test du dessin), nous permettra certainement d'approfondir. Par ailleurs, l'étude globale du protocole suggère tout de même une inclination vers le registre régressif à travers la compulsion à répéter la même thématique autour de l'eau. D'ailleurs, Émir conclut le protocole par ce contenu à la valence régressive évidente : « *De l'eau. Onais de l'eau* » (pl. X). Cette thématique surgirait-elle à des fins défensives en vue d'éviter l'abord d'un conflit d'ordre sexuel ou agressif ? Quoi qu'il en soit, nous pouvons

supposer que par le truchement de l'eau, du monde marin : « *La mer, des petits poissons* » (pl. X), ces notations régressives viendraient convoquer l'objet primaire. Même si les modalités ne sont pas développées, la répétition d'images symboliques du monde utérin pourrait rendre compte de l'importance que revêt ce premier objet au sein de la scène psychique de l'adolescent.

Concernant l'analyse du traitement des planches à symbolique phallique (IV et VI), nous avons vu précédemment que les contenus sont principalement animaux. La puissance phallique semble alors pouvoir s'exprimer grâce au déplacement et à la symbolisation : « *monstre* », « *dragon* », « *aigle* », « *totem* ». Si ces contenus entremêlent puissance, attributs phalliques et position active, ils n'aboutissent à aucune interaction, ni même action. Cette description figée des représentations empêche l'expression de mouvements pulsionnels, ce qui ne permet pas d'approcher les modalités d'investissement de la figure paternelle. Néanmoins, la réponse additionnelle du sujet à l'enquête « *Sinon c'est une explosion* » avance tout de même l'hypothèse d'une irruption pulsionnelle, probablement du fait d'un affaiblissement du système défensif. Au regard de la problématique latente de la planche, cette représentation destructrice pourrait signifier une fragilité des limites chez Émir ou encore une nécessité d'affirmer une ascendance voire une puissance dans son rapport au sexe masculin.

Les affects et les angoisse

La présence d'une unique réponse kinesthésique suggérerait déjà un manque d'épaisseur fantasmatique et mettrait l'accent sur le poids des répressions défensives. En outre, ce résultat révélait, semble-t-il, une dynamique psychique dotée de faibles potentialités projectives et créatrices, ainsi qu'une impossibilité du sujet à se situer dans un système de pensée où l'intériorisation domine. Pareillement, l'absence de réponse couleur pourrait indiquer une fermeture aux éprouvés internes et aux excitations externes. D'autant qu'aucun facteur spécifique (augmentation des réponses kinesthésiques ou formelles, utilisation privilégiée des découpes,...) ou phénomène particulier (commentaires, manifestations émotionnelles,...) n'ont été observés aux planches couleur. Nous avons uniquement constaté un temps de latence plus long aux planches IX et X, ce qui nous amène à supposer une faible réactivité du sujet à la sollicitation sensorielle, comme en témoigne le RC% inférieur aux normes (27%) ou encore le TRI coarté (K et C ont une valeur nulle). De fait, les réactions, essentiellement formelles du sujet, semblent privées de la possibilité d'une expression selon un des deux modes introversif ou extratensif. Or en l'absence de réponses intégrant les qualités sensorielles du matériel, il est complexe d'appréhender le traitement des affects et encore moins celui de l'angoisse. Même pour l'épreuve des choix, l'adolescent ne fait pas appel à l'affectivité mais plutôt au pragmatisme puisque son choix repose simplement sur la facilité avec laquelle il a - ou non - traité les planches (planche préférée : V et planche rejetée : I). Cette restriction des dispositions réactionnelles se rencontrerait particulièrement chez les sujets ayant vécu un événement traumatique qui aurait alors bloqué les processus mentaux. Cela vient de nouveau convoquer l'hypothèse selon laquelle la perte de la figure maternelle, à

l'aube du pubertaire, aurait pu entraver le processus adolescent chez Émir. En définitive, l'interprétation des différents facteurs du psychogramme (absence d'affect, rigidité, pauvreté pulsionnelle et projective, objectivité...) ne trahirait-elle pas un fonctionnement psychique soumis aux affres de la dépression essentielle, devenue depuis une forme de pensée : la pensée opératoire ?

Les modalités de l'organisation défensive

L'organisation défensive d'Émir semble surtout se déployer autour de mécanismes rigides et inhibés. A l'instar des autres adolescents rencontrés mais dans une plus forte mesure encore, nous avons constaté que l'inhibition entrave les processus de pensée. Cette dernière est repérable d'emblée compte tenu de la productivité très restreinte. Puis, elle se confirme avec l'analyse de plusieurs facteurs tels qu'une prédominance de la globalisation et formalisation, des temps de latence conséquents, une absence d'intégration d'éléments sensoriels ou encore une pauvreté kinesthésique. Ces facteurs apparaissent tous sous-tendus par la rétention de l'expression pulsionnelle dans un contexte défensif marqué par l'inhibition. En cela, nous avons rapidement émis l'hypothèse d'un fonctionnement de type rigide, qualifié par de faibles capacités d'associativité et de projection, ainsi qu'une pensée peu créative. Ce contrôle des affects et du jeu projectif semble facilité par un recours à l'objectivité et au descriptif. En définitive, c'est un protocole très prudent qui se présente à nous, avec très peu de quantités d'énergie libidinale et/ou agressive véhiculées. A cet égard, l'unique kinesthésie animale souligne le poids des répressions défensives qui paralysent tout mouvement, de sorte qu'aucun compromis ne semble possible. Même le déplacement sur des contenus « animal » ne favorise pas l'expression pulsionnelle, et encore moins la verbalisation de l'éprouvé.

Par ailleurs, le recours à l'isolation semble intervenir pour soutenir voire secondariser les premières défenses sollicitées, comme la globalisation. Ainsi, l'insuffisance des unes semble corroborer par la mobilisation des autres, afin de continuer à éloigner les affects et les fantasmes du sujet. Pour rappel, la mobilisation défensive (inhibition, isolation,...) apparaît telle qu'elle empêche toute représentation de relation. D'ailleurs, nous avons relevé une utilisation importante de la spécularité que nous pourrions envisager comme une défense contre l'investissement objectif, où la valeur narcissique semble mettre l'accent sur la fragilité de la différenciation. Ces représentations en double ne constitueraient-elles pas un moyen de traiter le conflit, avant même que l'angoisse n'émerge ? Quoi qu'il en soit, l'organisation défensive rend bien compte d'un traitement intrapsychique du conflit. A cet égard, nous pouvons ajouter que les défenses sont mobilisées avec efficacité mais aussi avec trop d'intensité pour que puissent se déployer les potentialités psychiques du jeune. Ce manque de souplesse dans l'expression verbale et projective est également observé à l'enquête. En effet, seule la réponse additionnelle à la planche VI pourrait suggérer une levée des défenses, la plupart des autres réponses traduisent, au contraire, un renforcement défensif (pl. II et III).

Conclusion

De manière générale, le protocole de Rorschach d'Émir ne montre aucun trait saillant de souffrance psychique, pourtant il n'en demeure pas moins marqué par une certaine rigidité. En effet, rien ne transparait dans ce protocole d'apparence lisse mais à la résonance fantasmatique pauvre (absence de conflictualisation, d'investissement de l'objet,...). L'analyse approfondie du protocole et la synthèse mettent effectivement en exergue une faible dynamique de la vie psychique, au sein de laquelle inhibition et rigidité se rencontrent pour annihiler toute perspective créatrice. Nous avons relevé que l'ensemble des défenses mobilisées semblent œuvrer en faveur d'une fuite de l'objet, ce qui permet à Émir de ne pas se laisser affecter (aucune réponse couleur, ni mises en relation intersubjective, seulement une réponse kinesthésique). En outre, l'absence de mouvements agressifs et/ou libidinaux contraste avec la tempête pulsionnelle, habituellement caractéristique de l'adolescence. Si absence ne signifie pas inexistence, l'articulation entre nos impressions cliniques (verbalisation, climat, réactivité au matériel, contact avec le clinicien) et le regroupement des facteurs du psychogramme nous amène tout de même à formuler l'hypothèse d'un fonctionnement psychique rigide, suggérant la prédominance d'une pensée opératoire. Nous escomptons sur la poursuite des analyses projectives, à commencer par le TAT, pour venir éclairer cette supposition.

3.1.5.3.2. Analyse et interprétation du TAT

L'analyse planche par planche (procédés et problématiques - cf. Annexe XII.XI, Tome II, pages 524-532) et la feuille d'analyse récapitulante les procédés utilisés par le sujet (Annexe XII.XII, Tome II, pages 533-534) sont consultables dans les annexes.

Clinique de la passation

Lors d'une courte pause entre les deux tests projectifs, nous apprenons les raisons de sa blessure au pied. Émir nous indique qu'il a reçu une balle de pistolet. Avant même que nous puissions le questionner davantage sur les modalités de cet événement, il nous précise qu'il s'agissait d'un accident et qu'il s'est lui-même « *tiré une balle* ». Il ne nous fournira pas plus d'information, si ce n'est qu'il nous confie désormais mesurer la gravité que peuvent représenter les armes à feu. Concernant la passation du TAT, de la même façon que pour le Rorschach, l'adolescent apparaît peu prolixe. La situation de test semble attiser une certaine méfiance, ce qui se ressent sur la productivité restreinte et l'abord précautionneux voire maîtrisé du protocole. A l'instar du Rorschach, les temps de latence introductifs et intra-récits sont nombreux. Enfin, le déploiement des histoires est parfois laborieux. Nous devons soutenir ses propos, de sorte que nos interventions viennent border chacun de ses récits. En résumé, cette deuxième passation de projectif est tout aussi complexe que la première d'un point de vue de la relation participant/chercheur. La fin de la pas-

sation, qui a duré tout de même 18 minutes du fait des silences, laisse poindre un soulagement non dissimulé chez Émir.

Articulation des procédés et organisation défensive

Le regroupement sur la feuille d'analyse des différents procédés du discours utilisés par le sujet est consultable en annexe (Annexe XII.XII, Tome II, pages 533-534). Ce regroupement va nous guider pour articuler les procédés et apprécier la qualité du processus associatif, en tenant compte notamment des relations entre représentations, des affects et des mécanismes de défense.

L'organisation défensive d'Émir met en jeu principalement les procédés de la série A (29), B (23) et C (59) avec une large prédominance de cette dernière (Évitement du conflit) qui, sur le plan économique, constitue la pièce centrale de l'édifice. Quant aux émergences en processus primaire, elles se font très rares dans ce protocole puisque nous avons relevé que quatre procédés E dont une tendance. Il convient de nous attarder plus spécifiquement sur chacun des procédés utilisés au sein des différentes séries, et d'évaluer ainsi leur qualité, leur diversité, leur prévalence et leur articulation.

Commençons par examiner les procédés de la série C, d'autant que ce protocole semble placé sous le signe de l'inhibition et de l'évitement. En effet, la plupart des récits interpellent par leur aspect restreint, ce qui indique une utilisation massive de défenses inhibées. Parmi les cinq composantes de la série C, les procédés CI apparaissent d'ailleurs surreprésentés (38 sur 59). Les procédés CF, CL et CN sont mobilisés dans des proportions égales alors que les procédés CM sont totalement absents du protocole. Revenons précisément sur les procédés « inhibition » (CI), leur utilisation signale une volonté du sujet de contraindre tout mouvement pulsionnel (principalement agressif), et ainsi empêcher le déploiement de la conflictualité. Très présents aux trois premières planches, ils sont ensuite davantage relayés par d'autres procédés de la série C (ou certains de la série A). Pour autant, ils restent le socle de l'organisation défensive de l'adolescent. A cet égard, les silences et/ou les tendances refus (CI-1) sont observés à toutes les planches (sauf la 19). En conséquence, le chercheur (soit nous-même) a dû particulièrement soutenir la mise en récit, en atteste ses douze interventions (CI-3). Bien que celles-ci ne permettent pas toujours une levée de l'inhibition, nous avons tout de même pu parfois constater une relance du processus associatif, comme aux planches 1, 2, 3BM, 11 et 13B. Certaines témoignent même d'une ébauche de conflictualisation mais les motifs du conflit demeurent souvent flous (CI-2 = 7). Qui plus est, ces procédés d'inhibition s'associent souvent aux autres procédés C, en vue d'éloigner les situations de conflits et/ou d'en minimiser l'impact. A ce propos, nous avons repéré que les procédés CF sont sollicités dès lors que la conflictualité sous-jacente suscite un risque de débordement dépressif, lié notamment à la réactivation d'une problématique de perte, comme aux planches 11 et 12BG. Aussi, le recours à ce procédé semble permettre de contre-investir les fragilités du monde interne, par un surinvestissement de la réalité externe (accent porté sur la factuel). D'ailleurs, les procédés CL soulignent

aussi une fragilité interne, plus exactement du point de vue des limites. Prenons l'exemple de la planche 3BM, dans laquelle la demande de précision du sujet « *qui, lui ?* », après une question du chercheur (CI-3), fait apparaître une perte discrète de la conscience d'interpréter, brouillant les limites entre narrateur et héros de l'histoire (CL-1). En outre, la porosité des limites peut également s'entrevoir à travers l'insistance des frontières entre dedans et dehors, perceptible notamment par l'accent porté sur la délimitation d'un espace externe/interne à la planche 19. Quant aux procédés CL-3, ils témoignent de l'importance de l'investissement de l'autre comme objet d'étayage. Le récit le plus significatif est celui de la planche 10 où la relation père/fils s'impose d'emblée dans un contexte d'étayage, idéalisé et déssexualisé. Enfin, les procédés narcissiques sont plus discrètement utilisés et se déploient essentiellement autour des CN-1 et CN-3. Les premiers s'associent notamment aux CL-1 dans la confusion des limites (pl. 3BM et 16) alors que les seconds répondent plutôt à une visée de restauration narcissique (pl. 10 et 16).

Par ailleurs, les procédés C sont fréquemment relayés par les procédés A, et inversement ; l'enjeu de cette articulation étant vraisemblablement de garantir un verrouillage de l'expression affective ainsi que des excitations/mouvements pulsionnels. Le registre rigide est alors le plus représenté après les C. Cependant, leur chiffre repose principalement sur l'utilisation des A3-1 que l'on retrouve 15 fois dans le protocole. Ce dernier rassemble toutes les traductions langagières du doute qui permettent au sujet de ne pas s'engager dans une affirmation directe. Autrement dit, elles permettent de tempérer les émergences fantasmatiques et pulsionnelles voire même d'entraver la mise en récit de par l'indécision voire même l'impossibilité de faire un choix. En cela, leur fonction se complète pleinement avec celle des procédés « Évitement ». Dans la même série, nous avons remarqué l'utilisation de procédés A1 (références à la réalité externe), en particulier A1-1 et A1-3, qui s'articulent avec les procédés CF. Contrairement à ces derniers, les A1 sont cotés alors que le récit n'est pas nécessairement plat, abrasé, a-conflituel, tel que l'illustre la planche 12BG. A l'évidence, leur but reste de réguler les excitations, comme en témoigne la planche 7BM. En effet, le sujet ne se risque pas à déployer un scénario fantasmatique ou pulsionnel mais reste plutôt attaché à la réalité manifeste. L'investissement du descriptif (pl. 1, 5, 7BM, 11, 12BG, 13B, 19) s'effectue majoritairement au tout début de la séquence associative, afin justement de contraindre l'avènement pulsionnel/fantasmatique. Avant de passer aux procédés labiles, il convient de préciser que les autres défenses rigides ne sont pas (ou faiblement) utilisées, dans tous les cas leur poids économique ne semble pas revêtir une portée significative.

S'agissant de la série B, nous avons constaté que les procédés utilisés appartiennent pour la plupart à la composante B1 (investissement de la relation) et qu'ils se retrouvent spécifiquement à certaines planches (2, 3BM, 5, 10). Nous aurons l'occasion d'explorer les tenants et les aboutissants de ce procédé B1-1 dans la prochaine sous-partie, lorsque nous aborderons l'investissement des relations et de l'objet (ceci afin d'éviter les redites). Pour ce qui est du second procédé B1 utilisé (l'introduction de personnages ne figurant pas sur l'image), celui-ci est surtout relevé

lorsque le contenu manifeste est dépourvu d'objet sur lequel s'étayer. De fait, l'ajout d'un support aux planches 11, 12BG, 19 et 16 semble rendre compte à la fois, d'une défense pour traiter l'angoisse de perte, et d'un moyen pour supplanter le défaut d'inscription des objets internes.

Enfin les émergences du processus primaire sont rares (seulement 3) et n'impliquent pas une désorganisation de la pensée ou de l'identité. Par exemple, nous pouvons citer le scotome d'un objet (fusil) à la planche 8BM dont la présence sur la scène du conflit psychique est évidente et réalisée pour éviter le débordement agressif. Les deux autres relèvent de la massivité de la projection, liées à des sollicitations dépressives (pl. 3BM et 13B). Concentrons-nous rapidement sur la planche 13B. La réactivation de l'angoisse de perte révèle d'importantes failles au retentissement dépressif sous-jacent. Cette fois-ci, les défenses ne parviennent pas à contenir cette angoisse, pour cause, elle semble faire écho au vécu de l'adolescent (perte de la figure maternelle). Dès lors, les résonances dépressives semblent entraîner un débordement en processus primaire mais celui-ci est rapidement endigué par le retour des défenses. En définitive, l'annulation et la dénégation permettent de faire l'économie de l'angoisse de perte et de lutter contre l'effondrement dépressif. A l'exception de ces trois émergences primaires, le protocole ne contient pas d'autres moments de désorganisation.

Concernant les manifestations hors narration, nous avons uniquement relevé des adresses directes au chercheur (D3 = 4). Néanmoins, il est intéressant de noter que ces adresses se concentrent à la première et dernière planche, toutes deux particulières par la position pour l'une (prise de contact avec l'épreuve) et par la caractéristique structurale pour l'autre (planche blanche). Aussi, nous pouvons supposer que la nécessité de chercher en l'autre une forme de contenance est plus importante, face à une situation inconnue et à une absence de support.

En conclusion, les procédés A et C semblent se maintenir de manière efficace dans le traitement des mouvements pulsionnels, en atteste la quasi absence de débordement par le processus primaire (procédés E). Toutefois, cette organisation défensive implique des histoires restrictives (faible productivité), une lenteur dans la narration (temps de latence moyen long), des silences intra-récits et de nombreux arrêts dans le processus associatif. En plus d'entraver les expressions affective et pulsionnelle, cette participation retenue vient limiter la fantaisie ainsi que les capacités à rêver, à imaginer, à symboliser... Suite au repérage des procédés du discours, se dessine discrètement l'hypothèse d'un fonctionnement opératoire (déjà soulevée lors de l'analyse du Rorschach).

Problématiques : registres et traitement des conflits

Nous allons adopter le même procédé que pour les sujets précédents, c'est-à-dire que nous allons dégager les problématiques, à la fois complexes et singulières du sujet, à partir du repérage des modalités identificatoires (sexuelles, narcissiques, dépressives, mélancoliques, projectives...) et des modalités d'investissement de l'objet (à valence libidinale, agressive, spéculaire, d'étayage, persécutive...).

Modalités d'investissement de la représentation de soi (axe narcissique)

A peine effleuré, le conflit interpersonnel et intrapsychique apparaît majoritairement réprimé. La mobilisation massive des défenses semble d'ailleurs viser l'abrasion totale de la conflictualité mais les rejets du refoulé s'infèrent parfois à travers celles-ci, comme l'illustre la présence de l'annulation, de la dénégation ou encore de la formation réactionnelle. Quant aux autres défenses, telles que le recours au factuel, la banalisation, l'inhibition, elles paraissent convoquer pour s'assurer qu'il ne se passe rien, principalement au niveau de l'agressivité. Une telle organisation ne facilite pas l'approche des modalités identificatoires, autrement dit, de l'axe narcissique. Et pourtant, dès la première planche, se devine un mécanisme d'identification projective, en ce sens que les difficultés de compréhension du personnage pourraient refléter les propres difficultés de l'adolescent à réaliser ce test projectif. L'expression de ces difficultés de compréhension (personnage/sujet) engage alors une charge agressive, suivie aussitôt d'un recours à l'agir. Celui-ci se traduit pour le personnage par la casse de son violon, et pour le sujet, par la fin du récit et le changement de planche. En cela, le conflit interpersonnel et intrapsychique peut se donner à voir ici dans une modalité projective, sous l'égide d'un mécanisme identificatoire qui traduit une certaine porosité entre scène interne et scène externe. A cet égard, la description des affects et des expériences vécues par le protagoniste de la planche 3BM soulignent de nouveau une identification voire une confusion sujet/personnage : « *il est triste lui, ouais. [...] Beh, il a fait des conneries...* ». La suite du récit signale une perte de distance entre le sujet et le protagoniste, d'autant que le sujet propose in fine une interprétation basée sur son propre vécu « *On dirait, il est en garde à vue, madame. Parce que c'est les mêmes trucs et tout* ». Pour autant, la différence est cette fois-ci mieux maintenue, en dépit de la proximité identificatoire. Pour ce personnage, l'identification sexuelle n'est pas franche mais plusieurs indices (comme l'utilisation du pronom « *il* ») suggère un personnage masculin. D'ailleurs, Émir semble globalement favoriser une identification masculine. Le récit déployé à la planche 16 (planche blanche) abonde dans ce sens. En effet, l'histoire nécessite l'introduction d'un personnage masculin pour lequel la description minutieuse de l'expérience, sous-tend une proximité identificatoire avec le sujet. Là encore le procédé CN-1 semble opérer et induit un rapproché sujet/personnage, tout comme à la planche 13B où l'histoire gravite justement autour du vécu et des éprouvés du jeune garçon (CN-1) : « *c'est un p'tit, il galère. Il a pas d'argent, il a rien* ». Au-delà de signifier une identification forte sujet/personnage, la centration narcissique engage quelques fois un vacillement des limites, ce que confirme par ailleurs la présence associée des procédés CL-1, aux planches 1 et 3BM.

L'analyse du protocole laisse progressivement entrevoir les fragilités internes du sujet, en lien notamment avec une problématique de perte massive. Celle-ci semble parfois court-circuitée par le réveil de pulsions agressives, conduisant souvent à la destruction de l'objet afin d'éviter l'effondrement dépressif. Cette destruction est insinuée à la planche 3BM et explicitée sous couvert de mécanismes défen-

sifs à la planche 13B. A cet égard, les élaborations de l'adolescent, à ces deux planches, supposent que les échos narcissiques douloureux de ses expériences ne sont pas toujours suffisamment bien endigués. En effet, elles sont toutes deux infiltrées par le processus primaire, malgré l'importante mobilisation défensive. Aussi, les seuls débordements sont observés à ces planches. Et pour cause, les sollicitations latentes des planches semblent directement entrer en résonance avec le vécu subjectif de l'adolescent. Pour exemple, nous posons l'hypothèse que la planche 13B a éveillé chez Émir le souvenir douloureux de la perte brutale et réelle de sa figure maternelle, créant ainsi une perte de distance marquée par la projection (voire par l'identification projective) et induisant l'expression d'une représentation massive. C'est à la faveur de l'émergence de telles représentations que sont alors exprimés des affects dépressifs dont on peut saisir l'appréhension angoissante, prenant racine dans l'intrication forte de la perte et de la mort. Par conséquent, le traitement de la planche 13B contraste avec celui des autres planches, par son abord moins précautionneux et par sa dynamique défensive moins inhibée. En effet, après un temps de latence plus bref qu'habituellement, l'histoire démarre autour du personnage dans un contexte dramatisé, et pour lequel le motif du conflit est cette fois-ci d'emblée précisé d'emblée, néanmoins à l'abri d'une problématique sociale, plus exactement économique : « *Il a pas d'argent* ». C'est alors qu'un arrêt dans le discours semble témoigner de l'acuité du conflit sous-jacent, et de ses incidences vraisemblablement dépressives. Après une relance du discours suite à l'intervention du chercheur, le discours peine à contenir l'émergence d'une représentation massive, liée à la perte : « *il a dû perdre... toute sa...* ». Cette représentation, suggérant la mort de la famille, est immédiatement annulée, avant d'être finalement exprimée sous forme de négation : « *j'allais dire il a perdu toute sa famille, ils sont morts mais non j pense pas* ». Dès lors, la mobilisation inédite de ces procédés (annulation et dénégation) permet de contre-investir les incidences dépressives inhérentes à la perte. S'agissant de la planche 3BM, la problématique dépressive, repérable au travers de l'expression d'affects de tristesse et de dégoût, apparaît consécutive à un acte délinquantiel, commis par le personnage. Cette position fautive permet de vivre activement la situation à valence dépressive, et par conséquent, d'éviter une passivité qui aurait pu être menaçante. Aussi, la culpabilité/responsabilité semble être davantage mobilisée ici que les affects liés à la problématique de perte. La solitude reste donc supportable.

En résumé, nous pouvons noter que la défense s'inscrit globalement du côté d'une lutte antidépressive, probablement comme contre-investissement d'un narcissisme défaillant. Malgré cette fragilité interne, l'identité du sujet demeure stable puisque ses protagonistes sont bien délimités et différenciés. De plus, ses récits démontrent une reconnaissance de la différence des sexes ainsi qu'une intégration de la différence des générations (malgré une légère distorsion perceptive intergénérationnelle à la planche 10). Ces éléments témoignent ainsi d'une traversée de l'œdipe, en dépit du fait que nous posons l'hypothèse d'une fixation du sujet dans la dépression, dans la mesure où l'angoisse de perte de l'objet ne nous semble pas élaborée.

L'exploration des modalités d'investissement de l'objet pourra probablement nous éclairer sur ce point.

Modalités d'investissement des relations et de l'objet (axe objectal)

L'énergie du sujet semble consacrée à éviter le déploiement des conflits, mais cela n'empêche pas pour autant les mises en scène interpersonnelle. Aussi, nous avons repéré que les représentations de relation sont majoritairement nourries de modalités franchement libidinales (pl. 2, 4 et 6BM), et plus difficilement agressives (8BM). En effet, seule la mise en scène entre les personnages de la planche 8BM, semble explicitement relever de l'expression d'un conflit sous-tendu par des mouvements pulsionnels à valence agressive/destructrice. Les autres relations sont plutôt dépeintes dans un registre à valence sexuelle, traduisant l'expression d'un conflit érotisé voire parfois triangulée. De fait, si la problématique œdipienne n'est pas au premier plan, elle apparaît tout de même reconnue, comme l'atteste le récit de l'adolescent à la deuxième planche. Malgré un début laborieux « *Ah ouais, cette photo... J'sais pas. (?) Ouais, je vois que, j'sais pas* », le sujet parvient en définitive à traiter la conflictualité latente de la planche. La description de chacun des personnages (éprouvés et actions) et l'instauration d'un lien de parenté entre eux signalent la reconnaissance de la triangulation œdipienne : « *Et je crois que c'est sa femme. Je crois hein, j'sais pas. Beh, elle est enceinte* », « *Ça doit être leur fille* ». Cependant, le conflit de rivalité entre les deux femmes est évité et déplacé entre les parents et l'enfant, via des représentations/affects contrastés : « *Bah on dirait bah, elle est bien et tout. Et beh, elle et lui et beh ils galèrent* ». Par ailleurs, les relations intersubjectives dévoilent souvent des désirs contrastés entre l'homme et la femme (B2-4), rendant compte de l'ambivalence pulsionnelle. Le récit de la planche 4 permet d'illustrer ce que nous avançons ici. En effet, l'accent porté sur les relations interpersonnelles s'inscrit dans la mise en scène d'un conflit pulsionnel rendant compte de l'ambivalence. Plus précisément, l'expression du désir est portée par la femme « *Et beh elle, elle a envie de lui* » tandis que « l'interdit » est suggéré par l'homme « *mais on dirait lui il est timide* ». Par ailleurs, le courant pulsionnel est seulement mobilisé dans son versant amour/tendresse, le pôle agressif/haine est évité ; tout comme le conflit lié à la rivalité œdipienne. Cela permet probablement d'éviter le risque d'un débordement voire d'une désorganisation. Il convient d'ajouter que l'ambivalence du désir est encore plus prégnante au sein du récit de la planche 6BM, de sorte que les liens paraissent sous-tendus par une fantasmatique incestueuse. A cette sixième planche, le conflit est immédiatement saisi dans un contexte érotisé voire dramatisé, perceptible au travers d'une relation de contrainte (« *il force un peu* ») qui signale des désirs interpersonnels contradictoires. Dans la continuité de la planche 4, le conflit s'exprime via des motions pulsionnelles contrastées entre les personnages. Mais, cette fois-ci, le désir est porté par l'homme « *lui a envie de d'elle* » et l'interdit est représenté par la femme « *On dirait qu'elle a pas envie* ». La nature de leur lien n'est pas précisée, néanmoins la différence d'âge convoque une problématique incestueuse : « *il est grand un peu et elle on voit elle est jeune* ». Bien que la relation mère/fils ne soit pas évoquée, le sujet reste sensible à la

différence des générations, donnant lieu à une expression nuancée de l'ambivalence. Par ailleurs, le lien de parenté n'étant pas constaté, cela écarte tout fantasme parricide, et en conséquence, ne permet pas de repérer comment le sujet se comporte face à l'angoisse de castration. A l'aune de ces trois planches, la problématique œdipienne semble confirmée. En conséquence, ce cas interroge la question de l'articulation entre une problématique dépressive et une problématique œdipienne, en ce sens que nous avons relevé dans son TAT une oscillation entre une conflictualité dépressive liée aux vécus de perte d'objet et une conflictualité qui s'organise discrètement autour du complexe d'Œdipe.

Concernant la relation à la figure maternelle, celle-ci s'entrevoit uniquement à la planche 5 au travers d'un récit très restreint, marqué par les silences et les hésitations. Soutenue par une référence sociale, l'histoire gravite exclusivement autour d'une activité de la vie quotidienne, dans un contexte excessivement banalisé : « *Ça, c'est une mère. Ou un truc comme ça... (Silence) qui vient chercher leur fi... leur fils et tout pour aller manger* ». L'insistance sur le quotidien semble participer d'un évitement drastique de tout éveil fantasmatique et pulsionnel au sein d'un récit a-conflictuel. De même que pour le Rorschach, cet évitement (et plus largement, la quasi absence de l'objet maternel dans ce protocole) ne reposerait-il pas sur le fait que l'évocation du souvenir maternel soit trop douloureux, d'autant que la perte ne semble pas avoir pu être élaborée ?

Quant à la relation à la figure paternelle, les traitements des planches 7BM et 10 permettent de nous apporter quelques éléments de compréhension. Prenons l'exemple de la planche 7BM. A l'appui de précautions verbales, l'entrée dans l'expression se fait par la mise en évidence d'un lien de filiation entre les deux personnages. Cependant, la lenteur, les interruptions dans le déroulé de son histoire, les silences, les hésitations et le remâchage semblent avoir valeur de formation réactionnelle en vue d'empêcher l'émergence de l'agressivité au sein de la relation père/fils. Dès lors, ce rapprochement avec la figure paternelle paraît difficile à soutenir (quel que soit le versant : rivalité ou attraction). En outre, l'apparente relation d'étayage ne dissimulerait-elle pas également une difficulté à manier l'agressivité face à la figure paternelle ? La confrontation à des exigences surmoïques, spécifiquement paternelle, semble ainsi complexe, en ce qu'elle entrave le déploiement des fantasmes agressifs (priviliégiant l'utilisation de défense en formation réactionnelle). De fait, il semblerait que le sujet soit confronté à une impossibilité de rivaliser avec l'image paternelle. A ce propos, l'agressivité relevée à la planche 8BM n'est pas orientée vers le père, il n'y a effectivement aucune allusion à la rivalité père/fils dans le récit. Le désir parricide, la culpabilité ou encore la menace de castration sont superbement esquivés.

Quoi qu'il en soit, il semble que la modalité d'investissement objectal privilégiée soit tout de même l'étayage, en témoigne le récit à la planche 10 qui allie représentations de relation père/fils et expression d'affects de tendresse. L'investissement de l'objet paternel au travers d'un lien sécurisé et étayant permettrait alors d'écarter les menaces de séparation et/ou d'abandon. La quête éperdue d'un objet d'étayage

semble constituer la principale préoccupation du sujet. A cet égard, rappelons que l'absence de support figuratif aux planches 11, 12BG, 19 et 16 a nécessité l'introduction d'un personnage, soit d'un objet sur lequel se soutenir, afin, semble-t-il, de contre-investir l'insuffisance des capacités de contenance.

Conclusion

De même que pour les précédents cas cliniques, l'analyse du TAT avance des éléments qui s'inscrivent dans la continuité de ceux déjà mis en exergue par le Rorschach. Rigidité et inhibition semblent en effet résumer l'investigation du protocole d'Émir. Plus exactement, la plupart de ses élaborations narratives semblent apparaissent caractérisées par une pauvreté au niveau de la productivité ainsi que par une abrasion au niveau de la conflictualité. Toutefois, nous avons pu repérer que certains récits sont infiltrés par une forte tonalité dépressive dont l'expression prend différentes formes (et suscitent même quelques débordements). Si ces derniers laissent passer quelques affects, les autres semblent dominés par des mouvements d'inhibition et de banalisation du conflit. Qui plus est, la verbalisation est généralement marquée par la défaillance de l'associativité. De plus, les phrases sont courtes, ponctuées de nombreux silences. Cependant, le discours n'en demeure pas moins intelligible et partageable, le contact avec le réel est bien maintenu.

S'agissant de la problématique prévalente, nous avons pu entrevoir que l'angoisse de castration est perceptible en filigrane mais l'essentiel du tableau se joue au niveau de la dépression, liée à la perte de l'objet. Dès lors, la recherche d'étayage est patente et détermine d'ailleurs la modalité d'investissement de l'objet. Cette quête d'une relation d'étayage ne s'accompagnerait-elle pas d'une difficulté à élaborer la position dépressive ? Car la disparition réelle de l'objet primaire, au moment des remaniements de l'adolescence, semble avoir entravé certains processus, et notamment l'introjection de l'objet absent. En outre, l'élaboration de l'angoisse de perte d'objet inhérente à la position dépressive (Klein, 1934) n'aurait pu advenir. Par conséquent, l'adolescent aurait besoin de l'objet réel pour colmater le vide interne. En d'autres termes, il semble coupé de son monde interne et l'investissement de la réalité externe représenterait une nécessité pour sa survie psychique. Au TAT, cela se traduit, entre autres, par le recours aux défenses factuelles (procédés CF et A1), une platitude au plan fantasmatique et symbolique, l'évitement des conflits, ou encore une faible capacité à rêver et à imaginer. L'ensemble de ces éléments cliniques constituent des indices en faveur de l'hypothèse avancée jusqu'alors, c'est-à-dire la présence d'un fonctionnement marqué par la prédominance d'une pensée opératoire.

3.1.5.3.3. Analyse et interprétation du dessin

Le dessin de la famille d'Émir ainsi que la retranscription de l'entretien associé, ont été placés en annexe (Annexe XII.XIII, Tome II, page 535 et Annexe V.IV, Tome III, pages 388-392).

Clinique de la passation

Nous retrouvons Émir pour le troisième jour consécutif au même endroit et au même horaire. Nous le précédons de quelques minutes. A son arrivée, nous rejoignons le bureau habituel pour débiter le dernier test. Après l'énonciation de la consigne, l'adolescent manifeste de l'inquiétude. Il nous demande à plusieurs reprises de préciser ce qu'il doit effectuer. Une fois la consigne comprise, il se lance dans la construction graphique, sans prononcer un seul mot. La réalisation est très rapide (moins de cinq minutes), mais elle n'est pas négligée pour autant. L'adolescent semble d'ailleurs très concentré, il ne détourne pas son regard du dessin avant sa finalisation. L'ajout de certains détails (des tuiles sur le toit, une cheminée avec de la fumée, un animal, des nuages) souligne l'implication et l'attention accordée à l'exercice, bien qu'accompli promptement. L'entretien qui suit est lui aussi plutôt bref puisqu'il ne dure que six minutes. De nouveau, nous sommes confrontées à un sujet peu loquace. Ses interventions sont effectivement très courtes, et prennent souvent la forme d'une simple réponse binaire oui/non. Par conséquent, nous pouvons postuler que l'inhibition semble aussi dominer ici.

Etape de la construction du dessin

Contrairement aux quatre autres sujets, quasiment aucun discours n'accompagne la réalisation graphique d'Émir. L'élaboration s'effectue en silence. Le sujet commence par tracer une ligne d'horizon sur laquelle il positionnera les différents composants de son dessin. Il dessine ensuite la maison qu'il complète de plusieurs détails dans l'ordre suivant : la porte, deux fenêtres, les tuiles et enfin une cheminée avec de la fumée. Il poursuit avec un rond à droite de la maison et rajoute un trait verticale jusqu'à la ligne qui matérialise le sol. Après une hésitation, il abandonne cette esquisse de personnage, et en dépeint un autre à côté qu'il termine sommairement, avant de dessiner successivement les trois autres personnages de gauche à droite. Puis, il revient sur le premier personnage et l'enrichit d'une moustache, de deux yeux, et des cheveux courts. Il poursuit avec le deuxième personnage (d'abord les yeux, une bouche et des cheveux courts), puis le troisième et enfin le quatrième où il prend soin cette fois-ci de représenter des cheveux longs. Émir continue son dessin en y figurant un chien à droite de la famille. Pour terminer, il agrmente sa réalisation de trois nuages dans le ciel qu'il place à égal distance. La couleur n'est pas utilisée.

Interprétation du dessin

Pareillement au sujet 4 (Djalil), Émir précise d'emblée qu'il a réalisé sa famille réelle, ce qui a entraîné quelques modifications au niveau de la grille d'entretien. Pour ce sujet, l'identification est aussi immédiate et l'imaginaire est très peu sollicité, comme nous le verrons dans un second temps. Pour l'instant, nous allons nous concentrer sur les critères graphiques du dessin.

Après une compréhension plutôt laborieuse de la tâche à accomplir, le sujet se lance dans l'élaboration picturale. Concernant l'aspect global, le dessin est réalisé

en mode paysage, l'espace est relativement bien occupé, les proportions sont respectées et la couleur n'est pas utilisée. Le tracé immédiat d'une ligne de sol permet de répartir les éléments selon un alignement horizontal de gauche à droite. Le dessin est équilibré mais les éléments sont principalement concentrés autour de la ligne horizontale, le reste de l'espace graphique est peu occupé. Le sujet s'applique d'abord à dépeindre une maison, tout à gauche de la feuille. Il commence par sa structure basique (carré avec triangle) au moyen d'un trait continu et appuyé. Puis, il ajoute plusieurs détails avec minutie : la porte, les fenêtres, les tuiles, la cheminée. Il termine son édifice par la représentation d'une fumée qui s'échappe de la cheminée : est-ce un moyen d'expulser vers l'extérieur une colère, une agressivité ou au contraire, est-ce une représentation symbolique d'un foyer chaud/chaleureux ? Après la maison, l'adolescent entreprend la réalisation des personnages. Il commence par un premier rond qu'il complète d'un trait mais il abandonne ce premier essai de bonhomme car il estime que celui-ci n'a pas les proportions adaptées. Sa nouvelle tentative semble répondre aux proportions souhaitées en ce qu'il achève cette fois son bonhomme en bâton. Néanmoins, la représentation est basique, sans détail distinctif. Le sujet enchaîne avec un deuxième bonhomme, situé à droite du premier et de taille significativement plus petite. Un troisième personnage est ensuite dessiné dans la continuité, sensiblement plus grand que le précédent mais plus petit que le premier bonhomme. Enfin, il termine par un quatrième personnage, de nouveau plus grand que le précédent mais toujours de taille légèrement inférieure au premier. Toutes ces variations de taille permettent de symboliser une différence des générations entre les personnages situés à la périphérie et ceux positionnés au centre. Après une hésitation, Émir revient ensuite sur le premier bonhomme pour l'agrémenter de petits détails permettant de l'identifier comme le père. Pour ce faire, il ajoute une moustache et des cheveux courts. Chaque bonhomme va tour à tour être personnalisé. Les deux personnages du milieu, identifiés respectivement comme son petit frère et lui-même, sont complétés de cheveux courts et la mère, tout à droite, est parée de cheveux longs. Tous ces détails distinctifs permettent de signifier la différence des sexes. Il convient de noter que les visages sont pourvus de détails, à savoir des yeux et une bouche qui suggère une expression plutôt négative (tristesse ou mécontentement). Les deux garçons au centre ont un sourire significativement triste, celui des parents l'est également mais de façon moins marquée. En définitive, seul le chien affiche un sourire franchement joyeux. Si l'animal est représenté en dernier, il n'échappe à l'attention portée pour chaque personnage. Aussi, le sujet va prendre le temps de le valoriser avec certains détails comme des oreilles, une queue, des yeux, un sourire. De manière générale, les membres de la famille ont été réalisés avec le même soin, nous ne relevons pas de signes particuliers de valorisation ou dévalorisation. L'adolescent termine son dessin par la réalisation de trois nuages équidistants dans le ciel qui semblent faire écho à l'humeur maussade des personnages.

S'agissant des éléments relevés à partir de l'entretien, nous avons constaté que le niveau d'identification est repérable dès les premières questions de l'entretien. En effet, le sujet envisage d'emblée une identification entre sa famille réelle et celle

qu'il a créée, laissant peu de place à l'imaginaire et la fantaisie. Malgré un niveau mature de projection (c'est-à-dire une identification à la réalité), les barrières défensives paraissent empêcher le déploiement des penchants affectifs du sujet et des modalités relationnelles familiales. Les bonhommes sont positionnés à égal distance, aucun d'entre eux n'est valorisé, de même qu'aucun lien n'est privilégié. Dès qu'il est question de définir une préférence, le sujet s'empresse de répondre « *Non tous pareil* ». Selon les dires de l'adolescent, l'ordre de construction des personnages est totalement fortuit et ne traduit pas une quelconque importance pour l'un des personnages : « *J'sais pas j'ai fait de gauche à droite simplement* ». Les éléments de son discours soulignent une difficulté à passer outre l'inhibition. Pareillement, les éléments graphiques, stéréotypés et rigides, signalent que l'inhibition de la pensée est au premier plan. Le sujet ne parvient pas à créer du lien entre les composants de son dessin. De plus, l'absence de créativité donne à penser que les processus secondaires sont paralysés. En revanche, la préoccupation du sujet pour respecter la proportionnalité et la taille des personnages ainsi que les détails soignés pour discriminer leur sexe attestent d'une intégration de la différence des générations et des sexes : « *j'ai rajouté des trucs pour que ça se voit que c'est des filles ou garçons* ». Au cours de l'entretien, le sujet se risque finalement à livrer quelques éprouvés, il révèle notamment qu'au sein de cette famille « *y a personne qui est heureux, à part le chien* », d'où les expressions tristes des personnages, contrastant avec le sourire radieux de l'animal. Il met en lien cet état avec des problèmes rencontrés par son père et lui-même. Nous comprenons d'abord qu'il s'agit d'une conflictualité père/fils mais le sujet nous reprend aussitôt. Il déclare alors que ces problèmes sont uniquement des *problèmes personnelles*, liés à des causes strictement externes à la famille ou en tout cas qui ne résultent pas de conflits intersubjectifs : « *pas des problèmes entre nous deux, c'est chacun, dans sa vie à lui il a des problèmes et moi y a des problèmes. Mais pas entre lui et moi* ». L'assouplissement des défenses semble perdurer puisque le sujet nous confie dans le même élan que son petit frère serait particulièrement perturbateur au sein de la famille. Néanmoins, cette confiance s'arrête là, suggérant un regain défensif. Aussi, nous n'aurons pas d'autres informations quant à cet aveu, la/les perturbation(s) causée(s) par le frère ne seront pas développées : « *J'sais pas il est trop... (silence). Il est... j'sais pas. J'sais pas. Il fait n'importe quoi voilà. C'est tout* ». A partir de ce moment précis et jusqu'à la fin de l'entretien, nous n'aurons guère plus d'éléments significatifs, le sujet nous apparaît de nouveau taciturne. Par ailleurs, nous sommes étonnées du peu d'intérêt qu'il manifeste à l'égard de la maison : « *ouais j'ai fait notre maison et voilà. Pas plus* ». Car cet élément, dessiné en premier, avait pourtant retenu son attention pendant un moment lors de la réalisation graphique (nombreux détails et attitude appliquée).

Conclusion

Au regard de la brièveté de l'entretien, il n'est pas surprenant d'obtenir si peu d'éléments d'analyse. Pourtant, l'adolescent semble avoir manifesté de l'intérêt pour le test, au vu de l'implication dont il a fait preuve pour la réalisation graphique. En effet, nous pouvons retenir la minutie avec laquelle il a dépeint les détails de son

dessin, jusqu'au point d'attribuer des expressions sur le visage des personnages. Il semble ainsi que l'expression graphique soit plus accessible pour le sujet que l'expression verbale. Si nous avons pu approcher les processus identificatoires et projectifs, l'accès aux liens affectifs, aux modalités relationnelles et aux motifs des éprouvés des personnages demeurent quasi impossible. Parfois, nous avons pu recueillir quelques bribes de son histoire, compte tenu probablement d'une levée transitoire des défenses. Toutefois, celles-ci sont modestes, nous pensons par exemple au malheur qui, selon ses dires, affecte chaque membre de sa famille, à ses « *problèmes personnelles* » et ceux de son père, à son frère considéré comme l'élément perturbateur. Qui plus est, elles restent souvent en suspens car l'adolescent n'y apporte pas d'explication supplémentaire, les motifs ne sont jamais dévoilés. Par conséquent, l'appréhension du fonctionnement psychique du sujet dans ses relations familiales est ici complexe. Malgré tout, cette difficulté est un résultat intéressant en ce qu'elle vient encore refléter une organisation psychique dominée par l'inhibition.

3.1.5.4. Analyse des effets transféro-contre-transférentiels

Dès le début, nous avons ressenti une grande méfiance de la part d'Émir à notre rencontre, et celle-ci semble s'être paradoxalement accentuée au fur et à mesure des rencontres. Lors du dernier entretien, nous avons compris que cette méfiance reposait probablement sur le fait qu'un changement s'était récemment opéré sur la place/perception des éducateurs spécialisés au sein du quartier. En effet, ces derniers sont désormais « missionnés » pour relever des informations auprès des jeunes et les communiquer aux forces de l'ordre (via un logiciel). Cette place d'entre-deux semble avoir entraîné de nombreuses tensions et dégradé les rapports entre les éducateurs et les adolescents, qui redoutent désormais que les informations transmises ne soient divulguées à d'autres tiers. La confiance, qui semblait avoir été difficilement instaurée, apparaît totalement rompue. Malheureusement, nous pâtissons nous-même de cette réforme dont les retentissements sont immédiats sur le discours du sujet. L'adolescent semble effectivement peser chacun de ses mots puisque la spontanéité est dorénavant trop risquée. Par ailleurs, nos efforts pour nous distinguer des autres professionnels du club sont vains, le sujet demeure très prudent dans ses propos. Aussi, la passation des projectifs semble avoir été parasitée par ces facteurs externes. Néanmoins, il serait probablement inexact d'affirmer que la restriction et l'inhibition perçues relèvent uniquement de causes externes. D'autant que plusieurs éléments relevés dans les tests supposent tout de même une organisation psychique caractérisée par l'inhibition. Il nous a certes fallu parfois nous contenir pour ne pas insister face à la rétention d'informations (et risquer alors de paraître intrusive). En définitive, nous avons constamment veillé à respecter le silence du sujet, quel que soit l'importance des éléments tus. En toute transparence, il nous semble avoir expérimenté plusieurs fois le lâcher prise (pour ne pas dire la frustration) avec ce cinquième participant.

Par ailleurs, le cas d'Émir nous invite également à remettre en perspective les généralités que nous prenons parfois, à tort, pour acquises. En effet, notre expérience clinique et nos activités de recherche nous ont souvent conduit à observer chez les sujets que nous sommes amenées à rencontrer, une histoire ponctuée d'évènements traumatiques, de défaillances, de carences, de négligences voire de maltraitements au sein de leur environnement primaire. Ce cas nous rappelle alors la singularité de chacun et surtout nous encourage à ne pas être déterminées dans nos réflexions.

3.1.5.5. Synthèse des données cliniques et projectives d'Émir

La trajectoire de vie d'Émir est avant tout marquée par la perte brutale de sa figure maternelle, actant la fin d'une enfance paisible et le début d'une adolescence tourmentée. La clinique contemporaine reconnaît que le décès violent et brutal – tel que le meurtre d'un parent – présente la particularité d'entraîner des effets de sidération et des réactions de stupeur et d'hébétéude pouvant entraver le travail de deuil ultérieur, et plus encore à l'aube du pubertaire. (Bacqué, 2006 ; Hanus, 2003). Tel que le soulignent Harrati et Vavassori (2021), si le travail de deuil à l'adolescence consiste ordinairement en la transformation des liens unissant l'adolescent et le parent défunt, sa trajectoire peut rencontrer des perturbations singulières, du fait d'une souffrance augmentée en intensité et en temps, nuisant à l'acceptation de la réalité.

Le cas d'Émir semble ainsi illustrer les achoppements et les impasses subjectives liées à la confrontation traumatique entre l'adolescence et la mort d'un parent, mettant alors à mal le processus d'adolescence. De cet évènement, vont découler plusieurs manifestations cliniques, sur fond de deuil resté en souffrance et de problématique de perte inélaborée. A cela, s'ajoute une répétition de bouleversements affectifs, environnementaux et culturels qui fragilisent davantage l'adolescent, de sorte que nous soulevons l'hypothèse d'une dépression essentielle. Ces vulnérabilités internes semblent se potentialiser à partir d'opportunités situationnelles et sociales qui semblent alors précipiter l'agir violent. De fait, l'étude de ce cas permet de soutenir l'une de nos hypothèses de recherche, à savoir que l'agir violent se structurerait sur la base de traces traumatiques et de vulnérabilités psychiques, familiales et sociales qui tendent à se manifester sous plusieurs formes, en fonction des opportunités sociales/situationnelles rencontrées.

Pour rappel, le récit de ses mises en acte suggère une répétition d'actes violents et transgressifs polymorphes (trafic de stupéfiant, vols en réunion avec violences, agressions, bagarres), traduisant le déplacement d'une conflictualité psychique non résolue. De plus, il semblerait que leur visée soit de répondre à un besoin impérieux d'expulser une tension pulsionnelle. Toutefois, nous avons vu que l'accentuation des violences, jusqu'à la mise en danger (voire la destruction) de l'autre, questionne également une nécessité d'agir pour se sauver/réparer soi-même. A l'instar de Bessoles (2005), nous avons alors insisté sur l'éventuelle transformation

d'une urgence de calmance en une urgence à exister, dont la fonction relèverait d'une tentative de réparer - paradoxalement à travers la destruction de l'objet - une blessure liée à l'échec du narcissisme primaire (du fait d'une indifférenciation avec l'objet primaire). L'ensemble des éléments, dégagés à partir de l'analyse des données cliniques, nous invite alors à poser l'hypothèse d'une réorganisation psychique opérée par un processus-acte d'alternance destruction/réparation.

S'agissant des tests projectifs, le Rorschach, tout d'abord, apparaît très restrictif et inhibé avec un contrôle excessif sur les représentations et les affects, peu d'engagement subjectif, peu de fantasmes... La massivité des défenses mobilisées semble étouffer toute créativité et toute affectivité, cela se traduit entre autres par une absence de réponse couleur, de mises en relation intersubjective (seulement une réponse kinesthésique) ou encore un recours strict à la formalisation. Ce protocole, pour ainsi dire plat ou encore abrasé (peu voire pas de mouvements agressifs et/ou libidinaux) détonne par rapport à la tempête pulsionnelle, typique de l'adolescence. Ces considérations nous ont mis progressivement sur la piste d'un fonctionnement opératoire que l'analyse du TAT est alors venue renforcer. En effet, si ce deuxième test projectif paraît plus labile (quelques procédés B), il demeure néanmoins placé sous le signe de la rigidité et de l'inhibition. Plus exactement, nous retrouvons une productivité appauvrie, un évitement drastique des conflits, une faible épaisseur fantasmatique ainsi qu'un manque de profondeur symbolique. Ces éléments sont révélateurs d'une importante mobilisation des défenses, et pourtant, celles-ci semblent opérer parfois un léger relâchement, laissant la place à quelques retours du refoulé. A ce propos, certains récits s'avèrent infiltrés par une forte tonalité dépressive dont l'expression prend différentes formes jusqu'à provoquer quelques débordements (perceptibles à travers l'évocation de représentations massives). Notons tout de même que la grande majorité des autres récits restent dominés par des mouvements d'inhibition et de banalisation du conflit. Qu'ils s'agissent du Rorschach ou du TAT, le repérage des modalités identificatoires (narcissiques et mélancoliques) et des modalités d'investissement de l'objet (à valence d'étayage) nous a conduit vers le dégagement d'une problématique dépressive, liée à la perte de l'objet. Plus exactement, nous postulons que l'inélaboration de l'angoisse de perte d'objet (du fait de la rencontre traumatique entre la perte de la figure maternelle et le processus d'adolescence), n'a pas permis au sujet d'accéder à la position dépressive kleinienne (Klein, 1934). Parmi les nombreux retentissements de cet achoppement, nous avons relevé plusieurs indices cliniques en faveur d'une pensée opératoire. C'est pourquoi, nous émettons l'hypothèse d'un fonctionnement opératoire chez l'adolescent.

Enfin, l'interprétation du test du dessin est venue corroborer les éléments avancés par les autres tests. Nous avons été surprises par l'intérêt porté par l'adolescent pour cet outil créatif (forte implication/application pour la réalisation graphique). Toutefois, cela n'a pas permis de lever les défenses puisque nous avons recueilli que très peu de données lors de l'entretien. Aussi, nous avons été particulièrement prudentes pour effectuer l'analyse. Globalement, nous pouvons retenir qu'Émir présente un niveau mature de projection puisque l'identification à la famille

réelle est opérée d'emblée. Mais, cela n'induit pas la verbalisation des éprouvés, des penchants affectifs du sujet et des modalités relationnelles familiales. Ce résultat peu fructueux est d'autant plus désappointant que le sujet était parvenu à modéliser des émotions et des expressions sur le visage de ses personnages. En définitive, cela vient illustrer combien l'expression picturale peut parfois se révéler plus accessible pour le sujet que l'expression verbale.

3.2. SYNTHÈSE GLOBALE DES RÉSULTATS

La passation de plusieurs outils, qui plus est, à cinq sujets, nous a permis d'obtenir de nombreux éléments qu'il convient à présent de reprendre et de condenser pour mettre en exergue les traits saillants au regard de notre problématique. L'objectif est de proposer une analyse comparative qui met en tension les données intersubjectives, au regard de notre problématique. Autrement dit, nous allons dégager des points de convergence et de divergence entre les sujets, sans pour autant cliver nos résultats. De surcroît, ces points de convergence demandent à être nuancés, car si des événements apparaissent similaires, les vécus, les éprouvés et les retentissements demeurent bien singuliers. Par ailleurs, pour éviter de nous disperser devant la densité des résultats, nous allons les déployer autour de thématiques dominantes, qui seront parfois articulées entre elles, à savoir : l'agir violent (modalités, contexte d'émergence, caractéristiques), le parcours de vie (événements marquants, traumatismes, non-dits), le vécu de l'adolescence (quête identitaire, question de genre,...), le groupe social/amical et la société, le groupe familial (modalités relationnelles, configuration, rupture). Ce procédé n'implique donc pas de présenter distinctement les points de divergences et de convergences. Toutefois commençons tout de même par quelques généralités que nous avons observé chez tous les sujets.

Tout d'abord, et comme l'exigeait notre thématique de recherche, l'ensemble des adolescents rencontrés commettent - ou ont commis - des agirs violents dirigés contre l'autre, nous reviendrons sur ce point plus tard. Pour chaque adolescent, les faits sont reconnus et concernent des formes de violences diverses, survenues dans plusieurs espaces. Au demeurant, aucun d'entre eux n'a manifesté de difficulté pour en parler. Par contre, les actes auto-agressifs, tels que les scarifications, les comportements addictifs, les tentatives de suicides, semblaient plus douloureux à relater. Ces manifestations sont uniquement pratiquées par Alexandre mais nous avons pu les constater chez d'autres adolescents, pour lesquels le protocole n'a pu être retenu. Nous pensons notamment à Flora, qui est d'ailleurs victime d'inceste, tout comme Alexandre.

Pour tous les sujets, le récit de leur histoire met en lumière des événements de vie marquants et/ou de ruptures ainsi que de problématiques familiales, actuelles et passées. Toutefois, le retentissement traumatique n'est pas explicitement et immédiatement perceptible chez chacun d'entre eux. Nous pensons notamment à Djamil qui est resté très silencieux sur son histoire ; décrite pourtant comme douloureuse

mais pour laquelle nous n'avons pas pu en déterminer tout de suite les raisons, sans risquer d'inférer arbitrairement. Rappelons que le voile sur son histoire a été seulement levé lors de la dernière rencontre, au cours de la passation du test du dessin de la famille. Pour les autres sujets, les éprouvés et les répercussions relatées témoignent d'un vécu traumatique quant aux événements dépeints. Il nous faut cependant mesurer nos propos et rester prudentes dans notre interprétation. Car même si les adolescents évoquent des événements difficiles, qui plus est, répétés, ce n'est ni l'intensité, ni le cumul qui fait trauma. Dès lors, il nous fallait repérer s'il existait - ou non - des retentissements de ces événements dans l'actuel. Or les résultats mettent justement en exergue diverses fragilités inhérentes à ce vécu effractant. Celles-ci se situent principalement au niveau des assises narcissiques, nous les avons particulièrement repérées chez Alexandre, Billie, Clara (et Flora). Les tests projectifs (réponses anatomiques, nombreuses réponses de mauvaises qualités formelles au Rorschach, brouillage des limites sujet/personnage au TAT) viennent souligner ces fragilités narcissiques, auxquelles se rajoutent une porosité des limites et un défaut d'intériorité. De manière globale, nous avons aussi relevé un vécu abandonnique et/ou une rupture/séparation familiale. Une défaillance parentale est observée pour chacun d'entre eux, elle concerne soit la mère, soit le père, voire les deux pour Billie et Clara dont les dires suggèrent un processus de parentification. Généralement, les éprouvés envers la figure paternelle sont franchement agressifs alors qu'ils sont plus ambivalents à l'encontre de la figure maternelle. En effet, nous avons souvent relevé l'expression complexe d'une forte affection à l'égard de la mère, en dépit du défaut objectal et des ressentiments associés.

De façon significative, nous avons repéré, pour Billie et Émir, une problématique importante liée à la perte, suscitant une angoisse massive. Celle-ci semble s'originer dans la rupture/défaillance avec l'objet primaire et impliquer la mobilisation d'un processus-acte d'alternance destruction/réparation. Concernant exclusivement les violences subies, hormis Émir, tous les sujets font états de violences pendant leur enfance. Les formes sont variées, principalement physique et psychique, mais aussi sexuelle pour Alexandre et Clara (ainsi que pour Flora). Autant les violences physiques et psychiques sont perpétrées par différents membres de la famille, autant les violences sexuelles sont à chaque fois commises par le frère aîné. Par conséquent, le vécu et les éprouvés apparaissent confus. A ce propos, pour Clara et Flora, se pose l'hypothèse d'une confusion des langues (Ferenczi, 1933). Plus précisément, nous pouvons supposer, que pour ces dernières - parlant le langage de la tendresse - l'attention portée par leur frère aîné - parlant le langage de la passion - aurait pu permettre de combler, un temps, leur faille narcissique. En outre, la révélation des faits n'est pas immédiate, elle survient seulement à l'adolescence, et s'accompagne d'une angoisse de passivation et/ou d'anéantissement. Face à cette menace, leur psyché semble avoir fait appel à un processus-acte de retournement actif/passif. Si celui-ci semble participer de l'actualisation d'une position victimale, le retour des faits subis entraîneraient par la même la révélation d'autres problématiques familiales passées. Nous pensons notamment au cas de Clara puisque sa révélé-

lation des faits de viols semble avoir incité sa mère à partager son propre vécu victimal (autour de faits similaires). Il convient d'ajouter que ce processus de retournement actif/passif semble également mobilisé par Alexandre et Djalil comme réponse à un excès de tensions, mettant à mal leur équilibre psychique. Malgré des spécificités singulières que nous discuterons plus loin, nous pouvons déjà noter chez ces adolescents une impuissance devant la répétition d'une conflictualité interne. Au reste, cette perspective semble diversement influencer les projections familiales futures d'Alexandre et de Clara : pour le premier, le désir d'enfant est refreiné par une crainte de répéter les erreurs passées, tandis que pour la deuxième, il est au contraire amplifié par une volonté de les corriger. Nous avons également remarqué que tous deux expriment - après-coup - le sentiment de ne pas avoir été suffisamment protégés pendant leur enfance. Ce sentiment d'insécurité se retrouve aussi chez Djalil, ce qui semble d'ailleurs le conduire vers la recherche de soutien par l'environnement (phénomène de bande et violences urbaines/collectives).

A cela près, les traumatismes transgénérationnels sont peu évoqués par les adolescents, probablement par ignorance car nous avons souvent remarqué un grand manque d'intérêt pour leur histoire familiale. En revanche, nous avons noté des incompréhensions intergénérationnelles qui viennent nourrir l'agir, notamment les problématiques de genre. Au surplus, rappelons que chaque sujet rencontré est en pleine transition identitaire, ce qui vient nécessairement convoquer les questions narcissiques et identitaires, plus exactement liées au genre, à la sexualité, au choix de leur orientation sexuelle. Pour appréhender ces problématiques, nous nous sommes appuyées sur une définition de Chiland (2014) qui envisage l'orientation de genre comme « le degré d'adhésion (de conformité) que les individus manifestent à l'égard des différentes catégories de rôles de sexe prescrits à leur sexe biologique ». A cet égard, nous avons constaté deux modalités bien marquées entre les sujets, quel que soit leur sexe. Clara, Djalil et Émir ont recours à des signes exacerbés (voire stéréotypés) pour mettre en avant une identité de genre bien affirmée. Alors que Billie et Alexandre (mais aussi Flora) semblent dans une confusion identitaire liée au genre, marquée par une androgynie pour Alexandre et par un refus du féminin pour Billie (et Flora). D'ailleurs, ces trois adolescents relatent une sexualité soit bisexuelle, soit homosexuelle. Parfois, les questionnements des adolescents revêtent une dimension existentielle, portant spécifiquement sur des considérations philosophiques ou encore sociétales. Pour exemple, certains propos d'Alexandre et de Clara laissent transparaître une critique de la société que nous pouvons interpréter comme le reflet d'une incompréhension voire d'un malaise social. A ce propos, tous les adolescents interrogés sont (ou ont été) quelque peu en marge de la société (déscolarisation, précarité sociale, rupture professionnelle, différence culturelle, isolement/exclusion,...).

Enfin, il est intéressant de relever que nous avons constaté de grandes similitudes entre certains adolescents en fonction des modalités et des lieux selon lesquels nous les avons rencontrés. Nous pouvons mettre ça en lien avec leur engagement - ou non - dans un travail psychothérapeutique. Aussi, les deux sujets orientés par un psychologue, Alexandre et Flora semblent avoir déjà réalisé un important travail de

mise en lien entre différents pans de leur histoire, leur implication dans la recherche paraissait très fort, enfin ils semblent tout deux dans une dynamique davantage de repentance que d'agir. De fait, cela pourrait engager une réflexion sur les processus de sortie de la délinquance ou d'attrition. Nous empruntons ce terme à Vavassori et al. (2003) en ce qu'il renvoie au processus de désistement, d'abandon ou d'usure d'un comportement. Billie et Clara semblent avoir débuté un travail de mise en lien et en sens mais celui-ci semble fragile, l'agir est toujours une modalité privilégiée. Enfin, Djalil et Émir, rencontrés dans le Club de prévention, présentent des difficultés pour évoquer leur vécu. Si la violence apparaît normalisée pour Émir, elle ne peut être entendue que du côté de l'agir chez Djalil qui ne semble pouvoir se reconnaître en tant que victime. Par ailleurs, nous avons pu observer chez ces deux sujets le poids de l'environnement social. En effet, nous remarquons la prédominance d'une violence collective liée à des problématiques de quartier. Cela nous amène à interroger l'existence d'une violence sociale (dite aussi urbaine) qui reposerait sur un phénomène de propagation des comportements violents.

4. DISCUSSION

Notre discussion va s'organiser en quatre temps. Nous allons d'abord discuter nos résultats dans une démarche empirique en vue de les mettre en tension avec notre théorie et notre problématique. Se faisant, nous serons amenées à reprendre notre hypothèse pour indiquer en quoi elle est, selon nous, confirmée ou non, totalement ou partiellement. A partir de là, nous engagerons une réflexion autour de trois axes. Puis, nous évoquerons les intérêts et limites théoriques avant d'envisager des perspectives d'ouverture. Notre deuxième partie sera consacrée à une critique constructive de notre méthodologie, c'est-à-dire que nous aborderons les intérêts et les limites du protocole et du dispositif de recherche proposés (outil, terrain, population). Dans un troisième temps, nous proposerons une réflexion praxéologique qui inclura les difficultés à composer avec une réalité clinique/institutionnelle et adolescente, ainsi que des propositions de prise en charge de l'adolescent victime/auteur. Enfin, nous discuterons les enjeux éthiques qu'a soulevés cette recherche, ce qui nous amènera, entre autres, à interroger notre position de chercheur et de sujet. Par conséquent, cette réflexion sera soutenue par l'analyse après-coup de nos mouvements contre-transférentiels.

4.1. DISCUSSION THEORICO-EMPIRIQUE

La rencontre avec nos cinq cas cliniques a permis de recueillir des données abondantes, qui ont elles-mêmes contribué à une riche analyse. A présent, il est temps de replacer les résultats dans le contexte où ils ont été produits, c'est-à-dire de les confronter à notre problématique de recherche. Si plusieurs axes de discussion peuvent être déployés, nous allons précisément engager notre discussion empirique autour de trois d'entre eux, définis en regard de notre question de recherche et de nos hypothèses. D'autres pistes seront ensuite considérées et proposées comme des perspectives d'ouverture/extension à la recherche. Comme tout produit d'élaboration de recherche, cette proposition d'axes n'est pas exhaustive et reste sujette à discussion.

Pour rappel, nous avons émis l'hypothèse générale suivante : l'agir violent de l'adolescent relèverait d'une répétition traumatique transgénérationnelle et d'une alternance du rapport victimant/victimé, dont les modalités psychiques dépendraient du processus-acte sériel mobilisé. Les résultats obtenus semblent abonder dans le sens de cette hypothèse et permettent de l'enrichir sur plusieurs points que nous proposons de présenter autour de trois axes. Ces derniers condensent à la fois les principaux résultats de la recherche et concourent à complexifier davantage l'hypothèse initiale.

Le premier axe s'intitule « Télescopage traumatique entre l'interne et l'externe, le passé et le présent, au temps spécifique de l'adolescence ». L'objectif est de mettre en exergue qu'au-delà d'une interaction entre vulnérabilités et opportunités situationnelles, l'agir adolescent serait le résultat d'un collapsus topique et « trans-

psychique », lié à un télescopage brutal et traumatique, entre la réalité interne et la réalité externe mais aussi entre le passé et le présent.

Le deuxième axe se donne pour objectif d'exposer les différentes modalités selon lesquelles les traumatismes transgénérationnels pourraient s'actualiser. Celles-ci dépendraient du vécu et des caractéristiques même du traumatisme, à partir desquels s'instaurerait le processus-acte.

Le troisième axe permet de discuter l'alternance des positions subjectives à la lumière du rapport victimant/victimé. Les résultats ont mis en évidence que l'actualisation d'une position victimale pourrait, elle aussi, s'effectuer sous différentes modalités, alors même que la position de victime n'est parfois pas reconnue par l'adolescent.

Ces trois axes constituent finalement des prolongements et/ou des compléments de ce que nous avons supposés en amont. En revanche, d'autres résultats, non attendus et non pris en compte premièrement, ont émergé suite à l'analyse des données. Parmi eux, nous retenons précisément les processus d'auto-sabotage, de retournement des violences contre soi ainsi que la perspective d'une mise en acte violente sacrificielle chez l'adolescent. Au-delà de compléter notre hypothèse, ces nouvelles données permettront de proposer des ouvertures conceptuelles à notre recherche.

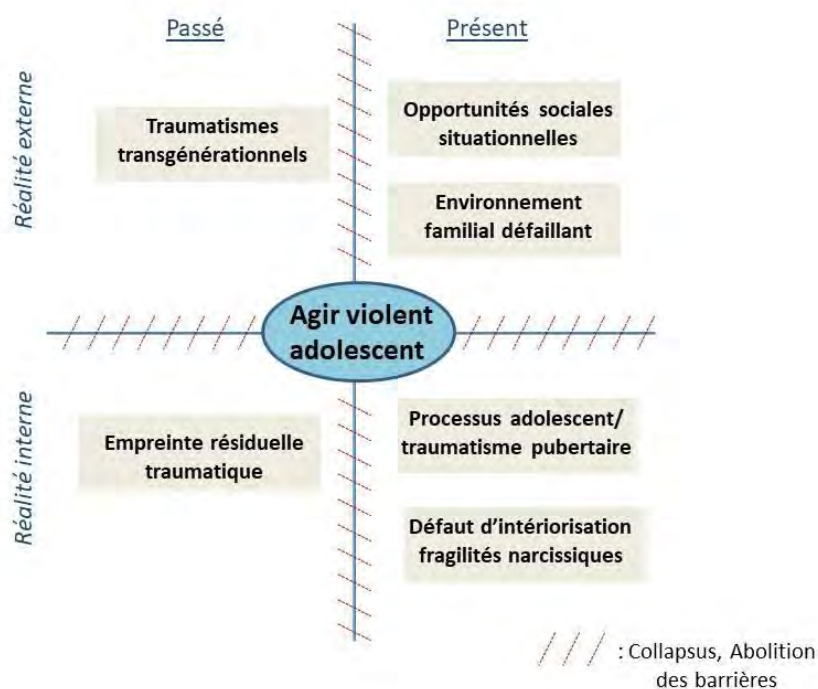
4.1.1. Télescopage traumatique entre l'interne et l'externe, le passé et le présent, au temps spécifique de l'adolescence

Le premier axe de discussion repose sur une acception interactionnelle de l'agir violent adolescent. Si l'analyse des résultats a confirmé la nécessité de considérer plusieurs paramètres pour tenter de comprendre ce phénomène, elle est surtout venue soutenir qu'il ne s'agit pas d'une simple combinaison de facteurs mais de l'aboutissement d'un processus d'interaction ; ne répondant ni à une conception figée, ni à une temporalité linéaire. En effet, nous avons envisagé l'agir violent comme le résultat d'une articulation complexe et dynamique entre des vulnérabilités internes, propres aux enjeux résiduels du processus adolescent, et des vulnérabilités externes, liées aux traces traumatiques transgénérationnelles, qui viendraient se potentialiser à partir d'opportunités situationnelles. S'entrevoit nettement l'hypothèse d'une double réalité ainsi que d'une double temporalité, ce qui renvoie d'ailleurs à la définition même de la vulnérabilité. Car ce processus résulte, sur le plan de la réalité interne, de fragilités, d'achoppements fonctionnels ; et sur le plan de la réalité externe, d'évènements de crise/rupture, douloureux ou traumatiques (Harrati & Vavassori, 2022) ayant mis à mal l'adolescent, antérieurement à son agir et nous ajoutons à son existence. En cela, et comme nous l'avons évoqué dans notre problématique, un conflit non résolu préexisterait à l'accomplissement de l'acte (Houssier, 2009) mais aussi à l'auteur, étant donné qu'il s'originerait dans l'inélabore

transgénérationnel. Dès lors, nous envisageons un télescopage entre la réalité interne et la réalité externe, ainsi qu'entre les scènes transgénérationnelle et actuelle. De fait, nous proposons de compléter le concept de collapsus topique de Janin (1996) en y ajoutant un empiètement voire une enclave transgénérationnelle, induisant une nouvelle confusion. Pour Janin (1996), le collapsus topique consisterait en la rencontre entre la réalité psychique et la réalité matérielle, entre fantasme et événement, ce qui abolit la distinction entre l'interne et l'externe. De plus, le collapsus comporterait une dimension de plaisir (liée au Ça) impliquant de considérer l'épaisseur et la qualité du Moi et du Surmoi. A cela, nous précisons que l'abolition des barrières se joueraient, certes, entre le dedans et le dehors, entre la relation dynamique Moi/Surmoi mais aussi entre le passé et l'actuel, entre un ancêtre et le soi, compte tenu d'une rencontre entre la réalité psychique et la réalité transgénérationnelle. Aussi, nos résultats nous ont amené à modéliser cette hypothèse au moyen d'un schéma que nous présentons ci-dessous (cf. Schéma 2 : Modélisation du télescopage traumatique organisant l'agir, page 423). Ce collapsus « spatio-temporel » attaquerait les capacités discriminatoires du Moi qui ne parviendrait plus à distinguer, de façon souvent transitoire, ce qui relève de lui, de l'autre, de sa réalité interne ou externe (Janin, 1996). Par conséquent, le sujet, confus, ne sait plus à quel ordre de réalité il doit référer ce qui advient, interne/externe, passé/présent (Roussillon, 2002). A cet égard, les résultats mettent en avant une porosité des limites chez plusieurs de nos sujets, nous pensons notamment à Alexandre dont les données cliniques ainsi que projectives mettent en exergues une instabilité des limites et une fragilité des frontières interne/externe. Dans cette confusion psychique, le recours à l'agir interviendrait comme une solution pour faire face à l'excès d'excitation provoqué par cette dernière, et ainsi éviter la désorganisation psychique. Comme le souligne Roussillon (2002), l'excès ne provient donc pas nécessairement de la situation vécue par le sujet, mais de la confusion elle-même, en ce qu'elle entraîne une impossibilité de la psyché à lier/mettre en sens les motions pulsionnelles. Cette incapacité de lier la moindre excitation peut s'avérer problématique à l'adolescence, compte tenu de l'avènement du pubertaire. L'adolescent peut effectivement se retrouver en difficulté pour apprivoiser cette force pulsionnelle excessive qui s'impose en lui. Il ne s'agit pas de revenir sur des éléments théoriques déjà abordés, mais rappelons que face à l'écueil de l'intégration de l'expérience du traumatisme pubertaire (Ferenczi 1933 ; Gutton, 1991), l'une des voies que peut emprunter le travail psychique est celle de l'agir violent. Ainsi, l'ébranlement par le pubertaire dépendrait des ressources internes du sujet mais aussi de la résonance d'une réalité extérieure passée (singulière, familiale, transgénérationnelle) et d'une réalité actuelle (sociale, environnementale). C'est pourquoi cette période est également propice à la remise en scène de vécus traumatiques passés, parfois refoulés ou non intégrés ; comme en atteste la remémoration soudaine de Clara, au moment de son adolescence, concernant des faits d'incestes subis pendant son enfance (ou encore la tentative de réappropriation subjective de Flora quant à des faits similaires). Ces éléments signalent que le traumatisme pubertaire et des conflits antérieurs peuvent se télescoper, menant à une con-

fusion qui entrave les processus de subjectivation et d'élaboration. Pour Clara, le vécu de l'adolescence apparaît d'autant plus confus que sa révélation de viol a engendré celle de sa mère. C'est comme si la puberté avait permis de rendre visible le traumatisme sexuel de la figure maternelle. Plus encore, l'adolescence de Clara semble avoir simultanément mis au jour le collapsus topique maternel et son possible traitement transgénérationnel par déplacement du traumatisme de la mère sur la fille. Cela nous amène à réviser quelque peu la pensée de Janin (1996), stipulant que la psyché traite le traumatisme qu'en interne. A l'appui de ce cas clinique et des conclusions cliniques avancées par Talpin et Talpin-Jarrige (2008), il semble que le traitement traumatique puisse aussi s'opérer de manière transgénérationnelle, telle que l'illustre ce déplacement du collapsus topique d'une psyché à une autre. Au-delà d'un collapsus topique, cette répétition transgénérationnelle met en lumière un collapsus entre psychés. En d'autres termes, elle suppose une abolition des frontières interne/externe, redoublée d'une abolition trans-psychique. En outre, si nos résultats illustrent bien la répétition polymorphique transgénérationnelle de traumatismes non élaborés (comme supposée), ils permettent d'ajouter que cette répétition participerait potentiellement au traitement du traumatisme chez l'ascendant mais pas chez le sujet, nouveau dépositaire de ce traumatisme. En effet, ce dernier serait aux prises avec plusieurs traumatismes, sans possibilité de les traiter, car baignant dans une confusion psychique, inhérente à un écrasement topique et transgénérationnel. Dès lors, le recours à l'agir permettrait à l'adolescent de mettre au-dehors, ce qui l'agite à l'intérieur, souvent à son insu. Cet agir peut se manifester dans différents domaines d'existence de l'adolescent, selon les opportunités environnementales et sociales rencontrées, comme en témoigne les cas de Djalil et Émir. Pour ces deux adolescents, l'impact de l'environnement social dans l'émergence de l'agir violent apparaît prépondérant. Nous avons délibérément évité de trop nous attarder sur la problématique des « jeunes de banlieue » (Derivois & Pétry, 2014), dans la mesure où cela ne traite pas directement de notre objet d'étude. Toutefois, nous avons pu relever que le contexte et les opportunités situationnelles peuvent significativement contribuer à l'expression de la conflictualité psychique du sujet, dont la manifestation, sous différentes formes et dans divers lieux, vient souligner un polymorphisme sériel. Ainsi, ce premier point de discussion met en exergue l'importance de penser une triangulation entre le sujet, la famille et les opportunités sociales pour comprendre l'agir et sa fonction. Au demeurant, nous allons voir que les résultats suggèrent aussi que cette violence, soutenue par un aménagement défensif régressif (le processus-acte), revêt une action réorganisatrice du fonctionnement psychique, et peut être comprise comme une tentative de donner un destin aux traumatismes. Dès lors, il est temps d'entrevoir les modalités selon lesquelles l'agir violent viendrait nommer/actualiser le traumatisme transgénérationnel.

Schéma 3 – Modélisation du télescopage traumatique organisant l'agir



4.1.2. Différentes modalités d'actualisation des traumatismes transgénérationnels

Nous souhaitons orienter le deuxième axe de notre discussion empirique autour des diverses modalités repérées, concernant l'actualisation des traumatismes transgénérationnels. Il semble que celles-ci dépendent de la nature même du/des traumatisme(s), et de ses retentissements sur le sujet, ce qui détermine alors la mobilisation d'un processus-acte de retournement actif/passif ou d'alternance destruction/réparation. Si dans le premier cas, le/les traumatisme(s) semble(nt) être un catalyseur de l'agir violent, dans le deuxième, c'est l'agir qui semble participer à leur remise au travail. Finalement, cela tient à la (re)connaissance ou non du traumatisme, à leur nature, à leur cumul et à ce que la psyché peut (sup)porter sans être mise à mal. Plus exactement, les résultats montrent que l'agir violent, sous-tendu par un processus-acte de destruction/réparation, participerait à la révélation des traumatismes passés inélaborés ; alors que la mobilisation du processus-acte de retournement actif/passif interviendrait après la révélation et/ou l'accumulation de traumatisme(s). Dans les deux cas, l'agir participerait à la remise en scène de traces passées. De fait, cela supposerait un processus inversé mais une même finalité, à savoir l'actualisation potentielle de traumatismes transgénérationnels.

4.1.2.1. L'agir violent (sous-tendu par un processus-acte de destruction/réparation) comme révélateur du trauma ?

Cette sous-partie sera principalement étayée par les résultats obtenus pour deux de nos sujets : Billie (Sujet 2) et Émir (Sujet 5). Tous deux déploient des parcours de vie bien distincts, mais nous avons relevé une problématique importante liée à la perte. Celle-ci semble s'originer dans la rupture/défaillance avec l'objet primaire. Si pour Émir, la figure maternelle est décédée brutalement au début de son adolescence, pour Billie, elle est dépeinte comme « morte psychiquement » (Green, 1983). Pour autant, nous en discernons, pour chacun, des retentissements traumatiques, et une fragilité interne liée à l'impossibilité de s'appuyer sur la permanence de l'objet. De leur histoire, nous pouvons percevoir les ravages de ce vécu problématique sur leur constitution narcissique de base. Les deux sujets semblent effectivement présenter une blessure relative à l'échec du narcissisme primaire, échec qui résiderait dans l'impossible séparation avec l'objet primaire, lors du premier processus de séparation-individuation pour Billie et du second pour Émir. Ce processus, qui intervient d'abord dans les trois premières années du développement (Mahler, 1968) puis de manière analogique à l'adolescence (Blos, 1997), doit normalement aboutir à l'acquisition de la permanence de l'objet. Or pour les deux sujets cette acquisition semble compromise par l'instabilité de l'objet primaire, ce qui ne favorise pas son intériorisation et crée, au contraire, une dépendance substantielle sujet/objet. Par conséquent, la séparation apparaît impensable en ce qu'elle comporte un risque trop important d'effondrement psychique, dans la mesure où l'absence signifie que l'objet a cessé d'exister et qu'il ne reviendra pas. De nombreux constats cliniques, repérés chez l'un, comme chez l'autre, permettent de soutenir nos propos. Pour exemple, chez Billie, cette impossible séparation mère/fille transparait explicitement dans son discours, lorsqu'elle signale qu'elle aurait mis fin à ses jours si sa mère était décédée. Au-delà d'une indifférenciation, son discours met en lumière la nécessité absolue de l'objet en tant qu'il vient assurer sa survie psychique. Quant à Émir, le décès de sa mère, au début de l'adolescence, semble avoir entraîné la fixation des processus de séparation/individuation, rendant impossible la séparation psychique de l'objet primaire. Cette perte réelle est venue parasiter le travail d'adolescence, pour lequel le sujet doit déjà affronter des pertes symboliques, réactivant la position dépressive infantile et engageant des mouvements dépressifs, liés à des fantasmes destructeurs. Comme l'indique Laimou (2012), cette tâche complexe est d'ordinaire source de souffrance car elle s'accompagne d'une peur de perdre et de détruire les objets aimés. Pour Émir, la réalité externe est venue confirmer ces dangers internes de perte et de destruction, mettant d'autant plus à l'épreuve sa capacité à surmonter la position dépressive. D'ailleurs, son vécu souligne une difficulté à la fois dans l'accomplissement du travail de deuil et dans le dépassement de cette position. Concernant Billie, les événements de vie, relatés pendant sa prime enfance, mettent en avant une prédominance d'expériences négatives ainsi qu'un objet pri-

maire non fiable, ressenti tantôt comme un bon objet, tantôt comme un mauvais objet. Autrement dit, les éléments de son histoire suggère une prévalence de la pulsion de mort et un rapport clivé à l'objet, ne permettant pas, semble-t-il, l'ouverture sur la position dépressive.

Ainsi, pour les deux adolescents, le récit de leur histoire témoigne d'un achoppement de la position dépressive (Klein, 1934 ; 1958), dont les défauts d'élaboration reposeraient sur les ruptures et les pertes traumatiques non élaborées qui ont jalonné leur parcours. Celles-ci s'adjoignent d'une crainte de l'effondrement qui paralyse le travail psychique du Moi consistant à neutraliser les effets destructeurs de ses propres mouvements agressifs mais aussi à réguler/faire face aux montées d'excitations (telles que la frustration) et d'angoisses (persécution, destruction, abandon). En somme, l'absence de la mère - psychique pour Billie, physique pour Émir - à des périodes cruciales de leur développement (petite-enfance pour l'un et adolescence pour l'autre), semblent avoir entravé leurs capacités de représentation et de liaison pulsionnelle, de sorte à réduire (voire empêcher) la maîtrise des excitations qui s'imposent à eux. A cet égard, la traversée de l'adolescence (impliquant l'émergence pubertaire) paraît mettre davantage en impasse l'équilibre psychique - déjà précaire - de ces adolescents, démunis pour la réalisation d'un tel travail psychique. Si ce blocage dans les processus mentaux (représentation, transformation, liaison, symbolisation) s'observe chez les deux sujets, il vient, en plus, appuyer l'hypothèse d'une dépression essentielle chez Émir, vraisemblablement en lien avec la position dépressive mal intégrée. En définitive, les deux adolescents apparaissent comme des sujets insécures, hantés par la menace d'un effondrement psychique, lié à des angoisses massives de perte et de persécution. En outre, leur discours illustre combien l'altérité peut être menaçante en ce qu'elle induit des mouvements/affects dépressifs ou persécutifs. Face aux risques internes qu'encourt le Moi, les sujets semblent se vouer à la recherche d'un remède narcissique afin de réparer l'objet interne. Cette réparation narcissique est obtenue au moyen d'un aménagement régressif défensif, organisé selon les modalités du fonctionnement psychique oral, et pour lequel l'agir violent en serait le résultat manifeste. Tout l'enjeu ici est de se protéger des retours traumatiques et par la même, d'éviter le retour d'angoisses majeures, consécutives à la séparation avec l'objet et/ou à la crainte de l'effondrement psychique. Faute d'avoir pu figurer des événements traumatiques, les adolescents semblent avoir recours au registre de l'agir, plutôt qu'à celui du langage. De fait, la conflictualité interne, soit les impasses existentielles (subjectives et familiales), tentent de s'exprimer à travers des manifestations comportementales, dérivées de l'investissement oral (dépendance de l'objet, incorporation/introjection de l'objet, destruction de l'objet,...). Dans cette configuration, l'agir violent s'avère un mode de traitement d'un vécu traumatique, dont la visée est de réparer fantasmatiquement l'objet interne en détruisant l'objet externe, celui qui fait défaut. Il convient de préciser que cette destruction ne s'opère pas sur un mode sadique et/ou pervers, mais sur celui de la survivance subjective. Nous faisons ici référence aux apports Winnicotien de la survivance de l'objet (1974), sauf que dans notre cas précis, le sujet

n'attend pas de l'objet qu'il survive à ses attaques, qu'il résiste à sa destructivité. Au contraire, il désire l'anéantir pour taire définitivement son existence menaçante et garantir ainsi sa propre continuité (Kestemberg, 1986). Dès lors, la réorganisation psychique s'établirait sur un mode alternant la destruction et la réparation, une réparation qui, précisons-le, vise uniquement l'objet interne et non l'objet externe (cf. position dépressive non intégrée).

Les éléments dégagés à partir de ces deux cas cliniques mettent en lumière la mobilisation d'un processus-acte d'alternance destruction/réparation. Celui-ci serait sollicité dès lors que les angoisses de dévoration, de perte d'objet et/ou d'abandon seraient trop massives, du fait d'une défaillance objectale résultant d'un vécu traumatique transgénérationnel. Les mises en acte qui en découlent s'inscrivent donc dans la continuité d'une dynamique psychique et viennent conforter des positions défensives narcissiques, tout en mettant au jour des problématiques passées non élaborées. Aussi, ce processus-acte se présenterait comme un aménagement défensif visant à détruire l'objet externe pour tenter de réparer l'objet interne, ce qui engagerait la (re)mise au travail (voire le traitement) des traumatismes transgénérationnels. Par ailleurs, si l'investigation de l'histoire de Billie révèle une répétition familiale traumatique (négligences/carences parentales, placement en institution, violences subies/agies), l'investigation de celle d'Émir ne nous permet pas de tendre explicitement vers la même interprétation, seule une problématique familiale infractionnelle a pu être dégagée (répétition de mises en acte violentes/transgressives repérée chez son frère, ses oncles, ses cousins, sa cousine,..). Quoi qu'il en soit, pour chacun des adolescents, l'agir violent serait révélateur d'une souffrance psychique agissante. Si l'externalisation de la vie psychique donnerait ici une forme au malaise subjectif et familial, il nous semble avoir relevé une configuration inverse chez d'autres adolescents, dans la mesure où le traumatisme lui-même viendrait précipiter l'agir. Nous allons alors présenter en suivant cette autre modalité d'actualisation traumatique.

4.1.2.2. Le traumatisme comme catalyseur de l'agir violent (sous-tendu par un processus-acte de retournement actif/passif) ?

Cette seconde sous-partie sera essentiellement soutenue par les résultats d'Alexandre (Sujet 1), de Clara (Sujet 3) et de Djalil (Sujet 4). L'investigation de leurs parcours de vie témoigne de traumatismes cumulatifs de l'enfance, enclavés sous l'écorce de leur carapace subjective. Plus exactement, elle met en avant un environnement primaire carencé (sur le plan affectif et non matériel) ainsi qu'une répétition transgénérationnelle d'événements traumatiques (répétition familiales d'incestes, de violences, de tentatives de suicides,...). Il semble que le trauma se soit constitué chez ces trois sujets en carapace contre les événements répétés, mais aussi contre leurs éprouvés et leurs émois pulsionnels, ce qui se traduit notamment par des pratiques scarificatoires chez Alexandre, dans le but de pouvoir enfin (res)sentir des émotions. L'étude de ces trois cas illustre comment l'adolescence peut remettre en

circulation des représentations et des émois gelées. Comme nous l'avons évoqué précédemment, le processus adolescent semble avoir convoqué les traumatismes et les douleurs passés de ces sujets. Pour exemple, cette période semble avoir entraîné, pour Clara, la réminiscence des agressions sexuelles commises par son frère à son encounter. Ces faits incestueux pourraient avoir d'une part, empêchés la construction d'une intimité (tempérée par l'Œdipe) ; et d'autre part, entravés les premières expériences de liaison et « d'appropriation subjective » (Roussillon, 2000). Dans l'impossibilité de lier/ s'approprier les traumatismes, elle semble s'être construite une carapace afin de survivre face à l'adversité. Cependant l'advenue de la puberté est venue rompre cette écorce fragile, impliquant le retour du trauma qui se traduit par la levée du secret incestueux pour Clara. Si se dessine ici la perspective de mettre au travail et donc de « surmonter enfin le trauma », ce retour du refoulé s'accompagne aussi de tensions massives, d'affects désorganisant, et d'angoisses majeures que l'adolescente a tenté de traiter par des mises en acte violentes. Autrement dit, l'agir violent surviendrait précisément à cette période pour décharger les excitations internes attachées aux souvenirs traumatiques, ravivés par le travail de l'adolescence. Chez Djalil, la non intégration d'excitations passées (internes et/ou externes) semble également avoir fait spécifiquement retour sur la scène adolescente. Nous avons supposé que ces excitations non liées ont pu se heurter à celles induites par l'avènement pubertaires, entraînant le risque d'un débordement psychique. De fait, l'agir violent se serait imposé comme une voie de décharge face à la menace que représente la rencontre de ces forces pulsionnelles excessives. Tel que le relate Djalil, le lien entre la survenue de la violence et de l'adolescence apparaît ici manifeste. Toutefois, les résultats d'Alexandre mettent en lumière que l'apparition des agirs n'est pas nécessairement concomitante de l'avènement pubertaire. En effet, chez ce dernier, ils sont préexistants et semblent coïncider avec un trop-plein de tensions du fait de l'accumulation répétée d'expériences à valeur traumatique. D'une manière générale, nous pouvons tout de même retenir que pour ces trois adolescents, la tension psychique devient parfois telle qu'elle nécessite une solution d'urgence pour essayer de rétablir un équilibre et sauvegarder l'intégrité psychique. Dès lors, il semble que le processus-acte de retournement actif/passif intervienne suite à un débordement lié au cumul et/ou au retour de traumatismes irrésolus. Dans tous les cas, ce processus-acte semble mobilisé en réaction à la violence d'un événement constituant un point de bascule qui pousse le sujet vers l'agir, afin d'échapper à la désorganisation psychique ainsi qu'à la menace relative à des angoisses d'anéantissement et de passivation. De fait, le traumatisme serait le catalyseur qui bouleverse l'homéostasie psychique du sujet et engendre le recours à l'agir violent, sous-tendu par une dynamique psychique sur le mode du retournement actif/passif. De surcroît, les données recueillies soulignent que le devenir du processus-acte, et ses différentes manifestations, sont tributaires des besoins du Moi. Compte tenu qu'il œuvre pour l'autoconservation de ce dernier, cela signifie que sa mobilisation peut s'avérer transitoire ou permanente ; tout dépend de l'ampleur du travail psychique afin d'offrir une issue aux tensions internes, à supporter les angoisses, à trai-

ter les conflits intrapsychiques et interpersonnels (voire transgénérationnels). Pour cela, et tel que nous avons pu l'observer chez les trois adolescents, le processus-acte de retournement actif/passif peut faire appel à plusieurs mécanismes primaires comme le retournement sur la personne propre, le renversement dans son contraire ou encore d'identification à l'agresseur. Ces trois mécanismes ont été repérés de façon alternative chez Alexandre alors que deux d'entre eux (renversement dans son contraire et identification à l'agresseur) ont été constatés chez Clara et Djalil. Précisons que seul le processus de retournement sur la personne propre a été relevé chez Flora, c'est pourquoi nous n'avons pu retenir son protocole pour notre recherche. Par ailleurs, ces mécanismes présentent chacun des fonctions diverses, permettant de répondre à différents besoins du Moi. Par exemple, le retournement sur la personne propre, comporte plusieurs fonctions attestant d'un besoin d'expiation pour Flora tandis qu'il s'agit davantage d'un besoin de revendiquer son existence pour Alexandre. Néanmoins, pour les deux adolescents, il participe à la lutte contre une angoisse d'anéantissement en permettant de pallier un défaut d'intériorité, de chercher un étayage mais aussi de reprendre un contrôle sur soi. Concernant les deux autres mécanismes, identifiés chez Alexandre, Clara et Djalil, ils concourent à une prise de position active, signant une alternance du rapport victimant/victimé. Plus précisément, le renversement dans le contraire passif/actif souligne la reprise d'un contrôle (visant à juguler l'angoisse de passivation). Bien que ce mécanisme opère inconsciemment, les adolescents expriment manifestement un désir de se venger des agressions subies. En outre, il semble se réaliser par identification aux personnes ayant perpétré des violences à leur égard (à savoir la mère pour Clara, le frère pour Alexandre et le père pour Djalil), ce qui suggère la manifestation d'un mécanisme d'identification à l'agresseur. Par conséquent, le processus-acte de retournement actif/passif induirait un déplacement vers une position d'auteur, qui pourrait alors également constituer un mode de traitement du vécu traumatique transgénérationnel. La conflictualité psychique peut ainsi recourir à cet autre registre élémentaire de la construction psychique, dont les modalités (dérivées de l'investissement anal) apparaissent différentes de celles de l'alternance destruction/réparation (qui opère sur un registre encore plus primaire : celui de l'investissement oral). Pour autant, ces processus-actes sont tous deux à même de participer à l'actualisation d'une tentative d'intégration paradoxale des traces traumatiques transgénérationnelles. Si la finalité est la même, nos résultats donnent à voir que les modalités et le cheminement diffèrent. Toutefois, rappelons que ces conclusions reposent sur un faible échantillon et mériteraient donc d'être vérifiées sur un panel plus large. Par ailleurs, nous avons pu entrevoir que l'actualisation traumatique participe de fait à celle de la position victimaire, une position dont les modalités de la construction semblent aussi différer selon les adolescents.

4.1.3. Actualisation d'une position victimale : de la complexité d'être victime vers l'« évidence » d'être auteur

Le troisième axe concerne l'alternance des positions subjectives que nous avons choisi de discuter à la lumière du rapport victimant/victimé. Cela suppose de revenir sur la construction subjective de chacune des positions revêtues. Telle que nous l'avons posé dans notre problématique, l'analyse des données cliniques, soutenue par celle des données projectives, suggère que l'agir violent adolescent participerait à l'actualisation d'une position victimale par déplacement vers une position d'auteur. Si cette supposition semble se vérifier chez les cinq adolescents, les modalités de la construction subjective de leur position victimale antérieure apparaissent singulièrement différentes (indépendamment du processus-acte convoqué). Cette disparité vient complexifier la compréhension des processus psychiques mobilisés pour se saisir de cette position. Les résultats ont effectivement mis en évidence une variabilité des vécus concernant la reconnaissance et l'intégration de la position de victime chez les sujets ; celle-ci étant tantôt reconnue, tantôt ignorée voire déniée. En revanche, tous semblent aisément se soutenir d'une position d'auteur, témoignant pour chacun d'une reconnaissance à la fois des faits reprochés, de la/des victimes (directes et indirectes), ainsi que des conséquences de leurs actes (abordées en termes de responsabilité et de culpabilité). Assurément, l'important ici n'est pas la reconnaissance du point de vue juridique mais la reconnaissance interne de ces adolescents victime/auteur. Dès lors, nous nous sommes demandées si le déplacement vers une position d'auteur - reconnue - ne pourrait-il pas potentiellement faire exister une position victimale antérieure - jusqu'alors méconnue par l'adolescent ? Autrement dit, la construction et la reconnaissance d'une position d'auteur peut-elle s'accompagner de la construction et de la reconnaissance d'une position victimale antérieure ? Là encore les données recueillies divergent entre les sujets ; c'est pourquoi nous proposons de revenir sur les logiques singulières de leur construction de la position victimale.

De surcroît, et comme mentionné dans notre théorie en appui sur la thèse de Pignol (2011), ces logiques psychiques sont aussi à distinguer de celles de la position agressologique. D'ailleurs, pour les sujets rencontrés, les enjeux et les risques pour s'appréhender comme auteur apparaissent moindres face à ce que présumerait pour eux d'« être-victime » (Pignol & Gouenard, 2009). En cela, les résultats semblent bien illustrer que la construction de l'une et l'autre position repose sur des dynamiques intrapsychiques différentes, d'où une représentation de l'autre également dissemblable. Pour rappel, Harrati et Vavassori (2022) soutiennent qu'il existe deux couples auteur/victime selon la place à laquelle se situe le sujet au sein du rapport victimant/victimé. En outre, si la victime préexiste et revêt une place préconstruite répondant à un schéma précis pour l'auteur ; pour cette dernière, la position de l'auteur, autant que sa propre position victimale, sont à élaborer (Pignol, 2011). Dès lors, la construction et l'intégration d'une position victimale chez ces adolescents au

parcours de vie traumatique/violent ne va pas de soi, et s'effectue dans un après-coup. Qui plus est, l'absence de repères internes et de ressources externes risque d'entraver l'élaboration de la construction de cette position victimale, ce qui pourrait alors entraîner un réaménagement psychique problématique en vue de parvenir tout de même à se dégager de cette place de victime. De fait, ce travail de construction est un processus complexe dont les modalités changent en fonction de l'alternance des positions revêtues mais aussi du fonctionnement psychique du sujet, de ses ressources psychiques, de ses expériences vécues ainsi que de la résonance interne de l'agir violent et de ses échos avec l'histoire subjective. Se reconnaître auteur ou victime relève donc d'une construction propre à chaque sujet.

En somme, cela permet d'expliquer les différences intersubjectives constatées chez les adolescents à propos de l'intégration - ou non - de cette position victimale. Tout d'abord, nous avons identifié que celle-ci était reconnue (et parfois même intériorisée) par Alexandre, Billie et Émir, et ce avant même leur inscription dans un processus violent. Plus exactement, le discours d'Alexandre suggère une identification à son propre agresseur (son frère), mettant en lumière une reconnaissance d'un vécu et d'éprouvés victimaires. Quant à Billie, elle nous fait part d'une volonté exacerbée d'aider l'autre, dès lors qu'elle le considère dans une situation/position de victimé qui entrerait en résonance avec son propre vécu et réactiverait des mouvements victimaires. Concernant Émir, ses dires soulignent une perception particulière de la violence car au-delà d'être reconnue comme étant subie puis agie, elle est présentée comme un phénomène normalisé. Pour ces trois sujets, l'agir ne vient pas mettre au jour une position victimale, puisque celle-ci apparaît déjà intégrée. Cependant, il vient tout de même signer son actualisation par le déplacement vers une position d'auteur. En revanche, pour Clara, l'agir, précipité par un retour traumatique suite à l'avènement pubertaire, semble engager un travail de reconnaissance et d'intégration de sa position victimale, jusqu'alors ignorée. Ces éléments orientent la réflexion vers ce que nous conjecturons, à savoir que le déplacement vers une position d'auteur contribuerait à donner sens à l'expérience victimale passée, voire même participerait à la construction de la position subjective victimale. Toutefois, cette hypothèse ne se confirme pas pour tous nos sujets puisque les résultats de l'un d'entre eux, Djalil, démontre que cette position reste inaccessible, malgré son inscription dans une position d'auteur. Pour celui-ci, la reconnaissance d'une position de victime s'avère difficile, si ce n'est impossible, car trop menaçante pour sa psyché. Dès lors, l'actualisation d'une position victimale ne signifie pas nécessairement l'intégration de celle-ci. Plus encore, la non reconnaissance de cette position ne risque-t-elle pas d'empêcher la reconnaissance des traumatismes subis ? De fait, le travail de mises en sens des traces traumatiques ne pourrait advenir. Or en l'absence d'élaboration, la conflictualité psychique transgénérationnelle continuerait à se déployer sur le mode de la répétition sérielle. En d'autres termes, les mises en acte violentes menaceraient de perdurer, voire d'inscrire le fonctionnement dans une dynamique psychique caractérisée par la violence, comme cela semble être le cas pour Djalil. La répétition de l'agir chez l'adolescent signerait donc l'échec de la tentative

de narrativité (traumatismes et place victimale peu voire non élaborés). Inversement, nous avons observé que les mises en acte violentes avaient diminué, parfois même totalement cessé chez certains adolescents (notamment chez Alexandre ou encore Billie). Cela signifierait-il que le processus d'élaboration ait opéré ? En conséquence, le repérage des modalités de l'organisation psychique de l'adolescent (et principalement le rôle de la fonction-acte : effets défensifs/adaptatifs transitoires, constants,...) est essentiel en ce qu'il permettrait d'orienter l'action du clinicien sur les ressources et les défaillances psychiques du sujet, en vue d'accompagner, sinon impulser, le processus d'élaboration. Tout dépend évidemment de l'accès - ou non - de ce dernier à un cadre thérapeutique. A propos, nous allons sous peu envisager les perspectives cliniques qu'ouvre cette recherche, mais au préalable, nous souhaitons proposer des perspectives d'ouverture scientifique, basées sur un constat repéré chez plusieurs sujets. Si les résultats mettent bien en exergue une alternance du rapport victimant/victimé pour tous les adolescents rencontrés, ils soulignent également une alternance entre passages à l'acte auto et hétéro-agressifs pour certains d'entre eux. Alors que le recours à l'agir violent constituerait une tentative de se dégager d'une position victimale insoutenable, comment expliquer le retour à cette position par le recours à des comportements auto-agressifs ? L'explication réside-t-elle dans l'hypothèse d'un fonctionnement masochiste, souvent privilégié à l'adolescence ? Ou s'agit-il d'un positionnement, à proprement parlé, connu par l'adolescent vers lequel il est donc plus confortable d'y revenir ? Ces interrogations viennent convoquer les limites de ce travail de recherche en mettant en avant ses omissions. Nous avons alors choisi de les intégrer comme de possibles extensions à la recherche, avant de passer à notre discussion méthodologique.

4.1.4. Perspectives et ouvertures scientifiques

La discussion empirique est aussi l'occasion d'une autocritique a posteriori sur les choix conceptuels et épistémologiques qui structurent la recherche. Pour ce faire, il est important de faire preuve d'honnêteté intellectuelle afin de nuancer nos stratégies théoriques au vu de quelques critiques constructives. Il s'agit finalement de revenir sur les intérêts et limites repérés au terme de ce travail mais aussi d'en suggérer des perspectives d'ouverture et de projections scientifiques.

4.1.4.1. Retour sur les intérêts et les limites théoriques

Au terme de notre travail, nous mesurons - après-coup - les intérêts mais aussi les limites théoriques qui lui incombent. Celles-ci concernent principalement notre choix d'inscription théorique/épistémologique ainsi que les concepts retenus. Pour rappel, nous avons choisi de nous inscrire dans une double approche, psychanalytique et psycho-criminologique. Nous avons déjà souligné l'intérêt qu'offre cette

articulation originale pour étudier l'agir violent adolescent. Toutefois, il nous a semblé quelquefois complexe de soutenir une place dans la continuité psychocriminologique ouverte par Villerbu et al. (2001 ; 2003 ; 2007 ; 2008 ; 2009), puis complétée par Harrati et al. (2003 ; 2005 ; 2007 ; 2009 ; 2017 ; 2022). La difficulté résidait principalement dans le fait de s'inscrire dans une filiation scientifique, sans pour autant faire du même, ni même dénaturer les conceptualisations existantes. Finalement, nous avons pu dépasser cette problématique en proposant de nouvelles perspectives d'approche et de mise au travail des concepts préétablis. A titre d'illustration, nous avons abordé le modèle de la sérialité sous l'angle de la répétition transgénérationnelle, alors qu'il n'avait été travaillé jusqu'à présent que du point de vue subjectif. Qui plus est, cet abord innovant de l'agir adolescent a aussi parfois suscité un effet de dispersion et par conséquent, une difficulté à nous recentrer sur notre objet de recherche. A cet égard, il nous a fallu faire des choix quant aux notions à retenir. Cependant, certaines auraient méritées d'être évoquées et/ou approfondies, même si elles paraissaient subsidiaires de prime abord. Pour exemple, notre objectif consistait à étudier l'alternance du rapport victimant/victimé chez un même adolescent. Pour ce faire, nous nous sommes concentrées sur une perspective intrapsychique du couple auteur/victime. Or, il aurait été pertinent d'intégrer davantage la perspective intersubjective, entre autres, le lien et la dynamique auteur/victime qui se jouent dans l'actuel adolescent et qui pourraient entrer en écho avec la situation de victimisation passée. Nous percevons ici une limite car ces notions ont été uniquement survolées, notamment lorsque nous avons évoqué le pacte dénégatif et les alliances inconscientes de Kaës (1987 ; 2014). Au surplus, elles ont surtout été appréhendées au regard du transgénérationnel, c'est-à-dire sous le prisme du couple auteur/victime antérieur, au détriment du couple actuel. Pourtant, il aurait été intéressant de développer davantage ce que représente la victime pour le sujet ? Existe-t'il des spécificités entre elles ? Prendre en compte la spécificité de la victime, nous aurait également permis d'approfondir les liens objectaux, certes abordés mais peut-être trop peu du point de vue de l'autre (intersubjectivité). En effet, la victime pourrait permettre de combler la défaillance des objets primaires mal introjectés (manque ou trou symbolique). Ces éléments nous auraient aussi permis d'approcher les alliances victimaires en jeu. D'autres impasses théoriques peuvent être relevées, néanmoins elles vont nous permettre de nourrir notre ouverture scientifique.

4.1.4.2. Ouverture théorico-empirique vers la clinique du masochisme

L'aboutissement de ce travail nécessite un regard questionnant sur ce qu'il a également soulevé en termes de rôles, et qui finalement se sont fait jour par leur absence regrettée. Dès lors, nous avons souhaité nous saisir de ces éléments pour proposer une ouverture à notre recherche. Toujours en lien avec l'alternance, nous avons décidé de revenir sur ce déplacement relevé chez plusieurs sujets entre des actes auto et hétéro agressifs. Cela va nous amener à entrevoir la clinique du maso-

chisme en commençant par les conduites d'auto-sabotage et le mécanisme de retournement des violences contre soi. Puis, nous terminerons par la violence sacrificielle, un concept emprunté à l'anthropologie et que nous présenterons, de manière créative voire audacieuse, comme une manifestation clinique constituant un autre moyen d'expression de la conflictualité interne.

4.1.4.2.1. Auto-sabotage et retournement contre soi : des réponses face à une nécessité masochiste ?

La violence à l'adolescence (différente de la violence typique de l'adolescence) met en lumière deux modalités problématiques du fonctionnement : délinquantielle ou pathologique. La première renvoie directement à notre objet de recherche et a donc été longuement considérée. Mais la deuxième n'a pas (ou très peu) été abordée car notre objectif n'incluait pas l'angle psychopathologique. Néanmoins, les données de plusieurs sujets font état de cette dimension, plus précisément nous avons constaté des éléments qui relèveraient d'un fonctionnement masochiste, prédominant à l'adolescence. Nous sommes prudentes quant à la conclusion que nous pouvons en tirer mais il nous semble pertinent de les discuter. D'ailleurs, nous préférons avancer qu'il s'agit plutôt d'une solution masochique, qui s'impose au Moi comme un compromis toujours possible, face à la menace d'un débordement. De fait, la mise en place d'une conduite masochique comporterait une dimension de réponse traumatique (Jeammet, 2000). A propos, les liaisons entre ces deux notions - traumatisme et masochisme - apparaissent nombreuses, particulièrement au moment de l'adolescence. La fréquence et l'exacerbation des manifestations masochiques, pendant cette période, peuvent se comprendre par la contrainte au changement, appelée par le processus adolescent. Plus exactement, le masochisme constituerait une voie de recours face à la violence pubertaire qui « abuse le corps et la psyché » (Gutton, 1991). Toutefois, la mise en place de comportements teintés de masochisme ne découle pas exclusivement des bouleversements contraignants et traumatiques de l'adolescence. Ils peuvent résulter de vulnérabilités préexistantes, liées à des caractéristiques de la personnalité et/ou à des événements traumatiques passés. Si ces vulnérabilités peuvent s'exprimer dès l'enfance, elles sont fréquemment révélées par le pubertaire. Dans cette perspective, la présence de traumatismes, survenus antérieurement, viendrait éclairer les gestes auto-infligés à la puberté. A l'égal de l'agir orienté vers l'autre, la problématique masochique viserait donc à décharger une tension interne inélaborable et signerait le retour d'éléments enkystés dans la psyché, insuffisamment symbolisés. A partir de là, deux destins sont envisageables d'après Martha (2021) : le masochisme peut soit offrir une voie d'élaboration possible aux expériences traumatiques, soit s'enfermer dans des fixations délétères générant, selon Rosenberg (1991) un « autisme masochique », établie contre la menace d'effondrement et/ou les craintes de passivation. En résumé, la solution masochique serait instaurée dans des configurations traumatiques, que ce soit aux deux extrêmes des possibles, comme le suggère Jeammet (2000) : « les traumatismes cu-

mulatifs des expériences douloureuses de l'enfance ou le traumatisme pubertaire de la confrontation brutale d'un Moi vulnérable à une déception insupportable ou à l'émergence de désirs ressentis comme incontrôlables » (Jeammet, 2000). A cet égard, le récit de l'histoire de vie d'Alexandre mais aussi celui d'autres adolescents que nous avons pu rencontrer, comme Flora, laissent entrevoir le recours à des conduites soutenues par un retournement masochiste, afin de lutter contre la répétition d'évènements traumatiques non élaborés, les ramenant inlassablement au statut d'objet passif et violenté. Parmi ces conduites, nous avons, entre autres, repéré chez ces deux adolescents une pratique sacrificatoire qui, dans un mouvement de reprise de contrôle, semble leur permettre de rejouer à même le corps l'effraction sexuelle subie. La coupure viendrait alors symboliser le traumatisme effracteur de la séduction agie par l'autre (frère aîné) mais cette fois-ci le sujet serait l'instigateur de l'effraction. Par ce retournement contre soi, la passivation deviendrait pour ainsi dire activation. Les propos de Jeammet (2000) permettent encore une fois d'éclairer ce que nous tentons de démontrer ici. Selon lui, grâce à la mobilisation de ce mécanisme archaïque, la conduite masochique procurerait au Moi « la possibilité ou l'illusion de se délivrer de l'emprise de l'objet et de reprendre une position active de maîtrise, là où il se sentait menacé de débordement et de reddition passive à l'objet » (Jeammet, 2000). Malgré qu'il ait été observé chez plusieurs de nos sujets, ce mécanisme a été quelque peu délaissé au profit du processus de retournement actif/passif. Pour cause, il nous semblait trop éloigné de nos objectifs de recherche. Mais en définitive, nous mesurons son intérêt, d'autant qu'il ouvre tout le champ du masochisme.

Par ailleurs, un autre concept, également relevé chez les adolescents et tout aussi cher à Jeammet, est venu alimenter notre réflexion sur la clinique du masochisme. Il s'agit des conduites d'auto-sabotage dans lesquelles s'engagent les adolescents, mettant alors à mal leurs atouts et leurs potentialités. A l'instar de Jeammet (2000 ; 2005), la description et la modélisation de ces conduites comportent non seulement une portée métapsychologique féconde pour l'approfondissement des processus adolescents (économie psychique et fantasmatisation adolescente), mais recèlent aussi une pertinence clinique concernant certains aspects majeurs du fonctionnement masochiste. Ce véritable fil d'Ariane de la psychopathologie adolescente regroupe divers comportements, tels que l'échec scolaire, le désinvestissement brutal d'activités, les conduites de distanciation/opposition avec l'entourage (famille, pairs, partenaire,...), les attaques du corps (automutilations, scarifications,...), les tentatives de suicide, les troubles du comportement alimentaire, les conduites addictives, les conduites marginales et toutes sortes de conduites à risque mettant en péril leur santé et/ou leur vie. Bien que souvent éclipsées par le tumulte des manifestations hétéro-agressives, chacune de ces conduites a été rapportée par au moins un des cinq adolescents rencontrés. Notre intérêt pour celles-ci s'est donc éveillé au fur et à mesure de notre recueil de données. Il a ensuite été conforté par ce qui avait déjà retenu l'attention de Jeammet (2000 ; 2002 ; 2005), à savoir que ces conduites d'auto-sabotage expriment une violence de façon plus silencieuse mais qui s'avèrent

tout autant (voire encore plus) ravageuse et mortifère que les manifestations plus bruyantes.

De surcroît, au-delà d'une simple conduite psychopathologique, l'auto-sabotage témoigne d'un déficit des processus d'intériorisation chez les adolescents rencontrés. Cela se traduit tantôt par le maintien d'une situation de dépendance voire une indifférenciation de l'objet primaire (notamment pour Billie et Émir), tantôt par la dégradation/sabotage des relations (comme chez Clara et Billie). L'analyse des données nous invite à supposer que ces conduites interviennent, certes pour combler et juguler des failles mises à jour par les processus adolescents, mais aussi pour apaiser, semble-t-il, une culpabilité face aux évènements familiaux. Cette proposition concerne principalement Alexandre et Flora. Chez ces deux adolescents, les souffrances auto-infligées paraissent nourrir un besoin de punition, lié à une faute pour laquelle la responsabilité ne leur appartient pas mais qu'ils ont pourtant intégré comme telle. Dans cette logique masochique, l'auto-sabotage serait au service de l'auto-victimisation afin de s'assurer une souffrance constante en vue de se légitimer dans une position victimale plutôt que de risquer à ne plus exister. Il s'agirait ainsi d'un auto-sabotage agi pour plaider contre un sabotage subi, autrement dit avec les mots de Gutton (2013) : « devenir martyr pour ne pas être victime ». Au surplus, dès lors que ce sacrifice de soi n'est plus suffisamment pour endiguer la tension interne menaçante, le sacrifice de l'autre viendrait le suppléer. Aussi, nous conjecturons que ce sacrifice de soi et/ou de l'autre par la violence n'advierait pas uniquement pour se sauver soi, mais potentiellement l'ensemble du groupe familial (passé et futur).

4.1.4.2.2. La mise en acte violente sacrificielle

La violence sacrificielle est un concept qui, au départ, est emprunté à l'anthropologie sociale pour permettre d'expliquer certains phénomènes de destructivité et/ou de violence. Précisons que les agirs peuvent être directement retournés contre l'autre, par exemple la famille, ou adressés indirectement (notamment la fratrie pour atteindre les parents). Réadaptée à notre épistémologie et à notre objet de recherche, cette notion pourrait se comprendre comme l'une des manifestations cliniques possibles face à un conflit psychique. Plus exactement, l'adolescent tenterait, par la modalité d'une mise en acte sacrificielle, de réparer une filiation, un ancêtre, ... ou de sauvegarder un objet actuel (parent, fratrie, ...) ou futur (enfants). De cette violence désorganisatrice s'en suivrait alors une certaine réorganisation (Richard, 2000). La mise en acte violente répond encore une fois à une nécessité d'échapper à une conflictualité et de se protéger d'une souffrance interne. Néanmoins, dans cette configuration, il serait également question de préserver voire sauver l'autre, en lien avec cette notion de sacrifice. Selon Girard (1961), le sacrifice est « violent, certes, mais sa fonction est cathartique, il est fait pour canaliser la violence ». Le rite du sacrifice permet ainsi de condamner une seule victime pour épargner un grand nombre. Girard (1961) ajoute qu'il s'agit d'un exutoire en cas de « crise sacrificielle ». Cette notion girardienne de « crise sacrificielle » permet de résumer le pro-

cessus mimétique. Selon lui, la violence est contagieuse et peut finir par affecter la collectivité entière (Girard, 1961). De même que les traumatismes transgénérationnels risquent de contaminer l'ensemble d'une lignée et affecter chacun de ses membres. Néanmoins, la notion de sacrifice dans la perspective anthropologique demeure sensiblement différente de celle que nous envisageons ici. En effet, dans les rites sacrificiels, la personne sacrifiée est choisie collectivement pour servir et apaiser la colère des Dieux. Aussi, nous souhaitons nous décaler de cette dimension religieuse qui prévaut dans le sacrifice. Qui plus est, le geste sacrificiel de l'adolescent n'est pas imposé de l'extérieur mais relève d'un acte subjectif et probablement inconscient. Malgré ces différences, certaines similitudes peuvent aussi s'observer entre la modélisation anthropologique du sacrifice et celle que nous proposons dans cette présente recherche clinique. Nous pensons notamment à la visée de la manifestation sacrificielle puisqu'il est question, dans chacune de ces approches, de rééquilibrer la dimension économique (excès d'excitations) par l'accès du sacrificiant à une dimension symbolique, ce qui l'inscrirait dans une histoire et dans un destin. A cet égard, les conduites masochiques participeraient à cette inscription dans un registre d'identité symbolique. Par conséquent, le déplacement de la violence sur l'autre pourrait-il s'expliquer par l'échec de ces conduites dans cette fonction d'identification ? Cette perspective impliquerait un changement portant sur l'objet (déplacement soi/autre) tandis que le but (identification symbolique) resterait inchangé. Ainsi, l'utilisation conjointe de l'interprétation psychanalytique et de la compréhension anthropologique du sacrifice permettrait d'une part, d'éclairer les déplacement/canalisation/liaison/symbolisation des violences transgénérationnelle et actuelle ; d'autre part, d'ouvrir vers de nouvelles modalités de résolution du trauma. Pour conclure, la violence sacrificielle, sous-tendue par une alternance de destruction soi/autre, viserait la réparation de blessures individuelles et familiales. En d'autres termes, il s'agirait, au prix d'un sacrifice, de tenter de se sauver soi mais aussi de sauver l'autre. En cela, cette forme particulière de violence représenterait une chance de subjectivation collective. Ces considérations pourraient tendre vers la conceptualisation d'un autre processus-acte sériel, que nous ne pouvons opérer faute d'éléments cliniques, mais qui pourraient, sans nul doute, constituer le terreau d'une nouvelle recherche.

4.2. DISCUSSION METHODOLOGIQUE

Ce deuxième temps de la discussion est consacré aux recensements des intérêts mais aussi des limites de notre méthodologie. Il s'agit d'une étape importante en ce sens que ces éléments ont pu avoir des effets sur les résultats. Par conséquent, nous allons reprendre et discuter de manière constructive les vicissitudes méthodologiques rencontrées, s'articulant principalement autour de la question de la rencontre avec l'adolescent et celle des outils utilisés. A l'appui des débats contemporains, cela nous amènera à entrevoir que l'épistémologie de la recherche en

psychanalyse nécessite probablement de proposer des compromis (De Luca & Louët, 2021).

4.2.1. D'une difficulté à accéder au terrain vers une rencontre difficile avec l'adolescent

L'étape du terrain s'est révélée un véritable obstacle à notre recherche, de sorte à remettre en doute sa finalisation. Si nous sommes finalement parvenues à la dépasser, non sans mal, celle-ci a suscité plusieurs (re)mises en question, d'abord personnelles, puis plus générales. Nous savons que la difficulté est une perception subjective, pour autant, il semble que nous ayons été confrontées à une réalité clinique complexe, rendant difficile l'accès au terrain. Dès lors, nos propres écueils pour être accueillie dans une institution (cf. 2.3.2.2. Les terrains de recherche) nous ont amené à dresser un rapide état des lieux sur la place de la recherche au sein de la clinique actuelle ainsi que sur celle du chercheur/praticien face au sujet adolescent. La question de la recherche en psychologie clinique n'est pas récente, en revanche, celle de l'accès des chercheurs au terrain fait l'objet de quelques débats contemporains. Pour y prendre part, il nous faut avant tout resituer nos propos dans le contexte social et sanitaire actuel qui affecte grandement les pratiques cliniques. En effet, ces dernières sont soumises à l'évolution sociale et aux impératifs/changements que cela implique (introduction dans la formation des psychologues d'une orientation psychanalytique, ouverture des pratiques privées en milieu et service public,...) mais aussi aux aléas sanitaires (épidémie voire pandémie de maladies infectieuses) et économiques (tensions sur les ressources humaines dans la clinique, baisse des effectifs, remaniements institutionnels...). De fait, la clinique doit s'adapter continuellement à de nouvelles difficultés, souvent contraignantes du point de vue des pratiques, mais inévitables par les différentes crises (économiques, sanitaires,...) qu'elle traverse. A cet égard, nous avons nous-mêmes pu constater à quel point le fonctionnement des institutions avait été mis à mal par la crise sanitaire mondiale liée à la COVID-19. Cette pandémie est survenue alors que nous amorcions notre recueil de données, nous avons donc vécu cette période en tant que spectatrice, impuissante, face aux bouleversements que rencontraient les institutions démarchées. De façon quasi unanime, les professionnels nous présentaient leur situation en termes de turbulences massives, désorganisant et fragilisant leur pratique. Face à cette clinique éprouvée par la conjoncture sanitaire mais aussi, semble-t-il, par des fragilités préexistantes, nous comprenions pleinement la difficulté des praticiens à continuer de soutenir notre travail de recherche. Aussi, il nous apparaissait légitime d'avoir été reléguées à un autre plan, assurément moins prioritaire que celui sur lequel avaient été propulsés les cliniciens que nous avons contacté. Compte tenu de ces imprévus, nous avons ajusté notre posture de chercheur, en adoptant davantage une écoute attentive et empathique envers les professionnels de terrain et en manifestant une patience absolue. Néanmoins, l'accès au terrain demeurait complexe, nous avons

donc dû persévérer dans nos démarches, au risque de paraître, à notre sens, parfois insistantes. Finalement, la sollicitation appuyée de notre réseau professionnel et les nombreux échanges avec notre directrice de thèse ont permis de surmonter cette difficulté puisque nous avons obtenu un accord favorable pour deux institutions (la MECS et le Club de prévention). Après une longue phase de doute et de découragement, la mise en relation par l'intermédiaire de contacts interpersonnels nous a enfin permis d'approcher la clinique. C'est alors que d'autres freins se sont présentés, cette fois-ci inhérents à la rencontre même avec le sujet adolescent. Si les praticiens ont depuis longtemps exposés leurs difficultés à prendre en charge cette population dite « récalcitrante » (Houssier, 2003), entrer en contact avec celle-ci à des fins de recherche s'est avéré tout aussi complexe. En effet, nous avons essuyé de nombreux refus lorsque nous avons entrepris de recruter des adolescents volontaires. Après-coup, nous avons remarqué que ces refus concernaient principalement les adolescents pris dans une dynamique caractérisée par une forte propension à l'agir. Les adolescents, pour lesquels un début de réflexion semblait déjà amorcé, apparaissaient plus enclins à nous rencontrer. Il nous faut également souligner le rôle joué par les professionnels intermédiaires (psychologue ou éducateurs spécialisés) dans l'obtention de l'adhésion des adolescents. Dès lors qu'une relation de confiance était établie entre l'adolescent et le professionnel, cela facilitait grandement notre entrée en contact avec le sujet. D'ailleurs, la rencontre se soldait souvent par un accord favorable de ce dernier pour participer à la recherche. De même qu'avec les professionnels de l'institution, nous leur présentions le déroulement de la recherche puis nous leur remettions un document récapitulant les consignes relatives au protocole du recueil de données (cf. Annexe VII.II., Tome II, page 34). Pour autant, et en dépit de cette relation de confiance, il a été souvent complexe d'obtenir des protocoles complets (un sujet rencontré sur deux a abandonné au cours de la passation). Nous mettons cette difficulté en lien avec notre protocole de recherche, probablement trop lourd pour une population chez qui la permanence de l'objet apparaît problématique. Nous allons reprendre ces éléments dans notre prochaine partie.

4.2.2. La question des outils et la place du dessin au sein d'une recherche menée auprès d'une population adolescente

Tout d'abord, nous considérons que l'utilisation mixte de plusieurs outils s'est révélée être un intérêt évident pour notre recherche en ce que cela permet de saisir les diverses modalités de fonctionnement psychique d'un sujet dans ses aspects les plus variés, les plus contradictoires, et ce d'autant plus à l'adolescence. Nous allons brièvement citer les intérêts et les difficultés relevés pour chaque outil. Concernant d'abord l'entretien semi-directif, outil indispensable pour investiguer l'histoire de vie, nous n'avons pas rencontré de difficultés significatives lors de sa passation. Malgré un discours centré autour de thèmes définis préalablement, les sujets ont pu

jouir d'une certaine liberté pour associer sur de nouvelles thématiques et apporter des réponses riches et singulières. L'ordre des questions de la grille d'entretien n'a pas été strictement suivi, les items se succédaient selon la logique de pensée et le discours du sujet, ce qui a parfois induit des allers retours entre les thématiques de la grille. En outre, nous avons été étonnées par la facilité de la plupart des sujets à se livrer, d'autant que cet outil était administré lors de la première rencontre. D'ailleurs, à l'exception de Djalil, nous n'avons pas perçu de résistances particulières chez les adolescents. Etant donné que la majorité d'entre eux étaient institutionnalisés, nous craignons un discours « trop plaqué », du fait des entretiens déjà effectués avec divers professionnels. Toutefois, cette appréhension ne s'est pas non plus confirmée, les adolescents manifestaient, au contraire, une certaine spontanéité dans leurs dires. De manière générale, les entretiens ont permis de réaliser un large tour d'horizon sur leur parcours de vie, comme en atteste la richesse des analyses cliniques. Ce premier outil s'est vu complété de la passation du Rorschach et du TAT, tous deux appliqués lors d'une deuxième rencontre. Ces tests projectifs constituent un contrepoint enrichissant des premières données recueillies grâce à l'entretien, en ce qu'ils nous ont permis d'évaluer l'actualité du fonctionnement psychique adolescent. Leur apport est certes indéniable, néanmoins, nous émettons tout de même une réserve. En effet, s'ils permettent d'apporter un éclairage sur les processus adolescents, les protocoles obtenus sont très restreints pour trois des cinq sujets rencontrés, suggérant une inhibition de ces derniers. Compte tenu du peu de matériels recueillis, la mise en perspective des processus psychiques s'est donc parfois révélée complexe. De fait, nous avons abordé les interprétations avec prudence. Dès lors et dans la mesure où ces tests ne constituent pas de simples grilles de lecture des phénomènes psychiques, nous les avons utilisés comme support à l'entretien afin d'approcher le travail de représentation ; sans jamais perdre de vue qu'il s'agit d'une interprétation et non d'une fidèle reproduction extériorisée du monde interne du sujet (Jeammet, 1993). Il ne nous paraît pas constructif d'utiliser la critique basée sur le caractère un peu désuet des planches (surtout pour l'épreuve du TAT en raison d'un graphisme en noir et blanc) pour expliquer l'aspect restrictif des protocoles. Aussi, nous souhaitons avancer d'autres pistes d'explication, à commencer par l'impact du processus d'adolescence sur la qualité de la pensée et les capacités de sublimation du sujet. Au demeurant, l'impact supposé perturbant (voire traumatique) de l'entrée dans l'adolescence pourrait se doubler, chez ces adolescents, d'une difficulté liée à la réactivation d'un vécu antérieur traumatique et non élaboré. Par conséquent, ces éléments, susceptibles de désorganiser les capacités du fonctionnement du Moi, pourraient expliquer le déploiement d'une pensée moins riche et moins dynamique, sans pour autant être pathologique. Malgré tout, la place et l'utilité des tests projectifs dans notre recherche ne sont assurément pas remises en cause. Bien au contraire, ils représentent un appui précieux face à ces sujets en souffrance et en plein remaniements internes. A fortiori, ils permettent de tempérer les effets de la relation intersubjective ainsi que ceux liés à l'interprétation du chercheur. Comme l'affirme Jeammet (1993), ils offrent une possibilité de figuration et d'objectivation des pro-

cessus psychiques, rendant accessible la comparaison et pouvant servir de base commune au travail interprétatif de chacun. Cet auteur ajoute que la dimension interprétative ne doit pas être envisagée comme une faiblesse inévitable mais plutôt comme une richesse qui nous rapproche de la réalité du fonctionnement psychique du sujet. Cette richesse est tout de même à pondérer dans une diversité limitée de possibles. A cet égard, les principes d'analyse, proposés par « l'école de Paris » nous ont permis de guider nos analyses et de réduire davantage les éventuels biais interprétatifs.

Par ailleurs, cette inhibition, que présentait certains adolescents face aux projectifs, n'a étonnamment pas été constatée lors du quatrième test : le dessin à con-signer. Une fois les inquiétudes relatives à la qualité formelle de la construction graphique levées, tous les adolescents se sont lancés dans la réalisation de cette tâche sans émettre aucune réticence. Après-coup, nous nous sommes aperçues que cet outil s'est révélé particulièrement pertinent comme média à la relation sujet/chercheur. Plus encore, il nous a semblé qu'à travers cette expérience représentative, les adolescents nous ont convoqués comme témoin de l'intime de leurs engagements familiaux. Dès lors, cette médiation graphique concourait à ouvrir un espace d'expression et de représentation impliquant les registres réel et imaginaire. La situation du dessin de famille semble effectivement les avoir placés dans une situation singulière mais aussi transitionnelle, au sein de laquelle ils sont parvenus à mettre en tension leur propre expérience de l'appartenance familiale avec leur représentation imaginaire de la famille. Comme le souligne Roman (2016), cette épreuve projective les a amenés à proposer une traduction, réelle ou imaginée, des liens identificatoires, des enjeux conflictuels et des fantasmes originaires (rivalité fraternelle, conflit œdipien, différence des générations, inscription dans l'histoire générationnelle, différence des sexes,...). Chaque séquence de dessin s'est achevée par un entretien semi-directif afin de bien saisir la place des personnages ainsi que les préférences affectives et les identifications. Si cette sollicitation verbale formalisée a contribué à limiter les biais subjectifs, l'analyse des dessins s'est tout de même avérée hasardeuse. A propos, notre lecture interprétative, pourtant basée sur le repérage d'indicateurs précis (comme la qualité formelle de la représentation des personnages, le marquage de la différence des sexes et des générations, la nature des liens entre les personnages, la place du sujet dans le dessin,...), ne nous a pas paru suffisante pour réduire la part personnelle d'interprétation du chercheur. Le risque d'erreurs interprétatives nous a semblé tel que nous avons été amenées à remettre en question l'utilisation du test du dessin de famille dans notre travail de recherche. Après réflexion, il aurait été davantage porteur comme média à la relation que comme outil de recherche mais le protocole ayant été pensé ainsi, nous avons été contraintes de le conserver et de l'interpréter. Somme toute, nous avons tenté d'éviter l'écueil de la surinterprétation en circonscrivant nos analyses, d'où le fait qu'elles apparaissent relativement sommaires en comparaison de celles des autres tests.

Ainsi, nous avons veillé à ne pas déroger au protocole initial, cela supposait donc que les sujets se soumettent à la passation des quatre tests. Or, la moitié

d'entre eux n'ont pas achevé le protocole ; les abandons n'étant jamais clairement exprimés, les adolescents ne donnaient simplement pas suite à nos relances. Rappelons que les données de ces derniers n'ont pas été analysées, néanmoins, elles ont malgré tout contribué à soutenir notre réflexion. Une fois le recueil de données terminé, il convenait donc de revenir sur ce que pouvait signifier ces désistements répétés chez les jeunes sujets, d'autant que nous avons repéré que la majorité survenait après la passation de l'entretien semi-directif. D'ailleurs, il s'avère que cet outil a été, à notre sens, le plus complexe à administrer. Nous avons d'abord eu des difficultés à tenir le cadre durant les entretiens. Certains se sont révélés très longs, ce qui vient interroger la charge infligée aux participants et au chercheur, en termes notamment d'épuisement mais aussi d'agacement. De plus, nous avons souvent éprouvé le sentiment que l'entretien semi-directif avait été essentiellement investi comme un déversoir par les sujets. De fait, nous pourrions supposer qu'une fois le trop-plein évacué, la participation à la recherche perdait tout son sens pour le sujet et n'avait donc plus lieu d'être, d'où les abandons. En définitive, cette supposition nous autorise à questionner la motivation, et par conséquent, le désir sous-jacent des participants. Celui-ci est de nouveau convoqué lorsque les quatre adolescents, rencontrés via une institution et pour lesquels le protocole est complet, ont finalement refusé l'entretien de restitution. Ce refus interroge encore leur véritable désir à participer à la recherche : était-ce uniquement pour répondre/satisfaire une demande institutionnelle ? Quoi qu'il en soit, nous constatons, après-coup, que solliciter des adolescents à trois (voire quatre) reprises, était une démarche un peu trop ambitieuse. Le protocole était probablement trop engageant et contraignant pour une population avec une forte propension à l'agir, et qui plus est, aux prises avec des désirs et des problématiques, telles que l'autonomie, la maîtrise, l'évitement, la séparation, ... Tous ces éléments nous ont conduit à réfléchir longuement sur la dette du chercheur vis-à-vis du sujet : celui-ci accepte de participer à notre recherche, par suite, qu'est-ce que nous en sommes en mesure d'accepter/tolérer en contrepartie ? Cette réflexion éthique sera reprise dans la dernière partie de notre discussion.

En conclusion, et à l'instar de De Luca et Louët (2021), nous souhaitons souligner le fait que mener une recherche dans le champ psychanalytique a mobilisé différents niveaux de réflexions et de difficultés, attachés aussi bien à la complexité de ses objets, de ses méthodes, qu'à son épistémologie et son éthique. Sans entrer dans les débats insatiables sur le statut scientifique de la psychanalyse, il nous faut admettre que penser une méthodologie qualitative, ancrée dans cette épistémologie, a suscité quelques remises en question, qui ont finalement abouti à la production d'un savoir, basé sur un aller-retour constant entre théorie et clinique. A propos, notre rencontre avec la pratique, et plus exactement les obstacles soulevés, nous invitent à proposer des pistes de prises en charge pour le sujet adolescent auteur d'agirs violents.

4.3. DISCUSSION CLINIQUE/PRAXEOLOGIQUE

Même si nous sommes intervenues à des fins de recherche, l'abord de la clinique peut nous permettre de penser des implications pratiques et d'envisager des modalités de prise en charge des sujets adolescents, auteurs d'agirs violents. De manière globale, prendre en charge cette population constitue un défi pour les praticiens qui y sont confrontés, tant les problématiques sont nombreuses et les mises en échec fréquentes. De nos lectures théoriques, étayées par des observations cliniques, nous avons constaté que la difficulté apparaît parfois telle qu'elle suscite du désarroi voire de l'impuissance chez les professionnels au contact de ces sujets « récalcitrants », pour reprendre encore les propos de Houssier (2003). Aussi, nous nous sommes légitimement demandées comment accompagner ces adolescents dont la violence vient dire quelque chose de leur histoire en même temps qu'elle vient mettre à mal les liens et saboter tout projet éducatif et/ou thérapeutique.

4.3.1. Composer avec diverses temporalités et réalités : psychique, familiale, sociale et institutionnelle

Notre intervention au sein des institutions fut brève, et pourtant, elle nous a tout de même permis de repérer certains éléments saillants dans le travail de l'intersubjectivité qui s'impose aux équipes professionnelles, confrontées aux différentes expressions de l'agir violent adolescent. En résumé, nous avons vu que si le recours à cette modalité ne relève pas uniquement du registre de la pathologie mentale, elle est souvent liée à la rencontre de vulnérabilités, relatives non seulement à l'ébranlement qu'impliquent les bouleversements de l'adolescence, mais aussi à la remobilisation de conflits en rapport avec une histoire de vie singulière ainsi que familiale. Dès lors, ce moment de transition et de mutation peut aussi s'avérer le moment opportun pour le sujet afin de trouver de nouvelles solutions à des conflits anciens, et par conséquent, espérer s'en dégager (Vavassori et Harrati, 2015). Pour certains adolescents, l'actualisation de ces conflits nécessite de s'appuyer sur la réalité externe. Autrement dit, l'agir pourrait constituer l'une des solutions permettant de rejouer les conflits et potentiellement de les élaborer. Se pose alors la question de savoir comment accompagner l'adolescent dans ce processus d'élaboration, amorcé par l'agir mais dont la finalité serait d'y mettre un terme, et plus exactement, d'enrayer la répétition polymorphique transgénérationnelle de manifestations cliniques ? Notre expérience, certes modeste, nous a permis d'entrevoir quelques enjeux et spécificités de la prise en charge adolescente. Celle-ci suppose de considérer différentes temporalités et réalités, ce qui complexifie grandement le travail d'accompagnement. Comme le souligne Harrati et Vavassori (2022), le temps psychique de l'adolescent n'est pas celui de la réalité sociale, ni institutionnelle, et inversement. De fait, il apparaît fondamental de distinguer, chez le sujet en souffrance, ce

qui est de l'ordre d'une vulnérabilité psychique, dissimulée derrière ses conduites problématiques, conduites pouvant être qualifiées de transgressives d'un point de vue de la société ou de pathogènes d'un point de vue clinique. Ce repérage est important pour tenter d'endiguer ces conduites, susceptibles de réorganiser le fonctionnement psychique autour d'elles et de le maintenir dans la répétition polymorphe de manifestations cliniques (Harrati & Vavassori, 2022). En définitive, nous avons retenu que leur devenir dépend des ressources internes de l'adolescent, des opportunités externes actuelles (contexte social, environnement immédiat, institutionnalisation), ainsi que de la résonance avec leur réalité externe passée (histoire subjective et familiale). A cet égard, nous avons pu observer comment l'adolescence des enfants peut raviver les vécus familiaux douloureux des générations précédentes. C'est pourquoi il nous faut admettre que les réalités sociale, institutionnelle et familiale entrent également en jeu dès lors qu'il s'agit de penser la prise en charge du sujet adolescent, auteur d'agirs violents. En outre, nous supposons que les effets du traumatisme familial viendraient parfois se déposer sur les fondements même des institutions, ce qui signifierait que le fonctionnement familial entrerait en résonance avec le fonctionnement institutionnel. Tout l'enjeu des équipes serait alors de traiter/désamorcer ces effets afin d'éviter la répétition d'un dysfonctionnement dans la relation sujet-institution (mais aussi famille-institution), similaire à celui opérant dans la relation sujet-famille. Par ailleurs, la famille, et plus largement l'environnement, constitue un élément clé dans le traitement psychothérapeutique de l'adolescent, en ce sens que le lien entretenu avec le dehors représente une réflexion de son monde interne (Houssier, 2003). Aussi, et dans la mesure du possible, l'intégration de la famille de l'adolescent dans la dynamique institutionnelle pourrait revêtir un intérêt thérapeutique majeur, permettant d'analyser l'effet miroir, de réintégrer la tâche primaire mais aussi d'aborder collectivement les problématiques transgénérationnelles, celles mêmes qui entravent le sujet dans son actuel. Dans ce système sujet-famille-institution, l'adolescent est entendu avec son réseau de liens, face auquel l'équipe se place comme tiers, évitant ainsi les rivalités entre la famille et l'institution. Sans pour autant prendre la forme de thérapies familiales, il s'agirait d'un temps de rencontre, de soutien et d'accompagnement, au cours duquel l'histoire de la famille et celle du sujet pourraient se déposer et se remettre au travail sur un plan psychique, en même temps que pourrait s'opérer un travail sur les liens familiaux. En somme, la dynamique groupale - familiale et institutionnelle - ainsi créée participerait à la mise en sens des manifestations cliniques de l'adolescent, en lien avec son histoire familiale et transgénérationnelle. Une nouvelle compréhension de l'agir pourrait donc s'élaborer dans ce processus de soin.

Tel que nous avons pu le constater sur le terrain, l'accompagnement thérapeutique du sujet au sein de l'institution semble avoir progressivement évolué vers la gestion des relations triangulaires sujet-famille-institution. Si Aichhorn (1925) a été l'un des premiers à mettre en place les consultations parents-adolescent, celles-ci ont été largement reprises et développées dans le champ psychanalytique, au point d'en constituer, aujourd'hui, un modèle thérapeutique. Nous pensons notamment aux

travaux de l'école Lyonnaise, représentée entre autres par Kaës (2015) ou encore aux thérapies bi (ou pluri) focales, proposées par Jeammet (1989 ; 1992), dans lesquelles la prise en considération de l'environnement social et familial, et par conséquent, la diffraction du transfert, sont considérées comme des facteurs facilitant la prise en charge des adolescents. Encore faut-il que la famille soit disposée à s'engager dans ce travail et que les liens familiaux ne soient pas totalement rompus. D'ailleurs, dans certaines circonstances, l'institution doit, au contraire, protéger l'adolescent de son environnement familial, il s'agit tantôt d'un membre spécifique (ayant par exemple attenté à l'adolescent), tantôt de l'ensemble de la famille. L'éloignement est ici à entendre comme une mesure nécessaire pour sauvegarder l'intégrité psychique, et parfois physique, du sujet. Au cours de nos investigations, cette situation s'est présentée à plusieurs reprises, ce qui nous a conduit à entrevoir un changement de positionnement des équipes : leur objectif n'étant plus de faire tiers dans un système triangulé sujet-famille-institution, mais de faire obstacle à la relation sujet-famille. Par ailleurs, nous avons relevé, principalement chez des adolescents placés depuis longtemps, une institutionnalisation des rapports intersubjectifs ainsi qu'un attachement souvent désorganisé. Sans toutefois parler de risque, ce constat soulève la problématique des enfants/adolescents, évoluant dans un milieu de vie institutionnalisé. De nombreuses études (condensées entre autres dans un article de Browne, 2009), ont montré que l'institutionnalisation a des effets sur l'ensemble des sphères développementales du jeune (affective, cognitive, sociale, comportementale,...), incluant sa capacité à développer un attachement sélectif et de qualité. Même si nous pensons avoir identifié certains effets, ils paraissent trop peu significatifs pour nous permettre de nous y étendre plus longuement. Qui plus est, nous avons surtout pu noter que l'institution assure une fonction symbolique auprès des jeunes, en leur offrant notamment un cadre destiné à contenir les débordements d'affects, d'émotions, de violences... Plus encore, nous avons remarqué que le groupe institutionnel s'employait à porter psychiquement les jeunes. De fait, il participerait à la constitution d'un appareil psychique de suppléance, auquel sont articulées des fonctions phorique, sémaphorique et métaphorique (Balat, 1992 ; 2000a ; 2000b ; Rousillon, 2003 ; Kaës, 1994 ; 2007 ; Delion, 2018). Ces dernières incarnent respectivement un rôle de portage (porte-soin, support, contenant), de porte-signes (vecteur, porte-parole) et d'interprète/ traducteur des signes (mise en sens, symbolisation). Ces fonctions permettent d'arrimer la subjectivité des sujets et de maintenir un lien, même lorsque ceux-ci font vivre l'attente, l'absence et toutes autres formes d'attaques du cadre et/ou du lien. En cela, elles sont essentielles pour le travail institutionnel et pour le travail clinique (travail de transformation et symbolisation à partir des logiques transférentielles à l'œuvre). Ainsi, nous pouvons d'ores et déjà conclure que la pratique clinique au contact d'adolescents semble placer le professionnel à un carrefour entre d'une part, le processus de soin (notamment les traitements psychothérapeutiques), et d'autre part, l'action sur/avec les familles et le travail institutionnel. Cette première partie de discussion autour de la clinique soutient donc l'intérêt qu'il y a à penser la prise en charge adolescente dans toute sa complexité.

Plus exactement, elle nous invite à considérer qu'au-delà de la place importante occupée par les manifestations bruyantes et transgressives du sujet, se joue une articulation complexe entre plusieurs espaces, à savoir subjectif, familial, social et institutionnel.

4.3.2. Accompagner le travail d'élaboration psychique

Notre rencontre avec les cinq adolescents interroge d'emblée la façon dont le clinicien peut soutenir le travail d'élaboration psychique de l'expérience traumatique familiale - et transgénérationnelle - dévoilée par l'agir violent et ses répétitions. Plus exactement, ce travail consisterait à intégrer les excitations internes et externes dans le psychisme, à établir entre elles des connexions associatives, à entrevoir les relations entre les différentes constellations traumatiques, passées et actuelles (Beuvelet, Harrati & Vavassori, 2020). Cependant, comment le clinicien peut-il amener l'adolescent à représenter l'inélabore, autrement que par l'agir ? Et comment peut-il lui permettre de (re)prendre confiance en son monde environnant et en la fonction protectrice des bons objets internes et externes ?

Avant même de s'élancer dans le travail clinique (voire psychocriminologique), il est nécessaire qu'un temps d'apprivoisement opère suffisamment, afin d'établir une certaine fluidité relationnelle entre le sujet et le thérapeute. A partir de là, le travail psychothérapique va pouvoir se déployer. Celui-ci consisterait à offrir un espace de parole pour l'adolescent, l'encourageant à la verbalisation et l'échange, alors même que ce dernier n'est probablement pas encore en capacité d'élaborer sur ses propres problématiques. Pour ce faire, le clinicien doit (ré)instaurer des limites et s'efforcer de maintenir un espace de renforcement narcissique où les affects puissent émerger dans une certaine sécurité ; un espace où l'angoissant et l'irreprésentable puissent être bordés de paroles afin de les délimiter (Harrati, Vavassori, 2018). Tout l'enjeu du clinicien est donc d'instaurer un climat suffisamment confiant pour que le travail de penser et d'associer autour de l'histoire, mais aussi de l'agir, puisse advenir. Les vicissitudes du transfert et du contre-transfert peuvent favoriser la compréhension de tout ce que l'adolescent viendra déposer dans cet espace, à visée maïeutique et cathartique. C'est pourquoi il importe d'interroger les mouvements contre-transférentiels, pour lequel il n'existe pas de réponse simple et univoque mais dont l'analyse apparaît centrale pour assurer au mieux la prise en charge du sujet. Le clinicien doit pouvoir accueillir la parole de celui-ci et questionner sa position subjective dans ce qui lui arrive, sans être lui-même délogé de sa position de neutralité. Tout du moins dans la mesure du possible car, comme l'a mentionné Pignol (2011), il est des situations cliniques où la neutralité contrevient à l'éthique, notamment avec les sujets victimisés/traumatisés, pour qui les modalités classiques sont parfois réadaptées. En effet, l'attitude neutre, adoptée par le clinicien et matérialisée par la non intervention, la distance émotionnelle ou encore le silence, risque de renvoyer la victime à la détresse ressentie pendant l'évènement traumatique. En conséquence, l'implication

du praticien peut s'avérer plus active dans ces rencontres. Ces aménagements singuliers du cadre et des règles peuvent tout autant concerner les adolescents auteurs d'agirs, en ce qu'ils peuvent aussi se présenter comme victime d'un vécu, d'une histoire traumatique. Souvent, celle-ci ne relève pas de leur fait, pourtant les retentissements s'observent dans leur présent, impliquant de rejouer les conflits passés pour tenter de s'en extirper. Dès lors, le travail clinique et psycho-criminologique consiste à permettre à l'adolescent de se réappropriier à la fois des traces traumatiques passées (familiale/transgénérationnelle) et ses mises en acte violentes actuelles. Cette réappropriation suppose qu'il puisse se reconnaître dans l'une et l'autre position, c'est-à-dire accepter d'être victime mais aussi assumer la responsabilité de ses propres agirs. La réussite ou l'échec de ce travail d'élaboration des positions agressologique et victimale (et donc des traumatismes passés) seraient déterminées par l'organisation psychique du sujet, son vécu de l'acte, les échos avec son histoire et ses ressources externes. Selon Harrati et Vavassori (2022), le cadre institutionnel, tel un miroir pluriel, peut favoriser ce travail en adoptant, cette fois encore, un rôle de tiers qui permettrait à l'adolescent - en recherche de lui-même - de se reconnaître enfin et d'accéder à tout ce qui demeure dans un hors-sens (traumatismes, agirs,...). Cet espace de mise en récit de soi offre la possibilité aux jeunes de penser les différentes facettes ignorées de leur être. En cela, l'institution doit être suffisamment malléable tout en conservant sa consistance et sa contenance (Harrati et Vavassori, 2022). Tel que l'indique Decherf (2004), un espace de contenance peut d'une part, faciliter la réduction des vécus et des angoisses extrêmes du sujet ; d'autre part, lui permettre de rétablir des liens avec son histoire, voire même l'amener à créer de nouveaux modes de lien sujet/famille, entre le présent et le passé, l'imaginaire et le réel, le somatique, l'agir et le psychique, l'émotionnel et l'affectif... Cette mise au travail permettrait ainsi à l'adolescent de se défaire de la paralysie du schéma familial défaillant, dont les effets traumatiques se sont traduits par des mises en acte violentes.

Enfin, au même titre que la rencontre de vulnérabilités et d'opportunités constituerait un lit favorable à l'émergence de l'agir, la conjonction de facteurs psychodynamiques, psychiques, contextuels (événements et environnement) peut en favoriser le déclin voire le renoncement. Par conséquent, il n'existe pas une expérience, un motif, un facteur univoque, qui participerait exclusivement aux processus de sortie de la violence, d'où la complexité du travail clinique. En outre, la prise de conscience par le sujet de ses comportements violents ainsi que sa volonté de les résoudre, représenteraient des facteurs internes essentiels qui faciliteraient ce travail, en vue de tendre vers une diminution (voire un arrêt) de la violence. L'aspect motivationnel apparaît donc tout aussi déterminant que les facteurs externes (tels que l'action psychothérapique). A cet égard, nous avons plusieurs fois relevé que lorsque l'agir atteint son paroxysme (en termes de gravité et/ou de fréquence), le sujet semble s'apercevoir du caractère problématique de ses actes. Ce « déclic » peut alors s'avérer un moment décisif - que le clinicien doit pouvoir saisir - en ce qu'il pourrait marquer un tournant dans le parcours subjectif et familial de l'adolescent. En effet, renoncer à l'agir violent viendrait acter un changement dans les modalités de gestion

de la conflictualité interne passée, ce qui, par extension, annihilerait la répétition polymorphique transgénérationnelle. Toutefois, il ne faut pas omettre qu'à ces facteurs motivationnels, s'ajoutent ceux liés à la dynamique psychique, d'autant que la répétition d'agir peut entraîner une réorganisation du fonctionnement psychique autour de ce mode d'expression. D'ailleurs, cela nous incite à citer une fois de plus l'aménagement psychique par la violence de Jeammet (1997) qui pourrait livrer des éléments psychiques précieux, permettant notamment d'expliquer la contrainte à agir, et ainsi d'adapter le travail psychothérapeutique.

En conclusion, il apparaît indispensable de penser la prise en charge adolescente de manière singulière et complémentaire. Singulière en ce que le sujet doit irréductiblement être appréhendé dans sa singularité psychique et historique. Complémentaire en ce qu'il doit être considéré comme étant pris à la fois dans plusieurs sphères (familiale, sociale, institutionnelle,...) mais aussi situé à diverses places (victime/auteur). Pour rappel, il est tout aussi important de repérer et d'analyser la coexistence des pôles « victime » et « auteur » chez un même adolescent ; et comme le suggèrent Derivois et Pétry (2014), d'en tenir compte dans les dispositifs d'accompagnement des jeunes en difficulté et/ou en souffrance.

4.4. DISCUSSION ETHIQUE

Pour nous, l'engagement dans cette recherche impliquait assurément d'être tenues par un diktat de bienveillance et de bienfaisance, auquel nous n'avons jamais dérogé, quitte à ce que cela mette à mal notre recherche. Travailler avec l'humain suppose de s'adapter souvent, de renoncer parfois mais de toujours agir dans un respect total du sujet. Dès lors, chaque étape a inévitablement suscité des questionnements déontologiques mais aussi des réflexions éthiques. Nous souhaitons les reprendre ici en les articulant autour de trois points : le sujet et la recherche - le chercheur et la recherche - le sujet et le chercheur.

4.4.1. Le sujet et la recherche

Notre objet de recherche nécessite d'aller à la rencontre de sujets, qui plus est, en souffrance. De fait, nous avons été grandement préoccupées par l'impact que pourrait avoir notre intervention sur les participants. Nous avons alors pensé le protocole et les outils en évitant au maximum les inconvénients pour ces derniers. Toutefois, dans la mesure où nous ne pouvons contrôler tous les effets inhérents à la situation de recherche, nous avons été particulièrement attentives à ce que cela venait soulever chez les adolescents. Comme le suggère l'article 54 (Titre III) du code de déontologie (1996 réactualisé en 2021), à la fin de chaque test, nous nous enquêrions de la façon dont ils avaient vécu leur passation, afin de revenir sur les mouvements sollicités, de remédier aux éventuelles conséquences et, si cela l'exigeait, d'interrompre

leur participation. Parmi les sujets rencontrés, cette situation ne s'est pas présentée mais cela ne signifie pas pour autant que nous avons été affranchies des préoccupations éthiques. Pour chaque protocole, nous avons connu plusieurs doutes et remises en question. A cet égard, la passation des épreuves projectives à Clara a particulièrement suscitées des inquiétudes, de sorte que nous l'avions recontacté après la dernière passation pour nous assurer que tout allait bien. D'ailleurs, nous avons expressément informé tous les sujets qu'ils pouvaient - s'ils en ressentaient la nécessité - nous recontacter après les passations (via l'institution ou via notre adresse e-mail professionnelle). Pour nous éclairer dans nos démarches, le code de déontologie (2021) s'est révélé un allié. Certes, il ne concerne pas spécifiquement la recherche, malgré tout, il a guidé la réalisation de notre travail. Pour autant, plusieurs questionnements éthiques se sont tout de même imposés en complément, en vue de préserver l'intégrité, la dignité, la liberté et l'autonomie du sujet. Il s'agit ici de principes généraux mais d'autres s'avèrent tout aussi importants comme la protection des données, la confidentialité et l'anonymat. A ce propos, nous regrettons de n'avoir pu soumettre notre protocole de recherche au Comité d'Ethique de la Recherche (CER) de notre Université, compte tenu d'une question de temporalité. En effet, les chercheurs y étaient moins soumis au commencement de notre doctorat et lorsque nous avons pris connaissance de cette instance, nous avons déjà débuté le recueil de données. Néanmoins, nous avons rigoureusement veillé à ce que notre recherche soit conforme au Règlement Général sur la Protection des Données (RGPD). De même que nous avons recueilli le consentement éclairé de tous les participants lors de la première rencontre. Etant donné que trois d'entre eux étaient encore mineurs au moment de la passation, nous avons aussi demandé l'autorisation de l'institution et/ou d'un responsable légal. Ce formulaire de consentement, en tant que garant du cadre de la recherche, est venu répondre à une nécessité éthique.

Si certaines décisions paraissaient évidentes pour assurer le respect et le bien-être du sujet, d'autres se sont révélées moins limpides. Pour exemple, nous avons d'abord hésité à intégrer les données des adolescents pour lesquels le protocole était incomplet, ceci dans le but de venir soutenir uniquement la synthèse globale des résultats. Toutefois, après réflexion, cette démarche nous semblait aller à l'encontre des principes éthiques de protection des sujets et de leurs données. Même si leur abandon n'a pas été formellement exprimé, ces derniers ont choisi de ne pas poursuivre la recherche, ce qui vaut pour un retrait. Par conséquent, c'est un droit que nous respectons et qui s'applique aussi aux éléments recueillis. Cette situation est venue nourrir une réflexion beaucoup plus large sur ce que le chercheur peut - ou non - s'autoriser à faire et jusqu'où peut-il aller sous couvert de sa recherche.

4.4.2. Le chercheur et sa recherche

Nous aurions pu intituler cette sous-partie « dilemmes éthiques » tant la recherche a suscité en nous des questionnements éthiques sur ce que nous sommes,

notre identité de chercheur, sur ce que cela implique au niveau notamment de la responsabilité (auprès des participants mais aussi des pairs, de la communauté scientifique), et sur les limites de cette posture/position.

C'est à la fin de la rédaction de notre thèse que nous avons pris conscience de tout ce qui s'est révélé être les enjeux éthiques de notre recherche. De loin, notre plus grande difficulté a été de composer avec cette impression de contraindre des sujets à participer à une recherche alors même qu'ils tentaient d'échapper à une histoire, un vécu de contrainte(s). De la même façon, nous nous sommes demandées si la situation de recherche ne les placerait pas dans une position passive, faisant là encore écho à leur vécu. Au prétexte de développer des connaissances, cela offre-t-il la possibilité de prendre ces risques ? Autrement dit, jusqu'à où et au nom de quoi, pensons-nous agir éthiquement en tant que chercheurs ? Quelles sont les limites ? Ces questions ont émergées avant même de recruter les sujets. Après-coup, il s'avère qu'il s'agissait davantage de craintes subjectives que de réels risques encourus pour les sujets. D'autant que la participation s'est faite sur la base du volontariat, et non de la contrainte, ce qui a contribué à limiter notre dette de chercheur. De surcroît, nous avons pour volonté que les participants ne soient pas seulement « objets » de recherche mais « sujets » de la recherche. Plus précisément, l'idée était qu'ils puissent se saisir de cet espace pour dire quelque chose de leur subjectivité et en retirer, à leur tour, des bénéfices. Malgré cela, nos inquiétudes concernant leur bien-être ne nous ont pas quittées tout au long du protocole.

Questionner notre position éthique auprès de nos sujets, nous a conduit à transiter vers un autre registre de l'éthique : celui du désir du chercheur. S'engager dans une activité de recherche peut s'avérer coûteux, dynamique voire parfois conflictuel et douloureux, le chercheur doit donc être animé par un désir pour son objet de recherche, susceptible d'évoluer en fonction des différentes étapes de son travail. Aussi, si nous reprenons la question posée précédemment : au nom de quoi pensons-nous agir, il semblerait que nous étions portées par un désir de savoir, de connaissance (cf. pulsion épistémophilique). Néanmoins, ce désir ne justifie absolument aucune dérive et ne nous exempte pas d'adopter une forme réflexive de questionnement sur notre position éthique ainsi que sur les effets de nos actions en tant que chercheur. C'est pourquoi nous avons interrogé notre désir de chercheur vis-à-vis de notre objet de recherche afin de délimiter les bords éthiques de nos agirs sur le terrain. Cet exercice (auto)réflexif doit intervenir à différentes temporalités de la recherche. Dès le début, nous nous y sommes prêtées en questionnant notamment notre rapport à l'objet de recherche. Ce dernier nous l'avons choisi, or ce choix comporte un aspect arbitraire qu'il convient de déconstruire. Nous l'avons supposé déterminé par des enjeux de pouvoir et de savoir mais d'autres enjeux ont potentiellement influencés notre prise de décision. Nous avons toujours été interpellées par ce qui pouvait se jouer et se répéter à travers les générations. A cet égard, il ne nous faut pas ignorer que notre propre histoire a peut-être elle-même initié notre mouvement réflexif. Ces traumatismes transgénérationnels que nous étudions, ne nous ramenaient-ils pas aux non-dits de notre propre histoire ? Consciente d'un probable

entrecroisement entre notre réflexion scientifique et notre histoire personnelle, nous avons mis au travail notre subjectivité dans un autre cadre. L'objectif étant de pouvoir rendre compte de notre objet de recherche, de la manière la plus lucide possible, sans que notre subjectivité n'interfère avec celui-ci. De cette façon, nous sommes arrivées sur le terrain au fait d'un éventuel engagement personnel, affectif et/ou émotif. Si cette préparation anticipée n'a assurément pas empêché l'émergence d'effets contre-transférentiels, elle nous a permis de ne pas être aux prises avec des émotions/affects, qui auraient pu nous mettre en difficulté dans la rencontre avec le sujet. Finalement, la difficulté résidait surtout dans le fait de reconnaître et d'accepter que des éléments subjectifs pouvaient se jouer, sans que cela ne remette en cause nos capacités de chercheur. Dès lors, nous avons choisi de nous inscrire dans une dynamique d'humilité, visant à approcher une neutralité axiologique/épistémologique. Pour ce faire, il importait de rester au clair avec notre désir de chercheur et de continuer à expliciter les valeurs qui nous portent et nous déterminent dans le choix de notre objet, de nos outils, de notre terrain... A travers cette position d'humilité, nous avons à cœur de dépasser une relation symbiotique avec notre objet mais aussi d'être à même de pouvoir distinguer ce qui relève de la démarche onirique et de la démarche empirique/scientifique. Très simplement, cela revenait à ne pas prendre notre désir de chercheur pour la réalité. D'ailleurs, cela vaut aussi pour notre analyse des résultats qui ne doit pas être pensée uniquement à partir des données allant dans le sens des hypothèses. Si cette dernière considération éthique paraît une évidence, dans les faits, nous avons voulu nous prémunir de toute incidence, même inconsciente, liée à notre subjectivité. C'est pourquoi nous avons fait appel à des principes d'analyse précis pour procéder à des analyses rigoureuses et en toute objectivité.

Finalement, tout le travail de préparation et d'élaboration de notre recherche s'est accompagné d'une réflexion éthique sur notre identité, notre désir et notre posture de chercheur. En somme, ce sont ces temps réflexifs, à différentes temporalités, qui nous ont permis de soutenir une position éthique dans la recherche, et de redéfinir, si besoin, les contours éthiques à l'intérieur desquels se déploient nos actions.

4.4.3. Le sujet et le chercheur

Dans la mesure où cette recherche imposait de rencontrer l'altérité avec notre propre subjectivité, cela a induit de fait des mouvements transféro-contre-transférentiels qu'il nous a fallu prendre en compte. Ces derniers ont fait l'objet d'une analyse singulière pour chaque cas clinique, après la présentation de leurs résultats. A présent, nous allons y revenir de manière transversale, en évoquant principalement quelques généralités. Nous avons tout d'abord été étonnées du poids des effets contre-transférentiels sur notre discernement et notre comportement. Est-ce que certains sujets venaient-ils toucher parfois de trop près des éléments de notre problématique personnelle ? La proximité avec notre objet de recherche y était-elle

pour quelque chose ? Toujours est-il que nous avons à chaque fois questionné ces réactions que les sujets induisaient en nous, de sorte qu'elles ne parasitent pas notre démarche et nos objectifs de recherche. Pour ce faire, nous avons pu bénéficier, tout au long du recueil de données, de plusieurs espaces au sein desquels nous avons pu évoquer ces effets, sans que cela ne compromettent l'anonymat des sujets. L'analyse nous a appris que nous étions, certes, parfois bouleversées par la souffrance des sujets, mais il ne semblait pas y avoir tant d'échos avec notre vécu. Ce travail a permis d'une part, d'être entièrement disponible pour notre recherche, et d'autre part, d'adopter une bonne distance avec les sujets. D'une manière globale, nous n'avons pas senties de franches résistances et/ou de défiance, ni de mouvements négatifs, tels que de l'agressivité, de la colère ou autres. Les cinq sujets (six avec Flora) ont démontré de l'intérêt pour la recherche, même s'ils étaient portés par différentes raisons. A cet égard, tous les adolescents rencontrés étaient très différents, les mouvements sollicités étaient donc très variés. Toutefois, quelques similarités entre certains sujets méritent d'être soulevées. Nous avons noté que nous nous sommes senties beaucoup plus à l'aise avec les deux sujets rencontrés hors-institution (Alexandre et Flora). Nous redoutions l'absence de cadre institutionnel, et pourtant, il s'avère que ça a probablement levé certaines résistances dans la rencontre. D'autant qu'en retour ces deux sujets, nous ont aussi paru à l'aise, en atteste la durée de leur entretien. En revanche, il a été plus complexe pour nous de mener les entretiens avec les deux adolescents rencontrés au Club de prévention. Ils étaient beaucoup plus sur la réserve (voire inhibés), ce qui nous a, dans un premier temps, un peu déstabilisé. Pour l'un, comme pour l'autre, nous avons constaté, dans l'après-coup, que nous étions parfois sur la défensive. Cependant, cette attitude s'est estompée au cours du premier entretien. La passation des projectifs n'a pas soulevé de difficulté particulière, si ce n'est, comme nous l'avons déjà abordé, une inhibition pour la plupart des adolescents.

Avant de conclure, il convient d'ajouter que notre place de chercheur a parfois été difficile à soutenir face à la souffrance des deux sujets. Sans pour autant perdre de vue notre objectif d'étude, il nous a fallu prendre de la distance avec ce dernier, pour écouter avec empathie les éléments douloureux que nous livraient les sujets. Par ailleurs, même si les mouvements révélés dans le contre-transfert ont été considérés, il est important de préciser que la description de la dynamique psychique que nous avons réalisée des sujets ne reflète pas exactement leur monde interne. Il s'agit en effet d'une rencontre entre deux subjectivités à un instant *t*, c'est pourquoi ces descriptions - étant sujettes à l'évolution - ne doivent pas être considérées comme figées, et ce d'autant plus que nous sommes dans la clinique mouvante de l'adolescence.

5. CONCLUSION

Après sept années de réflexions, de déconstructions/reconstructions, de remises en question autour d'un même objet de recherche, il nous paraît difficile d'y mettre un terme. Pourtant, il nous faut lâcher prise et proposer une conclusion... ce qui n'exclut pas d'envisager des pistes d'ouverture qui pourront éventuellement faire le lit de nouvelles recherches.

Pour conclure ce travail de recherche, il nous faut revenir sur ce qui l'a initié. Notre projet de recherche a été en partie motivé par plusieurs constats suscités par nos conclusions du mémoire de Master 2. En effet, à la fin de la réalisation de ce travail de recherche, nous avons repéré que se jouait fréquemment une répétition de vulnérabilités familiales à travers les générations. Nous avons alors décidé d'approfondir ce constat « naïf » en l'associant à une autre forme de vulnérabilité : le processus adolescent. Travailler rigoureusement ce concept nous a amené à réaliser toute la fragilité et la complexité qui l'entoure. Il nous a été nécessaire dans un premier temps de déconstruire ce concept pour ensuite le repenser en repérant ce qui fait sa spécificité au regard de la psychologie clinique d'orientation psychanalytique. Nous avons tenté de l'aborder en considérant ses caractéristiques essentielles, tout en l'associant aux autres concepts clés de notre recherche, à savoir l'histoire familiale - plus précisément transgénérationnelle - et l'agir violent. La compréhension de cette dernière notion nous a amené à compléter notre obédience théorique d'une deuxième lecture. Ainsi, notre recherche, traversée par de multiples concepts, s'inscrit à la croisée de deux champs : celui de la psychologie clinique, d'orientation psychanalytique et celui de la psycho-criminologie clinique. Cette double approche était nécessaire pour appréhender notre objet de recherche dans toute sa complexité et sa totalité. A cet égard, nous avons tenté de déployer un cadre théorique riche et complet en soutenant nos propos par les travaux de nombreux auteurs, des plus anciens comme Freud, Lacan, Klein, Ferenczi aux plus actuels tels que Bergeret, Villerbu, Balier, Chagnon, Gutton, Jeammet, Houssier, Derivois, Roman, Harrati, Vavassori et bien d'autres encore. L'objectif de notre revue de littérature était de résumer l'état de l'art sur la clinique de l'agir violent adolescent, de manière diachronique et synchronique. Ce travail a été l'occasion de questionner, mettre en tension, voire déconstruire plusieurs concepts jusqu'à tendre vers l'émergence d'une problématique, que nous espérons novatrice. De là, nous avons pensé un protocole de recherche, certes ambitieux, mais original pour répondre à un objet de recherche complexe. En effet, nous avons combiné quatre outils - entretien semi-directif, TAT, Rorschach, dessin de la famille - pour leur complémentarité et leur pertinence auprès d'une population d'adolescents. Cela nous a permis une triangulation méthodologique. Les données recueillies, auprès de cinq adolescents auteurs d'agir violent, ont ensuite fait l'objet d'une analyse anamnétique, psychodynamique et psychocriminologique afin de dégager des éléments significatifs de leur discours. En outre, les méthodes et techniques d'analyses des données s'inscrivent dans une démarche de recherche qualitative. Nous avons choisi d'utiliser cette démarche en adéquation avec notre épistémologie, ce qui nous a ainsi permis de nous rapprocher au plus près de la dynamique psychique du sujet, tout en prenant en compte sa singularité.

Sur la base de nos résultats cliniques et projectifs, présentés de manière complémentaire, nous avons pu partiellement valider notre hypothèse générale, à savoir que l'agir violent et/ou la répétition d'agirs participerait à l'actualisation d'une part, d'un vécu traumatique transgénérationnel et d'autre part, d'une position victimale antérieure. Qui plus est, les modalités de cette actualisation dépendraient du processus-acte mobilisé, à savoir l'alternance destruction/réparation ou le retournement actif/passif. Ces éléments demandent néanmoins à être complétés au regard des résultats obtenus. Tout d'abord, nous avons pu relever qu'au-delà d'une interaction entre vulnérabilités et opportunités situationnelles, l'agir adolescent serait le résultat d'un collapsus topique et « trans-psychique », résultant d'un télescopage traumatique entre réalité interne/externe mais aussi entre passé/présent. Puis, nous avons été amenées à reconsidérer les différentes modalités selon lesquelles les traumatismes transgénérationnels pourraient s'actualiser. Car celles-ci dépendraient in fine du vécu et des caractéristiques même du traumatisme, à partir desquels s'instaurerait le processus-acte. Dès lors, l'apparition des agirs n'est pas nécessairement concomitante de l'avènement pubertaire, ils peuvent être préexistants, voire parfois coïncider avec la levée d'un secret traumatique. Enfin, les résultats mettent en lumière que l'actualisation d'une position victimale pourrait, elle aussi, s'effectuer sous différentes modalités, alors même que la position de victime n'est parfois pas reconnue/intégrée par l'adolescent. Notre discussion empirique s'achève alors sur la proposition d'un parallèle entre le travail d'élaboration psychique (de la position victimale et/ou des traumatismes transgénérationnels) et une diminution voire un désistement des comportements violents, supposant une rupture dans la répétition polymorphique transgénérationnelle. Cette réflexion théorique permet de dessiner un pont avec le travail clinique, dont l'une des préoccupations repose justement sur la façon d'accompagner le travail d'élaboration en vue de tendre vers l'arrêt des mises en acte violentes. A partir des données cliniques, nous avons donc tenté d'apporter des pistes de prises en charge thérapeutiques de cette population « récalcitrante », ce qui nous a amené à entrevoir un intérêt praxéologique à notre recherche. Précisons toutefois que si celle-ci possède des intérêts, elle n'est pas exempte de limites et d'incomplétudes, qui nous ont, entre autres, orienté vers de nouveaux questionnements théoriques, méthodologiques, cliniques et éthiques. Pour exemple, l'analyse des résultats a mis au jour des manquements conceptuels qui ont finalement offert de nouvelles perspectives pour des recherches ultérieures. Nous avons d'ailleurs brièvement exploré l'une d'entre elles, en intégrant a posteriori la clinique du masochisme (processus d'auto-sabotage et de retournement contre soi). Cela nous a mené à entreprendre une ouverture scientifique vers la violence sacrificielle, qui mériterait probablement de faire l'objet d'une autre recherche.

Mais pour l'heure, il nous faut ajouter que cette présente recherche a également été le théâtre d'un travail sur soi. Nous avons dû abandonner nos repères familiaux, nous détacher de certaines certitudes et idéaux et prendre du recul avec les diktats sociétaux. Il nous a fallu aussi nous questionner sur nos limites mais aussi sur celles de nos sujets. Jusqu'où pouvons-nous mener ce travail de recherche, nous

confronter à la détresse et la souffrance de l'autre ? Mais surtout jusqu'où sommes-nous prêtes à aller pour achever ce travail au risque de bousculer/mettre à mal le sujet ? Que risquons-nous d'induire chez l'autre qui se porte volontaire pour répondre à notre désir de chercheur ? Et qu'en est-il de son désir de participant ? Ces questionnements éthiques nous ont accompagné tout au long de notre recueil de données (de loin l'étape la plus complexe de notre travail). En définitive, c'est par la parole, et grâce à la présence bienveillante de notre directrice de recherche, que nous sommes parvenues à dépasser ces éléments qui auraient pu nous mettre à mal. Tout au long de notre travail, le temps, l'écoute et la patience ont été nos alliés pour réfréner notre désir d'avoir des éléments de réponses immédiats à nos questions. Dans cette même logique, nous avons veillé à adopter une posture prudente dans nos raisonnements, en essayant d'échapper aux inférences déterministes ainsi qu'aux interprétations trop hâtives.

Notre travail de thèse s'achève et emporte avec lui une partie de notre propre histoire, il est donc temps de faire le bilan de cette nouvelle expérience de recherche. Bien qu'elle se situe dans le prolongement d'autres, celle-ci ne s'est pas déroulée sans difficulté. Au contraire, nous avons dû faire face à plusieurs complications, réclamant toujours plus d'énergie et d'investissement de notre part. Ce travail a en effet été le terrain de nombreuses remises en question, nous conduisant parfois à remettre en doute tout ce que nous avons entrepris. Cependant, la supervision que nous a offerte Mme Harrati, pendant toutes ces années, nous a permis de dépasser nos incertitudes et de mener à bien cette recherche qui, malgré les difficultés, a été une expérience passionnante et très enrichissante. D'ailleurs, au terme de celle-ci, il est temps d'abandonner le « nous » pour (re)prendre le « je », et vous dire, Mme Harrati, que ce fut un honneur de travailler avec vous, et de pouvoir prétendre m'inscrire dans la continuité de vos perspectives et de vos ouvertures de recherche.

Ainsi, ce travail, marqué par la richesse de ses rencontres, m'a permis de faire un petit pas de plus vers le vaste monde de la recherche mais surtout de comprendre et d'accepter qu'il n'y aura pas de point final, simplement un point-virgule ;

6. BIBLIOGRAPHIE

- Abraham, K. (1924). Perte, deuil et introjection. *Deuil et mélancolie*. Paris : Petite bibliothèque Payot ; éd. 2011.
- Abraham, N. & Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris : Flammarion.
- Actualité Juridique Pénal (2009). *Criminologie : état des lieux*, Dossier 249(6).
- AEPU, AFPEN, AFPTO, ANPEC, ANPsyCT, APsyEN, Collectifs des psychologues UFMICT-CGT Santé Action Sociale, Collectif des PsyEN du SE UNSA, Collectif des PSYEN du SNES-FSU, Collectif des psychologues du SNUIPP FSU, CNCDP, CPCN, FFPP, PELT, PSYCLIHOS, Reliance et travail, SFP, SNP, SPPN (2021). *Code de déontologie des psychologues*. France. Version actualisée du Code 1996.
- Agostini, D. (2000). Les violences intrafamiliales et leur internalisation : la prison interne. Dans D. Agostini (Eds), *Après Mélanie Klein : Monographie de la revue Adolescence* (p. 91-105). Paris : Éditions GREUPP.
- Aichhorn, A. (1925). *Jeunes en souffrance*. Nîmes : Les éditions du Champ social ; éd. 2000.
- Aichhorn, A. (1925). *Jeunesse à l'abandon*, Toulouse : Privat ; éd. 1973.
- Algranti Fildier, B. (2009). Secret et transmission. L'ombre portée des messages énigmatiques. *Cahiers de psychologie clinique*, 32(1), 153-171.
- Amic, F. (2002). Rites de passage à l'adolescence : pièges de la pensée ou espaces de création. *Sciences du Vivant [q-bio]*.
- Ancelin, Schützenberger, A. (2004). Secrets de famille et transmissions invisibles, *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2 (33) ; éd. De Boeck Supérieur.
- André J. & Chabert, C. (2010). *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle ?*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Anzieu, D. (1960). *Les méthodes projectives*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Anzieu, D. (1995). *Le Moi-peau*. Paris : Dunod ; éd. 1997.
- Anzieu, D., Chabert, C., Cupa, D., Kaës, R. & Roussillon, R. (2008). *Didier Anzieu : le Moi-peau et la psychanalyse des limites*. Toulouse : Érès.
- Assoun, P. (2004). L'inconscient du crime. La « criminologie freudienne ». *Recherches en psychanalyse*, 2, 23-39.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris : Presses universitaires de France ; éd. 2003.
- Aulagnier, P. (1986). *Un interprète en quête de sens*. Paris : Payot.
- Aulagnier, P. (2009). *La pensée interdite*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Azoulay, C. & Emmanuelli, M. (2016). *Nouveau manuel de cotation des formes au Rorschach*. Paris : Dunod.
- Azoulay, C., Emmanuelli, M., Rausch de Traubenberg, N., Corroyer, D., Rozencwajg, P. & Savina, Y. (2007). Les données normatives françaises du Rorschach à l'adolescence et chez le jeune adulte. *Psychologie clinique et projective*, 13, 371-409.

- Balat, M. (1992). Assumer l'abduction. Dans M. Balat, G. Deledalle et al. (éds), *L'homme et ses signes*. Actes du Congrès de l'AIS 1989.
- Balat, M. (2000a). *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce après Lacan et Freud*. L'Harmattan : Paris
- Balat, M. (2000b). *Psychanalyse, Logique, Eveil de Coma : Le musement du Scribe*. L'Harmattan : Paris.
- Balier, C. (1988). *Psychanalyse des comportements violents*, Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 2013.
- Balier, C. (1996). *Psychanalyse des comportements sexuels violent*. Paris : PUF.
- Balier, C. (1999). Préface. Dans A. Ciavaldini (dir.), *Psychopathologie des agresseurs sexuels* (p. 7-13). Paris : Masson.
- Balier, C. 2005. *La violence en abyme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Balier, C., Ciavaldini, A. & Girard-Khayat, M. (1996). *Rapport de recherche sur les agresseurs sexuels*, Direction Générale de la Santé, Paris.
- Bantman, P. (2009). Approche familiale de la violence à l'adolescence. *Enfances & Psy*, 45 : 71-81.
- Bariaud, F. (1997). Le développement des conceptions de soi à l'adolescence. Dans H. Rodriguez-Tomé, S. Jackson, & F. Bariaud (Eds.), *Regards actuels sur l'adolescence* (p. 49-78). Paris : Presses Universitaires de France.
- Beccaria, C. (1764). *Des délits et des peines*. Paris : Flammarion ; Collection GF, éd. 2006.
- Beizmann, C. (1966). *Livret de cotation des formes dans le Rorschach : d'après une compilation des cotations de H. Rorschach, S. Beck, C. Beizman et M. Loosli-Usteri*. Paris : Éditions du Centre de Psychologie Appliquée (ECPA).
- Bénézech, M. & Daubech, J. (2008). Des pâles criminels. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 18, 131-141.
- Benghozi, P. (1994). Porte la Honte et maillage des contenants généalogiques. *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, 22.
- Benghozi, P. (1995). L'empreinte généalogique du traumatisme et la Honte. Dans M.-R. Moro, S. Lebovici (Éds.), *Psychiatrie humanitaire en ex-Yougoslavie et en Arménie - Face au traumatisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Benghozi, P. (1999). *L'Adolescence, Identité Chrysalide*. Paris : L'harmattan.
- Benghozi, P. (2004). Violence et adolescence, une mise à l'épreuve du Lien social et familial. Problèmes actuels de Science criminelle XVII, ISPEC, *Institut de Sciences pénales et de criminologie*. Presses Universitaires d'Aix-Marseille.
- Benghozi, P. (2005). La résilience familiale : éthique et remailage généalogique. Dans B. Cyrulnik (Éds.), *Vivre devant soi : être résilient, et après ? Le journal des psychologues*.
- Benghozi, P. (2007). Le leurre comme symptôme des contenants généalogiques troués. *Le Journal des psychologues*, 245, 35-40.
- Benghozi, P. (2007). La trace et l'empreinte : l'adolescent, héritier porte l'empreinte de la transmission généalogique. *Adolescence*, 62, 755-777.

- Benghozi, P. (2010). La violence n'est pas l'agressivité : une perspective psychanalytique des liens. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 55, 41-54.
- Benghozi, P. (2018). Anamorphoses de l'adolescence, virtuel et numérique. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 70, 59-74.
- Bergami G. & Barbosa, P. (2014). La représentation de la violence adolescente... dans la culture contemporaine. *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, 89(1), 85-101.
- Bergeret, J. (1984). *La violence fondamentale*. Paris : Dunod ; éd. 2010.
- Bergeret, J. & al. (2008). *Psychologie pathologique, théorique et clinique* (5^e éd.). Paris : Masson.
- Bernard, S. (2001). Crime et famille. *Le divan familial*, 1(6), 35-42.
- Bernfeld, S. (1919). La psychanalyse dans le mouvement de jeunesse (trad. fr. par D. Soubrenie). *Adolescence*, 14(1), 205-211 ; éd. 1996. (Titre original : « Die Psychoanalyse Inder Jugendbewegung », 283-289).
- Bernfeld, S. (1922). Concerning a typical form of male puberty. *Adolescent Psychiatry*, 22, 51-66 ; éd. 1995.
- Bessoles, P. (2005). Agression sexuelle et fonction autocalmante. *Topique*, 92, 127-140.
- Beuvelet, K., Harrati, S. & Vavassori, D. (2020). Le meurtre conjugal comme tentative d'appropriation subjective des expériences traumatiques familiales. *Dialogue*, 2(2), 141-160.
- Bion, W., R. (1967). *Réflexion faite*. Presses Universitaires de France ; éd. 2001.
- Birraux, A. (1990). *L'adolescent face à son corps*. Albin Michel : Paris ; éd. 2013.
- Birraux, A. (2000). Violence à l'adolescence et clivage du moi. Dans F. Marty (dir.), *L'illégitime violence: La violence et son dépassement à l'adolescence* (p. 129-144). Toulouse : Érès.
- Birraux, A. (2004). *Le corps adolescent*. Paris : Collection Bayard.
- Birraux, A. (2012). L'adolescence face aux préjugés de la société. *Adolescence*, 302, 297-306.
- Blanquet, B. (2010). Frôler la mort à l'adolescence : un danger nécessaire. *Adolescence*, 71(1), 123-131.
- Blassel, J. M. (2003). Transmissions psychiques, approche conceptuelle. *Dialogue*, 160, 27-37.
- Blos P. (1962). *Les adolescents : essai de psychanalyse*. Paris : Stock ; éd.1967.
- Boisseuil, A. (2012). De jeu en Je, l'utilisation du dessin chez un adolescent en thérapie. *Dialogue*, 198(4), 57-68.
- Blos, P. (1997). Adolescence et second processus d'individuation. Dans M. Perret-Catipovic et F. Ladame (éd.), *Adolescence et psychanalyse : une histoire* (p. 113-150). Lausanne : Delachaux et Niestlé.
- Bokanowski, T. (2002). Traumatisme, traumatique, trauma. *Revue française de psychanalyse*, 66, 745-757.
- Bokanowski, T. (2015). Le concept de traumatisme en psychanalyse. *Sillages critiques* [En ligne], 19. <https://doi.org/10.4000/sillagescritiques.4153>

- Bouchet-Kervella, D. (1996). Pour une différenciation des conduites pédophiliques. *L'évolution psychiatrique*, 61(1), 55-73.
- Boulin, A. (2007). *Les adolescents et leur famille*. Revue de littérature, Rapport d'étude de l'INJEP.
- Bourcier, G. (2020). Penser l'agir à l'adolescence. *Cahiers de l'enfance et de l'adolescence*, 4, 153-195.
- Bourlot, G. (2010). La théorie freudienne du récit : la narration et ses enjeux spécifiques pour la psychanalyse. *Oxymoron*, 1, La théorie freudienne du récit : la narration et ses enjeux spécifiques pour la psychanalyse.
- Bowlby, J. (1969) Attachment and loss. *Attachment*, 1. New-York : Basic Books. (trad. fr. par J. Kalmanovitch, Attachement et perte, *L'attachement*, 1. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1978).
- Braconnier, A. (2017). Crise de la transmission ?. *Adolescence*, t.35 2(2), 261-268.
- Brelet-Foulard, F. & Chabert, C. (1990). *Nouveau Manuel du TAT, approche psychanalytique*. Paris : Dunod ; éd. 2019.
- Browne, K. (2009). The risk of harm to young children in institutional care. Save the Children, London. Consulté sur le site : https://www.researchgate.net/publication/326273601_The_Risk_of_Harm_to_Young_Children_in_Institutional_Care_The_Risk_of_Harm_to_Young_Children_in_Institutional_Care
- Brusset, B. (1975). Qui est en crise, les adolescents ou la société ?. *Autrement*, 1, 68-91.
- Brusset, B. (2009). De la maturation de l'instinct selon Pierre Mâle au pubertaire selon Philippe Gutton. *Adolescence*, t.27 1(1), 217-234.
- Cahn, R. (1987). L'agir dans le fonctionnement mental de l'adolescent: implications techniques. *Revue française de psychanalyse*, 51(4), 1147-1154.
- Cahn, R. (2004). Subjectivité et subjectivation. *Adolescence*, t.22 4(4), 755-766.
- Calicis, F. (2009). Philippe, Lydia, Éric et les autres..: Impact des secrets de famille sur les enfants et bénéfices de leur révélation. *Cahiers de psychologie clinique*, 32(1), 173-201.
- Cartuyvels, Y. (2007). La criminologie et ses objets paradoxaux : retour sur un débat plus actuel que jamais ?. *Déviance et Société*, 31, 445-464.
- Chabert C. (2001). La psychanalyse au service de la psychologie projective. *Psychologie clinique et projective*, 7, 55-69.
- Chabert, C. (2003). La passivité. Dans C. Chabert (dir.), *Féminin mélancolique* (p. 21-46). Paris : Presses Universitaires de France.
- Chabert, C. (2012). *Le Rorschach en clinique adulte: Interprétation psychanalytique*. Dunod.
- Chabert, C. (2018). *Psychanalyse et méthodes projectives*. Dunod.
- Chabert, C., Louët, E., Azoulay, C., Verdon, B. (2020). *Manuel du Rorschach et du TAT: Interprétation psychanalytique*. Paris : Dunod.

- Chagnon, J. -Y. (2009). Chapitre 2. La période de latence. Dans F. Marty (éd.), *Les grandes problématiques de la psychologie clinique* (p. 27-45). Paris : Dunod.
- Chagnon, J. -Y. (2012). *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Chagnon, J. -Y. (2014). Fabrique d'un monstre : de la sensorialité dévastée à la violence meurtrière. *Adolescence*, t.32 4(4), 735-744.
- Chagnon, J. -Y. (2019). *Transgressions. Passer outre, passer au-delà*. Paris : In Press Editions.
- Chagnon, J. -Y. (2021). Nouveaux « regards » psychocriminologiques sur le passage à l'acte et la perversion. À propos d'un cas « extrême ». *Topique*, 152, 171-181.
- Chartier, J. -P. (2002). La transgression adolescente : une quête de limites ? *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 48, 21-26.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1987). L'acting out, quelques réflexions sur la carence d'élaboration psychique. *Revue française de psychanalyse*, 4.
- Chiland, C. (2014). La construction de l'identité de genre à l'adolescence. *Adolescence*, 321, 165-179.
- Christaki, A. (2018). Notes de lecture. *Le Divan familial*, 41, 199-200.
- Christaki, A. (2019). Notes de lectures. « Florian Houssier, Freud étudiant ». Paris : Campagne Première, *les lettres de la SPF*, 2(42), 233-258.
- Chraïbi, S., Harrati, S. & Vavassori, D. (2012). Une utilisation originale du dessin de la famille dans l'entretien préliminaire enfant/parent. *Enfances & Psy*, 54(1), 127-136.
- Ciavaldini, A. (1999). *Psychopathologie des agresseurs sexuels*. Paris : Masson.
- Ciavaldini, A. (2005). L'agir : un affect inachevé. Dans J. Bouhsira & H. Parat (dir.), *L'affect* (p. 137-161). Paris : Presses Universitaires de France.
- Ciavaldini, A. (2006). L'agir sexuel violent. Dans C. Chabert, A. Ciavaldini, P. Jeammet, S. Schenckery (dir.), *Actes et dépendances*. (p.112 -169). Paris : Dunod.
- Ciavaldini, A. (2008). Le modèle psychodynamique en psychocriminologie. *Psychocriminologie : clinique, prise en charge, expertise*. Paris : Dunod.
- Ciccone, A. (2009). *Honte, culpabilité et traumatisme*. Paris : Dunod.
- Ciccone, A. (2012). *La transmission psychique inconsciente*. Paris : Dunod.
- Ciccone, A. & Lhopital, M. (2019). Chapitre 1. L'introjection, son rapport à la construction de l'appareil psychique. Dans A. Ciccone & M. Lhopital (dir.), *Naissance à la vie psychique* (p. 21-38). Paris : Dunod.
- Cliniques méditerranéennes (2013). On tue un enfant. *Psychanalyse et psychopathologie freudienne*, 87. Toulouse : Érès.
- Claes, M. (1986). *L'expérience adolescente*. Bruxelles : Mardaga.
- Cloutier, R. & Drapeau, S. (2015). *Psychologie de l'adolescence* (4^e éd.). Montréal : Chenelière éducation.
- Colin, M., Beuvelet, K., Vavassori, D. & Harrati, S. (2020). L'agir violent numérique : aux frontières du réel. *Adolescence*, 1(1), 103-117.

da Conceição Taborda-Simões, M. (2005). L'adolescence : une transition, une crise ou un changement ?. *Bulletin de psychologie*, 479, 521-534.

Condamine, C. (2009). Trauma, résilience et mémoire du corps. À propos d'un cas d'enfant sexuellement maltraité, approche projective et théorico-clinique. *Bulletin de psychologie*, 503(5), 457-466.

Conrath, P. (2011). Langages et corps à l'adolescence. *Le Journal des psychologues*, 293(10), 24-24.

Coslin, P. (2002). *Psychologie de l'adolescent*, Armand Colin ; éd. 2017.

Corcos, M., Lamas, C. (2016). Fonctionnements limites à l'adolescence : psychopathologie et clinique psychodynamique. *L'information psychiatrique*, 92, 15-22.

Corman, L. (1961). *Le test du dessin de la famille*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1970.

Coutanceau, R. & Smith, J. (2014). *Violences psychologiques, comprendre pour agir*. Paris : Dunod.

Darbellay, F., Marro, J. & Roman, P. (2018). La famille, espace de mise en acte de la violence à l'adolescence : Apport des méthodes projectives dans la compréhension des agirs. *Le Divan familial*, 40(1), 175-191.

Decherf, G. (2004). Le traumatisme dans la famille : origines, réactions de défense. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 42, 27-50.

Decherf, G. & Darchis, E. (2000). Aspects cliniques de la fonction paternelle/Télémaque à la recherche du père. Dans *Rivage*, 12, « La fonction paternelle », Groupe haut-normand de pédopsychiatrie : Rouen.

De Greeff, E. (1946). *Introduction à la criminologie*. VOLUME I. Bruxelles : Joseph Vandenplan, libraire-éditeur.

Delaroche, P. (2004). *L'adolescence, Enjeux cliniques et thérapeutiques* (2^e éd.). Armand Colin.

Delion, P. (2018). 1. Origine de la fonction phorique. Dans P. Delion (éd.), *Fonction phorique, holding et institution* (p. 19-32). Toulouse : Érès.

De Luca, M. (2012). Les scarifications à l'adolescence : toute honte vue. *Champ Psy*, Paris L'esprit du temps, 75-88.

De Luca, M., Bonnichon, D. & Marty, F. (2012). Les scarifications à l'adolescence : un équivalent suicidaire ?. *La psychiatrie de l'enfant*, 55, 637-678.

De Luca, M. & Louët, E. (2021). Epistémologie psychanalytique : une épistémologie aux frontières. *Evol psychiatry*, 86(3), 553-572.

Denéchère, Y., Nassiet, M., Pierron, J., Vinay, A. & Jayle, S. (2017). Chapitre 1. Qu'est-ce que la famille ?. Dans A. Vinay (éd.), *La famille aux différents âges de la vie : Approche clinique et développementale* (p. 17-42). Paris : Dunod.

Denis, P. (1979). La période de latence et son abord thérapeutique. *La Psychiatrie de l'enfant*, 2, 281-334. Dans P. Denis, *Éloge de la bêtise* (2001). Paris : Presses Universitaires de France.

Denis, P. (1995). La pathologie à la période de latence. Dans S. Lebovici, M. Soulé & R. Diatkine, *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* (t. III, chap. 129, p. 2141-2170).

- Denis P. (1997) : *Emprise et satisfaction*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Denis, P. (2003). Quelle latence pour les enfants d'aujourd'hui ? *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 51(6), 288-291.
- Denis, P. (2011). La période dite de latence. Dans P. Denis, *De l'âge bête : La période de latence* (p. 27-102). Paris : Presses Universitaires de France.
- Derivois, D. (2010). *Les adolescents victimes/délinquants*. Bruxelles : De boeck.
- Derivois, D., Duperray, M., Guillier, N. & Simon, A. (2012). Clinique des traces traumatiques familiales chez l'enfant placé en institution. *Le Divan familial*, 28, 129-141.
- Derivois, D. & Pétry, P. (2014). Du jeune en danger au jeune violent, le jeu des institutions. *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, 89, 25-40.
- de M'Uzan, M. (2017). Le même et l'identique. *Cliniques*, 13, 24-38.
- De Noose, L. (2017). Chapitre 8. Contenu latent des planches. Dans J. Richelle (éd.), *Manuel du test de Rorschach* (p. 93-102). Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- De Singly, F. (2006). *Les adonaissants*. Armand Colin.
- De Souza Campos Paiva, M. & Gomes, I. (2007). Violence familiale, transgénérationnel et pacte dénégatif. *Le Divan familial*, 18(1), 139-152.
- De Tychev, C., Huckel, C., Rivat, M. & Claudon, P. (2012). Nouvelles normes adultes du test de Rorschach et évolution sociétale : quelques réflexions. *Bulletin de psychologie*, 521, 453-466.
- Diasio, N. (2015). Introduction : Penser le corps qui change. *Ethnologie française*, 154(4), 597-606.
- Discour, V. (2011). Changements du corps et remaniement psychique à l'adolescence. *Les Cahiers Dynamiques*, 50, 40-46.
- Djenati, G. (2007). Adolescence : Qui est-ce qui fait la loi ici ? *Le Journal des psychologues*, 245(2), 20-20.
- Dolto, F., Percheminier, C. & Dolto, C. (2007). *Paroles pour adolescents ou Le complexe du homard*. Paris : Gallimard Jeunesse (Folio Junior).
- Drieu, D. (2004). Les empreintes traumatiques en jeu dans les tentatives de suicide à l'adolescence. *Perspectives Psy*, 43, 130-136.
- Drieu, D. (2012). JEAN GUILLAUMIN, « Besoin de traumatisme et adolescence. Hypothèse psychanalytique sur une dimension cachée de l'instinct de vie », *Adolescence*, 1985, 3, 1, 127-137. Dans J. -Y. Chagnon (éd.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* (p. 373-381). Paris : Dunod.
- Drieu, D., Zanello, F. & Proia-Lelouey, N. (2009). Secrets de famille, auto engendrement négatif et enjeux thérapeutiques. *Cahiers de psychologie clinique*, 32(1), 119-138.
- Duchet, C. (2012). SÁNDOR FERENCZI, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion (1933) », in *Psychanalyse 4 Œuvres complètes*, t. IV : 1927-1933, Payot, 1982, 125-135. Dans : Jean-Yves

- Chagnon (éd.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* (p. 55-63). Paris : Dunod.
- Duparc F. (2002). Hallucination négative. Dans A. de Mijolla et L. Calmann (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris.
- Durkheim, É. (1973). *De la division du travail social*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Eiguer, A. (2001). *La famille de l'adolescent, le retour des ancêtres*. Paris : In Press Editions.
- Eiguer, A. (2001). L'intérêt pour le transgénérationnel dans la thérapie familiale psychanalytique. *Le divan familial, Champ psychosomatique* 3(23), 101-115, Éditeur : L'Esprit du temps.
- Eiguer, A. (2004). *L'inconscient de la maison*. Paris : Dunod.
- Eiguer, A. (2007). La transmission de la responsabilité. *Adolescence*, 62(4), 787-796.
- Eiguer, A. (2007). Le surmoi et le transgénérationnel. *Le Divan familial*, 1(18), Éditeur : In Press.
- Elkaïm, M. (2006). *Comment survivre à sa propre famille*. Paris : Seuil.
- Emmanuelli, M. (2005). Les issues du travail psychique de l'adolescence. *Psychologie clinique et projective*, 11(1), 257-275.
- Emmanuelli, M. (2016). *L'adolescence, Que sais-je ?*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Emmanuelli, M. & Azoulay, C. (2001). *Les épreuves projectives à l'adolescence. Approche psychanalytique*. Paris : Dunod, coll. « psychisme ».
- Erikson, E. H. (1950). *Childhood and society*. New York, NY: Norton.
- Erikson, E. H. (1968). *Identity: Youth and crisis*. New York, NY: Norton.
- Erikson, E. H. (1972). *Adolescence et crise : La quête de l'identité*. Paris : Flammarion.
- Exner, J. J. (2003). *Manuel de cotation du Rorschach pour le système intégré*. Paris : Frison-Roche ; 4^{ème} éd.
- Faim, M. (1971). Prélude à la vie fantasmatique. *Revue française de psychanalyse*, Paris : Presses Universitaires de France, 2-3.
- Favresse, D. & De Smet, P. (2011). L'adolescence et le risque, 1^e partie – Quelques considérations générales. *Tabac, alcool, drogues et multimédias chez les jeunes en Communauté française de Belgique*. Résultats de l'enquête HBSC 2006.
- Fejtö, K. & Gouin, J. (2022). Argument: Pouvoir des images. *Revue française de psychanalyse*, 86, 233-237.
- Ferenczi, S. (1909). *Transfert et introjection*. Paris : Payot ; éd. 2013.
- Ferenczi, S. (1933). La Confusion de langues entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion. *Psychanalyse*, tome IV, *Œuvres Complètes* (T. IV, pp. 125–135). Paris : Payot ; éd. 1982.
- Ferenczi, S. (1982). *Le traumatisme*. Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot » ; éd. 2006.

- Ferenczi, S. (1927-1933). Réflexions sur le traumatisme. *Œuvres Complètes, IV*, Paris : Payot ; éd. 1990.
- Ferrie, E. (1881). *Sociologia Criminale*. Torino : Utet.
- Fontaine, R. (2003). *Psychologie de l'agression*. Paris : Dunod.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir (naissance de la prison)*. Paris : Gallimard ; éd. 1993.
- Frédérique, P., Mazoyer, A. & Marjorie, R. (2014). Enjeux psychiques du virtuel à l'adolescence. *Bulletin de psychologie*, 534(6), 467-485.
- Freud, A. (1936). *Le Moi et les mécanismes de défense*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 2001 (15^e éd.).
- Freud, A. (1951). *Le traitement psychanalytique des enfants*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Freud, A. (1958). L'adolescence », Dans F. Ladame et M. Perret-Catipovic, *Adolescence et psychanalyse : une histoire* (1997, p. 69-100). Paris, Delachaux et Niestlé.
- Freud, S. (1887 - 1902). *La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1997.
- Freud, S. (1895). *Esquisse d'une psychologie scientifique*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1986.
- Freud, S. (1901). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot » ; éd. 2004.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (trad. fr. par Ph. Koepel, Paris : Gallimard ; éd. 1987).
- Freud, S. (1912). *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*. GW., VIII, 80-1.
- Freud, S. (1912). *Totem et tabou*. Paris : Payot ; éd. 1977.
- Freud, S. (1914). *Remémoration, répétition et perlaboration. De la technique psychanalytique*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1981.
- Freud, S. (1915). Actuelles sur la guerre et la mort. *OC, XIII*, Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1988.
- Freud, S. (1915). *Métapsychologie*. Paris : Gallimard ; éd. 1988.
- Freud, S. (1915). *Pulsions et destins des pulsions*. Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot » ; éd. 2010.
- Freud, S. (1915-1916). Les criminels par conscience de culpabilité. *Quelques types de caractères à partir du travail analytique*, G.W. X, 390-391.
- Freud, S. (1916-1917). *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Payot ; éd. 1994 (3^e éd.).
- Freud S. (1919). Un enfant est battu. Contribution à la genèse des perversions sexuelles (trad. D. Guérineau, dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1973, p. 219-243).
- Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In *Essais de Psychanalyse*, Paris ; éd. 1988 (2^e éd.).
- Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Paris : PBP ; éd. 2012.

- Freud, S. (1923). Inhibition, symptôme et angoisse. In *Œuvres complètes*, tome XVII.
- Freud, S. (1923). Le moi et le ça. *OCF, XVI*, Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1991.
- Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1995.
- Freud, S. (1933). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Folio essais ; éd. 2013.
- Freud, S. (1939). Analyse terminée et analyse interminable. *Revue française de psychanalyse, Tome XI, n°1*, Collection analectes ; éd. 1970.
- Freud, S. (1939). *L'homme moïse et la religion monothéiste*. Paris : Gallimard ; éd. 1986.
- Freud, S. & Breuer, J. (1895). *Etudes sur l'hystérie*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 2002.
- Freud, F & Einstein, A. (1933). *Pourquoi la guerre ?* Paris : Rivages ; éd. 2005.
- Frey, N. (2018). Secret des origines, secret de famille. *Le Coq-héron*, 232(1), 109-115.
- Gadeau, L. (2016). De l'agir à l'Acte : la temporalité dans la compréhension de l'acting out chez l'adolescent. *Cahiers de psychologie clinique*, 1(46), 171-189.
- Garofalo, R. (1905). *Criminologie*. Paris : Alcan.
- Gassin, R. (1988). *Criminologie*. Paris : Dalloz.
- Gendreau, J. (1999). *L'adolescence et ses « rites » de passage*. Rennes : PUR.
- Girard, R. (1961). *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris : Grasset ; éd. 2014.
- Girard, R. (1972). *La violence et le sacré*. Paris : Fayard, collection Pluriel ; éd. 2011.
- Girad-Kayat, M., Ciavaldini, A. (1996). Recherche sur les auteurs présumés d'agressions sexuelles. Dans *Colloque de la Société Française de Psychologie*. Paris : L'Harmattan.
- Givre, P. (2004). L'autosabotage comme mode d'être adolescent. *Adolescence*, GREUPP, Attaques du corps, 22, 355-363.
- Givre, P. (2012). PHILIPPE JEAMMET, La violence à l'adolescence. Défense identitaire et processus de figuration. *Adolescence*, 1997, 15(2), 1-26. Dans J. -Y. Chagnon (éd.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* (p. 429-437). Paris : Dunod.
- Givre, P. & Tassel, A. (2007). *Le tourment adolescent*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Givre, P. & Tassel, A. (2010). *Le tourment adolescent. Tome 2 : Divergences et confluences*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Givre, P. & Tassel, A. (2014). *Le tourment adolescent. Tome 3: Perspectives contemporaines*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Goguel d'Allondans, T. & Lachance, J. (2014). 2. L'allongement de l'adolescence. Dans T. Goguel d'Allondans & J. Lachance (dir.), *Étudier les ados: Manuel* (p. 29-40). Rennes : Presses de l'EHESP.
- Golse, B. (2007). Y a-t-il une psychanalyse possible des bébés : Réflexions sur les traumatismes hyperprécoces à la lumière de la théorie de l'après-coup. *La psychiatrie de l'enfant*, 2(2), 327-364.
- Golse, B. (2012). Un adolescent tout seul, cela n'existe pas : L'adolescent et sa famille revisités par les nouvelles connaissances sur le bébé. *Dialogue*, 198(4), 19-30.
- Gori, R., Hoffmann, C. & Houballah, A. (2001). *Pourquoi la violence des adolescents ?*. Toulouse : Érès.
- Green, A. (1980). Passions et destin des passions. Sur les rapports entre folie et psychose. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 21, 5-42.
- Green A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit.
- Green, A. (1990). *Le complexe de castration*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- Green A. (1999), Passivité-passivation : jouissance et détresse. *Rev. franç. Psychanal.*, t. LXIII, n°5, 1587-1600.
- Gross, J., & Hayne, H. (1998). Drawing facilitates children's verbal reports of emotionally laden events. *Journal of Experimental Psychology: Applied*, 4(2), 163-179.
- Gross, M. (2008). De dépendance en dépendance : un aménagement du processus de séparation à l'adolescence », *Le Journal des psychologues*, 253.
- Gross, M. (2013). Passer à l'acte ou agir son corps ?, Le passage à l'acte à l'adolescence, une possible expérimentation corporelle. *Le Carnet PSY*, 171, 40-45.
- Guerry, A. M. (1833). *Essai sur la statistique morale de la France*. Paris : Crochard.
- Guillaumin, J. (1985). Besoin de traumatisme et adolescence. *Adolescence*, 3, 127-138.
- Gutton, Ph. (1991). *Le pubertaire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Gutton, Ph. (2000). Le sujet aux prises avec la violence pubertaire. In International Society for Adolescent Psychiatry éd., *Personality and conduct disorders* (p. 227-236). Paris : Éditions GREUPP.
- Gutton, Ph. (2002). *Violence et adolescence*. Paris : In Press Editions.
- Gutton, Ph. (2009). 3. L'illusion pubertaire. Dans Y. Morhain (éd.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence* (p. 45-61). Louvain-la-Neuve, Belgique : De Boeck Supérieur.
- Gutton, Ph. (2011). Paradoxes en métamorphose. *Adolescence*, 75, 171-189.
- Gutton, Ph. (2013). Au risque de créer. *Adolescence*, 312, 281-298.
- Gutton, Ph. & Houssier, F. (2018). Sigmund Freud, un adolescent (pas) comme les autres. *Adolescence*, 362, 401-418.
- Guyotat, J. (1980). *Naissance, mort et filiation*. Paris : Masson ; éd. 1995.
- Hachet, P. (2009). *Adolescence et risques*, Temps d'arrêt lectures. Bruxelles : Yapa.be.

Harrati, S. (2003). *La criminalité des femmes : la sérialité comme modèle d'étude du processus acte* [thèse de doctorat inédite, sous la direction du professeur A. -M. Favard et du professeur L. M. Villerbu]. Université Toulouse 2 Le Mirail.

Harrati, S. (2019). *Introduction à la psychocriminologie*. Présentation lors d'une formation AFPAG, 20 et 21 septembre 2019, Université Toulouse 2 Jean-Jaurès.

Harrati, S., Chraïbi, S. & Vavassori, D. (2012). De la violence des mères et de ses répétitions : à propos d'un cas de filicide ou l'histoire d'une liaison dangereuse. *Cahiers de psychologie clinique*, 39(2), 63-84.

Harrati, S., Coulanges, M. & Vavassori, D. (2018). Clinique de la dynamique violente conjugale et de la répétition traumatique. *Le Divan familial*, 40(1), 193-205.

Harrati, S. & David, V. (2015). Les femmes auteures de violences sexuelles : étude clinique du parcours de vie et de la dynamique de l'agir sexuel violent. *Bulletin de psychologie*, 538, 319-330.

Harrati, S. & David, V. (2017, mai). *Etude des dynamiques violentes conjugales et de la trajectoire de vie du couple auteur/victime de violence conjugale*. Rapport final d'une recherche-action réalisée dans le cadre d'un Appel d'Offre GIP Droit et Justice, et mené par le Centre de Criminologie et Sciences-Humaines de Midi-Pyrénées ; Laboratoire de Cliniques Psychopathologiques et Interculturelles - EA 4591, sous la responsabilité scientifique de S. Harrati & D. Vavassori.

Harrati, S. & Vavassori, D. (2018). « Je ne suis pas mon père » : à propos d'une femme auteure de violence sexuelle et de la résonance du trauma. *Bulletin de psychologie*, 556(4), 759-770.

Harrati, S. & Vavassori, D. (2019). Agir violent et impasse pubertaire. *Adolescence*, 372, 403-422.

Harrati, S. & Vavassori, D. (2021). « Ce qui me reste de ma mère », clinique d'une adolescente exposée à l'homicide conjugal. *Bulletin de psychologie*, 571, 3-15.

Harrati, S. & Vavassori, D. (2022). *Manuel de psychocriminologie clinique*. Paris : Dunod.

Harrati, S., Vavassori, D., Villerbu, L. (2003). L'analyse criminelle sérielle appliquée aux agressions sexuelles féminines. *Forensic*, 16, 34 - 39.

Harrati, S., Vavassori, D., Villerbu, L. (2005). Des concepts d'*acting out* et de passage à l'acte vers une clinique de l'acte renouvelée : le modèle de la « sérialité ». *Forensic*, 20, 27 - 33.

Harrati, S., Vavassori, D., Villerbu, L. (2007). Sérialité et polymorphisme délinquantiel : vers un modèle d'étude psychocriminologique. *Revue Internationale de Criminologie et de Police Technique*, LX(3), 315-326.

Harrati, S., Vavassori, D., Villerbu, L. (2009). *Délinquance et violence* (2^e éd.). Armand colin.

Heimann, P. (1952). Certaines fonctions de l'introjection et de la projection dans la première enfance. Dans M. Klein, P. Heimann, S. Isaacs & J. Riviere (Ed.), *Développements de la psychanalyse* (p. 115-158). Paris : Quadrige.

Hirsch, D. (2014). Le transgénérationnel. *Cahiers de psychologie clinique*, 2(2), 7-10.

- Hirschelmann-Ambrosi, A. & Nadal Arzel, L. (2010). L'outre-conduite, une clinique du lien. *Le Journal des psychologues*, 279(6), 31-33.
- Hirschelmann-Ambrosi, A., Winter, A., Lemale, C., Ventéjoux, A. & Bouchard, C. (2016). Mise à l'épreuve d'un groupe d'expression pour enfants ayant un parent ou un proche incarcéré. *Dialogue*, 211, 41-54.
- Houssier, F. (1998). *Le recours à l'acte délictueux à l'adolescence. Fonction de la limite entre monde interne et monde externe* [thèse de doctorat inédite, sous la direction du Professeur A. Birraux et du Professeur F. Marty]. Université Paris - Diderot.
- Houssier, F. (2003). L'adolescent, un sujet récalcitrant dans l'histoire de la pratique psychanalytique : L'originalité de l'approche d'August Aichhorn. *Dialogue*, 162, 35-45.
- Houssier, F. (2007). Chapitre III. La puberté psychique : premières esquisses. Dans P. Givre (éd.), *Le tourment adolescent* (p. 53-81). Paris : Presses Universitaires de France.
- Houssier, F. (2008). Transgression et recours à l'acte à l'adolescence : une forme agie d'appel à l'objet. *Annales médico-psychologiques*, 166(9).
- Houssier, F. (2009). Métapsychologie de la violence. *Enfances & Psy*, 45(4), 14-23.
- Houssier, F. (2009). Réflexions sur la délinquance et la psychothérapie chez les auteurs inspirés par Anna Freud (1945-1965) : émergence des premières théories de l'adolescence. *La psychiatrie de l'enfant*, 52, 593-623.
- Houssier F. (2010). *Anna Freud et son école*. Paris : Campagne première.
- Houssier, F. (2010). Chapitre II. Peter Blos, une œuvre consacrée au processus d'adolescence. Dans P. Givre (éd.), *Le tourment adolescent. Tome 2 : Divergences et confluences* (p. 51-83). Paris : Presses Universitaires de France.
- Houssier, F. (2010). Mort du père et impasse de l'élaboration des vœux parricides à l'adolescence. *Adolescence*, 72, 321-329.
- Houssier, F. (2011). Traumatisme et perte d'objet à l'adolescence. *Le Carnet PSY*, 155, 46-51.
- Houssier, F. (2015). Passage ou recours à l'acte dans la psychothérapie de l'adolescent. *Cliniques*, 9, 24-38.
- Houssier, F. (2021). Freud et ses doubles. L'adolescence et son après-coup. *Cliniques méditerranéennes*, 104, 247-261.
- Houssier, F., Haza, M. & Chagnon, J. -Y. (2021). L'adolescence. Dans A. Ducouso-Lacaze (éd.), *Ce que les psychanalystes apportent à l'université* (p. 161-165). Toulouse : Érès.
- Houzel, D. (2014). L'intersubjectivité : rencontre ou séparation ?. *Enfances & Psy*, 62, 57-66.
- Huerre, P. (2001). L'histoire de l'adolescence : rôles et fonctions d'un artifice. *Journal français de psychiatrie*, 14(3), 6-8.
- Janin, C. (1985). Le chaud et le froid : les logiques du traumatisme et leur gestion dans la cure psychanalytique. *Revue française de psychanalyse*, 2.
- Janin, C. (1996). *Figures et destins du traumatisme*. Paris : PUF ; éd. 2015.

- Janin, C. (2005). Au cœur de la théorie psychanalytique : le traumatisme. Dans F. Brette (éd.), *Le traumatisme psychique: Organisation et désorganisation* (p. 43-55). Paris : Presses Universitaires de France.
- Janin, C. (2009). La transgression : une introduction. Dans J. Bouhsira et al., *Transgression* (p. 7-12). Paris : Presses Universitaires de France.
- Janin, C. (2016). Traumatisme chaud et traumatisme froid. Dans L. Danon-Boileau (éd.), *Des psychanalystes en séance: Glossaire clinique de psychanalyse contemporaine* (p. 299-302). Paris : Gallimard.
- Jeammet, Ph. (1980). Réalité externe et réalité interne. *Revue française de psychanalyse*, n°3-4, 481-521.
- Jeammet Ph. (1985). Actualité de l'agir, à propos de l'adolescence. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 31, 201-222.
- Jeammet, Ph. (1989). Psychothérapie de l'adolescent. *Encyclopédie Médico-Chirurgicale*, Paris : psychiatrie, 37-812-B-10.
- Jeammet Ph. (1992). La thérapie bifocale. *Adolescence*, 10, 2, 371-383.
- Jeammet, Ph. (1993). Introduction - Les tests projectifs à l'adolescence : point de vue d'un clinicien. Dans C. Chabert & N. Rausch de Traubenberg, *Bulletin de la Société française du Rorschach et des méthodes projectives*, (p. 3-6). *Adolescence*, 37.
- Jeammet, Ph. (1995). Psychopathologie des conduites de dépendance et d'addictions à l'adolescence. *Cliniques Méditerranéennes*, n°47-48, 155-175.
- Jeammet, Ph. (1997). La violence à l'adolescence. Défenses identitaire et processus de figuration. *Adolescence*, T., 15(2), 305-321.
- Jeammet, Ph. (2000). L'énigme du masochisme. Dans J. André (éd.), *L'énigme du masochisme* (p. 31-67). Paris : Presses Universitaires de France.
- Jeammet Ph. (2001). D'un narcissisme à l'autre. Dans P. Huerre, L. Renard, *Parents et adolescents. Des interactions au fil du temps* (p. 79-90). Toulouse, Érès, 79-90.
- Jeammet Ph. (2002). La violence : une réponse à la menace d'identité. Dans O. Halfon, F. Ansermet, F. Laget & al., *Sens et non-sens de la violence* (p. 179-211). Paris : Presses Universitaires de France.
- Jeammet Ph. (2002). Les liens, fondement du sujet : de la contrainte au plaisir. *Adolescence*, 40, 227-239.
- Jeammet, Ph. (2004). *Anorexie-Boulimie. Les paradoxes de l'adolescence*. Paris : Hachette.
- Jeammet Ph. (2005). Adolescence et dépendance. *Psychotropes*, 11, 9-30.
- Jeammet Ph. (2005). L'adolescent, aujourd'hui. Réflexions d'un clinicien sur la violence à l'adolescence. Texte disponible sur < [yapaka.be](http://www.yapaka.be) >. https://www.yapaka.be/sites/yapaka.be/files/texte/rflexionsclinicienviolence_15.12.05.pdf
- Jeammet, Ph. (2006). Du bébé à l'adolescence : les chemins de la destructivité. *Le Carnet PSY*, 112, 21-29.
- Jeammet, Ph. (2009). *Paradoxes et dépendance à l'adolescence*. Bruxelles : Yapaka.be.

- Jeammet, Ph. (2010). Chapitre VI. Évelyne Kestemberg : la métapsychologie à l'épreuve de la clinique adolescente. Dans P. Givre (éd), *Le tourment adolescent. Tome 2 : Divergences et confluences* (p. 219-255). Paris : Presses Universitaires de France.
- Jeammet, Ph. (2013). Le développement de l'individu : une co-construction permanente à la merci des rencontres. *Revue française des affaires sociales*, n° 1-2, 11-14.
- Jeammet, Ph. (2015). *Le passage à l'acte. Cliniques*, 10, 72-81.
- Jeammet, Ph. & Sarthou-Lajus, N. (2008). Les contradictions de l'adolescence. *Études*, 409(7), 30-40.
- Jeammet, Ph. & Corcos M., (2001). *Evolution des problématiques à l'adolescence : L'émergence de la dépendance et ses aménagements*. Paris : Doin.
- Jourdan-Ionescu, C., Lachance, J. (2000). *Le dessin de la famille*. Paris : EAP.
- Jung, J. (2015). Le narcissisme primaire, le double et l'altérité. *Recherches en psychanalyse*, 19, 77-86.
- Kaës, R. (1994). *La parole et le lien – Processus associatifs et travail psychique dans les groupes*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2007). *Singulier-pluriel : la psychanalyse à l'épreuve du groupe*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2014). *Les alliances inconscientes*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2015). *Crises et traumas à l'épreuve du temps: Le travail psychique dans les groupes, les couples et les institutions*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2015). Temps et temporalité psychiques dans les espaces groupaux. Dans R. Kaës (éd.), *L'extension de la psychanalyse: Pour une métapsychologie de troisième type* (p. 115-136). Paris : Dunod.
- Kaës, R., Fustier, P., Enriquez, E., Roussillon, R. & Vidal, J. -P. (1987). L'institution et les institutions. *Études psychanalytiques*. Paris : Dunod ; éd. 2019.
- Kaës, R. & al. (1993). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris : Dunod.
- Kestemberg, E. (1962). L'identité et l'identification chez les adolescents. Dans E. Kestemberg (dir.), *L'adolescence à vif* (éd. 1999, p. 7-96). Paris : Presses Universitaires de France.
- Kestembreg, E. (1986). Quelques notes sur la phobie du fonctionnement mental. *Revue Française de Psychanalyse*, 50(5), 1339-1344.
- Kissi, F. (2014). Les comportements violents de l'enfant... comme légitime défense contre l'absence d'autorité. *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, 89, 117-128.
- Klein, M. (1928). Les stades précoces du conflit œdipien. Dans *Essais de psychanalyse* (p. 229-241). Paris : Payot ; éd.1972.
- Klein, M. (1932). *La psychanalyse des enfants*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1990.
- Klein, M. (1934). « Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniacodépressifs ». *Essais de psychanalyse*, Paris : Payot ; éd. 1968.
- Klein, M. (1958). Sur le développement du fonctionnement mental. In : *Le transfert et autres écrits*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 1995.

- Konicheckis, A. (2009). Filiations sensorielles et processus de subjectivation. *Le Divan familial*, 22(1), 33-45
- Konicheckis, A. (2010). Processus adolescents, objet de transfert familial. *Adolescence*, 71(1), 113-122.
- Lacan J. (1953-1954). *Les écrits techniques de Freud, Séminaire Livre I*. Paris : Seuil ; éd. 1975.
- Lacan, J. (1962). *L'Angoisse*. Le Séminaire, livre X. Paris : Seuil.
- Lachaussée, S., Bednarek, S., Absil, G. & Vanmeerbeek, M. (2012). Les enfants négligés : ils naissent, ils vivent mais ils s'éteignent. *Carnet de notes sur les maltraitements infantiles*, 1(1), 4-9.
- Laimou, D. (2012). Geste suicidaire à l'adolescence et traitement des affects dépressifs. *Psychologie clinique et projective*, 18, 161-175.
- Lannegrand-Willems, L. (2012). Le développement de l'identité à l'adolescence : quels apports des domaines vocationnels et professionnels ? *Enfance*, 3(3), 313-327.
- Laplanche, J. & Pontalis, J-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France ; éd. 2002 (3^e éd.).
- Laufer, M. (1964). Ego ideal and pseudo ego ideal in adolescence. *The psychoanalytic Study of the Child*, 19, 196-220.
- Lauru, D. (2008). Le secret des origines. *Enfances & Psy*, 39(2), 97-105.
- Lavarde, A. (2008). *Guide méthodologique de la recherche en psychologie*. De Boeck Supérieur.
- Le Bas, P., Le Masson, J.M., Balland, F. (2003). Le criminel sériel : de la nécessité d'une nouvelle approche psychologique. Dans L.M. Villerbu (Dir.). *Dangerosité et vulnérabilité en psychocriminologie* (p. 103-150). Paris : L'harmattan.
- Lebovici, S. (1980). La névrose de l'enfant à la période de latence. *Revue française de psychanalyse*, 44(5-6) ; éd. : Presses Universitaires de France : Paris.
- Lebovici, S., Diatkine, R. & Soulé, M. (2004). *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*. 4 volumes. Paris : Presses Universitaires de France.
- Le Breton D. (2002). *Conduites à risque*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Le Breton, D. (2007). *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*. Paris : Métailié.
- Le Breton, D. (2008). Adolescence, famille et conduites à risque. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 40, 217-226.
- Lebrun, C. (2012). Le corps familial au risque du pubertaire. *Dialogue*, 198, 69-80.
- Lebrun, C., Chervet, B., Lambertucci-Mann, S. & Krzacowski, P. (2018, mai). *Le troisième essai sur la théorie sexuelle : la pièce incasable* [communication orale]. Lecture proposée dans un séminaire de la SPP, « Lire Freud », Paris. <http://lesenfantsdelapsychanalyse.com/fondamentaux/mythes-anti-mythes/238-le-troisieme-essai-sur-la-theorie-sexuelle-la-piece-incasable>
- Le Guen, C. (2008). *Dictionnaire freudien*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Lemaire, J.-G. (2003). Les transmissions psychiques dans le couple et la famille : l'intrapsychique, l'intersubjectif et le transpsychique. *Dialogue. Recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille*, 160, 39-52.
- Lesourd, S. (2000). La frustration de l'acte et l'adolescent. Dans C. Hoffman, *L'agir adolescent*. Toulouse : Érès.
- Lesourd, S. (2004). Reconstruction narcissique du moi adolescent. *Figures de la psychanalyse*, 9, 25-34.
- Levi, Von G. & Schmitt, J.-C. (1994). *Histoire des jeunes en Occident. De l'Antiquité à l'époque moderne*. Paris : Seuil ; 2 vol.
- Lombroso, C. (1876). *L'uomo delinquente*. Torino : Bocca.
- Lorenz, K. (1989). *Les oies cendrées*. Paris : Albin Michel.
- Mac Dougall, J. (1989). *Théâtres du corps*. Paris : Seuil.
- Mahler, M. (1968). *On Human Symbiosis and the Vicissitudes of Individuation, Infantile Psychosis*, vol. 1, New York : International U.P.
- Mâle, P. (1971). Quelques aspects de la psychopathologie et de la psychothérapie à l'adolescence. *Confrontations psychiatriques*, 7, 103-124.
- Mâle, P. (1982). *La crise juvénile*. Paris : Payot.
- Mâle, P. (1984). *De l'enfant à l'adulte*. Paris : Payot.
- Mallet, P. (1996, 11-15 mai). *Self-consciousness, perception of one's peer relations, and social anxiety in early adolescence* [communication orale]. Vth Biennial Conference of the European Association for Research on Adolescence, Liège, Belgique.
- Malrieu, P. (1969). Les fonctions sociales de la psychologie. *Psychologie française*, 14(3), 163-171.
- Manouvrier, L. (1892). Questions préalables dans l'étude comparative des criminels et des honnêtes gens. *Déviance et Société*, 3, 209-222 ; rééd. 1986.
- Marcelli, D. & Braconnier, A. (2013). *Adolescence et psychopathologie*. Paris : Elsevier Masson.
- Marcelli, D. (2014). La « trace anti-mnésique ». Hypothèses sur le traumatisme psychique chez l'enfant. *L'information psychiatrique*, 6(6), 439-446.
- Marcia, J. E. (1966). Development and validation of ego-identity status. *Journal of Personality and Social Psychology*, 3(5), 551-558.
- Marcia J. E. (1980). Identity in adolescence. Dans J. Adelson J. (éd.), *Handbook of Adolescent Psychology* (p. 159-187). New York, NY: John Wiley & Sons.
- Marteaux, A. (2008). « Soi est un autre » : construction et déconstruction identitaires à l'adolescence: L'apport des thérapies narratives. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 1(1), 183-198.
- Marty, F. (1997). *L'illégitime violence, la violence et son dépassement à l'adolescence*. Toulouse : Érès.
- Marty, F. & al. (2001). *Figures et traitements du traumatisme*. Paris : Dunod.
- Marty, F. & Georgelin, M. (2021). *La latence à tous les âges de la vie, un bouclier pour défendre le Moi*. Paris : In Press Editions.
- Marty, P. (1976). *Essai d'économie psychosomatique*. Paris : Payot.

- Matha, C. (2021). Le masochisme : un destin du traumatisme à l'adolescence ? *Perspectives Psy*, 60, 27-33.
- Matot, J. P. (2011). Place des processus de déconstruction dans l'appropriation subjective à l'adolescence. *La psychiatrie de l'enfant*, 54, 175-200.
- Mazoyer, A. -V. & al. (2012). Du roman familial de l'institution aux dérives de la violence éducative. *Cahiers de psychologie clinique*, 39, 141-158.
- Mazoyer, A. -V., Roques, M. & Joubert, C. (2016). Du viol comme répétition transgénérationnelle à la maternité comme tentative de réparation. *Le Divan familial*, 1(1), 181-194.
- Scottish Centre for Crime and Justice Research (Funder); McNeill, Fergus. (2009) Towards effective practice in offender supervision.
- McNeill, F. (2009). *Towards effective practice in offender supervision*. The Scottish Center for Crime and Justice Research, University of Strathclyde : Glasgow.
- McWilliams, N. (2011). *Psychoanalytic Diagnosis*. Second Edition : Understanding Personality Structure in the Clinical Process. Angleterre : Guilford Press.
- Mead, M. (1928). Adolescence à Samoa (trad. fr. par G. Chevassus). Dans M. Mead (dir.), *Mœurs et sexualité en Océanie* (1963). Titre original : *Coming of Age in Samoa: A Psychological Study of Primitive Youth for Western Civilisation*. Paris : Plon - Terre humaine.
- Mead, M. (1973). *Une éducation en Nouvelle-Guinée* (trad. fr. par A. Gazio). Paris : Payot.
- Michaud, P.-A. (1998). Bet you I will'. Risk or experimental behavior during adolescence? *Archives of Pediatrics and Adolescent Medicine*, 152, 224-226.
- Michaud, Y. (2004). *La violence*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Michel, G., Purper-Ouakil, D. & Mouren-Simeoni, M. C. (2006). Clinique et recherche sur les conduites à risques chez l'adolescent. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 54(1), 62-76.
- Mijolla-Mellor, S. (2002). Acting out/acting in, Dans A. de Mijolla, *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris : Calmann-Lévy.
- Millaud, F. (1998). *Le passage à l'acte. Aspects cliniques et psychodynamiques*. Paris : Masson.
- Mohammed, M. (2015). Sortir de la délinquance. *Idées économiques et sociales*, 181, 48-52.
- Monod J. (1970). *Le hasard et la nécessité*. Paris : Dunod.
- Monod, M. (1963). Le symbolisme des planches et leur succession dans l'interprétation du Rorschach. *Bulletin de psychologie : Psychologie projective - théories et techniques* 17(225), 155-157.
- Morhain, Y. (1991). *L'adolescent à l'épreuve du Rorschach*. Paris : Hommes et Perspectives.
- Morhain, Y., Chouvier, B. (2008). De la destructivité contenue à la refondation subjective chez l'adolescent criminel. *Bulletin de psychologie*, 493, 41-49.
- Moulis, A. & Roques, M. (2018). Subjectivation et fantasmes de transmission à l'épreuve du secret. *Psychologie clinique et projective*, 24(1), 147-164.

- Morgan, C. D., & Murray, H. A. (1935). A method for investigating fantasies: the thematic apperception test. *Archives of Neurology & Psychiatry*, 34, 289-306.
- Mucchielli, L. (2014). *Criminologie et lobby sécuritaire. Une controverse française*. Paris : La Dispute.
- Mucchielli, R. (1991). *L'analyse de contenu des documents et des communications*. ESF, collection formation permanente en sciences humaines ; éd. 2006.
- Nasio, J. (2004). Le Discours de l'Adolescent : une contribution au concept d'adolescence. *Figures de la psychanalyse*, 9(1), 67-79.
- Nicolò, A. & Strinati, E. (2007). Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 1(1), 61-79.
- Oppenheim-Gluckman, H. (2007). Quelques destins de l'acte dans la théorie psychanalytique. *Les Lettres de la SPF*, 18, 9-17.
- Ouvry, O. (2004). Freud : théoricien du pubertaire ?. *Cliniques méditerranéennes*, 70(2), 241-252.
- Ouvry, O. (2012). PIERRE MÂLE, Quelques aspects de la psychopathologie et de la psychothérapie à l'adolescence, 1971, *La Crise juvénile, Œuvres complètes*, Paris : Payot, t. I, 1982. Dans : J. -Y. Chagnon (éd.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* (p. 343-351). Paris : Dunod.
- Papanicolaou, G. (2000). Passage à l'acte : arrêt de la pensée ou condensation et mise en scène de la pensée. *International Society for Adolescent Psychiatry et al, Personality and conduct disorders*. Editions GREUPP « Adolescence », 247-254.
- Passard, A. (2012). Du vide interne au vide externe. Réflexions sociopsychologiques à propos des pathologies limites chez l'adolescent jeune adulte. *Perspective psy*, 51, 46-53.
- Pelladeau, E. & Pommier, F. (2014). Le crime à l'adolescence. Statut de l'objet et régulation de l'excitation : considérations à partir d'un cas clinique. *Bulletin de psychologie*, 3(531), 207-212.
- Pétry, P. (2014). Enfants en danger, enfants dangereux, victimes et/ou auteurs : critique de quelques retournements ?. *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, 89, 7-10.
- Perron-Borelli, M. (2006). Les représentations d'actions. *Revue française de psychanalyse*, 70, 27-44.
- Piaget, J. (1956). Les stades du développement intellectuel de l'enfant et de l'adolescent. Dans P. Osterrieth, J. Piaget & coll., *Le problème des stades en psychologie de l'enfant : symposium de l'Association de psychologie scientifique de langue française* (p. 33-42). Paris : Presses Universitaires de France.
- Picard, D. & Baldy, R. (2012). Le dessin de l'enfant et son usage dans la pratique psychologique. *Développements*, 10(1), 45.
- Pierron, J-P. (2003). *On ne choisit pas ses parents, Comment penser l'adoption et la filiation ?*. Paris : Seuil.
- Pignol, P. (2011). *Le travail psychique de victime : essai de psycho-victimologie*. Thèse de doctorat de Psychologie. Université Rennes 2.

Pignol, P. & Gouenard, D. (2009). Etre victime. Dans L. M. Villerbu, A. Somat, C. Bouchard (Dir.), *Temps Psychiques, Temps Judiciaires*. (p. 261-271). Paris : L'Harmattan.

Pignol, P. & Villerbu, L. M. (2007). Le soutien psychologique de la victime. Dans L. Crocq (Dir.), *Traumatismes psychiques. Prise en charge psychologique des victimes*. (p. 275-285). Paris : Masson.

Pignol P. & Villerbu, L. M. (2008). Nouvelles réflexions sur le couple pénal en victimologie. Vers une quatrième victimologie. Dans J. -L. Senon, G. Lopez & R. Cario (éds.), *Psychocriminologie* (p. 261-266). Paris : Masson.

Pignol P. & Villerbu L.M (2009). La victimité, émergence d'un processus et d'un dispositif. *Rhizome*, n° 35, 12-13.

Pinatel, J. (1960). *La criminologie*. Paris : Spes, Sociologie d'aujourd'hui.

Pinatel, J. (1968). Synthèse criminologique. Dans D. Szabo (éd.), *Criminologie en action : bilan de la criminologie contemporaine dans ses grands domaines d'application* (p. 135-171). Montréal : Les Presses de l'Université.

Pinel, P. (1809). *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*. J.A. Brosson : Paris ; éd. 2005.

Pires, A.P. (1993). La criminologie et ses objets paradoxaux : réflexions épistémologiques sur un nouveau paradigme. *Déviance et Société*, 17(2), 129-161.

Pires, A.P. (1995). La criminologie d'hier et d'aujourd'hui. Dans C. Debuyst, F. Digneffe, J. -M. Labadie & A. -P. Pires, *Histoire des savoirs sur le crime et la peine. T.1. Des savoirs diffus à la notion de criminel-né* (p. 13-67). Bruxelles, Ottawa, Montréal : DeBoeck-Université.

Potel, C. (2006). *Corps brûlant, corps adolescent : Des thérapies à médiations corporelles pour les adolescents*. Toulouse : Érès.

Prieur, N. (2007). La transmission de l'origine dans les nouvelles formes de filiation. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 38(1), 175-191.

Quetelet, A., de Decker, P. J. F. & Meenen, M. (1848). *Sur la statistique morale et les principes qui doivent en former la base*. Bruxelles : Hayez.

Racamier, P. C. (1992). *Le génie des origines – psychanalyse des psychoses*. Paris : Payot.

Raoult, P. -A. (2002). Pour une clinique de l'acte. Dans P. -A. Raoult, *Passage à l'acte. Entre perversion et psychopathie* (p. 9-14). Paris : L'Harmattan.

Raoult, P. -A. (2006). Clinique et psychopathologie du passage à l'acte. *Bulletin de psychologie*, 481, 7-16.

Raoult, P. -A. (2008). *L'Agir criminel adolescent, Clinique et psychopathologie des agirs*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, Collection Psychopathologie clinique.

Rausch de Traubenberg, N. (1990). *La pratique du Rorschach*. Paris : Presses universitaires de France.

Raynaud, J. -P. & Moron, P. (1995). Passages à l'acte chez l'adolescent et l'adulte jeune. Dans J. -L. Senon, D. Sechter & D. Richard, *Thérapeutique psychiatrique*. Paris : Hermann.

- Ribas, D. (2009). Pulsion de mort et destructivité. *Revue française de psychanalyse*, 73, 987-1004.
- Richard, F. (2000). Violence sacrificielle et pulsion de mort à l'adolescence. Dans F. Marty (éd.), *L'illégitime violence: La violence et son dépassement à l'adolescence* (p. 47-63). Toulouse : Érés.
- Riout, C. (2015). Scarifications chez les adolescents : marques d'un passage à haut risque. *Corps*, 13, 175-185.
- Rodriguez-Tomé, H. & Bariaud, F. (1987). *Les perspectives temporelles à l'adolescence*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Roman, P. (2004). La violence sexuelle et le processus adolescent. Dynamique des aménagements psychiques, des auteurs aux victimes de violence sexuelle. L'apport des méthodes projectives. *Psychologie clinique et projective*, 10, 113-146.
- Roman, P. (2016). Chapitre 4. Les épreuves projectives : présentation et modèles d'interprétation. Dans P. Roman, *Les épreuves projectives dans l'examen psychologique* (p. 67-140). Paris: Dunod.
- Roman, P. (2017). Traces traumatiques et figures projectives des catastrophes de symbolisation. *Bulletin de psychologie*, 550(4), 265-273.
- Roman, P. (2018). L'inadvenu de l'affect et la trace du traumatisme dans les violences sexuelles. *Adolescence*, 1(1), 109-120.
- Roman, P. & Dumet, N. (2009). Des corps en acte. Désymbolisation/symbolisation à l'adolescence. *Cliniques méditerranéennes*, 79(1), 207-227.
- Roques, M., Senot, C. -C., Baranger, E., Egler, P. -J. & Mazoyer, A. -V. (2021). Adolescence et harcèlement : étude des vulnérabilités familiales grâce au dessin de la famille. *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 179(5), 445-451.
- Rosalto, G. (1975). L'axe narcissique des dépressions. *Nouvelles revue de psychanalyse*, 11, 5-33.
- Rosenberg, B. (1991). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Roudinesco, E. & Plon, M. (1997). Dictionnaire de la psychanalyse. Paris : Fayard, collection Le Livre de Poche ; éd. 2011.
- Roumégous, C. (2019). Du corps individuel au corps familial en protection de l'enfance. *Le Journal des psychologues*, 368(6), 30-35.
- Rousseau, J. J. (1762). *Emile ou De l'éducation*. Paris : Flammarion ; éd. 2009.
- Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Roussillon, R. (1995). Métapsychologie des processus et transitionnalité. *Revue Française de Psychanalyse*, 59(5), 1351-1515.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, Clivage, Symbolisation*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Roussillon, R. (2000). Les enjeux de la symbolisation. *Adolescence, Monographie, ISAP*, 7-23.
- Roussillon, R. (2002). Jalons et repères de la théorie psychanalytique du traumatisme psychique. *Revue belge de psychanalyse*, 40, 24-42.

- Roussillon, R. (2003). La fonction sémaphorisante du site analytique et des dispositifs analysants. *Les cahiers du crppc*, n° 12, 131-145.
- Roussillon, R. (2005). Les situations extrêmes et la clinique de la survivance psychique. Dans J. Furtos (Dir.), *La santé mentale en actes* (p. 221-238). Toulouse : Eres.
- Roussillon, R. (2008). Corps et actes messagers. Dans B. Chouvier & al. (dir.), *Corps, acte et symbolisation* (p. 23-37). Bruxelles : De Boeck Supérieur.
- Roussillon, R. (2017). La destructivité et la déception narcissique. *Le Carnet PSY*, 207, 36-42.
- Rudge, A. (2007). La pulsion de mort dans la clinique psychanalytique. *Cliniques méditerranéennes*, 75, 193-204.
- Samacher, R. (1999). As-tu agi en conformité avec ton désir ? L'action et l'acte en psychanalyse, *Psychologie clinique* 8.
- Sanahuja, M. & Schwaibold, M. (2015). Du symptôme de l'enfant à la crise de couple : transmission dans la famille. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 65(2), 121-132.
- Savin, B. (2001). Crime et famille. *Le Divan familial*, 1(6), 35-42.
- Schwartz, S. J., Beyers, W., Luyckx, K., Soenens, B., Zamboanga, B. L., Forthun, L. F., Hardy, S. A., Vazsonyi, A. T., Ham L. S., Kim, S. Y., Krauss Whitbourne, S. & Waterman, A. S. (2011). Examining the light and dark sides of emerging adults' identity: a study of identity status differences in positive and negative psychosocial functioning. *Journal of Youth and Adolescence*, 40, 839-859.
- Schwartz S. J., Luyckx K., & Crocetti E. (2015). What have we learned since Schwartz (2001)? A reappraisal of the field of identity development. In K. C. McLean & M. Syed (Eds.), *Oxford Handbook of Identity* (p. 539-561). Oxford, UK: Oxford University Press.
- Sellin, T. (1938). Culture conflict and crime. New York, *Social Science Research Council*.
- Shentoub, V., Debray, R. (1970-1971). Fondements théoriques du processus TAT. *Bulletin de psychologie*, T.XXIV, 292, 12-15, 897-903.
- Sommantico, M. (2012). Le Mas des Alouettes. Une transmission sous le signe de l'intraduisible. *Le Divan familial*, 28, 53-64.
- Sutherland, E.H. (1924). *Criminology*. Philadelphia & London : J.B. Lippincott Company.
- Sutherland, E.H. (1934). *Principles of criminology*. Chicago, Philadelphia : J.B. Lippincott Company.
- Szwec, G. (1993). Les procédés autocalmants par la recherche répétitive de l'excitation. Les galériens volontaires. *Revue française de psychosomatique*, 4, 27-51.
- Talpin, J. & Talpin-Jarrige, O. (2008). Répétition traumatique et devenir du collapsus topique dans les générations à l'adolescence. *Le Divan familial*, 21, 105-117.
- Tap, P. (1980). L'identification est-elle une aliénation de l'identité ? Dans P. Tap (dir.), *Identité individuelle et personnalisation* (p. 237-250). Toulouse : Privat.

- Tardif, M. (1998). Le déterminisme de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte. Dans F. Millaud (dir.), *Le passage à l'acte. Aspects cliniques et psychodynamiques* (p. 25-40). Paris, Masson.
- Tassel, A. (2010). Le tourment adolescent. Pour une théorisation de la puberté psychique. *Adolescence*, 284, 951-957.
- Terral-Vidal, M. (2017). L'adolescent seul n'existe pas. *Figures de la psychanalyse*, 33, 125-130.
- Tisseron, S. (1995). *Le Psychisme à l'épreuve des générations : Clinique du fantôme*. Paris : Dunod.
- Torok, M. (1968). Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis. *Revue française de psychanalyse*, 32 (4).
- Toulemon, L. (2012). Évolution des fratries : les enseignements de la démographie. *Informations sociales*, 173, 24-31.
- Tran The, J. (2018). Le continuum entre normal et pathologique en psychopathologie : Freud, Canguilhem et les neurosciences. *Research in Psychoanalysis*, 26, 154a-163a.
- Tursz, A. (2013). Les conséquences de la maltraitance dans l'enfance sur la santé physique et mentale à l'âge adulte : approche épidémiologique de santé publique. *Revue française des affaires sociales*, n° 1-2, 32-50.
- Vallon, S. (2006). Qu'est-ce qu'une famille : Fonctions et représentations familiales. *Vie sociale et traitements*, 89, 154-161.
- Vandenbroucke, B. (2006). Du bon usage de la violence en analyse. *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 118, 73-83.
- Van Kreveken, D. -A. (1975). On the use of the family drawing test. *Acta Paedopsychiatrica: International Journal of Child & Adolescent Psychiatry*, 41:104-9.
- Van Outrive, L. (1995). La criminologie et ses objets paradoxaux : la nouveauté doit se trouver ailleurs. *Déviance et Société*, 19(3), 279-289.
- Vavassori, D. & Harrati, S. (2007). Déviance et délinquance de l'adolescent : Des conduites troublées de l'adolescent au polymorphisme des dysfonctionnements. Dans C. Blatier (éd.), *Conduites Troublées à l'Adolescence*. Edition : PUG.
- Vavassori, D. & Harrati, S. (2015). Lecture clinique du harcèlement au travail. *Psychothérapies*, 36, 241-249.
- Vavassori, D. & Harrati, S. (2018). La passion de l'agir. *Adolescence*, t.36 2(2), 333-348.
- Vavassori, D. & Harrati, S. (2022). The Jihadist Commitment as a Solution to the Impasses of Family Transmissions. In J. Ferret & F. Khosrokhavar (éds), *Family and Jihadism, A Socio-Anthropological Approach to the French Experience*. Routledge : Royaume-Uni.
- Vavassori, D., Harrati, S. & Favar, A. -M. (2003). Le processus de sortie de la toxicomanie : l'attrition. *Psychotropes*, 9, 83-101.
- Vavassori, D., Harrati, S. & al. (2018). *La psychologie clinique au défi des symptômes contemporains*. Paris : In Press Editions.

Vicente, C. & Chapellon, S. (2015). L'adolescence, une crise de la transmission. Quand un adolescent bat un parent. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2(2), 109-120.

Vicente, C. & Robert, P. (2013). Du fantasme de l'enfance « on bat un enfant » à l'acte d'adolescence « je bats mon parent ». *Adolescence*, 311, 37-47.

Villerbu, L.M. (2001). La psychopathie au risque de la clinique. Épistémologie et considérations psychopathologiques sur la question des représentations et de l'acte dans la psychopathie dite grave. *L'Évolution Psychiatrique*, 66(4), 678-690.

Villerbu, L. M. (2003). Le polymorphisme délinquantiel et l'analyse sérielle : au-delà des techniques de profilage, une définition renouvelée des enjeux cliniques de l'analyse détective. *Le Journal des psychologues*, 205, 53-56.

Villerbu L. M. (2010). La psycho-criminologie, le crime et le criminel et les acteurs de la réaction sociale. Approche clinique et épistémologique. Dans R. Coutanceau, J. Smith (Dir.). *La violence sexuelle. Approche psycho-criminologique. Évaluer, soigner, prévenir* (p. 339-361). Paris : Dunod.

Villerbu, L.M., Le Bas, P., Pignol, P., Mousset, L., Vidon, N., Denmat, J. (1999). *Étude d'une cohorte d'agressions sexuelles*. Recherche Ministère de la Justice, Direction de l'Administration Pénitentiaire.

Villerbu, L. M. & al. (2003). *Dangerosité et vulnérabilité en psychocriminologie*. Paris : L'Harmattan.

Villerbu, L. M. & Le Bas, P. (2007). *Identification et sérialité. De la police scientifique à l'analyse psycho-criminologique*. Paris : L'Harmattan.

Villerbu, L. & Hirschelmann-Ambrosi, A. (2011). Meurtre sur enfants : perspectives psycho-pathologiques en psycho-criminologie. *Topique*, 117, 29-46.

Villerbu, L., Pignol, P. & Winter, A. (2012). Trauma et résilience : quels espaces de théorisation ? Dans R. Coutanceau (Dir.). *Trauma et résilience : Victimes et auteurs*. (p. 37-47). Paris : Dunod.

Villerbu, L., Pignol, P. & Winter, A. (2014). 18. Violences conjugales et contextes conjugaux violents, des traces pour des expertises. Dans G. Lopez (éd.), *L'expertise pénale psychologique et psychiatrique : En 32 notions* (p. 229-244). Paris : Dunod.

Vinay, A. (2020). *Le dessin dans l'examen psychologique de l'enfant et de l'adolescent*. Dunod.

Vinay, A. & Zaouche-Gaudron, C. (2017). *Psychologie de la famille*. Paris : Dunod.

Wallon, H. (1946). Le rôle de « l'autre » dans la conscience du « moi ». *Enfance*, « Écrits fondamentaux de H. Wallon », numéro spécial, 279-286 ; éd. 1985 (7^e éd.).

Wallon, H. (1947). L'étude psychologique et sociologique de l'enfant. *Enfance*, « Écrits fondamentaux de H. Wallon », numéro spécial, 297-308 ; éd. 1985 (7^e éd.).

Winnicott, D.W. (1947). *L'enfant et le monde extérieur, le développement des relations*. Paris : Payot ; éd. 1989.

Winnicott D.W. (1965). Le concept de traumatisme par rapport au développement de l'individu au sein de la famille. Dans D. W. Winnicott & M. Gribinski (éds.), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (trad. fr. par J. Kalmanovitch, 2000, p. 292-312). Paris : Gallimard.

Winnicott, D.W. (1974). La crainte de l'effondrement. Dans D. W. Winnicott & M. Gribinski (éds.), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (trad. fr. par J. Kalmanovitch, 2000, p. 205-216). Paris : Gallimard.

Winnicott, D.W. (1975). La créativité et ses origines. Dans D. W. Winnicott (éd.), *Jeu et réalité* (p. 97). Paris : Gallimard.

Winter, A. & Villerbu L. M. (2011). De l'adolescence dite « délinquante » : un autre paradigme du lien ?, *Adolescence*, t. 29 292(2), 293-304.

Wittels, F. (1949). The ego of the adolescent. *Searchlights on delinquency*, New York : International Univ. Press, 256-262.

Zagury, D. (2002). Les serial killers sont-ils des tueurs sadiques ?. *Revue Française de Psychanalyse*, 4, 1195-1213.

Zimmermann G., & Brodard F. (2014). Prévention et interventions psychologiques auprès des adolescents. Dans L. Lannegrand-Wilems & M. Claes (éds.), *Psychologie de l'adolescence* (p. 357-379). Montréal, Canada : Les Presses de l'Université de Montréal.

Zimmermann G., & Quartier V. (2014). Construction identitaire et relations familiales à l'adolescence à l'aune de l'intersubjectivité. Dans C. Moro, N. Müller-Mirza & P. Roman (éds.), *L'intersubjectivité en question : Agrégat ou nouveau concept fédérateur pour la psychologie ?* (p. 301-321). Lausanne, Suisse : Editions Antipodes.

Zimmermann, G., Barbosa Carvalhosa, M., Sznitman, G., Van Petegem, S., Baudat, S., Darwiche, J., Antonietti, J. & Clémence, A. (2017). Conduites à risque à l'adolescence : manifestations typiques de construction de l'identité ?. *Enfance*, 2, 239-261.

7. INDEX

7.2. INDEX ONOMASTIQUE

- Abraham 89, 95, 150, 163, 174, 461
 Agostini 461
 Aichhorn 41, 443, 461, 473
 Anzieu 194, 316, 461
 Assoun 461
 Aulagnier 76, 82, 96, 461
 Azoulay 20, 190, 193, 233, 461, 464, 468
 Balat 444, 462
 Balier ..54, 77, 113, 126, 131, 132, 133, 142, 147,
 149, 152, 174, 181, 381, 455, 462
 Bantman19, 82, 87, 92, 97, 100, 462
 Bariaud 48, 52, 462, 481
 Beizmann 20, 193, 462
 Benghozi19, 120, 163, 164, 462, 463
 Bergeret ...112, 116, 119, 121, 228, 341, 455, 463
 Bernfeld 35, 39, 41, 463
 Bessoles 385, 388, 411, 463
 Beuvelet132, 159, 174, 445, 463, 465
 Bion 183, 463
 Birraux ..35, 36, 39, 43, 44, 45, 47, 48, 51, 53, 63,
 76, 77, 463, 473
 Blassel 94, 463
 Bloss 35, 39, 41, 424, 463, 473
 Bokanowski 101, 103, 104, 463
 Bourcier 75, 77, 133, 135, 464
 Bowlby 464
 Braconnier 77, 135, 464, 477
 Brelet-Foulard 196, 464
 Brusset 32, 464
 Cahn 49, 77, 135, 464
 Cartuyvels 464
 Chabert20, 190, 193, 194, 195, 196, 197, 246,
 302, 355, 461, 464, 465, 474
 Chagnon ..17, 57, 58, 59, 133, 171, 455, 465, 467,
 468, 470, 473, 479
 Chapellon 484
 Chartier 465
 Chasseguet-Smirgel 465
 Chiland 415, 465
 Chraïbi 200, 465, 472
 Christaki 44, 465
 Ciavaldini 147, 173, 181, 462, 465
 Ciccone 90, 91, 96, 97, 465
 Claes 33, 465, 485
 Cloutier 28, 31, 33, 465
 Colin 17, 45, 67, 465, 466, 467
 Condamin 466
 Corcos ..33, 34, 58, 60, 71, 77, 122, 145, 466, 475
 Corman20, 190, 199, 200, 201, 203, 466
 Coslin27, 28, 29, 31, 45, 48, 50, 68, 73, 466
 Coutanceau 466, 484
 Darbellay 50, 466
 De Greeff 466
 De Luca 46, 224, 437, 441, 466
 De Singly 33, 467
 De Souza 467
 Decherf 87, 446, 466
 Delaroche 37, 73, 466
 Delion 444, 466
 Denis 57, 58, 466, 467
 Derivois54, 76, 79, 92, 99, 105, 106, 108, 111,
 138, 139, 141, 154, 162, 164, 173, 174, 343,
 422, 447, 455, 467
 Diasio 467
 Discour 25, 26, 29, 467
 Djenati 467
 Dolto 63, 467
 Drieu 258, 467
 Duchet 302, 467
 Duparc 226, 468
 Durkheim 468
 Eiguer 88, 93, 95, 97, 468
 Elkaïm 468
 Emmanuelli20, 24, 27, 32, 36, 37, 55, 79, 190,
 193, 461, 468
 Erikson 30, 35, 40, 48, 70, 468
 Exner 193, 468
 Faim 385, 468
 Fantasme 261
 Favresse 70, 72, 468
 Ferenczi75, 89, 101, 102, 158, 161, 301, 302,
 414, 421, 455, 468, 469
 Ferrie 469
 Fontaine 469
 Freud A. 35, 39, 40, 151, 200
 Freud S.8, 28, 35, 37, 39, 40, 44, 49, 51, 52, 53,
 54, 55, 57, 69, 89, 93, 94, 100, 101, 102, 104,
 106, 116, 117, 118, 120, 127, 128, 130, 132,
 142, 150, 151, 152, 173, 200, 269, 455, 462,
 465, 469, 470, 471, 473, 476, 479, 483
 Frey 470
 Gadeau 77, 135, 171, 470
 Garofalo 470
 Gassin 470
 Gendreau 28, 470
 Girard 181, 435, 462, 470
 Givre 89, 470, 473, 475
 Goguel d'Allondans 471
 Golse 19, 81, 471
 Gori 471
 Green 118, 132, 152, 261, 292, 424, 471
 Gross 50, 200, 471
 Guerry 471
 Guillaumin 107, 131, 161, 255, 471
 Gutton ...18, 24, 35, 37, 39, 40, 44, 47, 51, 52, 53,
 54, 63, 65, 66, 74, 75, 76, 170, 421, 433, 435,
 455, 464, 471
 Hachet 72, 108, 471
 Harrati60, 63, 65, 69, 79, 110, 112, 115, 116,
 118, 121, 124, 127, 128, 129, 131, 132, 133,
 134, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143,
 145, 146, 147, 149, 152, 154, 155, 156, 157,
 158, 159, 160, 161, 162, 164, 166, 167, 174,
 175, 178, 181, 185, 186, 187, 188, 189, 200,

225, 340, 382, 411, 420, 429, 432, 442, 445,
 455, 457, 463, 465, 472, 483
 Heimann..... 91, 472
 Hirschelmann-Ambrosi..... 473, 484
 Houssier 16, 35, 39, 41, 43, 50, 53, 120, 130, 132,
 172, 174, 339, 420, 438, 442, 443, 455, 465,
 471, 473
 Houzel..... 101, 473
 Huerre..... 28, 473, 474
 Janin..... 99, 101, 105, 172, 421, 473, 474
 Jeamment 33, 34, 50, 58, 60, 64, 71, 77, 79, 87, 89,
 91, 122, 131, 135, 170, 326, 333, 433, 434,
 439, 444, 447, 455, 465, 474, 475
 Joubert..... 97, 478
 Jourdan-Ionescu..... 20, 200, 201, 475
 Jung..... 381, 475
 Kaës..... 97, 106, 432, 444, 461, 475
 Kestenberg..... 35, 39, 40, 149, 226, 426, 475
 Kissi..... 341, 475
 Klein .89, 150, 200, 380, 406, 412, 425, 455, 461,
 472, 475
 Konicheckis..... 87, 93, 101, 476
 Lacan..... 113, 129, 142, 180, 455, 462, 476
 Lachance..... 20, 200, 201, 471, 475
 Lachaussée..... 88, 476
 Laimou..... 424, 476
 Lannegrand-Willems..... 49, 476
 Laplanche..... 26, 57, 102, 118, 151, 476
 Laufer..... 35, 39, 40, 476
 Lauru..... 93, 97, 476
 Lavarde..... 476
 Le Breton..... 33, 63, 67, 70, 72, 204, 225, 476
 Le Guen..... 151, 476
 Lebovici..... 53, 57, 462, 466, 476
 Lemaire..... 96, 476
 Lesourd..... 129, 132, 477
 Levi..... 28, 477
 Lombroso..... 477
 Lorenz..... 477
 Mac Dougall..... 477
 Mahler..... 424, 477
 Mâle..... 35, 39, 40, 464, 477
 Mallet..... 56, 477
 Malrieu..... 477
 Manouvrier..... 477
 Marcelli..... 77, 135, 477
 Marcia..... 49, 70, 477
 Marteaux..... 66, 477
 Marty .61, 76, 116, 132, 171, 385, 463, 465, 466,
 473, 477, 481
 Matha..... 477
 Matot..... 478
 Mazoyer..... 93, 100, 469, 478, 481
 McNeill..... 478
 McWilliams..... 132, 173, 478
 Mead..... 25, 30, 31, 478
 Michaud..... 71, 114, 478
 Michel..... 73, 463, 477, 478
 Mijolla-Mellor..... 128, 226, 478
 Millaud..... 132, 173, 478, 483
 Mohammed..... 478
 Monod..... 478
 Morgan..... 196, 478
 Morhain..... 60, 170, 471, 478
 Moron..... 480
 Moulis..... 96, 478
 Mucchielli..... 189, 479
 Nasio..... 54, 55, 60, 479
 Nicolò..... 83, 479
 Oppenheim-Gluckman..... 130, 479
 Ouvry..... 41, 479
 Papanicolaou..... 479
 Passard..... 66, 479
 Pelladeau..... 171, 479
 Perron-Borelli..... 479
 Pétry..... 343, 422, 447, 467, 479
 Piaget..... 33, 479
 Picard..... 199, 479
 Pierron..... 466, 479
 Pignol..... 110, 139, 154, 156, 157, 160, 161, 175,
 429, 445, 479, 480, 484
 Pinatel..... 480
 Pinel..... 480
 Pires..... 480
 Pommier..... 479
 Pontalis..... 26, 57, 102, 151, 476
 Potel..... 480
 Prieur..... 480
 Quetelet..... 480
 Racamier..... 480
 Raoult..... 124, 126, 127, 128, 129, 480
 Rausch de Traubenberg..... 193, 461, 474, 480
 Raynaud..... 480
 Ribas..... 481
 Richard..... 435, 480, 481
 Rioult..... 481
 Rodriguez-Tomé..... 52, 462, 481
 Roman.47, 50, 105, 106, 108, 155, 440, 455, 466,
 481, 485
 Roques..... 96, 200, 478, 481
 Rosalto..... 149, 481
 Rosenberg..... 433, 481
 Roudinesco..... 481
 Roumégous..... 46, 481
 Rousseau..... 32, 481
 Roussillon106, 115, 132, 133, 134, 146, 148, 171,
 172, 174, 175, 183, 421, 427, 444, 461, 475,
 481, 482
 Rudge..... 117, 482
 Samacher..... 129, 482
 Sanahuja..... 482
 Savin..... 482
 Schwartz..... 71, 73, 482
 Sellin..... 482
 Shentoub..... 20, 193, 196, 197, 482
 Sommantico..... 482
 Sutherland..... 482
 Szwec..... 482
 Talpin..... 422, 482
 Tap..... 70, 482
 Tardif..... 483
 Tassel..... 470, 483
 Terral-Vidal..... 483
 Tisseron..... 94, 95, 97, 98, 483

Torok	89, 95, 150, 163, 174, 461, 483	Vicente.....	484
Toulemon.....	85, 483	Villerbu.....	61, 76, 110, 121, 124, 127, 129, 132, 138, 139, 141, 142, 146, 147, 149, 153, 154, 157, 160, 161, 174, 175, 189, 432, 455, 472, 480, 484, 485
Tran The	69, 483	Vinay	35, 84, 86, 201, 202, 466, 484
Tursz	88, 483	Wallon	484
Vallon	84, 483	Winnicott	18, 76, 81, 104, 105, 130, 149, 183, 200, 484, 485
Van Krevelen.....	201, 483	Winter	76, 473, 484, 485
Vandenbroucke.....	120, 483	Wittels.....	39, 41, 485
Vavassori	60, 63, 65, 69, 79, 110, 112, 115, 116, 118, 121, 124, 127, 129, 132, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 152, 154, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 166, 174, 175, 181, 185, 186, 188, 189, 200, 225, 340, 382, 411, 416, 420, 429, 442, 445, 455, 463, 465, 472, 483	Zagury.....	485
		Zimmermann.....	62, 70, 73, 485

7.3. INDEX THEMATIQUE

- Acte...8, 11, 16, 20, 38, 41, 47, 50, 56, 59, 60, 62,
65, 68, 69, 75, 79, 96, 100, 110, 113, 114,
116, 117, 122, 124, 126, 127, 128, 129, 130,
131, 132, 133, 134, 135, 137, 139, 142, 144,
146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 155,
156, 159, 161, 162, 166, 167, 171, 172, 173,
175, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 184, 186,
187, 189, 192, 204, 207, 217, 221, 222, 224,
225, 226, 227, 228, 229, 256, 263, 265, 266,
268, 269, 293, 294, 300, 302, 303, 304, 306,
326, 333, 338, 339, 341, 344, 352, 373, 375,
382, 384, 385, 386, 387, 403, 411, 413, 414,
419, 420, 423, 424, 426, 427, 429, 430, 432,
435, 446, 456, 465, 466, 471, 472, 473, 475,
477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 500
violent..11, 16, 17, 20, 68, 116, 117, 122, 124,
128, 133, 135, 157, 159, 166, 171, 172,
173, 175, 180, 182, 184, 185, 192, 207,
226, 265, 266, 268, 269, 293, 300, 303,
304, 306, 333, 338, 344, 373, 382, 387,
411, 420, 426, 427, 430, 435, 446, 456
Actualisation...1, 9, 11, 21, 60, 99, 109, 127, 133,
137, 138, 142, 145, 146, 149, 151, 162, 164,
172, 173, 174, 175, 176, 178, 193, 197, 229,
256, 266, 301, 303, 304, 305, 307, 340, 414,
420, 423, 426, 428, 429, 430, 442, 456, 500
Actualition
traumatique..... 426, 428
Adolescence 1, 3, 4, 7, 8, 9, 11, 12, 16, 17, 18, 24,
25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37,
39, 40, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53,
54, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66,
67, 68, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 81,
82, 83, 86, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 96, 98, 99,
107, 108, 109, 110, 111, 112, 121, 125, 134,
135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 144,
147, 148, 149, 153, 154, 155, 157, 159, 161,
162, 163, 164, 166, 167, 170, 171, 172, 173,
174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182,
184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 193,
199, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210,
211, 212, 213, 215, 217, 222, 224, 225, 228,
229, 233, 240, 245, 246, 247, 248, 249, 252,
255, 256, 261, 264, 266, 270, 272, 273, 274,
275, 276, 278, 280, 281, 282, 284, 285, 287,
288, 289, 290, 291, 292, 295, 296, 299, 300,
302, 304, 306, 307, 309, 310, 311, 312, 313,
315, 316, 317, 318, 320, 321, 322, 324, 325,
326, 327, 329, 330, 331, 332, 333, 337, 338,
341, 343, 344, 345, 346, 348, 352, 354, 356,
357, 362, 363, 365, 366, 367, 368, 371, 372,
373, 375, 376, 377, 378, 380, 381, 382, 385,
387, 388, 389, 390, 392, 393, 394, 396, 397,
398, 399, 401, 402, 403, 404, 406, 407, 408,
409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 419, 420,
424, 425, 426, 429, 430, 432, 433, 434, 435,
436, 437, 438, 440, 441, 442, 443, 445, 446,
447, 448, 451, 455, 456, 461, 462, 463, 464,
465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473,
474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482,
483, 484, 485, 500
Processus d'adolescence. 7, 18, 40, 44, 56, 79,
387, 411, 412, 439, 473
Travail d'adolescence ... 36, 44, 47, 48, 56, 59,
380, 424
Adolescents.....27
Agir violent.1, 8, 9, 11, 16, 17, 18, 59, 61, 65, 71,
78, 92, 99, 107, 109, 110, 111, 112, 114, 115,
119, 123, 124, 126, 129, 130, 131, 132, 135,
137, 138, 139, 140, 142, 143, 144, 145, 147,
148, 149, 150, 151, 152, 153, 157, 158, 160,
161, 162, 163, 164, 166, 167, 170, 171, 172,
173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 185, 188,
190, 204, 208, 227, 241, 256, 258, 303, 338,
343, 371, 375, 381, 383, 386, 387, 411, 413,
419, 420, 423, 424, 425, 426, 427, 429, 430,
431, 432, 441, 442, 445, 446, 455, 456, 465,
500
adolescent..... 1, 8, 9, 16, 17, 19, 59, 109, 110,
112, 123, 125, 137, 138, 139, 145, 148,
149, 153, 162, 163, 164, 166, 170, 172,
173, 174, 176, 177, 185, 258, 420, 429,
432, 442, 455, 500
Agresseur 148, 158, 159, 161, 164, 171, 225, 228,
302, 305, 306, 333, 371, 428, 430, 462, 465
Agressivité....8, 56, 112, 115, 116, 117, 120, 121,
132, 237, 239, 240, 242, 247, 248, 256, 278,
279, 283, 352, 353, 359, 362, 363, 402, 405,
408, 451, 463
Alternance.....1, 8, 9, 13, 17, 19, 36, 55, 109, 110,
137, 138, 141, 143, 145, 146, 147, 148, 149,
150, 152, 154, 155, 159, 160, 161, 162, 163,
164, 165, 167, 175, 176, 177, 178, 186, 187,
223, 228, 235, 245, 247, 248, 256, 264, 265,
266, 268, 269, 280, 294, 304, 305, 311, 320,
332, 360, 375, 384, 386, 388, 412, 414, 419,
420, 423, 426, 428, 429, 430, 431, 432, 436,
456, 500
Alternance destruction/réparation.. 148, 149, 152,
164, 175, 178, 187, 228, 268, 269, 294, 384,
386, 388, 412, 414, 423, 428, 456, 500
Angoisse5, 46, 50, 58, 74, 75, 120, 129, 131, 132,
135, 146, 148, 150, 152, 158, 172, 174, 175,
178, 183, 187, 190, 191, 192, 194, 195, 201,
202, 211, 218, 220, 221, 223, 225, 226, 227,
228, 229, 233, 234, 237, 238, 239, 240, 242,
243, 246, 247, 248, 249, 256, 262, 274, 275,
278, 279, 300, 303, 305, 306, 310, 311, 312,
315, 316, 317, 325, 333, 341, 344, 351, 352,
353, 355, 357, 360, 362, 363, 368, 374, 380,
383, 384, 386, 395, 396, 397, 401, 403, 405,
406, 412, 414, 425, 426, 427, 446, 470
Auteur8, 11, 17, 19, 26, 33, 35, 37, 39, 41, 43, 47,
49, 50, 52, 54, 57, 58, 61, 70, 72, 77, 89, 93,

- 94, 95, 102, 105, 107, 109, 110, 111, 114, 116, 119, 122, 124, 128, 129, 132, 133, 135, 137, 138, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 166, 167, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 181, 182, 185, 186, 188, 194, 204, 208, 225, 226, 227, 228, 254, 256, 264, 266, 269, 285, 303, 304, 307, 333, 342, 375, 384, 419, 420, 428, 429, 430, 432, 440, 441, 442, 443, 446, 447, 455, 470, 472, 473, 479, 481, 484, 500
- Auto-sabotage...77, 122, 297, 420, 433, 434, 435, 456, 500
- Clinique...1, 3, 7, 8, 10, 11, 12, 16, 17, 18, 24, 27, 35, 37, 39, 40, 60, 62, 63, 64, 74, 79, 82, 95, 99, 101, 104, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 116, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 137, 138, 139, 140, 141, 144, 147, 149, 152, 153, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 166, 167, 170, 173, 174, 176, 178, 179, 180, 181, 183, 185, 187, 189, 190, 191, 193, 195, 197, 200, 206, 208, 209, 215, 227, 230, 241, 256, 258, 263, 280, 291, 292, 307, 332, 343, 372, 374, 389, 406, 411, 419, 422, 432, 434, 436, 437, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 450, 451, 455, 456, 461, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 470, 472, 473, 474, 475, 476, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 500
- du déplacement... 3, 8, 17, 108, 111, 125, 137, 139, 141, 162, 164, 175
- du paradoxe 7, 60, 63
- du processus 8, 110, 112, 113, 124, 126
- Clinique de l'acte 8, 110, 112, 114, 116, 124, 126, 127, 130, 142, 153, 166, 472, 480
- Clinique psychanalytique 1, 3, 7, 8, 17, 18, 24, 26, 35, 37, 39, 40, 44, 53, 57, 79, 94, 102, 110, 111, 112, 115, 116, 117, 120, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 135, 137, 139, 141, 142, 153, 158, 160, 166, 167, 170, 173, 174, 176, 179, 181, 193, 200, 201, 251, 431, 436, 437, 441, 443, 455, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 500
- Clinique psycho-criminologique 1, 8, 17, 19, 101, 110, 111, 123, 125, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 166, 167, 170, 172, 174, 176, 179, 181, 431, 445, 455, 484, 500
- Collapsus 172, 334, 381, 419, 421, 456, 482
- Conduite à risque 7, 18, 60, 62, 68, 69, 71, 73, 74, 79, 108, 144, 434, 476, 478
- Conduite exploratoire 7, 60, 62, 68, 69, 70, 71, 73, 74
- Conflictualité 20, 96, 118, 131, 138, 140, 143, 144, 145, 146, 150, 151, 152, 162, 163, 176, 177, 183, 185, 223, 242, 244, 246, 249, 257, 264, 266, 268, 275, 277, 278, 283, 290, 292, 312, 313, 317, 318, 319, 326, 329, 333, 339, 344, 345, 357, 358, 359, 360, 363, 371, 382, 385, 387, 399, 402, 404, 406, 409, 411, 412, 415, 422, 425, 428, 430, 433, 435, 447
- psychique.... 20, 138, 143, 145, 163, 183, 223, 264, 266, 268, 292, 339, 344, 345, 382, 387, 411, 422, 428, 430
- Corps. 7, 17, 18, 29, 35, 37, 38, 44, 45, 47, 48, 50, 51, 52, 54, 55, 56, 63, 66, 75, 82, 87, 89, 96, 138, 173, 182, 190, 192, 194, 218, 223, 224, 225, 235, 236, 237, 265, 275, 279, 281, 293, 311, 312, 316, 320, 327, 350, 353, 391, 393, 433, 434, 463, 466, 467, 470, 471, 476, 477, 480, 481
- Couple. 8, 17, 19, 84, 85, 110, 123, 136, 137, 141, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 160, 161, 166, 178, 186, 220, 226, 237, 247, 253, 259, 262, 263, 296, 304, 306, 323, 325, 332, 364, 429, 432, 472, 475, 476, 480, 482
- Crypte 90, 95, 97
- Défaillance... 8, 61, 73, 77, 88, 103, 121, 150, 163, 175, 191, 220, 231, 237, 243, 244, 246, 254, 259, 260, 261, 263, 269, 273, 293, 295, 296, 317, 323, 333, 340, 358, 360, 363, 365, 366, 370, 374, 406, 411, 414, 424, 426, 431, 432
- Dé liaison 8, 106, 117, 118, 359, 362
- Déplacement ... 3, 8, 16, 17, 19, 51, 108, 109, 111, 125, 137, 138, 139, 141, 145, 150, 154, 155, 159, 161, 162, 163, 164, 174, 176, 223, 225, 227, 239, 248, 256, 264, 266, 268, 276, 280, 303, 304, 305, 307, 311, 312, 313, 316, 331, 333, 347, 348, 350, 351, 352, 353, 355, 356, 371, 374, 375, 385, 387, 393, 394, 396, 397, 411, 422, 428, 429, 430, 432, 436
- Dynamique... 3, 41, 54, 65, 68, 84, 85, 86, 93, 100, 101, 109, 112, 115, 118, 124, 130, 133, 135, 139, 142, 144, 145, 153, 155, 157, 158, 159, 161, 162, 167, 177, 178, 179, 181, 184, 185, 186, 192, 195, 199, 202, 205, 210, 221, 224, 226, 228, 229, 230, 235, 237, 238, 239, 256, 259, 260, 264, 266, 277, 280, 284, 290, 295, 298, 301, 316, 322, 330, 346, 348, 349, 350, 352, 355, 356, 357, 358, 361, 362, 364, 365, 369, 374, 377, 382, 384, 391, 394, 396, 398, 403, 416, 420, 426, 427, 429, 430, 432, 438, 439, 443, 447, 449, 451, 455, 472
- Entretien.... 9, 10, 11, 20, 150, 177, 178, 179, 180, 181, 188, 190, 199, 200, 201, 202, 203, 208, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 218, 221, 229, 230, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 263, 265, 270, 277, 280, 287, 289, 291, 292, 294, 295, 307, 326, 327, 329, 330, 334, 335, 336, 338, 340, 345, 356, 365, 366, 369, 371, 372, 373, 375, 376, 377, 379, 388, 406, 407, 408, 409, 410, 412, 438, 440, 441, 451, 455, 465, 500
- Famille 3, 4, 5, 7, 9, 18, 27, 31, 32, 33, 58, 60, 63, 65, 66, 67, 72, 76, 78, 79, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 101, 108, 114, 137, 163, 164, 173, 180, 182, 184, 190, 199, 200, 201, 202, 203, 211, 213, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 227, 250, 251, 253, 254, 257, 260, 263, 266, 287, 288, 289, 291, 292, 294, 297, 298, 300, 326, 327, 328, 329, 330, 332, 334, 336, 337, 339, 343, 344, 365, 366, 367, 368, 371, 375, 377, 379, 382, 386,

403, 406, 407, 408, 410, 412, 414, 422, 434, 435, 440, 443, 446, 455, 461, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 470, 471, 475, 476, 479, 481, 482, 483, 484

Fonction-acte148, 175, 178, 187, 384, 431

Héritage8, 19, 35, 41, 86, 92, 97, 99, 100, 106, 117, 120, 154, 164

Histoire de vie.....9, 20, 59, 71, 76, 124, 162, 167, 171, 173, 177, 180, 182, 185, 186, 189, 212, 241, 292, 306, 336, 338, 384, 434, 438, 442

Identification à l'agresseur..... 148, 158, 159, 161, 164, 225, 302, 305, 306, 371, 428

Identité4, 26, 29, 30, 47, 48, 62, 64, 67, 71, 73, 83, 84, 85, 93, 96, 123, 133, 152, 182, 187, 192, 195, 198, 219, 224, 225, 229, 231, 234, 236, 241, 251, 265, 274, 275, 280, 285, 293, 312, 313, 322, 323, 327, 334, 339, 349, 352, 363, 364, 381, 393, 394, 395, 401, 403, 415, 436, 449, 450, 465, 468, 474, 475, 476, 482, 485

Interaction26, 63, 66, 87, 101, 114, 125, 178, 179, 201, 202, 251, 384, 396, 419, 420, 456, 474

Lien. 17, 20, 29, 31, 38, 43, 44, 45, 49, 50, 54, 55, 63, 64, 67, 70, 73, 77, 79, 82, 84, 85, 86, 87, 89, 91, 93, 94, 95, 97, 98, 102, 104, 107, 109, 115, 116, 117, 120, 122, 127, 132, 135, 137, 140, 142, 143, 144, 146, 148, 150, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 167, 171, 172, 173, 176, 177, 178, 181, 186, 188, 189, 199, 202, 205, 208, 211, 218, 219, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 233, 234, 239, 243, 246, 247, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 263, 269, 272, 276, 278, 280, 284, 291, 292, 294, 297, 300, 303, 305, 306, 307, 310, 313, 314, 317, 319, 322, 323, 324, 326, 328, 329, 332, 334, 338, 340, 344, 366, 367, 368, 371, 373, 375, 378, 380, 382, 402, 404, 405, 409, 410, 411, 415, 425, 427, 432, 435, 438, 440, 442, 443, 444, 446, 463, 473, 474, 475, 485

Limite 7, 11, 17, 18, 45, 50, 51, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 72, 87, 89, 107, 118, 123, 139, 161, 192, 198, 199, 200, 203, 210, 216, 233, 236, 240, 243, 244, 245, 249, 255, 257, 270, 282, 283, 285, 293, 303, 310, 311, 312, 314, 315, 316, 317, 319, 323, 326, 333, 339, 349, 350, 352, 353, 356, 358, 359, 360, 362, 363, 365, 374, 393, 396, 400, 402, 414, 419, 421, 431, 432, 436, 445, 449, 456, 461, 465, 466, 473, 479, 481

Masochisme ..11, 21, 77, 151, 161, 174, 222, 223, 225, 228, 229, 269, 431, 432, 433, 434, 435, 456, 474, 477, 481, 500

Mécanisme de défense 43, 132, 151, 158, 163, 183, 198, 224, 225, 231, 239, 240, 242, 244, 281, 313, 318, 330, 356, 358, 380, 399, 403, 469

Mise en acte violente sacrificielle..... 11, 21, 343, 420, 433, 435, 456, 500

Modalité défensive... 17, 130, 131, 164, 183, 198, 241, 264, 265, 282

Modalité psychique..... 148, 150, 177, 205, 419

Non-dit. 82, 97, 182, 216, 217, 221, 387, 413, 449

Opportunité situationnelle..... 136, 137, 140, 146, 176, 340, 344, 382, 385, 387, 411, 419, 420, 456

Organisation psychique..... 69, 96, 102, 104, 143, 158, 159, 177, 185, 198, 392, 410, 431, 446

Passage à l'acte 8, 40, 63, 68, 69, 75, 113, 115, 124, 126, 128, 129, 130, 132, 134, 135, 166, 179, 221, 227, 266, 293, 383, 431, 465, 471, 472, 475, 478, 480, 483

Polymorphisme 8, 20, 101, 110, 123, 137, 141, 143, 144, 146, 147, 163, 164, 167, 176, 339, 422, 472, 483, 484

Position d'auteur.... 111, 141, 155, 164, 186, 226, 227, 256, 303, 304, 306, 307, 333, 342, 428, 429, 430

Position victimale1, 9, 11, 21, 138, 157, 162, 164, 174, 175, 176, 178, 190, 223, 224, 225, 229, 256, 263, 266, 298, 301, 303, 304, 305, 306, 307, 332, 333, 342, 345, 374, 388, 414, 420, 428, 429, 430, 435, 456, 500

Potentialité9, 33, 44, 50, 52, 75, 147, 170, 185, 189, 191, 284, 287, 292, 317, 322, 333, 349, 355, 364, 365, 381, 396, 397, 434

Processus-acte.8, 11, 20, 137, 143, 144, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 161, 175, 176, 177, 178, 185, 186, 228, 229, 256, 263, 269, 294, 306, 333, 345, 374, 375, 384, 386, 388, 412, 414, 419, 420, 422, 423, 424, 426, 427, 429, 436, 456, 500

alternance destruction/réparation..... 426

Pubertaire ..7, 8, 16, 17, 18, 26, 31, 35, 37, 38, 41, 44, 47, 48, 50, 53, 54, 56, 59, 61, 62, 63, 65, 69, 74, 75, 76, 77, 82, 87, 99, 107, 109, 121, 134, 138, 144, 170, 171, 199, 256, 311, 338, 344, 373, 397, 411, 421, 425, 427, 430, 433, 456, 464, 471, 472, 476, 479

Puberté7, 16, 18, 25, 28, 29, 30, 33, 35, 37, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 57, 64, 76, 87, 99, 109, 201, 301, 422, 427, 433, 473, 483

Rapport victimant/victimé.... 1, 9, 13, 17, 19, 110, 136, 138, 153, 154, 155, 157, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 167, 175, 176, 177, 178, 186, 223, 228, 265, 266, 269, 304, 305, 375, 419, 420, 428, 429, 431, 432, 500

Réaménagement... 39, 43, 47, 66, 69, 75, 79, 147, 161, 162, 175, 430

Recours à l'acte..... 50, 56, 65, 79, 113, 124, 126, 132, 134, 135, 385, 473

Remaniement ... 19, 26, 35, 38, 40, 44, 45, 47, 48, 51, 52, 54, 56, 57, 60, 62, 75, 76, 79, 87, 99, 144, 170, 182, 192, 208, 209, 379, 406, 437, 439, 467

Renversement dans son contraire... 148, 151, 164, 226, 227, 228, 256, 304, 305, 428

Répétition....1, 8, 9, 16, 17, 19, 48, 61, 62, 68, 73, 99, 100, 103, 104, 105, 106, 109, 110, 112, 122, 127, 129, 131, 134, 137, 138, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 153, 161, 162, 163, 164, 167, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 183, 185, 189, 194, 204, 217, 221, 222,

- 223, 224, 225, 226, 227, 228, 249, 256, 264, 265, 266, 268, 269, 292, 297, 298, 306, 307, 327, 331, 333, 338, 339, 341, 344, 350, 362, 370, 375, 381, 385, 386, 387, 396, 411, 415, 419, 422, 426, 430, 432, 434, 442, 445, 447, 455, 456, 469, 472, 478, 500
- polymorphe.9, 99, 103, 107, 109, 174, 204, 221, 223, 339, 385, 422, 442, 447, 456
- sérielle8, 17, 110, 137, 138, 142, 145, 147, 148, 153, 162, 163, 174, 176, 185, 221, 430
- transgénérationnelle.. 100, 150, 176, 178, 256, 264, 268, 300, 339, 375, 422, 426, 432, 478
- traumatique 1, 8, 100, 105, 150, 174, 176, 177, 185, 204, 217, 297, 419, 472, 500
- Retournement actif/passif 11, 148, 149, 151, 152, 161, 164, 175, 178, 187, 225, 228, 256, 306, 333, 345, 363, 369, 374, 375, 414, 423, 426, 427, 434, 456, 500
- Retournement contre soi.. 11, 164, 433, 434, 456, 500
- Rorschach .9, 10, 11, 20, 180, 190, 191, 192, 193, 195, 197, 199, 213, 215, 229, 230, 233, 240, 241, 256, 270, 280, 281, 285, 287, 291, 292, 307, 308, 310, 317, 318, 326, 333, 345, 357, 365, 374, 375, 388, 391, 398, 401, 406, 412, 414, 439, 455, 461, 462, 464, 467, 468, 474, 478, 480
- Secret8, 19, 90, 95, 96, 97, 100, 108, 162, 182, 216, 217, 336, 371, 378, 387, 427, 456, 464, 470, 476, 478
- sérialité..8, 19, 101, 110, 137, 138, 140, 141, 142, 144, 147, 150, 153, 163, 165, 167, 174, 176, 183, 432, 472, 484
- Subjectivité7, 17, 36, 47, 62, 72, 83, 115, 123, 126, 132, 137, 155, 163, 172, 175, 179, 189, 199, 201, 218, 245, 267, 285, 289, 300, 304, 324, 341, 363, 374, 444, 449, 450
- TAT ..9, 10, 11, 20, 180, 190, 193, 195, 196, 197, 198, 199, 213, 215, 230, 241, 245, 249, 257, 271, 281, 283, 287, 291, 292, 317, 326, 333, 357, 365, 374, 375, 395, 398, 405, 406, 412, 414, 439, 455, 464, 482
- Télescope13, 256, 420, 421, 423, 456
- traumatique..... 13, 256, 421, 423, 456
- Temporalité.12, 36, 47, 49, 56, 59, 63, 76, 79, 82, 101, 104, 105, 172, 185, 221, 281, 307, 331, 382, 384, 420, 442, 448, 449, 450, 470, 475
- Trace8, 16, 17, 46, 53, 76, 81, 96, 97, 99, 104, 105, 106, 108, 115, 134, 138, 149, 153, 155, 164, 173, 175, 176, 184, 186, 200, 224, 229, 250, 256, 288, 327, 342, 375, 384, 387, 411, 420, 423, 428, 430, 446, 462, 467, 477, 481, 484
- traumatique8, 16, 17, 76, 81, 99, 105, 106, 108, 138, 155, 164, 175, 176, 186, 256, 384, 387, 411, 420, 428, 430, 446, 467
- Transgénérationnel..1, 8, 9, 11, 16, 19, 46, 75, 78, 81, 82, 83, 88, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 114, 126, 133, 134, 138, 140, 141, 142, 147, 149, 150, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 165, 167, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 182, 185, 186, 189, 191, 204, 217, 223, 229, 254, 256, 258, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 293, 297, 300, 304, 336, 339, 342, 370, 371, 375, 378, 387, 415, 419, 420, 423, 426, 428, 430, 432, 436, 442, 445, 446, 447, 449, 455, 456, 467, 468, 472, 478, 500
- Transgression... 60, 67, 71, 75, 79, 268, 295, 341, 465, 474
- Transmission..8, 16, 19, 44, 67, 79, 82, 89, 92, 94, 95, 96, 97, 100, 106, 108, 163, 173, 183, 217, 251, 253, 254, 258, 339, 387, 461, 462, 464, 465, 468, 476, 478, 480, 482, 484
- transgénérationnelle 8, 19, 82, 94, 96, 97, 100, 108, 173, 217, 258
- Trauma.....11, 102, 103, 104, 128, 142, 149, 158, 172, 183, 414, 424, 426, 433, 436, 463, 472, 475, 500
- Traumatisme ...8, 9, 11, 16, 17, 19, 46, 53, 75, 76, 78, 81, 82, 84, 85, 87, 88, 90, 92, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 114, 117, 121, 126, 128, 130, 133, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 146, 147, 149, 150, 151, 153, 155, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 167, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 181, 182, 186, 189, 190, 204, 217, 218, 222, 223, 227, 229, 248, 258, 296, 297, 306, 332, 337, 372, 379, 386, 387, 388, 413, 415, 420, 421, 423, 426, 430, 433, 436, 446, 449, 456, 462, 463, 465, 466, 467, 468, 469, 471, 473, 474, 477, 479, 481, 484, 500
- paradoxal99, 105
- transgénérationnel9, 11, 16, 19, 78, 82, 91, 92, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 108, 109, 110, 114, 126, 133, 137, 138, 140, 141, 149, 153, 155, 157, 159, 160, 162, 163, 167, 171, 172, 174, 175, 176, 178, 182, 186, 189, 217, 229, 387, 415, 420, 422, 423, 426, 436, 449, 456, 500
- Travail d'adolescence 36, 44, 47, 48, 56, 59, 380, 424
- Victimant1, 9, 13, 17, 19, 109, 110, 136, 138, 153, 154, 155, 157, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 167, 175, 176, 177, 178, 186, 223, 228, 256, 265, 266, 269, 304, 305, 375, 419, 420, 428, 429, 431, 432, 500
- Victime ...3, 8, 11, 17, 19, 88, 109, 110, 111, 114, 123, 136, 137, 138, 140, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 175, 176, 177, 178, 182, 184, 185, 186, 220, 226, 227, 228, 256, 260, 263, 266, 268, 269, 299, 302, 304, 307, 335, 337, 340, 342, 345, 370, 371, 375, 382, 386, 387, 413, 416, 419, 420, 429, 430, 432, 435, 445, 447, 456, 467, 472, 479, 480, 481, 500
- Victimé .1, 9, 13, 17, 19, 109, 110, 136, 138, 153, 154, 155, 157, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 167, 175, 176, 177, 178, 186, 223, 228, 256, 265, 266, 268, 269, 304, 305, 375, 419, 420, 428, 429, 430, 432, 445, 500

Violence 3, 7, 8, 16, 17, 18, 32, 41, 46, 52, 54, 61,
 62, 65, 69, 71, 74, 75, 76, 77, 88, 93, 97, 99,
 100, 105, 110, 111, 112, 114, 115, 116, 117,
 119, 120, 121, 124, 128, 130, 133, 136, 138,
 141, 147, 152, 155, 156, 158, 159, 160, 162,
 163, 164, 166, 167, 170, 171, 173, 174, 176,
 178, 181, 182, 184, 186, 205, 215, 220, 221,
 224, 225, 226, 227, 228, 249, 256, 258, 260,
 262, 263, 266, 268, 292, 294, 295, 296, 298,
 300, 303, 304, 306, 333, 337, 339, 340, 343,
 344, 361, 366, 369, 371, 372, 373, 375, 382,
 385, 386, 387, 411, 413, 414, 416, 420, 422,
 426, 430, 433, 434, 435, 442, 444, 446, 456,
 461, 462, 463, 465, 466, 470, 471, 472, 473,
 474, 477, 478, 481, 483, 484, 500
 Vulnérabilité ...7, 9, 16, 17, 18, 24, 25, 29, 35, 52,
 56, 60, 62, 69, 73, 75, 76, 77, 79, 82, 83, 108,
 109, 110, 115, 123, 135, 139, 144, 147, 158,
 159, 163, 164, 167, 170, 171, 172, 176, 177,
 186, 188, 218, 265, 296, 306, 332, 340, 369,
 382, 387, 411, 419, 420, 433, 442, 446, 455,
 456, 481, 484, 500
 Vulnérabilité
 familiale.....16, 109, 163, 172, 297, 455, 481
 psychique.17, 56, 60, 109, 147, 158, 159, 171,
 172, 176, 382, 387, 411, 443, 500
 sociale.....382

Résumé

Lecture clinique et psycho-criminologique de l'agir violent adolescent : De l'alternance du rapport victimant/victimé.

L'agir violent chez l'adolescent est un phénomène sociétal actuel qui alimente les débats politiques mais aussi scientifiques. Il s'inscrit au cœur d'enjeux complexes et déborde le seul champ des bouleversements psychiques, inhérents à la crise d'adolescence. Soutenue par un double ancrage théorique - en psychologie clinique d'orientation psychanalytique et en psychocriminologie clinique - notre thèse vise à comprendre en quoi l'agir violent adolescent se situerait à l'interface de vulnérabilités psychiques, sociales et familiales. Plus précisément, nous proposons de montrer en quoi des traumatismes transgénérationnels inélaborés viendraient se rejouer dans l'actuel adolescent, sous forme d'agirs violents. En cela, l'adolescent revêtirait un double positionnement : victime et auteur. Dès lors, nous posons l'hypothèse que l'agir violent adolescent relèverait d'une répétition traumatique transgénérationnelle et d'une alternance du rapport victimant/victimé. A partir d'une méthodologie qualitative, basée sur un entretien semi-directif et des tests projectifs, nous avons interrogé cinq adolescents. Les résultats ont mis en évidence que l'agir violent participerait à l'actualisation d'un vécu traumatique transgénérationnel et/ou d'une position victimale antérieure, opérée selon différentes modalités en fonction du processus-acte sériel mobilisé (alternance destruction/réparation ou retournement actif/passif). En plus d'offrir des perspectives cliniques, la discussion nous a amené à proposer une ouverture scientifique sur la clinique du masochisme (auto-sabotage/retournement contre soi) et sur la violence sacrificielle.

Mots clefs : Agir violent, adolescence, victimant/victimé, répétition, traumatisme transgénérationnel, position victimale.

Abstract

Clinical and psycho-criminological reading of violent act during adolescence : alternating report of author/victim.

Violent act during adolescence is a current societal phenomenon that fuels both political and scientific debates. It is at the heart of complex issues and goes beyond the sole field of psychic upheavals, inherent in the crisis of adolescence. Supported by a double theoretical anchoring - in clinical psychology with psychoanalytically oriented and in clinical psycho-criminology - our objective aims to understand how violent adolescent act would be at the interface of psychic, social and family vulnerabilities. More precisely, we propose to show how unelaborated transgenerational traumas would come to be replayed in the current adolescent, in the form of violent acts. In this, the adolescent would take on a double positioning : victim and author. Therefore, we hypothesize that violent act would arise from a transgenerational traumatic repetition and an alternation of the author/victim link. Using a qualitative methodology, based on a semi-structured interview and three projective tests, we interviewed five teenagers. The results showed that the violent act would participate in the actualization of a transgenerational traumatic experience and/or of a previous victim position, operated by different modalities according to the serial process-act mobilized (alternating destruction/repair or active/passive reversal). In addition, the discussion led us to propose a scientific opening on the clinic of masochism and on the sacrificial violence.

Keywords : Violent act, adolescence, author/victim, repetition, transgenerational trauma, victim position.